REVUE HISPANIQUE

Recueil consacré à l'étude des langues, des littératures et de l'histoire des pays castillans, catalans et portugais

DIRIGÉ PAR

R. FOULCHÉ-DELBOSC

TOME XXX



Reprinted with permission of the original publishers

by

KRAUS REPRINT LTD.
VADUZ
1963

Printed in Germany

L'INQUISITION AUX INDES ESPAGNOLES

A LA FIN DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

On a à peu près tout dit au sujet de l'Inquisition; il n'est guère de question plus controversée que celle-là et ceux qui l'ont traitée ne se sont presque jamais mis en peine de la traiter impartialement; chacun l'a écrite avec son tempérament et ses passions. Il y a cependant un moyen de raviver l'intérêt du débat, c'est de laisser la parole aux documents originaux et de présenter au lecteur l'Inquisition peinte par elle-même.

LES SOURCES

Les sources de l'histoire du Saint-Office aux Indes doivent être cherchées aujourd'hui dans trois grands dépôts : aux Archives générales de Simancas, aux Archives historiques nationales de Madrid et aux Archives des Indes à Séville. Il semblerait que ce fût là que dût être le trésor, il n'en est rien; les Archives des Indes sont de création relativement récente (1785)[1] et présentent le caractère d'archives administratives. Tout ce qui ressortissait au Conseil des Indes s'y trouve réuni; les renseignements relatifs au Saint-Office ne s'y rencontrent qu'à titre exceptionnel, et comme des épaves; on y trouve d'autre part plus d'un détail piquant sur les rapports

---

1. Pedro Torres Lanzas. *Archivo general de Indias de Sevilla,* dans le *Boletin del Instituto de estudios americanistas de Sevilla,* nº I, 1913.

du Saint-Office avec les autorités ecclésiastiques et séculières et des renseignements innombrables sur le Clergé des Indes. Si l'on veut replacer l'Inquisition d'Amérique dans son milieu, c'est à Séville qu'il faut aller étudier l'organisation et les mœurs de l'Église coloniale espagnole.

Les Archives historiques nationales de Madrid possèdent les papiers provenant des tribunaux provinciaux du Saint-Office supprimés en 1834. Ces collections ont été en partie détruites. Confiées à des commissions financières, elles ont perdu, pour la plupart, leurs documents juridiques et n'ont gardé que les dossiers des affaires fiscales, les comptes de recettes et de dépôts, les pièces relatives aux Censives, aux séquestres et aux confiscations. Versées d'abord aux Archives générales centrales d'Alcala de Hénarès, elles furent inventoriées par Francisco Fresca ; un ordre royal du 10 février 1897 les transféra à Madrid, où le travail de Fresca servit de base au *Catalogue des procès d'hérésie, jugés par le Tribunal du Saint-Office de l'Inquisition de Tolède*[1] que publièrent en 1903 MM. Miguel Gomez del Campillo et Vicente Vignau et Ballester. L'appendice de cet ouvrage contient l'indication des fonds existants aux Archives historiques et relatifs à l'Inquisition des Indes. Les liasses ne renferment pour ainsi dire pas de documents de nature juridique, mais elles abondent en renseignements sur les ressources des tribunaux régionaux de Mexico, Carthagène et Lima, elles permettent de dresser l'inventaire de la fortune appartenant à chaque tribunal, elles nous font connaître comment se dressait leur budget, quelles étaient leurs charges, quelle était la physionomie générale de l'administration du Saint-Office.

1. *Catálogo de las causas contra la fé, seguidas ante el Tribunal del Santo Oficio de la Inquisición de Toledo, y de las informaciones genealógicas de los pretendientes á oficios del mismo, con un apéndice en que se detallan los fondos existentes en este Archivo de los demas tribunales de España, Italia y America.* — Madrid, 1903, in-8°, VI-689 pp.

Les Archives de Simancas ont recueilli les papiers provenant du Conseil de la Suprême, et c'est là que se rencontrent les dossiers encore existants des procès jugés en première instance par les tribunaux américains ; un répertoire méthodique *(Inventario de Inquisición)* permet de se reconnaître très aisément au milieu des 163 liasses conservées aux Archives et d'entrer dans le détail de la justice inquisitoriale à une période donnée. Les dossiers sont rangés pour chaque tribunal sous un certain nombre de rubriques qui rendent les recherches encore plus faciles : causes civiles, causes criminelles, affaires d'hérésie, procès relatifs aux conflits de juridiction, pièces concernant les inspections, matières diverses, correspondance.

LES TRIBUNAUX DU SAINT-OFFICE

PERSONNEL — REVENUS. — DÉPENSES — CHARGES
ADMINISTRATION

I. — *TRIBUNAL DE LIMA*

PERSONNEL. — Le Tribunal du Saint-Office de Lima comprenait en 1764 vingt-deux personnes. Les juges d'Inquisition étaient au nombre de deux seulement, ce qui était contraire à la règle générale du nombre impair des juges. En cas de désaccord, les Inquisiteurs s'adjoignaient d'ordinaire un secrétaire ou l'avocat fiscal. Le titre d'inquisiteur, très envié et très recherché, conférait une formidable puissance à celui qui en était revêtu. D'inquisiteur on pouvait devenir évêque[1].

Théoriquement, le juge d'Inquisition était inamovible, cependant on a des exemples d'inquisiteurs destitués par la Suprême. C'était une fort grosse affaire, à en juger par l'aventure de l'Inquisiteur Christoval Sanchez Calderon. En 1749 eut lieu une inspection générale du tribunal de Lima, à la suite de laquelle l'inspecteur Pedro de Arenaza crut devoir signaler Calderon aux rigueurs du Conseil de l'Inquisition à Madrid. Le 12 décembre 1749, le Conseil décida de révoquer Calderon et le manda à Madrid. En 1762 l'accusé n'avait pas encore obéi et continuait à exercer ses fonctions à Lima, comme si la Cour Suprême n'eût rien dit. Le 12 septembre 1762, un nouvel arrêt ordonna l'embarquement immédiat de Calderon pour l'Europe, le déclara déchu de son siège depuis le jour où il avait eu connaissance de la résolution du 12 décembre 1749

1. Cf. Arch. hist. nat. Inquisition. Mexico. 153, 1792.

et le condamna, en punition de sa désobéissance continuée et de sa rébellion, à 8 000 pesos d'amende, au profit du Saint-Office. Il devait, en outre, payer tous les frais de l'inspection générale, depuis le jour où Arenaza avait quitté Madrid jusqu'au moment présent. Quand l'économe du Saint-Office de Lima reçut cette terrible sentence, il songea aussitôt au moyen de l'éluder et s'avisa d'un biais fort adroit. Il se déclara prêt à recevoir tous les comptes de Calderon et à les envoyer au Conseil. « Quant aux frais de l'inspection générale, il lui était, dit-il, impossible de les évaluer, son bureau ne possédant ni tarifs, ni règlements pour le guider dans son travail, et aucun précédent ne s'étant jamais produit. La sentence n'expliquait point si les frais de l'inspection devaient se borner aux dépenses personnelles de l'inspecteur ou comprendre les frais de procédure, ou les unes et les autres. Il exposait respectueusement ses scrupules au Conseil et le priait de l'informer de ses résolutions. » Par cette simple manœuvre dilatoire, la cause était renvoyée encore une fois à Madrid. Le Conseil examina le mémoire de l'économe dans sa séance du 1er octobre 1763 et avoua ingénument que l'amende et la condamnation à payer les frais de l'inspection générale n'étaient que des mesures comminatoires, destinées à hâter la venue en Europe de l'inquisiteur inculpé. Quatorze ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait été dénoncé à la Suprême et il n'avait pas encore obéi à ses ordres[1].

1. Arch. hist. nat. Inquisition. Lima. Divers. 311, 1763. — Les frais de l'inspection d'Arenaza montaient en 1763 à 22.098 pesos, y compris 8.400 pesos d'intérêts pour une somme de 8.000 pesos empruntée par lui à son départ à 105 o/o d'intérêts. Arenaza s'était embarqué au Callao pour retourner en Espagne, le 11 août 1751, et était mort en cours de route à Carthagène. Son exécuteur testamentaire était rentré à Madrid le 7 novembre 1752; il avait dépensé dans le voyage 142.128 réaux 25 maravédis, qui, unis aux 22.098 pesos et demi du voyage de Madrid à Carthagène, formaient le total formidable de 474.906 réaux 5 maravédis.

Au-dessous des deux inquisiteurs en titre venaient les trois secrétaires du Secret, chargés de la rédaction des pièces et de la garde des dossiers. Le receveur général partageait la gestion financière des intérêts du Tribunal avec l'économe *(contador)* et avec le secrétaire des séquestres ; il était tenu de fournir caution [1], et il est probable que l'économe et le secrétaire étaient astreints à la même obligation. Le messager *(nuncio)* exécutait les commissions du Tribunal. Le gouverneur *(alcayde)* surveillait les prisons publiques ou secrètes [2], veillait à leur entretien et à leur bonne tenue et avait sous ses ordres un portier. L'avocat du fisc, le procureur et le solliciteur fiscal composaient le parquet. Le personnel subalterne comptait en outre un médecin, un chirurgien, un barbier, un appariteur *(ministro de vara)* et un balayeur [3].

Les revenus du Tribunal baissèrent dans d'assez notables proportions pendant le dernier tiers du XVIIIe siècle ; le Tribunal était grevé, d'autre part, de lourdes pensions à servir à ses anciens fonctionnaires en retraite ; une politique d'économie s'imposa ; on eut tendance à ne plus confier les postes subalternes à des titulaires touchant le traitement complet ; on les donna à des suppléants qui, très heureux d'appartenir au Saint-Office, acceptaient avec empressement des appointements dérisoires ; mais ces fonctionnaires au rabais finissaient par se lasser et poursuivaient les Inquisiteurs de leurs incessantes réclamations.

L'histoire de l'inquisiteur fiscal Pedro de Zaldequi est, à cet égard, tout à fait concluante. Manuel Diez Requejo avait exercé pendant longtemps les fonctions de secrétaire du Secret du Saint-Office de Lima. A la fin de sa carrière, il devint

1. Arch. hist. nat. Lima. Divers. 311, 1760.

2. Les détenus dans les prisons publiques pouvaient être visités ; nul visiteur n'était admis dans les prisons secrètes.

3. Arch. hist. nat. Inquisition. Lima. Revenus. 308, 1764.

presque fou, — *incurro en una especie de amencia,* — qui le rendit incapable de continuer ses fonctions. En 1787, il fut mis à la retraite avec une pension de 800 *pesos ensayados*, sur les 1.000 qui composaient son traitement complet. Pedro de Zaldequi, l'ayant déjà remplacé pendant le temps de son incapacité, obtint sa succession, mais dut se contenter pour tout traitement des 200 *pesos ensayados* qui restaient libres sur les gages de Requejo après paiement de sa retraite. Zaldequi obtint seulement d'avoir part aux gratifications *(propinas)* qui augmentaient tant soit peu le traitement du secrétaire. En 1792, il obtint le titre de fiscal ; mais l'Inquisiteur général lui fit payer cette faveur en le grevant, sur les 200 pesos qu'il touchait, d'une pension de 1.000 maravédis (1 peso 9 réaux 14 maravédis) au profit du secrétaire en retraite Martinez Marañon. En 1797, Zaldequi commença à trouver que l'avancement se faisait bien attendre et se plaignit qu'on lui refusât les grades et les gratifications auxquelles il avait droit. Le premier inquisiteur lui fit remarquer qu'en le nommant fiscal, l'Inquisiteur général ne lui avait attribué que les gages de secrétaire. Zaldequi ne pouvait rien objecter et se tut pour le moment, mais recommença bientôt ses plaintes et s'en ouvrit au second inquisiteur et au membre le plus ancien du Tribunal. Les deux hommes donnèrent raison à leur collègue et lui conseillèrent d'écrire directement à l'Inquisiteur général, lui promettant que le Tribunal tout entier le soutiendrait. Par un scrupule honorable, Zaldequi avertit le premier inquisiteur de la démarche qu'il allait tenter ; mais il eut le tort impardonnable de s'échauffer dans la discussion et parut exiger comme un droit ce que l'inquisiteur considérait comme une véritable faveur. Il acheva de gâter son affaire en réclamant un logement. Il lui fut alors répondu que cette prétention était réellement inadmissible. Seul, l'inquisiteur le plus ancien et le second inquisiteur avaient droit au logement, dans des appartements établis au-dessus des locaux occupés

par l'alcayde. Autrefois, il est vrai, à l'aide des revenus d'une certaine chapellenie, on avait construit un second étage et l'on y avait aménagé un logis pour le fiscal ; mais le tremblement de terre de 1746 avait ruiné la construction ; il ne restait donc rien à mettre à la disposition de l'infortuné Zaldequi. De quoi d'ailleurs pouvait-il se plaindre ? Quand il était arrivé d'Europe, l'inquisiteur Ignacio Obiaga l'avait pris comme familier et lui avait fait donner, sur la cour, près de l'écurie, « une chambre ridicule, tout au plus bonne pour un cocher ou pour un laquais », et Zaldequi avait été tout heureux de l'accepter. A la mort d'Obiaga, l'inquisiteur Abarca vint occuper son appartement et eut la bonté de laisser à Zaldequi la petite chambre près de l'écurie ; quoiqu'il eût monté en grade et fut alors chapelain du Tribunal, Zaldequi se tint pour satisfait de la garder. Devenu inquisiteur fiscal, il demanda à changer de logement et jeta les yeux sur une maison appartenant au Saint-Office et occupée par le receveur intérimaire. Comme il était plus élevé en grade, et qu'on ne pouvait décemment laisser l'inquisiteur fiscal logé comme il l'était, le premier inquisiteur le fit mettre en possession de la maison. Zaldequi se plaignit aussitôt que la maison était presque en ruines et demanda des réparations. L'inquisiteur estima sa prétention insoutenable, puisqu'on n'était pas tenu légalement à le loger et lui refusa tout ce qu'il demandait. A Madrid, le fiscal de la Suprême accorda à Zaldequi le droit aux gages et aux gratifications afférents à son office : « Si son titre n'en faisait pas mention, il ne disait pas non plus qu'il ne fallait pas lui en donner ; il fallait donc avoir égard aux intentions des donateurs et des testateurs ; si le fondateur d'une chapellenie avait déclaré donner à telle ou telle fête une gratification de 20 pesos au fiscal du Tribunal, Zaldequi y avait incontestablement droit. » Quant à la question du logement et des réparations à la maison du receveur, le juge supérieur n'en souffla mot. Zaldequi était dans la place, il y resta ; aussi

obstiné que ses adversaires, il fit exécuter à sa maison les réparations qu'il jugeait nécessaires; il s'arrangea même pour les faire payer au Saint-Office. Il resta pour tous ces motifs fort mal vu de sa Compagnie, qui le dénonça, en 1814, comme s'étant montré le moins généreux de tous lors de la souscription patriotique de 1808[1].

Cette longue histoire montre avec quel rigorisme les Inquisiteurs appliquaient les règlements d'administration, comment ils s'ingéniaient à gagner le plus possible sur les émoluments des subalternes, quel peu de soin ils apportaient à l'entretien de leurs bâtiments et combien il était malaisé de défendre ses droits contre leur évident et persistant mauvais vouloir.

D'ailleurs, les cadres s'encombraient de fonctionnaires en retraite, de suppléants et de parasites. Une liste de 1798 mentionne un secrétaire du secret en exercice à 1 700 pesos et un secrétaire en retraite à 500, un secrétaire en retraite à 850 pesos, un secrétaire en retraite à 24 pesos 6 réaux, un receveur général à 850 pesos, un receveur général intérimaire au même traitement. Ce dernier fonctionnaire doit être *persona grata*, car il touche en sus de ses gages 200 pesos pour « droits particuliers » et 250 pesos pour frais de bureau et de recouvrement. Il y a un secrétaire des séquestres en retraite à 500 pesos, un secrétaire surnuméraire à 4 pesos et demi. Les traitements des officiers subalternes ont très légèrement augmenté depuis 1764[2]. Quelques nouveaux offices

1. Arch. hist. nat. Inquisition. Lima. Personnel. 308, 1795, 1797 et 1814.

2. 1764 :

Comptable. . . .	330 pesos.
Messager	827 —
Alcayde.	827 —
Avocat du fisc . .	330 —
Portier	496 —
Médecin.	50 —
Chirurgien. . . .	25 —

1798 :

Comptable. . . .	500 pesos.
Messager	830 —
Alcayde.	900 —
Avocat du fisc . .	350 —
Portier	500 —
Huissier à verge.	65 —
Barbier	65 —

apparaissent, tels qu'un huissier à verge, payé 65 pesos, et un barbier aux mêmes gages [1].

Revenus. — Deux comptes généraux, l'un en date de 1764 [2], l'autre de 1792 [3], nous permettront de dresser une liste complète de toutes les ressources dont jouissait le Tribunal du Saint-Office de Lima, à la fin du XVIIIe siècle.

En principe, les inquisiteurs de la foi n'avaient d'autres ressources que les revenus d'un canonicat réservé au Saint-Office dans chaque cathédrale, et le produit des biens provenant des confiscations prononcées par eux contre les gens qu'ils avaient condamnés.

Canonicats. — Dans le ressort du tribunal de Lima, existaient en 1764 huit cathédrales soumises au droit de réserve d'un canonicat ; le revenu des prébendes montait à la somme de 19.222 pesos [4], mais jamais le total n'en était complètement perçu. En 1792, le revenu des prébendes se trouvait grevé d'un droit de 2 o/o pour les églises exemptes de la juridiction épiscopale (*foraneas*), d'un droit de 3 o/o applicable à l'Ordre de Charles III, d'un droit de 6 o/o pour le subside ecclésiastique et d'une double taxe de 3 o/o et 1 o/oo pour frais de conduite des fonds jusqu'à Lima. L'ensemble de ces droits montait à 14 o/o et réduisait d'autant les revenus, qui n'étaient plus comptés que pour 16.869 pesos et 2 réaux [5].

1. Arch. hist. nat. Inquisition. Lima. Personnel. 308, 1798.
2. Arch. hist. nat. Inquisition. Lima. Revenus. 308, 1764.
3. Id., *ibid.*, 1792.
4. Canonicat de Lima, 3.133 pesos ; de Truxillo, 2.412 ; de Quito, 2.341 ; du Chili, 1.771 ; de La Paz, 2.557 ; de Cuzco, 2.157 ; d'Aréquipa, 1.630 ; de La Plata, 3.321. Total : 19.222 pesos.
5. Arch. hist. nat. Inquisition. Lima. Revenus. 308, 1792.

Estado general de rentas y productos del Real fisco de este Santo Oficio, Buenas Memorias, Capellanias colativas y legas, y de los patronatos de la administración del receptor general interino D. Francisco Garrido que ha producido en relación y demostración conforme á el mandato de este Tribunal.

Confiscations. — Philippe II avait accordé au Saint-Office les biens dont il prononçait la confiscation. L'on pourrait croire qu'il tirait de là d'opulentes sources de revenus ; les textes prouvent le contraire. Pendant les trois années 1762, 1763, 1764, les confiscations ne rapportèrent au Tribunal de Lima qu'une somme de 1.736 pesos, soit une moyenne de 578 pesos par an. Le revenu total de tous les biens confisqués appartenant au Saint-Office atteignait 16.869 pesos et 2 réaux. Il était ordinairement perçu sous forme de cens, mode d'administration extrêmement commode, mais aussi désavantageux qu'il est possible de l'imaginer. Le cens était fixé une fois pour toutes et devenait à jamais invariable : le paiement du cens était la seule obligation du preneur vis-à-vis du bailleur ; moyennant ce paiement, le censitaire se trouvait investi d'une quasi-propriété, pouvait exploiter le domaine comme il lui plaisait, l'hypothéquer, le céder, le donner, l'échanger, le vendre même, sans que le propriétaire eût licence de s'y opposer. Le droit du propriétaire ne reparaissait que le jour où le cens cessait d'être payé. Avec ce mode de tenure, les revenus n'augmentaient jamais et restaient, au contraire, susceptibles de diminution par l'effet des circonstances naturelles, ou de la négligence des censitaires. Le Pérou avait souffert d'un terrible tremblement de terre en 1746 ; beaucoup de fermes, beaucoup de maisons avaient été endommagées ou détruites, les censitaires n'avaient pas remis les terres en état, n'avaient pas réparé les maisons et s'étaient trouvés dans l'impossibilité de continuer à payer les cens. Le Saint-Office était bien rentré dans ses droits, mais ils ne reposaient plus que sur des terres dévastées ou sur des maisons démolies.

Aux mains des administrateurs médiocres qu'étaient les Inquisiteurs, la régie directe ne donnait pas de bien meilleurs résultats. Il fallait compter avec les non-locations, avec les réparations à exécuter aux immeubles. Les administrateurs les laissaient généralement à la charge des locataires, et les

immeubles dépérissaient et tombaient en ruine. Les terres perdaient aussi de leur valeur par la mort des esclaves qui les cultivaient et par la perte des droits d'eau, que les administrateurs négligeaient de faire valoir. « Plusieurs des principaux domaines du Tribunal s'étaient ainsi complètement perdus. »

Fondations. — La piété des fidèles contribuait à l'enrichissement du Saint-Office comme à celui des Églises et des monastères ; on lui léguait par testament des capitaux, des terres, des maisons, dont le produit, parfois considérable, payait en 1792 les frais d'administration faits par le Tribunal, les appointements de l'avocat, du procureur, du greffier, et le papier timbré employé dans les procès que le Saint-Office soutenait devant la justice royale. Les Offices demandés par les testateurs étaient chantés par des moines choisis par le tribunal, qui tenait à honneur d'y assister tout entier. Des gratifications, prévues par les fondateurs, étaient payées aux membres du Tribunal et aux subalternes. Le restant des revenus se dépensait en cire, vin et pain pour les aumônes. Le Saint-Office de Lima possédait en 1792 huit fondations de cette sorte[1]. La plus riche, celle qu'avait fondée Miguel de Ochoa représentait un capital de 71.451 pesos et donnait 2.547 pesos de revenu annuel ; la fondation Calderon représentait un capital initial de 10 000 pesos.

Chapellenies. — Les personnes pieuses témoignaient encore de leur affection pour le Saint-Office en créant à son profit des chapellenies ; le Tribunal en désignait lui-même les titulaires, qui y trouvaient un moyen d'existence, ou un supplément de traitement. Ces chapellenies, on le conçoit, étaient avidement recherchées L'inquisiteur fiscal Zaldequi, dont nous

1. Memorias de Miguel de Ochoa. — De Betancur. — De Castro. — De Castilla. — De Martinez. — De Queipo. — De Bruna. — De Calderon. (Arch. hist. nat., *loc. cit.*, 1792.)

connaissons les traverses, avait obtenu une chapellenie, mais elle lui avait été contestée, et la Suprême n'avait pas encore rendu son jugement en 1814.

Le nombre des chapellenies possédées en 1792 par le Saint-Office de Lima montait à 21 [1]. Les revenus des quinze premières étaient recouvrés par le receveur général du Saint-Office, ceux des six dernières par les titulaires eux-mêmes.

1. *Chapelle de Saint-Pierre-Martyr,* fondée au capital de 11.273 pesos, mais ruinée par le tremblement de terre de 1746.

Grande chapellenie, 417 pesos 6 réaux 17 maravédis de revenu.

Chapellenie de Nuestra Señora de las Cabezas, fondée avec les biens réunis de plusieurs veuves. — 573 pesos de revenu.

Chapellenie de D. Antonio de Viso. — 93 pesos 5 réaux et 17 maravédis de revenu.

Chapellenie de Miguel de Ochoa. — 143 pesos de revenu.

Autre chapellenie fondée par le même. — 92 pesos 6 réaux de revenu.

Chapellenie léguée par D. Garcia Martinez Cavezas, à la nomination de l'Inquisiteur le plus ancien. — 396 pesos de revenu.

Chapellenie de D. Juan Robles. — 101 pesos 2 réaux 17 maravédis de revenu.

Chapellenie de D. Felipe Perfecto del Castillo. — 120 pesos de revenu.

Chapellenie de D. Luis de Betancourt y Figueroa. — 140 pesos de revenu.

Chapellenie de D. Gaspar de la Lerna. — 400 pesos de revenu.

Autre chapellenie fondée par le même. — 400 pesos de revenu.

Chapellenie de D. Antonio Giron de Bocanegra et de D. Juan de Contreras. — 450 pesos de revenu (assez difficiles à recouvrer).

Chapellenie de D. Pedro Osorio de Lodio. — 120 pesos hypothéqués sur une maison.

Chapellenie de D. Ignacio de Oyanguren. — 116 pesos de revenu.

Chapellenie de Doña Mencia de Vargas. — Pas de revenu indiqué.

Chapellenie du capitaine Nuñez de Santiago. — 120 pesos de revenu.

Chapellenie de D. Juan de Huerta. — 210 pesos de revenu.

Autre chapellenie fondée par le même. — 150 pesos de revenu.

Chapellenie de D. Juan Bautista Moreno. — 150 pesos de revenu.

Chapellenie de D. Antonio de Castro y de Castillo. — 44 pesos 5 réaux 17 maravédis de revenu.

Chapellenie de D. Antonio Dominguez. — 80 pesos de revenu.

Patronages. — Il existait encore une autre forme de libéralité; on pouvait léguer au Tribunal des droits de patronage sur des œuvres pieuses, garanties par un capital plus ou moins considérable. Le Tribunal était considéré comme dépositaire des capitaux, les administrait sous le contrôle de la Suprême et employait les revenus suivant les intentions des testateurs.

Le patronat fondé par Orduñez de Villaquiran représentait encore en 1792 un capital de 109.932 pesos 6 réaux 17 maravédis, hypothéqué sur des maisons et des domaines. Le revenu moyen atteignait 3.311 pesos 7 réaux. Le produit de la fondation avait été affecté par le testateur à un certain nombre de services, qui absorbaient, et au delà, les disponibilités. Nous avons là un exemple intéressant de legs *ad pias causas* qui nous montre comment on entendait la dévotion au Pérou. Villaquiran laisse 231 pesos pour les frais du culte à l'autel des Reliques de l'Église du Couvent des Augustins à Lima — 96 pesos au religieux prêtre qui remplit les fonctions de sacristain dans cette chapelle — 632 pesos pour la fête de la Toussaint — 918 pesos pour la chapellenie dont est pourvu l'Inquisiteur patron, avec charge de dire 269 messes pour le repos de l'âme du testateur — 900 pesos destinés à rétribuer quatre autres chapellenies — 100 pesos à l'avocat du Saint-Office — 200 pesos à l'administrateur — 400 pesos pour doter une jeune fille noble, qui pourra à son gré se marier ou prendre le voile *(para el estado que eligiere de religiosa ó casada)* — 300 pesos pour habiller six prêtres séculiers, pauvres et vertueux, à charge par eux de dire quinze messes basses et de répondre autant de fois la messe à l'autel des reliques du Couvent des Augustins — 100 pesos pour vêtir quatre religieux de Saint-Augustin, choisis parmi les plus pauvres et les plus vertueux — 200 pesos pour aumônes à des veuves pauvres — 100 pesos pour le rachat des captifs — 100 pesos pour les Saints-Lieux de Jérusalem — 300 pesos pour les monastères du Prado, Carmen-Alto, Descalzas, Santa Catalina — Santa

Clara — Trinidad — 100 pesos pour les pauvres détenus dans les prisons de la ville — 50 pesos au prévôt de l'oratoire de Saint-Philippe Neri. Toutes ces sommes formaient un total de 4.727 pesos, très sensiblement supérieur aux revenus actuels de la fondation, l'inquisiteur patron faisait subir à chaque chapitre une réduction proportionnelle.

Par une clause vraiment curieuse du testament, le fondateur avait déclaré laïques toutes ses chapellenies et œuvres pies, et les avait soumises à l'unique patronage du doyen du Tribunal du Saint-Office. Il déclarait que « si jamais un juge d'Église quelconque voulait se mêler de gérer ces œuvres ou d'interpréter ces clauses, il entendait révoquer entièrement sa fondation et lui donner une physionomie toute différente, que connaîtraient seuls les patrons successifs de l'œuvre. » Nous sommes donc en présence d'un homme qui s'est méfié des gens d'Église pour réaliser ses intentions charitables et qui n'a eu confiance à cet égard que dans le Tribunal du Saint-Office. Il y a là une marque non équivoque, et qui n'est pas isolée, de l'estime toute particulière où étaient tenus les juges d'Inquisition[1].

Les comptes de gestion de l'administrateur Juan Ignacio de Obiaga nous renseignent sur les vicissitudes subies par les revenus du patronat Villaquiran pendant une période de sept ans (1759-1766). Pendant ce laps de temps, différents débiteurs de l'œuvre s'acquittèrent et l'administrateur reçut de ce chef 14777 pesos, dont il dut assurer le remploi. Les revenus perçus pendant ces sept années montèrent à 22409 pesos 5 réaux 17 maravedis, donnant une moyenne annuelle de 3201 pesos seulement. Presque toutes les maisons

1. En Espagne, Philippe IV, tenant à prohiber absolument l'exportation des chevaux et se défiant de ses propres tribunaux, attribua au Saint-Office, comme au seul Tribunal incorruptible, la connaissance de toutes les contraventions à son édit.

appartenant au patronat avaient été ruinées par le tremblement de terre de 1746. Le Tribunal se décida à vendre les emplacements des maisons et à en replacer le produit en cens. Personne ne semble avoir eu l'idée de reconstruire les maisons. Les dépenses effectuées pendant la même période montèrent à 22 999 pesos et 5 réaux. La Chapelle des Reliques avait été fournie d'huile et d'offrandes, le sacristain avait été payé, l'avocat avait reçu 100 pesos de gages annuels, l'administrateur avait touché 200 pesos, au lieu des 400 qui lui étaient attribués par le testament ; les Inquisiteurs Amuzquivar et Grillo, successivement patrons de l'œuvre, avaient reçu 7 810 pesos, à raison de 1018 pesos par an, se décomposant ainsi qu'il suit : 900 pesos pour la chapellenie attachée au patronat, 100 pesos pour la distribution qui se faisait chaque année le 15 octobre et les 18 derniers pesos pour les messes qu'ils devaient célébrer aux fêtes de Saint-Côme et de Saint-Damien. Les quatre chapelains avaient perçu 7 216 pesos, à raison de 250 pesos l'an pour les deux premiers et de 200 pesos seulement pour les deux derniers. Il avait été dépensé 1 669 pesos et 7 réaux pour les fêtes de la Toussaint à l'Église de Saint-Augustin. La coutume voulait que 20 Indiens y assistassent ; on donnait à chacun 5 pesos et un cierge, de ceux de huit à la livre; on distribuait également ce jour-là 50 pesos à chaque inquisiteur, 2 pesos à chaque qualificateur, et 4 à chaque subalterne, à la condition, bien entendu, que tous eussent assisté à l'office. L'habillement des prêtres pauvres avait coûté 708 pesos 17 maravédis. Les dots aux religieuses avaient absorbé 1 204 pesos. Les membres du Tribunal qui avaient contrôlé le compte de l'administrateur avaient reçu 794 pesos 6 réaux 17 maravédis. En comptant quelques menues dépenses encore, l'administrateur inscrivait à son avoir une somme de 611 pesos et 3 réaux. Présenté au Tribunal le 21 octobre 1767, le compte de l'administrateur fut renvoyé à l'économe du Saint-Office, qui lut son rapport le 9 novembre

et, le 16 du même mois, décharge fut donnée à l'administrateur Obiaga[1].

Le patronat de Villaquiran n'était pas le seul qui appartînt au Tribunal du Saint-Office de Lima. Le capitaine Miguel Nuñez Santiago lui avait légué une somme de 25 707 pesos et une propriété située sur la place Saint-François à Lima. Les revenus devaient être capitalisés jusqu'au chiffre de 3 195 pesos et servir à doter une jeune fille pauvre et vertueuse, désireuse d'entrer au couvent[2]. Si plusieurs candidates se présentaient, on tirait au sort le nom de la bénéficiaire de l'œuvre; elle devait entrer dans un Grand Couvent « qui ne fût pas de religieuses récollettes. »

Martin de Zelayeta n'avait pas les mêmes répugnances car il avait légué un capital de 100 000 pesos dont les revenus, capitalisés jusqu'à 3455 pesos, devaient servir à doter une jeune fille noble, pauvre et vertueuse, et à faciliter son entrée dans un couvent de Récollettes.

Enfin, Feliciano Torrejon avait laissé au Saint-Office 10 400 pesos pour en distribuer le revenu aux religieuses les plus pauvres et les moins valides des monastères de Lima.

Ces œuvres pies n'enrichissaient pas directement le Tribunal, mais fournissaient des indemnités et des suppléments de traitements à bon nombre de ses membres, ajoutaient à son lustre et aidaient puissamment à son influence.

Les canonicats, les biens confisqués, les fondations, les chapellenies, les œuvres pies constituaient à peu près toutes les ressources du Tribunal. Cependant, il faut encore mentionner un certain nombre de services annexes qui pouvaient être l'occasion de quelque avantage pour le Saint-Office.

1. Arch. hist. nat. Inquisition. Lima. Divers. 311, 1767.

2. On remarquera que le choix entre le mariage et le couvent laissé par Villaquiran aux bénéficiaires de sa libéralité ne semble plus avoir été observé. La faveur du Tribunal allait certainement aux couvents.

Vente de l'Index expurgatoire. — La Suprême publiait de temps à autre un Index des livres prohibés. La vente n'en était pas fort active aux Indes, où personne ne lisait, et où les lecteurs, s'il y en avait eu, n'auraient pu se procurer aucun des livres défendus; le Saint-Office cherchait néanmoins à placer quelques exemplaires en Amérique. Une édition de l'Index ayant paru en 1747, la Suprême envoya 73 exemplaires au Pérou et en fixa le prix à 16 pesos. Le Tribunal de Lima commença par en attribuer vingt-quatre aux Pères Provinciaux des différents ordres religieux de la Ville, il en expédia trente-cinq aux commissaires des provinces éloignées, il en vendit cinq à 16 pesos à des particuliers de Lima, et un autre à un ecclésiastique, mais ce dernier ne voulut le prendre qu'au rabais, à 14 pesos. Les soixante-cinq exemplaires placés représentaient une somme de 1 038 pesos; en réalité, le Tribunal n'avait touché que 590 pesos. Sur les 448 qui restaient dus, les commissaires de Santiago du Chili, de La Conception, de Cordova del Tucuman et du Paraguay en redevaient 304, le commissaire de Quito 96, le Père Provincial des Franciscains 48. Pour marquer sa bonne volonté, le Tribunal acceptait de prendre les huit exemplaires restants, mais à 12 pesos seulement. L'opération représentait donc une somme totale de 1 134 pesos, dont il fallait défalquer 209 pesos 2 réaux 17 maravédis pour les frais de port, 6 réaux pour le déchargement et la conduite des caisses à La Barraca, et 1 peso pour la cancellation de la prise en compte des caisses à bord du navire *(partida de registro)*[1]. En cette occasion, le Saint-Office n'avait retiré de la vente de l'Index que le médiocre avantage d'en avoir acquis huit exemplaires au rabais, mais il s'était fait bien noter par la Suprême et devait se tenir pour assuré de voir rentrer tôt ou tard les sommes dûes par des débiteurs négligents.

Fonds déposés par les prétendants aux fonctions du

1. Arch. hist. nat. Inquisition. Lima. Divers. 311.

Saint-Office. — Une sorte de caution était exigée des divers candidats aux emplois dépendant du Saint-Office, de ses commissaires et de ses familiers. On appelait familiers du Saint-Office des laïques de bonnes vie et mœurs, bien posés dans l'estime des hommes, zélés pour le service de l'Inquisition, et capables de l'aider dans l'accomplissement de sa tâche. Le relief que donnait un pareil titre le faisait très rechercher, mais le Saint-Office ne l'accordait qu'à bon escient, après une longue et préalable enquête, dont les prétendants devaient avancer tous les frais. Les fonds déposés par eux formaient une caisse spéciale *(caja de depositos de pretendientes)* administrée par le comptable général du Tribunal. L'enquête une fois faite, si les fonds déposés par le candidat n'avaient pas été entièrement dépensés, le surplus était rendu au dépositaire, déduction faite des droits de *media anata* dus au fisc, des droits perçus pour la fabrique de Séville et des honoraires perçus par l'économe [1] et le secrétaire des Séquestres. Ces deux agents avaient tendance à exagérer leurs droits. A Lima, on les voit percevoir un réal par rôle sur les enquêtes faites au sujet des prétendants. La Suprême ayant présenté des observations sur la légalité de ce procédé, les agents du Tribunal répondirent avec quelque embarras que les choses se passaient ainsi au Tribunal général des Comptes [2].

1. 11 octobre 1775, D. Santiago Rodriguez de Mendoza, habitant de Chachapoyas, a fait ses preuves. Les frais de l'enquête montent à 1.169 réaux 8 maravédis. On lui rend 103 réaux 32 maravédis non employés. Arch. hist. nat. Inquisition. Lima. Divers. 311, 1775.

En 1779, un compte de dépôt constate qu'une somme de 7.200 réaux a été déposée à la caisse des prétendants pour le compte de trois personnes. Les droits de *media anata* montent à 825 réaux, les droits de la fabrique de Séville à 500 réaux, les droits du comptable à 380 réaux. — Id., *ibid.* Dépôts. 307, 1779.

2. Arch. hist. nat. Inquisition. Lima. Divers. 311.

Le Saint-Office ne tirait donc pas d'avantages directs des fonds déposés entre ses mains par les prétendants au titre de familier, mais ses subalternes y gagnaient d'assez notables suppléments de gages.

Créances recouvrées. — Pour avoir une idée complète de toutes les ressources du Tribunal, il faut encore faire entrer en ligne de compte les recouvrements de créances arriérées *(concursos)*, qui venaient de temps à autre enrichir les Caisses du Saint-Office. En voici un exemple. En 1763, D. Manuel de Ilarduy, ancien économe du Saint-Office, vint régler ses comptes entre les mains de son successeur. La ferme d'Oquendo avait été louée 900 pesos par an à José de Esquibel, et celui-ci se trouvait devoir 950 pesos d'arriéré le 19 juin 1756; de ce jour au 29 décembre 1758, il avait dû payer pour deux ans et 190 jours de jouissance la somme de 2.268 pesos 4 réaux, laquelle, jointe aux 950 réaux précédemment dus, donnait un total de 3.218 pesos 4 réaux, dont Ilarduy se trouvait redevable à la Caisse du Saint-Office. Il paya, mais en vrai Espagnol ne s'acquitta pas complètement; il lui manquait 50 pesos pour obtenir une quittance définitive et il remit leur versement à plus tard : 3.168 pesos tombèrent cependant ce jour-là dans la caisse du Tribunal [1].

Voici une espèce plus compliquée encore. En 1795, Francisco Garredo, receveur général intérimaire, reçut à titre de dépôt, de Damiana Mollinedo et d'Antonio Basombrio, son fils, la somme de 6.952 pesos 4 réaux, pour rachat d'un capital égal qui grevait leurs domaines, au profit des Couvents de Saint-François et de Saint-Augustin, de la communauté indienne de la Confrérie de la Purissime Conception et de l'Hôpital de Saint-Léandre en la ville de Cañete. Leur dette se trouva ainsi éteinte, mais comme ces mêmes établissements étaient débiteurs envers le Saint-Office de 15.000 pesos, les

1. Arch. hist. nat. Inquisition. Lima. Divers. 311, 1763.

6.952 pesos 4 réaux de Damiana et d'Antonio furent, en définitive, inscrits à l'avoir du Tribunal [1].

La Caisse de l'Arriéré fonctionnait aussi comme trésorerie et payait les sommes dues par le Tribunal sur l'ordre de l'Inquisiteur président. On voit le receveur concéder une remise de 100 pesos sur le prix d'un loyer, délivrer 39 pesos au secrétaire pour frais faits par lui, solder une note de 462 pesos pour frais de nettoyage d'un aqueduc, passer en compte, en 1763, un peso donné en 1760 pour l'empierrement de la rue devant la porte du Tribunal. On remarque au passage quelques traits curieux. La caisse distribue à différents ecclésiastiques les messes que le Dr Francisco de Escobar y Zoloaga s'était engagé à dire et n'avait pu célébrer avant sa mort ; la caisse verse 315 pesos au fisc, pour une année de l'impôt qui grève à son profit une propriété du Saint-Office ; la caisse paie 273 pesos à Maria Ventura Farfan, religieuse de voile noir au monastère de Notre-Dame de l'Incarnation de Lima, pour sa part d'usufruit de deux anniversaires, au capital de 8.000 pesos, converti en cens sur une propriété du Saint-Office [2]. On a l'impression de dettes bizarres, d'intérêts enchevêtrés et inextricables ; on devine les lenteurs de cette administration régulière et scrupuleuse, mais routinière et formaliste, que personne ne s'avisa jamais de simplifier.

Si l'on cherche à se faire une idée nette des ressources dont disposait le Tribunal de Lima, on remarquera qu'il était réellement fort riche, mais que de cette richesse, il ne savait tirer qu'un médiocre parti. Le règlement des créances arriérées n'était pour lui qu'un revenu aléatoire. Les dépôts effectués par les prétendants au titre de familier ne donnaient de bénéfices qu'à l'économe chargé de les administrer et à l'État. La vente de l'Index ne profitait guère qu'à la Suprême. Les

1. Arch. hist. nat. Inquisition. Lima. Dépôts. 307, 1795.
2. Id., *ibid.* Dépôts. 307, 1763.

patronages constituaient des œuvres de bienfaisance dont le Tribunal n'avait que l'administration. Les fondations et les chapellenies n'intéressaient que certains membres du Tribunal et quelques ecclésiastiques étrangers. Les canonicats et les revenus des biens confisqués formaient, en somme, le plus clair des ressources du Saint-Office, et leur produit total était estimé en 1764 à 39.009 pesos et en 1792 à 32.317 pesos 3 réaux 17 maravédis, en diminution de 6.692 pesos sur le premier chiffre[1]. C'étaient 586.135 réaux dans le premier cas ou 484.758 réaux 17 maravédis à la seconde; en monnaie actuelle 148.533 ou 121.189 francs de revenu.

Dépenses. — Le Saint-Office devait payer les gages des membres du Tribunal et de ses employés, en activité ou en retraite, ce qui représentait pour l'année 1763 une somme totale de 25.463 pesos. Les traitements[2] étaient calculés en *pesos ensayados*, valant chacun 1 peso 654 millièmes en monnaie courante, ou 450 maravédis d'argent, ou 900 maravédis de billon, ou 26 réaux 16 maravédis. Le peso ordinaire, monnaie de compte aux Indes, valait 15 réaux et 2 maravédis[3]. Les

1. Arch. hist. nat. Inquisition. Lima. Revenus. 308, 1792.

2. Deux inquisiteurs à 4.963 pesos, 9.926 pesos; gratification à l'inquisiteur administrateur des biens confisqués, 149 p.; alguazil-mayor en retraite à solde entière, 1.654 p.; Manuel de Castellanos, secrétaire du secret, en retraite à demi-solde, 827 p.; Joseph de Arescurenaga, secrétaire du secret, 1.654 p.; Ignacio de Altuba, secrétaire du secret, 1.654 p.; Manuel Diez Reguero, secrétaire du secret, 1.654 p.; secrétaire des séquestres, 994 p.; le receveur général, 1.654 p.; au même, pour la signature des mandats de paiement, 150 p.; le comptable, 330 p.; le messager, 827 p.; le gouverneur des prisons, 827 p.; le portier, 496 p.; l'avocat du fisc, 330 p.; le procureur du fisc, 330 p.; le médecin, 50 p.; le chirurgien, 25 p.; le barbier. 50 p.; l'appariteur (?) *(ministro de vara)*, 200 p.; le balayeur, 60 p. Total : 25.463 pesos. — Arch. hist. nat. Inquisition. Lima. Revenus. 308, 1764.

3. Arch. hist. nat. Inquisition. Lima. Personnel. 308, 1764.

Inquisiteurs étaient appointés à raison de 3.000 *pesos ensayados*, qui représentaient 4.963 pesos à 15 réaux.

Le Tribunal devait nourrir les prisonniers qu'il détenait. Les comptes des années 1757, 1758 et 1759 témoignent que la nourriture des prisonniers coûta pendant trente-cinq mois la somme de 4.084 pesos, ce qui donne 1.361 pesos par an, ou environ 1 peso et 10 réaux par jour. Les prisonniers, qui, d'après la loi, devaient être convenablement assistés, ne pouvaient être fort nombreux pour ce prix.

Les frais de bureau et les réparations diverses montaient pour les trois années 1757, 1758 et 1759 à 9.074 pesos ou 3.024 pesos par an, sans compter les dépenses de reconstruction du Tribunal dont il était dressé un compte à part.

Toutes les dépenses réunies présentaient ainsi un total de 29.848 pesos, qui laissait sur un revenu de 39.009 pesos un boni de 9.161 pesos, mais cet excellent résultat n'était qu'apparent ; c'était en quelque sorte le budget théorique et idéal. En réalité, les recettes souffraient toujours de graves diminutions et les dépenses allaient croissant. — « Il faut bien remarquer, disait l'économe général, que l'on a fait état dans ce rapport de toute la somme que devraient rapporter les canonicats et les cens, et qu'on ne peut éviter de notables retards dans la perception de ces revenus. Les derniers comptes estiment les revenus des canonicats effectivement perçus à 40.304 pesos pour la période triennale, ou à 13.434 pesos par an, ce qui donne pour les canonicats seulement, un déficit annuel de 5.588 pesos sur les prévisions budgétaires. On doit considérer également les retards dans la perception des cens et la suspension des intérêts des capitaux non remployés [1]. » Bien loin de donner un excédent, le budget du Saint-Office se soldait en déficit, et il en était de même des budgets particu-

1. Arch. hist. nat. Inquisition. Lima. Revenus. 308, 11 mai 1764.

liers des fondations, des chapellenies et des œuvres pies dépendant du Tribunal.

En 1772 le budget du Saint-Office de Lima présenta un *superavit* réel de 335 pesos et 5 réaux, mais cette heureuse circonstance, due sans doute au zèle exceptionnel d'un employé [1], ne se représenta plus : l'Inquisition contracta des dettes, ne paya ses fonctionnaires qu'avec des retards et finit par être obligée d'en réduire le nombre [2].

CHARGES. — Les biens du Saint-Office paraissent avoir été longtemps exempts des charges qui pesaient en Espagne sur les biens ecclésiastiques. On trouve seulement la trace d'une consignation annuelle de 22.000 pesos due par le Tribunal au Conseil de la Suprême. Cette taxe avait pu être payée au temps de la grandeur du Tribunal, quand les confiscations rapportaient encore chaque année de grosses sommes. Au XVIII[e] siècle, le Tribunal se trouva hors d'état de la fournir.

En 1654 Lima avait envoyé à la Suprême 73.344 réaux ou 4.956 pesos [3]. De 1701 à 1748, le Tribunal aurait dû fournir 546.136 pesos et n'envoya en réalité que 272.568 pesos ; il devait en 1748 la consignation de vingt-quatre années [4]. A partir de cette date, il n'est plus question de la consignation des 22.000 pesos.

L'Inquisition de Lima envoie toujours des fonds en Espagne, mais ce sont les cautions déposées dans ses caisses par les prétendants à ses emplois, et ces fonds ne représentent, en

1. Arch. hist. nat. Inquisition. Lima. Dépôts. 307, 1792. Le directeur de la *Contaduria general* de Madrid déclare que le budget du Saint-Office de Lima de 1772 est le plus régulièrement dressé qu'il ait trouvé dans ses Archives.

2. Id., *ibid.* Dépôts. 307.

3. Id., *ibid.* Divers. 311. — Mexico avait envoyé cette même année 124.552 réaux ou 8.303 pesos 7 réaux. — Carthagène, 167.811 réaux ou 11.187 pesos 7 réaux.

4. Id., *ibid.* Divers. 311, 1748.

théorie du moins, que les frais des enquêtes sur la vie et les mœurs des candidats.

Les archives nationales de Madrid mentionnent l'envoi de 700 *pesos fuertes* en 1761[1]. Le 20 février 1778, le Tribunal envoie en Espagne 2.528 pesos et 6 réaux, en pièces d'argent à cordonnet (*plata de cordoncillo*). Sur cette somme, 2.240 pesos représentaient les frais d'enquêtes déposés par 16 candidats, 150 pesos appartenaient au Conseil pour la fabrique de l'Inquisition à Séville, et les 138 pesos et 6 réaux qui restaient devaient revenir à l'Économe général, Joseph Faustino Medina, pour le droit de 2 o/o qui lui appartenait sur les fonds déposés[2]. Le 24 mars 1779 nouvel envoi de 445 *pesos fuertes*[3]. Le 13 avril 1785, remise de 225 *pesos fuertes* pour les informations relatives à la candidature de Mariano Narciso de Aragon[4]. En 1786, envoi de 1.434 pesos 5 réaux 17 maravédis pour frais d'informations[5]; 1.111 pesos en 1787[6], 1.041 pesos et 3 réaux en 1790[7]. Nous avons la lettre d'avis de cette dernière expédition. Elle donne le détail des sommes appartenant à la fabrique de l'Inquisition de Séville et aux dépôts effectués par les différents candidats. 111 pesos et 1 réal ont été portés en trop par le receveur général intérimaire, et le Conseil de la Suprême est prié d'en prendre note et de les faire inscrire au compte du receveur[8]. Les envois d'argent

1. Arch. hist. nat. Inquisition. Lima. Dépôts. 307, 1761.
2. Id., *ibid.*, 20 février 1778.
3. Id., *ibid.*, 24 mars 1779.
4. Id., *ibid.*, 13 avril 1785.
5. Id., *ibid.*, 1786.
6. Id., *ibid.*, 27 août 1787.
7. Id., *ibid.*, 12 avril 1790.
8. Trois prétendants seulement avaient déposé des fonds :

Le licencié Norberto Cosio	125 pesos.
Mariano José Gonzalez	240 —
Francisco Segurola y Oliden.	125 —

Le document permet de suivre le détail de toutes les opérations néces-

continuent jusqu'en 1794 [1], puis sont interrompus à cette époque par la guerre et ne reprennent qu'en 1803. Dans les neuf années qui venaient de s'écouler, 18 candidats seulement avaient sollicité des emplois du Saint-Office, 11 d'entre eux n'avaient rien versé, les autres avaient déposé une somme uniforme de 125 pesos par tête, donnant un total de 875 pesos, sur lesquels les frais d'enquête représentaient seulement 464 pesos, les 411 pesos restants avaient été restitués aux candidats [2]. Ainsi, en l'espace de neuf ans, la Suprême ne retirait plus que 464 pesos des prétendants aux honneurs du Saint-Office. On peut constater par ce simple fait la décadence de l'Institution.

Les biens du clergé espagnol étaient grevés d'un impôt

saires pour envoyer une somme d'argent de Lima à Madrid et la faire toucher au Conseil de la Suprême.

Il y avait à bord des navires autorisés à faire le voyage *(navios de registro)* un officier appelé le maître de l'argent *(maestro de la plata)*, qui recevait les fonds et en donnait décharge aux déposants. Le navire une fois arrivé à Cadix, un correspondant du Conseil dûment autorisé par le directeur du Dépôt des prétendants, touchait l'argent, en donnait un reçu au maître de l'argent et l'envoyait au directeur du Dépôt, qui se rendait à son tour à la Chambre des Comptes *(Contadurio general)* pour remettre entre les mains des fonctionnaires royaux les sommes qui pouvaient appartenir au fisc royal.

En 1792, la frégate *Mejicana*, qui transportait à Cadix 554 pesos fuertes pour le compte de l'Inquisition de Lima, dut relâcher deux fois à Talcahuano (Chili) et fut déclarée impropre à continuer le voyage. Le Consulat de Cadix répartit les frais d'avarie, de relâche et de transbordement entre les différents consignataires. La part de l'Inquisition fut fixée à 24 pesos 9 tomines et 10 grains sur les 554 pesos fuertes. — Arch. hist. nat. Inquisition. Lima. Personnel. 308, 23 novembre 1792.

1. Id., *ibid.* Dépôts. 307.

6 décembre 1790 : 20.302 réaux de vellon.

1791 : Envoi de 570 pesos et 3 réaux d'argent.

1792 : Envoi de 465 pesos fuertes.

1794 : Envoi de 352 pesos et 2 réaux.

2. Id., *ibid.*, 20 janvier 1803.

particulier, appelé le *subside ordinaire des galères,* dont l'origine remontait au XVI[e] siècle. En 1561, Pie IV avait octroyé à Philippe II une aide de 420.000 ducats, à percevoir sur les biens du clergé, pour l'armement de soixante galères destinées à combattre les infidèles. Cet impôt, renouvelé tous les cinq ans jusqu'en 1757, était alors devenu perpétuel. Il ne semble pas que le Saint-Office de Lima l'ait jamais payé, mais on retrouve dans ses archives la trace d'un autre subside de 6 o/o, que les papes Clément XI et Clément XII concédèrent à la couronne d'Espagne, par deux brefs en date du 8 mars 1721 et du 28 janvier 1740, sur tous les revenus du clergé séculier et régulier des deux Amériques. Cette concession avait été confirmée par Benoît XIV le 15 mars 1751. Le roi, dès le 6 septembre 1741, avait ordonné la levée des deniers aux Indes, et en 1790 rien n'avait encore été fait. Une ordonnance royale du 6 mars réclama alors un état au vrai de tous les revenus de l'Église des Indes et le relevé de tout ce que ses employés de finances avaient pu percevoir pour le compte du *Subsidio* depuis 1723. Le Saint-Office était compris, comme tous les autres corps ecclésiastiques, dans l'obligation de payer le subside [1].

L'émotion fut grande à Lima quand on connut les intentions du roi. On se mit en mesure d'obéir, avec toute la lenteur qu'on apportait d'ordinaire à l'exécution des ordres royaux.

Le 29 décembre 1791, le vice-roi Fray Francisco Gil y Lemus, chevalier profès de l'ordre distingué de Saint-Jean, lieutenant général des armées navales de S. M. son vice-roi, gouverneur et capitaine général en ses royaumes du Pérou, réunit dans son palais une commission de six personnes : Manuel de Arredondo, régent de l'Audience de Lima ; le D[r] José Tagle y Bracho et Nicolas Velez de Guevara, audi-

1. Arch. hist. nat. Inquisition. Lima. Dépôts. 307, 1790.

teurs à l'Audience; José Gorbea, fiscal civil de l'Audience; le Dr Christoval de Morales, chanoine écolâtre de l'Église métropolitaine; Juan José de Negron, proviseur et vicaire général de l'archevêché. Joaquin Bonet, maître au Grand Tribunal des Comptes, apporta à l'assemblée un plan général de tous les revenus ecclésiastiques de l'archevêché; et quoique le plan eût été déjà annoté par l'archevêque, on décida de le soumettre à nouveau au proviseur et au vicaire général; on demanda aussi au Saint-Office d'envoyer à la commission le décompte de ses revenus.

Le 18 février 1792, le Saint-Office s'exécuta. Il avait tardé jusque là parce qu'il s'était demandé si le subside devait porter sur ses revenus fiscaux, comme sur ses revenus domaniaux, et s'il devait être perçu sur les revenus des œuvres pies, qui ne constituaient pas, à proprement parler, un enrichissement pour lui, mais étaient affectés à différentes dépenses dont il n'avait que la surveillance et le contrôle. Il n'osait prendre sur lui d'innover en une matière si délicate, alors qu'il n'avait reçu aucun ordre de la Suprême; et, tout en présentant l'état de ses revenus, protestait ne le faire qu'à titre de complaisance et pour bien marquer sa considération envers la Commission [1]. Il invoquait d'ailleurs un précédent. A la fin du XVIIe siècle, un subside du même genre avait frappé les

1. « Hacemos presente á Vuexcelencia que aquel oficio se dirigio principalmente á exponerle los justos motibos que nos asistian para no cooperar de modo alguno á pensionar las rentas fiscales y de las obras pias, por hallarnos sin orden del Supremo Consejo de la Inquisicion y no hacernos responsables á los cargos que de lo contrario podrian resul tarnos, y subsistiendo en el dia los mismos motibos, hemos de deber á la justificación de Vuexcelencia tenga á bien persuadirse á que la remisión que le hacemos de los estados y razones de las expresadas rentas se dirige unicamente á complacerle, considerando talvez les juzgara Vuexcelencia necesarias para la mayor instrucción del expediente, con cuyo testimonio se ha de hacer al soberano la consulta que se expresa. » — Arch. hist. nat. Inquisition. Lima. Dépôts. 307, 18 février 1792.

revenus du clergé péruvien, et une note officielle *(carta acordada)* de la Suprême avait enjoint au Tribunal de contribuer sur tous ses revenus *ecclésiastiques ;* si la Suprême n'avait parlé ni des revenus fiscaux, ni des œuvres pies, c'est qu'elle devait être persuadée que ces ressources restaient en dehors du débat.

La commission en référa à la Suprême, dont l'Économe répondit « que, pour ce qui regardait les biens proprement dits du Saint-Office au Pérou et les salaires de ses employés, il avait pu les calculer en prenant pour base l'état de 1772, régulièrement dressé ; mais que, pour les revenus fiscaux et les revenus des œuvres pies, il n'existait pas d'état sérieusement établi. On ne savait pas si les états fournis sur ces sortes de revenus étaient calculés d'après le rendement du quinquennium, ou étaient fixés arbitrairement. Quant à lui, il lui serait absolument impossible, avec les ressources dont il disposait en Espagne, d'établir un pareil compte ; il s'en référait donc aux bulles pontificales et aux ordres du roi. Il ajoutait d'ailleurs qu'il n'avait pas trouvé de variantes très notables entre les différents états dressés par les soins de l'Inquisition ; il serait cependant à désirer que l'on mît en meilleure lumière les dépenses forcées et nécessaires, exigées par les testateurs ou donateurs et qu'on les séparât avec plus de soin de toutes les charges accessoires que l'on a mises sur les œuvres pies et qui les grèvent lourdement [1]. » Nous ne savons quelle fut la décision du Conseil, mais on voit avec quelle vigueur et quelle patience le Saint-Office défendait ses immunités.

Tous les fonctionnaires d'Espagne payaient au roi six mois de leur traitement à leur entrée en charge. C'était la *media anata*. Jusqu'en l'année 1767, les Tribunaux des Indes surent échapper à cette obligation ; mais un ordre royal du 18 septembre étendit la *media anata* à tous les fonctionnaires

1. Arch. hist. nat. Inquisition. Lima. Dépôts. 307, 1792.

d'Amérique. L'Inquisition de Lima reçut du gouvernement central la liste de tous ceux qui devaient payer la taxe. Le Saint-Office répondit, le 9 mars 1769, que la *media anata* n'étant pas considérée par le roi lui-même comme un impôt nouveau, la situation du Tribunal ne devait subir de ce chef aucun changement ; or, depuis qu'il existait, il n'avait jamais payé la moindre taxe de ce genre ; il estimait donc qu'elle ne lui était pas applicable. Ce syllogisme très en forme ne réussit point à persuader le *Contador general*. Il fit observer, avec beaucoup de raison, que si le Tribunal n'avait rien payé jusqu'ici, c'était bien plutôt par l'effet d'une complaisance, ou même d'une simple négligence de l'administration, et que les ordres du roi devaient être exécutés [1]. Le Saint-Office paya la *media anata*. En 1772, on constate un envoi de 2.494 pesos pour la *media anata* du Tribunal [2]. L'impôt était perçu en quatre ans ; chaque année, on retenait au nouvel employé un huitième de son traitement ; le poids de la taxe était rendu ainsi moins accablant.

Cependant les petits fonctionnaires le trouvaient bien lourd et dépensaient des trésors d'ingéniosité pour s'y soustraire. En 1796, le Tribunal soumit à la Suprême une espèce particulièrement délicate et embarrassante, un véritable cas de conscience fiscal. Pabla de la Torre était resté deux ans en place, puis avait été mis à la retraite avec demi-traitement ; devait-il payer les derniers termes de la *media anata*, quoiqu'il ne fût plus en activité ?... Le Saint-Office plaida pour lui auprès du Tribunal des Comptes. Certes, de la Torre n'avait pas été un employé modèle ; mais, en somme, on n'avait eu rien de bien grave à lui reprocher ; il était marié, père de deux enfants ; sa solde de retraite de 800 pesos suffisait à peine pour nourrir sa famille ; il ne lui restait rien pour payer la

1. Arch. hist. nat. Inquisition. Lima. Personnel. 308, 18 sept. 1767.
2. Id., *ibid.* 308, 1772.

maison et les vêtements. Son père, deux de ses frères, des oncles, des cousins avaient été employés de la Suprême ; bien d'autres de ses ancêtres avaient servi le roi dans toutes les carrières. Il avait lui-même travaillé pour le Saint-Office pendant huit ans et six mois, sans toucher de gages. A peine commençait-il à recueillir le fruit de sa patience, on l'avait mis à la retraite, à trente-neuf ans, et condamné à la gêne pour le reste de sa vie. La Suprême se laissa toucher, quoique l'économe eût fait observer que La Torre, ayant conservé demi-traitement et les honneurs attachés à sa place, ne pouvait être considéré comme mort aux yeux du fisc [1].

Le 17 août 1795, une ordonnance royale établit une taxe de 4 0/0 sur tous les revenus supérieurs à 800 ducats. Le premier inquisiteur subit de ce chef une retenue de 198 pesos et 3 réaux. Le second inquisiteur, qui touchait en sus de son traitement 147 pesos 7 réaux 26 maravédis comme juge des biens confisqués, paya 204 pesos et 3 réaux. L'inquisiteur fiscal, qui ne touchait par an que 999 pesos, ne fut taxé qu'à 900 maravédis, ou 26 pesos et 16 maravédis, ce qui était loin de la taxe de 4 0/0 établie par l'ordonnance. Le secrétaire du Secret, appointé seulement à 327 pesos, ne paya rien, son traitement étant inférieur aux 800 ducats (586 pesos) exigés par la loi [2]. Le rendement moyen de la taxe entre les années 1794 et 1803 fut de 181 pesos par an [3].

Pendant les guerres ruineuses que l'Espagne eut à soutenir à la fin du XVIIIe siècle, le roi demanda à ses sujets de venir au secours du trésor épuisé ; l'Inquisition de Lima vota un don gratuit, qui montait en 1798 à 431 pesos 22 réaux 17 maravédis pour l'année courante [4].

1. Arch. hist. nat. Inquisition. Lima. Personnel. 308, 1796.
2. Id., *ibid.*, 1795.
3. Id., *ibid.*, 20 janvier 1803.
4. Id., *ibid.* 308, 14 juillet 1798.

Toutes ces charges : subside, *media anata*, don gratuit, pesaient lourdement sur le budget du Tribunal et l'obligeaient à observer une politique d'économie de plus en plus attentive ; on ne sera pas loin de la vérité, si l'on conclut qu'au début du XIXe siècle, le Saint-Office de Lima était à peu près ruiné.

ADMINISTRATION. — Il eût fallu pour le remettre à flot des administrateurs plus actifs, plus habiles et même parfois plus intègres que ceux qu'il avait. Les détails que nous avons donnés dans les paragraphes précédents marquent déjà quel caractère routinier et médiocre présentait le gouvernement économique du Saint-Office.

Les principes généraux sur lesquels on vivait n'étaient point mauvais en eux-mêmes. On s'accordait sur la nécessité de ne choisir comme receveurs et économes que des gens honorables ; il en est qui appartiennent à de grandes familles, il se trouve même parmi eux un chevalier de Saint-Jacques [1]. Mais il arrivait aussi que l'on agréait le premier venu, sur la simple recommandation d'un inquisiteur, et le choix n'était pas toujours judicieux [2]. En principe, tout administrateur devait fournir caution. Celle du receveur général n'était pas moindre de 19.853 pesos, et devait être signée du titulaire et de vingt personnes connues à Lima [3]. En fait, on négligeait souvent d'exiger le versement de la caution et l'on se trouvait désarmé devant le comptable infidèle ou négligent.

Le Saint-Office cherchait à racheter les cens qui grevaient ses biens fonds ; on voit le receveur général racheter, le 14 mai 1784, pour 1.483 pesos et 2 réaux, les cens qui pesaient sur le vignoble appelé la vigne de San-José-del-Car-

1. Arch. hist. nat. Inquisition. Lima. Divers. 311, 5 décembre 1767.
2. Id., *ibid.* Divers. 311, 18 juin 1771.
3. Id., *ibid.* Divers. 311, 1760.

rizal, dans la juridiction de Pisco [1]. C'était un bon principe d'administration, mais le manque de fonds empêchait de l'appliquer sur une assez grande échelle.

Le Saint-Office saisissait parfois ses fermiers négligents. La vigne de San-José del Carrizal était louée pour 2.324 pesos à Domingo de Iturri, à Fray Pablo de Iturri, Père-Lecteur en retraite de l'ordre de Saint-Augustin, et à Francisco de Iturri, leur frère ; ils payaient mal, les inquisiteurs les firent saisir par l'intermédiaire du curé Valentin de Moya, et confièrent l'exploitation à un nouveau mandataire, Josef de Galdora [2]. On ne dit pas s'ils se trouvèrent mieux servis.

Les archives du Tribunal sont remplies de plaintes sur les dégâts causés par le grand tremblement de terre de 1746 ; mais il y a quelque puérilité à déplorer encore cette catastrophe en 1797, cinquante et un ans après qu'elle avait eu lieu [3]. Non contents de gémir sur le désastre matériel, les juges dénoncent à la Suprême « les préjudices que leur causent les mesures du gouvernement de Lima et du Conseil des Indes, qui ont accordé des délais et des réductions de cens aux fermiers et aux censitaires [4] ». Ils ne veulent pas voir que c'était là une mesure commandée par les circonstances, toute d'humanité et même de bonne administration.

Le Tribunal met toute sa gloire à envoyer chaque année à la Suprême des comptes en règle. Nous savons déjà qu'au Tribunal général des Comptes de Madrid, on trouvait les comptes du Saint-Office de Lima insuffisants ; mais les archives

1. Arch. hist. nat. Inquisition. Lima. Dépôts. 307, 14 mai 1784. — On remarquera qu'il s'agit d'une vigne, culture exceptionnelle en Amérique et interdite par les lois des Indes.

2. Id., *ibid.* Dépôts. 307. — Le curé saisit « la referida hacienda con sus esclavos, aperos, erramientas, frutas y demas especies que en ella se encontraron ».

3. Id., *ibid.* Revenus. 308, 13 octobre 1797.

4. Id., *ibid.* Cens. 308, 4 mars 1757.

du Tribunal lui-même nous permettent de constater qu'il se contentait d'une régularité extérieure; sans songer à prévenir le retour des abus qu'il signalait. La Suprême le lui faisait sentir sans ménagement et le rappelait — inutilement d'ailleurs — à une juste sévérité. « Le 18 juin 1771, le Conseil suprême du Saint-Office, délibérant en présence de l'Inquisiteur général, approuve les comptes qui lui ont été soumis, eu égard aux circonstances et à l'état dans lequel Antonio Morante a laissé l'administration des œuvres pies. Le Conseil ne peut moins faire cependant que de noter le désordre et le gaspillage avec lesquels Morante procéda en plus d'un cas, en matière de salaires et de dépenses. Avis sera donné de cette décision au Tribunal de Lima pour son intelligence et pour la sécurité du nouvel administrateur. On le préviendra en même temps qu'il ait à fournir un état circonstancié des reliquats, dont Morante lui est resté redevable, afin d'en poursuivre le recouvrement sur les biens de l'inquisiteur Calderon, qui l'avait nommé et l'avait gardé sans aucune caution à la tête de l'administration [1]. »

Les Comptes du Saint-Office étaient adressés à la Suprême avec une lettre fort respectueuse [2], comme des documents diplomatiques de haute importance. La Suprême les examinait avec un soin extrême et y signalait les moindres irrégularités et les plus petits défauts de forme [3], mais elle mettait seize ans

1. Arch. hist. nat. Inquisition. Lima. Divers. 311, 18 juin 1771.

2. Id., *ibid.* Dépôts. 307, 1784. « Remitimos á V. A. el adjunto testimonio de la cuenta de la Caxa de depositos de Concursos que dio el receptor general propietario D. José Francisco Morales para que en su vista determine V. A. lo que fuere de su Superior agrado. N° S^r g. á V. A. m^os a^os. Inquicisión de Los Reyes, y marzo 4 de 1784. — D. Francisco de Hatienza. — Licenciado D. Francisco Abarca. Por m^do del S^to Oficio D. Manuel de Arescurenaga S°.

3. Le 17 mars 1785, le Tribunal de Lima adresse à la Suprême les comptes de Francisco Garrido. La Suprême répond, le 24 avril 1801, que

à en donner quittance et, avec de pareilles lenteurs, les abus avaient beau jeu.

II. — *TRIBUNAL DE CARTHAGÈNE*

Le Saint-Office de Carthagène des Indes paraît avoir eu surtout pour but de surveiller, à l'entrée des domaines d'Espagne, les étrangers qui pourraient se glisser jusque là, en dépit des règlements, et propager la rébellion ou l'hérésie. Il paraît accuser, à la fin du XVIII[e] siècle, une décadence marquée.

PERSONNEL. — Nous retrouvons à Carthagène le même personnel qu'à Lima. L'organisation est identique, mais le Tribunal vit sur un pied plus simple et se contente d'un nombre moindre d'officiers et de subalternes.

En 1761, le Tribunal comprend deux inquisiteurs et deux secrétaires, mais l'un d'eux est mort et n'a pas été remplacé ; il y a un gouverneur des prisons et un gouverneur de la pénitence (?), un receveur, un secrétaire des séquestres, un commissionnaire, un économe, un avocat du fisc, un médecin, un chirurgien, un barbier, en tout quatorze personnes, au lieu de vingt-deux à Lima[1].

En 1776, nous ne trouvons plus qu'un inquisiteur, un inquisiteur fiscal, un lieutenant de receveur, un avocat du fisc et le commissionnaire. Il n'y a plus d'économe. Les subalternes ne

les comptes sont approuvés, mais que sur deux signatures annoncées dans le document il ne s'en trouve qu'une, et que l'absence de l'autre constitue une négligence en laquelle il sera bon de ne pas retomber à l'avenir. (Arch. hist. nat. Inquisition. Lima. Dépôts. 307, 30 juillet 1802 accusé de réception par le Tribunal de Lima.)

1. Arch. hist. nat. Inquisition. Carthagène, 331, 1761. — 1[er] inquisiteur licencié Francisco Santos de Leon ; 2[e] inquisiteur, licencié D. Joseph Gregorio de Alegria ; secrétaire, D. Miguel de Soto Mayor ; second secrétaire, Juan de Miranda (décédé) ; alcayde, Agustin de Leon.

sont pas nommés ; il y a lieu de croire que leur nombre n'avait pas changé [1].

Le 5 novembre 1781, le Tribunal compte deux inquisiteurs, un inquisiteur fiscal, un receveur général intérimaire, un avocat du fisc ; le comptable n'assiste pas à la séance, parce qu'il a été suspendu de ses fonctions [2].

Commissions de finances. — Les archives du Saint-Office de Carthagène mentionnent, pendant la période dont nous nous occupons, la tenue très fréquente de commissions de finances (*juntas de hazienda*) [3] destinées à renseigner exactement le Tribunal sur sa situation économique. Il y eut probablement tendance à les multiplier plus que de raison, car la Suprême les limita à quatre par an, par arrêté du 9 avril 1783.

Elle se tenaient avec la solennité que le Saint-Office apportait à toutes ses opérations. Le receveur prêtait serment entre les mains de l'inquisiteur président et lisait ensuite son rapport, qui était discuté et approuvé [4].

1. Arch. hist. nat. Inquisition. Carthagène. 332, 31 octobre 1776.

« En el Santo Oficio de la Ynquisicion de este ciudad de Cartagena de Indias á 31 de octubre de 1776 años, estando en su audiencia de la mañana el Sr Ynqr Dr D. Joseph Ymerez y el Sr Inqr fiscal Dr D. Juan Felix de Villegas, D. Gregorio de Soto Mayor theniente de receptor (contador no asiste por no haverlo), el Dr D. Antonio de Vittabra, abogado del fisco, convocados por D. Luiz Herranz de Atenaca nuncio del tribunal, de orden de dichos Ses Ynquisidores. »

2. Id., *ibid.* 332, 5 novembre 1781.

3. Id., *ibid.* 332. — Les Archives mentionnent la tenue des commissions de finances le 28 février 1776, le 23 décembre 1776, le 30 juin 1778, le 10 juillet 1780, le 11 septembre 1780, le 3 novembre 1780, le 2 mars 1781, le 21 mai 1781, le 10 juillet 1781, le 5 novembre 1781, le 24 décembre 1781, le 10 mai 1782.

4. Arch. hist. nat. Inquisition. Carthagène. 331, 1783. « ... Se trataron y resolvieron varios negocios pertenecientes a la Hazienda del Real fisco (del Tribunal), dando quenta el theniente de receptor del estado actual, á quien el Sr Inqr recivio juramento en forma de derecho, y en su virtud ofrecio hacer verdadera relacion en esta Junta de Real Hazienda de todo

Le budget. — Nous avons étudié un certain nombre de budgets qui permettent de suivre le développement de la fortune du Saint-Office de Carthagène, depuis 1761 jusqu'en 1802.

Les comptes du receveur pour l'année 1761 semblent avoir été dressés avec un soin tout spécial et nous donnent le spécimen le plus complet que nous ayons rencontré d'un budget d'Inquisition. Nous croyons intéressant d'en donner un résumé.

Le compte commence par la liste de tous les revenus perçus par le receveur.

1. Le reliquat de l'année 1760 monte à	1.039 p. 7 r. 12 m.
2. Maisons en loyer. L'hôtel occupé par le Tribunal ne donne aucun revenu. Maison n° 2, habitée par l'inquisiteur Francisco Alonso Santos de Leon. Somme perçue pour seize mois de loyer à 100 pesos par an.	136 p.
3. Cinq petites maisons :	
N°s 1 et 2	98 p. 5 r.
N° 3.	48
N° 4.	61
N° 5.	48
4. Maison n° 23.	63
5. Capitaux hypothéqués sur des maisons :	
N° 1. Revenu d'un capital de 1 400 p. hypothéqué sur une maison basse de la rue du Santisimo	70
A reporter.	1.563 p. 12 r. 12 m.

lo cobrado de canongias suprimidas, situacion de caxas reales, censos y alquileres de casas y de mas efectos pertenecientes á este Real fisco, desde 31 de Agosto hasta hoy 31 de Octubre del presente año, como asimismo de todo lo pagado y gastado en virtud de ordenes y libramientos de este Santo Oficio en el referido tiempo. »

Report	1.563 p. 12 r. 12 m.
Nº 2. Revenu d'un capital de 1 000 p. sur le domaine appelé Quibacharo. Somme touchée pour deux ans d'intérêts	100
Nº 3. Revenu d'un capital de 3 150 p. hypothéqué sur deux maisons de la rue du Baloco. Somme reçue pour deux ans de revenu.	315
Nº 4. Revenus d'un capital de 1 500 p. hypothéqué sur un troupeau de bêtes à laine (*hato*) appelé de S. Marcos del Carate.	75
Nº 5. Revenu d'un capital de 1 200 p. hypothéqué sur une maison de la rue de la Caserne.	60
Nº 6. Revenu d'un capital de 2 300 p. hypothéqué sur une maison sise dans la rue qui va du couvent de Santo Domingo à la muraille de la Merci. . .	115
Nº 7. Revenu d'un capital de 180 p. hypothéqué sur une maison en planches de la rue de la Ceyra. Somme perçue pour deux ans d'intérêts.	18
Nº 8. Revenu d'un capital de 1 500 p. hypothéqué sur une maison haute de la rue de la Caserne.	75
Nºs 9 et 10. Revenu d'un capital de 350 p. hypothéqué sur une maison de la place du Tribunal.	175
Nº 11. Revenu d'un capital de	
A reporter	2.496 p. 12 r. 12 m.

Report		2.496 p. 12 r. 12 m.
1 000 p. hypothéqué sur une maison basse de la rue Saint-Augustin	50	
N° 12. Revenu d'un capital de 1 162 p. 4 r. hypothéqué sur le domaine de San Juan de Dios de Lobo.	58	
N° 13. A compte sur les intérêts en retard (48 p.) d'un capital de 480 p. La débitrice redoit encore 34 p. sur les intérêts de deux années.	14	
N° 14. Revenu d'un capital de 300 p. hypothéqué sur un terrain situé dans le quartier de Chambacu	15	
N°s 15 et 18. Revenu d'un capital de 3 000 p. hypothéqué sur une maison haute sise dans la rue qui va du coin de Baloco, au coin de Santo Domingo .	150	
N° 16. Revenu d'un capital de 300 p. hypothéqué sur une maison basse de la rue du Tejadillo.	15	
N° 17. Revenu d'un capital de 300 p. hypothéqué sur un jardin hors des murs.	15	
N° 19. Revenu d'un capital de 1000 p. hypothéqué sur le domaine de San Antonio de Honduras. Somme perçue pour deux ans d'intérêts.	100	
N° 20. Les fermages du domaine de San Antonio. Comme ils ont été payés après le 31 juillet, date de la clôture de l'exercice, ils ne figurent pas sur le compte.		
A reporter		2.913 p. 12 r. 12 m.

Report . . . . . . 2.913 p. 12 r. 12 m.

N° 21. Revenu d'un capital de 650 p. hypothéqué sur une maison basse de la rue San Pedro Martir 32

N° 22. Revenu d'un capital de 2 284 p. hypothéqué sur une maison basse de la rue qui va du coin de la Cathédrale au coin de Santo Domingo . 64

N° 23. Revenu d'un capital de 1 200 p. hypothéqué sur une maison haute de la rue de Carretas 60

N° 24. Revenu d'un capital de 123 p. hypothéqué sur la maison habitée par le débiteur . . . . 6 p. 1 r.

N° 25. Revenu d'un capital de 280 p. hypothéqué sur une maison basse de la rue des Dames 14

N° 26. Revenu d'un capital de 260 p. hypothéqué sur une maison basse de la rue de la Demi-Lune 13

N° 27. Revenu d'un capital de 200 p. hypothéqué sur un terrain sis à Chambacu dans le quartier de Gimani . . . 10

N° 28. Revenu d'un capital de 1090 p. hypothéqué sur une maison basse de la rue de la Merci 54

N° 29. Revenu d'un capital de 600 p. hypothéqué sur une maison de la rue de D. Sancho. Somme touchée pour deux ans d'intérêts 60

N° 30. Revenu d'un capital de 1 800 p. hypothéqué sur une maison haute

A reporter . . . . 3.226 p. 13 r. 12 m.

Report	3.226 p. 13 r. 12 m.
sise aux portails des Écrivains. . . .	90
N° 31. Revenu d'un capital de 3 600 p. hypothéqué sur une maison haute située aux portails des Écrivains.	180
N° 32. Revenu d'un capital de 2 170 p. hypothéqué sur une maison haute de la rue de la Factorerie	108 p. 4 r.
N° 33. Revenu d'un capital de 1 461 p. hypothéqué sur une maison basse de la rue de Polo.	73
N° 34. Reçu pour termes échus des intérêts d'un capital de 4 600 p. . . .	312
N° 35. Revenu d'un capital de 2 700 p. hypothéqué sur une maison haute de la rue du Tejadillo. . . .	135
N° 36. Acompte sur le revenu d'un capital de 1.125 p. hypothéqué sur une maison basse.	45
N° 37. Revenu d'un capital de 925 p. hypothéqué sur une maison basse de la rue des Sept infants de Lara. . .	46
N° 38. Revenu d'un capital de 380 p. hypothéqué sur une maison basse de la rue de San Pedro Martir. . . .	19
N° 39. Revenu d'un capital de 380 p. hypothéqué sur une maison basse de la rue des Sept infants.	19
N° 40. Revenu d'un capital de 2.000 p. hypothéqué sur une maison haute de la rue de la Caserne. . . .	100
N° 41. Revenu d'un capital de 560 p.	
A reporter	4.354 p. 2 r. 12 m.

Report	4.354 p. 2 r. 12 m.
hypothéqué sur une maison basse de la rue Saint-Jean.	28
Nº 42. Revenu d'un capital de 700 p. hypothéqué sur une maison basse de la rue Saint Jean.	99 p. 13 r. 8 m.
Nº 43. Revenu d'un capital de 500 p. hypothéqué sur une maison basse de la rue Saint Antoine.	25
Nº 44. Revenu d'un capital de 1.200 p. hypothéqué sur une maison haute, à l'angle de la Cathédrale. . .	160
Nº 45. Revenu d'un capital de 3.075 p. hypothéqué sur diverses maisons basses.	301 p. 1 r.
Nº 46. Revenu d'un capital de 1.550 p. hypothéqué sur une maison de la rue de la Croix.	77
Nº 47. Revenu d'un capital de 200 p. hypothéqué sur un terrain à la plage de San Pedro Martir.	10
Nº 48. Revenu d'un capital de 400 p. hypothéqué sur une maison basse de la rue de San Pedro Martir.	20
Nº 49. Revenu d'un capital de 506 p. hypothéqué sur une maison basse de la rue Saint Jean.	25
Nº 50. Revenu d'un capital de 1.250 p. hypothéqué sur des maisons basses, dans le quartier de Gimani. .	62
Nº 51. Revenu d'un capital de 1.200 p. hypothéqué sur une maison	
A reporter	5.162 p. 1 r. 20 m.

Report	5.162 p. 1 r. 20 m.
haute sise dans la rue qui va du coin de la Cathédrale au coin de la rue de D. Sancho	70
Nos 52 et 53. Revenu d'un capital de 1.626 p. Intérêts de différents termes. Les immeubles sur lesquels le capital est hypothéqué ne sont pas spécifiés	96
N° 54. Revenu d'un capital de 700 p. hypothéqué sur une maison basse, qui va du coin du Tablon au coin du Badillo	35
N° 55. Revenu d'un capital de 2.000 p. hypothéqué sur une maison basse de la place Santo Thorivio . . .	100
N° 56. Revenu d'un capital de 1.100 p. hypothéqué sur une maison basse de la rue de la Cochera de Lovo	55
N° 57. Revenu d'un capital de 1.500 p. hypothéqué sur une maison basse de la place Santo Thorivio . .	75
N° 58. Divers termes d'intérêts sur un capital de 2.100 p. hypothéqué sur une maison basse de la place Santo Thorivio	99
N° 59. Revenu d'un capital de 1.200 p. hypothéqué sur une maison basse de la rue Santo Thorivio. Somme payée pour deux ans d'intérêts	120
N° 60. Revenu d'un capital de 1.100 p. hypothéqué sur une maison	
A reporter	5.812 p. 1 r. 20 m.

Report	5.812 p. 1 r. 20 m.
basse, en face de Santo Thorivio. . ..	55
Nos 61 et 62. Revenu d'un capital 1.500 p. hypothéqué sur deux maisons basses de la rue Longue. Somme touchée pour deux ans d'intérêts. . . .	150
N° 63. Revenu d'un capital de 1.200 p. hypothéqué sur une maison basse située derrière la Boucherie. . .	60
N° 64. Revenu d'un capital de 1.000 p. hypothéqué sur une maison basse, située derrière la Boucherie. .	50
N° 65. Revenu d'un capital de 2.000 p. hypothéqué sur une maison basse de la rue de la Merci.	100
N° 66. Revenu d'un capital de 200 p. hypothéqué sur une maison basse de la rue de D. Sancho.	10
N° 67. Reliquat d'une dette de 3.420 p. et 2 r. due par l'administration des biens communaux au fisc du Saint-Office.	570 p. 1 r. 17 m.
Total.	6,807 p. 3 r. 3 m.

En dehors des loyers de ses maisons et des intérêts de ses capitaux, le Saint-Office de Carthagène percevait les revenus d'un certain nombre de canonicats, que le receveur appelle canonicats supprimés (*canongias suprimidas*), parce qu'ils n'étaient plus à la disposition des chapitres, et avaient été attribués une fois pour toutes à l'Inquisition. Les ressources provenant des canonicats donnent en 1761 les chiffres snivants :

1. Reçu du collecteur général du diocèse pour les droits de dîmes sur différents domaines appartenant à la prébende de Carthagène	846 p. 3 r. 6 m.
2. Reçu pour la prébende de Panama.	580 p. 1 r. 7 m.
3. Reçu pour deux années de la prébende de Santa Fé	3.642 p. 1 r. 25 m.
4. Reçu pour la prébende de Caracas . .	1.800
5. Le receveur n'a rien reçu pour la prébende de Saint-Domingue, mais le Tribunal de Carthagène a fait avertir le collecteur général qu'il ait à envoyer les fonds à La Havane à la première occasion.	
6. Rien reçu de Saint-Domingue pour la présente année.	
7. Acompte sur la prébende de Cuba	237 p. 1 r. 17 m.
8. Autres revenus	3.600
Total	10.705 p. 7 r. 21 m.

Le budget du Saint-Office devait en outre recevoir des caisses royales un subside qui ne fut point payé en 1761. La caisse des recettes du Saint-Office ne reçut rien, non plus que celle des Dépôts, mais différentes personnes donnèrent au Tribunal, pour la nourriture de trois individus détenus dans ses prisons, la somme de 603 p. 20 r. 3 m. qui porta le chiffre total des recettes à 18.117 p. et 27 m.

Le compte des dépenses établi avec le même soin que celui des recettes comporte les chapitres suivants :

1. Pour huit mois de traitement payés à l'Inquisiteur, le licencié Francisco Alonso Santos de Leon	1.936 p. 2 r. 6 m.
A reporter	1.936 p. 2 r. 6 m.

Report	1.936 p. 2 r. 6 m.
2. Payé au receveur par lui-même, sur l'ordre du Tribunal, pour menus frais	90 p. 1 r.
3. Payé au receveur par lui-même pour travaux exécutés sur l'ordre du Tribunal aux maisons appartenant au Saint-Office	551 p. 7 r. 1 m.
4. Payé au couvent de Saint-Dominique de Carthagène pour l'aumône du pain, vin et cire faite à la chapelle du Saint-Office	40
5. Payé au couvent de Saint-Dominique pour 65 messes, dites dans la chapelle de la salle d'audience du Tribunal, pour le repos de l'âme des Inquisiteurs défunts	65
6. Payé au gouverneur des prisons pour le couvrir des dépenses faites avec les prisonniers pendant le mois d'août	26 p. 2 r.
7. Dépenses des prisonniers pendant le mois de septembre	23
8. Dépenses des prisonniers pendant le mois d'octobre	32 p. 5 r. 17 m.
9. Dépenses des prisonniers pendant le mois de novembre	41 p. 7 r. 17 m.
10. Dépenses des prisonniers pendant le mois de décembre	47 p. 2 r.
11. Dépenses des prisonniers pendant le mois de janvier	53 p. 4 r.
12. Dépenses des prisonniers pendant les mois de février et de mars	82 p. 3 r.
13. Dépenses des prisonniers pendant le mois d'avril	36 p. 2 r.
A reporter	3.024 p. 6 r. 7 m.

Report.	3.024 p.	6 r.	7 m.
14. Dépenses des prisonniers pendant le mois de mai.	41 p.	2 r.	
15. Dépenses des prisonniers pendant le mois de juin.	41 p.	7 r.	
16. Dépenses des prisonniers pendant le mois d'août 1761	18 p.		
17. Payé aux membres d'un Tribunal pour quatre mois de leurs gages à dater du 1er mars 1760 (en vertu d'une décision du Tribunal du 7 février 1761).	2.990 p.	1 r.	19 m.
18. Payé aux officiers subalternes du Tribunal pour quatre mois de gages. . .	882 p.	6 r.	2 m.
19. Payé aux Inquisiteurs pour quatre mois de gages et pour des indemnités diverses.	4.254 p.	6 r.	20 m.
20. Payé aux officiers subalternes pour quatre mois de gages.	882 p.	6 r.	2 m.
Les dépenses du Tribunal ne dépassaient donc pas.	12.134 p.	5 r.	16 m.

et le receveur soldait ses comptes en accusant un boni de 6.012 pesos 5 réaux 11 maravédis [1].

Dix ans plus tard, dans l'exercice compté du 31 juillet 1771 au 1er août 1772, on constate une recette de 9.808.964 maravédis d'argent ou 38.466 pesos, et une dépense de 9.518.455 maravédis, ou 37.327 pesos [2]. La fortune du Saint-Office accuse une augmentation assez sensible.

En 1781, le receveur général déclare avoir reçu 4.469 pesos 3 réaux 8 maravédis pendant une période de 40 jours, ce qui donnerait plus de 40.000 pesos pour l'année entière, à supposer

1. Arch. hist. nat. Inquisition. Cartagena. 331, 1761.
2. Id., *ibid.* 332, 1781.

que les recouvrements fussent toujours aussi abondants, mais on peut être tombé sur une période de recettes. Les dépenses sont, au contraire, extrêmement minimes : 156 pesos seulement ; on ne peut en rien conclure pour les dépenses de l'année entière. Ce qui est plus intéressant, c'est de constater qu'il est dû au Saint-Office, 4.670 pesos 3 réaux 1 maravédis par des débiteurs en retard [1].

En 1783 les revenus montent à 40.049 pesos 4 réaux 7 maravédis, mais les débiteurs redoivent encore 2.173 pesos et 17 maravédis. Les paiements effectués représentent un total de 37.876 pesos 7 réaux 7 maravédis [2].

Au commencement du XIXe siècle, les exercices des années 1801 et 1802 présentent des recettes de 65.480 pesos 2 réaux 4 maravédis, et 44.411 pesos 6 réaux 10 maravédis de dépenses, ce qui porte les recettes de l'année moyenne à 32.740 pesos 1 réal et 2 maravédis et les dépenses à 22.205 pesos 7 réaux 17 maravédis [3].

De tous ces détails se dégagent quelques constatations intéressantes. Le Saint-Office de Carthagène paraît avoir été à peu près aussi riche que celui de Lima et s'être, comme lui, appauvri à la fin du XVIIIe siècle. Les ressources sont les mêmes à Carthagène et à Lima ; elles consistent essentiellement dans le revenu des canonicats réservés, et des créances hypothécaires au taux de 5 o/o. On comprend aisément comment le Saint-Office pouvait s'appauvrir par la ruine de ses débiteurs, la disparition de ses gages hypothécaires, les paiements en retard. On voit moins bien comment il pouvait s'enrichir ; l'enrichissement ne peut s'expliquer que par l'augmentation du produit des canonicats ; ce produit, dépendant des dîmes prélevées sur certains domaines, s'accroissait avec les progrès

1. Arch. hist. nat. Inquisition. Carthagène. 332, 5 nov. 1781.
2. Id., *ibid.* 331, 1783.
3. Id., *ibid.* 331, 1801 et 1802.

de la culture et les facilités du commerce ; aussi le voit-on suivre en général les fluctuations de la prospérité générale, grossir pendant la paix, diminuer pendant la guerre. Le Saint-Office pouvait encore augmenter ses revenus en restreignant ses dépenses et en reportant le boni d'une année au chapitre des recettes de l'exercice suivant. Il pouvait aussi recevoir des dons, soit pour l'entretien des prisonniers [1], soit pour des fins pieuses. On ne voit pas que le Saint-Office de Carthagène ait joui de patronages et ait possédé de nombreuses fondations comme celui de Lima. On remarque, d'autre part, que presque tous ses capitaux sont hypothéqués sur des maisons de la ville et non sur des domaines. On peut conclure de tous ces faits qu'il se trouvait dans un milieu moins favorable à son développement que celui de Lima. Carthagène n'était pas le siège d'une vice-royauté, une cité relativement lettrée, paisible et dévote, c'était un poste militaire important, un grand port d'échange, un marché, une ville d'affaires ; le Tribunal n'y avait pas le même prestige que dans une capitale civile, dotée d'une riche bourgeoisie ; plus d'une puissance rivale se dressait devant lui et contrariait ses progrès.

La diminution de son personnel, le titre de licencié que portent ses juges, le nombre très restreint des prisonniers détenus dans ses prisons, les aumônes qu'il reçoit pour leur entretien, tout semble indiquer une institution en décadence et à la veille de sa ruine.

---

1. Arch. hist. nat. Inquisition. Carthagène. 331, 1761.
Le receveur avait reçu de différentes personnes 603 pesos 20 réaux et 3 maravédis pour la nourriture des prisonniers et n'avait dépensé que 452 pesos 6 réaux.

III. — *TRIBUNAL DE MEXICO*

Installé dans la plus populeuse et la plus riche cité des Indes espagnoles, le Tribunal du Saint Office de Mexico l'emportait en opulence sur les deux autres et paraît avoir participé au goût général de spéculation répandu autour de lui. Nulle part ailleurs on ne voit les revenus accuser de pareilles différences, passer par des crues et des maigres aussi caractérisés.

PERSONNEL. — Le Tribunal de Mexico était incontestablement regardé comme le premier tribunal des Indes; destiné à contribuer pour une part importante au maintien de l'ordre en Nouvelle-Espagne, il avait le droit de faire exécuter ses sentences, nonobstant appel au Conseil de la Suprême[1]. Son personnel n'était cependant pas plus considérable que celui des autres tribunaux des Indes. Dans une très grave affaire, jugée en 1778, on voit deux juges seulement : le Dr Manuel Ruiz de Vallejo et le licencié Nicolas Galante y Saavedra, discuter pendant cinq heures, sans pouvoir se mettre d'accord et décider de s'en remettre purement et simplement à la Suprême[2]. Dix ans plus tard, les inquisiteurs sont au nombre de trois et tous les trois docteurs : Dr Juan de Mier, Dr Antonio Bergosa y Jordan, Dr Joseph de Pereda y Chaves[3]. Les documents font mention du fiscal, du receveur, de l'économe, du gouverneur des prisons, du commissionnaire. Des religieux de l'ordre de Saint-Dominique figurent dans certains procès à titre de qualificateurs; on rencontre la trace des familiers du Saint-Office.

---

1. Archives de Simancas. Inquisition. Mexico. Causes contre la foi. 153, 1792.
2. Archives de Simancas. Inquisition. Mexico. Causes contre la foi. Leg. 153, 1778.
3. Arch. hist. nat Inquisition. Lima. Dépôts. 307. Mexico, 21 août 1788.

En somme, le Tribunal de Mexico garde la même physionomie que celle des Tribunaux de Lima et de Carthagène.

BUDGET. — Les budgets du Tribunal frappent tout d'abord par leur extrême inégalité ; les recettes varient du simple au double, les dépenses du simple au triple. On s'aperçoit que l'on est en terre de spéculation, que le Saint-Office fait travailler son argent, ose le risquer dans des entreprises hasardeuses dont il retire parfois de gros bénéfices. Il prête de l'argent au Vice-Roi, dans les moments d'embarras[1] ; il place ses fonds sur l'administration des Mines[2], il envoie des secours considérables à la Suprême[3], toutes choses qui indiquent un degré de richesse infiniment supérieur à celui des autres Tribunaux.

Sa comptabilité est établie en général avec le plus grand soin ; la Suprême le remarque elle-même et en félicite le Tribunal ; elle insinue cependant que l'extrême complication des comptes en rend la vérification difficile ; elle se plaint que le préambule du rapport soit aussi long que le compte lui-même[4]. Les recettes et les dépenses sont évaluées en *pesos*, mais il s'agit tantôt de pesos d'or, tantôt de *pesos fuertes* de 20 réaux, ou de pesos ordinaires (*pesos sencillos*, *comunes*) de 15 réaux. Les *pesos* se divisent en *tomines* et *granos*, ou en réaux et maravédis. Il est fort malaisé de se reconnaître au milieu de toutes ces complications.

Le Tribunal entretient ses immeubles, au moins ses prisons. On le voit dépenser dans une seule année 2.765 pesos pour le renforcement des murailles de ses prisons secrètes[5]. Il préfère aux maisons, sujettes à la ruine, les domaines ruraux

1. Arch. hist. nat. Inquisition. Mexico. Divers. 326, 1771.
2. Id., *ibid.* 326, 1784.
3. Id. Inquisition. Lima. Dépôts. 307, 12 nov. 1760. Pièce relative au Tribunal de Mexico.
4. Id. Inquisition. Mexico. Divers. 326, 22 nov. 1788.
5. Arch. hist. nat. Inquisition. Mexico. Divers. 326, 1765.

d'un entretien plus facile et d'un produit plus avantageux, mais il voudrait que le Roi l'exemptât des droits d'alcabala sur les achats et sur les ventes. Il voudrait aussi être dispensé d'alcabala sur ses fournitures de bureau [1].

Il défend avec énergie les intérêts de ses employés, qui se sont adjugé des droits que la Suprême trouve excessifs [2], il invoque la force des droits acquis : c'est de temps immémorial que le dépositaire des fonds des prétendants a perçu 3 o/o sur tous les dépôts effectués et que 2 o/o ont été attribués à l'Économe général. Le Tribunal a fait calculer la perte qui résulterait pour ces officiers de la diminution ou de la suppression de leurs droits et s'en remet à la Suprême.

1. Arch. hist. nat. Inquisition. Mexico. Divers. 1792.

2. Id. Inquisition. Lima. Dépôts. 307. — Mexico, 21 août 1788. Por la Superior orden de V. A. de 29 de febrero deste año, quedamos enterados de que el depositario de pruebas de este Tribunal debera gozar su premio, no solo de los depositos que aqui hagan los pretendientes, sino tambien de los que por si, o por sus apoderados executen en esa Corte, en el depositario general de Indias ; cuio justificado acuerdo se ha dignado V. A. tomar en vista de nuestra representacion, para evitar la decadencia de los derechos de este depositario, y queda puntualmente obedecido. Pero previniendonos fundamente V. A. que el dicho depositario solamente debe gozar el 2 por ciento de todos los depositos, siendo asi que hasta ahora ha gozado el 3 por ciento de los que han entrado en su poder, y que igualmente ha gozado el 2 por ciento el contador general, para quien tambien nos manda V. A. no exijamos de los pretendientes cosa alguna de las cantidades que aqui se adeudasen, nos ha parecido de nuestra obligacion formar un expediente instructivo de la posesion en que uno y otro se hallaban de percivir el 2 por ciento el contador, y el depositario el 3, de los fundamentos de dicha posesion, y de los perjuicios ó desfalco que con dicha rebaja ambos ministros han de sufrir : y luego que tenga estado, la remitiremos á V. A. para que en su vista se digne ó confirmar la rebaja, ó providenciar su restitucion, ó lo que fuere de su superior agrado. — N^o^ S^r^ g^de^ á V. A. m^s^ a^s^. Inquisicion de Mexico, y agosto 21 de 1788. — Dr D. Juan de Mier, Dr D. Antonio Bergosa y Jordan, Dr D. Joseph de Pereda y Chaves. — A los S. S. del Cons^o^ de S. M. de la Su^a^ g^al^ Inq^on^.

Nous avons noté une série de budgets pour les années 1764 à 1770, dont nous indiquons en note les éléments[1].

Nous connaissons en plus grand détail le budget de 1771 d'après le résumé qui en fut fait par le fiscal de la Suprême.

L'ensemble des recettes monte à la somme de 189.929 pesos 7 réaux 8 maravédis, se décomposant ainsi qu'il suit :

Reliquat du compte de 1770. . .	120.802 p.	6 r.	3 m.
Produit des canonicats réservés[2]	27.960	7	4
Revenus des cens	34.043	12	2
Loyers des maisons	3.815	7	4
Rentes de La Vera Cruz. . . .	174	7	
Taxes sur les gages des membres du Tribunal.	428		
Frais de nourriture des prisonniers.	2.603		7
Papier du Saint-Office.	101	2	
Total.	189.929 p.	7 r.	8 m.

Les dépenses atteignent la somme de 96,891 pesos et 7 réaux. Le compte en donne le détail suivant :

Salaires payés aux Inquisiteurs et employés du Tribunal. . .	23.404 p.	2 r.
A reporter	23.404 p.	2 r.

1. Arch. hist. nat. Inquisition. Mexico. Divers. 326.

1764. Recettes	98.584 p.	5 r.			1764. Dépenses	27.676 p.	7 r.	10 m
1765. —	49.957	0	5 m.		1765. —	42.394	7	10
1766. —	35.639	1	8		1766. —	32.067	3	10
1767. —	40.087	2	3		1767. —	26.885	1	11
1768. —	45.688	5	10		1768. —	33.865	2	15
1769. —	40.491	3	7		1769. —	21.711	4	
1770. —	39.419	7	7		1770. —	66.535	2	
	349.868 p.	2 r.	4 m.			251.136 p.	5 r.	10 m.

2. Ils étaient situés à Mexico, La Puebla, Chiapa et Manille. Les rendements étaient très variables. En six ans, Chiapa se trouvait redevoir à la caisse du Saint-Office 9.351 pesos 4 réaux. — Arch. hist. nat., *loc. cit.*

Report	23.404 p.	2 r.	
Argent remis au Conseil et déposé dans les coffres des caves de l'Inquisition de Madrid, le 8 juillet 1772[1].	40.000		
Dépenses ordinaires et extraordinaires[2].	5.984	2	
Supplément de dépenses pour un accusé		6	
Arriéré des canonicats.	9.751	4	
Arriéré des revenus des cens. .	16.556	3	6
Arriéré des loyers des maisons.	761	3	6
Dû par Antonio Pablo Montes pour le supplément qui lui fut donné	428		
Total.	96.891 p.	7 r.	

D'où il appert que le receveur redoit au Saint-Office, sur l'exercice 1771, 93.038 pesos 8 réaux[3].

Le budget de 1772 nous prouve que le Tribunal faisait de belles économies. L'exercice 1770 avait laissé un reliquat de 71.185 pesos 6 réaux 1 maravédis. L'exercice 1771 y avait ajouté 12.888 pesos 7 tomines 5 grains et demi, ce qui portait l'encaisse métallique à 83.974 pesos 5 tomines 6 grains et demi, déposés dans le coffre aux trois clefs du Saint-Office.

1. En note : « Le prêt de 30.000 pesos fait au vice-roi pour satisfaire aux besoins du trésor royal a été l'objet d'un compte séparé, envoyé par le roi au Conseil. Cette somme ayant été restituée, il n'en est pas fait mention, puisqu'elle compte à la fois comme entrée et comme sortie. »

2. En note : « On y inclut la nourriture des prisonniers et deux dépenses particulières, dont le compte se justifie ainsi qu'il suit : 650 pesos et 5 réaux, retirés, paraît-il, de la caisse du receveur pour être versés à la caisse de l'arriéré, comme appartenant à l'arriéré de Saint-Pierre-Martyr, et 147 pesos remboursés à D. Miguel de Azorin, en équivalence de pareille somme à lui induement retenue sur un supplément de gages qui lui avait été alloué. »

3. Arch. hist. nat. Inquisition. Mexico. Divers. 326, 1771.

Le total des recettes, y compris les dépôts, montait à la somme énorme de 169.193 pesos 3 tomines 1/2 grain. Les dépenses représentaient 141.911 pesos 2 tomines et 8 grains[1].

Le riche Tribunal de Mexico constituait pour la Suprême une abondante source de profits. Les envois de fonds, si rares à Lima et à Carthagène, étaient fréquents et parfois considérables.

Un seul rapport adressé à la Suprême par son comptable Joseph Faustino Medina, le 12 novembre 1760, constate trois envois de fonds au cours des deux dernières années.

Le 20 février 1758, la Suprême reçoit 1.127 *pesos fuertes*[2] et 7 réaux pour la *media anata* d'un secrétaire, d'un receveur et d'un familier du Saint-Office de Mexico; 4 pesos et 6 réaux pour les droits de l'économe général et 18 pesos à titre de consignation. Toutes ces sommes ont été remises à bord du vaisseau l'*Europe* au maître des comptes Bernardo de Goicoa et sont heureusement parvenues jusqu'à Madrid.

Le second envoi, en date du 18 octobre 1758, consiste en une somme de 381 *pesos fuertes* pour les frais d'information et d'enquête *de vita et moribus*, au sujet de quatre prétendants aux emplois du Saint-Office, et en 25 *pesos fuertes* à titre de consignation.

Enfin le 21 avril 1760, le Tribunal de Mexico avise la

1. Arch. hist. nat. Inquisition. Mexico. Divers. 326, 1772.

Les revenus directs du Tribunal représentaient en 1772 un total de 46.726 pesos 7 tomines : Canonicats, 24.524 pesos 5 tomines; cens, 18.566 p. 2 t.; maisons, 3.009 p. 6 t.; rentes de La Vera-Cruz, 174 p. 7 t.; aliments des prisonniers, 413 p.; papier du Saint-Office, 33 p.

Le budget de 1775 donne les chiffres suivants : Canonicats, 24.022 pesos 6 tomines 10 gr.; cens, 20.875 p. 3 gr.; maisons, 2.777 p. 2 t. 5 gr.; rentes de La Vera-Cruz, 174 p.; aliments des prisonniers, 63 p. 3 t. 3 gr.; papier du Saint-Office, 33 p.

2. Le *peso fuerte*, la piastre gourde de nos colons louisianais, valait 20 réaux.

Suprême qu'il a remis à son adresse, au port de La Vera Cruz, pour être embarqué sur le vaisseau le *Trident*, 23.110 *pesos fuertes* 3 *tomines* et 6 *granos*, représentant une consignation de 22.000 *pesos fuertes* opérée par le Tribunal en faveur de la Suprême, 327 *pesos fuertes* destinés au fonds de la *media anata*, 18 pesos fuertes 7 tomines et 6 grains pour la Fabrique de l'Inquisition de Séville, 14 pesos fuertes pour l'Économe général et les 750 pesos restants pour les frais d'information sur la vie et les mœurs de six prétendants aux emplois du Saint-Office. Les droits payés à La Vera Cruz réduisirent tout d'abord la somme totale à 22.777 pesos fuertes 6 réaux et 7 maravédis. A Cadix, les frais montèrent encore à 574 pesos fuertes 4 réaux et 27 maravédis. Il fallut en outre payer 111 pesos pour le transport des espèces jusqu'à Madrid, de telle sorte que 22.091 pesos 8 réaux et 24 maravédis seulement furent effectivement versés dans les caisses de la Suprême. Elle prit ses 22.000 pesos, comme si les fonds fussent venus de Mexico sans acquitter aucune taxe, le compte de la *media anata* fut réduit à 14 pesos et 6 réaux, celui de la Fabrique de Séville à 15 réaux, celui de l'économe général à 12, celui des prétendants aux emplois à 32 pesos et 7 réaux. La Suprême dut tirer de ses coffres 1.061 pesos pour reconstituer dans leur intégrité tous les fonds affectés à chacun de ces différents chapitres[1].

Nous retrouvons encore, le 31 juillet 1784, mention de l'envoi d'une somme de 40.000 pesos fuertes, moins les droits, envoyée de La Vera Cruz, le mois d'octobre précédent. Les comptes de l'année courante avaient laissé aux mains du receveur du Tribunal de Mexico un boni de 35.003 pesos fuertes 7 tomines et 35 grains, qui avaient été déposés dans le coffre aux trois clefs le 26 mars 1784, et y avaient rejoint

1. Arch. hist. nat. Inquisition. Lima. Dépôts. 307, 12 novembre 1760. Pièce relative au Tribunal de Mexico.

une somme de 1.568 pesos et 6 tomines, représentant l'excédent des recettes pour le mois de mars. On savait, d'autre part, que le Tribunal avait, sur ses économies, prêté à l'administration des Mines (*Consulado y Mineria*) un capital de 222.000 pesos, dont il tirait un revenu annuel de 11.100 pesos depuis le 1er août 1782. En quatre ans, le Tribunal avait donc reçu 44.400 pesos et la consignation annuelle de 4.000 pesos qu'il avait consentie en faveur de la Suprême paraissait un peu maigre à côté de revenus si opulents. L'Économe général faisait remarquer qu'il était de mode d'ajouter toujours quelque supplément à la contribution légale, et que dans la situation où se trouvait le Tribunal, la Suprême pouvait fort bien lui demander 50 à 60.000 pesos à envoyer en divers navires, par les voies les plus sûres et les plus courtes. La Suprême abonda dans le sens de son trésorier et demanda 60.000 *pesos fuertes* pour les constructions qu'elle entreprenait à Madrid [1].

Les budgets que nous avons pu étudier ne signalent ni patronages, ni œuvres pies comme ceux dont nous trouvons la trace dans les budgets du Saint-Office de Lima. Il est impossible que des institutions semblables n'aient pas fleuri à Mexico, comme dans la capitale du Pérou. Si les officiers de finances du Tribunal ont omis d'en parler, c'est que le Saint-Office n'en retirait aucun profit direct, et qu'il leur a paru dès lors inutile de les faire figurer au budget.

On remarquera le chiffre relativement élevé (2.603 pesos)

1. Arch. hist. nat. Inquisition. Mexico. Divers. 326. « Mediante lo que el contador general expone en esta representacion del estado de la Receptoria de la Inquisicion de Mexico, y para ocurrir al Consejo, á la extraordinaria urgencia en que se halla, y excesibos gastos de su obra pendiente, se escriva á aquel Tribunal, ordenandole embie por ahora en distintas embarcaciones seguras que se proporcionen sobre sesenta mil pesos fuertes, avisando anticipadamente de sus remesas ; encarguesele el mas pronto cumplimiento de esta orden, y que no olvide el principal asunto que lo motiva para continuacion de socorros en lo subsesivo. »

des dépenses d'entretien des prisonniers, les frais faits pour assurer la solidité de la prison.

De tous les détails donnés, nous pourrons conclure que le Tribunal de Mexico était des trois tribunaux des Indes le plus puissant, le plus actif, le plus riche et le mieux administré.

LES TRIBUNAUX DU SAINT-OFFICE

JURISPRUDENCE

I. — *TRIBUNAL DE LIMA*

Le Saint-Office constitue un tribunal d'exception pour juger les crimes spirituels. On connaît la liste exacte et complète des affaires dont la connaissance lui avait été attribuée. Elle comprend vingt-cinq types différents : bigamie, blasphèmes, causes criminelles, impudicité, faussaires, fauteurs d'hérétiques, sorcellerie. Hérésie : illuminés, anglicans, calvinistes, franc-maçons, luthériens, trompeurs et trompés (*ilusos é iludentes*)[1], inhibiteurs[2], impuissants, injures, intrus, judaïsants, livres défendus, morisques, paroles scandaleuses, parjures, propositions scandaleuses, propositions hérétiques, religieux mariés, sacrilèges, sollicitants[3], divers[4]. Beaucoup de ces crimes devaient être absolument inconnus aux Indes, où il n'y avait ni calvinistes, ni anglicans, ni luthériens, ni morisques. Beaucoup de crimes contre la foi supposent une instruction préalable et des habitudes de raisonnement qui n'étaient rien moins que communs aux Indes espagnoles ; il restait pour exercer l'activité du Tribunal la menue monnaie des péchés contre les mœurs, contre la discipline et, de temps

---

1. Gens qui se croient visités par Dieu, la Vierge ou les Saints, ou possédés du diable, et qui le persuadent aux autres.

2. *Impedientes*, sorciers qui s'attribuaient le pouvoir d'empêcher la consommation des mariages.

3. Prêtres qui abusent de la confession pour induire à mal leurs pénitentes.

4. Arch. hist. nat. Inquisition de Tolède.

à autre, quelque cause exceptionnelle, qui mettait en valeur toute la science et toute la subtilité du Tribunal.

Blasphèmes. — Le catholicisme du peuple des Indes n'était qu'un vernis superficiel qui s'écaillait aisément et laissait voir le fond persistant du vieux paganisme toujours vivant. Dans l'ivresse, l'homme oubliait son habituelle prudence et s'échappait en propos inconsidérés, ou en exclamations hardies. Le plus souvent, les choses en restaient là, mais quand le blasphème avait été particulièrement grave, et qu'il avait été entendu par quelque personne dévouée au Saint-Office, le blasphémateur était poursuivi, comme il arriva au tailleur nègre Pedro Josef Zavala, natif de Guayaquil, et au tisserand irlandais Guillermo Miquena, en 1780 [1]. La cause la plus curieuse que nous ayons rencontrée en cette matière est le procès du soldat andalous Joseph Corrales, accusé d'avoir donné un coup de poignard à une image du Christ à la caserne et d'avoir profané une image de la Vierge. Il y eut à son sujet conflit entre le Saint-Office et la juridiction militaire, qui finit par retenir le coupable, le règlement punissant spécialement le blasphème et la profanation : « Le blasphème chez le soldat est puni de la peine de la muselière portée pendant huit jours à la caserne, deux heures le matin, deux heures le soir. En cas de récidive, le coupable a la langue percée d'un fer rouge et est chassé du régiment (Titre X. — Art. 1). — Tout attentat contre les images de Dieu, de la Vierge ou des saints entraîne la condamnation à la potence (art. 4.) [2]. »

Sorcellerie. — « Le sommeil de la raison, dit Goya, enfante des monstres. » Dans les sociétés ignorantes fleurissent les croyances superstitieuses et les pratiques de sorcellerie ; les Indiens montraient à cet égard une crédulité sans

1. Archives de Simancas. Inquisition. Lima. 70, 1780.
2. Arch. de Sim. Inquisition. Lima. 70, 1768.

bornes et le Saint-Office n'aurait pas manqué d'occupation, s'il avait voulu poursuivre tous les sorciers et sorcières du Pérou ; son filet à larges mailles laissait passer presque tout ; les cas les plus scandaleux étaient seuls retenus. Nous avons trouvé des procès criminels intentés par le Saint-Office à Juana Prudencia Echeverria de caste *zamba* [1] pour sortilège [2], à José Feliciano de la Oliva, de caste nègre, pour sortilège [3], à Paula Molina, dite la *Pan y Queso* (pain et fromage) de caste *zamba*, pêcheuse de son état, pour superstition, sorcellerie et vantardise [4].

Le délire de l'imagination atteignait chez certaines personnes des proportions inouïes. Une fille de Cuenca vint un jour se confesser à un moine augustin et lui donna pleins pouvoirs pour la dénoncer au Saint-Office. Maria Brabo s'accusait des crimes les plus horribles et les plus extravagants. En compagnie d'un Indien, Luis Sanay, du bourg de Guayracara, elle avait fustigé plus de cent fois une image du Christ ; plus de trente à quarante fois, elle avait volé d'un lieu à un autre, elle avait fait mourir plus de cinquante chrétiens en mettant des coquilles empoisonnées dans leur lit, elle avait battu le R. P. Manuel Guerrero, de l'ordre des Frères Prêcheurs et l'avait envoûté, avec l'aide de l'Indien, pour que le nez lui desséchât. Elle avait parlé au démon et avait eu sa compagnie plus de cent fois ; elle avait rendu sa sœur folle à l'aide d'un sortilège ; elle avait incité deux hommes mariés à vivre mal avec leurs femmes ; elle avait fait du mal à de nombreuses Indiennes ; elle avait donné du miel enchanté à ses amants. Quand elle frappait l'image du Christ, elle la voyait saigner et osait profaner le sang qui découlait de l'image miraculeuse, etc.

---

1. Métis de nègre et d'Indienne.
2. Arch. de Sim. Inquisition. Lima. 70, 1779.
3. Id., *ibid.*
4. Id., *ibid.* 70, 1790.

Au XVIe siècle une pareille confession aurait eu sans doute pour Maria Brabo les plus terribles conséquences ; les inquisiteurs du XVIIIe siècle étaient gens plus avisés ; un jésuite se chargea de les éclairer pleinement sur ce cas inouï. Beaucoup plus sage que le moine augustin, le jésuite reconnut que Maria Brabo n'était qu'une simple hystérique et s'accusait de délits imaginaires, qu'elle n'avait jamais commis ni pu commettre. Il lui enjoignit de se surveiller et de ne plus s'abandonner à de si abominables pensées, il lui donna l'absolution pour le passé et recommanda à ses sœurs de l'accompagner continuellement et de veiller sur elle. La pauvre malade revint peu à peu à la raison et priait avec ferveur devant cette image du Christ qu'elle s'accusait d'avoir frappée jadis. Le fiscal du Saint-Office adopta les conclusions du Père jésuite et l'affaire n'eut point de suites fâcheuses pour Maria Brabo [1].

BIGAMIE. — Les attentats contre la sainteté du sacrement de mariage ressortissaient au Saint-Office, qui les punissait avec une grande sévérité. Parmi les coupables, on trouve un métis de Riobamba, appelé Bernard Ydobro, surnommé « Tête de Vache [2] », un Espagnol, Joaquim Vincent Serbera, dit Antonio Guzman, né à San Juan au royaume de Valence [3], un créole de Chiloé, Antonio Moreno. Ce dernier est condamné à cinq ans de bagne au pénitencier de Chiloé [4]. Domingo José Gonzalez est plus sévèrement frappé, probablement parce que quelque erreur dogmatique se mêlait chez lui au délit de polygamie. Il doit abjurer *de levi*, on lui épargne l'exposition publique « parce qu'il est atteint du mal français » mais on l'exile d'Amérique, on le déclare banni de Madrid à perpé-

1. Arch. de Sim. Inquisition. Lima. 70, 1762.
2. Id., *ibid.* 70, 1785.
3. Id., *ibid.,* 1788.
4. Id., *ibid.,* 1785.

tuité et il est condamné à être reclus dans l'hôpital des Bethléhémites de Truxillo en Espagne [1].

CRIMES CONTRE LE SACERDOCE. — De même qu'il protège le sacrement de mariage, le Saint-Office protège le sacrement de l'Ordre et veille à la bonne tenue du clergé. Il intervient lorsqu'on lui dénonce un prêtre marié comme Fray Joaquin Manos Abbas, dit D. Joaquin Cabrera, religieux profès de l'Ordre de la Merci, de la ville d'Ybarra, au diocèse de Quito, qui avait quitté l'habit religieux et avait contracté mariage. Le mariage était annulé et le prêtre condamné à de sévères pénitences canoniques [2].

Il arrivait parfois que des candidats à la prêtrise, désespérant d'être jamais admis aux Ordres sacrés, se rendaient dans des pays lointains, où personne ne les connaissaient, s'y donnaient comme prêtres et célébraient la messe sans en avoir le droit. Fray Felix Andres Villerche de Aquirre, né à Buenos-Ayres et âgé de vingt-neuf ans, fut accusé de ce crime, subit cinq ans de détention préventive, dut abjurer *de levi* et se vit condamner à dix ans de réclusion au couvent des Récollets de l'ordre de Saint-François [3].

Le délit le plus fréquemment reproché au prêtre était la sollicitation déshonnête faite en confession. Le Saint-Office se montrait très sévère pour ce délit, qui constituait une profanation honteuse d'un sacrement de pénitence, et lui eût ôté

1. Arch. de Sim. Inquisition. Lima. 1781.

2. Id., *ibid.* 70, 1796.

3. Id., *ibid.* 90, 1785. — « Relacion de la causa criminal de fé que se ha seguido en el Santo Oficio de la Ynq. de Lima contra Fr. Felix Andres de Villerche de Aquirre, natural de la ciudad de Bos-Ayres, de edad de 29 as y religioso profeso de la regular observancia de San Francisco, porque, siendo ordenado solamente de subdiacono, simulo la celebracion del Santo Sacrificio de la Misa, y la administracion del Sacramento de la Penitencia y Eucaristia, la que algunas vezes administro con formas consagradas por verdadero sacerdote, y tambien predico sin licencias. »

tout bon renom, s'il n'avait été impitoyablement réprimé, chaque fois que l'Inquisition en avait connaissance.

En 1777. Mariano Estevan Galvan, natif de Lima, prêtre confesseur et curé titulaire du bourg de Zacualpam de Amilpas, âgé de trente-sept ans, est condamné comme sollicitant à quatre mois de réclusion au couvent de Saint-Côme, exclu pour quatre mois du droit de confesser les hommes et privé pour sa vie entière du droit de confesser les femmes [1]. Il ne s'agissait pourtant que d'un prêtre créole, curé d'un pauvre village indien.

Fray Manuel Colmenares, de l'ordre de Saint-François, coupable du même délit, abjure *de levi*, est absous *ad cautelam* condamné à trois ans de réclusion dans son couvent et privé sa vie durant du droit de confesser [2].

Fray Francisco Bueno, âgé de quarante ans, moine franciscain, n'a pas de faits très graves à son dossier, il n'en est pas moins condamné à abjurer *de levi*, déclaré suspens pour six mois, condamné à cinq ans de réclusion dans un couvent et privé pour sa vie du droit de confesser [3].

Le Dr Geronimo de Aquirre, natif de Cordova de Tucuman [4] et Fr. Pedro Nolasco Vega, religieux prêtre de l'Ordre de la Merci pour la rédemption des captifs ne sont pas frappés, parce que les faits ne sont pas suffisamment établis [5].

José Ignacio Gutierrez, âgé de quarante-cinq ans, natif de Tarifa, au diocèse de La Plata, est condamné à cinq ans de réclusion et absous *ad cautelam* [6].

En 1794, le Saint-Office eut à juger une cause plus grave.

---

1. Arch. de Sim. Inquisition. Lima. 70, 1777.
2. Id., *ibid.* 70, 1778.
3. Id., *ibid.* 70, 1780.
4. Id., *ibid.* 70, 1793.
5. Id., *ibid.* 70, 1790.
6. Id., *ibid.* 70.

José Manuel Basualdo, natif de la ville d'Ica au Pérou, âgé d'environ cinquante-deux ans, prêtre, curé et recteur de la vallée de Chunchanga, dans l'archevêché de Lima, fut réprimandé par le Saint-Office, en la salle d'audience du Tribunal, à huis clos, mais en présence de douze prêtres séculiers, et condamné à l'abjuration *de levi*, à la détention pendant trois ans au couvent des Récollets et à différentes pénitences canoniques [1].

Un religieux chilien condamné en 1789 à cinq ans de réclusion au Grand Couvent de Lima, comme sollicitant, était encore captif en 1803. Comme il avait fait quatorze ans de geôle et avait donné des marques non équivoques de repentir, la Suprême consentit à le laisser sortir de prison [2].

JUDAÏSANTS. — Les Juifs mal convertis composaient en Espagne la meilleure clientèle de l'Inquisition. Il n'y en avait pas à vrai dire au Nouveau Monde, mais le préjugé antisémite était si fort chez tous les Espagnols, que les gens du commun voyaient un juif chez tout homme un peu étrange et vivant

1. Arch. de Sim. Inquisition. Lima. 70, 1794, 5 juillet : « Dijeron que á este reo, en la Sala de la Audiencia, á puerta serrada, estando en forma de penitente, sin bonete ni zinto, a presencia de la secretaria del secreto y de doce sacerdotes seculares confesores, le sea leida su sentencia con meritos, abjure *de levi*, sea absolto *ad cautelam*, grabemente reprehendido, adbertido y conminado, pribado perpetuamente de confesar hombres y mugeres, y recluso por el termino de tres años en el conbento de Recoleccion de San Francisco de esta Ciudad, para que sirba en el en las ocupaciones a que le destinare el Rev^do P^e Guardian. Que á su ingreso haga una confesion general y unos exercicios espirituales por espacio de ocho dias y los repita en cada uno de dichos años, y en ellos ayune los dias Biernes y Sabado. Que diariamente diga *flexis genibus* el Psalmo *Miserere*, y reze un tercio de rosario á la Sant^ma Virgen Maria : Tenga media hora de oracion mental y otra media de lectura espiritual. Que se el de copia de las penitencias para que las cumpla, y otra á dicho Rev^do P^e Guardian, para que zele su observancia, y que todo se execute sin embargo de suplicacion. »

2. Id., *ibid.* 70, 1803.

tant soit peu en dehors de la loi commune. Le Saint-Office enquêtait sur les dénonciations qui lui étaient adressées, mais ne paraît pas en général les avoir prises très au sérieux.

On trouve mention d'enquête contre Antonio Gribaldo, natif du Puerto de Santa Maria, suspect de judaïsme (*por sospechas de Judio*)[1], contre le Génois Antonio Caba, accusé d'être juif[2], contre Fray Francisco Javier Olivoz, exclu de l'ordre de Saint-François, comme judaïsant[3], contre Francisco Blanco, natif d'Andalousie et habitant de Piura, pour propositions malsonnantes et sentant le judaïsme[4]. Joseph Fernandez, habitant de Truxillo, est accusé de judaïsme ; le fiscal de l'Inquisition conclut lui-même à l'abandon du procès. L'accusation n'est pas prouvée, Fernandez est un homme renfermé, qui vit sur sa terre, sans commercer avec personne ; on l'a vu tuer des brebis, on en a conclu qu'il était juif; le soupçon est vraiment trop léger et l'accusation trop gratuite[5]. Juan Dorado, marchand de Lima, tenant boutique dans la rue du palais, aurait frappé une image du Christ; le fait n'est pas prouvé[6]. Le Portugais Antonio Correa, Antonio Becerra, en son vivant artilleur de la place de Valdivia et Antonio Ribera, dit le Sicilien, résidant en la ville de Quillota, au diocèse de Santiago du Chili, ont été accusés de judaïsme : le fiscal conclut à l'abandon de l'affaire; la dénonciation ne tient pas debout et pourrait même n'être que l'effet d'une simple calomnie[7]. En 1784, treize causes de judaïsme pendaient encore devant le Tribunal, mais sur ces treize affaires, onze étaient regardées comme sans importance, et il y avait peu d'espoir qu'on pût

1. Arch. de Sim. Inquisition. Lima. 70, 1760.
2. Id., *ibid.* 70, 1767.
3. Id., *ibid.* 70.
4. Id., *ibid.* 70, 1773.
5. Arch. de Sim. Inquisition. Lima. 70. 1775.
6. Id., *ibid.* 70.
7. Id., *ibid.* 70, 1776.

jamais arriver à donner corps aux deux dernières, *y las dos restantes con poca esperanza de que pueda adelantarse su justificacion* [1].

Un long mémoire du fiscal du Saint-Office, Juan Ignacio de Obiaga, nous fait connaître tout un procès pour cause de judaïsme et montrera avec quelle discrétion les Inquisiteurs procédaient en la matière au XVIII[e] siècle. Le 18 février 1774, le fiscal de l'Audience de Quito avertit le fiscal du Saint-Office qu'un juif se trouvait dans la ville ; le délégué de l'Inquisition alla aussitôt conférer avec l'évêque et l'arrestation immédiate du juif fut décidée, aussi que la mise sous séquestre de tous ses biens. On trouva peu de chose, parce qu'il se méfiait et avait mis ses hardes chez d'autres individus que l'on ne connaissait point ; on pensait du moins mettre la main sur 2.000 pesos, dès que l'Audience aurait rendu son jugement de mise sous séquestre. L'accusé avait la physionomie d'un mulâtre ; on n'avait trouvé chez lui aucune image de piété, si ce n'est sous son lit quelques images qui auraient appartenu au corrégidor de Lambayèque. D'après les témoignages recueillis, Bernardo de Silva serait très peu recommandable ; il se serait enfui d'autres colonies espagnoles sans payer ses dettes et aurait été condamné aux travaux publics par le gouverneur de Porto Bello. Il résultait du témoignage de deux juifs convertis, originaires de Curaçao et établis à Carthagène, que Silva était bien juif et exerçait au moment de son arrestation les fonctions de fondé de pouvoirs de D[a] Manuela Melchora Gomez Hidalgo, qui avait un procès pendant devant l'Audience de Quito.

Le Juif se défendit très habilement. Il fit remarquer tout d'abord qu'à l'occasion de l'affaire de D[a] Paula, il était en procès avec le fiscal qui le dénonçait et avec le greffier qui adhérait à la dénonciation. On prétendait invoquer contre lui

1. Id., *ibid.* 70, 18 mai 1784.

des témoins de Carthagène qui auraient affirmé qu'il était juif, mais le cas fût-il prouvé, ce serait du Tribunal de Carthagène qu'il serait justiciable, et non de celui de Quito. Il se plaignit amèrement de la conduite qu'avait tenue envers lui Fray Antonio Ortiz, proviseur du Couvent de Saint-Dominique, qui était venu le voir à la prison de l'Audience où il était détenu. C'était jour de visite à la prison ; Fray Antonio causait avec l'accusé sur le seuil de la porte de sa cellule, et troublé par les conversations des allants et venants n'hésita pas à les menacer d'excommunication s'ils ne se taisaient. Il fit la même menace à l'accusé s'il n'avouait pas immédiatement où se trouvaient une perruque et une épée que l'on savait fort bien lui avoir appartenu et que l'on ne retrouvait pas. L'accusé répondit au moine qu'il ferait mieux de s'occuper d'enquêter sur la vie et les mœurs de l'homme qui était soumis à son jugement plutôt que de s'inquiéter de ses habits ; il déclara n'avoir aucun souci de la menace du moine et lui reprocha de ne pas connaître les devoirs de son état ; il le prit par la main et le mit à la porte de sa cellule, prenant à témoins tous les assistants qu'on l'accusait d'être juif, mais qu'il était bien facile de s'assurer d'abord s'il était circoncis, la loi de Moïse faisant de cette prescription rituelle une obligation indispensable.

Furieux, le moine revint le lendemain à la prison avec six soldats ; les gens s'assemblaient dans les rues pour le voir passer. A ceux qui lui demandaient où il allait, il répondait : « Je vais prendre le juif ! » Il lui fit mettre les entraves et le fit enchaîner à une barre de fer dans un cachot bas, où l'on ne mettait que les scélérats condamnés au dernier supplice.

Cependant Silva raconta toute sa vie. Il était venu aux Indes en 1758 avec son père, pour y faire de la contrebande. Son père ayant été tué par les agents du fisc, il avait été lui-même blessé et force lui avait été de rester dans le pays. Il avait servi dans plusieurs maisons considérables, mais il avait suscité des jalousies et ses ennemis avaient imaginé pour le

perdre de le faire passer pour juif, tandis qu'il était vraiment chrétien.

Le fiscal du Saint-Office de Lima, saisi de l'affaire, demanda la mise en liberté immédiate de Silva et la restitution de tous les objets qui avaient été saisis à son préjudice. Lecture devait être faite de cette sentence d'acquittement à la cathédrale de Quito, si l'accusé le désirait.

On avait en somme avancé sans preuves suffisantes que Silva était natif de l'île hollandaise de Curaçao et fils de parents juifs, mais quand bien même tout cela serait prouvé, ce ne serait pas encore une raison suffisante de procéder contre lui aussi longtemps qu'on n'aurait pas établi qu'il professait effectivement le judaïsme et cherchait à y gagner les chrétiens.

D'ailleurs une information produite par Silva démontrait, quoique défectueuse en la forme juridique, qu'à Guatemala, et en d'autres lieux de la Nouvelle Espagne, il était resté fidèle au précepte chrétien d'entendre la messe. A Quito même, l'unique dénonciation reçue contre lui reconnaissait qu'on l'avait vu assister à la messe à genoux, mais qu'il ne faisait pas les gestes que l'on fait en priant (*omitiendo las demostraciones de rezar*) et ne se frappait point la poitrine. On ne pouvait, sur de si faibles indices, l'accuser de judaïsme, car ces omissions pouvaient être involontaires et provenir de son état de méditation.

Il n'existait aux archives du Saint-Office aucun précédent qui autorisât l'arrestation d'un prévenu sur simple information reçue par le juge royal, avant que tous les détails de l'accusation eussent été examinés par le Tribunal inquisitorial. Le Commissaire de Quito, qui devait avoir ses instructions en sa possession, avait procédé en contravention à l'article 30 qu'il aurait dû rigoureusement observer.

Par deux lettres qui semblaient bien être de Bernard Silva, on avait de fortes raisons de croire qu'il n'était pas originaire

de Curaçao, mais était bien espagnol, car son écriture était espagnole et très différente de l'écriture habituelle des étrangers. Ni les lois des Indes et de Castille, ni les lettres et ordonnances de la Suprême ne donnaient le droit au Tribunal de procéder contre un Juif résidant dans son district, s'il ne persévérait pas dans l'observance des rites de sa loi et s'il ne cherchait à séduire des chrétiens. Une seule exception avait eu lieu au temps où la loi 2 du livre III du titre II des Lois de Castille ordonna l'expulsion générale des Juifs de tous les domaines d'Espagne et porta contre eux la peine de mort, au cas où ils viendraient à enfreindre les défenses de l'édit : mais l'action appartenait dans ce cas à la justice royale et non au Saint-Office.

Le fiscal terminait son rapport en demandant que le commissaire du Saint-Office à Quito fût réprimandé pour avoir agi légèrement en matière si grave et si sérieuse et fût prié de ne procéder à l'avenir qu'avec la plus grande circonspection, puisqu'il y allait de l'honneur des parties. Le mieux serait d'ordonner que toute dénonciation reçue par lui fût immédiatement transmise au Tribunal. Avec le secret qu'il savait garder, il était difficile de croire que l'accusé pourrait avoir connaissance des recherches dont il était l'objet, et aurait le temps de s'enfuir; même s'il en était ainsi, mieux valait le laisser aller que de l'arrêter sans examen et sans motif légalement justifié [1].

En toute cette affaire, on le voit, les juges de Lima procédèrent avec prudence et discrétion et montrèrent toute leur supériorité morale sur un magistrat royal comme le fiscal de l'audience de Quito, sur un moine comme le proviseur du couvent de Saint-Dominique, et sur un délégué de la justice inquisitoriale comme le commissaire de Quito. Mais si l'institution était confiée à des mains sages, on voit combien elle

1. Arch. de Sim. Inquisition. Lima. 70, 1774.

était encore puissante et quel trouble un simple soupçon d'hérésie pouvait encore apporter dans la vie d'un homme.

Tous les inquisiteurs n'étaient pas aussi scrupuleux ; une pièce exceptionnelle mentionne de graves reproches adressés par la Suprême à ce même tribunal de Lima. Il s'agissait d'un interminable procès contre le P. Juan Francisco de Ulloa de la Compagnie de Jésus (1710-1759)[1]. La Suprême allait jusqu'à accuser le Tribunal de lui avoir envoyé un dossier falsifié et tronqué[2].

HÉRÉSIE.— Dans un pays soumis à une police aussi intense et aussi exacte que l'était le Pérou, les crimes d'hérésie ne pouvaient manquer d'être rares. Nous avons cependant rencontré la trace de quelques procès de ce genre, qui comptent parmi les plus curieux et les plus représentatifs de l'état social d'alors.

Le 7 novembre 1758, un horloger lyonnais nommé Fiard, qui habitait Lima, apprit que le Saint-Office faisait une obligation aux fidèles de dénoncer les faits d'hérésie dont ils pourraient avoir eu connaissance; il dénonça alors comme protestant Pierre Foz, son voisin, né à Grenoble. Les inquisiteurs ne se pressèrent point. En 1761, la cause n'était pas encore instruite. L'un des juges considérait le Français comme un hérétique formel et voulait un *auto* public, l'exposition publique et la confiscation des biens; elle eût été assez fructueuse, on avait trouvé chez Foz 4.784 pesos. Les qualificateurs n'étaient pas de cet avis. Pour eux, Foz était un hérétique national, c'est-à-dire né dans un pays hérétique[3]; il

1. Id., *ibid.* 70. Il avait été brûlé en effigie en 1736.

2. Id., *ibid.* 1759 : « Que no conteniendose el Tribunal en estos desordenes, los continuo haviendo remitido al Consejo una relacion de esta causa falsa y diminuta, suponiendo que el secretario fiscal havia interpuesto suplicacion de la primera sentencia, no constando, como no consta, de ella, ni pudiendolo hazer, supuesto que era del cargo del Ynquisidor Calderon, que hacia de fiscal y no tenia embarazo para ello. »

3. Le premier inquisiteur faisait observer que Foz ne pouvait être un

s'était dénoncé lui-même, ce qui devait lui mériter l'indulgence du Tribunal. Ils pensaient qu'une abjuration secrète *de formali* et une réclusion de deux années dans un couvent, où l'on compléterait son éducation religieuse, suffiraient à sa punition. Ils étaient d'avis de lui faire grâce de la confiscation [1].

En 1765, Dª Rosa Argote, religieuse professe au monastère de Sainte-Claire de Cuzco, résidant au monastère de Sainte-Claire de Cochabamba, fut accusée de judaïsme, d'hérésie, de sorcellerie et pacte avec le démon. Huit témoins assuraient qu'après avoir été une première fois réprimandée par le Saint-Office, elle était retombée dans ses erreurs et dans ses désordres et le fiscal déclarait que la procédure régulière appelait la vérification des témoignages [2]. Dix-neuf ans s'écoulèrent sans qu'il fût donné suite à l'affaire, mais, sans qu'on sache exactement pourquoi, le Saint-Office résolut tout d'un coup de la reprendre et de la poursuivre. Le 13 février 1784. Faustino Mendoza, commissaire de l'Inquisition à Cochabamba, reçut l'ordre de faire une enquête sur la vie et les

---

hérétique *national*, puisqu'il n'y avait plus d'hérétiques en France. Les qualificateurs semblent avoir partagé l'opinion courante chez les Espagnols que les Français sont des manières d'hérétiques. Les Jésuites, ennemis du jansénisme, avaient beaucoup contribué à répandre cette opinion.

1. Arch. de Sim. Inquisition. Lima. 70, 1760.

2. Id., *ibid.*, 11 juin 1765 : « El abogado fiscal, en los autos criminales de la fé que sigue de oficio contra Dª Rosa de Argote, religiosa del convento de Santa Clara de Cochabamba, dice que despues de la denuncia espontanea que hizo de varias culpas y la abjuracion que le concedio V. S. de ellas, con diferentes precauciones espirituales, abusando de ellas, resulta de la sumaria de ocho testigos que ha delinquido en varias proposiciones hereticas de judaismo y apostasia, acompañandolas con hechos correspondientes, por loqual esta en estado la causa de que se saque extracto, y se califiquen los dichos y hechos de este reo, para pedir lo demas que haya lugar en derecho. — Secreto y Junio 11 de 1765. — Dⁿ Juan Ignacio de Obiaga. »

mœurs de la religieuse et d'expédier son rapport par retour du courrier[1]. Le 25 avril suivant, le commissaire écrivait qu'il s'était acquitté de sa tâche et avait obtenu tous les renseignements désirables, par l'entremise d'un moine franciscain qui servait d'homme d'affaires aux religieuses de Sainte-Claire. La sœur Rosa avait été amenée à Cochabamba à la suite d'une fugue qu'elle avait faite de son couvent, et ses désordres avaient donné passablement d'ennuis à ses supérieurs, mais elle semblait revenue maintenant de ses erreurs et menait une vie très religieuse et exemplaire[2]. L'affaire en resta là encore une fois.

---

1. « Aviendo recivido el oficio de V. S. de 13 de febrero del año que corre, no puedo menos que representarle haver llegado el correo que le conduxo en el mismo dia de su salida, para impedirme la puntualidad en su obedecimiento á buelta del mismo correo. La alta penetracion de V. S. considerara que para la execucion del informe que me encargo sobre la vida, costumbres y opinion de la religiosa Dª Rosa... son indispensables algunos pasos que no pueden evacuarse en el corto tiempo que ofrecen las presentes circunstancias, y en esta virtud lo practicare en el venidero correo con aquella exactitud que corresponde á mi ministerio. — Cochabamba y marzo 15 de 1784. — Dⁿ Faustino Mendoza. »

2. « En vista del superior orden de V. S. de 13 de febrero de este presente año, á fin de que me informe con todo cuidado y secreto si Dª Rosa Argote, monja profesa del convento de Sta Clara de la ciudad de Cuzco, de donde la trasladaron al de esta villa, y saber si vive como corresponde á su estado, y en que opinion esta tenida por las religiosas de este monasterio, he averiguado con la correspondiente cautela, mediante un religioso de San Francisco, que en aquel tiempo administrava las rentas del monasterio, y es de toda gravedad y buena opinion, que abra el espacio de diez y ocho ó veinte años, la volvio á conducir á su convento del Cuzco el P. lector jubilado Fray José Arraño, por orden que tubo de su provincial Fray Pedro José de la Huerta, por el motivo de aver escalado esta religiosa las paredes de este monasterio, de donde hizo fuga, y la encontraron los ministros de justicia ocho o diez leguas distante de esta villa, en compañia de una criada que saco de las monjas, conquien iba á pies y en traje de..... llebandose en una mantilla los abitos de religiosa. Por lo que mira á su vivir correspondiente á su estado, ha sabido

Un procès beaucoup plus grave fut celui du docteur Gregorio de La Pena. De nombreuses lettres écrites par lui à ses parents ne laissent aucun doute sur l'ardeur et la sincérité de sa vocation. S'il entra dans les ordres, c'est qu'il le voulut, et ses supérieurs rendirent tout d'abord hommage à ses vertus exemplaires, mais la discipline pesa d'un poids trop lourd sur ses épaules ; à l'âge de vingt-six ans, il se laissa aller aux fureurs du *pecado nefando*, et fut condamné à vingt-quatre ans de détention dans un couvent « pour apaiser les ardeurs de la sensualité sous la maturité de l'âge ». La sentence fut extrêmement sévère. Il fut déclaré blasphémateur, hypocrite, illuminé, simulateur de révélations feintes, faux prophète, dogmatisant, hérétique formel. Il dut abjurer en *auto* public, revêtu du san benito à croix de saint André entière, le 6 juillet 1785[1]. Son nom tout entier fut écrit sur la porte de la cathédrale appelée porte des Juifs. Cependant le Tribunal ne poussa pas son droit jusqu'aux extrêmes ; le san benito ne fut pas

del mismo modo que con sus desarreglos daba mucho que hacer á las religiosas, y que sobre ciertas supersticiones que la havian observado el predicho P. Lector jubilado Fray José Arraño, y el P. Fray Ignacio Errano del orden de nuestro padre San Francisco, dieron cuenta al Dr D. José Miguel del Castillo, comisario que era del Santo Oficio en esta villa y su provincia, pero en el dia me aseguran personas dignas de toda fe que se halla viva en su convento de aquella ciudad del Cuzco haciendo una vida muy religiosa y exemplar. Que es quanto he podido indagar sobre este asumpto. — 14 abril 1784. D. Faustino Mendoza, comisario del Santo Oficio. »

1. Arch. de Sim. Inquisition. Lima, 6 juillet 1785 : « Testimonio de la causa de fee conclusa y sentenciada contra el Dr D. Gregorio de la Peña y Callao, natural del pueblo de Yanegas, provincia de este nombre, en el reyno del Peru, por proposiciones hereticas. Fue declarado por blasfemo, hipocrita, iluso, fingidor de revelaciones, falso profeta, dogmatizante y herege formal, y como tal abjuro estando en forma de penitente con sanbenito de aspa entera, y las demas insignias en auto publico que se celebro en la Sala de la Audiencia á puerta avierta el miercoles 6 de julio de 1785. »

exposé avec le nom du coupable dans la cathédrale de Lima; Gregorio appartenait à une famille relativement distinguée; son père était régidor de la ville de Tarma et député des mines de Guarochiri, Yauli et Pasco.

Peu à peu le silence se fit et le malheureux père, qui avait d'abord accepté l'épreuve avec l'humilité et la résignation d'un saint, conçut l'espoir de faire réformer la sentence infamante ; une tante et un oncle du condamné partirent pour l'Espagne, afin de plaider auprès de la Suprême la cause du prisonnier, ses anciens supérieurs lui rendaient pleine justice et déclaraient ne pouvoir attribuer qu'à la folie les actes honteux qui lui étaient reprochés ; ils ajoutaient que jamais ils n'avaient noté en lui la moindre trace d'hérésie.

Le Tribunal paraît s'être fort inquiété de ces démarches et, pour en combattre l'effet, écrivit à la Suprême. On ne manquerait pas de représenter au Conseil qu'il y avait des intérêts respectables à ménager, mais cela était faux, « le coupable appartenait en réalité à une famille de métis, il était métis lui-même et si ses parents avaient quelques relations avec certaines bonnes familles de la ville, ils n'en étaient pas moins *métis* eux-mêmes ».

Il est probable que l'oncle et la tante de Gregorio arrivèrent en Espagne avant la lettre du Tribunal de Lima, et obtinrent tout d'abord quelques bonnes paroles des juges de Madrid, car le 20 octobre 1790, le Père gardien du couvent de Chillan où Gregorio avait été renfermé se plaint de son prisonnier. « Il avait été pendant quelque temps d'une sagesse exemplaire, mais il a entendu dire que la Suprême lui faisait grâce du san benito et des autres pénitences et il s'est immédiatement relâché, poussant l'impudence jusqu'à se déclarer absous et indépendant de l'autorité du Saint-Office de Lima.» Tant de clémence n'existait que dans son imagination. Les juges de Lima écrivirent à Chillan « que la sentence du 6 juillet 1785 n'avait rien perdu de sa force et qu'elle devait

être exécutée dans toute sa rigueur, que le condamné devait en être averti et menacé de peines beaucoup plus sévères, s'il ne se montrait pas plus obéissant à l'avenir ». Pour plus de sûreté, le Tribunal demanda des renseignements sur Gregorio au commissaire du Saint-Office à Chillan et apprit par lui que le malheureux « s'était encore dérangé ; il ne se confessait plus, il ne communiait plus ; à peine s'il allait à la messe. Il avait refusé de prendre un directeur, donnant pour raison qu'il n'y avait personne au collège de Chillan qui fût capable de le diriger[1] ».

En 1791, une grave affaire se produisit à Quito. un Français, nommé Pierre de la Condamine, fut arrêté par le marquis de Miraflores, chevalier de l'ordre de Charles III, et premier alcade de la ville, au moment même où le commissaire du Saint-Office allait procéder lui-même à son arrestation. Le Français était accusé d'avoir dit que le Saint-Esprit ne procède ni du Père, ni du Fils, mais est une personne particulière et indépendante ; il aurait aussi blasphémé contre la Vierge[2], il se serait conduit comme un furieux, il aurait déclaré, au milieu d'une compagnie espagnole, que la théologie et la science oratoire étaient des pestes et que les Français seuls entendaient quelque chose à la philosophie. Il aurait provoqué une discussion avec un moine, il lui aurait ôté ses lunettes des yeux, il lui aurait barré le chemin de la retraite, et comme le moine le traitait avec mépris de juif et d'athée, il lui aurait répondu qu'il se moquait de l'excommunication. Le Français de son côté niait comme un diable tous les propos malsonnants qui lui étaient attribués, il se disait bon catholique, protestait de sa foi à tous les enseignements de l'Église et rejetait sur l'ivresse toutes les folies qui avaient pu lui échapper. On lui avait fait goûter tant de liqueurs variées

1. Arch. de Sim. Inquisition. Lima. 70, 1791.
2. « Que la Virgen era una p... y pario por obra de varon. »

qu'il en avait perdu la tête. Un autre Français, Charles Magron, né à Paris, et tourneur de son état à Quito, déposait l'avoir vu ivre le soir de la Saint-Louis, jour où il aurait proféré les blasphèmes qui avaient motivé son arrestation.

En rendant compte de tous ces faits au Tribunal de Lima, le commissaire du Saint-Office de Quito l'avertissait que la situation ne semblait pas sûre et que l'opinion publique n'était pas favorable à l'Inquisition. Le marquis de Miraflores n'osait soutenir le conflit avec le Saint-Office, mais sa déférence était ouvertement blâmée par les avocats de la ville. Les témoins, que le commissaire eût voulu faire déposer contre le Français, se récusaient les uns après les autres ; il ne trouvait plus autour de lui l'obéissance accoutumée [1]. Le Tribunal de Lima ne vit en tout cela qu'une scène d'ivresse et Pierre de la Condamine en fut quitte pour la peur d'être brûlé.

En 1793, le Dr Manuel Lorenzo de Vidaurre y Encalada, avocat de l'Audience royale de Lima et docteur de l'Université de San Marcos, fut dénoncé au Saint-Office pour avoir énoncé des propositions hérétiques. Il avait lu un livre français intitulé *Histoire des Évangiles*, où l'on prétendait que le plus ancien n'avait été rédigé que trente ans après la mort de J.-C. Il avait dit « que si Dieu n'existait pas il adorerait comme Dieu une certaine femme ». Le Tribunal ordonna son arrestation, mais l'autorisa à demeurer en liberté provisoire et ne l'obligea qu'à se présenter une fois par semaine au Saint-Office pour y faire constater sa présence. En 1804, il demanda à passer en Espagne, on le lui refusa, mais la Suprême consentit enfin à s'occuper de son affaire. Elle lui remit l'amende de 500 pesos qui lui avait été infligée et le condamna à six mois de réclusion. Le 18 août 1806, le Tribunal lui fit remise de la réclusion vu la bonne conduite qu'il avait observée au

1. Arch. de Sim. Inquisition. Lima. 70, 27 août 1791.

cours de sa longue détention préventive. En 1807, l'affaire fut définitivement classée et mise aux Archives [1].

Un Biscaïen, capitaine du navire *La Concepcion*, fut dénoncé en 1805 par les logeurs chez lesquels il était descendu et le Saint-Office ne voulut point tout d'abord ordonner l'arrestation, parce qu'il y avait inimitié grave entre le dénonciateur et le capitaine José Arvide. Celui-ci avait séduit la nourrice d'un fils de son hôte et cette action était réputée criminelle dans le pays, parce qu'on croyait qu'elle pouvait coûter la vie à l'enfant. Un peu plus tard, d'autres témoins déposèrent de faits précis et la prison fut ordonnée, mais le coupable s'était réfugié à Buenos-Ayres, où le vice-roi refusait absolument de prêter main-forte au Saint-Office. Il y vivait caché, et le Tribunal n'avait plus d'autre ressource que de porter les faits à la connaissance de la Suprême [2].

Nous avons rencontré dans les précédentes affaires quelques rares mentions de livres prohibés; la lecture de pareils ouvrages ne devait pas être aux Indes un délit fort commun, vu que les livres y étaient rares et les lecteurs plus rares encore peut-être. On trouve cependant, en 1789, la trace d'un créole lettré, et le Saint-Office a eu la bonne idée de nous laisser le catalogue de sa bibliothèque ; nous le donnerons en appendice. Le propriétaire de ces livres n'était point le premier venu ; il s'appelait Miguel de Gijon y Léon, chevalier de Saint-Jacques, comte de Casa-Gijon. Dans une lettre écrite par lui au Tribunal, le 26 janvier 1791, il se défend avec énergie contre l'accusation d'hérésie dont il est l'objet et attribue les calomnies qui l'accablent à la rancune d'un méchant prêtre, Miguel de Vidurreta, auquel il a dû interdire sa maison. Cet impudent n'a pas tenu compte de la défense, s'est présenté chez le comte « ivre comme de coutume » et

1. Arch. de Sim. Inquisition. 70, 1793-1804.
2. Arch. de Sim. Inquisition. Lima. 70, 1805.

comme les domestiques cherchent à lui faire entendre qu'il ne sera pas bien reçu, il s'écrie à haute voix : « Je ne le sais que trop bien, car je ne suis pas Voltaire et je ne viens pas de Genève. » Or cet homme ne sait pas le français et ne peut par conséquent parler d'aucun livre écrit dans cette langue, il ne peut savoir « tout ce qu'a écrit d'ironique ce très grand esprit (Voltaire) malheureusement dévoyé ». Le comte déclare en outre n'avoir aucun ouvrage de Voltaire dans sa bibliothèque. Le Saint-Office n'osa pas aller plus loin. Le dossier fut mis aux Archives le 9 juin 1791 [1].

Le Saint-Office devenait donc prudent et commençait à sentir le vide se faire autour de lui. Il avait perdu beaucoup de son assurance. L'Institution tombait en discrédit.

II. — *TRIBUNAL DE CARTHAGÈNE*

En étudiant les dossiers provenant du Tribunal de Carthagène des Indes, nous avons parcouru tout d'abord un registre un peu ancien [2], qui nous a paru fournir quelques particularités

1. Arch. de Sim. Inquisition. Lima, 70, 1789.
2. Id., *ibid.* Cartagena. Causas de la fé. 44, 1652-1666.

1668. — P. Juan Onofre, de la Compagnie de Jésus, pour délit de sollicitation déshonnête dans l'acte de la confession.

— Bartolomé Barques Buesso, prêtre, promoteur fiscal de l'évêque, querelle avec le prieur de Santo-Domingo.

— Diego Carcamo del Pozo, bigamie.

1667. — Pablo de Orejuela, habitant de Santa-Fé, laboureur, accusé d'hérésie.

1666. — Miguel Arias del Valle, natif d'Utrera, judaïsant.

1663. — Bentura de Alegria, natif de Guernica (Biscaye), bigamie.

1661. — Sebastien Calbo, habitant de Pamplona (Nouvelle-Grenade), bigamie.

1679. — Audition d'un P. Jésuite, le P. Miguel de Polanco, qui déclare avoir à dénoncer quelques personnes, notamment le P. Diego Solano, religieux de ladite Compagnie, et le P. Juan de Santiago,

intéressantes. A côté des mentions ordinaires de sollicitations déshonnêtes, de sorcellerie, de bigamie, nous rencontrons deux allusions à la torture, que nous n'avions point trouvées dans les dossiers du XVIIIe siècle à Lima.

Quelques espèces présentent un certain intérêt. On voit un Père jésuite inquiété en 1516 par le Saint-Office pour avoir dit dans un sermon « qu'Adam serait mort, même s'il n'eût point péché, parce que sa nature physique était formée de principes contraires et sujets à la corruption ». Un autre religieux est poursuivi pour avoir dit qu'il y avait plus grand péché à souffleter un More qu'un crucifix, et pour avoir en parlant désigné du doigt le crucifix de l'autel. Il avait expliqué sa pensée en disant que le More vivant était la vivante image de Dieu, tandis que le crucifix n'était qu'une image morte et qu'un morceau de bois [1].

Le procès du docteur Georges de Villalobos fournit la

recteur du Collège de Santa-Fé, pour avoir révélé le secret de la confession. Le Saint-Office ne trouve pas le délit suffisamment prouvé.

1658. — Bartolome del Valle, bigamie. — L'accusé s'est dénoncé lui-même.

— Sebastien Reinoso, prêtre, sollicitations déshonnêtes en confession. — La cause a été abandonnée.

— Maria Lopez de Aguirre, mulâtresse libre habitante de Panama, sorcellerie.

1655. — Juan Grave, Hollandais, hérésie.

1654. — Nicolas Burundel, Français, hérésie. — La cause de cet accusé alla jusqu'à la Suprême, qui, par ordonnance du 7 septembre 1654, ordonna qu'il fût mis à la torture : « Que este reo sea puesto á question de tormento, ad arbitrium. »

1652. — Manuel de Acosta, natif de Lisbonne, juif judaïsant et observateur de la loi de Moïse. Il avait été arrêté en 1646 et mis à la torture ; le procès-verbal porte cette observation : « Seis vueltas rigorosas. » Un arrêt de la Suprême, rendu le 10 septembre 1652, déclara le procès suspendu.

1. Arch. de Sim. Inquisition. Carthagène. 43, 1616.

preuve de l'impartialité de la Suprême. Le Tribunal de Carthagène l'avait condamné le 31 octobre 1652 au bannissement et à 100 pesos d'amende. Par arrêt en date du 15 septembre 1653, la Suprême l'acquitta. Il devait être simplement repris et admonesté, sans qu'il y eût sentence en la forme, ni d'autres assistants que les membres du Tribunal; il restait capable d'obtenir tous emplois et honneurs, même les charges dépendant du Saint-Office [1].

Parmi les causes d'hérésie qui occupèrent le Tribunal de Carthagène pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle, il en est trois plus considérables que les autres, et que nous avons suivies du commencement jusqu'à la fin, tant elles nous ont paru caractéristiques et représentatives.

En 1749, vivait à Guayana, dans la province de Cumana, un chirurgien français nommé Joseph Ricord, né à Chambéry de parents français, et marié à une créole de l'île Sainte-Marguerite. Ricord fut alors accusé d'avoir émis plusieurs propositions suspectes d'hérésie. Il aurait dit : « A quoi servent les frères, les clercs et les nonnes ? Depuis que le roi d'Angleterre

1. Arch. de Sim. Inquisition. Carthagène. 44, 1653 : « En la villa de Madrid, á quince dias del mes de setiembre de 1653 años, el Exme Sr Obispo Inqr Genl y los Ses del Consejo de Su Magd de la Supa Genl Inqon, aviendo visto el proceso causado en el Tribunal del Santo Oficio de la Inquisicion de Cartagena de las Indias contra el Dr Jorge de Villalobos, medico, natural de la Ciudad de Cartagena, y vecino de la de Sa Fé de Bogota, dixeron que este reo, en la Sala de la Audiencia, sea reprehendido y advertido, sin sentencia, y sin que se halle presente persona alguna de fuera del Tribunal, y se revoca la sentencia, dada por los Inqes apcos de Cartagena de las Indias en esta causa á 31 dias del mes de octubre de 1652 años, en quanto al destierro y condenacion de 100 pesos y en lo demas que fuere contrario á este auto. Y se de testimonio á dicho D. Jorge de Villalobos para que la dicha sentencia y prision y el averse procedido contra el para esta causa no le..... para poder obtener qualesquiera oficios publicos y de honra, y del Santo Oficio. Y asi lo proveieron y autorizaron.

les a chassés de ses États, son royaume est prospère. Pourquoi adorer les images, puisque Dieu nous ordonne de n'adorer que lui seul ? Toutes les religions sont bonnes et chacun peut se sauver dans sa religion, même en dehors de la foi romaine. — Pour les saints, tout cardinal peut se mêler d'en faire un. » Fray Benito de Moya, missionnaire capucin de Guayana, n'avait pu entendre sans scandale des propositions aussi entachées d'impiété, d'hérésie et de calvinisme et avait dénoncé le Français au Saint-Office de Carthagène, par une lettre en date du 18 juin 1749.

Au mois de septembre 1752, le Saint-Office n'avait encore pris aucune décision au sujet des propositions attribuées à Ricord. Mais le P. Fray Angel de Olot, préfet des missions franciscaines catalanes de la province de Guayana, fit mettre en forme et préciser la déposition de Fray Benito de Maya. De nouveaux faits se révélèrent. Ricord manquait souvent d'assister à la messe dominicale et se moquait de voir les fidèles se frapper la poitrine au *Confiteor*.

Le 30 octobre 1754, le Saint-Office procéda à la qualification des propositions reprochées à l'accusé. Le 4 novembre, le fiscal conclut à l'arrestation de Ricord. Le Tribunal adopta ce parti le 23 novembre et lança l'ordre d'arrestation le 25 janvier 1755.

Alors commença une chasse extraordinaire. Ricord n'était ni à Guayana, ni à Cumana, ni à Barcelona ; il y avait bien six ans qu'il était parti pour les Campos de Casanare dans le royaume de Santa-Fé. Le 13 juillet 1756, l'ordre d'arrestation fut transmis au commissaire du Saint-Office à Santa-Fé, qui apprit, le 10 septembre, que Ricord s'était transféré à Cali, dans la province de Popayan. Nouvel envoi du mandat d'amener au gouverneur de Popayan, qui répond que ce n'est point son affaire, puisque Ricord habite Cali et non Popayan. Enfin, le 30 mars 1757, Ricord est arrêté ; on lui passe des entraves qu'il a fallu faire fabriquer exprès, et qui ont coûté 8 pesos et

on l'amène à Carthagène. Le 20 mai, il est installé dans la cellule n° 14 des prisons secrètes et mis à la ration ordinaire à 2 réaux par jour. Inventaire a été dressé de son mobilier ; on a mis ses meubles, ses drogues et ses livres sous séquestre ; le tout paraît être de peu de valeur, mais comme il n'y a pas de médecin à Cali, on ne peut savoir ce que valent les drogues ni les livres.

Le 21 mai 1757 a lieu la première audience ordinaire. L'accusé déclare être né de parents français, avoir été élevé à Grenoble et être âgé de trente-six ans. Il déclare qu'il est catholique, qu'il pratique sa religion comme le veut l'Église, mais il fait le signe de la croix à la française, il récite le *Credo* en français, et les Inquisiteurs ne comprennent pas cette langue. Il a eu une carrière assez mouvementée. Il a fait la campagne d'Italie en 1734, il a séjourné deux ans à Paris, il est passé à la Martinique et à la Guadeloupe, il a fait la course, il a été pris par les Anglais et il s'est rendu en Amérique, où il exerce son métier de chirurgien avec la permission du gouverneur de Guayana. Il déclare spontanément qu'il possède un Nouveau Testament en français.

Dans une audience spéciale, qu'il a réclamée du Tribunal et qui lui est accordée le 2 juin, il déclare qu'on lui a fait signer deux papiers lors de son arrestation et que son trouble extrême l'a empêché de les lire ; s'ils sont contre lui, il récuse leur témoignage ; il demande aussi aux juges de ne pas croire ce que diront de lui les gens de Cali, tous partisans de son ennemi déclaré, Leonard Surdote de la Guarda.

Le 7 juin, nouvelle audience. Ricord est invité une dernière fois à déclarer tout ce qu'il peut avoir sur la conscience, avant que le fiscal lise son acte d'accusation ; on lui promet dans ce cas d'user d'indulgence envers lui[1]. Le fiscal lit l'acte

1. « Que avra mas lugar de usar con el de la misericordia que en este Santo Oficio se acostumbra con los buenos confitentes. »

d'accusation et conclut à l'application de la torture [1]. On donnera trois jours à l'accusé pour préparer sa réponse.

Le 10 juin, audience pour la lecture de l'accusation au prévenu. Le Tribunal autorise le Français à communiquer avec son avocat, le Dr Nicolas Ramos, qui lui conseille de ne rien cacher et d'en appeler, s'il se sent coupable, à la miséricorde du Tribunal. L'Inquisiteur décide que l'on passera à l'audition des témoins.

Le 14 et le 21 juin, l'accusé est entendu en audiences volontaires. S'il a présenté des opinions hérétiques, il rapportait simplement des propos qu'il avait entendus chez les Hollandais; il les répétait pour montrer jusqu'où ces gens poussent le mépris des choses de la religion romaine. Il ne s'est jamais moqué du *meâ culpâ*.

Le procès suit imperturbablement son cours. Le 25 juin a lieu l'acte de publication des noms des témoins; la liste en est soumise le 28 à l'accusé.

Le 30 juin, Ricord obtient une nouvelle audience; il donne pour preuve de son innocence l'ignorance où il était de la langue espagnole au début de son séjour à Guayana; il n'aurait alors jamais pu tenir les longs discours qu'on lui prête. Ses entraves étaient si légères qu'il aurait pu très facilement s'enfuir. Les occasions ne lui avaient pas manqué, mais il a préféré s'en remettre au Tribunal.

Le 9 juillet, le malheureux obtient encore une fois d'être entendu, il implore la miséricorde du Tribunal; il voudrait être tiré de sa prison, où il souffre de la chaleur, il demande qu'on hâte son procès. On lui promet la prison n° 1 « sitôt qu'il sera libre ».

Le 11 juillet, il est admis à présenter sa défense, rédigée par son avocat.

1. « Se ha de servir V. S. Y. de mandarle poner á question de tormento y que en el este y persevere hasta que enteramente confiese la verdad, repitiendola en caso necesario, hasta que la diga de si y complices. »

Le 21 juillet a lieu l'audience solennelle du jugement. Sont présents l'Inquisiteur licencié D. Francisco Alonso Santos de Leon et le Dr Agustin de Moncayo y Vivanco, chanoine écolâtre de l'église cathédrale de Carthagène, représentant de l'évêque, juges d'Inquisition, le Dr Luis de Luzuriaga, avocat aux audiences royales de Santa-Fé et de Panama, les RR. PP. Jayme Lopez, ex-proviseur de la Compagnie de Jésus, Bartolomé Andrade, de l'ordre de Saint-Augustin, Fray Branlio de Herrera, de l'ordre des Frères Prêcheurs, Juan Francisco Granaro, de la Compngnie de Jésus, le Dr Jeronimo del Fierro, curé de la paroisse de Santa Toribio. Ricord est condamné, à l'unanimité, à abjurer *de vehementi*, en séance publique, à diverses pénitences canoniques et au bannissement perpétuel des Indes[1]. Le séquestre mis sur ses biens est levé. La sentence lui est communiquée le 23, en audience solennelle. Sur le conseil de son avocat, il répond qu'il l'accepte en tout et pour tout et promet de s'y conformer.

Le 24 juillet, la sentence est publiée en l'Église des Frères Prêcheurs, et Ricord abjure *de vehementi*.

Le 27 juillet, le Tribunal le fait comparaître de nouveau devant lui ; il répète son abjuration, et on lui fait entendre

1. « Dixeron conformes que este reo salga en auto publico de Fé, si lo huviere de prompto, y sino á una yglesia, en forma de reo, donde se le lea su sentencia con meritos, oiga la misa que se dijere, no se arrodille, salvo desde el Santus hasta aver consumido ; acabada la misa, ofresca la vela al preste, adjure *de vehementi*, sea desterrado perpetuamente de estos reynos de Yndias, para lo que sea puesto en partida de registro en la primera embarcacion que se proporcione, y entre tanto guarde carceleria en esta ciudad y sus arrabales, asista todos los dias, una ora por la mañana, y otra por la tarde al hospital de San Juan de Dios, á bisitar y curar los enfermos, e ygualmente todos los dias á oir misa al convento de Predicadores, y de rodillas delante de la Ymagen de Maria Santisima rece tres salves, y por espacio de tres años confiese y comulgue tres vezes al año en las tres principales pascuas : Resureccion, Espiritu Santo y Natividad se le alsa el sequestro de vienes. »

que s'il ne garde pas bien tous les points de la condamnation, il sera considéré comme relaps et livré sans rémission au bras séculier. On lui demande s'il a connaissance que quelque chose se soit passé contre la règle pendant qu'il était en prison ; on lui fait jurer de garder le secret le plus absolu sur tout ce qu'il y a vu et entendu (*sabido, oido, visto y entendido*). On lui remet ses hardes, et on lui permet de reconduire à Cali sa femme et ses enfants, mais on lui défend de s'arrêter en chemin et de rester à Cali plus du temps nécessaire pour s'embarquer avec sa famille à destination de Cadix. On lui donne un délai de six mois pour trouver une occasion favorable.

Quant à la restitution de ses biens, ordonnée par le Tribunal, il est bien vrai que la vente de ses meubles a produit 35 *patacones*[1] et 4 réaux d'argent, mais ses livres sont écrits en français, langue que personne n'entend à Cali, ni à Buga et l'on n'a point trouvé à les vendre ; de plus la remise de l'argent est très difficile, les courriers ne veulent pas s'en charger ; puis, comme il redoit lui-même 63 pesos 6 réaux et 17 maravédis au Tribunal[2], les 35 patacones restent acquis au Saint-Office.

Le procès ainsi terminé et parachevé forme un cahier de 88 feuillets, il est déclaré clos le 8 avril 1761 et envoyé au Conseil de la Suprême, qui le reçoit le 13 octobre de la même année.

Mais déjà le malheureux Ricord est retombé sous la griffe du Saint-Office. Mis en liberté le 27 juillet 1757, il s'était rendu à Pasto, et n'avait pas tardé à commettre mille impru-

1. Le *patacon* est le nom vulgaire du *real de à ocho*, valant 16 réaux vellon ; la vente avait donc produit 568 réaux de vellon ou 142 francs de notre monnaie.

2. 63 pesos 6 réaux 17 maravédis valaient 955 réaux de vellon 17 maravedis ou 238 fr. 77 de notre monnaie. Ricord redevait encore 96 fr. 77 au Saint-Office après vente de ses biens.

dences et à dire mille folies. Il est probable que sa raison s'était trouvée ébranlée à la suite de son premier procès. Le 9 juin 1760, Diego del Monte y Espinosa, médecin de la ville de San Faustino de los Remedios, le dénonce de nouveau au Tribunal de Carthagène. Il a dit que toutes ces affaires de Saint-Office étaient des *puterias ;* il a déclaré que l'âme rationnelle périt avec le corps, qu'il n'y a d'autres peines ni d'autres récompenses que celles de la vie présente, que les femmes sont des autels et méritent tous nos respects, que Sor Maria de Agreda n'était qu'une sorcière et que tout ce que l'on racontait sur son compte n'était que mensonge. Il a dans une autre occasion maudit la religion, renié Dieu, Jésus-Christ, la Vierge et les Saints. Il s'est répandu en propos abominables contre les clercs et les moines et s'est étonné « que le roi de France ne déclare pas la guerre à l'Espagne pour détruire cette vile canaille ».

Il ne tarde pas à être incarcéré de nouveau et jugé. Le Tribunal le déclare « hérétique formel, relaps, impénitent, et ordonne sa relaxation au bras séculier ». En annonçant leur décision à la Suprême, les juges de Carthagène s'excusent de n'avoir point fait appliquer la torture à l'accusé, tant dans le premier procès que dans le second, pour vérifier formellement ses intentions et connaître les motifs de ses erreurs, mais depuis le commencement du siècle, il n'y a plus au Tribunal, ni dans la ville de Carthagène, ni instruments pour donner la torture, ni personne qui sache s'en servir. Dans le cas où la Suprême ordonnerait la remise du condamné au bras séculier, elle voudra bien faire savoir au Tribunal comment il doit s'y prendre, car le dernier fait de ce genre remonte à 1688 et les procès-verbaux ont disparu, avec tous les papiers du Saint-Office, lors du sac de la ville par les Français, en 1697 [1].

1. « No se avia puesto á question de tormento á este reo, assi quando se le signio la primera causa, como en la segunda para haberiguar formal-

Le 23 novembre 1761, les qualificateurs de la Suprême se réunissent pour examiner le dossier de Ricord. Ils déclarent *objectivement* l'accusé hérétique formel et relaps, mais adoptant les raisons de son avocat et les motifs des juges de Carthagène eux-mêmes, ils consentent à considérer Ricord *subjectivement* comme ne jouissant pas de l'entière liberté de jugement requise pour caractériser l'hérétique formel.

Le jugement définitif fut rendu par la Suprême le 9 décembre 1761, douze ans après les premières dénonciations. Ricord comparaîtra dans un *auto* public, revêtu du sanbenito avec demi-croix de Saint-André, et les insignes de blasphémateur. Il abjurera *de vehementi*, sera absous *ad cautelam* et banni à perpétuité des Indes espagnoles. Pendant huit ans il sera reclus dans un des présides d'Afrique et, en attendant son embarquement pour Cadix, enfermé dans un couvent. Il perdra la moitié de ses biens. Le lendemain de sa comparution à l'*auto* public, il sera promené par les rues accoutumées et recevra 200 coups de verge[1]. La Suprême ordonne en outre

mente la intencion y creencia que hubiera tenido sobre las proposiciones de que estava testificado, y la certeza de su prolacion, y a por la gravedad de esta como tambien por ser el dicho reo nacional, por que en este Tribunal, ni en la ciudad, desde principio deste siglo ay instrumentos, ni ministro que la sepa executar. Y para el caso de que V. A. se sirba mandar se executen los votos de este Tribunal, le bemos de merecer nos remita instruccion del modo de executar la entrega al brazo secular de dicho reo, pues no tenemos alguna sobre este particular, pues del ultimo exemplar, que fue el año de ochenta y ocho, no ha quedado razon alguna, por haverse quemado todos los papeles por los franceses que saquearon esta ciudad, el año de noventa y siete del siglo antecedente. » — 13 avril 1761.

1. Arch. de Sim. Carthagène. Inquisition. 44, 9 décembre 1761 : « En el Consejo, S. Y. presente. SS. Herreros, Ravago Loaysa, Montoya y Escalona, Basnaldo. — Que á este reo en auto publico de fe, si lo huviere de proximo, y sino en una Iglesia, estando en forma de penitente, con sanbenito de media aspa, y con insignias de blasfemo, se leha su sentencia con meritos, abjure *de vehementi*, sea absuelto *ad cautelam*, gravemente

que Ricord sera mandé encore une fois devant le Tribunal et sommé de déclarer s'il a réellement cru dans son for intérieur à la vérité de toutes les propositions hérétiques qu'il a émises. S'il persiste à dire qu'il n'y a point cru dans le for intérieur, il n'y a rien à ajouter à la précédente sentence. S'il avoue y avoir cru, il sera réconcilié à nouveau avec sanbenito de deux croix de Saint-André et tous ses biens seront confisqués [1]. La Suprême ajoute que le Tribunal n'a pas observé toutes les formes prescrites par les instructions et les règlements. Le rapport des qualificateurs n'a pas été discuté en audience plénière comme il l'eût fallu, le fiscal a eu le tort de citer des

---

reprehendido y conminado, desterrado perpetuamente de los reynos de las Indias, y por ocho años sea recluso en uno de los presidios de Africa, para loqual sea remitido en partida de registro al comisario de Cadiz, sea condenado en perdimiento de mitad de bienes, aplicados al fisco de S.M. y al receptor en su nombre. Y entre tanto que se proporcione embarcacion, sea recluso en un convento o hospital, e encargado á persona docta que le instruya y fortifique en los mysterios de nuestra Santa Fe, y con quien haga exercicios espirituales, y confesion general, y comulgue en las tres Pascuas, y reze todos los dias una parte del rosario benito, y al dia siguiente (del auto publico) se le den 200 azotes por las calles publicas y acostumbradas. »

1. Acordado. — Antes de despachar á este reo, se le de una ó dos audiencias, en que se le amoneste á descargar su conciencia en quanto á la crehencia de los errores que resultan de su causa, y particularmente sobre la que haya tenido cerca de la proposicion que tiene confesada de que el alma racional no es inmortal, y de que no havia mas gloria que la que se tiene en esta vida, y diga y explique quanto tempo ha estado en esta crehencia y error, de quien la ha aprehendido, y qual es de presente su crehencia, y la que tiene cerca de los otros puntos y proposiciones que resultan de su causa. Y confesando el reo haver tenido falsa crehencia y error en su interior y que de presente lo detesta y crehe lo que manda la Santa Iglesia Cath[a], sea reconciliado en forma, con sanbenito de dos aspas, y confiscacion de todos sus bienes, executandose en el las demas partes de su sentencia. Pero, si de esta diligencia no resultare novedad, y el reo se mantuviere en que no tuvo asenso interior de los expresados errores se execute su sententia en los terminos que van sentados.

autorités et des opinions contraires aux propositions erronées émises par l'accusé, ce qui n'est pas conforme à la pratique constante du Saint-Office. Le fiscal n'a pas à discuter les propositions hérétiques, mais simplement à les énoncer.

L'affaire Ricord montre avec quelle âpreté le Tribunal poursuivait un étranger; l'affaire du fiscal Bustillo, nous fera voir comment il agissait avec des nationaux.

Les origines du procès ne paraissent avoir rien de commun avec une cause d'inquisition. Les capitaines du bataillon d'infanterie fixe en garnison à Carthagène voulurent, en 1756, exclure de leur société l'un de leurs collègues, Francisco Piñero. Ils prétendaient que la femme de Piñero, Dona Luisa Llerena Polo del Aguilar, entretenait des relations illicites avec un commerçant de Carthagène, Juan de Arechederreta, dont elle avait été la commère à un baptême. Suivant eux, Piñero aurait connu la mauvaise conduite de sa femme et l'aurait tolérée; ils ne voyaient en lui qu'un homme sans honneur (*leno*) et se refusaient à le fréquenter. Piñero résolut alors d'en appeler à la justice et cita ses collègues devant l'Audience pour y faire, s'ils le pouvaient, la preuve de leurs calomnies. Suivant lui, les rapports de sa femme et d'Arechederreta n'étaient que des relations de politesse, parfaitement légitimes entre compère et commère. L'instruction de la cause fut confiée à un rapporteur à l'Audience de Santa-Fé, alors en tournée, et le rapport fut ensuite porté au fiscal Bustillo. Les officiers n'avaient pu faire la preuve légale de leurs dires, mais les calomnies et les histoires scandaleuses formaient un si répugnant ensemble, que le fiscal déclarait n'avoir vu de sa vie cause plus infecte, après s'être occupé pendant six ans à Madrid des procès les plus sales à la Chambre des juges de l'Hôtel et de la Cour (*Sala de alçaldes de Casa y Corte*).

Comme il s'agissait d'officiers, la cause fut portée à la connaissance du vice-roi et le fiscal fut prié de donner son avis. Son mémoire contenait un certain nombre de propositions

fort bizarres, qui ne tardèrent pas à attirer l'attention du Saint-Office de Carthagène. Non content de saisir quelques copies manuscrites du rapport du fiscal, le Tribunal se fit livrer par le Lieutenant gouverneur le texte original, et sur ce texte même retint les dix propositions suivantes qu'il déclara censurables au premier chef.

« 1. Le même Dieu, à l'infaillible sagesse duquel rien ne demeure caché, a observé la règle juridique de citer l'accusé avant de faire le procès d'Adam ou des gens de Sodome.

2. Le fait par un homme de fréquenter la maison d'une femme, à toute heure, ou le fait par une femme de fréquenter la maison d'un homme, quand bien même ils s'y rencontreraient seul à seul, non seulement ne constituent pas des actes mauvais, suivant l'opinion des docteurs les plus classiques *qui ont traité ce sujet avec la plus grande réflexion*[1], mais ces faits prêtent si peu au soupçon, que les docteurs les estiment absolument étrangers à toute preuve de commerce illicite, quandbien même la visite ne serait pas assez courte pour ne pas dépasser les bornes d'un retard ou d'un délai raisonnable, quand bien même elle aurait lieu dans la maison d'une femme publique, parce que l'homme doué de prudence chrétienne doit penser, en pareil cas, que la visite a pour motif la conversation simple et le divertissement de l'esprit par le chant ou par la danse. Mal penser de ceux qui fréquentent ainsi des maisons semblables est témérité de jugement.

3. Sempronio et Bentas (dont on parlait publiquement à cause de leurs fréquentes entrevues) étaient si éloignés de devoir se séparer pour ce motif que, selon la doctrine de théologiens et de juristes, ils ne le devaient pas faire pour éviter ce vain scandale, mais plutôt persévérer dans le commerce licite qu'ils avaient entre eux, pour ne pas fournir par leur sépa-

1. Les mots en italique ont été ajoutés au texte par le fiscal de la Suprême.

ration la preuve du délit qu'on leur reprochait et pour ne pas tomber dans le gravissime péché d'abandonner leur honneur.

4. Le pape Jean XXIII a très bien défini ce que l'on doit penser des jugements du vulgaire ; et voici sa sentence : — Est digne de mépris celui qui estime vaine la chose qu'il loue, juste la chose qu'il réprouve, fausse la chose qu'il dit, et infâme celle qu'il exalte. — Et sur ce sujet l'auteur du Mémoire [1] nous dit encore : C'est la commune renommée que l'on invoque comme preuve du scandale et l'assesseur juge avec raison qu'elle doit être méprisée comme vaine et sujette à toutes les tares que lui attribue le Chef suprême de l'Église.

5. L'auteur [2] outrage la première dame de cette cité, respectable par la haute illustration de sa naissance et par ses mariages avec des personnes du caractère le plus élevé. Il l'appelle : « principe établi et irrationnel de tous ces scandales ». — Il ajoute « que l'autorité de cette interprétatrice et commentatrice de toutes les conversations avait fini par convertir à son opinion le sentiment d'un grand nombre de personnes, qui n'ont pas d'autre occupation que d'observer les gens en place, et de se rendre toujours attentives à leur plaire. Elles ne désirent rien tant que de connaître la pensée des grands pour les applaudir ; quand même il s'agirait de friponneries ou de désordres, leur conscience ne s'embarrasse pas pour si peu ». — C'est ainsi qu'il s'attaque tout d'abord à cette dame, puis aux capitaines, qu'il traite ignominieusement tout au long de son long mémoire.

6. Quand un hôte vit dans la maison d'une femme, alors même qu'on le verrait dormir avec elle dans le même lit, on ne doit point conclure à l'adultère, si la chose ne se passe pas à l'insu des domestiques.

1. C'est Bustillo lui-même. Ses propositions sont résumées par le fiscal du Tribunal de Carthagène.

2. Bustillo.

7. L'auteur rapporte la décision d'Alexandre III relative aux divorces, et ainsi conçue : « Il est nécessaire de prouver que les complices ont été trouvés seuls, dévêtus, couchés dans le même lit, avec intention de se connaître charnellement ; il faut de plus qu'on les ait vus nombre de fois en lieux secrets, obscurs, propres à l'affaire dont il s'agit, à des heures indues. Il faut que toutes ces circonstances aient été dénoncées par la rumeur publique, et par l'aveu extra-judiciaire de l'un au moins des soi-disant complices. » On laisse de côté comme oiseuse la question de savoir si tous ces indices doivent concourir tous ensemble à l'établissement de la preuve, c'est-à-dire si, lorsque tous ces faits ont eu lieu en plusieurs fois, ils peuvent être repris tous ensemble pour former preuve, ce qui paraît d'ailleurs évident par la décision canonique, qui s'en prévaut cumulativement sans faire aucune distinction.

8. Les Scribes et les Pharisiens ayant accusé une femme, qu'ils prétendaient avoir commis un adultère, demandèrent l'opinion du Rédempteur du Monde, et ce divin Maître ayant pénétré les motifs de la cause et découvert la malice des accusateurs, les vit abandonner le procès, de crainte que leur infamie ne fût connue de tous. Jésus alors se tourna vers l'accusée et lui dit : — « Femme, où sont ceux qui t'accusent ? Où sont ceux qui te condamnent ? » Et comme personne ne répondait, il la déclara libre de toute accusation. Car Dieu lui-même, agissant comme juge, ne condamne pas l'accusé sans qu'il ait été légitimement convaincu.

10. Rufin d'Aquilée induisit en erreur le pape Sirice et le malheureux Celestius trompa le pape Zozime jusqu'à lui faire défendre les hérésies de Pélage et Celestius, comme le rapporte saint Jérôme, et Luther trompa Léon X et le cardinal Cajetano[1]. »

1. Arch. de Sim. Inquisition. Carthagène. 44, 1759. La dixième proposition est censurée par le Saint-Office de Carthagène parce que Bustillo

Écrites dans le style ampoulé que l'on empruntait aux mauvais sermonnaires de l'époque, les propositions de Bustillo contenaient des théories extraordinaires, dont la morale ne saurait guère s'accommoder, et quelques erreurs théologiques qui auraient pu coûter cher à leur auteur, s'il n'eût été qu'un pauvre petit chirurgien français, mais Fernando del Bustillo était fiscal de l'Audience royale de Santa-Fé et protecteur des Indiens de la province; la Suprême se montra envers lui d'une indulgence absolue.

Le fiscal se déclarant « dépouillé de tout respect humain et de toute passion blâmable, autant qu'il y pouvait prétendre avec l'aide de Dieu » loue pleinement la méthode suivie par Bustillo et le félicite d'avoir tiré au clair une affaire si confuse en s'appuyant sur de puissantes raisons et sur les auteurs classiques en matière de saints canons, de jurisprudence et de théologie morale. Dans tous les points qui touchent à la foi, le fiscal ne trouve rien à reprendre chez Bustillo, même parmi les dix propositions censurées par les juges de Carthagène[1].

semble attribuer des erreurs dogmatiques aux papes Sirice (384-398), Zozime (417-418) et Léon X (1513-1521), alors qu'il ne s'agit en réalité que d'erreurs de fait. (Cf. abbé Fleury, *Histoire ecclésiastique*, Liv. XX, § 50. — Liv. XXIII, § 44.)

1. Arch. de Sim. Inquisition. Carthagène. 44, 3 novembre 1759 : « El asesor, autor de este cuaderno en lo legal parece observa un metodo mui propio; pues lo primero hace un extracto, o compendio de los procesos difusos y abultados que se formaron en la causa, y despues examinados los meritos de cada uno de ellos expone su dictamen, comprobandole, al parecer, con razones poderosas, y con doctrina de autores clasicos en sagrados canones, jurisprudencia, y theologia moral. — En lo christiano y catholico, guarda tam bien el author methodo tan arreglado que en todo el cuaderno no hallo voz, clausula, ni proposicion que merezca la menor censura, á excepcion de las diez proposiciones que, al parecer, la estan ya padeciendo. Pero venerando siempre el juicio y dictamen de la persona, o personas que hayan delatado o censurado, no puedo conformarme con su sentir por las razones que insinuare en cada una de ellas, atentidas y miradas bien en su lugar y contexto. »

Le 8 novembre 1759, la Suprême ordonne au Tribunal de Carthagène de suspendre toutes poursuites, et le blâme d'avoir exigé du lieutenant gouverneur la remise du rapport original de Bustillo. Du moment que le Tribunal ne procédait pas contre lui, une simple copie eût parfaitement suffi [1].

Comme Bustillo avait redemandé son manuscrit, la Suprême ordonna au Tribunal de le lui faire remettre, avec une note portant qu'il lui avait été demandé avec raison ; ce qui était contraire à la vérité, mais sauvait l'honneur du Saint-Office [2].

Les curés trouvaient quelquefois devant eux de fortes têtes qui essayaient de leur faire de l'opposition ; ils perdaient alors toute mesure, excommuniaient leurs adversaires, les dénonçaient à l'Inquisition et quand l'affaire arrivait à la

1. Arch. de Sim. Inquisition. Carthagène. 44, 8 novembre 1759 : « En el Consejo, á 8 de nov. de 1759, SS. Herreros, Ravago, Loaysa y Puga. Visto. Acordado. Digase á este Tribunal (de Carthagena) que el Consejo, visto este negocio, ha ordenado que abren la mano en el y suspendan qualquiera otra providencia, y que no ha tenido por regular el auto de mandar exhibir el teniente de governador el parezer original del asesor D. Fernando Bustillo, y mas suponiendo que se hallaba en su poder para executar la sentencia que se hallaba á su continuacion, y que esta diligencia (no procediendo, como no se procedia, contra la persona del dicho Fernando) se debia excusar, pues bastaba para la censura de las proposiciones el haver recogido alguna de las copias esparcidas, que pudiera haverse comprobado con el original, judiendolo á este theniente governador, por breve tiempo y sin que se retardase la execucion de la sentencia. Y aun pedido como fue se debia sacar luego copia por concorda, y debolverlo sin dar lugar á las quexas que por la dilacion se siguieron. »

La sentence de la Suprême fut prononcée le 12 novembre 1759.

2. Arch. de Sim. Inquisition. Carthagène. 44, 29 mars 1760 : « Dese la certificacion que pide para que use de ella como le combenga y digase en ella que el Tribunal de Cartagena tubo motivo para exigir el dictamen para su reconocimiento y censura, y que habiendose hecho, tubo por combeniente consultar al Cons°, quien en vista de todo dio orden al dicho Tribunal de Cartaxena en 12 de nov. del año prox° pasado para que entregase el citado dictamen y no embaraze su curso, por no contener proposicion censurable ni digna de recogerse, ni retenerse. »

Suprême, les juges de Madrid s'étonnaient qu'on eût pris au sérieux de telles billevesées.

En 1758, Pedro Barrigo, régidor-doyen de la ville d'Ocaña au royaume de Nouvelle-Grenade, intente un procès à son curé, le P. Joseph Vicente del Castillo, qui le proclame incompétent et exige de lui la remise du dossier. Refus du régidor, colère du prêtre, qui déclare Barrigo coupable de rébellion à l'autorité ecclésiastique et excommunié. Barrigo continue à ne tenir aucun compte des censures, il prend une attitude insolente, il se moque de l'excommunication ; le curé lance l'anathème contre lui et le dénonce au Saint-Office, malgré la pusillanimité du Commissaire, qui ne se soucie pas de se mettre à dos un homme puissant [1].

Une instruction sommaire est commencée, des témoins sont entendus, et leurs témoignages s'accordent à représenter Barrigo comme un homme scandaleux. En 1755, il a émis une opinion malsonnante sur la nécessité des dispenses ecclésiastiques pour contracter mariage entre cousins. Il a dit que ces dispenses étaient bonnes pour les Indiens mais qu'en Espagne on n'en faisait aucun cas. Comme on lui objectait que le Pape avait formellement déclaré ces dispenses loi de l'Église, il a mal parlé de l'infaillibilité du Pape, disant : « Il ne se peut faire alors qu'il soit fou ou qu'il soit ivre ? » Barrigo fait travailler ses esclaves le dimanche, il se demande si Judas a été justement condamné ; puisque Dieu savait qu'il serait condamné, il n'aurait pas dû le créer. Il croit que l'on peut se

1. Arch. de Sim. Inquisition. Carthagène. 43, 1758 : « Y prosiguiendo en su contumacia y rebeldia, le he seguido nueva sumaria á fin de justificar la burla hecha por el mencionado ; de laqual haviendo resultado puntos de gran consideracion contra nuestra Santa-Fé procure sus ratificaciones por dos vezes con el comisario de esta Ciudad, lo que no pude conseguir por sus temores, y solo condescendio á ratificarlo en su tribunal, llamando al alguazil del Santo Oficio, para la recandacion de los testigos. »

sauver sans observer les commandements de l'Église, ni même le Décalogue, et que toute la loi se réduit à deux principes : servir et aimer Dieu et aimer le prochain comme soi-même. Il s'est moqué de l'excommunication qu'il a encourue. Le jour où il a été excommunié, il s'est promené à cheval dans les rues les plus fréquentées. Le jour où il a été déclaré anathème, il s'est mis à la fenêtre et demandait en riant aux gens qui revenaient de l'Église ce qu'on avait dit de lui ; et il riait quand on lui disait que sa femme et ses enfants eux-mêmes étaient maudits.

Le 22 janvier 1759, le Tribunal de Carthagène condamnait ses propositions et le faisait arrêter. Le 20 mai 1760 le dossier du procès était envoyé en Espagne et le 7 février 1761, la Suprême ordonnait purement et simplement l'abandon des poursuites[1].

III. — *TRIBUNAL DE MEXICO*

Le Saint-Office de la Nouvelle-Espagne paraît avoir été sensiblement plus occupé que les deux autres tribunaux des Indes ; ce qui s'explique aisément par la densité beaucoup plus grande de la population. Une liste des causes jugées par le Tribunal en 1772 mentionne onze affaires[2], toutes peu

1. Arch. de Sim. Inquisition. Carthagène. 70, 1761.
2. Id., *ibid.* Mexico. 153, 1772 :
   1. — Fray Manuel de Orozco, del orden de Predicadores, presbytero, por solicitante.
   2. — Maria Ygnacia de la Zerda, por sortilega y supersticiosa.
   3. — Lucia Gongora, por supersticiosa.
   4. — Miguel Bustos, por haver zelebrado missa sin estar ordenado.
   5. — Maria Antonia Aguilar y Solorzano, por sortilega y supersticiosa.
   6. — D. Juan Fernandez del Arenal, por el delito de poligamia, el qual murio en el presidio del Callao.
   7. — Juan Gutierrez, por sortilego y supersticioso.
   8. — Gilberta Molina, por el delito de duplici matrimonio.

importantes d'ailleurs et portant sur la bigamie, les sollicitations déshonnêtes en confession et la sorcellerie ; la plus grave a trait à un clerc qui célébra la messe avant d'avoir été régulièrement ordonné.

La liste de 1778 donne douze causes, plus curieuses et plus révélatrices ; on y trouve des pratiques superstitieuses, des profanations d'hosties et d'images saintes, des blasphèmes, des propositions hérétiques ; un des accusés a fait un pacte écrit avec le démon [1].

En 1782, douze causes encore. L'un des accusés est noté comme contrariant l'action du Saint-Office, les autres sont des polygames, des auteurs de propositions hérétiques ou des prêtres sollicitants en confession [2].

---

9. — Miguel Zumaran, negro, por supersticioso y sortilego.
10. — Manuel de Espina e Iglesias, aliás Miguel de Espina, por el delito de duplici.
11. — Domingo Carbajal, negro, por sortilego y supersticioso.

1. Id., *ibid.* 153, 1776 :
   1. — Fray Fernando de Santa Gertrudis, religioso laico profeso de la orden de Bethlemitas, por haver confesado sin ordinacion.
   2. — Fray Mariano Mendoza, religioso laico de San Francisco, *id.*
   3. — José Zubiate, por abuso de hostias consagradas.
   4. — Ignacio Solis, *id.*
   5. — Miguel de Acosta, aliás Zacualtipan, poligamo.
   6. — Antonio-Leocadio Benito, metis, *id.*
   7. — D. Manuel Blas Leal, por haver celebrado misa sin estar ordenado.
   8. — Juan Josef Aguirre, por pacto escrito con el demonio.
   9. — Joseph Philibert Portillo, por haver herido una imagen de Cristo y por blasfemio heretico.
   10. — D. Martin Espiritu de Pineda, Frances, por proposiciones.
   11. — Juan Nepomuceno del Espiritu Santo, negro, por rebaptizado, blasfemo y conculcador de sagradas imagenes.
   12. — Nicolas Candelario de Vargas, negro, por curandero.

2. Id., *ibid.* 153, 1782 :
   1. Fray Francisco Testal, franciscano observante, solicitante espontaneo.

En 1783, dix-neuf affaires de polygamie ou de sollicitations déshonnêtes [1].

---

2. — Fray Antonio Martin, franciscano observante, misionero apostolico del Colegio de San Fernando de esta corte, solicitante.
3. — Fray Juan de los Angeles, carmelita descalzo, solicitante.
4. — D. Joaquin Victoria, presbytero, confesor, y theniente de cura, solicitante.
5. — D. Joseph-Velez Escalante, theniente que ha sido de alcalde mayor de Xolpufagua, por proposiciones e ympediente del Santo Oficio.
6. — D. Pedro Bazan, Europeo, natural de Fuente Mayor, provincia de la Rioja, por proposiciones.
7. — Maria Gertrudis Mansilla, aliás Rivascacho, por poligamia.
8. — Joseph Guadalupe Nieves, aliás Minxams, poligamo.
9. — Juan de Santa Ana Izquierdo, *id.*
10. — Miguel Velazquez, *id.*
11. — Joseph Antonio Diaz, *id.*
12. — Joseph Hermenegildo Hidalgo, poligamo expontaneo, reincidente segunda vez en el mismo delito.

1. Id., *ibid.* 153, 1783 :
1. — Manuel Pablo Caravallo o Meyer, mulato libre de Mejico, poligamo.
2. — Alexandro Jose Figueroa, carpintero, poligamo.
3. — Navarra Francisca Cobarrubias, por el delito de dos veces casada.
4. — Manuel Jesus Pretonuno, poligamo.
5. — Bernardino Antonio Gomez, por poligamia.
6. — Juan Joseph Henriquez Mutado, dos vezes casado.
7. — Joseph Antonio Felipe de Ortega, dos vezes casado.
8. — Fray Miguel Repelo, religioso, por solicitante.
9. — Fray Pedro Devuelta, misionero, por solicitante.
10. — Fray Cristoval Guerrero, por solicitante.
11. — Fray Thomas Arcayos, del orden de San Francisco, solicitante.
12. — Fray Ramon Sanchez, solicitante.
13. — El padre Fray Juan de San Cirilo, religioso carmelita, solicitante.
14. — Fray Silvestre Levante, Dominico profeso, sacerdote, solicitante.
15. — D. Rafael Camacho Davila, cura, solicitante.

L'année 1796 parait avoir été d'un rendement plus faible. Six affaires seulement furent soumises à la Suprême[1].

Bigamie. — Les procès de ce genre, relativement assez nombreux, étaient punis assez sévèrement. Une veuve métisse, fileuse de coton à Mexico, Juana Gertrudis Rodriguez, avait contribué à dissimuler à la justice le crime de bigamie commis par sa fille. Le Tribunal la condamne à 200 coups de fouet et dix ans de bannissement[2].

Double baptême. — Tout ce qui touchait aux sacrements et à l'abus qu'on en pouvait faire tombait sous la juridiction du Saint-Office. Nous voyons en 1775 Rosalia Antonia Pacheco, poursuivie devant le Tribunal comme baptisée deux fois[3] ; l'ignorance générale devait singulièrement atténuer la gravité de ce délit.

Crimes contre le Sacerdoce. — Nous retrouvons à Mexico, comme à Lima, des clercs impatients qui célèbrent la messe ou qui confessent avant d'avoir reçu les ordres ; parmi

16. — Maria Gertrudis Felipa Rosas, poligamia.
17. — Maria Antonia Paulina Vazquez, *id.*
18. — Ana Josefa Mandusano y Valencia, Española de calidad (en la prision ecclesiastica de Valladolid).
19. — Manuel Antonio Vasquez Borrego, de calidad español, poligamia.

1. Id., *ibid.* 153, 1796 : « Remitimos á las superiores manos de V. A. en un paquete seis relaciones de causas de reos sentenciados definitivamente en este Tribunal. La primera contra Fray Eusevio de Villarejo, misionero apostolico del Colegio de Propaganda Fide de la Ciudad de Pachuca, por yluso y sequaz de falsa doctrina, — y contra Agostina Josefa de Jesus Vega Villavicencio Palacios, su dirigida, y complice en la misma causa, — — la de Matias Torrès, negro, por blasfemo, — la de Fray Francisco Cordon, por solicitante, — la de Mariano Ruiz Calejo, por proposiciones, — y la de Jose Mariano Ladron de Guevara, aliás Manuel Deseo, por proposiciones, para que en su vista se sirva prevenirnos la Superioridad de V. A. lo que estime conveniente. »

2. Arch. de Simancas. Inquisition. Mexico. 153, 1783.

3. Id., *ibid.* 153, 1775.

eux se trouve un moine indien Joseph Joaquino de Jesus Maria Martinez Moctezuma[1]. Un frère lai de Saint-François, Rafael Marcelo de Torres, dit Sota, s'est enfui de son couvent et s'est mis à célébrer la messe et à confesser, il réussit même à se faire nommer curé de Xicotepec. Le Saint-Office lui inflige 200 coups de fouet et dix ans de bannissement[2].

La sollicitation déshonnête en confession est châtiée aussi rigoureusement à Mexico qu'à Lima et donne lieu à de grandes discussions au Tribunal. En 1778 comparait devant le Saint-Office Fray Diego Mateo Yanez, franciscain observant et gardien du couvent d'Aquacatlan, dans l'évêché de Guadalajara. Il est poursuivi comme sollicitant, mais les faits sont douteux et les deux inquisiteurs, le Dr Manuel Ruiz de Vallejo et le licencié Nicolas Galante y Saavedra discutent pendant cinq heures sans pouvoir se mettre d'accord à son sujet. Ils décident de remettre l'affaire à la Suprême et de laisser en attendant l'accusé célébrer la messe dans le couvent de son Ordre où il sera transféré des prisons du Saint-Office. La Suprême le condamne à une pénitence secrète à huis clos, à la pratique des Exercices spirituels et à la privation perpétuelle du droit de confesser[3].

En 1784, le P. Fray Manuel de la Presentacion, religieux carmélite déchaussé, est condamné à la pénitence secrète, à deux ans de réclusion au noviciat de Puebla, à dix ans de bannissement de Mexico et de Madrid et aux punitions canoniques ordinaires[4].

Fray Gaspar Clemente, religieux profès de l'Ordre de Saint François, à Victoria, et missionnaire apostolique du Collège de Santa Cruz de Queretaro, est condamné en 1786 à la péni-

---

1. Arch. de Sim. Inquisition. Mexico. 153, 1783.
2. Id., *ibid.* 153, 1789.
3. Id., *ibid.* 153, 1778.
4. Id., *ibid.* 153, 1784.

tence secrète, abjure *de levi*, fera six mois de réclusion au Collège apostolique de San Fernando, sera banni pendant dix ans et privé du droit de confesser [1].

José Joaquin Menendez, curé de l'Asuncion de los Mejicanos, province de San Salvador de Guatemala, abjurera *de levi*, sera banni pendant trois ans des endroits où il a causé du scandale, et fera pendant un mois les Exercices spirituels au collège apostolique du Christ Crucifié de Mexico [2].

Fermin Aurelio de Tagle, troisième curé de la paroisse du Sagrario, restera captif pendant trois ans dans les prisons du Saint-Office, sera absous *ad cautelam* et banni pour dix ans de Mexico et de Hueypuxtla [3].

Le P. Fr. Feliciano Manuel Rincon, prêtre profès de l'Ordre de Saint Antoine Abbé, et conventuel de son Ordre à Mexico est accusé de délits d'une gravité particulière (*proposiciones y mala doctrina-pederastia*) mais il allègue son ignorance et sa stupidité, il n'a pas péché par manque de foi ni par adhésion volontaire à l'hérésie, mais par simple ignorance. Il en sera quitte pour quatre ans de réclusion au Carmel [4].

Fray Francisco Antonio de Alba, religieux prêtre de l'Observance de Saint François, abjure *de levi*, fait six mois de réclusion au monastère de San Fernando de Mexico, est banni de Mexico et de Madrid pendant cinq ans et privé du droit de confesser [5].

Pablo Francisco Raymondi, natif de Finale, sur le territoire de Gênes, abjure *de levi*, est privé du droit de confesser, et banni à perpétuité de Madrid et des Indes. Jusqu'à son

1. Arch. de Sim. Inquisition. Mexico. 153, 1786.
2. Id., *ibid.* 153, 1786.
3. Id., *ibid.* 153, 1788.
4. Id., *ibid.* 153, 1789.
5. Id., *ibid.* 153, 1790.

embarquement il restera détenu au Collège des Missionnaires Apostoliques de Pachuca [1].

Le procès d'Agustin del Rio de la Lora nous révèle un fait curieux et notable. Si impartial que se montrât en général le Tribunal, il n'était pas toujours insensible à la qualité des personnes. Il résulte des termes mêmes du procès qu'Agustin del Rio était un prêtre scandaleux. Une des femmes qui l'avaient accusé de sollicitations déshonnêtes vivait chez lui et l'on soupçonnait qu'elle n'y était qu'à titre de concubine, mais Agustin était commissaire du Saint-Office et prébendé à la cathédrale de Guadalajara ; on disait que le Roi l'avait nommé chanoine, « c'étaient là de hautes dignités ecclésiastiques, que le vulgaire croyait comparables à celles d'évêque ou d'inquisiteur ». Pour éviter le scandale, le Saint-Office n'avait pas ordonné l'arrestation du coupable et en référait à la Suprême [2].

SORCELLERIE. — Si le Saint-Office avait voulu poursuivre tous les superstitieux et tous les sorciers du Mexique, il n'eût pas suffi à la besogne. Il arriva souvent que des enquêtes criminelles dévoilèrent tout à coup d'abominables fonds de barbarie et de superstition folle; le Saint-Office et l'autorité royale, épouvantés de ce qu'ils voyaient et devinaient, faisaient le silence, et le mensonge conventionnel qui recouvrait ces profondes et incurables misères se refermait lentement. De temps à autre quelque sorcier inoffensif payait pour tous ceux que l'on ne voulait pas atteindre. C'est ainsi qu'en 1768, Mariana Candelaria, sorcière, jeteuse de sorts et de maléfices, reçut 200 coups de fouet, dut servir pendant six mois dans la maison de réclusion des folles et fut bannie de Mexico pour dix ans [3]. Josef Manuel Alcala, barbier créole, né à Tagi-

1. Arch. de Sim. Inquisition. Mexico. 153, 1791.
2. Id., *ibid.* 153, 1792.
3. Arch. de Sim. Inquisition. Mexico. 153, 1768.

maroa dans le diocèse de Valladolid de Mechoacan, fut condamné en 1785 comme sectaire, superstitieux et artisan de sortilèges. Il avait en sa possession une main de mort pour ne jamais se fatiguer. Sa condamnation fut sévère : pénitence publique, abjuration *de vehementi*, 200 coups de fouet, bannissement de Madrid et de Mexico, et de 20 lieues à la ronde pendant vingt ans, quatre ans de réclusion au château de S. Juan de Ulua comme domestique sans gages, mais il avait volé un manteau appartenant à la Vierge[1].

Un écrit anonyme, daté de 1787, nous permet d'entrer dans l'intimité d'une âme supertitieuse mexicaine. C'est un secret de conscience que devait lire seulement le directeur des âmes mentionnées dans l'écrit. L'auteur est un prêtre assiégé de visions diaboliques. Il voit le démon, il lui parle et note sur un journal les impressions que lui laissent ces redoutables visites : « Jour de Sainte Thérèse. Le démon m'a dit qu'il sentait une grande colère contre moi, parce que j'avais tenu le Christ dans mes mains tandis que je célébrais le Saint Sacrifice de la messe. » Le démon lui apparaît subitement et le remplit de terreur en lui affirmant qu'il l'entend du fond même de l'Enfer. D'autres fois, des anges lui apparaissent. L'un d'eux lui annonce qu'il tombera malade, et la prédiction ne tarde pas à se réaliser. Sa folie est contagieuse, une de ses pénitentes a une vision et croit bien avoir vu un ange ; au nom du Christ, le malheureux fou demande au démon Asmodée si c'est bien un ange qu'a vu Gertrudis[2]. Profondément respectueux du secret de la confession, les Inquisiteurs gardaient les confidences dans leurs dossiers inviolés et se contentaient sans doute de surveiller de loin les écarts du malade, qui leur révélait ainsi sa propre folie.

HÉRÉSIE. — Les causes d'hérésie ne sont pas très nom-

1. Arch. de Sim. Inquisition. Mexico. 153, 1785.
2. Id., *ibid.* 153, 1787.

breuses mais ne manquent pas de présenter un certain intérêt, parce qu'elles nous mettent en présence d'individualités rares et fortes qui, malgré de réels périls, préfèrent leur sentiment particulier à l'opinion de l'Église officielle.

L'hérésie résulte d'une construction spéciale de l'esprit, c'est un ferment de critique et d'indépendance, dont aucune crainte, aucun respect humain ne peut arrêter le développement chez certains hommes. Joaquin Muñoz Delgado, machiniste horloger du prince des Asturies, était un de ces personnages à l'âme inquiète et troublée. Le 4 novembre 1776, il s'était dénoncé lui-même au Saint-Office de Madrid, et avait été condamné l'année suivante à diverses pénitences canoniques pour avoir tenu des propos sentant l'hérésie, avoir possédé des peintures déshonnêtes, peut-être des livres obscènes, et mangé sans nécessité de la chair le vendredi. Il était passé au Mexique et n'avait su se garder de retomber dans ses vieux péchés d'autrefois. Il avait nié l'Enfer et la vie future, il avait mal parlé de la vie religieuse, de la claustration, du célibat ecclésiastique. Il s'était prononcé contre le culte des images. Il avait dit que c'était folie de les sortir en procession pour faire cesser une épidémie, que rien n'était plus facile que de faire un saint, qu'il ferait, quant à lui, de tels miracles, s'il le voulait, que tous le réputeraient pour un saint. Il s'était vanté de lire un écrit à travers un mur, de représenter un même homme en différentes attitudes dans un miroir. Il était allé jusqu'à prétendre avoir ressuscité un homme mort depuis deux heures. Le Saint-Office de Mexico lui intenta un nouveau procès, dans lequel plus de cinquante témoins déposèrent. On n'avait pas vu depuis longtemps une affaire aussi retentissante. Delgado aggrava son cas en prenant à partie les juges, dont il attaqua l'impartialité ; il fit preuve d'une audace et d'une obstination incroyables. Aussi la sentence se fit-elle particulièrement dure. Le 22 mars 1790, la Suprême, adoptant les motifs des juges de Mexico, le condamnent à abjurer *de levi*

en audience publique, toutes portes ouvertes; il devait être revêtu du sanbenito avec demi-croix de Saint-André, absous *ad cautelam,* et banni pendant dix ans au Peñon de Velez. On lui imposait en outre deux mois d'Exercices spirituels. Il était averti d'avoir à se comporter correctement à l'audience d'abjuration, s'il ne voulait pas qu'on lui mît la muselière [1].

Nous trouvons en 1783 un certain Francisco Tellez Giron poursuivi par le Saint-Office pour avoir nié le Purgatoire [2].

La même année, Francisco Laxe, dit Mendoza, galicien de vingt-huit ans, exerçant la profession de perruquier à Mexico, est condamné à abjurer l'hérésie et l'athéisme, dans une audience publique où il portera la muselière, il recevra 200 coups de fouet, verra tous ses biens confisqués, portera pendant deux ans le sanbenito et restera pendant vingt ans exilé de Madrid, de Mexico, de La Havane et des endroits où il a commis ses crimes. Le 16 décembre 1785, la Suprême confirme la sentence, mais fait grâce au coupable de l'affichage de sa condamnation en l'église de son village natal [3].

En 1786, nouveau procès d'hérésie contre Paul Ballin, créole, natif de Teocallichi dans l'évêché de Guadalajara, chef des milices de Toluca [4].

Le 30 mars 1787, Philippe Fabris est condamné par le Saint-Office comme hérétique et franc-maçon à une terrible peine. Il fera pénitence publique dans l'église de Saint-Dominique avec sanbenito à demi-croix de Saint-André, corde au cou, mitre en tête et muselière sur la bouche. Il abjurera *de levi*, sera absous *ad cautelam* de l'excommunication majeure qu'il a encourue *ipso facto*, par sa seule adhésion à la franc-maçonnerie. Le lendemain, il recevra 200 coups de fouet.

1. Arch. de Sim. Inquisition. Mexico. 153, 1789.
2. Id., *ibid.* 153, 1783.
3. Id., *ibid.* 153, 1776.
4. Id., *ibid.* 153, 1786.

Il sera conduit en Espagne, enfermé pendant dix ans dans un couvent de l'étroite observance, ou dans un pénitencier au choix de l'Inquisiteur général et à sa sortie de prison sera banni de tous les domaines de Sa Majesté. En attendant son départ pour l'Espagne, il sera reclus au couvent des Carmes déchaux de Mexico, fera une confession générale, constatée par écrit, à chacune des deux Pâques de Résurrection et de Pentecôte de sa première année de captivité. Il récitera tous les jeudis un *Credo* en l'honneur de la Très Sainte Trinité, le vendredi *el Vendito (?)* et le samedi une partie du Rosaire de la Vierge. Pendant le premier mois de sa détention, il fera les Exercices spirituels avant de se confesser, avec le directeur qu'on lui désignera.

La Suprême, par arrêt du 6 mars 1790, ordonne le transfert immédiat de l'accusé en Espagne et transforme ses dix ans de réclusion en quatre ans d'internement au Peñon de Velez. Le bannissement perpétuel des domaines espagnols est maintenu.

Le 13 février 1792, le malheureux adresse aux inquisiteurs une supplique émouvante qui montre à quel désespoir il se trouvait réduit [1]. La pièce est jointe au dossier et rien n'indique

1. Arch. de Sim. Inquisition. Mexico. 153, 1789 : « Puesto á los pies de V. E., con la mayor sumision (Felipe Fabris, de Udine en la Republica de Venecia) hace presente que, despues de haver sido penitenciado por el Santo Oficio de Mexico, recurrio desde aquella ciudad á la piedad de V. E. para que se dignase usar con el suplicante, en atencion á los trabajos que ha pasado en el largo tiempo de su prision que sufrio por cinco años, sin otro motivo que la simpleza y falta de conocimiento con que admitio una patente de framason, aunque su inocencia pudiera merecer de su justificacion y misericordia de V. E. que en España se biese el excesivo rigor con que se castigo en Mexico, envileciendo con un castigo publico su decencia de su persona, con admiracion de toda aquella ciudad. Se hace cargo el suplicante de que tiene estos trabajos, para ofrecerlos á Dios en descargo de lo que se ha ofendido en esta vida, aunque no haya pecado contra su fé que enseña la Santa Religion Catolica. Y por lo mismo, deseando ya reunirse á su familia y finalizar en paz lo que

qu'une suite quelconque ait été donnée à la requête du prisonnier.

De 1788 à 1792, un grand procès, « la cause la plus grave qui eût été jugée depuis un siècle » occupa le Saint-Office de Mexico. Rafaël Gil Rodriguez, revêtu des ordres mineurs, avait été arrêté le 9 octobre 1788 comme hérétique formel et judaïsant. C'était un clerc que l'étude des textes avait converti à l'ancienne loi, en haine de l'idolâtrie et du culte des images. On avait saisi une lettre en latin où il promettait à Jéhovah de propager sa loi sur toute la face de la terre : — « *Da mihi fortitudinem pristinam legis tuae... et ego faciam justitiam et misericordiam tuam, contentam 613 preceptis, per omnem terrarum orbem.* » On pensait qu'il s'était circoncis, mais un chirurgien militaire l'ayant opéré d'un phymosis, on ne pouvait savoir si la circoncision apparente n'était pas chez lui le résultat de cette opération. On l'accusait d'avoir circoncis une autre personne. Il ne mangeait point de porc, il n'avait point voulu répondre la messe, il traitait les images d'idoles et les décrochait quand il le pouvait, il n'aimait point à réciter le chapelet, il disait qu'il ne fatiguerait pas un cheval pour aller à la messe, que la confession n'était pas nécessaire et qu'il fallait ne se confesser qu'à Dieu. Les qualificateurs avaient retenu 29 propositions formellement hérétiques et tenaient Gil pour un blasphémateur impie et pervers et pour un judaïsant avéré.

falte de su vida, suplica humildemente á V. E. mire con ojos de piedad un pobre anciano estrangero, falto de todo amparo, y se digne indultarse el tiempo que le falta de su penitencia, y permitir que pase á incorporarse con su familia y buscar los medios de subsistencia, antes que su edad acave de inutilisarle por el trabajo, y se vea en dura necesidad de mendigar, no dudando el suplicante que la cristiana conducta que observo en la reclusion del Carmen de Mexico, y que ha continuado hasta el presente movera el piadoso corazon de V. E., juntamente con hallarse en el octavo año de prision y penitencia. Asi lo espera de la piedad de V. E. Sevilla y febrero 4 de 1792. »

L'acte d'accusation, dressé le 27 octobre 1789, comprenait 114 paragraphes. Soixante-treize témoins furent entendus. L'accusé se défendit avec une hauteur et une audace extraordinaires, il répondit point par point à tous les chefs d'accusation, il écrivit de longues dissertations, il finit par injurier ses juges, par les appeler « inquisiteurs de m... ». On se demandait s'il n'était pas devenu fou, mais on le condamna comme si on l'eût cru doué de sa pleine raison. Sa sentence devait lui être lue en *auto de fé* public, il devait y paraître avec les insignes de *relaxado* et être livré au bras séculier, s'il ne montrait par des témoignages évidents son désir sincère d'être réconcilié avec l'église. Un des consulteurs, tenant l'accusé pour dément, avait proposé de ne le condamner qu'à la réclusion perpétuelle. Les autres juges n'avaient pas osé prendre sur eux de faire exécuter la sentence, sans en avoir informé la Suprême, mais prièrent instamment les membres du Conseil de ne permettre en aucun cas que l'accusé demeurât aux Indes, ni libre, ni même prisonnier, car c'était un homme hardi et violent, dont la vengeance était à craindre (29 février 1792). Le 5 septembre 1792, la Suprême confirma la sentence des juges de Mexico. Gil devait être livré au bras séculier s'il ne se repentait pas avant l'exécution de la sentence. S'il se repentait, il devait être banni des Indes, envoyé en Espagne et y vivre reclus jusqu'à sa mort [1].

Bien pâle auprès du judaïsant Gil Rodriguez apparaît le biscaïen Pablo Juan de Catadiano, qui semble avoir respiré l'air de France avec trop de satisfaction. Il approuve la mort de Louis XVI, il dit que le roi n'était qu'un ivrogne et se laissait mener par la reine : conseillée par Necker (!) elle lui faisait signer dans l'ivresse des édits contraires aux intérêts de l'État. Pablo médit du gouvernement de l'Espagne, se moque des défenses de lire des livres, déclare qu'il brûlerait plutôt les

1. Arch. de Sim. Inquisition. Mexico. 153, 1792.

siens que de les donner aux Inquisiteurs. Il traite d'hypocrisie les exercices de la Sainte École[1]. « Ceux qui les suivent sont tous des négociants, qui au sortir des réunions s'en vont signer sans vergogne les contrats les plus illicites. » Il se moque des coups de discipline que s'infligent les religieux. Il applaudit à la liberté de conscience. Il parle, en un mot, en vrai philosophe, mais vu son peu d'instruction — en matière religieuse, sans doute — les qualificateurs se contentent de le déclarer suspect *de vehementi*. Il fera pénitence dans la salle d'audience du Tribunal, en présence de douze commerçants, ses confrères[2], il fera un mois d'Exercices spirituels, puis sera conduit en Espagne et banni à perpétuité de Madrid et des résidences royales[3].

Le Dr Jean Santa-Maria ne se confesse pas, ne connaît pas les mystères de la religion et donne l'impression d'un homme sans religion, sans foi ni loi. On l'a entendu émettre des propositions téméraires. Il a dit que l'Extrême-Onction ne peut être un remède pour le corps. Il a prétendu « que la fornication peut en être un, qu'il l'a ordonnée à quelques-uns de ses malades et qu'ils s'en sont fort bien trouvés. » Il lit des livres défendus. On dénonce ce scandaleux au Saint-Office qui le condamne à dix ans d'exil aux Philippines ; mais le Tribunal se ravise et le renvoie en Espagne. Pendant le voyage, il charme ses loisirs en composant des poésies qui montrent en lui un *Afrancesado,* assez sympathique à nos yeux[4]. La

1. Association pieuse de Mexico.
2. Il était négociant lui-même et avait été dénoncé par un confrère.
3. Arch. de Sim. Mexico. 153, après 1793.
4. Id., *ibid.* 153, 1805. Son dossier contient quinze pièces : *A mi amor.* — *Mis necesidades* (consolation philosophique). — *Mi ambicion* (pièce anacréontique). — *Mi suerte varia* (il expose avec une certaine verve les vicissitudes de sa fortune). — *Mi temperamento* (pièce pleine de sensibilité). — *Mi caracter.* — *Mi destino.* — *La verdadera moral.* — *La flaqueza de Lucio.* — *Por la Luz Vallesillo* (une actrice en grand renom à Madrid). — *La perra de Laura.* — *Ynvective de un republicano frances contra su*

Suprême confirma la sentence des juges de Mexico, mais changea les dix ans d'exil en dix ans de service à l'Hôpital de Ceuta, qui se trouva ainsi pourvu gratuitement d'un médecin.

Et telle nous apparaît aux Indes « la toute bénigne Inquisition du XVIIIe siècle ».

---

patria, por la exaltacion al trono del Consul Napoleon Buonaparte (ce morceau, d'allure assez fière, émet l'idée très juste que le servilisme de la France est la véritable cause de la ruine de la liberté). — *El sueño* (poème d'amour). — *El misantropo* (invective). — *La prision* (poème élégiaque).

Voici les deux dernières strophes de ce dernier poème :

Cavilacion continua y permanente
Mis horas acibara,
Y encuentro que la invidia sobre avara
Contra mi encarnizo su agudo diente,
Y aun distinguo la mano
Que me dirige tiro tan insano.

El destino futuro e inefable
Atroz me martiriza
El cruel porvenir me aterroriza,
Aunque le oculte abismo impenetrable
Y el golpe postrimero,
Pues sera inevitable, yo la espero.

Advertencia. — Para componer este poemito se valio el autor de todos los sentimientos que la inspiraron la soledad y la prision, adonde fue conducido por una disgracia, y aunque en ella no padeciese tanto como dice la agitacion de su entusiasmo, ó mas bien la licencia que tiene el poeta para fingir sobre un hecho cierto ó verosimil le aseguran la garantia de su composicion.

APPENDICE

LA BIBLIOTHÈQUE DE MANUEL GIJON BOURGEOIS DE QUITO EN 1789

	Exemplaires.
Vida de la Sierva de Dios, Mari Ana de Jesus	119
El espectador	9
El paisano que hizo fortuna	1
La paisana que hizo fortuna	2
Espiritu de Lionis	2
Academia sagrada	1
Cuentos Arabes (tomos II, VIII, IX, X)	4
Mil y una Noches (tomo III)	1
Sermones de Coliert (tomos I y II)	2
Oraciones funebres de Bosuet	1
id Flechier	1
Fabulas de Ysope	1
Exemplares de la Sierva de Dios	36
Cartas del cardenal de Ossat	5
Amigo de los hombres (tomos II, IV, V, VI)	4
Pasatiempo agradable	1
Tratado del libre albedrio	1
Rogerio Buentiempo	1
Consideraciones sobre el comercio de Inglaterra	1
Ensayo sobre la electricidad	1
Confesiones del Conde	1
Histoire de Francia (tomos XVI-XXIV)	9
Bagatelas morales	1
Ceremonias de la Yglesia por Lebrun	4

	Exemplaires.
Diccionario de casos de consciencia (I y II)	2
Monarquia francesa	1
Sermones del P. Sard	5
Cartas de un Frances	1
Curso de Bellas Letras (t. I)	1
Fisica de Regnaul	5
Memorias del conde de Gramont (t. I.)	1
Suzesos de amor y fortuna, — Novela	1
Obras de Hamilton	4
Apuesta ganada	1
Cassa rustica	1
Leciones fisicas	1
Sermones del Padre Comina	1
Historia de los reyes de Sicilia	4
Revoluciones de España	5
Consejos a una amiga	1
Confesion sin exemplo	1
El desgraciado provençal	1
Diccionario de Richelieu de lengua franzesa	1
Reflexiones cristianas	1
Obras de Moliere	7
Vida de Cromwell (t. II)	1
Examen sobre la Electricidad	1
Coleccion de piezas separadas	1
Obras de Saint Evremond (t. IV)	1
Poema de la Religion	1
Sermones de Santo Tomas de Villanueva	2
La huerfana Ynglesa	2
Solitario español	2
Sermones nuevos (tomos II y III)	2
Conferencias monasticas	5
Retiro del F. Croiset	2
Discursos de Literatura	5
Fisica de Nolet	5
Chimia medicinal	1
Obras de Villedieu	9
Instituciones mathematicas	1

	Exemplaires.
Dean de Kilennia	3
Discurso sobre Tacito	1
Sermones de San Clemente	9
Historia de los viajes (en LXII tomos)	61
Viaje del P. Labat	8
Vida de los Santos Padres del Yermo	5
Sermones de Boisier	5
Historia general	4
Romance comico (tomos I y II)	2
Vida de Mariana	2
Viaje de Francia (tomos I y II)	2
Memorias de un hombre de qualidad	4
Historial natural	8
Historia de los viajes (t. I)	1
El soldado afortunado (t. I y II)	2
Vida de Cromwell (t. I)	1
Poliantea (t. I)	1
Silbeira exposita (t. III)	1
Dicionario comico	1
Exemplares de la Sierva de Dios	19
Guerra de Flandes	7
Historia del conde de Saxe	2
Cartas de Bielfed	2
Cartas modernas (t. I y III)	2
Comercio de Ynglaterra (t. I et II)	2
Comercio de España	1
Cartas de Tolossa	1
Historia de Francia	12
Aventuras de Ramon (tomos I y II)	2
Historia de mis dias (tomos I y II)	2
Historia del Paraguay	6
Historia de Gil Blas	4
Amadis de Gaula (I, III, IV)	3
Romance de Elizabet	2
Ylusiones del corazon	2
Memorias de Raban (t. I y II)	2
Modo de negociar con los soberanos	2

	Exemplaires.
Antiguo Testamento	1
Nuevo Testamento	2
Diccionario predicable	1
Chimia medicinal	1
Segunda Juaneta	1
Historia de Ypolito	1
Aventuras de Roberto	1
Psyquis y Cupido, fabula	1
Diccionario de comercio	3
El embajador	1
Obras de Sacy	1
Relaciones de la mar del Sur	1
Guerras de Francia (t. I)	1
Sinodales de Santiago	1
Historia del patriarca Josef	1
Exposicion de Silbeira (t. I y II)	2
Sermones del P. Concuia (t. II)	1
Obras de Racine	1
Kempis	1
Exemplares de la Sierva de Dios	19
Biblia	1
Diccionario de Moreri (con el suplemento)	9
Diccionario de Chimia	4
Journal economico del año de 1751	4
id. 1752	4
id. 1753	4
id. 1754	4
id. 1755	4
id. 1756	4
id. 1757	3
Obras de Moliere	8
Los ilustres desterrados	2
El buen jardinero	1
Cartas contra Voltaire	3
La diversion de las damas	1
Las delicias de Suiza	4
Arte de fabricar paños	1

	Exemplaires.
Obras de Madama Ricoboni	9
Fastos de Luis XV	1
Diccionario geografico	1
Cartas de Henrieta	1
La paisana que hizo fortuna	4
Fidor	1
Historia de Clarisa	7
Anecdotas chinas y americanas	2
Historia de Jesu	2
Amelia	2
Novelas de Madama Gomez	8
Historia de las conjuraciones	10
Diccionario picaresco	3
Analisis de la Historia	1
Gramatica franzesa	1
Pieças separadas de la Ricoboni	1
Cuentas formadas	1
El paisano que hizo fortuna	4
Cartas de Valiere	2
Pamela	4
Viages de Rakoke	6
Elementos de agricultura	2
Conferencias de San Agustin	2
Cuentos divertidos	7
Pharmacopea	1
Romanzes varios	2
Cartas del mismo (*sic*)	1
Biblia. — Concordancia de los Evangelios	4
Caussas divertidas	2
Retrato natural	2
Leyes de los Estados-Unidos en America	1
Concordia de las epistolas de S. Pablo	1
Nueva disputa de Auxiliis	1
Comedias de Terencio	1
Mercurio galante	1
Instituciones del derecho eclesiastico	1
Biblia sacra	1

	Exemplaires.
Concordia de los Evangelios	1
Historia de Flavio Josefo	1
Opuscula de Deo del cardenal de Lauria	1
Revoluciones de la America ynglesa	1
Consideraciones de las Colonias de Santo Domingo	2
Examen del materialismo	2
Anales politicos	2
Mañanas del Palacio Real	1
Correo de la Europa	9
Sociedades politicas	2
Calculos hechos	1
Anecdotas del conde-duque de Olivares	1
La felicidad publica	1
Anedotas de la Europa	2
Memorias de un ciudadano	2
Caussas divertidas	1
Memoria apologetica	1
Viajes de montaña	1
Pintura de Paris	2
Sermones del P. Queimona	2
Correspondencia de Hernan Cortes con Carlos Quinto	1
Jornadas morales	2
Diccionario rural	3
Dialogo español y franzes	1
La verdad dela religion cristiana	1
Comedia del padre de familia	1
Los dichosos huerfanos	4
Devocion al corazon de Jesus	1
Escuela de los maridos	2
Negocios de Ynglaterra con sus Americas, quadernitos	15
El huerfano normando	2
La filosofa cassada	1
El destino de la America	1
El pensador solitario	1
Thomas Caulican, comedia	1
El ynfortunado Napolitano	2
Usso de los thelescopios	1

	Exemplaires.
Autenticidad de los libros del nuevo y antiguo Testamento.	1
Obras y relaciones de Antonio Perez.	1
Alegacion en pro y en contra	1
Pohesias diversas.	1
El prozesso de los tres reyes.	1
Revoluciones de America.	1
Ofrenda a el altar y a la patria.	1
Nezesario universal.	1
Cartas de dos curas.	1
Descripcion de Roma antigua y moderna	1
Arte de hacer velas.	1
Observaciones sobre el magnetismo animal	1
El perfecto tintorero.	1
Cultura perfecta.	1
Medios de extirpar la usura.	1
Jean Nemours.	2
Poliantea (t. II)	1
Guerras civiles de Francia (t. III)	1
Mil y un favores. Romanze.	5
Almanaque real.	1
Artes y oficios.	2
Exemplares de Mariana de Jesus.	54
Obras de Amillon tomos I, II, III, IV, V, VII	6
Govierno economico.	1
Anales de la virtud.	2
Cuentos pare reir (t. II°)	1

VOYAGE D'ANTOINE DE BRUNEL

EN ESPAGNE

(1655)

En 1665 paraissait à Paris, chez le libraire Charles de Sercy, un volume in-quarto ayant pour titre : *Voyage d'Espagne cvrieux, historiqve et politiqve. Fait en l'année 1655. Dédié à Son Altesse Royale Mademoiselle.* L'année suivante, des exemplaires de la même édition étaient mis en vente avec un titre portant le nom du libraire parisien Robert de Ninville. En cette même année 1666, le *Voyage d'Espagne* fut réimprimé deux fois à La Haye par les frères Steucker, et une fois à Amsterdam par Abraham Wolfgang. En 1667, Abraham Wolfgang imprima de nouveau le *Voyage.* (Les deux éditions imprimées par Wolfgang portent sur le titre : *A Cologne, chez Pierre Marteau.)* Ces cinq réimpressions de La Haye et d'Amsterdam sont du format petit in-12.

Aucune de ces éditions n'indique le nom de l'auteur. Les bibliographes ont attribué le *Voyage* à un Hollandais, « Aerssen van Sommelsdyck », et les catalogues des marchands de livres reproduisent complaisamment cette attribution, dont la fausseté a été démontrée depuis longtemps déjà[1]. Le Hollandais

---

1. Voir : *Journal d'un voyage à Paris en 1657-1658,* publié par A. Prosper Faugère. Paris, 1862, in-8°.

Compte rendu des lectures faites à la Section d'histoire et de philologie, par M. Hippeau, DANS Revue des Sociétés savantes des Départe-

dont il vient d'être question se nommait en réalité François van Aerssen, seigneur de la Plaatte; il était fils de Corneille van Aerssen, seigneur de Sommelsdyck (1602-1662), qui fut gouverneur de Nimègue, petit-fils du célèbre ambassadeur François van Aerssen (1572-1641), arrière-petit-fils de Corneille van Aerssen (1543-1627), greffier des États-Généraux des Provinces-Unies.

François van Aerssen, seigneur de la Plaatte, naquit en 1630. Il avait environ vingt et un ans quand son père le confia à un gentilhomme protestant du Dauphiné, qui, après avoir fait ses études dans les Pays-Bas, y avait pris du service dans les troupes du stathouder Frédéric-Henri. Ce mentor se nommait Antoine de Brunel, seigneur de Saint-Maurice; il appartenait à une famille de petite noblesse du Trièves. Né le 22 juillet 1622, il n'avait que huit ans de plus que son élève. De 1651 à 1655, ils voyagèrent en France, en Allemagne, en Italie et en Espagne. François van Aerssen se noya en 1658 ou 1659 en passant d'Angleterre en Hollande. Antoine de Brunel vécut jusqu'en 1696.

Le *Voyage d'Espagne* a été entièrement rédigé par Antoine de Brunel : il ne peut y avoir le moindre doute à cet égard. Sur un feuillet de garde d'un exemplaire de la première édition, se trouve la déclaration suivante :

Je Messire Antoine de Brunel, chevalier, seigneur de Saint-Maurice, Soison, Saint-Didier et autres lieux, suis auteur de cette relation et voyage d'Espagne que j'y fis en 1655 et en ayant presté mon manuscript en 1664, à M. le marquis de Poigni et au sieur de Lorme

ments. Quatrième série. Tome IX. Année 1869, 1er semestre. Paris, 1869, p. 300.

Charles Revillon. *Un voyageur dauphinois resté inconnu : Antoine de Brunel,* DANS Bulletin de l'Académie Delphinale. Troisième série. Tome XV. 1879. Grenoble, 1880, pp. 127-164.

R. Foulché-Delbosc. *Bibliographie des voyages en Espagne et en Portugal,* DANS Revue Hispanique, III, 1896, pp. 63-68.

à Paris, ils en prindrent une copie qui ayant couru elle tomba entre les mains du sieur Choart, trésorier de France, et du sieur Justel, qui la firent imprimer.

Du depuis il a esté imprimé à Cologne et à Bruxelles : et après à la Haye en Hollande en 1666, et dédié à M. le prince d'Orange : la dédicace est de M. Perrachon, advocat, demeurant à Paris. L'advertissement du libraire au lecteur est de moy.

Sercy, libraire de Paris, qui a imprimé celui-cy, m'en donna quelques exemplaires ayant sceu que j'en estois l'auteur et par là s'exempta de payer le restant de 600 liv. qu'il avoit promis au sieur Choart pour le manuscript.

Un conseiller au Parlement, M. de Veynes, écrivit sur un autre exemplaire de la première édition : « *dono authoris* M. de Brunel, seigneur de Saint-Maurice. » Guy Allard, dans sa *Bibliothèque du Dauphiné* (1680, p. 51), enregistre l'attribution. Et enfin les manuscrits du *Voyage d'Espagne* qui nous sont parvenus montrent avec la dernière évidence que l'auteur est bien Antoine de Brunel et non le jeune Hollandais. Mais le libraire Charles de Sercy avait soigneusement fait disparaître tout ce qui aurait permis de découvrir le nom des voyageurs ; il avait aussi retouché çà et là le style de Brunel, transposé certains passages, adouci certains mots.

Il nous a semblé que ce voyage, le plus remarquable de ceux que nous a laissés le XVIIe siècle, méritait d'être connu sous sa forme originale : nous imprimons donc le texte que donnent les sept manuscrits [1] dont nous avons connaissance,

1. Ces manuscrits sont les suivants :
1. — Bibliothèque Nationale (Paris), Fr. 19.021.
2. — Bibliothèque Nationale (Paris), Fr. 24.195.
3. — Bibliothèque Nationale (Paris), Fr. 9.044.
4. — Bibliothèque Nationale (Paris), N. a. fr. 105.
5. — Bibliothèque de l'Arsenal, 3214. 12. H. F.
6. — Bibliothèque de l'Arsenal, 3547. 13. H. F.
7. — Biblioteca Nacional (Madrid), Fe 110.

en laissant naturellement de côté les modifications de Sercy. Ces sept manuscrits sont des copies de l'original et ne diffèrent entre eux que par des variantes orthographiques, — à peine, de loin en loin, par des mots mal lus et mal copiés, — qu'il eût été puéril de noter.

Charles CLAVERIE.

VOYAGE D'ESPAGNE

CHAPITRE PREMIER

A nostre sortie d'Italie, l'an mille six cents cinquante quatre, nous devions passer en Espagne. Mais parce que Monsieur de Sommelsdyck avoit resolu que M. de Spyck, son second fils, feroit le voyage, et qu'il nous avoit ordonné de l'attendre à Montpellier, où il luy avoit commandé de se rendre de chez un gentilhomme de Xaintonge où il avoit esté quelques mois, nous fusmes obligés de l'y attendre; il ne nous y joignit qu'environ le mois de decembre. La rigueur de la saison nous fit resoudre d'y passer l'hyver, et de remettre nostre voyage au commencement du printemps. Mais, par ce qu'au mois de mars il faict desja beau en Languedoch, nous en partismes le sixieme.

Je ne m'amuseray pas à descrire tout ce que nous vismes de cette agreable province, ny à raconter tout ce que nous en apprismes de considerable, en la traversant presque d'un bout à l'autre; non plus qu'à parler de la Guyenne, par où nous passasmes, ny de Bayonne, où nous prismes nos mesures pour sortir de France avec seureté. Comme nous ne fismes toute cette traite que pour aller en Espagne, je luy reservay toute ma curiosité, et je ne commençay à charger mes tablettes de remarques, que lors que je fus prest d'entrer sur la frontière, pour ne pas oublier quantité de particularitez que j'y ai apprises, du pays, des mœurs, du gouvernement et de l'estat present de cette imperieuse nation qui l'habite.

J'en veux faire icy un extrait, et de tout ce que j'ay couché sur divers brouillars, pendant nostre sejour à Madrid. Il faudroit que je demeslasse la confusion mesme, si je voulois y apporter quelque ordre. Tout y paroistra de la façon que je l'ay veu et que je l'ay appris ; et s'il y a souvent des repetitions, c'est que je n'entreprens pas un ouvrage lié, et que je veux laisser courir ma relation selon les objets, les lieux, les temps, les personnes, les compagnies, les entretiens et les reflexions qui se sont presentées à mon esprit. Roulant sur tant de matieres, et non seulement sur ce que j'ay veu, et qui nous est arrivé, mais aussi sur tout ce que j'ay ouy, et dont j'ai tasché de m'informer le mieux qu'il m'a esté possible, ce ne sera pas merveille s'il y a des endroits où je diray peut-estre des mensonges sans mentir, et d'autres où j'erreray, sans croire de faillir. Mais ne destinant cet escrit qu'à ceux qui en ont veu jetter les fondemens et assembler les materiaux, et qu'à nous servir de memoires d'une partie de cette vie que nous employons depuis six ans à estudier le monde, en la vraye et grande escole qui est le voyage ; les meprises, les erreurs et les fautes qui s'y trouveront, et que j'ay commises, ou qui m'ont esté données, seront des taches qui ne paroistront pas, et dont nous pourrons nous defaire à mesme temps que nous les reconnoistrons. Que si par hazard il tomboit entre les mains de quelques autres, ils en pourront prendre le certain et le fort, et laisser le douteux et le foible, sans se prendre à moy de ce qui n'est pas escrit pour eux. Cependant j'ay mis peine de ne pas pecher par moy-mesme, ou par autruy, que le moins qu'il se pouvoit, et ce que je marquois le soir, selon les divers objets et les differentes compagnies que j'avois veues le jour, je le repassois le lendemain, pour m'en enquerir des personnes que je croyois me pouvoir detromper, si j'avois esté instruit à faux, et me donner de meilleures lumieres, si celles que j'avois prises n'estoient pas legitimes. En suivant cette methode, j'ay satisfait, bien ou mal, à la curiosité que j'avois de connoistre chez soy

cette altiere et prudente nation qui n'en sort gueres que pour commander aux autres, et en asseurer l'obeissance à son roy par des garnisons et des colonies qu'il envoye aux places qu'il tient au vieux et nouveau monde, et par le moyen des gouvernemens et des magistratures qu'il donne exclusivement à tous ceux du pays.

Estans resolus d'y entrer du costé de S. Sebastien, qui est le plus aisé, et pour le faire avec plus de seureté, nous fusmes coucher au dernier bourg de France, qui se nomme S. Jean de Luz. Comme il fait tout le commerce d'entre ces deux frontieres, il vaut une bonne ville, car il est grand, vaste, riche et bien basty. On estime fort les matelots qu'on en tire, pour la pesche des moruës et des baleines. Nous y trouvasmes des Flamans, qui en avoient loüé une cinquantaine, pour les y employer aux Terres Neuves.

On commence de s'appercevoir dès Bayonne que l'humeur de ces peuples tient un peu de celle de ses voisins, et qu'ils sont rogues et peu communicatifs avec l'estranger. Les femmes y marchent couvertes de leurs cotillons, qu'elles se jettent sur la teste, et descouvrent leurs fesses pour couvrir leurs joües.

Nous n'avions le lendemain à faire que deux lieuës, pour estre dans les terres du roy d'Espagne, et nous descouvrismes d'assez loin Fontarabie, qui est une forteresse sur l'embouchure du Bidazo. C'est un fleuve, ou plustost un torrent qui separe les deux royaumes. Il est assez large à l'endroit où on le passe, qui est marecageux, et qui se grossit et se diminue par le flux et le reflux. Quand il est bas, il est guayable en beaucoup d'endroits. Sur son bord est Andaye, petit bourg ou village qui est vis à vis de Fontarabie, n'y ayant que l'eau entre deux.

Il faut aller chercher la barque plus haut. Nous eusmes de la peine à la trouver, n'ayant pas pris le chemin droit par Ougrongne, à cause que le maistre des postes y joüe piece à ceux qui voyagent sur leurs chevaux. Les droits de la barque

sont à moitié aux François et à moitié aux Espagnols. Ceux-là tirent le payement quand on passe en Espagne, et ceux-cy le touchent de ceux qui vont en France; mais de tous les deux costez, on rançonne egalement le monde.

Il y a autant de communication sur cette frontiere que s'il n'y avoit point de guerre entre les deux nations; aussi n'a-t-elle pas besoin qu'elle s'y fist, car la desolation y seroit aussi-tost universelle, car c'est un pays pauvre et montagneux, et où il ne croist que du fer, tant ce qu'en tient la France, que ce qu'en possède l'Espagne, et qui en est la plus grande partie. Il se nomme Biscaye. On y parle une langue qui n'est entendüe que par ceux du pays; aussi est-elle si pauvre, qu'un mesme mot signifie plusieurs choses. Et pour ne la faire passer dans un commerce general, on ne l'escrit point, et les petits enfants apprennent en l'escole à lire en castillan ou en françois, selon le roy auquel ils sont sujets.

CHAPITRE II

C'est une surprise bien grande, que dès qu'on est au-delà du Bidazo on n'est plus entendu si l'on ne parle espagnol; au lieu qu'un moment auparavant on s'aydoit du françois. Après avoir fait un demy quart de lieuë, on trouve Irun, premier bourg appartenant au roy d'Espagne : on ne demande ny passeport, ny raison de ce qu'on y vient faire, et on diroit qu'il n'y a aucune guerre ny defiance. Seulement, l'alcalde vient au logis demander deux reaux comme un droit qui luy est deub; mais au retour, et lorsque l'on veut passer en France, on n'en use pas avec cette mesme retenuë.

On nous traita au logis de la poste de mesme que nous l'estions au chemin de Naples, et encore plus maigrement. De petits plats, remplis de petits morceaux, nous faisoient deses-

perer de pouvoir nous rassasier; mais il en vint encore assez pour nous contenter car on servit plats après plats. Quand il fallut payer, on nous escorcha, car nous fusmes contraints de donner quatre escus pour un repas qui n'en valoit pas un.

Au travers de beaucoup de montagnes qui font un chemin assez incommode et pierreux, nous allasmes ce mesme soir coucher à S. Sebastien. On en est auprès sans le veoir, y ayant une grande butte de sable qui le couvre; quand on l'a passée, on veoit cette villette au pied d'une montagne qui la deffend de la mer, bien que presque des deux costez elle l'embrasse de ses ondes qu'elle envoye assez avant pour y former un port. Mais pour y asseurer les vaisseaux, on y a faict un reduit, en forme de bassin, où ils viennent à costé de la ville, et au pied de la montagne qui les couvre du vent et de la tempeste. Bien qu'il n'y ait aucune apparence qu'ils y puissent estre maltraistez par l'orage, on nous dit qu'il s'estoit veu neantmoins des temps si estranges, qu'ils y ont fracassé dans le port mesme les navires qui estoient à l'ancre. Il est vray que ceux qui y entrent ne sont pas des plus grands, car il n'y a de l'eau que pour les barques ou les chaloupes. Les vaisseaux de guerre se tiennent au Passage, qui est un autre port ou plage, à un quart de lieuë de cette ville, tirant vers Fontarabie. C'est là où le roy d'Espagne tient son esquadre de vaisseaux dans la mer oceane. Elle n'est pas à present en fort bon estat, car elle revint de Bordeaux assez delabrée, et on ne travaille point à la raccommoder, faute d'argent.

Au devant de S. Sebastien, on voit sur le sable un grand vaisseau commencé, et qui devoit servir d'admiral; ce seroit une belle piece si elle estoit achevée, mais on nous apprit qu'elle est en cet estat depuis longtemps et qu'on y a depensé plus de millions qu'il n'en falloit pour une douzaine de telles fabriques, mais que ceux qui les ont depensez en ont volé la meilleure partie.

Bilbao et Sainct Sebastien sont les principaux ports que tient

le roy d'Espagne en la mer oceane et on parle encore d'Ortugna qui est celuy où se tint dernierement trop longtemps le marquis de Sainte-Croix, pensant que Bordeaux estoit sur le point de se remettre sous l'obeissance de son roy, s'il ne le secouroit. Il ne pouvoit choisir un lieu plus propre pour le rafraischissement de sa flotte, puis qu'il n'y a endroit où il croisse plus de citrons et d'oranges. Aussi s'en fait-il un grand trafic en France, aux Pays-Bas et en Angleterre. S'il y eut plus de contentement qu'il n'en eust eu à combattre Monsieur de Vandosme, il le paye cherement, car il est en prison depuis son retour d'un si bel exploit.

Sainct Sebastien est situé dans un petit païs qu'on nomme Guipuscoa. Le commerce y attire beaucoup de monde. Bien qu'elle ne soit qu'une villette, elle est fort ramassée et extremement peuplée : plusieurs familles demeurent en une mesme maison, et un marchand estranger est contraint d'y loger chez un bourgeois, ne pouvant tenir maison entiere. Il y a quantité d'Allemands qui sont contraints d'y vivre de cette façon. Ce qui a introduit cette coustume, c'est qu'au commencement qu'ils ont trafiqué, ils ont donné par liberalité et pure gratification un pour cent à leur hoste, de toutes les marchandises qu'ils vendoient. Et pour se conserver ce profit, ils ont fait cet ordre, qui a causé un procès à quelques-uns d'eux qui ne le veulent pas observer. Ce qui me plaist le plus de la ville, est que les ruës y sont larges, fort droites et tres-bien pavées d'une pierre qui est comme celle de Florence.

Le principal revenu de tout ce pays se tire de quelques mines de fer. Il y en a de si riches, et d'un métal si pur, qu'elles en peuvent fournir à toute l'Europe. Les laines de la Vieille Castille s'y embarquent aussi en bon nombre de sacs et de balles, qu'en envoyent les marchands de divers lieux.

Un gentilhomme de la Franche-Comté, nommé le baron de Vatteville, en est gouverneur, et de tout le Guipuscoa. Il

s'y tient à present; et bien qu'il aye rendu de bons services à l'Espagne, et notamment en ces derniers troubles de Bordeaux, et qu'il aye si bien pris l'humeur espagnole, qu'il en a comme oublié sa langue et son pays, on ne laisse pas de luy envier beaucoup cet employ, auquel est joint celui de general des vaisseaux. Nous le fusmes voir, et il nous receut assez bien; mais il ne nous rendit point la visite, et nous en partismes sans luy dire adieu.

Nous y sejournasmes près de trois jours, et y passasmes les festes de Pasques. Nous avions esté recommandez à un fort honneste marchand qui, l'apresdisnée, nous mena à un couvent de religieuses, où nous oüismes une pitoyable musique. Un Bordelois, qui est au baron de Vatteville, ayant cognoissance à ces chastes renfermées, leur fut parler après la musique, et elles le prierent de nous mener dans leur parloir, souhaitant de nous voir et de nous entretenir : mais comme nous n'entendions encore que quelque peu la langue, nous nous en excusasmes. Leur couvent est sur une hauteur d'où l'on peut fort bien battre la ville, qui est vis-à-vis; et le chasteau ou citadelle, qui est sur le haut de la montagne, au pied de laquelle est la ville, sert plustost de guerite pour la descouverte, que de deffense à cette place.

CHAPITRE III

Le mardy après Pasques, ayant esté traitez par nostre marchand, nous nous mismes en chemin pour nous rendre à Madrid, et faire quatre-vingt-quatre lieuës tout d'une traite. Nous ne passasmes qu'un pays sec et montueux, et nous apperceumes que nous traversions la teste des Pyrenées de ce costé-là, qui fendent presque l'Espagne, comme l'Apenin l'Italie.

Il nous fallut bien tost apprendre à voyager à la mode du pays, qui est d'aller acheter en divers lieux ce que l'on veut manger. Nous avions sejourné à S. Sebastien, en partie pour nous y pourvoir d'un *moço de mulas*, c'est-à-dire d'un valet de voiturier, qui nous servist de guide jusqu'à Madrid, et qui eust soin d'acheter nos vivres et d'en porter la provision ; mais comme nous vismes que ces faquins estoient si chers, et qu'on nous demandoit quarente escus pour son voyage, nous resolusmes à n'en point prendre, et à faire le chemin sur nostre foy et industrie. Tellement que ce fut moy qui fis par tout le moço de mulas. Voicy en quoy consiste sa charge, et de la façon que l'on vit en Espagne, Dès qu'on est arrivé à l'hostellerie, on demande s'il y a des lits, et apres s'en estre pourveu, il faut, ou donner la viande cruë que l'on porte à cuire, ou bien en aller acheter à la boucherie. Si l'on trouve quelque chapon, poule ou perdrix, on tasche de s'en accommoder. On nous disoit que de ces derniers animaux nous en mangerions quantité, et de bien plus gras et grands, et de meilleur goust que ceux de France ; mais nous n'en avons jamais trouvé qu'un, qui de plus n'avoit pas tous ces avantages. Le meilleur est de porter de la viande dans ses besaces, et d'acheter et faire provision de ce que l'on trouve au lieu où l'on est, pour le lendemain. Lorsque l'on est à la taverne, il faut aller achepter pain, vin et œufs, car tout cela en est party ; et il n'est permis qu'à ceux qui en ont achepté le droit, d'en vendre.

L'impost y est si grand, que l'on paye au roy, pour un œuf, un quarto, qui est un demy sol, tellement que, presque dans toute la Castille, un œuf couste un sol.

C'est une pitié de veoir ces tavernes : on a assez disné, quand on en a veu la saleté. La cuisine est un lieu où l'on fait le feu au milieu, sous un grand tuyau ou cheminée, d'où regorge la fumée, avec une telle espaisseur, que souvent on croit estre dans quelque renardiere, d'où l'on veut faire sortir la beste qui

s'y retire. Une femme ou un homme, qui ressemblent à des gueux poüilleux, et couverts de haillons, vous mesurent le vin qu'ils tirent d'une peau de bouc ou de pourceau, dans laquelle ils le tiennent, et qui leur sert de cave et de tonneau. Souvent il sent la peau et la poix à pleine gorge, et le meilleur vin devient un breuvage desagreable. Le blanc est une liqueur ardente, et qui ressemble à de l'eau-de-vie, mais qui ne porte point son eau, et pour peu qu'on y en mesle, il devient insipide et sans force.

Tout ce que je viens de dire montre qu'on est assez mal en Espagne ; mais je puis bien asseurer que nous ne l'avons pas tant esté que je l'aurois creu, sur tout dans la Biscaye, bien que ce soit un pays plus maigre et moins fertile que la Castille. Il est vray qu'estant frontiere, il n'est pas tant chargé de subsides, et que le peuple y est plus libre. Aussi trouve-t-on quelque chose dans les logis, mais on le fait payer au double.

A une journée et demie de St. Sebastien, il nous fallut passer une assez grande montagne, qu'on nomme le mont Sainct Adrian. Elle n'est pas des plus rudes et affreuses, mais ce que j'y trouve de remarquable, est qu'au haut il y a comme une creste ou dos de rocher qui empesche absolument de la passer, et que la nature sembloit avoir mise pour une separation fixe et insurmontable entre la Biscaye et la Vieille Castille. Aussi a-t-il fallu en ouvrir le passage à force de marteaux, de ciseaux ou de mines; car on a percé le rocher, et on marche trente ou quarente pas dans le trou qu'on y a faict. Il y a une maison qu'on y a bastie, qui ne peut manquer d'estre bien couverte, puis qu'elle l'est par une si grande masse.

Ayant franchy ce merveilleux passage, on descend dans la Vieille Castille, où l'on trouve un peu plus de plaine, bien que la fertilité n'en soit gueres plus grande. Nous eusmes de la peine, ce jour là, tout autant qu'au passage du mont St Gothard, et nous fusmes surpris par la nuict au milieu de la

descente ; et pour surcroist de malheur, nous ne trouvasmes pas où loger au premier village. Ce qui nous vint fort mal, car un de nos chevaux estoit deferré des deux pieds de devant. Il fallut neantmoins aller chercher giste en un autre miserable lieu, où nous fusmes conduits par l'hoste mesme, qui n'avoit que du pain et du vin à nous donner, et deux pauvres lits, dont les linceuls et les matelas ne nous obligerent point à quitter nos habits.

Nous commençasmes dès lors à estre dans le plus fin de l'Espagne, puisque nous nous trouvions dans la Vieille Castille, où est Valladolid, qui a servy long-temps de siege aux roys. Tout le pays n'est que sable et petits tertres peu fertiles, qui souvent sont entrecoupez par des montagnes chaperonnées de bons rochers. On trouve de temps en temps de bonnes plaines, et des vallées qui fournissent aux habitans les denrées necessaires à leur entretien. Mais en nulle part je n'ay veu une terre moins diversifiée par des plantages d'arbres fruitiers et par des jardinages. Je ne sçay si c'est que le terroir n'y est pas propre, ou que le monde n'y est pas assez laborieux pour en prendre le soin qui est necessaire.

En approchant de Vittoria, qui est la premiere ville de Castille, nous traversasmes la plus jolie plaine et la mieux cultivée que nous ayons rencontrée. Elle est située au bout, et, à ce que nous vismes, est une assez jolie villette. Nous nous y reposasmes un demy jour, tant pour faire ferrer nos chevaux que pour rendre une lettre que nous avions au maistre de doüane, par où nous esperions d'avoir les addresses necessaires pour poursuivre seurement nostre chemin, car on parloit de voleurs : et au delà de Burgos, on avoit commis tout fraischement un grand vol. Cette lettre nous vint fort à propos, car jusqu'icy on ne nous avoit rien dict, ny pour nos hardes, ny pour nos chevaux ; mais on nous asseura que, si nous eussions sorty seulement hors la porte sans avoir pris un billet de la doüane, tout nous auroit esté confisqué. Heureusement pour

nous, nostre lettre se trouva à celuy qui est le fermier du roy pour tous ses droits. Dès qu'il l'eut receue, il nous visita, et non seulement il nous fit avoir un bon passeport, mais de plus il nous regala de vin, de chapons et de langues de bœuf qui nous servirent très bien en chemin, ayant servy à garnir nos besaces, pour estre notre refuge en cas de necessité. La civilité de cet Espagnol nous plut infiniment, et nous fit à tous juger que sa nation est plus genereuse que l'italienne, bien qu'elles soient autant interessées et aussi peu communicatives l'une que l'autre.

CHAPITRE IV

Le premier d'avril, nous fusmes disner à Miranda, et couchasmes à Pancorbo. Le lendemain nous en fismes autant à Bribiesca, et à Monasterio de Rodillas et le troisieme du mesme mois, nous arrivasmes à Burgos, qui est la capitalle ville de la Vieille Castille, et si considerable dans les Estats des Deux Castilles, qu'elle y possede le premier rang, bien que Tolede le luy dispute.

Nous n'avions point eu de chaud, depuis nostre depart, qui nous eust incommodé, mais je vous asseure que nous le fusmes beaucoup ce jour-là du froid. Il faisoit une bise si cruelle qu'elle geloit tout, et mesme nous trouvasmes de la glace en beaucoup d'endroits. Aussi Burgos est la plus froide ville d'Espagne, et est située au pied d'une assez grande montagne.

Elle a esté autrefois fort marchande, mais depuis peu de temps elle a presque perdu tout son commerce. Elle n'est pas fort grande, mais ce qu'on y veoit de plus beau est l'eglise et l'archevesché, qui, pour l'Espagne, sont des chefs-d'œuvre, car on y bastit generalement assez mal : en des endroits par pau-

vreté, en d'autres, faute de pierre et de chaux ; ce qui faict que par tout, et à Madrid mesme, on voit beaucoup de maisons de terre, et que ceux qui y bastissent le mieux, le font avec de la brique qu'ils lient avec de la terre au lieu de chaux. Un autre ornement de Burgos est un pont large et fort commode, qui va du fauxbourg à la ville.

On tient que ses habitans parlent le meilleur castillan de toute l'Espagne. Il est certain que de son territoire il sort de très bons soldats, et que le roy n'a gueres d'endroit d'où il en tire plus.

Nous receusmes icy une civilité toute extraordinaire d'un marchand pour qui nous avions une lettre du doüanier de Vittoria. Il ne se mit pas seulement en peine de nous faire trouver compagnie pour Madrid, à cause du danger des voleurs, mais de plus, voyant que nous estions en un logis où nous serions maltraitrez, il nous mena faire un tour par la ville, et apres, nous conduisit chez luy, où il nous donna à disner avec beaucoup de franchise, qui valoit mieux que tout ce qu'il nous mist sur la table. On ne sert que plat apres plat, et on commence par la soupe, qui est un peu de boüillon avec deux ou trois petites tranches de pain. On sert à chacun une petite coupe ou escuelle de terre, faite en forme de gobelet. Le poivre et le saffran rehaussent si fort le goust de la menestre, que l'on a peine à la manger. C'estoit un samedy, et comme l'on mange en ce pays, ce jour-là, les foyes, les cœurs, les poulmons, les pieds, la queuë et la teste des bestes, nous fusmes servis de quelquesuns de ces mets. Enfin, nous le fusmes beaucoup mieux que si nous eussions deu courir les tavernes pour nous acheter de quoy manger. De plus, il nous defraya de si bonne grace, que nous en fusmes surpris, car, avec beaucoup de liberté, il nous mena en la chambre où estoit mis le couvert, et où sa femme estoit au lit, malade de la fievre quarte. Ce jour là, je fis tres suer ma memoire pour en tirer tous les mots espagnols qui pouvoient y estre cachez, depuis que nous l'estudions à

Florence; et dès que je rencontrois quelque terme de civilité, je le repetois si souvent, qu'on voyoit bien que j'estois en grande disette de compliments.

Monsieur de la Platte disoit parfois quelque mot et Monsieur de Spyck se teut tousjours. Tellement que tout le faix de l'entretien tomboit sur moy qui ne m'en pouvois gueres bien depestrer, sur tout quand la femme commença à nous parler de son lict. Je ne sçavois si je devois la traiter de *Vuestra Merced*, ou de *Vuestra Señoria*, et j'estois tant embarrassé, que je croyois souvent que le premier ne convenoit qu'aux hommes; j'en rougissois comme d'un grand peché, et aussitost me reprenant, je disois le second, qui ne se donne qu'aux personnes de condition, car *Vuestra Merced* est icy de tout genre, et y est si commun, que les palfreniers et les gueux s'en honnorent l'un l'autre. Mon refuge fut de boire à sa guerison, disant : *Señora, a la salud de...* J'hesitay icy, ne sçachant de quel mot me servir, et je crois que je me servis de tous les deux. *Que Dios le dia prompta guarison.* Je ne sçay si elle m'entendit, car à present, j'ay appris que ce dernier mot n'est pas espagnol : mais je sçay bien que je commis une grande incivilité, car je mis la main au chapeau, ce qu'on ne fait point icy quand on est à table. Apres nous estre mieux escrimés des dents que de la langue, il fallut nous retirer; et nostre hoste ne nous retint pas beaucoup, et, à la façon du pays, sortit le premier; car si l'on se boutonne icy à rebours, on y observe l'*introitus domini,* et l'*exitus alieni* d'une autre façon, et on dit que le maistre sort le premier, pour, en accompagnant l'estranger, le laisser derriere soy tousjours patron de la maison.

Je n'oubliay pas de faire le compliment d'adieu à la femme; il fut assez court et assez malentendu, à ce que je pense.

A nostre retour au logis, où nous avions mis pied à terre, nous trouvasmes que la veufve, chez laquelle nous estions logez, estoit yvre : surquoy je diray qu'en Allemagne je n'ay

pas veu tant de femmes qui se soulassent, que j'en ay rencontré au deça des Pyrenées. Celle-cy n'a esté que la seconde de celles qui, apres s'estre gorgées de vin qu'on envoye prendre à la taverne, s'en venoient pisser à l'escurie, devant tous ceux qui y estoient.

Nous fusmes voir, avec nostre marchand, un hospital, un couvent, et une eglise, où il y avoit un crucifix merveilleux, à ce que l'on dit. Les moines y attendent les passans avec un autre crucifix d'argent, avec lequel ils en cherchent, le presentant à baiser, et à mesme temps le plat pour recevoir l'aumosne. Comme nous ne sommes gueres accoustumez à cette double action de porter les levres à un endroit où l'on ne sçait qui a frotté son groin, et de mettre à mesme temps la main à la bourse, chacun de nous les porta à destourner ce petit Dieu d'argent qu'on nous avoit desja mis sous le nez; et voyant que nostre marchand s'en scandalisoit, je luy demanday si c'estoit icy la coustume de presenter le crucifix à baiser aux passans, et qu'en nostre pays on ne le presentoit qu'à ceux qu'on alloit pendre, ou qui s'en alloient mourir.

Ainsi je sauvay nostre action qui ne leur paraissoit pas de bons chrestiens, car le monde est icy encore plus superstitieux et moins esclairé qu'en Italie; jusques là qu'en un endroit où nous ne saluasmes pas les croix, on nous cria que nous n'estions pas chrestiens : mais si on vouloit les salüer, on auroit beaucoup à faire, car on n'approche jamais de carrefours ou il y en ait une seule, et à mesme temps qu'on en descouvre une, on en veoit auprès une vingtaine d'autres qui sont de diverses tailles. Chaque eglise a une famille de ces croix qui sont plantées en diverses postures tout autour, et on les prendroit quelquefois pour une palissade. Elles sont presque toutes de bois, et au lieu qu'en Allemagne, en France et en Italie, on les voit avec un grand chapiteau, celles-cy n'ont point de chapiteau ny de bout où l'on peut loger la teste d'un crucifix, tellement qu'on diroit qu'on a coupé la teste à toutes ces croix. En leurs

images, ils peignent Jesus-Christ et les saincts avec un visage d'Espagnol, et je m'attends de rencontrer en quelque endroit une Vierge qu'on aura habillée d'un vertugadin : on les veoit icy aussi communs et aussy grands que les couverts des maisons.

Bien que nous fussions presque resolus de coucher à Burgos, nous changeasmes d'avis tout aussitost que nous eusmes quitté nostre marchand sur ce qu'on nous dit que nous trouverions à trois lieuës de cette ville un tres-bon logis. Les valets s'estans allez promener, penserent nous en empescher l'execution : car comme Richard estoit entré dans l'eglise avec ses esperons, on luy ferma les portes pour en avoir de l'argent, de mesme qu'on nous voulut faire au Palais à Thoulouse ; mais enfin il s'en tira et revint. Nous montasmes aussi-tost à cheval, et dès que nous fusmes hors de la ville, nous manquasmes le grand chemin. Un prestre qui nous en avertit, nous asseurant que c'estoit le mesme, d'aller au lieu d'où il estoit, fit que nous le prismes pour guide : mais nous fusmes tres-mal logez.

Le lendemain, avec la pluye et le froid, nous fusmes disner à Lerma, et y sejournasmes tout le reste du jour, y ayant trouvé une assez bonne maison. Monsieur de la Platte coucha au lict où avoit dormy le duc de Lorraine.

Nous fusmes veoir la maison du seigneur, qui passe pour la plus belle d'Espagne apres l'Escurial. C'est un vaste bastiment, mais assez mal entendu, et qui n'est accompagné, ny de jardin, ny de plantage pour la promenade.

Comme c'estoit le dimanche de Quasimodo, c'est-à-dire celuy d'après Pasques, nous trouvasmes tous les habitans du bourg qui estoient assemblez, et beuvoient entr'eux, dans une grande sale. Dès que nous commençasmes à y entrer l'on vint fort civilement nous presenter à boire, et le corregidor, qui est l'officier du lieu, nous vint entretenir, et nous fit voir quelques chambres de ce palais.

CHAPITRE V

Estans partis, le cinquieme du courant, de Lerma, nous arrivasmes le neufieme à Madrid, où nous souhaitions d'estre avec passion, tant pour y joüyr de quelque repos, que pour passer dans un plus doux climat; car dans toute cette Castille, nous n'avions eu que froid, pluye et vent : et le pays est si sauvage, que quand nous descouvrions quelque endroit moins inculte, nous en approchions avec joye.

Je ne vous sçaurois dire la quantité de pelerins françois qui alloient, ou qui venoient de Sainct Jacques en Galice. Ce sont eux qui font que les Espagnols nous nomment *gavachos,* et c'est une marque qu'en France nous avons bien des feneants, d'aller ainsi border les chemins d'Espagne. La superstition, l'ignorance, la gueuserie et la piperie en fait de devotion sont cause de ce desordre, et qu'il meurt en Espagne, toutes les années, je ne sçay combien de pauvres pelerins qui n'y sont pas receus comme en Italie, car icy, ils n'ont, dans les hospitaux, que le couvert.

Le plus joly bourg que nous vismes en chemin, fut Aranda del Duero, où nous nous preparasmes de passer, le septieme, la montagne de Samosierra, qui separe la Vieille Castille d'avec la Nouvelle, où est Madrid. On nomme ces passages, Puertos, tout de mesme qui si c'estoit quelque riviere qu'on deust passer en bateau, ou à gué, et au commencement, nous y avons esté trompez, croyant que ce seroit quelque torrent fascheux.

Ce jour là nous eusmes pluye, gresle, neige et vent, et ne reconnusmes point que l'eau d'Espagne fust plus chaude que l'autre, puisque nous nous trouvions glacez en une saison si avancée, et au milieu des deux Castilles. On ne quitte les

montagnes qu'à trois ou quatre lieuës de Madrid, d'où l'on veoit encore leurs sommets blancs. La plaine où elle est située n'est pas fort egale, et l'on ne trouve qu'enfonceures de demy quart en demy quart de lieuë, bien que de loin elle semble unie.

Le terroir n'est garny d'aucun arbre ; du costé que nous en approchasmes, il est cultivé, mais il ne semble pas fort bon, n'estant que sable et terre legere. Hormis quelque montée et quelque descente, un petit de boües et beaucoup de pierres, nous avons eu par tout bon chemin : aussi dit-on que la mauvaise terre le produit, et quand nous demandions celuy de Madrid, qui est droit et large, on nous dit une fois, avec une rodomontade espagnole, que nous ne pouvions le manquer, puisque c'estoit *el major camino que tenga el mondo.*

Du costé que nous approchasmes de cette ville, elle ne paroist pas beaucoup ; mais de celuy où est le Buen Retiro, la veuë en est tout à fait agreable. Elle n'est pas fermée d'aucunes murailles. Les ruës en sont toutes larges, mais les plus puantes du monde. Ceux qui calculent bien toutes les immondices qu'on y jette, disent que l'on les parfume tous les jours de plus de cent mille livres d'estrons. Le pavé est si rompu, qu'il est encore pire que celuy de Montpellier ; et les carosses y sont si rudes, que de s'en servir en des lieux si inegaux, c'est se condamner à la rouë. Elle est d'une grandeur approchante de celle de Leyden ou d'Utrecht. Les maisons y sont extraordinairement cheres, aussi bien que toutes choses. On ne bastit que de brique et de terre, à cause qu'on n'a que peu de chaux, et que la pierre se doit tirer de sept lieuës loin, c'est-à-dire d'auprès l'Escurial. Une maison qui ne passeroit que pour chetive, autre part, se vend icy des vingt et vingt cinq mille escus. Quand un homme bastit, on tient qu'il a beaucoup d'argent en bourse. Ceux qui ont esté dans les gouvernements d'outremer, à leur retour, abbatent leurs maisons et font des palais, par où l'on voit qu'ils ont esté ou vice-ducs de Milan, ou vice-rois de Naples, ou gouverneurs de

Flandres. Ainsy cette ville, qui est nouvelle, et dont la pluspart n'a esté bastie qu'à la legere, et selon les moyens de ceux qui y vouloient habiter, s'embellit aujourd'huy et s'ameliore tous les jours, à mesme temps que les riches y accroissent et que la meilleure partie du revenu du roy vient à se repartir entre les mains de ceux qui l'administrent.

La Plaça Major est fort belle. Elle est un peu plus longue que large; et à tous ses costés, on veoit des maisons uniformes, qui sont les plus hautes de Madrid. Elles sont toutes entournées de deux ou trois rangs de balcons, pour servir aux spectateurs des festes des taureaux, qui sont les plus celebres ceremonies d'Espagne.

Nous sejournasmes icy jusques au xxe de may pour veoir ce badinage. C'est, à ce que l'on dit, un divertissement qui est resté des Maures, et qui a beaucoup de la barbarie ancienne. Il est tellement un goust de la nation, que toutes les villes ont leur feste de cette nature, et ne croiroient pas avoir aucun bon-heur, si elles manquoient à la solemniser. Le roy n'oseroit s'absenter de celles de Madrid sans que le peuple en murmurast.

Son palais est à un bout de la ville, sur une hauteur presque imperceptible, du costé par où l'on y va. Il a la veuë sur une petite riviere qui passe du costé où il n'y a point de maisons, et partage une petite vallée où l'on veoit quelques plantages, par où il peut s'en aller à la Casa del Campo, qui est un chetif bastiment de plaisance, où il n'y a rien que quelques belles allées dans un bois. Sur ce ruisseau plustot que riviere, Philippe II fit bastir un grand et large pont, mais qui n'est moüillé d'eau qu'en quelques arcades : aussi crois-je qu'il a esté plustost fait pour passer plus commodement l'enfonceure de cette vallée, que pour servir de grand pont à un petit ruisseau.

Il n'y a rien de magnifique en la maison du roy; mais elle n'est pas si pietre qu'on nous l'avoit representée. Elle a

au-devant une tres-belle place, où elle ne feroit pas une laide façade si le bastiment en estoit un peu plus haut, et si une tour, qui y manque, estoit achevée. On y trouve deux courts quarrées et assés grandes.

Tous les Conseils se tiennent dans le palais, et le roy peut aller en chacun par des galeries secrestes. Cela fait qu'il y a toujours grand monde et grand bruit aux heures que les Conseils sont assemblez.

Au quartier du roy, tout est quiet et tranquille, et personne ne branle jusques à l'heure qu'il va à la messe, qui est l'heure qu'il le faut voir : alors on dispose ses hallebardiers tout le long de la galerie où il doit passer, qui sont composez d'Allemans, de Bourguignons et d'Espagnols; il y en peut avoir deux ou trois cens. Tous portent la livrée jaune, avec des bandes de velours rouge. Il n'y a point d'autres gardes. Le roy, sortant de son appartement, a devant soy le capitaine desdits gardes, et est suivy d'une ou deux personnes. En passant au milieu de ces hallebardiers, il reçoit les requestes qu'on lui presente de part et d'autre.

Un jour, quand il vouloit entrer dans sa chapelle, nous voulions nous y loger afin de le mieux veoir; mais l'huissier qui estoit à la porte fit comme celuy de Ratisbonne, nous disant que les habillez de couleur n'y pouvoient entrer.

Il n'y a point de maison en cette ville que je trouve plus belle que les prisons; mais il n'y en a point où je voulusse moins habiter. C'est un bastiment massif, long et large, dont les fenestres sont bien tissées de bons barreaux de fer, qui semblent y estre mis, autant par ornement, que pour la seureté; en effet, outre qu'ils ne sont point à petits quarreaux, et qu'ils sont beaucoup plus larges que ceux des grilles des religieuses, ils sont dorez et façonnez avec art : tellement qu'on ne trouvera pas estrange, si je m'y suis mespris et que j'aye creu cette maison, au commencement, la maison de quelque grand d'Espagne.

Tous conviennent qu'il n'y a point de ville en Espagne où il y ait tant de monde qu'en celle-cy ; et il est aisé à le croire, puisque pour sa grandeur elle est fort bien peuplée : après Paris, je n'en ay veu aucune où il y ait tant de carrosses ; on ne les voit attelez que de mules, et il n'est permis qu'au roy et à son grand escuyer d'en mettre plus de quatre. On n'y remarque autre magnificence qu'un peu de dorures aux serrures, et au dedans de l'imperiale ; la pluspart de ces maisons volantes sont couvertes de toille cirée.

D'un costé de la ville, il y a le Prado, qui est une grande allée où l'on va au Cours, et auprès duquel est un grand bastiment, mais assez bas, qui est une maison du roy nommée le Buen Retiro. Le duc d'Olivarez, pendant son ministere, gasta beaucoup de millions pour une piece qui n'est pas grand' chose. Je n'en ay veu qu'une partie et un endroit où l'on prepare une comedie en machines, qui coustera beaucoup. Un Florentin en est l'entrepreneur. Le roy subvient aux frais, mais on dit que pour les rembourser, apres qu'il l'aura veue avec toute sa Cour, on prendra de l'argent, comme pour comedies ordinaires. Nous avons icy deux theatres, où l'on jouë tous les jours. Les comediens ne prennent pour eux qu'environ un sol et demy pour personne : autant en donne-t-on pour l'hospital, et apres, pour monter aux bancs, on donne environ deux sols, qui sont pour la ville, à qui appartiennent les theatres ; pour s'asseoir, il en couste sept sols de France, tellement que, pour toute la comedie, il en couste environ XV à XVI sols. Quant à la composition et aux sentimens qu'on y touche, je n'en sçaurois rien dire de certain, ma connoissance en la langue n'allant pas encore si avant, que j'entende la poësie, où sont tousjours les façons de parler les plus figurées. La representation n'en vaut presque rien, car, excepté quelques personnages qui y reüssissent, tout le reste n'a l'air ny le genie de vray comedien. Ils ne jouent pas aux flambeaux, mais en plein jour, ce qui empesche que leurs scenes ne paroissent pas avec eclat. Les habits des hommes ne sont

ny riches, ny proportionnez aux sujets. Une scene romaine et grecque se represente avec des habits espagnols. Toutes celles que j'ay veuës ne sont composées que de trois actes, qu'ils nomment *Jornadas*. On les commence par quelque prologue en musique, mais on chante si mal, que leur harmonie semble aux cris des petits enfans. Aux entr'actes, il y a quelque peu de farce, quelque ballet, ou quelque intrigue particuliere, ce qui est souvent le plus divertissant de toute la piece. Au reste, le peuple se frappe si fort de ce divertissement, qu'à peine y peut-on avoir place. Les plus honorables sont toujours prises par avance, et c'est une marque que l'oisiveté est excessive en ce pays, puisque dans Paris mesme, où l'on ne jouë pas tous les jours, on ne voit point tant d'empressement.

CHAPITRE VI

Ayant ainsy desduit au long ce qui concerne le particulier des lieux que nous avons veus, je veux dire ce que j'ai remarqué, en general, de l'humeur des Espagnols, et de leur gouvernement. On estime cette nation fort rogue et fiere, mais au fonds, elle ne l'est pas tant qu'elle le semble : sa mine sans doute trompe, et quand on la frequente, on n'y trouve point tant de gloire qu'on se l'imagine, et l'on reconnoist que c'est un vice qui luy vient plustost d'une fausse morale que d'un temperamment insolent ou fier. Elle croit que c'est grandeur d'âme, que de paroistre fanfaronne en ses gestes et en ses paroles; et le mal est que, voyageant fort peu, elle n'a pas moyen de s'espurer de ce defaut, qui luy vient avec le laict qu'elle succe, et le soleil qui l'esclaire.

Il se trouve d'autre part des Espagnols si ignorans, qu'ils ne croyent pas qu'il y ait d'autres terres que l'Espagne, d'autre ville que Madrid, et d'autre roy que le leur. Quand je parle

d'Espagnols ignorans, j'entens parler de ces bons et purs Castillans qui, n'ayant point quitté leur foyer, ne sçavent si Amsterdam est aux Indes ou dans l'Europe. Mais par ce pur Castillan, je n'entends pas le simple bourgeois et le pauvre paisan. La noblesse et les grands ne sortent gueres de Madrid. Ils ne vont ny à la guerre, ny aux pays estrangers, si on ne leur donne des charges, ou si on ne les y envoye.

On ne sçait icy ce que c'est que des gazettes ni des nouvelles imprimées ou escrites; et je n'ay jamais esté si estonné que d'apprendre que cette nation, que nous croyons si raffinée, que nous estimons si imperieuse, et que nous publions posseder le secret de la monarchie universelle et de mettre aux ceps tout le reste de la chrestienté, n'ait que peu de personnes qui puissent passer pour grandes testes, dont on tient que le comte de Castriglio, vice-roy de Naples, n'est pas le moindre. Peñoranda, dom Luis de Haro, et un autre, sont ceux qui gouvernent tout. Le comte d'Ognate est un grand esprit, mais suspect au favory, qui le tient le plus qu'il peut esloigné des affaires.

Les grands d'Espagne ne le paroissent que de loin. Je les trouve icy fort petits, et je crois que tout leur avantage consiste à se pouvoir couvrir et asseoir en presence du roy, n'y ayant au reste point de republique où je voye plus d'egalité qu'icy. Un cordonnier, quand il aura quitté sa forme et son alesne, et qu'il aura mis son espée et son poignard à son costé, à peine levera-il le chapeau à celuy pour qui il travailloit un moment auparavant dans sa boutique. On ne peut parler au moindre de la populace sans luy bailler tous les titres d'honneur, et entr'eux ils se traitent de *Señores Cavalleros*. Quand un gueux demande l'aumosne, en la luy refusant, il faut luy faire *ex formula* le compliment de *Perdone, Vuestra Merced, no tengo dineros*, c'est à dire, pardonnez-moy, Monsieur, je n'ay pas de l'argent ou de la monnoye.

Il n'y a point de prince qui vive comme le roy d'Espagne; toutes ses actions et toutes ses occupations sont tousjours les

mesmes, et marchent d'un pas si egal, que jour par jour, il sçait ce qu'il fera toute sa vie. On diroit qu'il y a quelque loy qui l'oblige à ne jamais manquer à ce qu'il a accoustumé. Ainsi les semaines, les mois, les années et toutes les parties du jour n'apportent aucun changement dans son train de vie, et ne luy font rien veoir de nouveau : car à son lever, selon le jour qu'il est, il sçait quelles affaires il doit traiter ou quels plaisirs il doit gouster. Il a ses heures pour l'audience estrangere, et du pays, et pour signer tout ce qui regarde l'expedition de ses affaires, et l'employ de ses deniers, pour oüyr messe et prendre ses repas ; et l'on m'a asseuré que, quoy qu'il arrive, il demeure fixe sur cette façon d'agir.

Tous les samedys, il s'en va à une eglise, qui est au bout du vieux Prado, nommée Atocha, où il a une particuliere devotion à la Sainte Vierge, disant que c'est d'elle qu'il a receu de grandes faveurs et des secours merveilleux en ses plus grandes adversitez. Le roy de France rapporte aussi à ses prieres toutes ses prosperitez ; et comme celles de ces deux princes sont depuis si long-temps diametralement opposées, il semble un peu incompatible que, n'arrivant gueres de bonheur à l'un qui ne soit le malheur de l'autre, tous deux se vantent de l'avoir propice.

Toutes les années, il va au mesme temps à ses maisons de plaisance. On dit qu'il n'y a qu'une maladie qui le puisse empescher de se retirer à Aranjuez, au Prado, ou à l'Escurial, aux mois qu'il est accoustumé de joüyr de l'air de la campagne.

Enfin ceux qui m'ont parlé de son humeur m'ont dit qu'elle respond à sa mine et à son port. Il est accompagné de tant de gravité, qu'il agit et marche de l'air d'une statuë animée. Ceux qui l'ont approché asseurent que, quand ils luy ont parlé, ils ne luy ont jamais veu changer d'assiette ny de posture, qu'il les recevoit, les escoutoit, et leur respondoit avec un mesme visage, n'ayant rien de mobile, en tout son corps, que les levres et la langue.

Cette gravité naturelle ou affectée est une partie si essentielle à la royauté en ce pays, qu'on nous a dit qu'un jour, la reyne, s'estant emportée un peu trop à rire à la table, pour les postures et les discours ridicules d'un bouffon, on l'avertit que cela ne seoit pas bien à une reyne d'Espagne, et qu'il falloit estre plus serieuse ; dequoy se trouvant surprise, estant jeune, et nouvellement arrivée d'Allemagne, elle leur respondit qu'elle ne s'en pouvoit empescher, si on ne luy esloignoit cet homme, et qu'on avoit tort de luy faire veoir, si on ne vouloit pas qu'elle en rit.

Deux jours de la semaine, le roy donne audience publique ; mais elle va principalement à recevoir les requestes et les memoires de ceux qui ont à luy demander quelque grace. Il ne leur respond pas sur le champ, mais les faict touttes porter en un endroict destiné, où elles sont veuës et leües par un secretaire d'Estat, qui les repartit aux divers Conseils, selon qu'elles touchent des choses de leur objet. Apres, c'est à celuy qui veut estre expedié d'aller veoir aux secretaires quelle reponse on y a faicte : mais souvent il ne s'y trouve pas, sur tout si c'est quelque pretention de payement ou de recompense ; et alors, quand il a perdu esperance de sçavoir qu'est devenu sa requeste, il luy est permis d'en presenter d'autres, tant de fois qu'il veut ; mais cela sert de peu, car le roy n'en veoit le plus souvent aucune, et tout est tousjours porté au mesme Conseil qui, n'ayant pas envie de le contenter, ne luy fait jamais veoir ny requeste ny response. Ainsy il se trouvera dans la ville de Madrid beaucoup de suppliants qui, apres des annees entieres, y perdent leur ancre et leur papier.

Il y a aussi des heures auxquelles il signe toutes les expeditions d'estat et de finance. Tellement qu'il ne se faict rien, et il ne se donne pas un sol, sans des ordres signés de sa main ; et ce n'est pas comme en France, où un secretaire d'Estat tient le sceau et la signature du roy en son pouvoir, par où il peut faire beaucoup de choses à sa mode et à sa teste. Il est bien

vray qu'icy, aussi bien que là, les secretaires ne signent et ne presentent rien à signer qui ne soit au gré du favory ou du premier ministre. Et dom Fernando de Contreras, secretaire universel, et qui avec Peñoranda et dom Luis de Haro, gouverne tout, ne fait rien signer que celuy-cy ne l'ait approuvé : et le roy, qui s'en repose sur luy, signe tout ce qu'on luy presente sans le lire, car il n'y eut jamais de prince qui se laissast gouverner plus absolument par ses ministres que celuy-cy, qui, apres s'estre délivré du comte duc, ne vecut en cet estat qu'autant de temps que sa femme resta au monde, qui fut fort peu apres sa disgrace.

CHAPITRE VII

Bientost il fit entrer dans sa *privança,* comme l'on parle icy, le neveu du disgracié, qui aujourd'huy est le tout-puissant en cette cour. Il en est aussi un des plus riches ; et comme il a recueilly tout l'heritage du duc d'Olivarez, il semble qu'estant gorgé de biens, il se contente de joüyr de son credit, sans se servir de ses maximes, et se rendre à mesme temps heritier de la haine qu'on luy portoit, à cause que sa politique estoit interessée. On croit donc que ce favory ne met pas les mains dans les coffres de son maistre ; ou qu'il le faict si adroitement que personne n'en crie ; aussi a t'il besoin d'en user avec cette discretion, car ils n'ont jamais esté tant epuisez.

Outre l'argent qu'il faut au prince de Condé et à sa faction tous les mois, et qui leur est tres-mal payé, cette cour a encores besoin de faire des frais extraordinaires pour la Catalogne. Elle n'y a que fort peu de monde, et elle faict un traité pour y faire venir trois ou quatre mille Valons et Allemans, dont le moindre fantassin lui couste six vingts escus. Elle a promis au marquis Serra, qui est à cette condition retourné à Barce-

lonne, cent mil escus par mois pour y maintenir l'armée et resister aux François. On attend la flotte des Indes; mais comme l'annee passée elle n'apporta pour le compte du roy que huit cens mille escus, on ne sçait ce qu'apportera celle-cy, bien qu'on publie qu'elle sera fort riche, et qu'elle sera chargée du revenu de deux ans.

Avant que le roy partist pour Aranjuez, il fist assembler les Estats des Deux Castilles, qui consistent aux deputez de vingt-deux villes. On nomme cela tenir *las Cortes*, et chaque ville y en a deux. Le roy les harangua, et leur dit que de dix millions d'or, que luy donnoient les royaumes, il ne luy en revenoit pas plus que deux ou trois; et que veu les besoins de l'Estat, il vouloit qu'ils avisassent aux moyens de les luy faire toucher tous entiers; que pour cet effet chaque ville prist le soin de luy faire porter dans ses coffres sa taxe, et qu'on cassast tant d'offices et d'officiers qu'on avoit estably pour ses finances, et qui luy en mangeoient la meilleure partie. Il leur demanda de plus quelque augmentation. Les Cortes s'assemblent tous les jours et travaillent là dessus, mais on doute fort qu'elles se resolvent à cette cassation, car ce seroit rüiner beaucoup de monde, et quantité de leurs parens : quand à l'augmentation, on croit qu'elles ne jugeront pas que le peuple puisse payer plus qu'il fait, veu la misere et la pauvreté du pays. Cependant ce prince, outre ces dix millions d'escus, ne tire presque rien de ses peuples, car de la Navarre, de l'Arragon, et du royaume de Valence, qu'on ne joint pas aux Castilles, on ne croit pas qu'il en tire plus de deux millions.

Tout le monde connoist les depenses auxquelles l'obligent les grandes guerres qu'il soustient en tant d'endroits; mais outre celles-là, il en a au dedans qui luy mangent le plus liquide de ses deniers. Ce sont diverses pensions, n'y avant presque aucun grand d'Espagne, duc, comte, marquis, ny chevalier, qui ne soit couché sur l'Estat. Ce n'est pas pour les services qu'ils ont rendus à la guerre, mais pour ce que la plus-

part d'entre eux sont dans une necessité tres grande : jusques-là qu'on m'a asseuré qu'il y en a beaucoup qui ont traité avec leurs creanciers, et qui leur laissent toucher leurs rentes, moyennant une petite somme qu'ils en tirent, pour s'aider à vivoter. Aussi ne compte-on pour riches, outre les trois favoris nommez cy-dessus, que le comte d'Albe, le marquis de Leganez, le comte d'Ognate, et deux ou trois dont j'ay oublié le nom ; tout le reste de la noblesse n'a pas dequoy fournir à la depense qu'elle faict.

Je ne rapporte que ce qu'on m'en a dit, n'ayant pas esté assez à Madrid pour m'en estre bien esclaircy. Mais quoy qu'il en soit, le roy n'ayant pas à leur payer ces pensions, il en a beaucoup d'autres qui luy prennent une bonne partie de son revenu. On compte en toutes ses armées je ne sçay combien d'officiers reformez à qui l'on doit leurs gages, comme s'ils estoient en exercice de leurs charges. Il est vray qu'on les paye le moins que l'on peut, et je ne sçay comment ils peuvent vivre, ayant parlé icy à un alfier qui venoit de Portugal, et dont le gage est de douze escus par mois, qui protestoit n'en avoir pas receu six en dix années.

Il y a quelque temps que les Jesuites furent obligez de mettre dans les coffres du roy soixante mille escus ; ce qui les a fort faschez, et a refroidy le zele ardent qu'ils avoient pour la maison d'Austriche en ces quartiers. Ils avoient embarqué cet argent sur la flotte sans l'enregistrer, et l'affaire ayant esté descouverte, on le leur confisqua selon les loix. Le Pere qui avoit esté mis à la conduite de la somme, fit que les gens du roy ne purent la trouver ; mais comme on confisqua les autres fonds des couvens, il la representa et on l'appliqua au profit du roy, quoy que ces bons royalistes allegassent qu'ils ne l'avoient fait venir que pour bastir une eglise en Navarre, au lieu où estoit leur saint fondateur.

Ce prince ne depense rien, ny à bastir, ny en jardinages. Son palais pourroit estre enjolivé en beaucoup de façons ; et

la hauteur où il est auroit grand besoin d'une muraille qui, en forme de terrasse, relevast toute cette pente qui semble tous les jours s'affaisser. Au bas, on pourroit faire un beau jardin d'un bois qui ne sert que de repaire à quelques lapins, et de nid à quelques corneilles que Charles V y fit apporter des Pays-Bas. La rivière, qui passe au pied, se nomme Mançanares; elle est si petite, que le nom en est plus long qu'elle n'est large. Son lit est sabloneux, et en esté elle est si basse, qu'au mois de juin et de juillet on y faict le cours des carrosses. Le pont ou la chaussée sur laquelle on la passe, est long et large, et a cousté je ne scay combien de cens mille ducats; et celuy-là ne fut pas sot qui dit, lors qu'on luy racontoit que Philippe II avoit fait une telle depense pour une si chetive riviere, qu'il falloit vendre le pont pour achepter de l'eau.

Tant que le comte duc a esté en faveur, il a porté le roy à mal vivre avec sa femme Elizabeth de Bourbon. L'inclination de son mary, aydée de l'esprit seducteur de ce favory qui craignoit la vertu de cette princesse, le porta à une vie assez desbauchée. On dit que, pour l'enlasser davantage dans le vice, il l'engagea insensiblement à une abominable creance. Il s'estoit levé une secte, à Madrid, de quelques perdus qui se nommoient *Alumbrados*, c'est-à-dire illuminés. Ces aveugles clairvoyants taschoient de se flatter en leurs pechés, affin de les commettre plus librement, et establissoient pour dogme que l'Evangile n'estoit pas bien entendu, et que c'estoit une erreur de croire que de se joindre avec une femme en quelque façon que ce fust, rendist l'homme coupable devant Dieu. Cette doctrine s'accordant avec la politique de ce meschant ministre, il en jetta quelque semence dans l'esprit de son maistre. Sur de si beaux principes, il se jette dans une vie si dissolue, que non seulement il souille sa couche, mais attaque celle d'autruy.

On raconte qu'une nuict, s'estant hazardé d'entrer dans la maison d'un seigneur qui estoit adverty qu'il en vouloit à sa femme, il n'en fut pas seulement chassé, mais de plus malmené,

car cet homme estant au guet avec un de ses amis, poussa si vigoureusement le roy que, dans la ruë où il chamailloit, l'ayant blessé au bras, et se preparant à une grande violence, il l'auroit poussé à bout, si le comte duc, qui seul l'accompagnoit, n'eust dit qui il estoit. Celuy qui estoit offensé et qui, le sçachant bien, le vouloit ignorer, traitoit la declaration du duc de fourbe et de defaite, disant qu'ils n'eschapperoient pas par là, et que le roy estoit un prince trop vertueux pour vivre de la sorte. Il auroit passé oultre, si celuy qui l'assistoit ne l'en eust empesché. Plusieurs m'ont raconté cette action, et tous adjoustent que le roy fut fort fasché que son favory l'eust descouvert, et qu'il se fit panser sans en avoir jamais rien dit et sans s'en estre ressenty.

Le dereglement de ce prince a duré long temps et a esté tel, qu'il donnoit aussy bien sur la putain tout à faict abandonnée, que sur la plus reservée. Aussy les maux qui suivirent ce desbordement n'ont pas respecté sa personne, et il en a souffert la pluspart de ceux qui tournent en une si longue amertume le plaisir d'un moment.

Chacun sçait ce qu'on a publié de temps en temps sur la fin de sa vie, à cause de ses langueurs, mais peu de personnes sçavent que s'il estoit un ardent amoureux, il n'estoit pas des plus liberaux. Une courtisane à qui il ne donna que quatre pistolles apres s'en estre servy, eut la hardiesse de le veoir apres en habit de garçon, et de luy dire que si d'autresfois il l'avoit fait appeler pour jouir d'elle; à present elle venoit pour jouir de luy, et, apres beaucoup de caresses, l'ayant mis en humeur, elle voulut avoir le dessus, et, en partant, elle luy jetta une bourse avec 200 pistolles, disant : *Asi pago mis putas,* et jamais ne le revit et ne voulut reprendre la bourse.

On tient qu'il a eu plusieurs bastards, de diverses personnes; mais que pour en couvrir l'honneur, il ne paroist que D. Juan d'Austria, fils d'une comédienne. Des legitimes qu'il eut de sa femme, il ne luy resta que le Prince et l'Infante; tous les

autres sont morts, assez jeunes. Le Prince estoit d'un esprit hardy, mais sanguinaire et cruël, selon les marques qu'il en avoit données. On tient que ce qui l'enleva à tant d'Estats, dont il estoit regardé comme l'unique heritier, fut que dom Pedro d'Arragon, premier gentilhomme de sa Chambre, ayant souffert qu'une nuit il couchast avec une fille de joye, il s'eschauffa tant avec elle, que le lendemain il en tomba dans une grande fiebvre. Les medecins, n'ayant pas sceu ce qui s'estoit passé, le saignerent, et ainsi affoiblissant ses forces, dont la diminution causoit son mal, avancerent sa fin. Dom Pedro, pour n'avoir pas empesché cet excez, ou pour ne l'avoir pas descouvert aux medecins, en a esté long-temps disgracié, et bien qu'il soit beaufrere du favory, ne peut encore retourner à la Cour; il luy est seulement permis de demeurer en une maison, à un bout de la ville, où il ne reçoit point de visites, et n'en rend non plus avec eclat.

CHAPITRE VIII

La cheute du comte d'Olivarez a fait du bruit par toute l'Europe, et a montré que la faveur qui n'est fondée que sur la bienveillance du Prince, et qui ne se maintient que par l'artifice de celuy qui la possede, n'est pas de durée comme celle qui, s'appuyant sur de bons services, rend la personne necessaire à celuy à qui elle est agreable. Aussi raconte-t-on que celuy-cy s'est conservé un temps l'esprit et l'affection du roy par de petites addresses qui l'ont enfin perdu. Entr'autres, on m'a parlé d'une dont il se servit pour abuser son maistre, sur une plainte qu'on lui avoit faicte; c'est que le pain estoit enchery, et avoit presque manqué à Madrid, à cause qu'il avoit pris une somme d'argent des villages circonvoisins pour les exempter de l'obligation d'apporter tous les jours une

certaine quantité de pain au marché, quelque temps qu'il fasse. La disette que causa l'avarice de ce favory parvint aux oreilles du roy : mais en ayant esté averty, il donna ordre que tout le pain qui estoit en divers quartiers de la ville, fust porté et etalé en la ruë par où devoit passer le roy pour se rendre à Nostre-Dame d'Atocha. Ceux à qui il donna la commission s'en acquiterent si bien, que les boutiques et les bancs en parurent tous couverts. Le roy, voyant cette abondance, dit qu'il voyoit bien par là que ceux qui luy avoient dit que le pain manquoit, estoient des menteurs et des calomniateurs. Pour faire qu'il n'eust plus de tels avis, il ordonna que, nonobstant toute exemption, les villages apportassent tous les jours en la place publique leur taxe de pain, et ainsi on n'oüit plus de telles plaintes, et le roy creut long temps que ce qu'on luy en avoit rapporté estoit une imposture de ses ennemis et de ses envieux.

Mais la reyne vint enfin à bout, par sa sagesse et par sa patience, d'une si grande affaire qu'estoit celle de le ruiner dans l'esprit du roy. Elle prit peu à peu la part au gouvernement de l'Estat, que ce jaloux ambitieux luy avait si long-temps disputée. S'y estant acreditée, elle fit comprendre à son mary en quel dechet estoient ses affaires, et en quel danger se trouvoit sa couronne, par la mauvaise conduite de son favory. Elle s'y prit si adroitement, qu'il fut chassé de la cour, et qu'on commença en suite à luy faire son procez. Celuy qui, en cette rencontre, estoit le plus grand conseiller de cette princesse, estoit le comte de Castriglio, proche parent de celuy qu'elle entreprenoit de perdre. On eut beaucoup de peine à y faire condescendre le roy : mais enfin l'Inquisition s'en meslant et le recherchant sur la maudite doctrine des Alumbrados, dont il avoit mesme infesté le roy, peu s'en fallut qu'il n'y fust abandonné. Mais il abregea le proces par sa mort, qu'on croit mesme avoir esté avancée par poison, et que ses parens furent ceux qui luy rendirent ce bon office, pour en

posseder plustost les biens. Dom Luis de Haro en recueillit la meilleure partie, et en a esté si bien accommodé, qu'un homme m'a dit tenir de sa bouche, qu'il avoit cent trente mille escus de revenu; et il ne faut pas s'estonner qu'apres cela il se contente du rang de favory ou premier ministre, sans en chercher, avec avarice, tous les avantages qu'il en pourroit recevoir. Mais si, par là, il ne fait pas crier contre soy, comme son oncle, il est d'autre part appuyé de peu de creatures, ne travaillant pas à s'en faire; et c'est ce qu'a voulu dire le pasquil le comparant avec son predecesseur, *Dos hombres perdieron a España, uno por ser malo a todos, el otro por ser bueno a nada.*

Avant qu'il fust en faveur, il estoit dans le carrosse avec Villa Medina, lors qu'on l'y tua à coups de pistolets. Ce gentil-homme estoit le plus galant et le plus spirituel courtisan de toute l'Espagne. Les curieux racontent quantité de ses traits d'esprit; et celuy-cy ne fut pas le moindre, lors qu'entrant dans une eglise, on luy presenta un bassin, où l'on tiroit de l'argent, pour tirer des âmes du Purgatoire; car ayant demandé combien il falloit pour en delivrer une, et l'autre luy disant : « ce qu'il voudroit », il y mit deux pistoles, et à mesme temps voulut sçavoir si elle estoit dehors; l'autre l'en asseurant, il reprit ses deux pistoles, et dit qu'il luy suffisoit, et qu'elle n'estoit plus en danger d'y retourner, mais que ces deux pistoles couroient grand risque de ne retourner plus dans sa bourse, s'il ne les y mettoit; et ainsi les y remit. De toutes ces gentillesses et galanteries, il n'y en a point eu qui luy ait cousté plus que celle d'une masquarade. Il estoit devenu amoureux de la reine Elizabeth, et eust si peu de discretion, qu'il en donna des marques qui esclaterent, et le firent juger pour temeraire et indiscret. La bonté de cette princesse, qui aimoit les hommes d'esprit, ne sçachant rien de sa folie, faisoit qu'elle le voyoit d'assez bon œil. Cela aida à le perdre; car ne pouvant s'empescher de parler en galant de sa maistresse,

plustost qu'en sujet, il parut de plus, un jour, masqué d'un habit tout chargé de pieces de huit, avec une devise qui fit parler tout le monde, bien qu'elle fust equivoque, et qu'elle dist : *Mis amores son reales.* On vit bien qu'elle marquoit plustost le haut lieu où il aimoit, que l'avarice dont il s'accusoit. La force de sa passion le porta à faire preparer une comedie en machines, et d'y depenser vingt mille escus ; et apres, pour pouvoir embrasser la reyne, en l'enlevant au feu, il le fit mettre au theatre, et bruler presque toute la maison. Un sujet qui donne de la jalousie à son maistre est sur le penchant de sa ruyne. Et celuy-cy, en plein jour, fut poignardé dans son carrosse, où il estoit avec dom Luis de Haro.

CHAPITRE IX

Quand on parle des grandes depenses des Espagnols, et qu'on s'enquiert comment ils se rüinent, puisqu'on ne voit point trop de pompe ny trop de luxe parmy eux, et qu'ils ne vont point aux armées ; tous ceux qui ont demeuré et vescu à Madrid asseurent que ce sont les femmes qui ruynent la pluspart des maisons. Il n'y a personne qui n'entretienne sa dame, et qui ne donne dans l'amour de quelque putain. Et comme il n'y en a point de plus spirituelles dans l'Europe, ny de plus effrontées, et qui entendent mieux ce maudit mestier : dès qu'il y a quelqu'un qui tombe dans leurs rets, elles le plument d'une belle façon. Il faut des juppes de trente pistoles (qu'on nomme des gardes-pieds), des habits de prix, des pierreries, des carrosses et des meubles. Et c'est une fausse generosité, parmy cette nation, de ne rien espargner pour le sexe. On asseure que l'admiral de Castille, qui n'est pas des plus accommodez, a fait donner à une seule fois, à une de ces desbauchées quatre vingt mille escus. Un Pallavicini de Gennes asseure

qu'une inclination luy cousta, il n'y a pas long-temps, deux mille escus, et que voyant que la carogne à qui il avoit affaire estoit pour le mener de longue, il l'abandonna sans en avoir rien obtenu. On a quatre festes icy ou processions hors de la ville, qui sont comme autant de coups de putains, où elles essayent de paroistre. Alors il faut que tous les galants leur fassent des presens, et s'ils s'y oublient, tout est perdu, et ils ne sont pas gens d'honneur ; aussi se piquent-ils entr'eux de faire paroistre ces infames, et en tirent gloire. Il n'y a ville au monde où l'on en voye plus à toutes les heures du jour. Les ruës en sont pleines aussi bien que les promenoirs. Elles vont avec des voiles noirs, et les replient sur la face, ne se laissant qu'un œil descouvert. Elles parlent au monde hardiment, et on les trouve autant impudentes que dissolües. En Italie, elles ne le sont pas tant, car elles ne vont pas chercher le monde comme icy. On croit qu'à la faveur de ces voiles, presque toutes les femmes se meslent du mestier. Mais si la corruption est universelle, les maux qu'elles causent sont presque infaillibles. Cependant ces pecheresses se sont entierement acquise toute la liberté de Madrid, car les grandes dames et les femmes-de-bien ne sortent presque point, et ne vont ny à la promenade ny au cours. La pluspart d'elles ont la messe au logis, et hors quelques visites qu'elles se rendent, elle ne se voyent point en public, et quand elles y vont c'est presque tousjours en siege. Sans doute tout ce sexe a l'esprit joly, en ces quartiers, car il ne s'exerce qu'à des douceurs qu'on nomme *requiebros,* et ne s'estudie qu'à dire de bons mots et à trouver des pointes d'esprit. Elles n'en ont gueres d'honnestes, et l'on dit qu'il y en eut une qui, voyant peinte, sur une paroy, leur partie honteuse, avec cette inscription : *Sin hundo,* prit aussi-tost du charbon et mit : *Falta de cuerda.*

Quand elles vont au cours, d'ordinaire, elles ont les rideaux des carrosses tirez, et quand elles ont un homme avec elles,

on ne leur parle point ; autrement, on leur dit tout ce que l'on veut. Le fard y est si commun, qu'on n'en veoit pas une qui n'ait le visage peint ; et elles appliquent si mal le vermillon et la ceruse, que l'un et l'autre rebutent ceux qui les voyent. Enfin elles sont generalement laides et gastées, et se fardent autant pour couvrir leur visage à verole, que pour l'embellir.

Au reste, les maris qui veulent que leurs femmes vivent bien, s'en rendent d'abord si absolus, qu'ils les traitent presque en esclaves, de peur qu'ils ont qu'une honneste liberté ne les fasse emanciper au delà des loix de la pudicité, qui sont fort peu connuës et mal observées parmy ce sexe. On m'a asseuré qu'en Andalousie, les maris les traitent comme des enfans ou comme des servantes. Car quand ils prennent leur repas, s'ils les font approcher de la table, ce n'est pas pour y manger avec eux, mais pour les servir ; et s'ils ne leur donnent pas cette permission, et qu'ils veuillent les tenir dans un degré de sujetion plus honneste, ils leur donnent à manger de leur table à terre, où elles sont assises sur des tapis, ou sur des carreaux, à la mode des Turcs. Aussi est-ce une coustume que, tant dans les eglises qu'aux promenoirs, elles sont ainsi sur leurs fesses, comme des garçons-tailleurs ; par où j'apris enfin pourquoy, en quantité de maisons, au lieu de sieges, je ne voyois autour des salles que deux ou trois carreaux, l'un sur l'autre, le long des murailles.

On fait le cours, ou à la Calle-major, dans la ville, ou au Prado, près del Retiro, ou al Rio, au-dessous du Palais. Un grand seigneur n'y paroist gueres plus que les autres ; seulement il y vient avec quatre mules à son carrosse, et un peu plus d'estafiers. Les pages se mettent dans le mesme à la portiere. Ils ne sont pas vestus de livrées, mais le plus souvent de noir. On ne voit gueres de valet-de-pied qui ait de galon de couleur que sur les manches, et s'il y en a en quelqu'autre endroit c'est en fort peu de trains. Ceux du roy sont tousjours

les plus mal couverts et les plus mal payez, à ce que l'on m'a dict. Le soir, chez quelque seigneur que ce soit, l'on mange tout ce qu'il y a, et on brule toutes les chandelles, et l'on consume toute l'huile et tout le sel qui y est, ou bien les valets le prennent.

CHAPITRE X

Les grands d'Espagne sont de deux sortes, ou à vie ou à race. A ceux-là le roy dit qu'ils se couvrent pour leurs personnes, et aux autres, pour eux et tous les leurs. Et c'est la seule ceremonie et difference qu'on y apporte, pour faire un grand d'Espagne, qui n'est qu'une grandeur chimerique et un peu de fumée ; car un homme n'en a pas plus de biens. Ceux qui espousent des heritieres des maisons des grands d'Espagne, qui l'ont esté faits à race, le deviennent par leurs femmes.

C'est ce que j'ay appris touchant les grands d'Espagne, mais je trouve dans les livres espagnols qu'il y en a de trois sortes ; les uns ausquels le roy commande de se couvrir, avant qu'ils luy parlent ; les autres, apres luy avoir parlé et avant qu'il leur responde ; et les derniers, qui ne se couvrent qu'apres luy avoir parlé, et qu'il leur a respondu. Quand le roy fait un duc, il est grand : de la façon que la consequence est bonne, il est duc, doncques il est grand ; mais non pas, il est grand, doncques il est duc, parce qu'il y a quantité de grands qui ne sont que comtes ou marquis. A leurs femmes, *se les da el almohada en el estrado de la reina, y las recibe levantada.* Le roy les traite de princes, *en las cartas, cedulas y provisiones reales.* En la chapelle du roy, ils s'assient sur un banc que l'on nomme *el vanco de los grandes : no por antiguedad sino como cadauno llega, y halla el lugar desocupado.* On les traitte de Señora, par la Pragmatique de Philippe II. C'est presque tout

l'avantage qu'ils ont par dessus le reste des gentils-nommes, qui sont exempts, aussi bien qu'eux, de toute imposition et de tout tribut, hormis quand il s'agit du bien commun : mais en ces guerres, par cette raison, on les a si fort chargez, qu'ils payent presque la moitié de leurs revenus feodaux. Ils ne sont obligez à aucun logement, que quand la cour du roy marche ; mais à parler en general, de toute la noblesse d'Espagne, elle a un beau droit, si au moins il luy est bien conservé ; c'est que pour endetée qu'elle soit, on ne luy peut enlever que le revenu de son bien, parce qu'il est tout en *mayorazgo*, c'est-à-dire, comme je crois, en fideicommis. Mais avec cet avantage de plus, qu'aux creanciers, arrestans les revenus, les juges ordonnent que le gentil-homme, ayant tant de valets, de chevaux, de carrosses et de train, jouyra d'une pension capable de le nourrir et l'entretenir, selon son rang ; et quand il devroit cinquante mille escus de rente, et qu'il n'en auroit que trente, ses creanciers ne peuvent pretendre que ce qui restera de ce qu'on luy ordonnera pour son entretien.

On trouve icy peu de chevaliers de l'ordre de la Toison ; la pluspart n'embitionnent gueres l'honneur, parce qu'il est difficile de l'acquerir et qu'il est sans proffict. On l'a envoyé de nouveau à l'archiduc Leopold qui est à present le fils aisné de l'empereur.

Les ordres les plus communs sont ceux de Calatrava, qui porte une rose rouge sur le manteau ; Alcantara, une verte et Santiago une espée rouge, ou une fleche : tous sont presque de mesme dignité et rang. Les chevaliers n'en ont autre proffict que les Commanderies qu'ils peuvent obtenir de temps en temps, par la grace et faveur du roy, Depuis que, devant Lerida, il perit bon nombre de ces chevaliers, on n'en conte que dix-huit cens ou deux mille en tous les trois ordres, au lieu qu'on dit qu'auparavant, il s'en trouvoit plus de quatre mille. Alcantara est le plus estimé ; aussi, pour l'obtenir, il faut prouver devant le Conseil des Ordres qu'on est noble de

quatre races ; aux autres, il ne le faut estre que de deux.

Dans la seconde cour du Palais, on tient, en plusieurs chambres, divers Conseils. Celuy d'Estat se tient sous l'appartement du Roy, où l'on traite du bien general de tous ses Estats ; celuy de Guerre, s'y assemble aussi, où l'on resout des moyens de la bien executer, apres que dans celuy d'Estat, elle a esté resoluë. A costé est le Conseil de Castille, qu'ils nomment *real*, et qui est de grande importance, y ayant dix-sept conseillers, et un president ; beaucoup d'affaires des autres Conseils luy passent par les mains, et sur tout de celuy des Indes, à cause des grands interests qu'y ont les peuples des deux Castilles. Il y en a un pour l'Arragon : l'Italie y a le sien, et la Flandre aussy. Celui des Indes se tient en un autre endroit, aussi bien que celuy des Finances, qu'il nomme *de la Hazienda ;* un autre, *de las Ordenes*, qui traite des affaires des ordres de chevalerie, et juge des preuves de noblesse de ceux qui les pretendent, se tient au mesme lieu que ces deux derniers. De tous ceux cy, il n'y en a pas un qui ne soit dans l'enceinte du Palais. Celuy de l'Inquisition a son tribunal dans la maison du president du Saint-Office. Celuy de la Cruzada, qui traite des dispenses pour manger de la viande le samedy, et de semblables revenus que le roy touche par l'occasion des papes, se tient chez le president.

Il n'y en a point qui pretende estre si absolu que celuy de l'Inquisition. On m'a asseuré que le Roy mesme n'en peut pas tirer le monde quand il y est ; et, bien qu'il recognoisse le pape, il s'est trouvé des conjonctures où elle n'a point eu d'egard à ses ordres. Il ne s'estend pas seulement sur ceux qui, en la religion, choquent les sentiments de l'eglise romaine, mais de plus, c'est une rude medecine pour ceux de qui le temperament ne plaist pas à l'Estat ; et on les fait depescher, sans qu'il s'en fasse bruit, comme on le vouloit faire recemment à Antonio Peres ; et que le duc d'Olivarez estoit en danger de l'experimenter, s'il ne fust mort. Tout ce qui se

resout en ces deux conseils, avant qu'il s'execute, passe par celuy d'Estat, pour voir s'il n'y a rien qui soit contraire au bien general de tous les membres de la couronne.

Le matin, à cause que tous les conseillers s'assemblent au Palais, on y voit beaucoup de monde ; mais ce n'est qu'aux deux Basse-Cours. Les personnes d'affaires, et ceux qui ont des *pretentions*, comme l'on parle, s'y rendent pour les y poursuivre. On y voit, entr'autres, quantité de traitans pour les levées de soldats, qui y sollicitent leur payement, et quand on veut monter de la cavalerie, on mene tous les chevaux à la place qui est au devant du Palais, et on leur coupe à chacun une oreille. Par là, ils sont marquez comme chevaux appartenans au roy ; et si le cavalier à qui appartient un de ces chevaux le vend, ou qu'autrement on le trouve entre les mains de quelqu'autre qui ne serve point le roy, on peut le luy faire saisir et enlever, sans aucune forme de procez : il est vray que le cavalier luy en coupe encore une autre, et que l'ayant rendu parfait courtaud, il s'en accommode avec son capitaine qui, pour quelques piastres, luy fait deposer devant le commissaire qu'il est mort; apres quoy, l'officier qui l'a dans son escurie le vend : et c'est, en ce temps, l'un des plus grands profits qu'ont les capitaines de cavalerie en Catalogne, à ce que m'en a dit un qui venoit d'y servir.

CHAPITRE XI

On a beaucoup de peine, non seulement d'assembler du monde pour la Catalogne, mais encore de l'y conserver quand on l'y a mené, car comme c'est un pays où le soldat patit beaucoup, on y trouve deux inconveniens. L'un, qu'il y perit bien-tost, et sur tout le Walon, Flamend et Allemand, l'autre, qu'ils n'y sont pas, qu'ils se debandent, et taschent de se sauver, sur tout les Castillans et les Napolitains : ceux cy,

passant par la France, se rendent à l'armée, où ils ont encore quelque escu du general, et retournent en leur pays : ceux-là en font de mesme, et costoyant les Pirenées, le long du Languedoc, rentrent dans la Castille, par la Navarre, ou par la Biscaye. Si l'on prend de vieux soldats de quelque nation qu'ils soient, on est asseuré qu'ils connoissent le pays, et qu'ils joüeront le tour : et si l'on en prend de nouveaux, outre qu'ils ne valent gueres, ils n'y durent pas long temps, n'estans pas accoustumez au pays. Tellement que le roy d'Espagne ne fait en point d'endroit la guerre qui l'embarrasse plus qu'en celuy-cy, ou elle luy est d'une telle importance, estant en une partie de son estat si jalouse, qu'il n'y fait point de perte qu'il ne voulust racheter par une deux fois aussi grande qu'en Flandre ou en Italie. En effet, ceux qui connoissent le fonds de cette Cour asseurent qu'on s'y moque, pour ainsi dire, des pertes que le roy fait à autre part ; mais que celles qu'il souffre en Catalogne touchent au vif, et sont autant de blessures qu'il semble que l'Estat reçoit au cœur. Par là on void que ceux qui ont estably pour un moyen asseuré d'abatre la monarchie d'Espagne par la guerre qu'on luy feroit en son pays en ont sans doute bien compris le foible.

Si elle y veut resister, il faut que, pour y assembler fort peu de forces, elle y consume des sommes immenses ; puis qu'outre la necessité de toute sorte de denrées et de munitions, elle en a une si grande de monde. C'est un mal qui luy est arrivé de nos jours ; car on peut juger, par le dire de Ciceron, qu'elle en estoit bien pouveuë au temps des Romains, puisque, donnant aux Espagnols le nombre du monde, aux Gaulois le courage, il ne reserve, pour le peuple romain, que la pieté.

Mais qui sçait les consecutives pertes des peuples d'Espagne, connoit bien d'où luy vient cette disette. L'entrée des Gots et des Vandales en cette province, l'irruption des Maures, qui la suivit, dissiperent la meilleure partie de ses habitants ; lors que les estrangers y avoient si bien pris racine que les villes

regorgeoient de monde, Ferdinand d'Arragon, qui conquit toute l'Espagne, en fit beaucoup perir, et en chassa une bonne partie.

La decouverte qui se fit peu apres des Indes, en tira de grandes colonies, et a continué de peupler d'Espagnols le Nouveau-Monde, tant par le grand concours de ceux qui y alloient s'establir, trouvans que c'estoit un meilleur pays que celuy qu'ils abandonnoient, que pour la necessité qu'on y a eu d'y en transporter, pour y faire la guerre, pour l'equipage des flottes, et pour les garnisons des forts qu'on y a bastis, et des villes qu'on y a fortifiées. Tellement que la meilleure partie de l'Espagne est aux Indes, et que les roys, ayans besoin d'argent, y sont allez troquer leurs sujets pour de l'or; et à present il n'y a mine si fortifiée au Potossi, et dans tout le Peru, qui puisse fournir à toutes les depenses qu'il leur est necessaire de faire, faute d'hommes. De façon que, lors que les galions arrivent, ils ne sçauroient apporter tant de richesses qu'il n'en fust encore besoin de plus considerables pour acquitter les debtes de l'Estat et, outre que la meilleure partie appartient à divers particuliers de Flandre, de Hollande, de Gennes et de France, ce qui est pour le roy est deu à diverses personnes qui y ont des assignations pour leur payement.

S'il vient donc de l'or des Indes, l'Espagne n'est que le canal par où il passe, et qui va tout droit se decharger dans la mer de l'abondance des autres pays. Aussi, dans la similitude du monde à un corps, on la compare, pour cet egard, à la bouche qui reçoit toutes les viandes, les masche et les prepare, mais les envoye aussi tost aux autres parties, et n'en reçoit pour soy que le simple goust, ou ce qui par hasard s'attache aux dents.

Celuy-là n'a donc pas eu mauvaise raison qui, considerant qu'en Espagne on ne voit pas beaucoup d'or, et qu'autre part on ne trouve que de ses pistoles; et que, s'il y a d'autres especes, elles en sont le plus souvent tirées, ce qui donne à

juger que les Espagnols servoient aux autres nations, comme les *damnati ad metalla* aux anciens empereurs : ou bien qu'elle estoit comme l'asne d'Arcardie qui, bien que chargé d'or, broutoit les chardons.

Mais ce qui acheva sa desolation fut l'expulsion generale des Maures. On a eu diverses raisons pour se defaire d'une si mechante canaille; et si on ne leur a pas imputé l'empoisonnement des eaux pour faire mourir les Chrestiens, et leurs continuelles intelligences avec les Afriquains, les Turcs et autres ennemis du royaume, Philippe III ne pouvoit entrer dans une meilleure resolution que de se delivrer, pour une fois, de cette continuelle apprehension. Ce n'est pas qu'il n'ait laissé à dire contre cette action, qu'un bon politique ne doit que le moins qu'il peut, passer à des chastimens si universels, que tout l'Estat s'en ressente plus affoibly que corrigé; que lors qu'on se porte le cousteau au sein pour se delivrer d'un mal qu'on apprehende, on montre que l'on sçait plustost agir en desesperé qu'en resolu et en prudent, que c'est ignorer la force et l'usage des lenitifs, que de recourir aussi tost à l'*ure* et au *seca* : que c'est une plus grande vertu de convertir le mecreant et d'instruire le vicieux, que de le chasser de sa maison, et luy en defendre l'entrée; et qu'enfin, on peut combattre l'erreur, et en conserver les personnes. Aussi est-il certain que cet edit priva le roy d'Espagne de quantité de bons et riches sujets qui n'avoient point l'esprit turbulent, et qu'on pouvoit, avec le temps, amener à la connoissance et à la profession du christianisme. Mais le moyen leur en fut tout à fait osté; car s'ils l'embrassoient, on disoit que c'estoit une feinte, et seulement pour se soustraire à la force de l'arrest. Par là, l'avarice des executeurs joüa son jeu, et il n'en resta que ceux qui leur graissoient si bien les mains, qu'ils passoient leurs maisons sans les toucher, sans les reconnoistre, et sans les en faire sortir.

Quoy qu'il en soit des divers discours que causa cette rigueur extraordinaire, et que les uns y ayent admiré des traits d'une

politique tout à fait genereuse; et les autres des taches d'une cruauté denaturée, puis qu'elle privoit un roy de ses sujets, et tout un peuple de son pays natal; il est certain que, depuis ce temps-là, l'Espagne est restée comme deserte, et n'a peu se remettre d'une si generale perte qu'on a fait monter à quelques millions de personnes : car outre qu'elle se depeuploit ainsi de gayeté de cœur, les Indes, par necessité, ou par l'inclinaison de ses sujets, en esclaircissoient encore le nombre, y attirant de temps en temps de grandes colonies, qui font qu'aujourd'hui on y compte presque autant de monde sorty d'Espagne qu'il y en est resté.

Après ces malheurs, qui au commencement passoient pour des bonheurs nompareils à ceux qui faisoient parade de la possession des Indes et de l'expulsion des Maures, sont nées les guerres qui ont si fort embrazé cette province, qu'on compte qu'en vingt ans, elle y a consumé plus d'un million et demy de personnes; et la peste qui l'a de temps en temps affligée, en a emporté près d'un autre million; par où l'on fait compte que, depuis le regne de Philippe IV, les Espagnols n'ont fait que s'epuiser d'or et de monde. Aussi le sont-ils d'une façon si extraordinaire, que si leurs ennemis s'estoient bien entendus, et si, apres leur desunion ou separation, ceux qui leur restoient sur les rangs ne s'estoient pas broüillez chez eux, il ne se pouvoit qu'ils ne se trouvassent dans une absolüe impuissance de leur resister.

Outre cet ambigu de bien et de mal, que ceux qui en jugent selon l'evenement ou selon leur sens remarquent en la decouverte des Indes et en l'expulsion des Maures, on parle d'un autre trait de politique qui, ne donnant pas sur le general de tout le royaume, en attaqua la partie la plus noble et la plus illustre. C'est que Philippe II, qu'on a nommé le Salomon de son siecle, apprehendant que les grands et la noblesse d'Espagne se servissent un jour de leurs richesses et de leurs forces contre son authorité et celle de son successeur, et considerant que

sous Charles Quint ils avoient fait paroistre leur humeur turbulente qui pensa luy donner de la peine, crut ne se pouvoir mieux asseurer des mal-intentionnez, que par la foiblesse et l'impuissance de tout le corps. Pour cet effet, il commença à jetter de la vanité et de l'envie parmy eux, multipliant le nombre des grands, des ducs, des marquis et des comtes. Cette fumée chassa de leurs maisons le soin de l'utilité, et la depense redoubla avec eclat, chacun desirant de paroistre plus que son compagnon. Quand il les vit engagez de toutes parts, il permit qu'on se peust attaquer à leurs fiefs, et ainsi osta le privilege du *mayorazgo*, qui estoit le plus beau qu'eust la noblesse d'Espagne. De plus, pour empescher qu'ils n'eussent des places fortes et des maisons où ils peussent se retirer quand ils voudroient broüiller, il fit un edit par lequel il estoit desfendu aux seigneurs et gentilhommes de faire rebastir leurs chasteaux, aux endroits où ils tomberoient; et ceux qui ont fait le chemin de Valence à Madrid asseurent qu'on y voit beaucoup de vieux chasteaux bien situez, pour commander au pays, qui tombent en ruine sans qu'on les releve. Ainsi, en comblant la noblesse d'honneur, il leur osta le credit, et les obligea à plus de frais; et en leur epargnant ceux d'entretenir leurs forteresses, il leur enleva la crainte et le respect que leur portoient leurs vassaux, et depuis ce temps elle n'a esté qu'en diminuant, et aujourd'huy on leur entend encore dire que ce prince ne se contenta pas de rogner les aisles à sa noblesse, mais qu'il les coupa tout à fait, et les reduisit dans l'impuissance où on les voit à present, et qui est un peché originel qui les talonne de si prés, que s'ils n'ont quelque resource, il les accable. La plus asseurée est d'estre employé à quelque gouvernement eloigné de la cour, où les deniers publics leur passent par les mains. Alors ils ne s'oublient point, et taschent de se garnir si bien la bourse, qu'ils en ayent pour s'accommoder eux et leur posterité.

On observe qu'outre ceux qui cherchent à entretenir quelque fortune en Italie ou en Flandres, par quelque charge de cinq

ou six ans, proportionnée à leur naissance, il en va plus d'une cinquantaine aux Indes, qui y font si bien valoir leurs charges, qu'ils en retournent riches. Je ne parle pas des vice-roys, qui s'y changent de trois en trois ans, et qui y amassent des millions; on sçait que, dessous eux, il y a une grande quantité d'officiers qui y font bien leurs affaires. Mais aussi personne n'ignore, dans Madrid, qu'ils cachent au soleil mesme les thresors qu'ils en ont apportez, et craignent que, s'ils en faisoient monstre, on leur demanderoit compte de leur administration; ou que, par maniere de prest à ne jamais rendre, on les obligeroit à en fournir au roy une bonne partie : par là, ils n'osent faire paroistre leur argent, ny l'employer à l'achapt de quelque bonne terre, et aiment mieux le manger en capital que de s'exposer au hazard de ne s'en pas trouver tout à fait les maistres. Aussi l'on voit qu'à petit feu ils consument ce qu'ils ont amassé avec grand' ardeur, et que souvent leur maison n'en joüyt que d'un bonheur qui ne s'estend pas jusques à la seconde generation.

Ceux-là sans doute qui sont dans les finances et dans les conseils du roy ont un plus asseuré moien de s'enrichir. Comme il s'en trouve qui tiennent le timon des affaires, ils font les leurs sans craindre qu'on les choque; et comme c'est à eux de faire rendre compte à autruy, ne voyant personne qui leur puisse faire rendre, ils employent avec eclat le bien qu'ils ont acquis. Ainsi on les voit bastir des palais d'une depense extraordinaire en un pays où le bois, la pierre et la chaux sont hors de prix. C'est donc parmy ces messieurs que se trouve une abondance qu'ils osent faire paroistre en public; autre part, elle est cachée, et si honteuse, qu'elle fait souvent la necessiteuse, de peur qu'on ne la reduise à l'estre; et sur ce sujet, il y a des Flamans, habituez à Madrid, qui nous ont dict qu'il y a quelques années qu'on les taxa, à cause qu'on les croioit aisez et riches.

La façon avec laquelle l'on y proceda estoit un peu rude. Un riche banquier, ou d'une autre condition, estoit appelé devant

un commissaire du Conseil; quand il y estoit, on luy disoit qu'il y avoit un edit du roy par lequel il estoit obligé de mettre dans les coffres de Sa Majesté trois mille escus; s'il s'en defendoit sur son impuissance, ou sur ce que le roy luy devoist desja d'autres parties, on ne l'escoutoit point, et on le renvoyoit en luy signifiant que s'il ne satisfaisoit dans trois jours, il devoit sortir à six lieuës de Madrid, accompagné de gens de justice qui lui feroient des frais : et quelques jours apres, s'il ne payoit, il devoist s'esloigner de vingt lieues de la cour. Ceux qui payerent se redimerent de cette vexation et de toute cette depense; ceux qui s'opiniastrerent contre une taxe qui leur sembloit si injuste, souffrirent l'un et l'autre, et furent de plus obligez à mettre leur taxe toute entiere dans les coffres de Sa Majesté, pour rentrer dans leurs maisons.

Les gens de robe et de plume sont en ce pays là les plus pecunieux; et on ne parle que de conseillers, de senateurs et de secretaires qui sont entrez dans les affaires extremement pauvres, et qui en peu de temps s'y sont fait riches et opulents, et on croit que ceux qui manient celles des Indes sont les plus opulents; aussi ce comte de Peñoranda qui a si bien servy aux negociations de Munster et du Pays-bas, et qui est du secret du favory, au lieu de choisir la presidence du Conseil de Flandres, à quoy sans doute il estoit tres propre, a mieux aymé à son retour avoir celle du Conseil des Indes. Chacun sçait le profit qu'il y a à faire sur les charges qu'on y donne, et sur les marchandises qui en viennent et qu'on y envoye. On dit qu'il n'y en a point un debit plus prompt et plus lucratif que le vin; on ne permet pas qu'on y en porte d'autre que de celuy d'Espagne, et on l'y vend si bien, que ce qui couste un escu dans l'Andalousie ou aux autres endroits où on le charge, y en vaut six ou sept. Pour entretenir cette cherté et empescher qu'on ne vienne pas à en perdre le proffit, il est defendu, sur peine de la vie, d'y planter des vignes, bien qu'on asseure que le terroir y est aussi propre qu'en aucun endroit

d'Espagne. Le trafic en general n'y va pas si bien que par le passé, comme je l'ay marqué cy-dessus; et outre beaucoup de raisons qu'on en apporte de ce pays là, on en trouve une en ce pays cy qui, pour un peu de bien que le roy et ses ministres en ont receu, a descouragé tous les trafiquans, et leur a fait chercher des remedes à l'oppression qu'ils craignoient : ce qui oste un grand revenu au roy.

Voicy le grief des marchands : c'est que tout ce qui s'embarquoit aux Indes s'y debvoit enregistrer, et luy payer le dixiesme denier; et s'il ne l'estoit point, on le confisquoit aussi tost. Par là on sçavoit jusques à un sol de combien estoit riche la flotte, et ce qu'elle apportoit pour le roy, et ce qui estoit pour les particuliers.

Il y a quelques années que le roy, ayant faute d'argent, fit mettre la main sur celuy qui estoit aux marchands. On le prit bien par forme de prest, mais outre que les affaires de ces gens là ne souffrent pas le plus souvent ces emprunts forcez, on ne le leur a point rendu. Tellement, qu'afin qu'on ne leur jouë plus de pareils traits, ils aiment mieux s'exposer à perdre tout qu'à se le voir saisir lors qu'ils ont fait leurs comptes de l'avoir au debarqué. Ainsi, il y en a beaucoup qui ne font point enregistrer ny l'or ny l'argent qui leur vient, et frustrent le roy du revenu qui luy est deu, aimant mieux s'entendre avec les capitaines, bien qu'il leur en couste d'avantage, que de courir risque de ne rien recevoir que de belles paroles. Avant que la flotte arrive à Cadis, des vaisseaux hollandois ou anglois l'attendent à ce port, ou à Sainct Leucar; et dès qu'on en a nouvelle on qu'elle paroist, ils luy vont à la rencontre, et de bord à bord prennent des capitaines affidez ce qui est pour le compte de ceux qui les y envoyent, et le portent, ou en Angleterre, ou en Hollande, ou autre part, sans qu'il entre dans les ports d'Espagne. Les marchands mesme de Seville, et d'autres villes du royaume, envoient sur ces vaisseaux tout leur agent comptant en ces pays-là, où ils

peuvent en disposer librement et sans crainte qu'on leur mette la main dessus. On a avis que, cette année, la flotte vient plus riche qu'à l'ordinaire et que le vaisseau qui estoit le plus riche s'est eschoué : on doute encore si l'on aura tout sauvé. Mais ceux qui veulent qu'il n'y ait rien de perdu ajoustent qu'on y a trouvé beaucoup plus d'or et d'argent qu'il n'y en avoit d'enregistré. Si cela est, le roy en profitera par le droict de confiscation.

CHAPITRE XII

A considerer en gros le gouvernement de cet Estat, il semble qu'il marche d'un pas si egal, qu'on n'y sçauroit rien remarquer qui se demente de cette hardie politique qui n'est jamais embarrassée, et qui passe sur les plus piquantes epines avec autant de resolution que si elle ne touchoit que des roses. Mais à la considerer par le menu, on trouve que les Espagnols, qui donnent par tout beaucoup à l'exterieur et à l'apparence, payent autant de mine et de contenance en ce qui est de leurs affaires publiques, qu'en tout le reste de leurs actions. Dans les ruës, à la promenade, à la comedie, et par tout où ils sont esclairez de plusieurs personnes, ils sont extremement graves, posez, et tout à fait sur leur quand à moy. En particulier, quand on est familier avec eux, ils agissent d'un air si divers du premier, qu'on ne croiroit pas que ce fussent les mesmes hommes. On les trouve aussy evaporez, aussi badins et aussy gaillards que ceux des autres nations. La politique de chaque Estat est presque du mesme genie et de la mesme trempe que les peuples qui le composent.

A regarder celle d'Espagne d'un œil desinteressé, on y trouvera ce rapport. Elle paroist d'abord ferme, constante, hardie et entierement confite dans la raison et dans le jugement; mais quand on l'envisage de près et qu'on l'examine

piece à piece, on la trouve sujette à des foiblesses dont on ne l'auroit jamais creuë capable. Elle est parfois si chancellante qu'elle trebuche au plus beau chemin; parfois, elle est si opiniastre et tant sur sa reputation et sur son interest, qu'elle perd tout par ses vetilles; et tousjours, elle est si lente, que de mille traits de souplesse qu'elle veut joüer, il ne luy en reüssit pas un.

De cette verité qu'on m'a fait toucher au doigt, je n'apporteray pas des exemples tirés du temps passé, comme des revolutions de Flandres sous Philippe II, et de ce qui arriva en France du temps de la Ligue, sous le mesme roy. Il y en a de plus frais, et de ce regne, au soulevement des Catalans, et à la separation du Portugal, qui furent tous deux des maux preveus, mais ausquels on n'appliqua point le remede necessaire, tant par opiniastreté, que par irresolution et longueur. Je ne veux pas parler de ce dont on s'entretient à present à Madrid.

Les opinions y sont fort partagées sur la confisquation des biens des Gennois, et les uns assurent qu'elle a esté tres juste, et faicte tres à propos; les autres ne sont pas de ce sentiment. Mais tous sont dans celuy-là que le Ministere, l'ayant commancé avec tant de vigueur, devoit le poursuivre de mesme, et que, puisque c'estoit une affaire de reputation et d'interest, avec une republique, qu'on tient comme vassalle du roy, il ne falloit pas qu'un si grand monarque hesitast à la pousser à bout; ou bien que, si on desiroit aussy tost l'accommodement, voyant le dommage que cette mesintelligence apporteroit aux affaires, il ne faloit par l'avoir tant traisné, puisque cependant elles perissoient, tant faute des remises des Gennois, que par ce qu'en tenant l'affaire en suspens, on ne pouvoit y suppleer, en se servant des deniers qu'on leur avoit saisi. Ceux qui ont negotié de la part de la republique, ont tasché de faire comprendre en cette cour que le siege d'Arras echoüa l'année passée parce que les marchands revoquerent les lettres de change qu'ils avoient données pour Anvers. Les

ministres ne le veulent point avoüer, bien qu'on s'apperçoive qu'ils commencent à le reconnoistre. Cependant, par leurs pointilles, on a esté presque un an à s'ajuster, bien qu'ils le souhaitassent autant que les Gennois. Et bien que toute cette longueur n'ait esté que pour y sauver leur reputation, peut estre n'en sera-t'elle pas plus à couvert : tout le passé est annulé par l'accord. On donne main-levée de la confiscation; et la dispute touchant Final, qui l'avoit causée, doit estre decidée par des arbitres.

On a esté long-temps d'accord de ce principal; un accessoire de point d'honneur en a arresté l'execution qui estoit que la republique ne vouloit point rendre les prisonniers qu'elle avoit faits devant Final, si le roy ne les luy demandoit, et le roy vouloit qu'on les rendist avant qu'on executast rien. Comme on estoit sur le point de tout rompre, par l'entremise du marquis Serra, frere de celuy qui commande en Catalogne, on s'est advisé d'un milieu, qui est que l'ambassadeur verroit le comte d'Ognate, et luy diroit s'il ne croyoit pas que la republique obligeroit Sa Majesté en luy renvoyant lesdits prisonniers, et que l'autre respondroit oüy; et qu'ainsi tout seroit pacifié. Mais on adjouste que le comte d'Ognate, qui est fier et adroit, et qui a esté le premier moteur de cette mesintelligence à son retour de Naples, lava assez bien la teste à l'ambassadeur.

En tout ce procedé, il me semble qu'on a dans les ministres d'Espagne une grande chaleur à se ressentir de l'affront que la republique leur avoit fait; mais elle ne continua pas, et l'on en ternit la gloire par une longueur qui n'a de rien profité, puis qu'enfin on s'est accommodé à des conditions qu'on peut d'abord accorder[1].

1. Les éditions intercalent ici le passage suivant :

La bonne correspondance qui est, depuis beaucoup d'années, entre les François et les Gennois, fit que les premiers offrirent à ceux-cy leur assistance pour tirer raison de la violence des Espagnols. La republique se sentit tellement obligée au roy tres-chrestien, qu'elle envoya vers luy

Cependant c'est un advertissement aux Gennois de se retirer, s'ils peuvent, peu à peu, de dessouz la patte des Espagnols.

Il n'y a point d'estranger qui ne la doive craindre, pour bons que soient les services qu'il leur a rendu. Car ils ne considerent que leurs interests et eux-mesmes; tellement que les Flamans et les Italiens qui sont sujets du roy ne reçoivent point autre traitement que s'ils estoient nays sous un autre prince. S'il veulent se pousser aux charges et faire leur fortune à la cour ou aux armées, on leur dit qu'ils ne sont pas Espagnols naturels; ainsi les peuples qui sont sous ce gouvernement, n'ont gueres le moyen de s'advancer; car en leur pays, on donne toutes les principales charges à des Espagnols, tant pour y maintenir la majesté de la nation, que par ce qu'on ne se fie pas à eux, et on les declare inhabiles à toutes sortes d'emplois, parce qu'ils ne sont pas nays en Espagne. Ce n'est pas qu'elle ne soit pleine d'estrangers qui y viennent pour travailler dans les villes aux mestiers, et aux champs à la

---

Lazaro Spinola, noble citoyen, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, pour tesmoigner à Sa Majesté la reconnoissance qu'elle avoit de ses offres et de sa protection dont il avoit bien voulu l'asseurer en cette occasion. Il semble que ce differend n'ait servy qu'à degouster les Gennois de la communication des Espagnols, pour les faire rapprocher de ceux qu'ils ont regardé autrefois comme les plus fiers ennemis de leur liberté. Si on excepte dans Gennes quelques personnes que l'interest et le sang ne peuvent destacher du party d'Espagne, tous les autres sont dans une disposition fort contraire à celle ou estoient leurs peres sous le regne de François I, et l'on peut dire que les Gennois n'ont pour les Espagnols qu'autant d'amitié qu'un creancier en a pour son debiteur des mains duquel il voudroit bien avoir retiré son fait, et que s'ils estoient remboursez de ce qui leur est deub, les Espagnols ne leur seroient de rien. Mais les Gennois ont beau faire; leur patience n'inspirera point à leurs debiteurs le desir de les satisfaire : ce leur sera beaucoup s'ils en tirent les arrerages, car pour le principal, ils ne le doivent plus compter parmy leurs debtes actives. Les Espagnols ne sont pas faschez d'avoir la reputation d'estre insolvables, soit afin qu'on ne leur demande pas le payement, ou que la necessité de leurs affaires les engage d'en user de la sorte.

terre : mais ce ne sont qu'artisans et mercenaires qui y sont attirez par le profit; et qui ne se meslent que de leur petit trafic.

On compte que, dans la ville de Madrid, il y a plus de quarante mille François qui, sous un habit espagnol, et en se disant Bourguignons, Vallons ou Lorrains, y font fleurir le commerce et la manufacture. Ils ont besoin de cacher leur naissance; car si elle est connuë, ils sont obligez de payer par jour à la ville un ou deux quarts par teste, qui font environ un sol de nostre monnoye, et quand il arrive quelque adversité à l'Estat, s'ils ne se tiennent clos et couverts, ils sont subjets à mille insultes, et mesme à estre battus. Ceux qui connoissent bien le nombre d'estrangers qu'il y a en cette ville asseurent que, quand ils voudront l'entreprendre, ils pourront s'en rendre maistres et en chasser les Espagnols.

Ceux qui y viennent pour quelques affaires, ou pour y estre long-temps, s'habillent aussi tost à la mode du pays. Nous y avons tousjours paru en nos habits de voyage; mais si nous y eussions esté *para pretensiones*, comme ils parlent, il nous eust fallu charger la gonille et tout le harnois castillan, autrement on n'est pas bien veu à la Cour.

Pour parler au roy, c'est une necessité d'estre habillé de noir. Jusques là qu'à un envoié du prince de Condé, on donna temps de l'habiller de cette couleur avant qu'on l'introduisist devant Sa Majesté, luy ayant fait sçavoir qu'il n'en pouvoit autrement avoir audience.

Les femmes, pour abandonnées qu'elles soyent, desirant de le paroistre moins, sollicitent aussi tost l'estranger de quitter l'habit extraordinaire et d'esclat, de peur qu'on y prenne trop garde quand on les visite.

Les habits sont une roupille à grandes basques, qui joint tres-bien au corps, depuis le col jusque sur les hanches : ils portent une ceinture de marroquin, sur l'estomac, ou un peu plus bas que le nombril; leurs chausses sont fort estroites et

jusques là que, pour les tirer et les mettre, ils ont des boutons aux costés d'embas, par où ils s'y enserrent le matin, et s'en deffont le soir. Leurs souliers sont de la forme du pied, et pour les mignons, ils sont fort estroits de semelle et d'ampeigne; un petit pied et un gros gras-de-jambe sont si fort estimez, que les galants se lient le pied avec des rubans pour le faire paroistre petit et en souffrent beaucoup de martyre, à mesme temps que, par quelque faux gras-de-jambe, ils affectent tout à faict de paroistre à la mode. Les bas de soye dont ils se servent sont à mailles lasches et qui ressemblent à du reseuil; ils les portent fort tendus, et dessoubs un bas blanc qui paroist au travers.

Ils ne se servent plus de chappeaux à larges bords, ils en ont d'assez petits qu'ils doublent de taffetas noir. C'est un grand ornement et d'une magnificence extraordinaire que de porter pour cordon quantité de larges dentelles noires, qui coustent sans doute autant qu'un beau bouquet de plumes, puis qu'elles leur viennent de Flandres ou de France. Ils ne sont pas somptueux en linge, et on n'y void gueres de denteles; la plus part du monde porte la gonille, dont deux ou trois servent un an.

La raison pour laquelle ils commencent tousjours à s'habiller par le haut et à se boutonner par le bas, ce n'est pas à cause qu'ils font tout à rebours des autres nations, mais à cause de l'air qui est icy si penetrant, que si l'on ne prend bien garde de n'en estre point frappé à l'estomac le matin, on court risque d'en estre malade, c'est pourquoy ils couvrent bien cette partie; et on a veu des personnes qui, pour l'avoir negligée, en ont souffert de grands accidents, et en sont devenus perclus de leurs membres, aussi bien que d'avoir dormy la nuict à fenestres ouvertes.

La bayette et la ratine noires sont les estoffes dont ils s'habillent l'hyver; en esté, ils ont des habits de taffetas, mais ils gardent tousjours le manteau et la roupille de bayette.

CHAPITRE XIII

Le premier de May, nous vismes le Cours, qui se fait hors de la porte de Tolede. C'est un des plus celebres, et on y voit quantité de carrosses; les uns y sont tirez par quatre mules, et s'ils sont à des grands ou ducs, les mules de devant sont attachées à de longues cordes, et il y a un postillon. Les autres en ont six, et alors on juge que ce sont des grands et puissans seigneurs, bien qu'il ne soit permis d'user de cette magnificence que hors de la ville, à cause que, s'estant un jour introduite dans Madrid, on representa au roy, qui trouvoit peu de monde au Cours, que la vanité estoit telle, que ceux qui n'avoient pas les moyens d'y venir à six mules, s'en abstenoient, pour n'y paroistre à moindre attirail que ceux ausquels ils vouloient s'egaler. Cela fit qu'on defendit les carrosses à six mules.

Pas un cocher ne s'assied sur le devant du carrosse, mais sur un des chevaux du timon, depuis que le comte duc, ayant dit un secret qui fut divulgué par le cocher, ledict siege leur fut deffendu. Tous les attelages sont presque de mules, depuis que, pour envoyer de la cavalerie en Catalogne, on prit ou l'on menaça de prendre les chevaux de carrosse. Cependant les haras de bonne race se perdent de telle façon que, si l'on n'y apporte remede, l'Espagne se trouvera sans chevaux; on employe la pluspart des cavalles à porter des mulets, parce que le profit en est plus grand, pour le bon et le prompt debit qu'on en trouve.

En Portugal, le roy a obvié à cet inconvenient en commandant qu'on ne se servist plus de mules, et sur ce que les ecclesiastiques ne voulurent pas estre sujets à son edit, à cause de leurs privileges, il les en exempta mais defendit aux mares-

chaux, sur peine de la vie, de ferrer aucune mule, par où il les ramena aisement à l'observation de son commandement.

La galanterie de cette feste consiste principalement en l'adjustement des femmes, qui s'estudient d'y paroistre avec eclat : aussi mettent-elles leurs plus beaux habits et n'oublient ny leur vermillon, ny leur ceruse dont alors elles empruntent tous les attraits. On les voit en diverses façons dans les carrosses de leurs amoureux ; les unes ne s'y monstrent qu'à demy, et y sont, ou à moitié voilées, ou à rideaux tirez, ou s'y montrent à rideaux descouverts, et font parade de leurs habits et de leurs beautez ; celles qui ont des galants qui ne peuvent ou ne veulent pas leur donner des carrosses, se tiennent aux advenües du Cours et bordent les rues ou les chemins qui y menent.

On ne parle point à celles qui ont des hommes avec elles ; aux autres, on peut dire tout ce que l'on veut de doux, de hardy et de libre, sans qu'elles s'en offencent. C'est icy une partie de leur liberté ou libertinage, de demander indifferemment à ceux qu'il leur plaist, qu'ils leur payent des limons, des oublies, des pastilles de bouche ou autres friandises, que l'on porte par le Cours. Elles leur envoient dire par celles qui les vendent, et c'est une incivilité de ne leur pas dire qu'elles leur en portent, et qu'on les payera ; apres il en couste souvent, pour cinq sols de marchandise, un escu d'argent. On voit de plus, en cette feste, quantité de beaux chevaux qui font parade de belles selles, et des rubans dont ce jour-là on leur a paré le dos et le crin. Ceux qui les montent sont, ou les galants des dames à qui ils ont presté leurs carosses, ou personnes qui viennent à cheval jouir du Cours, n'ayant point de carrosse. Après qu'on a fait divers tours, et qu'on a parcouru toutes les files des carrosses, comme la nuit vient, on commence à s'arrester et à manger dans les carosses, qui pour la pluspart ont quelque provision. Ce n'est pas seulement en cette feste qu'on le pratique, mais presque tous les jours, et sur tout les

dimanches, on ne voit que collations et goustez, qu'ils nomment *marandas*, au lieu où l'on se promene : tant les Espagnols se plaisent à festiner à la campagne, quand ce ne seroit que d'un oignon, que d'une salade, que d'un peu de jambon ou de quelques œufs durs, car ils font par tout tres mauvaise chere.

On y voit aussi quelques femmes d'honneur qui y viennent avec leurs maris, ou quelques galantes qui y viennent avec leurs amoureux; mais estant ainsi sous leurs yeux, elles s'y comportent si modestement qu'à peine elles osent regarder le monde et rendre le salut. Le petit bourgeois paroist espars par les champs d'alentour où, sur le bord de la riviere, ou en quelque recoin de pré, ou de bled verd, il collationne de fort peu de chose, avec beaucoup de majesté et de joye, en compagnie de sa femme et de sa famille, ou de quelque amie. On m'a asseuré que, hors ces maigres desbauches champestres, les Espagnols n'en font gueres dans leurs maisons à se traiter les uns les autres. Et ceux qui se sont trouvez dans leurs festins adjoustent que, dans un moment, on ne veoit presque plus de plats sur la table, chacun des invitez en saisissant un, et avec un mot de : *con licencia*, l'envoye à sa maistresse : par où l'on reste souvent sans viande, et presque tousjours l'on ne gouste point les meilleures.

Au reste, dans le temps de cette feste, le roy est d'ordinaire à Aranjuez, et souvent il y vient en relais; et apres avoir fait un tour, il s'en retourne de mesme, sans entrer dans la ville. Ce qui me sembla d'abord un maigre plaisir, puis qu'il y a sept bonnes lieuës de Madrid à Aranjuez. Mais ayant veu avec quelle vitesse il les faict avec six mulets qu'on pousse presque tousjours à pleine carriere, jusques à ce qu'à my chemin on en rencontre six autres qui le menent à Madrid, je ne l'ay plus jugé incommode ny ennuieux, puisqu'à faire ces sept lieues, il ne met gueres plus de trois heures. Mais je ne puis comprendre le plaisir qu'il trouve au Cours, si ce que l'on m'a dit est vray, qui est que, par respect, quand il passe, chacun

tire ses rideaux ; ce qui fait qu'il ne voit que les carrosses, au lieu qu'on n'a inventé cette sorte de promenade, que pour se montrer avec esclat, et pour s'entretenir en se divertissant par la veuë de tout ce beau monde roulant : et on ne peut nier que ce ne soit une coustume qui destruit le plaisir qu'on voit s'augmenter autre part, au mesme temps que, le Prince s'y trouvant, tout le monde arreste devant luy, et les femmes se demasquent.

CHAPITRE XIV

Le cinquieme de may, nous fusmes à Aranjuez, pour y voir la Cour et cet agreable sejour où le roy passe, toutes les années, un mois de printemps. C'est sans doute un agreable lieu, et les Espagnols qui n'en ont point veu de semblables, le comparent aux Champs Elisées. Les poëtes, dans leurs comedies, en citent les jardins et les fleurs comme d'un endroit où Flore regne, accompagnée de tous ses thresors. La situation en est tres-belle, et les avenuës en sont fort agreables. Avant que d'en approcher, on passe le Tage sur un pont de bois qui a une porte au bout, pour le fermer, quand la Cour n'y est pas ; car alors on est obligé de passer dans une barque, et d'y payer les droits qui font partie des rentes d'Aranjuez. Au delà du pont, on prend sur la main droite, et en un recoin que fait le Tage, on voit les hauts ormeaux et les magnifiques plantages qui entourent la maison du roy.

Le premier qu'on en rencontre est un parc clos de murailles assez vaste, et est comparty de quelques allées. Avant que d'approcher, on a à droicte et à gauche de la bruiere, où l'on veoid quantité de lapins. Les ayant passés à cet endroit, l'on entre à costé du parc, dans une grande allée, qui, de tous costés, en a de semblables, et on arrive à une porte qui est à la

teste d'un autre pont, qu'on a fait sur un canal, qu'on a tiré du Tage, jusques à ce lieu. Par là, on a formé une isle, où est le jardin, qui est fort net et bien entretenu. Il a son entrée du costé du palais, et dès qu'on a passé un pont qui y mene, on rencontre deux statuës de bronze, dont l'une jette de l'eau par ses bras coupez, et à un pas de là, on est sur les bords du bassin de la fontaine de Diane, qui est au milieu, sur une hauteur de pieces rapportées, de pierres, de bois, de mousse et de terre, où quantité de figures de toutes sortes d'animaux sont attachées, qui jettent agreablement de l'eau, à mesme temps qu'elles la reçoivent des tuyaux qui la leur conduisent du Tage; car, en tout ce jardin, je n'ay pas veu une fontaine de bonne eau.

A l'entour du bassin, l'on veoit huit vaisseaux de myrthe veite, si je ne me trompe, dont les branches sont si bien couchées, que la pouppe, la prouë, et tout le corps en est tres bien formé. Ils portent chacun une figure, ou petite statuë, qui jette de l'eau contre les bestes qui sont sur la hauteur du milieu. Suivant l'allée du milieu, on trouve en suite la fontaine du Ganimede, que l'on veoit sur son aigle au haut d'une colonne, et à costé du bassin, un Mars, un Hercule, et une autre deité en pierre ou en bois blanchy et plastré.

Un peu plus avant, sur la gauche, est une allée qui coupe celle-cy; on voit sur la fontaine de la Gelosia, qu'on nomme ainsi parce qu'il y a au haut un quarré où l'eau forme comme une de ces jalousies que l'on met au devant des fenestres. Sur la droite on en veoit un autre, nommée el Viril, qui a au haut une espece de houlette dorée; et rentrant dans l'allée du milieu, on va à la fontaine de las Harpias, qui est la plus mignone de toutes. Le bassin en est quarré, et aux trois coings il y a des colonnes, sur lesquelles sont les figures de ces animaux infames, qui vomissent de l'eau contre la figure d'un homme qui cherche une epine à la plante de son pied, et qui est assis sur la colonne du milieu.

En avançant vers le bout du jardin, on rencontre dans la mesme allée, la fontaine de Dom Juan d'Austria, qu'on nomme ainsi, par ce que la figure qui est au haut, et qui jette de l'eau par ses cheveux, a esté faite d'une pierre qu'on trouva dans un vaisseau turc, après la bataille de Lepanthe. Elle a deux bassins, et au bas, quatre petites statuës de Cupidons avec divers emblesmes.

Sans doute ce jardin est joly par soy mesme et par les enjolivemens qu'on y a faits; mais ils ne sont pas tous d'une egale force. Les allées sont presque toutes trop etroites, et on diroit qu'on a voulu espargner la terre pour les compartimens, qui ne sont pas fort grands ny fort larges. Les berceaux qui les couvrent sont bas et faits de mechantes perches ou lates, au lieu qu'ils devroient estre d'une belle charpente, qu'on n'espargneroit pas, mesme dans le jardin d'un riche particulier.

Tout autour de l'isle, le long de la riviere et du canal, est une assez grande allée, bien baliée et entretenuë, couverte de hauts ormeaux. C'est la plus belle promenade qu'on y voye, et celle où leurs Majestez se plaisent le plus. Il y a quelques cabinets de charpente, et, entre autres, un qui regarde sur le grand chemin de Madrid, où la reyne fut le jour de la feste des taureaux, pour les voir passer, lors que le roy et sa cour les amenoient des troupeaux dont on les avoit separez. Le jour de cette rejoüissance est fort secret, et le roy ne le dict point que la nuit d'auparavant, qu'il mande les *fleriadores*, ou collecteurs et marqueurs de taureaux, et qu'il fait avertir les bergers de s'approcher avec leurs trouppeaux.

Nous le sceusmes, estant dans la grande allée dont je parleray en bas. Nous y rencontrasmes la reyne, qui alloit à la promenade, et comme nous eusmes passé son carrosse et celuy de quelques-unes de ses dames ou damoiselles suivantes, un homme à cheval, qu'on dit estre l'inspecteur ou gouverneur de ce sexe, nous appela, disant qu'il y avoit une dame ayant sa cousine mariée aux Pays-bas, et nous en voulant apprendre

des particularités et donner des nouvelles, ou plustost nous en demander ; nous y retournasmes, et apres quelque peu d'entretien, elle dict que peut estre le lendemain ce seroit la feste, n'osant le dire ouvertement ; mais en ayant esté asseurés sur le soir, nous jugeasmes que cela peut-estre n'avoit esté que pour ne pas publier ce qu'on tenoit secret, de peur que de Madrid et des lieux d'alentour le monde n'y accourust. Ce garde-dames troubla tout ce petit entretien, en nous venant dire de nous retirer du costé du carrosse de ces dames, et que nous leur avions assez parlé. Ainsi nous retournasmes sur nos pas, surpris de son incivilité et de l'impertinence du bouffon de la reyne qui, avec un tuyau de fer-blanc, s'en vint à Monsieur Ploos pour luy parler de prés, faisant semblant d'estre dur d'oreille.

Cette grande allée est au delà du village ou du petit hameau d'Aranjuez, qui est si chetif, qu'à peine on y trouve à loger : aussy, le soir de nostre arrivée, il nous fallut aller plus avant, et bien qu'il fist clair de lune, et que nous eussions des guides, nous nous esgarasmes au sortir d'Aranjuez. Là où nous fusmes, nous trouvasmes une escurie pour nos chevaux, et le couvert pour nous, qui enfin fusmes bien aises d'y dormir sur des bancs et sur des chaises. Ce n'est pas que cette cour soit fort grande, car la pluspart des officiers logent en la maison du roy, bien que chetive, mais pour peu d'extraordinaire qu'il y arrive, on n'y trouve plus de logis. Il n'y a qu'une hostellerie ou *posada*, pour me servir de leurs termes. Elle estoit occupée par les gens de l'ambassadeur d'Allemagne et nous n'y pusmes avoir place que le lendemain.

Ce fut ce jour-là que nous voulusmes achever de voir Aranjuez, et apres avoir esté à l'endroit où l'on nourrit les chameaux, où nous ne rencontrasmes qu'une femelle avec son petit, les autres estant à la campagne à paistre ou a charier du bois ; nous nous en retournasmes par diverses belles allées, nostre guide nous racomptant que ces femelles portoient fort

longtemps, environ onze mois, et puis apres, qu'elles estoient deux ans sans faire des petits. Il ajousta aussi, que souvent on faisoit combattre des chameaux contre des chiens, et que c'estoit un agreable divertissement de voir comme ceste beste si mal faite se deffendoit adroitement des mastins qui l'attaquoient; et que quelquefois sa furie forçoit les barrieres, et se deschargeoit sur les spectateurs.

Quand nous fusmes revenus auprés de nostre logis, il nous parla de nous faire voir un beau jet-d'eau, et nous le figura si beau et si rare, que nous le suivismes pour le veoir; mais y estans, nous recognusmes sa bestise et simplicité, puisque ce n'estoit qu'une scie qui travailloit à faire des ais, poussée par des eaux qui faisoient rouler diverses rouës. Ce qui nous confirma dans la pensée que ce qui est commun parmy nous passe icy pour une merveille.

L'apresdinée, nous fusmes voir cette grande et magnifique allée qui est au bout du village, du costé par où l'on va à Alcala de los Henares. On y veoit de tres beaux ormeaux à deux rangs de chaque costé; et afin qu'ils deviennent tousjours plus hauts et qu'ils soient mieux nourris, on fait couler, quand on veut, de l'eau entre les rangs, qui les humecte. Elle est fort large et fort longue; et en deux ou trois endroits, on trouve de grands ronds où les carrosses peuvent tourner, de mesme qu'au cours de Paris. Elle aboutit à un pont qui est sur le Tage, et qui est fermé par une porte : tellement que le roy, estant à Aranjuez sans gardes, ou seulement avec dix ou douze hallebardiers, y est comme en un lieu retranché par ces ponts, qu'il faut necessairement passer, pour y arriver.

A main droite, on prend une autre allée qui mene à une grange où l'on entretient trois asnes, pour couvrir des cavalles et avoir de bonnes mules. De ma vie je n'en ay veu de si grands; le plus jeune estoit d'une hauteur qui egaloit les plus grandes mules, et les deux autres n'estoient gueres moindres. Le premier a cousté plus de vingt deux mille reaux de billon, qui

font plus de 6 000 livres; et l'autre 15 000 reaux, qui vont à quatre mille cinq cens livres. Ils n'ont vacance que deux jours de l'année, à sçavoir la Feste-Dieu et celuy de l'Ascension, que nous y fusmes; autrement, *cada dia salta dos vezes el macho sobre la hembra,* comme on nous le dit. On veoid par là qu'occupant toutes leurs cavalles à leur donner de beaux mulets, ils perdront peu a peu le haras. Et l'on ne voit que mules dans Madrid; il y auroit de la peine d'y monter de la cavalerie dans un besoin. On a parlé de les defendre, mais on y a trouvé de la difficulté; je ne sçay pas si ça esté celle que les ecclesiastiques y ont apportée, mais je sçais bien qu'on s'en pouvoit vanger, comme ce roy qui, disant qu'il ne vouloit point violer leurs privileges de se servir de mules, mais deffendit aux marechaux d'en ferrer aucune sur peine de la vie : par où il les obligea de s'en defaire sans bruit et sans murmure.

CHAPITRE XV

Bien que n'ayons jamais donné dans la foiblesse de ces voyageurs qui ne connoissent les cours des princes des pays où ils sont que par le soin qu'ils ont eu de les voir manger et monter à cheval; le peu de temps que nous avions à estre en Espagne, et le peu d'entrée que nous avions à la cour, ou par ce qu'elle est trop reservée, ou par ce que nous n'avions personne qui nous y introduisit, nous fit resoudre de nous servir de ce moyen qui ne contente que les yeux, et satisfait fort peu l'entendement.

Le jour de l'Ascension, par l'entremise du sieur Benjamin Ruht, Anglois, on nous permit d'estre en un coin de la chambre où disnoit la reyne. C'est une princesse de moyenne taille, et plustost petite qu'avantageuse. Elle a le visage plat mais peu grand. Vis-à-vis, il y a une dame qui met devant

elle tous les plats qu'on apporte, et qui est comme son ecuyer tranchant. Aux costés, elle en a deux autres : celle de la droicte fait l'essay de la boisson, et luy donne à genoux la coupe ; celle de la gauche luy tient la sous-coupe et la serviette. Elle boit fort peu, mais mange assez bien. On luy sert quantité de plats, mais peu de bons, à ce qu'on en peut juger. Elle a un bouffon qui parle presque tousjours, et qui tasche de la faire rire et de la divertir par son caquet. Quatre ou cinq jeunes garçons, qui sont des meilleures maisons d'Espagne, portent les plats, qu'ils vont prendre dans la chambre voisine. On les nomme *meniños*, et on ne veut pas que ce soient des pages, disant qu'il n'y a que le roy qui en ait, et que ceux-cy sont plus estimez que les pages et sont en habit de campagne de diverses estoffes, et bien qu'ils le fussent tous de gris, il y avoit de la difference en la couleur.

Nous fusmes surpris de voir que la Majesté d'Espagne, qui marche si gravement, s'oublie en ces endroits ; car, en presence de la reyne, ces *meniños* ne se comportoient point avec respect ; on les entendoit jaser, et ils se partagerent avec le bouffon un plat de pommes ; mesme à la porte, il y en eust qui, poussant l'un l'autre, y firent du bruit, sans que personne y prist garde pour les en chastier.

On ne veoid pas manger l'infante. Le lendemain, sur ce que nous avions tesmoigné de la curiosité pour la veoir, on fit courir le bruit que le duc de Savoye estoit incognito à Aranjuez. Il y eust un honneste Espagnol qui, apres la feste des taureaux, me mena à un parterre où je la vis lorsqu'elle debvoit monter en carosse. C'est une princesse de petite taille, ny laide ny belle ; elle a la mine tres spirituelle et l'œil vif, le visage un peu plus long que rond. C'est dommage qu'elle se farde à la mode du pays, car sans doute si elle ne mettoit point tant de vermillon, elle paroistroit plus belle ; mais on en met tant, en cette cour, qu'elle et la reyne sont encore celles qui en sont le moins enflamées. Toutes les autres rendent

leurs joues de couleur d'escarlate, mais d'une façon si grossiere, qu'on diroit qu'elles ont plus travaillé à se desguiser qu'à s'embellir : aussi sont-elles si laides, que tout le fard du monde, mis le plus adroitement, ne sçauroit y remedier.

Elles montent les premieres en carrosse, et apres qu'elles en ont remply trois ou quatre, les *dueñas,* qui sont les vieilles femmes habillées de blanc, et presque voilées, se mettent dans le dernier. La reyne et l'infante montent apres dans un carosse à six chevaux, avec une vieille à la portiere, qui semble une *dueña.* Les grands vertugadins occupent tout le costé du carrosse, ou elles s'assisent. Leurs moustaches, faites en aislerons longs et larges, semblent à des panneaux de quelque bast. Je n'en ay point veu porter à la reyne, qui n'avoit que ses cheveux retroussez un peu vers l'oreille. Leurs collets ou cravattes sont de grandes pointes qui sans doute coustent beaucoup, bien qu'elles ne paroissent pas belles. La mode en est presque de mesme qu'en France, l'ayant prise de la princesse de Carignan quand elle estoit à Madrid, dont elles les nomment *valonas à la Carignana.* Elles ont presque toutes des miroirs, des monstres, ou de petits portraits à leur ceinture.

Je n'y vis d'autre galant que le marquis d'Aytona, qui alloit à pied au costé d'un carrosse, et en contoit à une qui estoit à la portiere. On m'a dit pourtant qu'on les cajolle librement dans la chambre de la reyne, et que quand on ne les y peut pas veoir on leur fait l'amour par les fenestres, où elles paroissent, et s'entretiennent avec leurs amans, par des signes inventez pour ce beau commerce. Quand elles se marient, la reyne augmente leur dot de cinquante mil escus, mais qui sont assez mal payez.

Outre cette suite de femmes et de quelque escuyer, la reyne n'en a point d'autre, quand elle sort, que celle de son bouffon et de quelques bas officiers et valets de pied. Elle n'a point de gardes, et je fus surpris de veoir avec combien peu

d'esclat elle sort en publicq. Le roy mesme n'en a icy que dix ou douze, qui sont au devant du degré ; et outre ce que j'en ay marqué, j'appris que les archers, qui sont Bourguignons et Flamans, et dont le duc d'Arschot est le capitaine, estoient les premiers en rang. Quand le roy est à Madrid, il en monte tous les jours dix en garde, qui sont obligez d'y paroistre avec le manteau de livrée, qu'ils quittent hors de là. Leur arme est une gouve, qu'on nomme icy *cuchilla*, et ils sont en tout cent cinquante. Il monte chaque jour des hallebardiers espagnols et allemans, seize hommes par nation, et c'est icy la garde introduite en Espagne par la maison d'Austriche. On dit qu'il y a, de plus, deux vieilles compagnies espagnoles, qui estoient à la garde des roys de Castille, qui sont encore conservées, mais qui ne sont gueres bien payées ny entretenuës, non plus que les autres.

Le lendemain de l'Ascension, on vit au matin arriver Dom Luis de Haro, que le roy avoit mandé, pour la feste de la *herradura* des taureaux. Un peu apres qu'il fut arrivé, Sa Majesté fut à la pointe de l'isle du jardin monter à cheval, et apres avoir commandé qu'on fist retirer tout le monde derriere les barrieres, s'en alla avec toute sa cour au bout d'une grande allée, chasser dans les barrieres les taureaux qui estoient à la campagne. Afin qu'ils y entrent, il y a du monde à cheval, devant les dicts taureaux, qui les agacent avec de grands bastons, afin qu'ils les suivent ; et ainsi courant devant eux, il les attirent dans l'enclos, pendant que par derriere il y a du monde qui, par des cris et des coups, les y fait entrer en troupe. Le roy vient apres, avec tout son monde, et le badinage se finit quand ils sont dans l'allée qui va à la place du palais.

Leurs Majestez furent oüyr messe ; après quoy, le gouverneur d'Aranjuez, qui est le meilleur toreador, c'est à dire combatteur de taureaux, de toute l'Espagne, vint donner la seconde chasse à ces bestes, pour les faire entrer dans ce

reduict d'ais qu'on avoit fait aupres de la place où l'on devoit les marquer d'un fer chaud. On les y laissa jusques à trois heures apres disné et alors tous les balcons et eschaffaux estans chargez de spectateurs, leurs Majestez vinrent en leur loge et ayant donné le commandement de commencer, on vit, dans la place entourée de barrieres une quantité de certains jeunes païsans, qu'on nomme *herradores*, qui y attendent le taureau pour le colletter, et on leur en lasche un ou deux.

Aussi tost, le plus vaillant court le saisir à la queuë ou aux cornes ; et estant secouru des autres, ils taschent de le coucher par terre. A mesme temps, un autre vient d'un feu, fait à costé de la place, avec un fer ardent, et il luy donne la marque sur la cuisse, pendant que les autres luy fendent les oreilles. Il faut estre adroit pour cette action, tant avant que de la faire, qu'apres l'avoir faite ; car le taureau est furieux en l'un et en l'autre temps. Pour le tromper, comme il vient à eux, ils luy opposent ou un manteau ou un chappeau ; et comme cette beste ferme les yeux en frappant, le plus hardy luy saute au col et le prend par les cornes ; et tous les autres par tous les endroits qu'ils luy peuvent attraper. Mais il en culebutte et maltraite beaucoup, et c'est une merveille qu'il n'en tuë une grande partie ; car il court souvent droit à eux, les renverse, et leur passe par dessus le corps, mais je ne sçay comment ils font ; ceux que l'on croit morts se relevent aussi tost. Il est vray qu'ils sont fort adroicts à esviter les cornes et à se laisser tomber, afin qu'il donne le coup en l'air. C'est un assez joly jeu, mais auquel il ne faict pas bon estre acteur : et je m'estonne comment un roy veut seulement y assister. Mais c'est plustost par politique, et pour satisfaire à la coustume, que par plaisir qu'il y prenne.

Pour luy en faire trouver un peu plus qu'à l'ordinaire, Dom Luis de Haro fit entrer dans la lice son fol ou bouffon qui, vestu de toutes couleurs, et monté sur un cheval blanc, y pensa mal passer son temps, car il fut attaqué à diverses

reprises par les taureaux, et sa monture en eust de si bons coups de cornes, qu'une foys il en fut enlevé en l'air, et le pauvre cavalier jetté par terre. L'on marqua ainsi 22 ou 23 de ces taureaux, qui serviront au bout de quelque temps aux festes de Madrid, dont nous attendons de voir celle de S. Isidore, patron de cette ville.

CHAPITRE XVI

Quelque temps après, nous fusmes à l'Escurial qui, à la verité, peut passer en Espagne pour un merveilleux ouvrage, mais aux endroits où les beaux bastimens sont plus communs, il ne passeroit pas pour tout à fait extraordinaire. A le considerer en general, c'est une masse de pierre tres parfaite, mais en le prenant en detail, on n'y trouve rien qui ne soit d'une magnificence moindre qu'on ne se l'estoit imaginé. Tellement que, si Philippe II qui l'a fait construire, et qu'on nomme le Salomon de son temps, n'a pas mieux ressemblé à ce sage roy que cet edifice à son temple, auquel on le compare, la copie n'a jamais valu l'original.

Cependant, pour en presser la comparaison, on veut que Charles V, comme un autre David, forma le dessein d'un si saint ouvrage; mais qu'ayant esté un homme de sang et de guerre, Dieu l'avoit reservé au regne de son fils. On repaist de cecy l'ignorant estranger; mais les sçavans en histoire nous apprennent qu'apres la bataille de S. Quentin, Philippe II fit deux vœux, l'un de n'aller jamais à la guerre; l'autre de bastir ce couvent, en la place de celuy qu'on y avoit brulé à l'ordre de S. Hierosme. Il y depensa près de six millions d'or, bien que par menage et pour la commodité de la pierre, il choisist le plus vilain endroit de la nature, car il est au pied de la montagne, et aupres d'un chetif village qu'on nomme Escurial,

dans lequel on peut trouver avec difficulté dequoy loger un honneste homme : ce qui est estonnant, puisque la cour y va trois fois l'année. Le lieu où est la maison se nomme el Sitio par excellence, pour ce qu'on l'applanit pour y bastir.

Le bastiment est composé d'un tres-beau quarré, qui a quatre tours aux quatre coins. Quand on y arrive, on ne sçait de quel costé est l'entrée, car, au sortir de l'allée, on trouve une longue place, où l'on ne voit que de petites portes, pour, en la traversant, passer en deux corps de logis qui en sont comme les offices et logemens des gens de la cour.

Ayant costoyé toute cette façade du quarré, on vient à celle qui regarde la montagne, où l'on trouve un tres beau, grand et magnifique portail, dont les costez sortent en forme de grosses colonnes. On entre par cette si belle porte dans une court presque quarrée; au bout, vis à vis de la porte, est l'eglise. On y monte par un perron de cinq ou six marches, qui sont de la longueur du large de la court, et qui s'estendent d'un bout à l'autre. Le porche sous lequel on entre est soustenu de belles colonnes; et au plus haut de la muraille, il y a six statuës, dont les deux du milieu sont de David et de Salomon, qu'on veut estre figurées de Charles Quint et de Philippe II. Au tour de cette eglise, il y a plusieurs corps de logis, tous compris dans le parfait quarré, qui enferme tout ce bastiment. On y compte quantité de bassecourts, mais par ce que l'on nous y fit voir, il ne semble pas qu'il y en ait plus de sept ou huit.

On ne peut nier que ce ne soit un tres-beau couvent pour des moines; mais on ne sçauroit avouër que ce soit un assez magnifique palais pour un monarque, tel qu'estoit Philippe II, qui, l'ayant fait bastir en vingt-un an, et en ayant jouy douze ou treize, se vantoit que, du pied d'une montagne et de son cabinet, il estoit obey en l'un et en l'autre monde, avec deux doigts de papier.

L'appartement du roy et de la reyne n'a rien de royal. On

n'y voit aucuns meubles, et on dit que c'est icy la coustume que, quand le roy va en quelques-unes de ses maisons de plaisance, on y porte jusques aux chalits. Les chambres y sont petites, et le plancher d'en hault n'est pas si hault que l'on doive lever les yeux pour le regarder. On fait grand bruit de la quantité de peintures qu'il y a des meilleurs maistres, et sur tout du Titian, qui y a travaillé si long temps; on y veoit beaucoup de ses pieces, mais pas tant qu'on le publie. Les Espagnols se connoissent si bien en tableaux, que les moindres leur semblent des chefs-d'œuvre, et le marquis de Serra de Gennes, qui y estoit avec nous, ne pouvoit assez se moquer de la sottise d'un Castillan qui, nous voulant faire admirer jusques à de petits païsages, dans une galerie où nous estions, disoit qu'il n'y en avoit point de pareils au monde, puis qu'ils estoient dans un lieu où se promenoit le roy. On veoit, à la sacristie, quelques bonnes peintures, et sur tout un Christ et une Magdelaine. Il y en a aussi, en l'eglise, qu'on estime beaucoup.

Quant aux peintures de fresque, le chœur peint de la main du Titian, où la Trinité paroist avec des legions d'anges et une armée celeste, est sans doute un bel ouvrage; aussi bien que la bibliotheque, où je crois que le mesme a travaillé, où l'on veoit, entr'autres, l'ancienne forme d'avocasser pour les coupables, qui y sont representez mains et pieds liez, et un Ciceron qui harangue en faveur de Milon, ou de quelque autre que je n'ay pas assez bien connu à sa mine, pour en parler sans crainte de me meprendre. Cette bibliotheque est sans doute une tres belle piece, tant pour sa grandeur, largeur, hauteur, clarté et ornements, qui, outre les tres belles peintures entrelassées avec l'or et l'asur, consistent en quelques tables de marbre qui sont au milieu et où l'on peut lire et escrire, que pour la quantité des bons livres bien choisis, s'il en faut croire les moines, et tres-bien dorez, et fort peu leus, à ce qu'on en peut juger.

En la sacristie, on montre des ornements sacerdotaux, où la

broderie et les pierreries disputent à l'envy, par l'art et par la matiere, qui les rendra plus somptueux et plus riches. Et on nous y montra une croix de grosses perles, de beaux diamans et de tres fines esmeraudes, qui est un tres joly bijou, et qui n'en vaudroit pas moins s'il estoit despaysé. Je m'en serois tres volontiers chargé, si on luy eust permis de passer les Pyrenées, seulement pour faire avoir la veuë à mes amis de cent mille escus en peu d'estoffe.

La bibliotheque dont je viens de parler, l'autel majeur et la sepulture des roys, qu'on nomme Pantheon, sans que je puisse en comprendre la raison, si ce n'est à cause que c'est une seule voute ronde, comme le Pantheon de Rome, sont sans doute les trois plus belles pieces de ce superbe bastiment.

On va à l'autel majeur par de tres magnifiques degrez de marbre rouge, et il atteint jusques au haut de la nef par seize colonnes de jaspe, si je ne me trompe, qui ont seulement cousté à tailler quelques cinquante ou soixante mille escus. Entre deux, on voit des niches où il y a des statuës de bronze doré aussi bien que sur les costez des tables ou prioirs, avec des figures de mesme matiere. Le Pantheon est sous cet autel ; on y descend par un degré clair, mais estroit. A l'entrée de cette magnifique chappelle, on veoit reluire un marbre qui rehausse sa lumiere sombre par celle que jette l'or dont tout le fer qui y est, et quelques endroits de cette belle pierre sont couverts. Au milieu, il y a un grand chandelier de bronze doré. Vis à vis de la porte est l'autel, et en six diverses niches, il y a vingt quatre sepultures de marbre noir, pour y loger autant de corps : au dessus de la porte, il y en a deux, et en tout vingt six. Ce superbe mausolée est petit, mais bien pratiqué. Il a esté achevé sous ce roy, qui y fit mettre, il y a six mois, les corps de Charles Quint, de Philippe II et de Philippe III. Celuy du premier fut trouvé le plus entier. Aux niches du costé gauche, sont les reines, et la derniere est Elisabeth de Bourbon.

Celuy qui prescha, lorsqu'on rempiit ces sept sepultures, ayant

commencé par la confusion qu'il devoit apprehender, parlant devant tant de roys qui avoient seuls confondu tout le monde, et ayant tres-bien arrangé sa conception, plut tellement au roy, qu'il luy en a donné une pension de mille escus par an.

Comme il n'y a rien de si parfait où la dent de la critique ne trouve à mordre, elle donne quelque atteinte à ces trois pieces dont je viens de parler. A la bibliotheque, on trouve à redire que l'entrée ne correspond point à sa magnificence, ny à sa grandeur, puisqu'on diroit qu'elle est derobée, et qu'on ne l'auroit pas prise en plein drap. Vis à vis de l'autel majeur, où tout est si proportionné, on ne voudroit pas qu'il y eust une lampe d'argent qui, par sa grandeur, ne correspondist point à celle du lieu où elle est, qui est vaste et large. Au Pantheon, c'est à leur avis un grand defaut, que tous les degrez par où on y descend ne sont pas de marbre, et que les costez des murailles n'en sont pas incrustés, puisque la chappelle en est toute, et qu'on devroit par tout trouver la mesme magnificence lugubre. De plus, au chandelier de bronze, on veoit le dedans qui n'est point doré, et qui paroist au travers des branches dorées, qui en sortent tout noir et tout sale. Le marquis Serra, qui l'a fait faire à Gennes, se scandaliza fort qu'on l'y eust mis de cette façon, disant qu'il avoit envoyé l'or et le moyen de l'y attacher sur le lieu, puis qu'on ne le pouvoit faire à Gennes, par ce qu'il se dedoroit par les bouts, lors qu'on le chauffoit par le milieu. Il a cousté 10.000 escus, qui est dix fois plus qu'il ne vaut; et c'est fort ordinaire en ce pays, d'y voir des choses qui ont cousté prodigieusement, et que par là on veut qu'on admire, comme si, parce qu'ils sont mauvais marchands, ce qu'ils payent cherement en valoit mieux.

Voilà ce que je trouve a remarquer en ce fameux Escurial, qui n'est accompagné que de petits parterres et de quelques fontaines. La veuë d'un costé en est assez belle, mais son terroir n'est pour la pluspart que bruyere et pierre. On y a fait quelques plantages et quelques allées; mais comme le pays est

froid et venteux, les arbres ne viennent pas trop bien. On voit quantité de cerfs dans quelques especes de parcs, mal entendus et arrangez, et dont les murailles sont seiches et ne viennent pas à hauteur d'appuy. On ne passe gueres de beaux endroits en y allant, et le roy, qui y va trois fois l'année, et mesme en hyver, n'y doit gueres avoir de divertissement, car la neige y couvre tout trois mois durant. Et voila ce que j'ay remarqué en ces deux miracles du monde; *El Escurial del arte, y el Aranjuez de la naturaleza, paralelos del sol de Austria, segun gustos y tiempos,* comme on en parle icy.

CHAPITRE XVII

Le vingtieme de ce mois, on vit tout Madrid assemblé à la Grand'Place, pour la feste des taureaux, qui est une solemnité dont on parle avec tant d'avantage, qu'on la compare aux plus beaux spectacles des anciens. En toutes les villes d'Espagne on en celebre plusieurs, et à la S. Jean, il n'y en a pas une qui ne se rejoüysse en cette espece de divertissement. On l'estime si fort, que c'est faire un deplaisir sans esgal à cette nation, si on ne leur tesmoigne pas recognoistre que le roy est le plus grand du monde.

C'est sans doute une tres-belle veue, que celle de la place, ce jour là. Elle est toute parée du plus beau monde de Madrid, qui se range aux balcons qui sont tapissez de draps de diverses couleurs, et accommodez avec le plus de pompe qu'il se peut. Chaque Conseil y a le sien, entouré de velours ou de damas, de la couleur qu'il luy plaist, et accompagné de l'escusson de son sceau ou de ses armes. Celuy du roy est doré, et couvert d'un dais. La reyne et l'infante y sont à ses costez, et sur le recoin, son favory ou premier ministre. A sa droite est

un autre grand balcon, où sont les dames de la Cour. En tous les autres, il y a de toute sorte de monde, bien qu'en ces cinq estages on ne voie ce jour là qu'hommes et femmes qui paroissent le plus avantageusement qu'ils peuvent. Aussi louë-on assez cherement ces balcons, où les premiers coustent des vingt et vingt-cinq escus, bien que l'on n'y aye place que pour cinq ou six personnes au premier rang. Le roy en fait louer et assigner pour ceux qui sont le plus considerables, comme sont les ambassadeurs et autres envoyés des princes estrangers. Nous vismes la feste de celuy qui avoit esté donné au comte de Fiesques et à Monsieur de Maseroles, agent du prince de Condé.

Au dessous de ces balcons, il y a des eschaffaux, qui avancent quelques pieds dans la place, et prennent entre les pilliers des galeries. C'est où est la grande foule, chacun s'y accommodant des places, pour plus ou moins, selon le poste qu'il choisit. Bien que ces festes soient fort ordinaires, et qu'à Madrid on en celebre chaque année trois ou quatre, il n'y a pas un bourgeois qui n'y vueille les veoir toutes les fois qu'elles se font, et qui n'engageast ses meubles plustost que d'y manquer, faute d'argent. Celle cy se nomme la feste de S. Isidore, protecteur de la ville, et c'est elle qui en fait les frais, par où elle ne passe pas pour feste royale. Il en couste neantmoins au roy, car on m'a dit qu'à chaque Conseil, il donne ce jour la, de regal, la rente de mille escus. Celle de la S. Jean et du mois de septembre sont les plus estimées ; aussi entre-t'il dans la lice quantité de cavaliers, ou *torreadores*, au lieu qu'en celle de la S. Isidore, on ne veoid que des gens de pied.

Il y a quatre entrées, par où l'on vient ce jour là à la place, qui est toute parsemée de sable et debarrassée de ces boutiques roulantes qu'on y veoit les autres jours. On y peut faire quelques tours en carrosse et à pied, jusques à ce que le roy y vienne. Avant son arrivée les gardes y fendent la presse, et s'y mettent en haye pour le recevoir. Cependant le monde s'en retire peu

à peu ; et dès que leur Majestez sont arrivées à leur balcon, on fait sortir tout le monde de la place, qui alors reste nette, et montre à plein sa beauté. Les gardes prennent leurs postes aux quatre portes et au dessous du balcon du roy. Quatre ou cinq alguazils, bien montez ce jour là, et mieux que ne devroient estre des sergens, s'y tiennent teste nuë au devant du dict balcon, et des que le roy le leur commande, celuy qui a l'intendance des chariots va les faire partir du long de la place où ils sont rangez ; en mesme temps, on ne veoid que tonneaux et ouaires, qui sont sur les dicts chariots, qui degorgent de l'eau si bien menagée, qu'elle arrose egalement toute la place ; cela estant fait, les chariots s'escoulent par les quatre portes, et on introduit ceux qui veulent combattre les taureaux, et apres on ferme toutes les portes.

Il entra d'abord parmy ces braves champions un homme de Valladolid, monté sur un taureau qu'il avoit dressé et accoustumé à la selle et à la bride. A son costé, il y avoit un homme à pied, qui portoit sa lance ; il alla tout droit où estoit le roy, et apres luy avoir fait une profonde reverence, il voulut montrer ce que sçavoit faire son taureau. Il le fist galoper et tourner à toute main ; mais cet animal peu souple, et enfin ennuyé de la longueur du manege, se mit à ruër avec tant de violence, qu'il jetta le pauvre paisan par terre, qui, sans s'estonner de son malheur, courut apres son taureau qui s'enfuyoit. Les risées et les huées de tout le monde l'accompagnerent, jusques à ce qu'il l'eut repris, mais elles recommencerent après qu'un alguazil eust pris les clefs du lieu où estoient enfermez les taureaux sauvages, que Dom Luis de Haro luy jetta, selon la coustume, qui porte que le roy les donne à son favory, et celui-cy les jette du balcon aux alguazils, car dès qu'on eust lasché un de ces farouches animaux, et que furieux il venoit contre son semblable ainsi apprivoisé et enharnaché, il prenoit la fuitte sans entendre ny bride ny talon, et rendit impossible le combat à son maistre, qui estoit ajusté pour le commencer

la lance à la main. Tellement que, n'y ayant jamais peu reüssir, et n'ayant fait qu'apprester à rire aux assistants, il se retira apres diverses tentatives, sans coup ferir ; bien que son taureau et luy en eussent receu quelques uns des autres, qui ne fuyoient pas le choc, mais couroient le chercher.

L'ordinaire de la feste consiste à ce que l'on lasche un taureau apres l'autre qui, selon qu'il est plus ou moins farouche, court avec precipitation contre ceux qui sont dans la lice. Aussi tost il donne la chasse à tout le monde, et les uns qui courent moins viste que les autres, se jettent par terre, quand ils ne le peuvent esviter, ou luy opposent leurs manteaux ou chappeaux. Il passe par dessus ceux qui sont par terre sans leur faire aucun mal, parce qu'en donnant son coup, il ferme les yeux, et n'attrape le plus souvent que l'air. Ceux qui luy opposent des manteaux ou des chappeaux, esvitent son coup et arrestent la furie qu'il croit avoir bien employée pourveu qu'il rencontre quelque chose.

Tout cecy n'est que le badinage de la feste ; le serieux et l'endroit où paroist l'addresse s'y fait veoir par le dardement de quelques fleches ou petits javelots que les plus adroicts plantent entre les cornes du taureau, avec une agilité admirable ; car s'ils n'en avoient beaucoup, cette beste en furie les mettroit en pieces. Un barbier s'y fist remarquer, car il n'y en avoit point qui assenast mieux son coup.

A mesme temps que le taureau se sent picqué par ces javelots, qui pour estre soustenus et mieux portez de l'air sont aislez de papier rouge, il entre en plus de fougue, se tourmente et s'enfonce toujours plus avant le fer qui le picque. On dict que ces animaux ont entre les cornes un petit endroit si delicat et si tendre, que quand on les y attaind tout droict, le coup leur est mortel ; et il s'est trouvé de ces champions, qui l'ont si bien choisi, que d'un seul coup il ont tué le taureau.

Quand on l'a assez harcelé et lassé, et qu'il commence à perdre vigueur, les trompettes sonnent, et c'est un signal qu'on

le peut dejarreter. Aussitost on luy darde aux jambes des espieux, et on met la main à l'espée et au coutelas, et on tasche de l'atteindre aux jambes de derriere, et de luy couper les nerfs; dès qu'il trebuche ou qu'il ne va que de trois jambes, on veoit pleuvoir de tous costez des coups d'estoc et de taille, qu'ils nomment *cuchilladas*, sur ce pauvre animal. C'est où le petit peuple fait veoir son humeur sanguinaire; car ceux qui y peuvent atteindre ne se croiroient pas fils de bonne mere, s'ils ne plongeoient leurs dagues dans le sang de cette beste. Chacun s'en retire, *quasi re benè gesta*, et s'espanoüit la ratte dans cette place, s'il est sur les rangs; ou sur l'echaffaud, s'il est au premier banc et en un endroit d'où il ayt peu leur pousser quelque botte. Aussi tost qu'il ne remue plus, des mulles viennent au galop le traisner hors de la lice, et on lasche un autre taureau.

On en fit perir ce jour là une vingtaine, qui tous eurent la peau si dechiquetée, qu'elle ne pouvoit servir qu'à faire des cribles. On lasche quelquefois les chiens contre le taureau, quand il y a trop de peine et de danger à le joindre : et alors il y auroit plus de plaisir, si à mesme temps que les chiens le tiennent, on ne le perçoit et hachoit de coups pardevant et parderriere.

Le seul homme à cheval qui parut en cette feste fut le fou de Dom Luis de Haro, qui se montra aussi à Aranjuez. Il donna un coup de lance assez à propos, mais de peur qu'il ne luy arrivast quelque malheur, le roy le fit aussi tost retirer.

Pour cette sorte de combat, il faut estre à cheval à la genette, à estriers courts, et non pas à la stradiotte ou à la françoise; car on courroit risque d'avoir une jambe emportée par un coup de corne. Le cheval ne doit pas estre dressé, mais seulement entendre bien le talon, et avoir bonne bouche. Aux festes où il y a des cavaliers, ceux qui ont des chevaux qui ont ces qualitez ne peuvent s'excuser de les prester, et souvent ils y perissent, sans que, par honneur, ils puissent pretendre d'en estre dedommagez.

Au mespris de tous ces cavaliers, en cette feste qu'on dit n'estre que pour les paysans, il en parut un monté sur un asne, qui, au commencement, fut renversé par un taureau ; mais ayant repris cœur et son sot animal, il l'attendit si à propos, qu'il luy donna un grand coup entre les cornes, et le blessa si cruellement, qu'il en saigna à gròs boüillons. Apres cette brave action, il alla demander le taureau au roy, qui le luy donna, et il se retira avec le bon prix, plus content que s'il avoit esté couronné de lauriers.

Souvent les taureaux se jettent sur les gardes qui sont plantez le long de la place, avec leurs hallebardes et gouges dardantes; s'ils tuent les taureaux, ils leur appartiennent. Deux fois ils en furent renversez et culbutez ; mais ils ne remporterent ny prix ny victoire, s'estant laissé passer sur le ventre, au taureau qu'ils debvoient avoir fait mourir à leurs pieds. Les alguazils ou sergens sont remarquables sur leurs belles selles à piquer en broderie, montez sur des chevaux tous couverts de rubans et de houpes. Ils fuyent tous les endroits où viennent les taureaux et ce n'auroit point esté un petit plaisir pour toute l'assemblée, s'ils en eussent un peu esté bien attaquez ; au moins on le souhaitoit fort, mais ils estoient si prompts à fuir qu'ils echappoient tousjours leurs cornes, bien que peut-estre ils portent celles qui sont si communes à Madrid.

La solemnité de la feste ne commence que l'apresdisnée ; mais le matin on court cinq ou six taureaux, pour ceux qui ne s'y pourroient pas trouver. On n'y observe pas ce mesme ordre; et dans la confusion du monde qu'il y a dans la place, il y arrive des malheurs. On m'a dict que, le matin de cette feste, il y eust beaucoup de personnes blessées, et une tuée, d'un coup de corne, qui luy fit sauter la cervelle, l'ayant prise par un œil.

On ne finist la feste que lors qu'on ne voit plus, et ce jour là chaque galant donne un balcon et la collation à sa maistresse.

En tout ce divertissement, on remarque une certaine cruauté inveterée, qui est venuë d'Afrique et qui n'y est pas retournée avec les Sarrasins ; car ce n'est pas le grand plaisir du commun des Espagnols, que de combattre le taureau ; la canaille n'en a point d'esgal à celuy de repandre son sang. A Alger et à Tunis, on celebre de semblables festes, mais avec plus de pompe, à ce qu'on m'a dict [1].

CHAPITRE XVIII

Si les rejouyssances publiques que les Maures introduisirent en Espagne lors qu'ils la possedoient y sont restées apres qu'ils ont esté chassez, on a encore retenu dans l'Eglise quelque chose de leur superstition en la Feste-Dieu qu'on nomme *del Corpus*.

Le vingt-septieme may, nous en vismes toutes les ceremonies ; et il n'y en a point, en Espagne, qui en traisnent tant que celle-cy, et qui durent plus long-temps. On la commence par une procession dont les premiers rangs sont entremeslez de divers hauts-bois, de quantité de tambours de basques et de castagnettes. On veoit un peloton de quelques personnes habillées de diverses couleurs qui, au son de ces instrumens, s'en vont dansant, sautant et gamba-

(1) Les éditions intercalent ici le passage suivant :

Comme elles sont d'institution payenne, le pape a excommunié, tant ceux qui y assistent, que ceux qui s'y prostituent. Mais les Espagnols ne laissent pas de faire l'un et l'autre, avec plus d'empressement que jamais. Ils ne croyent pas que les anathemes de Rome aillent à sauver des taureaux. Ils sçavent que les foudres du Vatican ne se lancent que pour perdre des hommes ; et qu'ayant, à leur faveur, faict valoir tant de fois leur rage contre les chrestiens, il seroit ridicule qu'elles arrestassent celle qu'ils n'ont que pour des bestes.

dant, avec autant de badinerie que si l'on estoit à Caresme prenant.

Le roy se rend à l'eglise de Santa Maria, qui n'est pas loin de son palais, et apres y avoir oüy la messe, il en sort le cierge à la main, estant precedé d'un tabernacle d'argent où est l'hostie, des grands d'Espagne, et de tous ses divers Conseils. Ce jour là, ils sont tous entremeslez, pour oster toute conteste ; tellement que les conseillers de la Hazienda marchent avec ceux de las Indias, et pour oster la dispute aux Corps, on les fait filer l'un à cousté de l'autre.

Au devant de tous ses conseillers et de quelques autres personnes, on faict marcher des machines de geants, c'est-à-dire de certaines statuës de carton, portées par des hommes qui sont cachez sous des cotillons. Il y en a de diverses figures et assez affreuses. Elles representent toutes des femmes, horsmis la premiere, qui n'est qu'une grosse teste peinte et figurée, appliquée sur celle d'un petit homme, qui luy donne le branle et le mouvement ; et ainsi, elle ne paroist que celle d'un colosse sur le corps d'un pigmée. Parmy ces monstres fantastiques, il y en a deux qui representent deux grands Maures. S'il en faut ajouster foy à ce que le peuple en dit, et le nom qu'on leur donne, en les nommant *hijos de los vezinos,* ce sont des inventions des habitans du pays, qui sont si amoureux de ces enfans grotesques, qu'il n'y a point de bourgade qui n'ait les siens. On les croit nais du temps du roy Mammelin, puis qu'on les appelle *mamelinas*, du nom de ce roy goth ou maure qui a regné en Espagne.

On m'a parlé d'une autre machine espouvantable qui roule ce jour là ; on la nomme la *Tarasca*, du nom d'un bois qu'on veut avoir esté autrefois en Provence, au lieu où est, vis-à-vis de Beaucaire, sur le bord du Rhosne, la ville de Tarascon. On tient qu'il y eust autrefois un serpent qui estoit autant ennemy du genre humain que celuy qui seduisit nos premiers parens au paradis terrestre, et que les anciens ont nommé Behemoth.

On conte que sainte Marthe en triompha, avec les liens de sa ceinture, par les oraisons continuelles qu'elle en addressa à Dieu.

Quoy qu'il en soit de la fable ou de l'histoire, cette Tarasca, à ce qu'on m'a dict, est un serpent sur des rouës, en forme de femme, d'une grandeur enorme, d'un corps plein d'escailles, d'un ventre horrible, d'une large queuë, à pieds courts, à ongles crochuës, à yeux espouvantables et à gueule beante, d'où sortent trois langues et des dents pointuës. On promene cet espouvantail de petits enfans, et ceux qui sont cachez sous le carton et le papier dont il est composé, le font agir si adroitement par quelques machines, qu'il enleve le chappeau à ceux qui le regardent en niais ; et les paysans simples en conçoivent de la frayeur et de l'apprehension, et s'ils y sont attrapez, deviennent la risée du peuple.

Ceux qui racontent les merveilles de ce sot badinage asseurent qu'une ville ou bourg, ayant mandé de chez ses voisins six de ces geans de papier, deux pigmées et la Tarasca, pour s'en servir à la Feste-Dieu, il arriva que ceux qui avoient à les faire danser, s'estans mis dedans, et les portant comme l'on fait à la procession, et pour s'entretenir par le chemin, marchoient deux à deux, furent rencontrez par une compagnie de muletiers et de voituriers. Ce fut de nuit et à la lueur de la lune qu'ils virent de loin ces monstres imaginaires qui marchoient avec assez grand bruit, en riant, raillant, et se rejoüissant, pour se divertir pendant deux ou trois lieuës qu'ils avoient à faire pour se trouver au commancement du jour au lieu où se devoit celebrer la feste ; sans penser à la folie du jour suivant, ils prirent l'espouvante d'une telle façon que, la peur s'augmentant tant plus ils regardoient ces fantosmes, ils se mirent à füir le plus qu'ils peurent. Les hommes qui les amenoient, ayant remarqué, qu'ils leur avoient faict peur, quitterent leurs masques, sortirent de leurs machines pour les rasseurer, et se mirent à courir apres eux pour les rappeler à leurs

mulets et à leurs charges : mais ils ne firent que redoubler leur course, et haster le pas qui, aydez des ailes de la peur, les porterent, à travers champs, en un village où ils firent mettre tout le monde en armes, pour aller purger le païs des voleurs de grands chemins qui ressembloient à de vrais diables, tant ils estoient affreux.

Cependant tous les vrais corps, sortis de leurs etuis, voyant qu'ils estoient restez maistres de tout ce que l'on avoit abandonné, commencerent à le visiter, et y ayant trouvé du vin, ils en mirent en perce quelques oüaires, et burent si bien qu'ils tomberent etendus sur leurs grands mulets, et y resterent jusques au matin, *vino somnoque sepulti*. Les muletiers, ayant armé tout le village et y amenant la justice, trouverent que si leur espouvante n'estoit pas venuë d'une pure illusion, il y avoit eu une terreur plus que panique; et tous ces villageois, se mettant à se mocquer d'eux, acheverent de boire leur vin, pour recompense de la peine qu'ils leur avoient donnée. Au lieu où l'on devoit celebrer la feste, on attendit long-temps ces effroyables marmousets, qui n'y purent arriver à temps, et qui, par l'excuse qu'ils apporterent, en racontant ce qui leur estoit arrivé, interrompirent toute la procession, la changeant en un peloton de monde qui abandonnèrent le *corpus* et la croix, pour les ouïr raconter leur adventure.

La plus agreable posture de ces mamelins que j'ay veu à Madrid, est une reverence qu'ils font, quand ils viennent devant le balcon où sont la reyne et l'infante. Les danseurs taschent d'y monstrer aussy toute leur addresse en divers sauts perilleux et en une espece de ces forces d'Hercule que nous avons veu à Venize. Quand le roy vient devant le balcon où est la reyne, il luy fait une reverence, et un souris, et la reyne et sa fille, qui sont assises, se dressent avant qu'il approche, pour luy rendre son salut.

La procession file jusques à la place, et revient par la Grand' ruë ou Calle major, qui, ce jour là, est fort bien parée par les

divers tapis qui ondoyent à ces balcons, qui sont remplis de femmes et d'hommes de toutes façons. La foule est si grande, dans toutes les ruës, que difficilement y peut on marcher, et avec peine on revient à Santa Maria, où cesse la procession.

Nous estant retirez, nous fusmes au Palais, où nous vismes revenir le roy, la reyne, l'infante et les dames suivantes. On n'y remarqua rien de plus que ce que j'ay dit, sinon que, comme ce jour cy presque tous les Espagnols prennent l'habit d'esté, de mesme, toutes les dames estoient habillées de neuf, assez richement, et toutes de diverse façon et couleur. Il y en eust quelqu'un qui prist garde qu'une jeune fille de quinze à seize ans, de la suitte de la reyne, portoit à son costé un poignard, et nous le fit remarquer.

L'apresdisnée, sur les cinq heures, on repretenta les *autos*. Ce sont des comedies spirituelles, entremeslées de differens intermedes assez ridicules pour assaisonner ce que le serieux de la piece a d'ennuyant. Les deux bandes de comediens qui sont à Madrid ferment en ce temps leurs theatres, et passent un mois à representer de ces pieces saintes. Ils le font en public, sur des theatres qui sont dressez expres dans les ruës. Chaque jour, ils sont obligez d'aller jouër devant la maison du president de quelque Conseil. Ils commencent par celle du roy, le mesme jour de la feste, y ayant pour cet effet un eschaffaut dressé, avec un daiz sous lequel se mettent leurs Majestez. Le theatre est au pied de ces eschaffauts ; et par ce que les commediens representent, le dos tourné à l'assemblée qui est dans la place, on y roule des maisonnettes peintes, qui environnent le theatre, où ils peuvent s'habiller, en sortir, et s'y retirer au bout de chaque scene. On continuë cecy quelques jours, chaque president ayant le sien, et son eschaffaut et son theatre devant sa maison.

Avant qu'on y represente ces *autos*, toute la badinerie de la procession y saute et danse, et les machines gigantines y divertissent le peuple. Ce qui me surprit en celuy que je vis de loin

representer au vieux Prado, est qu'en la ruë et à l'air, on a des flambeaux pour ces pieces, et qu'aux theatres fermez et journaliers, on ne jouë pas à la clarté des chandelles, mais à celle du soleil.

Toute cette badine devotion paroist encore plus grotesque à ceux qui la voyent, que je ne la puis representer; aussi sert-elle à confirmer ce que souvent j'ay remarqué, que les nations les plus graves et les plus sages, comme est l'espagnole, sont celles qui sont les plus folles, quand elle se mettent à se rejoüir, tout de mesmes que les avares deviennent souvent prodigues, quand ils entreprennent de festiner.

CHAPITRE XIX

Le lendemain de cette feste, les alguazils vinrent à nostre logis y prendre note des provisions de viande que notre hoste y avoit, et de la quantité de poulets qu'il y engraissoit. Ils l'interrogerent de ce qu'il vouloit faire de tout cela, et d'où il l'avoit achepté; il leur respondit que nous luy donnions de l'argent tous les jours, et qu'il nous achetoit nos vivres. Mais ces raisons ne luy pouvoient pas servir, puis qu'il est defendu par les loix de tenir toutes ces provisions, et qu'on soubçonne qu'un homme qui tient maison garnie traitte son monde, ce qui n'est pas permis, outre qu'on avoit des tesmoins qui desposoient qu'il envoyoit à manger dehors, à du monde de la compagnie qui estoit malade, et qu'il alloit achepter dans les depenses particulieres de Dom Luis de Haro et autres, qui sont toutes choses fort contraires et fort deffendues.

La raison pour laquelle on ne permet point de pensions dans Madrid et dans toute l'Espagne semble assez estrange, quand on dit que, le pays estant peu fertile, c'est pour ne le point affamer, et ne voir pas les halles despourvues par ceux qui

traitteroient ; car il me semble qu'estant permis au monde de faire acheter ce qu'il voudra, pouveu que ce soit par son valet, que le mesme inconvenient s'y doit trouver.

Cependant, c'est une justice à fuyr que celle d'Espagne, sur tout quand les sergens s'en meslent ; car pour un rien et une bagatelle, ils pillent, emportent tout, et mettent un homme en prison, sans qu'il en puisse sortir qu'à force d'argent, soit qu'il ait droit ou tort, sur tout si l'on sçait qu'il ait de l'argent. Les tesmoins apostez ne manquent pas, et les voisins auroient deposé contre nostre hoste, par envie qu'ils portoient à cet homme. Son bonheur fut qu'estant locataire d'un alguazil, ce sergent s'entremit aupres de ses camarades, et moyennant quatre pistoles, les porta à deschirer les charges et informations, et à ne le point mener en prison, comme ils estoient prests à le faire, en ayant le mandat. Par où l'on voit que tout est icy venal. Il est vray qu'on ajouste que, si ce trait des alguazils estoit sceu, ils courroient risque d'aller en gallere. C'est un chastiment auquel se tourne presque toute sorte de peine, en ce temps qu'on a grand besoin de forçats.

Un assentiste, c'est à dire un de ces maltotiers ou partisans de levées de gens de guerre, ou de deniers pour le roy, fut dernierement attaqué par des voleurs dans sa chambre. On en prit un, qui declara tous les complices, entre lesquels se trouva un moine recolect : bien qu'ils luy eussent porté le poignard à la gorge et qu'ils l'eussent fort blessé à la teste, on condamna l'apprehendé aux galeres, apres avoir eu le fouët, et le moine à passer sa vie entre quatre murailles, au pain et à l'eau. Pour obtenir qu'on les punist, il y a eu de la peine, estant estranger, peu appuyé et instruit des coustumes du pays. Il est natif de S. Omer, mais il demeure à Londres, d'où il a envoyé des Irlandois pour servir en Catalogne. On envoye aussi aux galeres les François qu'on prend sur mer, et ils ne peuvent en sortir s'ils ne mettent en leur place un homme, ce qui couste beaucoup, car il faut trouver à acheter quelque negre qui soit esclave.

Le commerce des Indes a restably en ce pays le droit de servitude; tellement qu'en Andalousie l'on ne voit presque point d'autres valets que des serfs. Ils sont la pluspart Maures, ou tout à fait noirs, de là vient le proverbe *no assi se tratan los hombres blancos.* Par la loy du christianisme, ceux qui l'embrassent devroient estre affranchis, mais l'on ne l'observe point en Espagne, et ces pauvres miserables, pour se faire chrestiens, ne deviennent pas francs. Aux Indes, ils sont encore plus cruellement traitez, car on y est accoustumé à l'inhumanité, depuis un si long temps qu'on y domine avec toute la rigueur imaginable, contre ces pauvres malheureux, qui le sont seulement par ce qu'ils ont des mines d'or et d'argent, qui composent leur grandeur et le bonheur de ceux qui les dominent. On ne sçauroit croire combien est grand le nombre de ceux qui sont morts à deterrer ces metaux ; il est tel, qu'on m'a asseuré qu'on ne trouve plus de monde, pour ce mortel exercice et pour la culture des vignes qui sont au Perou.

Outre que les mines en font tant perir, on rapporte que le vin qu'on debite en ce pays là y cause tant de maladies, que la pluspart des Indiens en meurent. Ils aiment cette liqueur avec tant de passion, qu'ils n'espargnent rien pour en avoir, et les Espagnols, pour tirer l'or et l'argent qu'ils peuvent avoir caché, leur en portent vendre, par où il les rüinent de bien, de santé et de forces pour le travail : et il me souvient d'avoir leu dans un livre intitulé *Las excellencias del Español,* quatre ou cinq chapitres, où l'autheur montre les dommages que reçoit le roy et tout le trafic des Indes par les vignes qu'on a plantées au Perou, et repete souvent que le vice de tous les Indiens occidentaux, sans en excepter aucun, estant de boire jusques à s'enyvrer, il en perit une grande quantité par la boisson, qui n'est point comme la chicha, qui est faite de maiz, et qui n'est point proportionnée à leur temperamment ; outre que les Espagnols, pour y gagner plus, et en le donnant à meilleur marché en avoir plus de debit, le leur falsifient et le leur distribuent

quelquefois si nouveau, que par ses mauvaises qualitez il les tue.

Ainsi le nombre des Indiens s'est diminué de telle sorte que, depuis longtemps, on n'en a pas pour travailler aux vignes et aux mines du Perou. On se sert de negres, qu'on va prendre à la Guynée et en Angola. Par où le profit en est beaucoup diminué, car un negre y couste 50 escus; et depuis que le Portugal s'est estably un roy, et que tous les pays des Indes, où il estoit le plus fort en colonies, l'ont aussi reconnu, on n'a plus la commodité des negres à si bon marché; car outre les soixante pieces de huit d'achapt, le roy de Portugal a mis un impost d'autant qu'ils coustent; tellement qu'un negre n'arrive pas à Cartagene, où l'on les debarque, qu'il ne couste aux Espagnols plus de 200 escus. On ne sçauroit croire combien est grand le proffit qu'en tire le roy de Portugal; et ceux qui en sçavent le proffit asseurent qu'il monte à quelques millions d'or par an. Cette consideration, et quelques autres que j'ay touchées autre part, me font connoistre ce qu'on m'a souvent dit à Madrid, que ce grand thresor des Indes est plustost celuy des particuliers et des estrangers que du roy d'Espagne : et à present qu'on attend les galions plus riches qu'ils ne viendront de long-temps, puisque le vice-roy retourne, on tient que les trois quarts de ce qu'ils apportent sont pour des marchands estrangers, et que le roy et les Espagnols naturels n'y auront pas trois millions d'or pour leur compte.

Ceux qui gouvernent les affaires de ce pays là font fort bien les leurs, et le comte de Peñoranda, qui est president du Conseil, tire de grandes sommes pour les licences qu'il donne aux marchands françois. J'en ay connu un qui, pour en avoir une pour tirer cent cuirs de l'isle de S. Domingo, de dessus les galions qu'on attend, a donné dix pistoles. Ce n'est pas qu'on ne fraude beaucoup en ce qui est de ces licences, et la pluspart des François qui trafiquent en Espagne n'en emportent ce qu'ils veulent, et n'y apportent de mesme toutes leurs mar-

chandises, en se disans Valons, Bourguignons, Lorrains ou Flamans.

Pour cette raison on avoit conseillé au roy de leur laisser le trafic libre, et d'oster le droit des licences et l'impost du dixieme denier sur toutes les marchandises qui viennenr de France; luy remontrant qu'il en auroit plus de profit, par ce que sans fraude il seroit payé des droits ordinaires, au lieu que, pour esviter ce dixieme, les marchands s'entendent, et un qui a de la marchandise de France fait attester par d'autres qu'elle est flamande ou angloise, et ainsi ne paye que l'ordinaire; et le plus souvent ils sont si adroits qu'ils fraudent, et du dixieme, et de l'ordinaire de l'impost.

Leur commerce est principalement dans l'Andalousie, et ils y ont trouvé un lieu de franchise qui leur est aussi commode que Cadis, à sçavoir El Puerto de Santa Maria, petite ville appartenant au duc de Medina Celi, qui les y protege et y attire un grand trafic aux depens des villes de Seville et de Cadis.

Au temps que la France estoit en paix avec l'Espagnol, le trafic d'Espagne estoit plus difficile qu'à present, par ce qu'il y arrivoit peu de marchandises qu'on ne confisquast, sous pretexte qu'elles venoient de Hollande. On avoit un ou deux tesmoins Flamans apostez, qui deposoient qu'elle n'estoit point marchandise de France mais de Hollande; et aussi tost le fisc se l'approprioit. Le temps et l'addresse ont remedié à ce mal, et il n'y a plus personne qui osast tesmoigner contr'eux, qui ne s'en trouvast mal; un present de quelque castor ou autre marchandise estimées les met sous la protection de quelque grand, qui feroit mal passer le temps à ces tesmoings. Aussi on peut dire que le commerce d'Espagne ne se peut guere passer de celuy de France, non seulement du costé de la Biscaye et de l'Arragon, où il a esté presque tousjours permis, mais mesme par toute l'Espagne, où on l'a voulu defendre; car la Provence a tousjours entretenu ses correspondances au royaume de

Valence, par la pure necessité qu'on a de ses denrées : et par la mesme raison la Bretagne, la Normandie et les autres provinces qui sont sur la mer oceane, ont tousjours envoyé les leurs à Bilbao et à Cadis. Je ne parle pas des bleds et des etoffes de toutes sortes qu'on y apporte de ces pays là. Ils envoient jusques à de la quinquaillerie et des lames d'espée ; par où j'ay appris que c'estoit un abus de croire qu'aujourd'huy les bonnes lames viennent d'Espagne. Depuis qu'on n'en travaille plus à Tolede, on ne se sert icy que des estrangeres, hors quelques-unes qui viennent de la Biscaye, mais qui sont fort cheres.

De plus, on ne sçauroit croire combien grande est la perte que fait l'Espagne faute de manufactures. Il y a si peu d'artisans en toutes les villes, que les denrées en sortent pour estre travaillées ailleurs ; ainsi les laines et les soyes en sont transportées toutes creuës, et l'on en fait des draps en Hollande, en France et en Angleterre, qu'on leur vend par apres bien cherement.

La terre mesme n'y est pas toute cultivée par des gens du pays ; au temps du labourage, des semailles et de la recolte, il leur vient grande quantité de paysans du Bearn et d'autres endroits de France qui gagnent beaucoup d'argent pour leur mettre leurs bleds en terre et pour les recueillir. Les architectes et les charpentiers y sont aussi pour la pluspart estrangers, qui se font payer au triple de ce qu'ils gagneroient en leur pays. Dans Madrid, on ne voit pas un porteur d'eau qui ne soit estranger, et la pluspart des cordonniers et tailleurs le sont aussi ; et l'on compte que le tiers de ce monde n'y vient que pour y amasser de l'argent, et puis s'en retourner chez soy. Mais il n'y en a point qui gagnent tant que les massons, les architectes et les charpentiers ; presque toutes les maisons ont des fenestres de bois, et un balcon qui avance sur la ruë. On n'y veoid point de vistres, et je crois qu'en hyver on se sert de chassis. De cinq en cinq ans, il faut renouveller les bastimens

dont on ne fait à chaux et à sable que le devant, les costez et le derriere estant le plus souvent de terre, à cause que la brique y est si chere, qu'elle y couste deux quartos piece, qui font environ un sol de nostre monnoye.

CHAPITRE XX

Le roy a un droit sur les maisons que l'on bastit à Madrid, qui luy vaut beaucoup. C'est que le premier estage de chacune luy appartient, et si l'on ne le redime, il peut le vendre à qui bon luy semble; d'ordinaire, les proprietaires memes se l'acquierent, ou bien s'ils n'en ont pas le moyen, ils ne bastissent qu'un appartement bas. De là vient qu'à Madrid on voit tant de maisonnettes et qui n'ont point de degré que pour monter au galetas. L'architecture la plus estimée est celle qui est accompagnée de quelque tour. Il n'est pas permis d'en bastir plus d'une, et si l'on en veut faire deux, il faut en obtenir le pouvoir. On racompte qu'un homme qui croyoit que difficilement il obtiendroit cette permission, s'avisa de ne la demander que pour une, qu'on luy accorda facilement, la deffence n'estant que de deux ou de plusieurs. Aussi-tost il en fit eslever deux, et quand on le rechercha, il ferma la bouche à ceux qui le criminalisoient, disant qu'il estoit permis à tout le monde d'en faire une, et que de l'autre il avoit concession particuliere de la main du roy et de son Conseil.

Chacun sçait qu'à Madrid, n'ayant point de ruisseau qui amene les immondices, ny d'egout qui les reçoive, on jette tout dans les ruës; mais c'est une merveille de veoir que l'air y est si vif et si penetrant, qu'il consume tout en un moment, ayant cette proprieté aussi desseichante et corrosive, s'il faut ainsi parler, que la chaux qui mange le corps sans qu'on en sente la pourriture. En effet, j'ay souvent rencontré dans les

rues des chiens et des chats morts, qui ne puoient point; on peut juger par là qu'on a eu raison de choisir ce lieu pour la demeure des rois, puisque l'air n'y est pas seulement difficile à se corompre, mais de plus oste la cause de la corruption mesme, par une resolution des elemens du composé aussi prompte qu'imperceptible. Anciennement on y envoyoit les reynes pour y faire leurs couches, afin que les princes, en naissant, y respirassent un air qui n'en a point de semblable quand à sa pureté.

On a conferé ses eaux avec beaucoup d'autres, et l'on n'en a point trouvé de si legeres. Le cardinal infant en faisoit porter en Flandres, et l'on avoit soin de luy en embarquer des tonneaux de celle mesme que boit le roy, dont la source est hors de la ville. Comme les ruës sont les esgoutz generaux, on seroit sujet à y estre arrosé, s'il estoit permis de jetter à tout moment, par les fenestres, ce qu'on ne veut point dans les maisons; mais depuis qu'il est jour jusques à dix heures du soir, il est defendu, sous peine pecunaire, de rien verser. Et il me souvient d'avoir veu une femme qui s'y oublia, que les sergens qui veillent à ces petits profitz allerent aussi-tost mettre à l'amande, qui est de soixante reaux de billion, c'est a dire de cinq escus.

Quand on va par la ville, de nuit, on ne porte point de flambeau ny de chandelle; et je n'en ay point veu à quelque personne que ce soit et comme quoy qu'il allast, en carrosse, à cheval ou a pied : il n'y a que les grandes dames qui s'en servent et surtout celles de la cour, qui font alors monstre du nombre de leurs estafiers. Il est vray que les femmes sortent icy avec plus d'eclat que leurs maris; car outre la quantité d'officiers qui sont au tour de leurs chaises, elles ont tousjours un escuyer à cheval qui les suit.

En toutes les grandes maisons, les estaffiers n'entrent point en la chambre de leurs maistres, ny mesmes en leur appartement; ils s'y font servir par leurs pages, gentils-hommes et

autres officiers. Et si quelquefois ils y sont appelez, et que leur maistre leur veuille commander de bouche quelque chose, ils se mettent à genoux devant eux. Cette coustume est allée plus avant en la maison du favory, car on m'a asseuré que quand Dom Luis de Haro donne audience à quelqu'un où Christobal son secretaire doibt servir d'interprete, il se met à genoux : mais ce qui est de plus surprenant est que Fernando de Contregas, qui n'est point son domestique, mais officier du roy, et le plus consideré de ses secretaires d'Estat, comme celuy qui a *el despacho universal*, luy rende ce mesme honneur.

Il est vray que, pour le respect qu'on rend au roy et à ceux qui l'approchent, on a quantité de petites coustumes toutes extraordinaires, et entr'autres on a celle que personne ne monte jamais un cheval quand le roy s'en est servy. L'on raconte qu'après la prise de Barcelonne en la cavalcade que sa Majesté fit à l'Atocha, le duc de Medina de las Torres luy envoya presenter son beau cheval, qui est si fameux à Madrid; mais le roy le renvoya, devant : *seria lastima,* c'est a dire que ce seroit dommage qu'il le montast, puisque par là il deviendroit inutile à tout le monde, et ne seroit monté que de quelques escuyers. En effet il n'y a point de chevaux qui le soient moins que ceux de ce prince; aussi crevent ils de graisse à force d'estre à la creche. Son escurie n'est pas pourtant fournie de fort beaux chevaux; il donne tous les meilleurs, et il en a nouvellement envoyé une douzaine à la reyne de Suede, qui n'estoient pas peu estimez.

Ces guerres ont si fort degarny l'Espagne de chevaux, qu'ils y sont extremement chers, sur tout au commencement de l'hyver, que l'on s'en pourvoit dans Madrid, pour pouvoir aller dans les ruës dont alors la bouë est si vilaine et si incommode, qu'à peine s'en peut on tirer. Au mois de juin, on les a à meilleur prix, accause que chacun se sert de la commodité du beau temps pour aller à pied, qui dure jusques à la fin de septembre.

On nous a racompté une coustume qui est aussi assez extraordinaire ; c'est qu'il n'est permis à aucun fils naturel du roy, reconnu pour tel par sa Majesté, d'entrer dans la ville de Madrid. Partant, Dom Juan d'Austriche, qui commande à present en Catalogne, n'y a jamais esté, et on l'a eslevé à Ocaña, qui est a quelques lieuës de la cour. Le roy l'y est allé visiter, et il y a quelque temps qu'il fut à une lieuë de cette ville, où sa Majesté fut le retrouver.

On asseure que ce prince en a beaucoup d'autres, et que les ayant eu de femmes de condition, il ne les reconnoit pas. Il n'en a jamais guere entreprise dont il ne soit venu à bout, bien qu'on parle à Madrid d'une dame qui luy fut inexorable, mais qui ne l'estoit pas à tout le monde, puisqu'on sçait qu'elle se divertissoit. Elle s'excusoit tousjours des poursuites de ce prince, luy protestant que ce n'estoit pas qu'elle n'estimast sa personne, qu'elle la respectoit, mais qu'elle ne vouloit pas estre putain d'histoire.

Je me suis enquis de la raison pour laquelle les bastards des roys ne pouvoient pas se tenir dans Madrid, et je n'en ay peu decouvrir aucune qui me satisfist. Car celle qui est la plus receuë, à sçavoir que c'est pour esviter de leur donner le rang qu'ils pretendent sur les grands d'Espagne, ne me semble plus valable, depuis que j'ay veu une lettre de D. Luis de Haro à Dom Juan d'Austriche, où il ne le traite pas seulement d'altesse, mais mesme d'altesse serenissime ; et il n'y a gueres d'apparence qu'une simple excellence ne voulust point ceder à une telle altesse. Mais quoy qu'il soit de la raison qui ferme ainsi la porte de la cour aux bastards des rois et de la jalousie veritable ou imaginaire qu'ils y causeroient, il est certain qu'en general cette nation en a beaucoup pour tout ce qui touche tant soit peu son honneur ou ses amours. Pour ce dernier, on raconte mille petits traits qui se passent tous les jours à Madrid, où l'abandonnement des femmes produit divers mouvemens dans le commerce d'une galanterie criminelle qui a son

point d'honneur aussi bien qu'une societé de brigands sa police. Ceux qui tiennent des *amancebadas,* c'est a dire des maistresses à gages, en sont plus jaloux que de leurs femmes, et les espient avec plus d'assiduité, et celles qui ont un galand qui est accoustumé de les veoir, le traitent d'infidelle et de perfide au moment qu'il en va visiter d'autres.

La dessus, on m'a raconté qu'un jour, le roy mesme estant chez une dame que l'amiral de Castille entretenoit, ce jeune seigneur l'ayant apris, transporté de jalousie, sans consideration et sans respect, y courut heurter à la porte avec impetuosité, et souffleta vertement la mere de cette femme qui luy vint ouvrir la porte, en luy disant : « Carogne, tu me fais planter des cornes, mais si je pouvois monter, j'estranglerois toy et ta fille, quand mesme elle seroit entre les bras du roy. »

CHAPITRE XXI

Quant aux femmes, bien que le mestier qu'elles font ne leur laisse concevoir que des pensées d'interest et d'addresse pour la rapine, elle contrefont souvent les passionnées, et empruntent les transports d'une amour veritable. Le comte de Fiesque qui, à son arrivée à Madrid, donna fort sur le sexe, raconte comme une galanterie un traict que luy joüa une de ces bonnes pieces, qui en plein Cours luy sauta au poil, se plaignant de son infidelité, et le nommant *traydor* et *picaro,* parce qu'elle avoit appris qu'il avoit de nouvelles amours. Monsieur de Mogeron fut aussi fort surpris, se voyant attaqué, un soir, par une femme qui le traita de mesme, lui arrachant les cheveux, et le chargeant d'injures et de reproches, par ce qu'il avoit manqué à l'aller veoir comme il luy avoit promis à la promenade, ou il l'avoit rencontrée un jour auparavant. Elles font mille droleries et extravagances de cette nature, et possedent

parfaitement ce titre de *bizarras,* qui se prend en si bon sens en leur langue.

En la façon de s'enjoliver, elles sont ridicules, et portent leurs plus beaux habits sous de mechans, qui font qu'on ne les juge pas plus braves les unes que les autres, si l'on ne les veoit en quelque jour de feste où elles se parent, ou si en marchant elles ne font un peu paroistre le clinquant de leurs juppes de dessous. Le linge dont elles se servent est de toile claire, qui generalement est la plus receuë en Espagne : elles ayment si fort le fard, que non seulement elles s'en couvrent le visage, mais de plus en changent la couleur des parties qui ne paroissent point. Elles ont aussi des chemises bordées de denteles aux endroits qui ne sont veus que de leurs galands ; il est vray que ce sont de ces vilaines denteles ou picadilles qu'on leur apporte de Lorraine et de Provence, et qui y sont l'ornement du linge des villageois : car celles de Flandres leur sont inconnuës, si elles n'en gouspillent quelques morceaux aux estrangers, en leur arrachant leurs manchettes ou leurs rabats.

Outre ce grand et prodigieux nombre de femmes abandonnées qu'il y a à Madrid, on en compte sept ou huit establies par authorité publique en divers quartiers, pour servir de putains à tous ceux qui les voudront aller trouver. On les nomme *cantoñeras,* comme qui diroit putains de carrefour ; elles ont quelques gages de la ville, ce qui fait qu'un employ si infame est recherché, jusques là que quand il manque quelqu'une de ces carognes par mort ou pour estre maleficiées, le poste est brigué auprès du magistrat. Je ne sçay pas quelle est leur pension ; mais ceux qui m'ont asseuré de ce vilain etablissement m'ont dit que chacun qui les veoit estoit obligé de leur payer douze quartos, qui font six de nos sols.

Les medecins sont obligez de les visiter de temps en temps, pour voir si elles sont nettes de ces maudits maux qui se gagnent au beau mestier qu'elles font. Elles ont de plus une vieille aupres d'elles, qui est obligée d'avertir le magistrat ou

le medecin, dès qu'elle decouvre qu'elles ont du mal. Ceux qui m'ont descrit la vie que menent ces miserables m'ont dit qu'on ne les veoit point, dès qu'il y a quelqu'un chez elles, où il n'arrive jamais de bruit, parce que ceux qui y vont quittent à l'entrée de leur chambre l'espée et le poignard, et ceux qui y viennent, les voyant devant la porte, se retirent sans dire mot.

Pechant ainsi impunement avec l'aveu de l'authorité publique, elles ne se retirent gueres du vice qu'elles professent si ouvertement. Il y a pourtant un jour dedié à les exorter à la repentance. C'est un vendredy de caresme, qu'elles sont conduites par un ou deux alguazils à l'eglise de las Recogidas, qui sont les repenties de nos quartiers. Là on les met au pied de la chaire du predicateur qui fait de son mieux pour leur toucher le cœur; mais il en vient rarement à bout. Apres les avoir assez long-temps exhortées en vain a s'amander, il descend de la chaire, et leur presente le crucifix en disant : « Le voiez vous, le Seigneur, embrassez-le », et si alors il y en a quelqu'une qui l'embrasse, on la prend et on la serre dans le couvent des repenties. Mais le plus souvent, elles ne font que baisser la veuë et jetter des larmes sans porter la main a ce qu'on leur presente, et avec cette grimace restent a professer leur vie debordée; et l'histoire de la Magdelaine, qu'on leur prononce tout au long, ne les touche pas tant qu'elles vueillent l'imiter.

CHAPITRE XXII

Dans ce grotesque de remarques que je barboüille de tant de couleurs, je ne veux pas oublier ce qui vient d'arriver touchant la prison du duc de Lorraine. Il s'en est peu fallu qu'il ne s'en soit delivré et qu'on n'ait appris qu'il estoit sur les frontieres du Portugal, lors qu'on le croyoit au cœur de la Cas-

tille. Dés qu'on l'eust passé en Espagne, on le confina à Tolede, sans qu'il ait jamais peu obtenir de voir le roy. Quand le malheur de la guerre ou de la politique fait tomber un souverain entre les mains d'un autre, il semble qu'il ne doit pas estre traicté tout à fait en prisonnier, et qu'on se doit servir de la prison comme d'un seur moien pour le changer et gagner son affection en le comblant d'honneur et de civilité. Des deux roys de France qui ont esté prisonniers, tout le monde sçait que François I sortit d'Espagne tout remply de hayne et de vengeance pour le mauvais traitement qu'il y avoit receu de Charles V, et que Jean revint d'Angleterre si satisfait, qu'il ne songea qu'à vivre en bon frere et estroit amy avec Edoüard : mais l'austerité d'Espagne ne souffre pas une maxime qui peut estre trompeuse, et ce qu'elle tient, elle le serre de prés de peur qu'il ne luy eschappe.

Ainsi elle n'a jamais voulu laisser prendre l'air de sa cour au duc Charles, quelques instances qu'il en ait faites : elle l'a tousjours traité en simple prisonnier d'estat, bien qu'elle luy permist de sortir sous bonne escorte et d'aller à l'eglise et à la promenade; ce qui luy donna envie d'acquerir une plus grande liberté. Voicy comment il en forma le dessein. On luy avoit donné un carrosse du roy dont le cocher se trouva Lorrain, et par consequent un de ses sujets. Il creut que cet homme auroit assez de tendresse pour son prince pour ne pas refuser de l'aider à se mettre en liberté. Il resoult de l'en faire solliciter: on ne m'a pas dit de qui il se servit pour le gagner, ny comment il en vint à bout; mais on raconte que quand il en fut asseuré, il fourra à diverses fois des billets sous les coussins du carrosse, à l'endroit où il estoit assis, que ce cocher avoit soin de retirer et de les faire porter, par un brodeur lorrain qu'il s'estoit associé, à ceux qui conduisoient le principal de l'affaire.

Quand on s'en apperceut, elle estoit venuë si avant, que le cocher devoit mener le prince plusieurs fois au de là d'une

mazure qui estoit en un endroit où il aloit souvent se promener, et qu'un jour, comme on ne s'en douteroit pas, il y auroit cinquante cavaliers cachés derriere les vieilles murailles, qui tüeroient les gardes qui l'accompagnoient, et qui le mettroient en liberté, le conduisant sur la frontiere de Portugal, où il avoit formé intelligence pour y estre receu par 500 chevaux, qui luy viendroient au devant.

Un billet, et peut estre le dernier que ce prince escrivoit pour cette negociation, la fit descouvrir; car soit qu'il ne le mit pas assez adroitement sous le coussin, soit que ce jour là le capitaine qui l'avoit en garde, et qui estoit dans le carrosse, observa mieux ce qu'il faisoit que les autres : il soupçonna quelque chose, et au sortir du carrosse ayant visité le coussin, il y trouva le billet. Aussi-tost il le resserra plus estroitement, fit arrester le cocher et envoya le billet à Madrid où l'on se saisit du brodeur et du secretaire. On donna la question au premier, mais on n'a jamais sceu le detail de sa deposition.

Le peu de connoissance qu'on a eu du fonds de cette affaire a fait dire aux Espagnols mesmes que pour mettre le duc plus à l'estroit, au moment qu'on sollicitoit sa liberté avec plus de chaleur, on luy faisoit accroire qu'il avoit voulu se sauver. Quoy qu'il en soit, il est certain que depuis il n'a esté permis au duc de se promener par Tolede, et que ce malheureux prince a eu sujet de dire que si le voisinage des François luy a esté une fumée qui l'a chassé de sa maison en pleurant, l'amitié des Espagnols luy est un feu qui le brule et consume tout vivant. *Hizieron me los Franceses*, repetoit-il au capitaine qui le gardoit, s'il en faut croire la voix publique, *la vezindad del humo, echandome de mi casa llorando, y los Españoles, la amistad del fuego quemandome nudo y vivo.*

Tout ce qu'on a dit des causes de sa prison n'en a pas publié tout le mystère. J'ay tasché d'en sçavoir à Madrid le vray motif. Ceux qui en jugeoient et en parloient le plus sainement

disoient que c'estoit plus par raison d'estat et consideration de menage, que pour avoir trahy le party, qu'on s'estoit asseuré de sa personne.

En effet, pour avoir pris cette année là ses quartiers d'hyver au Liege, il n'estoit pas plus coupable que les autres années qu'il l'avoit cherché à la pointe de l'épée. Mais la conjoncture estant diverse, et l'electeur de Cologne, qui s'estoit rendu maistre des Liegeois, les voulant proteger plus puissamment, il en fit un grand bruit à la Diete de Ratisbonne; d'où le malheur voulut de plus que l'electeur se retira mal content de l'empereur, pour avoir decidé, à l'avantage de celuy de Mayence, la dispute qu'il y avoit entr' eux pour la fonction du couronnement du roy des Romains.

Il ne fut pas arrivé à Cologne, qu'il depeschast des lettres a l'empereur, que si on ne luy donnoit un prompt secours selon les loix de l'Empire, pour delivrer son pays du ravage des Lorrains, il recourroit à la protection de quelque prince etranger. On met l'affaire en negotiation, et l'empereur se contente d'en ecrire à Bruxelles et à Madrid.

Cependant l'electeur qui estoit piqué au jeu, et qui ne vouloit point attendre ces longueurs, leve des troupes, traicte avec la France, et lui donne moyen de reprendre l'aigle noire en ces drapeaux, et de renouveller le tiltre de Conservatrice de la liberté germanique. Le cardinal Mazarin, qui lors de sa retraite, avoit esté si bien accueilly par cet electeur, ne perd pas cette occasion de luy en tesmoigner sa reconnoissance; il luy envoye des troupes sous le commandement du sieur Faber qui, jointes aux siennes, font decamper les Lorrains, qu'on resolut de poursuivre jusques dans le Brabant, et mesme d'y prendre revanche du degast qu'ils avoient fait au pays de Liege, et ayder les François à y faire quelque conqueste.

Un si hardy procedé reveilla la jalousie de l'empereur qui voyoit qu'au moment qu'il avoit retably son authorité dans l'empire et qu'il sortoit d'une Diete où il avoit fait couronner

son fils roy des Romains, l'un des principaux princes d'Allemagne cherchoit sa protection ailleurs qu'aupres de luy, ce qui servoit d'exemple à tous ses voisins pour en user de mesme des qu'ils seroient opprimez par les troupes stipendiaires d'Espagne.

Ces considerations obligerent l'empereur d'envoyer le comte de Furstemberg à l'electeur de Cologne pour menager son esprit et l'empescher de passer plus avant dans son traité avec les François, en luy promettant une satisfaction reelle et effective pour le passé, et que pour l'avenir on y mettroit si bon ordre, qu'il n'auroit plus à craindre de semblables visites.

A mesme temps, il en escrivit à Bruxelles et à Madrid de meilleure ancre qu'il n'avoit fait, en representant les dangereuses consequences de cette affaire ; combien elle luy estoit nuisible, et la necessité qu'on avoit d'y apporter les remedes qu'il posoit, qui alloient à dedommager en argent l'electeur de Cologne, afin de l'obliger à mettre les armes bas; à renvoyer les François; à s'asseurer de la personne du duc de Lorraine pour l'estre de sa conduite qui causoit tous ces inconveniens; et à se servir du duc François son frere pour retenir l'armée au service du roi d'Espagne, qu'on gagneroit facilement, en luy donnant un chef de la mesme maison, et en graissant les mains aux principaux officiers.

Ces raisons et ces expedients furent d'autant mieux goustez par les ministres d'Espagne, qu'ils estoient en apprehension de ce nouvel orage qui se formoit contre eux. Les grands services que le duc avoit rendus à la maison d'Austriche ne luy servirent de rien en leur conseil. On n'y examina que les traits de sa politique avare et inegale. On n'y representa que toutes les inquartades qu'il 'a faict et les temps ausquels il avoit gauchy, lors qu'on eut peu remporter quelque grand avantage, s'il eut voulu agir avec ses troupes. On n'y considera que les grandes sommes qu'il coustoit au roy d'Espagne, toutes les années, en luy tenant son armée comme à l'enchere, par des

souplesses qui font qu'au commencement de la campagne, si on les veut avoir, et à la fin si on les veut retirer, on luy doit payer presque ce qu'il demande. On conclut ensuite, aussi bien à Madrid qu'à Bruxelles, que pour remedier à tous ces maux, empescher qu'on ne tombast une autre fois en de pareils inconveniens, et prevenir ceux qui se preparoient au Liege, il ne falloit pas seulement dedommager l'electeur de tout le degast qu'on y avoit fait, y abandonner la protection du duc de Lorraine, mais de plus se saisir de sa personne et l'envoyer en Espagne.

Ainsi ce prince se vit traité en soldat de fortune et non pas en souverain par une maison dont l'amitié luy avoit fait perdre ses estats et l'avoit reduit à la dure necessité de vivre en vagabond à la teste d'une armée qu'il ne faisoit subsister que par industrie. Il est vray que si ce qu'on dit des premiers mouvemens de sa jeunesse n'est pas inventé, et que s'il se ventoit autrefois de n'estre pas nay simple gentil-homme, pour voir jusqu'où son esprit et son cœur le porteroient, il semble qu'il ne s'est depouillé de ses Estats que pour montrer ce qu'il valoit sans eux.

Personne ne peut nier qu'il n'ait de tres grandes qualitez, mais qui toutes ont esté noircies d'une si maudite politique, et si remplie de caprice et de legereté, qu'il semble n'y avoir eu qu'une maxime qui luy fut inviolable, à sçavoir celle de preferer l'utile à l'honneste. Sur de si mauvais fondemens, il ne faut pas s'estonner s'il n'a basty qu'à sa rüine ; et si à l'exemple de ce matois Louis le More, duc de Milan, apres tous ses tours d'addresse, il s'est trouvé pris au trebuchet, d'où je ne sçay quand il sortira, et s'il ne mourra pas au chasteau de Tolede, comme l'autre à la tour de Loches : bien qu'on croye icy que, si son armée n'estoit plus sur pied, sa liberté ne seroit pas trop difficile à obtenir, parce que l'on asseure que les Espagnols n'auroient rien à craindre de ce prince, qui aime trop son argent pour l'employer à se vanger, et les 200 mille livres de

rente qu'on dit qu'il a dans les estats du roy d'Espagne, pour se les faire confisquer. A quoy l'on ajouste que quand il voudroit armer, il luy faudroit le support de la France, qu'il n'obtiendroit apparament pas, qu'en rendant entierement la Lorraine, qu'on veut garder, ou qu'on ne luy veut rendre qu'à des conditions qui ne valent gueres mieux, et qu'il n'acceptera jamais, de peur de se priver d'une partie de son droit, sans avancer que peu ou rien pour sa satisfaction particuliere.

Sur cette creance, on avance que, mesme les ministres d'Espagne souhaiteroient le debris de son armée qui leur couste tant, de la façon qu'elle vid et qu'elle est disciplinée ; mais ils en voudroient recueillir toutes les parties, et les incorporer dans les autres troupes, de peur que leurs ennemis n'en profitassent ; et la crainte qu'ils en ont, fait qu'ils ne l'osent entreprendre.

Par où l'on voit qu'il n'y a point de prince qui ne se trouve embarrassé des troupes auxiliaires qu'il a, quand elles le servent en corps et sous un chef qu'elles reconnoissent pour leur maistre absolu ; car il y a tousjours de la peine à les faire bien agir, et beaucoup de danger à les licentier : aussi les princes les plus sages, qui ont esté contraints de s'en servir, ont tasché d'abord de les separer et de les mesler parmy les leurs, afin d'empescher leur intelligence et d'amoindrir l'authorité de ceux qui les leur amenoient.

Les Venitiens voulurent autrefois traiter de cette sorte le marquis de Roquelaure, et le prince d'Orange au secours de Berg op Zoom tascha de resoudre le marechal Mansfeld à souffrir cette separation ; mais ny l'un ny l'autre ne la permirent pas ; ils firent veoir qu'elle ne se devoit ny presser ny obtenir que d'un soldat de fortune qui auroit ramassé quelques troupes qu'il ne sçauroit comment faire subsister.

CHAPITRE XXIII

En tout le temps que nous avons esté en Espagne, la principale curiosité qu'on y ait euë a esté de deviner qu'alloit faire aux Indes la flotte que le protecteur d'Angleterre y envoyoit. A nostre arrivée à Vittoria, nous y fusmes accostez d'un homme d'assez bonne mine qui nous demanda ce qu'on en disoit aux quartiers d'où nous venions; auquel ayant tesmoigné que l'on y croyoit que ce grand armement s'estoit fait pour la conqueste de l'isle Espagnola, il nous asseura que, si les Anglois vouloient commencer par là, ils ne reüssiroient pas, qu'il connoissoit le pays, y ayant esté quelque temps, et que cette isle estoit l'une des plus fortes du Nouveau Monde et des mieux peuplées. Que depuis l'an mille cinq cens quatrevingt six, que François Drack saccagea Saint Domingo qui en est la capitale, on avoit pourveu à ce qu'on ne peust plus tomber dans un pareil malheur, par la construction d'une très belle forteresse à la teste de cette ville, qui a une assiette si favorable, qu'elle semble estre faite pour la domination de la mer du Nord.

En suite à nostre arrivée à Madrid, j'ay trouvé que ces petits pelotons, tant d'Espagnols que d'estrangers, qui s'assemblent les matins en la premiere cour du Palais, ne s'y entretenoient que des asseurances que le protecteur avoit donné à l'ambassadeur d'Espagne, que ce n'estoit point contre son roy qu'il avoit envoyé sa flotte aux Indes. Partant, on ne doutoit point que ce ne fust pour aller chasser les François de ce qu'ils y tenoient, et que c'estoit par là qu'il vouloit commancer la guerre contr'eux et rompre le traité de paix qu'il avoit souvent laissé et repris pour les mieux amuser.

Mais les plus clairvoyans jugeoient bien qu'un si puissant

armement ne pouvoit avoir pour objet une si petite conqueste. Quand ils supputoient les frais qu'il y avoit faits, ils trouvoient que toutes les isles et tout le pays que les François y possedoient n'estoient pas capables de luy en payer une partie. Partant, ils concluoient que c'estoit plus tost pour quelque autre dessein plus vaste et plus important : et certes ceux-cy me sembloient se flatter le moins et estre les plus raisonnables ; car j'avois souvent oüy dire de ceux qui avoient negotié avec le protecteur, que s'ils avoient quelque esprit de discernement, ils croyoient ne pas se tromper en avançant qu'ils avoient remarqué qu'il avoit une passion particuliere pour quelque grande entreprise aux Indes.

Apres avoir fait admirer et craindre à toute l'Europe ses forces par mer en la guerre contre les Hollandois, où il avoit plus regardé à sa gloire et à sa reputation qu'à son profit, on pouvoit croire qu'il ne pensoit qu'à occuper ses armes en quelque endroit où il se recompensast de toutes ses depenses. Qu'alors il n'eust point de voisins qu'il traitast si mal que les François, il estoit aisé à juger que ce n'estoit pas son interest de rompre tout à fait avec eux, parce que leur negoce par mer se fait pour la pluspart par des vaisseaux hollandois ou anglois, et qu'aussi il feroit crier ou son marchand, ou celuy d'avec qui il venoit de faire paix ; joint que la piraterie est un mestier auquel les François s'estoient depuis quelques années rendus maistres ; que s'il mettoit en mer de grosses armées contre eux, il les esvitteroient, ne cherchant qu'à faire la petite guerre ; qu'ainsi il se mettroit en de grands frais pour des gens qui le fuiroient tousjours, et qui, en attendant ses marchands, l'obligeroient à les faire escorter, s'il ne vouloit voir perir pour eux tout le commerce de la mer Mediterranée et une partie de celuy de l'Ocean. Tellement qu'une guerre estant de l'interest du Protecteur, et une guerre de mer où il trouve un gain proportionné à cette grande puissance et à ce grand attirail d'hommes, d'armes et de vaisseaux qu'il est obligé d'entre-

tenir pour se rendre redoutable, et qui luy ont acquis l'empire des deux mers, il ne s'attachera pas à la France, qui ayant tout chez soy, attend que les estrangers lui apportent ce dont elle se peut passer, en venant querir ce qui leur est absolument necessaire.

Aussi a-t-on remarqué que ses plus grandes et opulentes villes ne sont pas situées sur le bord de la mer, mais au milieu du pays, encore qu'elle en ait deux qui luy battent aux flancs. Ce qui monstre qu'elle a son fonds de richesses en elle mesme, et que, selon le precepte des politiques, elle est *magis vendax quam emax*, ayant plus à debiter qu'a acheter.

Pourtant il ne faut pas s'estonner si, ayant un terroir si fertile, elle a presque de tout temps abandonné ses campagnes sallées à ses voisins qui, en les cultivant, ne semblent y employer une partie de leur art que pour luy apporter, comme en tribut, la plus grande partie de leurs travaux et des thresors qu'ils en recueillent.

Pour doncques faire la guerre à la France avec utilité, il est constant qu'il faut la luy faire par terre. Mais à examiner la raison d'estat de l'Angleterre d'aujourd'huy, il semble qu'elle ne souffre pas une guerre de cette nature : car il est facile à juger que son but n'est que de se maintenir de la façon qu'elle s'est establie, et de se rendre redoutable à tous les princes de l'Europe par une puissance qui convienne à sa situation, qui les empesche d'oser rien entreprendre contr'elle, et qui les oblige à approuver ce qui s'y est passé en reconnoissant la republique.

Pour cet effet, elle s'est resoluë d'estre tousjours puissamment armée au dedans et au dehors ; par l'un elle se met en estat de se mesler de toutes les affaires de ses voisins sans qu'ils se puissent ingerer dans les siennes, s'environnant d'une prodigieuse quantité d'invincibles chasteaux mobiles, qu'elle joint comme il luy plaist pour sa defense, et qu'elle fait marcher de mesme pour chercher ses avantages où bon lui semble : et par

l'autre elle est asseurée d'affermir son nouveau gouvernement, qui ne peut estre renversé que par le soulevement de ses peuples, ausquels la milice sert de bride pour les empescher, et de massüe pour les exterminer, des qu'ils sont prets à remuer.

Enfin elle peut se servir de ses coursiers ailez et prés et loin ; n'y ayant rien qui les attache tous à ses bords, où il en restera tousjours pour y faire une ronde et une sentinelle si exacte, qu'elle la rende *media insuperabilis unda :* pendant qu'une partie s'en ira chercher fortune et attendre au passage ou saisir à leur source les thresors des Indes. Mais il n'en est pas de mesme de ses forces de terre ; il faut qu'elles soyent toutes chez elles pour y entretenir le gouvernement qu'elles y ont estably, qui, au moindre echec qu'elles recevroient, viendroit aussi tost à estre ebranslé parmy tant de mecontans qui le souffrent a peine. Tellement qu'une guerre par terre ne peut estre que tres nuisible à l'Angleterre, en l'estat où elle est ; mais celle qu'elle feroit à la France luy seroit apparemment la plus ruineuse, puisqu'aujourd'huy c'est la province de l'Europe la mieux aguerrie, qui a ses forces tres unies et qui peut le mieux les rapporter et ramasser à l'endroit où il lui faut faire quelque effort. Tellement que, pour l'attaquer, il faut se resoudre d'y envoyer un bon nombre de troupes, et des meilleures ; car autrement, on n'y mettroit peut-estre pied à terre que pour estre taillé en pieces à mesme temps.

Si donc la republique d'Angleterre vouloit y reüssir, il faudroit qu'elle se degarnist de ses meilleurs hommes et de ses chefs les plus affidez, ce qu'elle ne peut sans se mettre en danger de veoir perir la forme de son gouvernement. Et il ne sert de dire que, pour l'asseurer, elle leveroit de nouvelles troupes, qu'elle mettroit en la place des vieilles qu'elle envoyroit faire la guerre : d'autant que, dans un estat peu affermy, et qui ne se soustient que par l'ardeur de ceux qui l'ont formé, il est fort dangereux d'y apporter un tel changement.

En cette conjoncture de la guerre avec l'Espagne, on ne

peut nier que l'Angleterre n'eust fait pancher la balance du costé des Espagnols en agissant de concert avec eux; mais outre qu'elle en auroit tiré peu de profit, les mesmes inconvenients reviennent. Car, ou elle auroit joint ses troupes aux leurs, et la France, qui a une si grande pepiniere de monde, et qui, apres avoir esteint la guerre intestine, vient de se reunir toute pour l'estrangere, n'auroit eu besoin que de faire un plus grand effort pour se maintenir contre des armées qui, estant à divers maistres et de divers interest ne reüssissent gueres, quoy qu'elles entreprennent : ou elle auroit envoyé un corps d'armée à part, et pour la faire eschoüer et en empescher d'abord les progrez, la France luy auroit aussi tost opposé toutes ses forces, ne se tenant que sur la deffensive contre l'Espagnol qui, voulant profiter de l'occasion, n'iroit que fort lentement et fort foiblement à son secours. Et de quelque façon qu'elle en eust usé, il est certain qu'elle auroit esté obligée d'affoiblir ses forces de terre, qui sont le nœud sacré de la nouvelle republique.

Que si elle se fust contentée d'agir par mer et de fournir de l'argent aux Espagnols pour renforcer leurs armées de terre, on a monstré qu'au premier elle n'y auroit aucun avantage, et qu'il luy faut une guerre où il y ait à faire quelque prise et quelque conqueste qui vaille la peine qu'elle prend, et les frais qu'elle fait pour entretenir de si puissantes flottes. Quand au second, on sçait que l'espargne d'Angleterre est assez epuisée, et que mesme elle doit de grandes sommes à ses troupes de terre et de mer; et que, pour ne pas surcharger ses peuples, pour les frais qu'elle est obligée de faire, l'or du Perou ne l'incommoderoit pas, bien loin d'en pouvoir ou vouloir donner à ceux qui le tirent.

Pendant qu'on estoit sur ces raisonnemens, il arriva un avis à Madrid, qui leva toute sorte de doute; car apres qu'on eust long-temps amusé le monde de la venüe de la flotte et des richesses qu'elle apportoit, et qu'on eust sceu que tout ce qui

estoit dans le principal galion qui avoit echoüé, s'estoit presque sauvé, il s'espandit un bruit qu'elle avoist esté rencontrée des Anglois, qui n'avoient point marchandé à l'attaquer : mais que, s'estant vigoureusement defenduë, elle leur avoit coulé deux ou trois vaisseaux à fond, et s'estoit sauvée à la Havana, capitale de l'isle de Cuba.

Je ne sçay si cette particularité est veritable, mais je sçay bien qu'on l'a escrit de Seville et de Cadis, et que des lors on commença à croire que le protecteur vouloit avoir sa part des thresors des Indes. Ce qui aidoit encore à le persuader, estoit que les marchands qui se trouvoient en plusieurs villes et en divers ports d'Espagne travailloient à s'en retirer, et mettoient à couvert le mieux qu'ils pouvoient leurs effets, de peur d'une confiscation en cas de rupture; mais peu de temps apres, on vit bien que leur prevoyance ne seroit pas inutile, car l'admiral Black, qui avoit passé tout le printemps et une partie de l'esté en la mer Mediterranée, rentra dans l'Ocean, justement au temps que l'on attendoit les gallions.

On dit qu'il demanda à faire carene, mais que, comme on ne voulut le luy permettre qu'à certaines conditions, il s'en picqua et prit sur ses bords quelques marchands anglois, et mesme le consul de la nation, en s'elargissant en mer, et s'allant mettre en sentinelle tout aupres du cap de S. Vincent.

Aussi-tost on jugea que c'estoit pour y attendre les galleres et les aller combattre, en cas qu'ils eussent echappé à Pen et à Venables, qui estoient aux Indes. Cela fit qu'à Cadis, par ordre du Conseil de Madrid, on equipa quelques vaisseaux d'avis pour porter ordre aux gallions de ne point sortir du port où ils s'estoient retirez, jusques à ce qu'on le leur mandast. A mesme temps, on resolut d'envoyer quelques vaisseaux, partie aux depens du roy, partie à ceux des marchands interessez, pour observer les desseins de cet admiral anglois.

Comme une bonne partie du trafic de toute l'Europe depend de la venuë des gallions, et qu'elle est un terme de payement

de la pluspart des gros marchands, il y a tousjours, environ de ce temps-là, grand nombre de vaisseaux à Cadis qui les attend. De ceux cy et de quelques autres, on eust bientost dressé une flotte qu'on envoya se poster auprés de celle de Black, avec ordre de ne commettre aucun acte d'hostilité, pourveu qu'il n'en commist point le premier, et de veiller seulement qu'en cas que les gallions, n'ayant pas eu l'avis, vinssent, il ne s'en rendit maistre.

Ces deux armées ont esté deux ou trois mois à se considerer sans se maltraiter, ny en gros, ny en detail, et pendant qu'elles ont esté ainsi l'une à attendre la proye, et l'autre à se preparer à la deffendre si elle venoit, on a eu nouvelle que la flotte estoit avertie des pieges qui luy estoient dressez, et qu'elle ne partiroit point du port où elle s'estoit retirée, qu'elle n'en eust eu ordre exprés. A mesme temps, l'on apprit aussi que Pen et Venables avoient attaqué à Sainct Domingo, mais qu'ils y avoient si mal reüssi, qu'ils y avoient perdu une partie de leur monde, et qu'ils s'estoient retirez avec l'autre en l'isle de la Jamaique qu'ils avoient conquise.

Ce procedé du protecteur fit bien changer de langage à ceux qui le croyoient un des plus estroits et assurez alliez de l'Espagne, qui avoit esté la premiere à le reconnoistre. Car dés que l'Angleterre eust tout d'un coup abatu la teste et la couronne à son roy, l'ambassadeur eust ordre de la cour de Madrid de tascher d'en profiter, et de travailler à acquerir à son maistre l'amitié de la nouvelle republique, en luy donnant de sa part tous les titres et tous les eloges de legitime puissance qu'elle pouvoit souhaiter ; il y avoit apparence qu'il y reüssiroit, puis qu'il y avoit lieu d'esperer de faire une ligue avec elle contre la France qui, ne se contentant pas d'avoir recueilly la malheureuse maison du roy Charles, de ne point reconnoistre le protecteur, et d'avoir faict quantité de prises de vaisseaux anglois, donnoit retraite dans ses ports à ceux qui restoient à ce miserable prince.

Ce qui augmentoit à Madrid l'esperance d'un traité si avantageux estoit qu'outre que l'Angleterre avoit donné ordre à tous les chefs de vaisseaux d'user de represailles sur les François, et que quelques uns des siens avoient mis pied à terre, et fait des actes d'hostilité en Bretagne, elle avoit eu tant de bonté pour l'Espagne que de faire prendre par sa flotte les vaisseaux que la France envoyoit pour secourir la ville de Dunkerque qu'elle tenoit assiegée.

Cependant toutes ces belles demonstrations d'amitié n'ont servy de rien, et ce grand homme de cabinet et de main qui commande en Angleterre en a si bien compris l'interest, que peu a peu il y a accommodé ses affaires. Il la voit maistresse de quantité d'isles tres fortes et tres bien peuplées, qui sont situées sur la route des grandes Indes, il sçait qu'elles sont comme les clefs et les portes par où elle se peut ouvrir le chemin à une si riche conqueste et par où elle peut surprendre au passage les thresors qui en viennent, si elle ne veut pas se donner la peine de les tirer de leurs mines en s'en rendant la maistresse; il est assuré que toute cette grande estenduë de terre que les Espagnols y possedent s'est conservée à leur empire, plustost par l'apprehension de leur puissance, et parce que personne n'a entrepris à bon escient de la leur enlever, que par aucunes forces qu'ils y ayent introduites capables de l'empescher.

Connoissant ainsi les avantages qu'a la republique, pour prendre sa part du Nouveau Monde, et la foiblesse de ceux qui veulent que la descouverte n'en ait esté faite que pour eux, il ne faut pas s'estonner s'il cherche de profiter de l'un et de l'autre, notamment en un temps où, pour maintenir son pouvoir, il est obligé d'estre puissamment armé et d'occuper tant de flottes à quelque guerre utile et qui puisse les faire subsister, ou empescher son peuple de murmurer de tant de frais qu'il luy faut faire pour les entretenir.

Aussi les Espagnols, qui ont l'esprit de discernement politique

autant vif qu'ils ont l'action lente, prevoyent bien que si des offices que la France faict auprés du protecteur il naist un traité d'accord entr' elle et l'Angleterre, il leur donnera le change, et suivra son interest, en oubliant toutes les avances qu'ils ont faites pour gagner son amitié. Ils croyent en devoir d'autant moins douter qu'ils n'ont jamais peu avoir raison de diverses prises que les Anglois ont fait sur eux, et entr' autres de celle qui les priva de tout l'argent d'une campagne qu'ils envoyoient en Flandres, ne l'y ayant peu remettre à cause de leur mesintelligence avec les Gennois.

Cependant, pour ne se pas manquer à eux mesmes en une telle conjoncture, et pour suivre le conseil que Philippe II donna à son fils avant que de mourir, en luy recommandant d'estre en paix avec l'Angleterre pour pouvoir faire la guerre avec tout le monde, ils n'ont rien oublié de tout ce qui peut obliger Cromwel de bien vivre avec eux. Alonso de Cardenas, qui y est leur ambassadeur, et qui, pour y avoir esté dés le commencement des troubles, est estimé tres habile au maniment des affaires avec ces esprits insulaires, fit joüer toutes sortes de ressorts pour s'accommoder avec eux et pour traverser le traité de la France.

Mais comme sa politique estoit soubçonnée à Madrid de n'estre pas si hardie que celle du sieur de Bordeaux, ambassadeur du roy tres-chrestien, on resolut d'y faire passer de Flandres, pour ambassadeur extraordinaire, le marquis de Lede, gouverneur de Dunkerque. Ces deux hommes joignirent toute leur adresse pour amener le protecteur à quelque accommodement sur les plaintes que les Espagnols faisoient contre luy et celles qu'il faisoit contre eux. Mais comme ils virent que toutes leurs propositions estoient fort peu favorablement escoutées et assez mal goustées, le dernier resolut de se retirer, avec le regret de n'avoir rien avancé pour le service de son maistre, que de l'avoir un peu mieux esclaircy de la mauvaise volonté du protecteur.

Aussi commença-t-on de publier à Madrid que toutes les longueurs qu'il avoit apportées en son traité avec la France n'avoient esté qu'un artifice pour mieux endormir l'Espagnol, qu'il envoyoit attaquer aux Indes, et qu'il y avoit trois mois que le traicté, qu'on faisoit tantost semblant de rompre, et tantost de renoüer, estoit parachevé et signé secretement.

Voilà doncques l'Espagne sur le point de croire que l'Angleterre veut rompre avec elle : et bien que les Castillans passionnez n'en accusent que l'avarice et l'ambition du protecteur qui veut envahir ses thresors, les moins emportez en raisonnent autrement et cherchent, disent-ils, dans le passé, les causes du present et de l'avenir.

Ce n'est pas que ce qu'ils en disent puisse faire juger du secret et tout le subject de la guerre qu'ils apprehendent : les intentions des princes sont cachées d'une nuée d'apparences qui les derobent à ceux mesmes qui les esclairent de plus prés. On ne connoist la plupart du temps que les pretextes qu'ils prennent, et il en est de leurs actions comme des grands fleuves dont on ne connoist pas la source, bien qu'on en voye le cours. Mais ce danger de prendre l'ombre pour le corps n'empesche pas que ceux qui se mestent foy d'empescher les mysteres d'estat n'en disent leur sentiment. Ils jugent que, comme les premieres armes que la republique d'Angleterre a portées au dehors ont esté employées pour vanger l'assasinat du premier ambassadeur qu'elle a envoyé, ses secondes auront pour objet de tirer raison du meurtre du deuxieme qui sortit de ses ports.

Ils reconnoissent pourtant que le point d'honneur ne fut pas le principal motif qui l'obligea de se broüiller avec les provinces unies du Pays-Bas, puisque, pour la mort de Borislaer, ils n'oublierent rien de ce qui pouvoit la satisfaire et faire connoistre l'innocence de leur Estat, et ils veulent croire que le roy d'Espagne, n'ayant point espargné de soins pour faire punir les assassins de celuy qui luy fut envoyé, ce ne sera pas

precisement pour en venger la mort que Cromwel luy declarera la guerre.

Ils savent qu'une conjoncture particuliere et une politique à coups fourrez causa cette rupture entre le protecteur et les Estats, et qu'à quelques interests de reputation et de profit il s'en mesla tant d'autres d'une intrigue mysterieuse, qu'ils porterent les Anglois à passer par dessus toutes les considerations d'une saine raison qui ne vouloit pas qu'ils s'entrechoquassent avec la seule puissance qui leur pouvoit disputer la mer, avec laquelle ils doivent vivre dans une intelligence si mutuelle que, pour en monstrer la necessité, on s'est servy de l'emblesme de deux cruches qui nagent ensemble, avec ces mots : *Si concutimur, frangimur.*

Et ils se persuadent aisement que, pendant que leur roy a tant de fers au feu, qu'il ne sçayt presque plus où prendre du charbon pour y fournir, ny du bois pour en faire, le protecteur veut se servir de l'occasion de luy courre sus au vieux et au nouveau Monde; où croyant trouver peu de resistance, il espere un gain tout asseuré auquel il propose toute la jalousie qu'il devoit avoir des progrez de la France, et toute la precaution de cette maxime qui veut qu'il prenne garde à ce que *crescat Iberus,* en sorte que *non crescat Gallus.* Sur ces fondemens ils concluent que, dans l'interest qu'a Cromwel que la paix ne se fasse pas entre les deux couronnes, il fera peut estre une ligue avec la plus forte pour estre plus asseuré, et dans le besoin qu'il a d'une guerre avantageuse pour se tenir tousjours puissamment armé, il attaquera la plus foible en soubmettant la seureté de son estat pour l'avenir à la necessité presente; et que, partant, il se resoudra de s'accommoder avec la France, de partager avec elle ses victoires, et de luy laisser les entreprises de terre, en s'attachant à celles de mer, qui reviennent mieux à la disposition de ses affaires et au maintien de son gouvernement.

Mais si tout ce discours est basty sur des conjectures par où

les curieux de Madrid semblent vouloir deviner ce qui en sera, et se forger des raisons qui peut-estre sont bien esloignées de celles du Conseil d'Angleterre, il n'en est pas de mesme de ce qu'ils disent touchant le droit que les Anglois peuvent avoir de les attaquer aux Indes. Car ceux qui, parmy eux, sont les plus raisonnables et les moins attachés à leur catholicon, advouent librement que dans le droict des gens, les pays pour lesquels on n'a jamais fait de traité peuvent estre attaquez par ceux qui sont quant au reste en paix avec celuy qui se les approprie. Tellement que leur roy, ayant tousjours excepté le Nouveau Monde, par tous les traités qu'il a faict avec tous les princes ses voisins, et declaré que tous ceux qui y voudroient aller pour s'y establir ou poür y trafiquer, n'estant pas Espagnols naturels, y seroient traitez en ennemis, ne peut se plaindre des actes d'hostilité que les autres nations y commettent, puisqu'il a choisi luy mesme un estat de guerre perpetuelle, en ne voulant point reconnoistre d'amy ny de compagnon au delà de la ligne, et notamment en l'Amerique.

Surquoy est remarquable la reponse d'un grand ministre d'Espagne, en tournant en raillerie deux santés qu'on luy portoit ; l'une de la femme de son maistre, et l'autre de sa maistresse. « La femme de mon maistre, dit-il, est l'Amerique, et sa maistresse, les Indes Orientales. Pour celle-cy, il n'en est pas si fort jaloux qu'il le prenne au point d'honneur, si quelqu'un de ses amis la caresse un peu trop librement. Pour l'autre, qui est sa femme, il la veut conserver chaste et reservée, et ne peut souffrir que personne luy fasse l'amour. » Sans doute il nommoit l'Amerique la femme de son maistre ; en faisant allusion à la bulle du pape qui, en luy donnant la seigneurie et la proprieté, a fait ce pretendu mariage. Mais la pluspart du monde dit que c'est un enlevement qui ne meritoit point cette benediction, puis qu'il possede l'Amerique sans son consentement et sans celuy de ses parens qui sont l'Europe, l'Afrique et l'Asie.

En effet, la donation du pape est un titre ridicule parmy ceux qui ne recognoissent pas son authorité, et une bonne partie de ceux qui le recognoissent ne croyent pas qu'elle s'etende à des choses de cette nature ; tellement que, si l'Espagnol n'a point d'autre droit que celuy qui luy vient de l'evesque de Rome, il est mal investy de la possession du Nouveau Monde ; et ceux qui la luy disputent ne peuvent estre accusez d'injustice, puisqu'une partie dit qu'on ne luy doit point d'obeissance, et l'autre qu'il n'a pu donner le bien d'autruy.

Tout ce donc qui luy en peut avoir acquis la proprieté, est de l'avoir descouvert le premier, de l'avoir abordé ça et là, d'y avoir mené des colonies, basty des villes, eslevé des forts, subjugué des barbares, et donné des noms à desports et à des rivieres. Mais tout cela ne luy en peut pas avoir acquise une possession absoluë, generale et sans exception, puis que, s'en estant saisi par la loy des choses *quæ sunt nullius et quæ fiunt primi occupantis*, il n'a en son propre que ce qu'il habite, qu'il cultive et qu'il s'est entierement conquis. En tout le reste, chaque nation a le droit de prendre sa part, et s'il ne le luy veut permettre, elle peut se servir de la force et en chasser par la force celuy qui ne s'y est estably que par la force [1].

1. Les éditions intercalent ici le passage suivant : Lorsque Philippe II se munit de la bulle du pape, pour envahir l'Angleterre, il joignit à ce titre des forces les plus considerables qui eussent paru depuis long-temps sur l'Ocean ; c'est ainsi que le spirituel a besoin du temporel, et que l'un seconde si bien l'autre que, sans ce merveilleux concert, il est tres difficile de s'emparer du bien d'autruy. Le Conseil d'Espagne s'epuisa de moyens, de soins et d'industrie, et tout le royaume, de finance, pour cette redoutable flotte, sur laquelle on avoit embarqué jusqu'à des fers, pour en donner aux habitans de la Grande-Bretagne. Cependant les forces spirituelles et les temporelles reüssirent egalement mal, et tout ce prodigieux armement, qui a peine avoit esté achevé en deux ans, se perdit en deux heures : les gouffres de la mer en abysmerent une partie ;

Ainsi l'on veoid que cette proprieté imaginaire d'un monde qui n'est pas mesme encore bien connu, et duquel on croit qu'il en reste plus à descouvrir qu'on n'en a encore descouvert, ne peut ny ne doit empescher les autres peuples d'y exercer le commerce, puis qu'il est à qui se l'y peut ouvrir, et que les Espagnols se le sont acquis, sans avoir traité avec les autres nations, qu'il leur demeureroit en propre par preciput. Si donc les Anglois attaquent aujourd'huy les Espagnols aux Indes, ceux qui parmy eux ont le plus d'equité confessent qu'ils ne leur feront pas tant une nouvelle guerre qu'ils en continueront une vieille, puisque de tout temps il les y ont ou plus ou moins harcelez, et que jamais on n'a fait un traicté bien

---

l'autre tomba entre les mains de ceux qu'elle alloit subjuguer ; et de tout le funeste debris de cette armée navale, resta-t-il presque quelques vaisseaux pour aller porter une si triste nouvelle à leur roy. Par ou l'on voit que le ciel ne correspond pas tousjours aux bons desirs du Chef visible de l'Eglise. S'il n'a donné les biens des Indiens qu'à cause que ce sont des Barbares, il semble qu'on les leur devroit restituer, à mesure qu'ils se font chrestiens : mais ils auront beau se convertir, on ne leur rendra pas leur pays ; et les Espagnols imiteront assez ponctuellement en cela les ecclesiastiques dans leurs acquisitions, qui font autant de demembremens du domaine des laïques, ausquels ce qui en est une fois osté ne retourne jamais. S'ils gardent bien ce qu'ils occupent, ils ne sçavent pas moins bien se faire obëir. Leur empire est formidable, et qui doutera de cette verité, qu'il la reconnoisse dans les monasteres, où les religieux qui n'ont ny charge ny talent pour se faire valoir sont bien plutost les esclaves des autres, que leurs freres en Dieu. S'ils exercent un pouvoir si absolu, dans l'enceinte de leurs murailles, sur ceux qui sont leurs compagnons de closture, et qui professent une mesme vie, quel traitement ne feroient-ils point aux autres, qui sont d'une condition differente, s'ils venoient à acquerir cette authorité qu'ils seroient bien aises d'avoir, et dont quelques uns d'eux se sçavent servir avec tant d'avantage sur quelques particuliers, sous le pretexte de la religion et de la direction de leur conscience, sortant ainsi impunement des fonctions d'un confesseur legitime, pour mettre le nez dans les familles, et se rendre les arbitres des interests et des affaires des maisons.

formel avec eux, touchant ce pays là, mais encore ils ne doutent point que la guerre ne passe au deça de la ligne.

J'ay ouy examiner à quelques-uns des plus curieux les avantages et desavantages qu'il en pourra arriver à l'un et à l'autre estat. Ils tiennent pour constant que d'abord les Espagnols y gagneront, en enlevant d'emblée tout le bien que les Anglois possedent en leurs terres. Ils trouveront de bonnes sommes entre les mains des marchands de cette nation, tant à Bilbao qu'à Cadis, ensemble qu'en quantité d'autres ports qui sont sous la domination de leur roy, qui leur aideront beaucoup à faire les premiers frais de la guerre.

Il faut remarquer que c'est dès longtemps que l'Angleterre faict la plus part du trafic de l'Espagne. Les Hollandois pendant leur guerre, et les François depuis leur rupture, n'y ont eu du commerce que par ce moyen. Tellement que les Anglois se sont establis puissamment et ont acquis de grands effets en un pays riche en argent, pauvre en denrées, et qui ne pouvoit recevoir de chez ses voisines celles qui luy estoient necessaires, que par leurs mains.

A cette confiscation des biens des marchands anglois, en tous les endroits où le roy d'Espagne a du pouvoir, on ne peut pas opposer celle des biens des Espagnols en Angleterre ; car comme ils ont la coustume de ne point porter les armes au service d'aucun prince estranger, ils ont pour maxime de seureté de commerce de ne l'exercer que dans les pays de leur propre roy. Ainsi ils n'en sortent point, quelque grand que soit le negoce qu'ils font, et ils se contentent de traiter chez eux avec les marchands des autres nations qui, pour suppleer au defaut de correspondance, s'y vont establir, et le font d'autant plus volontiers, que par là, n'ayant pas affaire à des gens fort intelligens en leurs marchandises, ils y font de plus grands profits.

Voilà donc le roy d'Espagne hors de crainte qu'on rende la pareille à ses sujets pendant qu'il despoüillera ceux de la

republique qui se sont establis ça et là en ses terres. Mais ce petit et leger avantage, qui ne nuira qu'à quelques particuliers, n'est pas comparable à celuy que les Anglois auront à courir les deux mers d'Espagne et à attaquer tout ce qui luy viendra de chez ses voisins, dont elle peut à peine se passer. Ainsi Gennes, Naples, Amsterdam et Anvers, qui y font de si grandes affaires, n'y pourront presque rien envoyer qui ne courre risque de tomber entre leurs mains ; et si par hazard ils font des conquestes en Amerique, ou s'ils en prennent la flotte, comme ils semblent ne s'y point espargner, on verra la Tamise chargée des riches despouilles de l'un et de l'autre Monde.

A toutes ces considerations de perte et de gain particulier, on en adjouste une d'Estat, qui est que, par la guerre des Anglois, ce vaste et confus corps de la monarchie d'Espagne perdra presque toute sa liaison et toute sa communication avec ses membres les plus esloignez : car ayant la guerre avec la France, elle n'en a guere de bien libre que par mer, qui luy sera ostée par une nation qui est si puissante, qu'elle s'en attribuë l'empire.

Il est vray que quelques-uns disent icy qu'on ne laissera pas de s'en ouvrir le passage le mieux que l'on pourra, de mesme qu'on le faisoit du temps qu'on estoit en guerre avec les Hollandois. Mais d'autres remarquent qu'il y a grande difference de l'un à l'autre Estat, puis qu'outre que l'Angleterre est d'une situation si avantageuse qu'elle peut presque sans peine rompre la communication de l'Espagne avec la Flandre, la puissance des Hollandois par mer n'a proprement paru que lors que la guerre estoit desjà vieille et qu'on n'en avoit plus la premiere animosité, au lieu qu'icy on aura affaire à une nation qui ne forme pas et n'amasse pas ses forces pour combattre, mais qui combattent pour employer celles qu'elle a sur pied. Outre que le roy d'Espagne n'estoit pas alors epuisé d'hommes et d'argent comme il l'est à present, et qu'il pouvoit mettre parfois d'assez bonnes flottes en mer, pour y contrequarrer les

Hollandois, qui, de plus, ayant le commerce simplement pour but dans leurs navigations, taschoient plus à passer librement par toutes les mers qu'à enfermer la communication à leurs ennemis.

Aussi, bien que souvent ils ayent attaqué leurs flottes, et qu'ils en ayent pris quelques-unes, nous voyons que, pourtant, ils ne se sont pas monstrez fort aspres à de telles conquestes, parce que leurs marchands y estoient interessez et en recevoient presque autant de dommage que ceux de Cadis et de Seville mesme. On sçayt qu'à mesme temps que leurs vaisseaux de guerre croisoient la mer pour en oster le commerce aux Espagnols, ceux de leurs marchands faisoient en leur faveur les allées et venues de Flandres, de Naples et de Gennes, et servoient à porter leurs plus secrets avis et leurs meilleures munitions, au lieu qu'en cette guerre avec l'Anglois, tout ira avec une autre chaleur; et que Cromvel, ne se souciant pas d'y menager quelque trafic pour sa nation, passera d'abord dans une offensive sans relasche et ira tout droit à la tentative de ses conquestes aux Indes, en cherchant de les incommoder par tout, afin d'en avoir meilleur marché.

CHAPITRE XXIV

J'ai representé ici, le plus succintement qu'il m'a esté possible, ce que j'ay peu tirer à Madrid, touchant cette affaire, ou que j'ay peu tirer de divers raisonnemens qu'on y a faict environ pendant trois mois que j'y ai esté. Avant que j'en parte, je veux remarquer qu'il sortit de dessous la presse deux escrits qui descouvroient à plein, et avec ingenuité, les necessitez de l'Estat; ce qui surprit ceux qui ne croyoient pas qu'un cœur espagnol puisse jamais avouër que ses forces sont epuisées et qu'il est tombé en foiblesse.

Le premier avoit esté composé par un Dom Philippe Antonio Alosa, chevalier de l'ordre de Calatrava, conseiller du roy et son secretaire en la Chambre de la Sainte Generale Inquisition. Il contenoit une exhortation aux ecclesiastiques de secourir le roy par des contributions volontaires en une necessité si urgente qu'estoit celle de son royaume. Apres en avoir dit les causes, qu'il profere dès le temps auquel Philippe II engagea presque tous ses revenus pour assister la Ligue et bastir l'Escurial, et avoir representé que, sous Philippe III son fils, les occasions des depenses s'accrurent par les guerres d'Italie et de Flandres, par la translation de la cour de Valladolid à Madrid, et par les frais qu'il fallut faire pour l'entretien des princes de Savoye et la reception des ambassadeurs de France et d'Angleterre, et que ce qui acheva d'affoiblir l'Estat et qui le jetta dans une plus grande misere, fut le haussement de la monnoye de billion, *la subida de la moneda de vellon,* dont le Saavedra dit qu'il arriva plus de mal à l'Espagne que si tous les serpens et tous les monstres d'Afrique l'eussent attaquée, il fait veoir que, lors que ce roy luy succeda, il trouva l'Estat si pauvre, que c'est une merveille qu'il ait peu subsister entre tant d'ennemis qui, à mesme temps, luy ont declaré la guerre, et qu'apres tant d'echecs quil a receus, il est en danger de ne pouvoir plus se defendre, si l'on n'a recours à quelque moyen de luy donner un prompt secours, et que de penser à de nouveaux imposts, ou à augmenter les vieux, il ne peut estre à propos, puis qu'en ce qui est imposé on trouve une impuissance generale en tous les sujets de le payer.

Cela posé, il dit qu'on ne peut plus recourir qu'aux ecclesiastiques, qui, ayant tousjours tenu la porte ouverte à toute sorte d'acquisitions, et fermée a la moindre alienation, et ne supportant presque point de charges, tiennent toutes les richesses de l'Estat. Pendant qu'une plus docte plume que la sienne travaille a montrer qu'on peut les obliger et les contraindre justement a contribuer au roy en ses grands besoins, il

declare que son dessein est de ne les porter qu'à une liberalité volontaire. Pour les y induire, il montre qu'il leur sera utile de contribuer; puisque si le roy est obligé de presser par toute sorte de rigueur les seculiers, ils abandonneront et le pays et la culture des champs; par où les revenus des ecclesiastiques cesseront, qui ne les tirent que de leurs mains, par dixmes, cens et autres rentes, tant constituées sur les fermes qu'ils tiennent d'eux, qu'establies sur les biens qu'ils ont en leur propre.

De là il passe à dire que cette liberalité se doit principalement à un roy catholique qui n'a pour but que le bien de l'Eglise; qui ne demande les moyens pour continuer la guerre qu'afin d'obtenir la paix, et qui ne les demande qu'après les avoir données, puisque c'est à ceux principalement qui, par le droict de patronage de la dicte Majesté ont esté nommez et avancez aux benefices, qu'on demande cette contribution et ce secours volontaire; qu'ils pourront donner sans s'incommoder, s'ils veulent seulement se priver de leurs joiaux, de leurs services de vaisselle d'argent, et de leurs grands trains, qu'ils tiennent sans doute pour faire montre de leur puissance, qui paroistra bien mieux quand ils assisteront et donneront comme l'aumosne à leur roy.

En estant venu jusques là, il tient que, pour la leur demander plus efficacement, le roy doibt choisir quelque grand ministre ou homme d'estat de sa cour, de qui les ecclesiastiques ayent obtenu en quelque façon les benefices qu'ils tiennent, et de qui ils puissent esperer quelque plus grand avancement, par le rapport qu'il fera au roy et à son Conseil, de la liberalité qu'ils auront exercée, et de la promptitude avec laquelle ils l'auront faite.

Avoir receu leurs dignitez par le moyen de ce ministre fera qu'ils n'oseront le refuser, de peur de passer pour ingrats : et l'esperance qu'ils auront d'en obtenir de plus grandes par son moien les portera à plus de liberalitez : et afin qu'ils n'en

soient empeschez par leurs compagnons, il conseille qu'on ne s'addresse point au corps ny à des communautés assemblées en chapitre, mais qu'on les prenne en particulier et en detail, en escrivant exactement ceux qui se seront montrez les plus genereux et les plus prompts à exercer charité envers leur seigneur et maistre, pour que cela leur serve comme d'un titre pour en obtenir, aux occasions, de plus grandes faveurs. En suivant cette methode, qui est proprement celle d'une collecte pour l'Estat, il croit que le roy pourra en peu de temps amasser une bonne somme d'argent pour l'entretien de ses troupes, qui perissent faute de payement, et pour le retablissement de ses affaires, qui sont par tout en desordre par cette mesme necessité.

Le second imprimé qui parut en ce temps là fut un memorial dressé par un certain capitaine nommé Joseph Puxol, où il represente au roy comment, en soulageant son peuple, il pourra mieux faire la guerre, *como assistiendo todos,* ce sont ses paroles, *se pueda lograr el hazer mejor la guerra*. Les expedients qu'il y propose sembloient estre d'un homme d'esprit à ceux qui ne le connoissoient pas, mais la force du prejugé faisoit en plusieurs, qui sçavoient qui il estoit, qu'ils meprisoient ses raisons, parce qu'il n'estoit pas en une haute fortune ; comme si la bonté d'un medicament dependoit de la condition du medecin, *et aliquando etiam olitor commodè non esset locutus.*

Sans m'arrester à ceux-cy, je veuz rapporter icy ce que les autres trouvoient de plus judicieux en son escrit ; aussi bien servira-t'il à mieux comprendre l'estat auquel je m'en vay laisser l'Espagne. Apres avoir fait voir en detail tous les revenus que son roy tire de ses royaumes de Castille et des Indes, qui, en gros, ne montent qu'a dix-huit millions d'or, et que, quand Philippe IV aujourd'huy regnant parvint à la couronne, il n'en trouva de libre et de franc que huit millions deux cens septante quatre mil escus, qu'il fut presque aussi-tost obligé

d'engager aux partisans pour resister à la France, et qu'il aliena encore plus ces années passées pour avoir dequoy reduire la Catalogne, appaiser les troubles de Naples et de Sicile, defendre l'estat de Milan, delivrer Portolongone et quantité de places en Flandres, et secourir les princes qui ont pris son party en ces revolutions de France, il conclud que, pour remedier à une si grande disette où se trouvent les affaires de son roy, il faut se servir d'une epargne tres estroitte et d'une œconomie fort grande.

Les moyens qu'il en propose sont autant de remarques de la mauvaise dispensation et administration des deniers publics. Premierement, il dit que ce qui empesche qu'on ne puisse fournir à la subsistance des armées, n'est pas seulement l'engagement qu'on a fait des principaux revenus de l'Estat à ceux qui ont presté au roy en ses besoins; mais aussi le vol enorme d'un nombre infiny d'officiers qui sont establis pour les recouvrer, d'où vient que sa Majesté a eu sujet de se plaindre en sa proposition à *las Cortes*, que de dix millions que luy donnent ses royaumes de Castille, il n'en tire que trois et demy, les six autres et demy demeurans entre les mains de dix mille thresoriers, secretaires, receveurs et autres personnes qui ne vivent que de la rapine qu'ils exercent sur le roy et sur son peuple.

En apres, il voudroit que, parmy les assentistes ou partisans, tant anciens que modernes, l'on distinguast ceux qui ont traité de bonne foy et qui n'ont pas advantagé leur gain de la necessité des affaires, d'avec ceux qui s'en sont prevalus par finesse, en achetant les droits royaux. A ceux-là, il tient qu'il est juste que l'on tasche a faire bonne composition, et qu'on les laisse joüir des droicts qu'ils se sont egalement acquis; qu'on en peut debouter ceux cy sans scrupule, et leur faire rendre gorge, comme à des usuriers à bruler, et à des voleurs à pendre. Sur le fait des recompenses, il trouve qu'il est juste de reconnoistre ceux qui ont rendu quelque bon service, quelque diseteux que

soit l'Estat. Mais il ne veut pas que, pour cela, le roy mette la main à la bourse, et qu'il soit liberal quand il n'en a pas le moien.

Il luy conseille que, puisque la grande naissance n'est pas tousjours une source de grandes actions, et que les enfans n'heritent que rarement de la valeur et de l'esprit de leurs peres, il ne laisse pas dans les maisons et en succession quatre cens et quatre vingt onze commanderies que possedent les huit ordres militaires d'Espagne, qui valent plus d'un million d'or de rente, et qu'au lieu de les donner par faveur, le plus souvent à des personnes indignes et inutiles, il les distribuë à ceux qui auront conservé ou estendu les limites de la monarchie. Et si parfois il les laisse sortir d'entre les gens de guerre, que ce soit pour un habile ministre d'Estat ou un adroit ambassadeur qui, sans tirer l'espée, a deffendu une place, en a surpris une autre, a empesché une levée à l'ennemy, a osté les vivres et les munitions à une armée, a fait que les voisins s'y sont opposez, a obligé un prince de quitter sa neutralité, a conservé l'allié, s'est asseuré de celuy dont on doutoit, et qui, enfin, par son esprit et son industrie, a procuré de grands avantages à son maistre et à l'Estat.

Cependant il se plaint que, bien loin de donner le solide de ces ordres à des personnes qui le meritent, on leur en refuse mesme l'exterieur et l'eclatant qui ne consiste qu'en l'habit. Ainsi il dit que Monsieur de Saint Maurice, gentilhomme bourguignon, qui avoit tres bien servy, a esté plusieurs années sans le pouvoir obtenir, bien que le marquis de Caracene eust escrit en sa faveur, et rendu tesmoignage de sa vertu et de son grand merite, et partant il ne s'estonne pas que de son temps il n'y a, en toutes les troupes qui servent dans le Milanois, que huit chevaliers, puisque cet honneur, qui devroit estre la recompense des gens de guerre, ne se donne le plus souvent qu'à des gens de plume ou à ceux qui s'appuyent plus sur la robbe que sur l'espée; encore qu'ils la portent tousjours pour

marque de ce qu'ils devroient estre, plutost que de ce qu'ils sont.

Apres cette deduction d'abus au maniement des finances de son roy, il passe aux moyens de les accroistre et de les mieux asseoir. Pour les accroistre, il veut que l'on considere que l'Espagne, estant habitée par des gens tres riches, par d'accommodez et par de pauvres, dont le nombre est le plus grand, on ne peut favoriser l'un des trois partis en l'imposition des contributions pour l'Estat, sans qu'on fasse tort aux deux autres, et au souverain mesme : et que, par consequent, il faut qu'on y observe cette proportion geometrique qui a egard aux forces et aux moiens d'un chacun, et qui ne permet pas qu'il en arrive en la republique comme en nos corps, où, bien souvent, toutes les mauvaises humeurs tombent sur la partie la plus foible.

Ayant posé un si bon fondement, il attaque ceux qui possedent le plus et qui payent le moins, et montre que le clergé d'Espagne, qui est si riche, ne donne au roy que quatre cens quarante sept mille escus, qui n'est qu'une bagatelle au prix de ce qu'il peut faire. D'où il conclut qu'on peut prendre sur leur fond un tres-juste expedient d'une augmentation de revenus en une si grande necessité de l'Estat.

A la haute et moyenne noblesse, il ne juge pas que l'on puisse avec equité rien imposer de plus, puisqu'il se trouvera qu'aujourd'huy elle paye le tiers de son revenu.

Les laboureurs, les marchands, les merciers et les artisans sont ceux qu'il dict posseder des richesses inconnuës, et dont on pourroit tirer de plus grands subsides que ceux qu'on en a, si l'on vouloit bien examiner les sources de leur abondance.

Quant aux impositions mal assises, il dit que celle qui consiste en la huitieme partie de la chair, de l'huile, du vin, etc., est la pire de toutes, puisqu'elle donne occasion à mille fraudes, tant des officiers que de ceux qui entreprennent de faire entrer

ces denrees dans Madrid et autres villes, sans faire payer les droicts.

A quoi j'adjouteray qu'on m'a asseuré qu'il y a un nombre infiny de gens qui ne vivent que de ce metier. Jusques là que, non seulement ces necessiteux de bonne maison et ces vaillans filoux qui veulent vivre sans rien faire, dont les cours et les grandes villes ne manquent jamais, s'en meslent, mais aussi les moines et les moins accommodez des plus grands seigneurs. Ce qui a obligé de pourvoir de gardes ceux qui sont commis à la collecte de ces imposts, avec cette condition que, lors qu'ils attraperont des denrées qu'on fait entrer sans payer les droits, elles leur appartiendront. Mais de ce qu'on a estably pour redoubler leur vigilance, ils se sont formé une espece de politique par laquelle, considerant l'interest du roy comme celuy qui feroit cesser leur gain, s'ils le pourchassoient avec vigueur, ils ne sont pas fort exacts à y prendre garde ; tellement que, voyant bien que s'ils ne fermoient quelquefois les yeux, ceux qui se meslent de cette espece de contrebande en abandonneroient la profession, ne trouvant que pertes et que confiscations de leurs denrées, et qu'ainsy le roy seroit bien payé de ses droits, mais qu'eux ne rencontroient plus de guain à faire, ils s'entendent avec les entrepreneurs de contrebande, et ne leur saisissent leurs marchandises que lorsqu'ils en ont tant fait entrer qu'ils ont plus gagné qu'ils ne perdent. Ainsi le commerce s'entretient aux depens du roy, et quantité de faineans se nourissent du sang du pauvre peuple, sur qui tombe tout le mal d'un si grand desordre.

Parmy d'autres imposts qui luy semblent mal assis, et que je ne m'amuseray pas à mettre icy, puis qu'aussi bien je ne les connois pas tous, et qu'ils ne reviennent pas aux nostres, il compte le papier sellé, disant que c'est un revenu peu stable, se fondant sur la chicane, à laquelle la folie et l'opiniastreté des hommes donne l'estre.

Où est à remarquer qu'à mesme temps qu'on blasme cet

impost en Espagne, où il est establi, comme peu asseuré et peu utile au public, on en propose et on en presse l'establissement en France, comme d'une piece qui doit produire des millions au roy. Il est vray que, comme en France on est peut-estre plus fol en chicane qu'en Espagne, on y en pourroit tirer un plus grand fonds que non pas en un pays où ce sale mestier, pour le civil au moins, n'est pas en regne.

Apres que cet autheur a marqué tout ce qu'il trouve de peu de justice et de mal entendu en quelques impositions dont il parle, il conseille à son roy qu'il fasse un compte de toutes ces petites parties mal assises qui luy sont ruineuses, et à son pays; et qu'il les impose avec proportion sur tous les biens de ses sujets à qui elles ne peseront gueres, estant divisées avec proportion, et ausquels il sera tres doux de s'estre redimez pour peu de chose de tant de vexations, qui sont plus au profit de mille coquins qu'à celuy de l'Estat. Si l'on veut faire les efforts qu'il propose, et se servir des moiens qu'il en donne, il ne doute point que sa nation ne surmonte tous ses ennemis, y ayant tant de conquestes qui temoignent sa valeur, tant de livres qui sont des marques de son esprit, et tant d'or et d'argent marqué à son coin, qui court par tout, bien qu'elle n'en reçoive point d'estranger qui montre sa richesse.

CHAPITRE XXV

Pendant que je lisois ces deux escripts, comme une nouveauté tout à fait extraordinaire, à cause du genie de la nation, qui ne va gueres à descouvrir où le bast la blesse, et dont la constance est si admirable, qu'elle fait tousjours bonne mine à mauvais jeu; nous receumes des lettres pour quelques-uns des principaux ministres du roy tres chrestien et catholique. Si elles nous fussent venuës dès le commencement de nostre arrivée à

Madrid, elles nous auroient servy à mieux connoistre de quel air on vit en cette cour : mais comme nous ne les eusmes qu'au mois de juin, et que pour prevenir les grandes chaleurs nous voulions repasser les Pyrenées avant qu'elles commençassent, il ne nous restoit gueres de temps à estre en un pays où le soleil est un peu trop prodigue de ses rayons.

Cependant, pour en profiter autant qu'il estoit possible, et le faire selon les formes, je m'addressay à Dom Martin, secretaire du comte de Peñoranda, et le priant de donner à son maistre la lettre de faveur que nous avions pour luy, je l'entretins de la condition et des qualitez de Monsieur de la Platte et de Monsieur son frere, afin qu'il l'en advertit. Je sceus de plus à quelle heure on pourroit le voir, afin qu'on ne le fust pas chercher au temps qu'il ne donne point d'audience.

Ces precautions sont à suivre en cette cour, pour tous ceux qui, n'estant pas connus, ou n'ayant personne qui les introduise, veulent parler en particulier à quelqu'un des premiers ministres. Car par là ils ne s'exposent pas à essuyer cette seiche gravité qui leur fait recevoir avec un visage de plomb, c'est à dire froid et peu ouvert, tous ceux pour qui ils auroient peur de se meprendre en leur civilité, ne sçachant pas qui ils sont. Joint qu'à en parler en general, un homme d'esprit ne doit jamais rendre luy mesme cette sorte de lettres, qui ne sont que pour le faire connoistre, à des personnes qu'il n'a jamais veuës; car si on les lit en sa presence, il souffre un moment d'incivilité fascheuse, et si on remet à les lire apres qu'il s'en sera allé, il ne reçoit en cette premiere visite que des caresses tiedes, vagues et confuses, et qui retombent plus sur celuy qui escrit que sur celuy pour qui il a escrit.

Nous ne fusmes pas en ces peines; car le comte, ayant esté informé, et par la lettre de Dom Estevan de Gamarra, et par le rapport de son secretaire, de ce qu'estoient ceux qui devoient le venir saluër à une telle heure, nous fit un accueil tel qu'on le pouvoit souhaiter. Aussi n'y a-t-il point de seigneur

en cette cour qui entende mieux son monde que luy, qui soit plus accort et plus affable aux estrangers.

Il a l'abord heureux et accompagné de douceurs, qui fait veoir qu'à la severité des mœurs de son pays et à cette imperieuse gravité de la nation il a meslé un certain air estranger qui en diminuë l'austerité et qui luy donne de l'agrement en sa façon d'agir, tellement que, si l'addresse et la galanterie du premier des Tarquins fit dire que *Græcum ingenium miscuerat Italicis artibus*, on peut asseurer que celle de ce grand homme fait veoir que *Hispanicum supercilium potest moribus exteris et comitate exotica dilui.*

Son esprit et son jugement ont paru en son ambassade plenipotentiaire à Munster, et comme la nouvelle arriva à Madrid de la promotion du cardinal Chigi au papat, et du grand desir que ce S. Pere tesmoignoit pour la paix entre les deux couronnes, on parla de l'envoyer à Rome, sous pretexte de l'ambassade d'obedience. Mais en effet on ne le vouloit choisir pour cet employ que par ce qu'ayant contracté grande amitié et habitude avec le nouveau pontife, lorsqu'il estoit nonce en Allemagne, on esperoit qu'il y pourroit beaucoup servir son maistre pour toute sorte de negotiations. On publia mesme divers avantages que le roy luy vouloit faire pour l'obliger de l'accepter; outre une bonne somme de comptant, on disoit qu'on luy assignoit trois mille ducats par mois; que l'on donnoit le titre de comte à son fils; qu'on luy continuoit la presidence du Conseil des Indes; et que la Clef d'or, qu'il n'avoit que *capona*, c'est à dire seulement par honneur, luy estoit conferée à *exercicio*, c'est à dire en usage et avec toutes ses prerogatives.

Cependant on n'a encore rien fait de tout cela, et nous n'en avons oüy que le bruit. Aussi ceux qui sçavent la confiance qu'a Dom Luis de Haro en sa fidelite et en sa capacité ne croyent pas qu'il l'eloigne du Conseil que le plus tard qu'il pourra.

Ayant ainsi eu toute sorte de satisfaction en nostre premiere visite à un si honneste homme, qui n'oublia rien de ce qui pouvoit persuader Monsieur de la Platte de l'estime qu'il faisoit de sa personne et de son merite, qu'il reconnut d'abord par cette vivacité d'esprit qui est si naturelle aux personnes extraordinaires, qu'elles n'ont pas besoin de parler deux fois à ceux qui les approchent pour sçavoir ce qu'ils valent, nous crusmes avoir fait une bonne avance pour estre bien receus de Dom Luis de Haro, lorsque nous le verrions. Car, outre que nous avions une lettre pour luy, nous ne doutions point qu'il ne l'entretinst, et de la visite que nous luy avions renduë, et de tout ce qu'il pourroit l'obliger à faire bon accueil aux premiers Hollandois de marque qui avoient passé en Espagne depuis la paix qu'il considere comme son ouvrage, pour lequel il semble s'interesser à ce qu'on leur montre que cette reconciliation, aprés une guerre de près de quatre vingt ans, est tout à fait pure et sincere, et n'a pas seulement desarmé les mains et les bras, mais aussi les cœurs et les esprits.

Surquoy je diray que, bien que tous les ministres que nous avons approchez nous ayent tesmoigné que c'estoient là leurs sentimens, il n'en a pas esté de mesme de plusieurs particuliers, qui nous montroient un visage assez serain et aimable, lors qu'ils nous prenoient pour Flamans; mais lorsque, par trop de curiosité, ils vouloient sçavoir de quel endroit des Pays-Bas nous estions, et que nous leur respondions : de Hollande, l'air leur en devenoit rude, et ils changeoient de ton et de voix, comme si, avec ce mot, nous leur eussions donné un coup de massuë qui estourdissoit toute la conversation et la familiarité commencée ; tant il est vray que cette nation a un certain principe de grandeur ou de fierté dans l'ame, qui ne permet pas qu'elle voye jamais de bon œil ceux qui ont esté ses ennemis, quelque paix qu'elle ait faite avec eux.

Mais pour retourner à nostre seconde visite et dire de quelle façon nous nous y prismes, j'ajouteray qu'avec la lettre qui

estoit pour Dom Luis de Haro, on nous en avoit envoyé une pour un gentil-homme, nommë Alonso Verçoça, parent de Dom Estevan de Gamarra, ambassadeur du roy catholique aupres de Messieurs des Estats, qu'on nous marquoit estre fort bien dans l'esprit de ce favory. Par là nous jugeasmes qu'il falloit premierement veoir le sieur Alonso, afin qu'il luy rendist la lettre, et qu'il nous y introduisist à propos. On eut assez de peine à descouvrir où il demeuroit; mais enfin, ayant appris qu'il se tenoit à la campagne, et qu'il n'y avoit à Madrid qu'un de ses fils, qui estoit gentil-homme de Dom Luis de Haro, je fus le chercher à la maison de ce ministre. Il avoit sa chambre en ville, et ne venoit plus à cet hostel depuis que son maistre estoit au Buen-Retiro avec le roy, et la civilité des officiers de qui je m'enquis de son logis n'alla pas jusques à me le faire enseigner: tellement que, me l'ayant à peine indiqué, il me fut assez difficile de le trouver et plus encore de l'y rencontrer, car, comme il n'y faisoit que coucher, il falloit l'y chercher bien tard, ou l'y prendre de fort bon matin.

Ce fut enfin au sortir du lit que je le trouvay aussi en peine de sçavoir notre logis, à ce qu'il me dit, que je l'estois du sien : parce qu'il avoit receu une lettre de l'ambassadeur à son pere, par où il luy reïteroit la priere de nous rendre toute sorte de bons offices en cette cour. Je luy donnay la lettre qui estoit pour son pere et celle qui estoit à Dom Luis de Haro, le priant de la luy rendre et de sçavoir à quelle heure nous pourrions le voir. Quelques jours se passerent sans qu'il nous visitast et sans qu'il nous rendist aucune response. Cela me fit juger qu'il ne consideroit gueres les lettres de l'ambassadeur, ou qu'il n'avoit pas assez d'accez auprés de son maistre pour faire ce qu'il luy marquoit.

CHAPITRE XXVI

Cependant, comme nous pensions à nostre depart, je me mis à songer aux moyens d'avoir un passeport qui fust en bonne forme, estant tres-bien averty de l'insolence et de l'effronterie de ceux qui sont aux passages qu'on nomme *puertos*, tant pour la doüane que pour la garde. Ce qui fait qu'il y a beaucoup de formalitez a observer, en ces passeports, affin qu'ils soient d'une force à arrester l'importunité et la supercherie de ces fourbes, qui ne sont là que comme autant de harpies qui n'attendent que de rencontrer les passants, et sur tout l'estranger, pour leur faire toutes les avanies dont ils se peuvent aviser.

Je m'enquis soigneusement de toute la circonspection qu'il y falloit apporter ; et comme le comte de Peñoranda avoit de luy mesme dit à Monsieur de la Platte que, pour ne pas sortir d'Espagne sans une de ses plus belles raretez, il devoit emmener des chevaux, et qu'il luy feroit avoir tous les passeports dont il auroit besoin, nous estions hors d'apprehension de les pouvoir obtenir aussi avantageux qu'on les pouvoit souhaiter : ceux qui n'ont point d'appuy à la cour pour en estre munis sont obligez de presenter requeste à un certain Conseil dont est secretaire un nommé Carnero. On y delibere sur sa requeste, et si on luy accorde le passeport qu'il demande, la deliberation passe de ce Conseil à celuy du roy, d'où elle revient quelquefois approuvée, quelquefois rejettée, et souvent limitée ou amplifiée, selon que le requerant a reüssi en ses sollicitations pour cette expedition. Enfin, bien que par addresse ou par presens on en puisse quelquefois avoir de fort bons et assez promptement, on m'a asseuré que ceux qui ne sont pas connus et qui n'ont pas d'amis trouvent que cette bagatelle faict rencontrer une negociation epineuse et lassante.

La nostre ne le fut gueres; car ayant fait dresser un memoire assez exact, au sens de ceux qui sçavoient de quelle façon devoit estre un passeport pour sortir d'Espagne sans accroche, je le fus porter à Dom Martin, secretaire du comte de Peñoranda. Il l'examina et me dit qu'il n'estoit besoing de tant de particularitez, et que nostre passeport devant immediatement venir du Conseil du roy, il ne falloit que traduire en castillan celuy de l'archiduc, et qu'on nous en expedieroit un de mesme, qui seroit par tout respecté.

J'acquiesçay à son sentiment, et Monsieur Ploos et moy fusmes avec lui chez Geronimo de la Torre, secretaire d'Estat, auquel il presenta le memoire pour ledit passeport, le luy recommandant de la part de son maistre. Il promit de le porter dès le jour mesme au Conseil d'Estat, et nous fit beaucoup de civilité, repetant avec une espece d'admiration et de transport qui nous surprit, *Olandeses, alos quales quiere tanto bien el rey nuestro Señor, que Dios guarde.* Il nous accompagna avec ces belles paroles, et avec beaucoup d'empressement, jusqu'au bas de son degré.

Pendant que l'expedition de nostre passeport estoit ainsi sur le tapis, Monsieur de la Platte et moy fusmes un matin voir nostre Señor Verçoça, pour un peu mieux connoistre l'humeur de la nation et sçavoir si, par negligence ou par faute de credit, il avoit manqué à faire ce dont le prioit l'ambassadeur. Aussitost il nous fit des excuses de ce qu'il ne nous estoit pas venu veoir, et nous dict qu'il avoit rendu la lettre à Dom Luis de Haro, et qu'il avoit ordre de nous accompagner à l'audience (c'est ainsi qu'on parle en cette cour) qu'il nous donneroit le lendemain.

Par là nous vismes que son retardement à nous rendre response estoit plustost un effet de l'humeur de la nation, peu empressée et ponctuelle en ses civilitez aussi bien qu'en ses affaires, que de sa nonchalence ou de son peu de pouvoir à faire ce dont il estoit prié : mesme, se trouvant parent du

secretaire Geronimo de la Torre, à qui le memoire pour nostre passeport avoit esté consigné, il voulut nous mener chez luy, et le luy recommander en nostre presence.

Mais je fus bien surpris de le rencontrer tout autre en cette visite que nous luy rendions, conduits par un sien parent, que nous ne l'avions trouvé Monsieur Ploos et moy. Car au lieu de ce bon accueil qu'il nous avoit fait et dont je viens de parler, il eut de la peine à quitter sa table et ses papiers, et ne nous entretint qu'à demy mot, s'amusant à feuilleter des escrits qu'il avoit entre les mains.

Cette inegalité me scandalisa, et le plus doux jugement que j'en pus faire, la considerant en un homme d'une nation qu'on estime si peu veritable en son humeur et en ses actions, est que ce jour-là il avoit l'esprit remply de quelque chose de grand et de fascheux. Cela n'empescha pas que, le lendemain, nous ne fussions à l'assignation, pour veoir le premier ministre d'une si superbe cour.

Il n'est pas de difficile abord, et on ne le trouve pas entouré de cette pompe et de cet eclat qu'affectent ceux qui tiennent le premier rang auprès de leurs maistres. On ne luy fait pas la cour et on ne veoit dans son antichambre que ceux qui ont à luy parler. On n'en rebute pas un, et chacun, par ordre, est introduit en la chambre, où il luy dit ses affaires, puis en sort et fait place à d'autres.

S'il y a quelqu'un qu'il ne fasse pas entrer, et qui l'ait auparavant entretenu de son affaire, il luy fait sçavoir sa volonté par son secretaire, et s'il n'a rien de nouveau à luy proposer, il faut qu'il s'en contente. S'il ne luy a jamais parlé de son affaire, ou qu'il ait à luy dire quelque chose de plus, on le remet au lendemain, ou à une autre heure. Ainsi il y a peu de personnes qui ne s'en retournent en quelque façon satisfaites, ou qui n'ayent l'esperance de l'estre quant au point de l'audience; au lieu qu'autre part, les premiers ministres sont une espece de deité qui se communique fort rarement, qu'on ne montre

qu'apres mille rebuts, et qui, ne se contentant pas de participer à l'authorité du souverain, veulent un degré d'adoration au dessus du sien.

Aussi peut-on asseurer que si le ministeriat est à ceux-cy un sujet de gloire, de vanité et de plaisir, il ne l'est à Dom Luis, de la façon qu'il l'exerce, que d'occupation, de travail et de peine; et que, parmy ceux qui ont le maniement des affaires, il n'est pas seulement le premier en rang, mais aussi en attachement et en sujetion pour le service de son roy.

En effet, il se donne tout entier; car dès le matin, apres ses devotions, et qu'il a fait un tour à l'appartement du roy, pour voir s'il n'y a rien à quoy il doive pourvoir, il s'en vient environ les sept ou huit heures s'asseoir à la table de la chambre de ses expeditions, où il est jusques à une heure apres midy à ordonner à ses secretaires sur tout ce qu'il y a à faire, et à escouter ceux qui ont à traiter avec luy, qu'on luy presente par ordre, comme je viens de le dire, et l'apresdisnée il ne se reserve que peu d'heures, car environ les quatre ou cinq, il retourne à la mesme chambre, où il est en de pareilles occupations jusqu'à sept heures du soir.

Il y a deux jours de la semaine ausquels il donne audience publique, aussi bien que le roy : et alors chacun y entre, et j'y ay veu de toutes sortes de personnes, et mesme des soldats estropiez et tout nuds, qui se presentoient aussi bien que les autres, pour faire entendre leurs pretentions, sans qu'on y apportast autre distinction que de les faire avancer avec discretion et respect, s'ils ne l'observoient pas.

A tout cela, je doibs adjouster un soin presque universel qu'il a de toute la maison du roy, dont il est Grand Ecuyer, et les heures qu'il faut qu'il donne au Conseil privé et d'Estat, et les audiences de ceremonies ou d'affaires pour les ambassadeurs et agens des princes estrangers. Tellement qu'il n'y a gueres de vie plus agitée et occupée que la sienne.

Je ne parleray point de sa capacité, ny de son esprit. Les

Espagnols ne le tiennent pas egal a celuy de son predecesseur, qui l'avoit vif et actif au possible : mais ils adjoustent qu'ils n'en estoient pas pour cela plus heureux, ny en public, ny en particulier, et que la grande moderation et bonté de celuy-cy vaut bien l'ardeur et le feu de l'autre qui, pour executer ses desseins, ne laissoit personne en repos; tant est vray ce que disent les politiques, que les plus grandes intelligences ne sont pas les meilleures pour le gouvernement de l'estat, et qu'elles portent la veuë si avant, qu'elles font des saults et des bonds dans les affaires, qui les jettent en des extremitez où elles ont besoin de toute leur suffisance pour s'en tirer, et de tout leur bonheur pour ne pas tant perdre. Au lieu que les mediocres vont pied a pied, et ne sont pas sujettes a ces transports politiques, qui tiennent souvent tout l'interest de l'estat en l'air, avec tout l'esprit de celuy qui gouverne.

Dès que nous fusmes arrivez au logis de Dom Luis, qui alors estoit a l'hermitage du Buen Retiro, nous y fusmes receus par Dom Christobal son secretaire. C'est un petit homme qui a une adresse et un entregent au delà de l'ordinaire de ceux de sa nation, car il est Alleman, et il en a si peu la mine et l'abord, qu'on le prendroit plustost pour un homme nay au pied de l'Apenin ou des Pyrenées, que sur les bords du Danube ou du Rhin. Il a le soing de toutes les affaires estrangeres, et sert d'interprete à son maistre pour ceux qui luy parlent en françois.

Nous luy fusmes bien tost presentez, et voicy de la façon qu'il nous receut. Il estoit assis sur un fautueil, au bout d'une table, le manteau sur les espaules et l'espée au costé. Quand nous entrasmes, il se leva, et apres que nous luy eusmes fait la reverence, il nous fit donner des chaises ; et au mesme temps, Dom Christobal vint se placer à genoux sur le tapis de pied, entre sa chaise et celle de Monsieur de la Platte qui luy parla en françois pour plus de facilité, bien qu'il sceut assez d'espagnol pour s'expliquer commodement. Christobal l'expliqua à mesme

temps à Dom Luis, qui respondit le plus obligeamment qu'il se pouvoit.

Apres les premiers compliments, il s'enquit de nostre voyage et de nostre sejour à Madrid; et sur ce qu'il nous voyoit disposez a en partir, il nous demanda si nous n'irions pas à Seville : comme nous nous en excusions sur ce que la saison estoit avancée, il nous dit qu'à la verité le temps nous pressoit, si nous voulions sortir d'Espagne avant les grandes chaleurs; mais que, ne voiant pas l'Andalousie, nous laissions a véoir le plus beau pays du monde.

Il nous fit ensuite mille offres de services, et sur ce que nous luy tesmoignasmes que nous voulions prendre nostre chemin par l'Arragon, et rentrer en France par la Catalogne, s'il estoit possible, il nous promit deux lettres de recommandation, l'une pour le duc de Monteleon, vice-roy d'Arragon, et l'autre pour Dom Juan d'Austriche. Il nous demanda si nous voulions faire la reverence au roy; mais comme nous estions sur le point de partir, nous creusmes qu'il ne falloit pas luy donner la peine de nous procurer cet honneur, puis que nous avions tant de fois veu de prés et de loin cette Majesté. Enfin il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit estre obligeant à nous rendre satisfaits de nostre visite. Aussi est-il d'une humeur à ne mescontenter personne; et jamais favory ne fit moins de mal que celuy-cy.

Il souffre ses ennemis declarez à la cour, comme le duc de Medina de las Torres, et on le voit sortir avec si peu d'esclat, qu'il n'y a rien ou peu à dire de son train, moindre que celuy d'un grand d'Espagne. La foule ne l'accompagne point, et l'on remarque qu'il suit mieux que son devancier l'advertissement d'un favory de la mesme nation, qui conseilloit apres sa chute à ceux de son rang de donner eux-mesmes un tour de bras et de main à la barque de leur fortune, et d'en rabattre et moderer les mouvements, quand elle les pousse trop haut, les portant à l'egal de la charge du roy, au lieu de les mettre

a costé de sa personne, adjoustant que, pour le premier, il souffre si peu de communication, que celuy qui pense y avoir le plus advancé est le plus proche de sa rüine. En second lieu, il ne doibt jamais se laisser emporter à admettre des honneurs et une suitte que sa faveur luy donne avec envie, et que sa disgrace luy oste avec mespris.

Sur quoy j'allegueray qu'on m'a raconté qu'un grand homme d'estat de cette cour disoit qu'un favory doit avoir la retenuë et la prudence de cet ange devant lequel S. Jean se prosterna pour l'adorer, et refuser certaine sorte de respect qu'on luy veut rendre, par un : *vide ne feceris, conservus tuus sum*, parce que si Dieu, dans cette immensité de gloire et de puissance qu'il possede pour reduire tout le monde en poussiere, ne souffre point de compagnon en l'adoration, les roys, qui n'ont qu'un pouvoir limité et une force qui ne fait qu'imiter l'infinie, en souffriront encore moins.

Aussy cette ambition sans borne et cette faim de grandeur demesurée fit trebucher en deux ans le cardinal Espinosa, l'un des plus grands favorys de Philippe II, et renversa enfin ce fameux comte d'Olivarez, dont aujourd'huy Dom Luis possede la place.

Outre ce que j'ay dit touchant le ministere, les curieux trouvent une notable difference entre la faveur de l'oncle et celle du neveu, tant au fondement qu'à l'exercice. Ils considerent que celle du premier nasquit de la conformité de ses mœurs reelle ou estudiée à celles du prince, et de la peine qu'il prenoit à seconder ses inclinations et à luy servir d'instrument de satisfaction pour des plaisirs contraires à la grandeur et à l'authorité de sa condition ; que celle du second est venuë des obligations que luy a le roy, et des services qu'il luy a rendus en des rencontres où il s'agissoit de sa vie et de son Estat : que celuy là gagna la volonté et l'affection du cœur, qui n'est que la fleur de l'arbre que mille accidens font tomber, que celuy-cy s'est estably en son entendement et est

entré dans son esprit par connoissance, qui est la vraye racine d'une faveur à l'epreuve du temps et du caprice de la fortune. Que l'un parvint à ce haut degré presque à mesme temps et de mesme façon que le duc de Luynes y estoit monté auprès de Louis XIII. Que l'autre y est arrivé par un chemin à peu près pareil à celuy qui y mena le cardinal de Richelieu. Que le neveu eut le loisir de profiter de toutes les fautes et de tout le malheur de l'oncle, aussi bien que le cardinal de tous les manquemens de ses devanciers.

Mais quant à l'exercice de son pouvoir, ils remarquent qu'il est bien different de celuy de ces trois favorys ; que le duc de Luynes et le comte d'Olivarez troublerent la paix des estats de leurs maistres, l'un pour faire valoir cette espee de connestable qu'il venoit de recevoir, l'autre pour montrer cette grande capacité dont il se piquoit pardessus tous les hommes.

Richelieu, qui succeda au premier, bien que fort esloigné de ses maximes, crut qu'il devoit poursuivre la pointe de la guerre qu'il trouvoit commencée, pour s'accrediter et abattre les obstacles qui le pouvoient empescher d'en faire une qui estoit plus de l'interest de la France, et qui luy donneroit moyen d'entrer en lice avec cet ambitieux comte-duc.

Celuy-cy ne fut pas dans la faveur et dans les affaires, qu'il s'efforça de faire comprendre le mal qu'avoit faict au monde, et principalement à la maison d'Austriche, l'emulation de ces deux ministres. Il prevoyoit bien qu'en l'estat où estoit la monarchie, attaquée en ses branches et en son tronc, il falloit une paix, la moins honteuse qu'on pourroit la faire, pour en empescher un plus grand debris. On dit qu'il representa avec vigueur au roy et à son Conseil toutes les fautes de son predecesseur ; qu'il y fit comprendre que le desir commun de tous les petits princes de l'Europe, qui veulent que la France et l'Espagne se conservent en egalité, comme des balances où chacun trouve son contre-poids, est tres conforme à la nature et à l'interest des deux royaumes, bien que souvent il ne le

soit pas à l'ambition des deux roys et à la vanité des ministres qui les servent ; qu'aussi celuy-là s'acquerroit le plus d'honneur qui feroit le plus de progrez sur l'autre, si l'Europe, par l'artifice des deux favorys qui ont voulu faire battre leurs maistres, pour montrer leurs addresses pendant le demeslé, de mesme que deux pilotes leur science au plus fort de la tempeste, ne s'estoit partagée par ligues, et ne s'estoit presque toute mise sur les rangs en faveur de l'une et de l'autre couronne.

Cependant, que c'estoit un mal prejudiciable tant qu'on parleroit de faire la guerre ; que les alliances de la France ne la quitteroient point pour estre neutres ou pour tourner leurs espées contr'elle ; qu'il falloit leur faire comprendre le danger où elles se jettoient en faisant pancher tout le poids du costé où elles estoient, qu'on devoit leur montrer une grande inclination à la paix, et qu'on ne feroit point de difficulté de l'acheter au prix de quelques avantages qu'elles pretendent. Que l'experience de tous les siecles avoit montré que dans les traitez ils regagnoient ou trouveroient l'occasion de regagner ce qu'ils avoient perdu par la guerre. Qu'en Allemagne on devoit faire crier à la paix ceux mesmes qui y estoient partisans de la France et de la Suede ; que pour les y obliger, il falloit tesmoigner qu'on ne pensoit plus qu'à les contenter, et qu'il estoit temps qu'ils tournassent toute leur jalousie pour leur liberté contre ces deux puissances estrangeres, qui sont plus prestes de l'envahir que ne le fut jamais l'empereur de la mettre à la chaine. Qu'en Italie, en Flandres et par tout où il n'y avoit ligue contre eux, il falloit en user de mesme, et, dans le traité de la paix generale, donner la carte blanche aux ennemis les moins à craindre, pour affoiblir les plus puissans, en les privant de leurs appuys.

Ainsi le commencement de son ministere, si ce qu'on m'en a dit, et que je viens de representer, est vray, ne fut pas de corner la guerre aux oreilles de son maistre, et de ne penser

qu'à ce qui le pouvoit authoriser, comme font les Epicures de la faveur, qui ne la rapportent qu'à eux mesmes. Il ne voulut paroistre ny idolatre en sa politique, en ne conseillant rien que ce qui estoit avantageux au roy; ny athée, en ne parlant que du bien du royaume; mais en les considerant tous deux, il voulut passer pour ce bon homme d'estat qui, les traitant de mary et de femme, concluoit qu'afin qu'ils fissent bon menage, ils ne devoient jamais avoir d'amy qui les separast d'interest.

On m'avoit instruit d'une partie de toutes ces particularitez avant que nous vissions Dom Luis, et j'en pourrois icy marquer beaucoup d'autres, si je les pouvois tirer de mon brouillard, où je les marquay alors, et si les idées ne m'en estoient autant effacées de la memoire que les mots qui me les y pouvoient rappeler le sont de mes tablettes.

Si je veux dire quelque chose de sa personne, il me faut adjouster que c'est un homme qui est d'une mine assez revenante, à ce qu'on m'a appris de son humeur et de son esprit. Il ne l'a ny trop fine, ny trop grossiere, ny trop haute, ny trop basse; son visage n'est ny trop ouvert, ny excessivement serieux. On ne voit en ses yeux ny rien de fort lent, ny rien de fort vif; sa taille et son port n'ont rien de fort heroïque ny de fort commun; *Ut staturæ et oris non est plusquam heroïci, ita nihil in eo quod nimium vulgare sit.* Enfin on remarque qu'il n'a rien qui soit incommode au prince ou à ses sujets, et que s'il ne charme pas celuy là par les dons du corps ou de l'esprit, il ne choque point ceux cy ny par l'un ny par l'autre, et s'il s'en faut rapporter à ce que m'en dit un jour un Espagnol, *En el semblante mismo este privado no enfada por lo atrevido, ni desluze por lo desanimado.*

CHAPITRE XXVII

Mais pour passer plus avant en ce que l'on trouve de fort ou de foible en son ministere, j'adjousteray qu'on y remarque des endroits où il sembloit qu'on ne peut rien desirer de plus que ce qu'il a fait, et qu'on y en decouvre d'autres où l'on veut qu'il n'ait pas menagé tout l'avantage qui s'y presentoit.

On tient qu'à Munster, ce fut un chef-d'œuvre que d'y conclure la paix avec les Hollandois, qui sembloient avoir estably pour maxime de n'en avoir jamais avec son maistre, et qu'on en augmenta la merveille en ne les desarmant pas seulement par un traité particulier, qui n'avoit pour garent que ce sceau et ce serment ausquels ils protestoient depuis si long temps de ne se vouloir point fier, mais aussi en y faisant travailler la maison d'Orange qui, ne semblant estre au monde que pour luy donner de grands capitaines, ne pouvoit y mettre la main sans se porter le poignard au sein de sa gloire et de sa reputation.

Apres ce grand coup d'estat, il en pouvoit faire un autre, s'il en faut croire ceux qui mesurent à l'aulne de leur jugement les affaires des princes, qui est qu'aux troubles qui arriverent en France, il devoit tascher de faire la paix avec ce royaume, qui n'eust pas manqué de l'accepter en une telle extremité, à des conditions qui auroient esté plus avantageuses à l'Espagne que les villes qu'elle a reprises; parce que, laissant ainsi la France toute esmeuë au dedans, et n'ayant point au dehors d'objet qui eust distrait sa haine et sa division, elle auroit ramassé toute sa colere contre elle mesme, et pour peu de feu qui luy fust resté, elle auroit abbandonné la pluspart de ses conquestes, le temps et le moyen de chastier la desobeissance de ses enfans : et c'est icy en considerant les choses par

l'evenement, et voyant la France autant en estat que jamais de rentrer dans le cours de ses victoires, on trouve à redire que le Conseil d'Espagne ne prit pas cette occasion de les arrester, sans crainte qu'elles recommençassent.

Au lieu donc de ces traitez avec les Parisiens, avec les partisans des princes et avec les princes mesmes dont les peuples se sont enfin desabusez, on dit qu'il falloit traitter avec la cour purement et simplement pour les interets d'Espagne : et comme on croit qu'en cette conjecture on en auroit eu bonne composition en abandonnant les seditieux et le soing d'accroistre la sedition, on ne doute point que le roy catholique n'eust peu travailler avec succez au de là des Pyrenées à chastier les Catalans et à rejoindre à sa couronne celle de Portugal, estant certain que la revolte de ceux là et la separation de celle-cy sont le plus cuisant mal qu'ait ressenty cette monarchie en toute cette guerre, et que pour y remedier, elle devoit un peu negliger la meurtrissure de ses autres parties, et ne penser qu'à la cure de ces deux blessures qui luy sont si pres du cœur.

Le moyen lui en eust esté plus doux, plus seur et à moins de coust que celuy qui a livré Barcelonne. L'on sçait que l'article sur lequel ils insisterent le plus au traicté avec Monsieur le prince, fut qu'il promettoit de faire qu'on envoiat Martin en Catalogne qui, estant sa creature, et picqué contre la cour, seroit participant de son secret, et auroit ordre d'y desbaucher et desbander l'armée qu'il y commanderoit, d'enlever les deniers qui seroient pour sa subsistance, et de se retirer en laissant les Cathalans au plus mauvais estat de deffence qu'il pourroit. Tout le monde a veu ce qui en est arrivé, et ceux qui examinent d'icy les affaires du temps tiennent que les Espagnols ont plus perdu en prenant Barcelonne et en ne secourant pas Bordeaux que s'ils eussent cedé quelque chose aux François pour avoir la paix et n'estre obligez ny à l'un ny à l'autre.

Car on dit haultement en cette cour que le siege de Barcelonne a cousté tant d'hommes et tant d'argent, qu'on en est demeuré dans un abattement de forces dont parmy toutes les broüilleries de la France on n'a encore pu revenir; et ne secourant pas Bordeaux, on a donné moyen aux François de sortir de l'embarras où ils estoient d'esteindre la guerre civile et de recommencer presque à mesme temps l'offensive contre l'estranger avec vigueur et force. Tellement qu'au jugement de ces critiques les Espagnols n'ont sceu, ny faire tous les les progrez qu'on esperoit d'eux en une telle conjoncture, bien qu'ils ayent repris trois ou quatre des principales places qu'ils avoient perduës, ny embrasser l'occasion de la paix à laquelle la France sembloit estre necessitée, ny entretenir la division, qui y estoit si bien allumée : ainsy, apres tant de frais et si peu de gain, il les taxent de mauvais marchands qui ont laissé passer le cours du marché, qui se trouvent en perte, faute d'avoir pris le temps, et qui peut estre n'auront rapporté de la foire qu'une denrée qui ne leur vaudra jamais ce qu'elle leur a cousté et ce qu'elle coustera; c'est à dire que le prince de Condé et son party leur sera à present à charge, et que si le Quevedo vivoit, il le joindroit à la defunte reyne mere et au duc de Bordeaux, pour cette nouvelle espece de stratageme, par lequel *dispara el rey de Francia por bateria todo su linaje con achaque de mal contentos, para que en sueldos, socorros y gastos, los Españoles consumen las consignaciones de los exercitos quanto se entraser un rey contra otra municion de dientes y muelas de sus proximos y deudos ardides mendicantes mas pernicioso militar con el mogollon.*

A present que ce prince s'est retiré chez eux et qu'il n'a plus de troupes ny de place en France, ils semblent tomber dans ces sentiments; et nonobstant les merveilles qu'il fit à la deroute d'Arras, et pour lesquelles on dit que le roy luy escrivit en ces termes : *Mi primo he intendido todo, todo estava perdido, V. A. ha conservado todo,* ils se plaignent des grosses pen-

sions qu'ils luy donnent, ou plus tost qu'ils luy payent mal.

En effet il y en a qui font cette remarque que, pendant qu'ils consument leurs deniers en son entretien et celuy de son party, la France profite de toutes ces grandes pensions qu'elle luy donnoit pour le contenter, et de tous ces grands biens qu'il y possedoyt, qu'elle luy a confisquez; par où elle peut puissamment remedier à la perte de quelques regiments dont il a grossy leur armée.

Quant à sa personne, ils en ont toute l'estime qu'elle merite, et son nom y est en grande veneration parmy les peuples et les grands; mais il est estranger et prince de sang de la couronne ennemie, et par là leur armée est plustot embellie d'un tres grand cappitaine qu'elle n'en est munie, parce qu'ils n'osent la luy fier toute entiere. Cependant, pour ne pas faire paroistre cette mesfiance, ils se servent d'une souplesse dont ses agents se sont apperceus, qui est qu'à Madrid on evite autant que l'on peut de luy en donner aucuns tesmoignages; et ceux qu'on ne peut pas derober à sa connoissance, on les rejette sur sa mesintelligence avec Fuensaldaigne, qui est celuy qui possede le secret en Flandres : et pour le contenter, on cherche apres des expediens qui l'amusent plus qu'ils ne le satisfont.

Aussi pour leur oster ce pretexte, il s'est declaré contre luy, et fait solliciter en cour son rappel, protestant que tant que cet homme sera en Flandres avec le pouvoir qu'il y a, il rüinera ses affaires et celles du roy. Monsieur de Mazerolles, qui en passa les offices, m'a dit qu'il leur faisoit toucher au doigt tous les maux qu'avoit causé la conduite de cet homme, et que l'affection que luy porte Dom Luis empeschoyt qu'on n'y pourveust. Que l'Archiduc s'en estoit expliqué en pareils termes; mais que tout cela n'empeschoit pas qu'on ne s'oppiniastra à le maintenir; peut-estre par ce hault trait de politique qui veut que, dans les estats, aussi bien que dans les familles, on entretienne de la division parmy ceux qui les servent, de peur qu'ils ne s'accordent pour les trahir, ou qu'ils ne s'eclairent pas

si exactement pour descouvrir la visée l'un de l'autre, n'y ayant rien de si industrieux ny de si penetrant que l'animosité et l'envie qui recherche, et ce qu'on ne veut pas ignorer, et ce qu'on ne se soucie pas d'apprendre.

Cependant il faut avoüer que ces censeurs d'estat, qui jugent souvent des conseils et des partis qu'on a pris plustost par ce qu'il en a reüssi et qu'ils voyent que par les raisons qu'on a suivies et qu'ils ne connoissent pas, ont beau discourir selon leur caprice sur ce grand demeslé de cabinet que les troubles de France ont fourny. Ils ne m'empescheront pas de remarquer qu'à leur esgard et à la consideration de mille succés qu'ils ont causé, tant en Allemagne où l'on vit un roy des Romains, qu'en Italie où l'on asseura les affaires du Milanois, où l'on fit changer de maistre à Casal, où l'on reprit Piombin et Portolongon, et où l'on acheva de chastier la rebellion de Naples et de mettre le mords à ce cheval echappé, les Espagnols, à parler en general, en sont assez bien satisfaits, et n'ont regret qu'à ce qu'on en laissa trop tost esteindre le feu en ne secourant pas Bordeaux.

Ils representent avec indignation la negligence avec laquelle le marquis de Sainte Croix se mit en chemin pour aller commander la flotte qu'on avoit equipée à S. Sebastien pour ouvrir le passage de la riviere aux assiegez. On le choisit pour cet employ parce que, s'estant mal acquitté d'un semblable, on crut qu'il s'efforceroit de reparer sa faute par quelque acte signalé, en une necessité si urgente.

Cependant il manqua dès sa premiere demarche; car ayant receu ses ordres à Madrid, où le comte de Fiesque estoit arrivé pour le presser, il en sortit en litiere et prit ses aises de mesme que s'il en eust eu le temps, et qu'il n'eust pas eu commission qui requeroit la diligence la plus aislée. Il s'embarqua avec la mesme lenteur; et apres s'estre montré en mer, et avoir à peine reconnu l'ennemy, il se retira en Oçaña, où, parmy les doux rafraischissements des citrons et des oranges

qui y croissent en abondance, il laissa passer le mauvais temps, et escouler celuy de faire quelque chose pour empescher la reduction des Bordelois, l'entiere ruine du party en Guyenne et du traité du prince de Conty.

Son procedé estonna tous les interressez ; et bien qu'il y en ait qui ont soupçonné qu'il avoit ordre de ne faire que la grimace de secourir la place, soit qu'on ne voulust rien hazarder pour une guerre qui ne pouvoist estre de durée de ce costé là, soit qu'il y eust intelligence, selon le dire de ceux qui sur tout debitent leurs resveries, pour la laisser ranger à son devoir, en echange de ce qu'on permettoit le mesme pour Barcelonne, on ne laissa pas de l'arrester et de le confiner en un chasteau où il est encore, et où l'on tient qu'il est plustost par maxime d'estat que pour la grandeur de son crime.

Enfin les revolutions de France ont bien exercé icy le ministere et les esprits sur l'interest qu'il y prenoit ou qu'il y devoit prendre. Mais celles de Naples, qui les devancerent de peu, et par où le roy d'Espagne vit le feu allumé en un coin de ses Estats le plus jaloux et le plus considerable, n'ont pas moins causé de discours parmy les curieux des affaires de l'une et de l'autre couronne.

Ils tombent tous d'accord que la France n'en sceut pas tirer autant d'avantage qu'elle l'eust peu, si elle eust mieux embrassé le party ; et ceux qui m'en ont parlé m'ont donné sujet de marquer sur mes tablettes qu'en aucune rencontre l'Espagne n'a jugé plus sainement ny agy plus à point qu'elle a fait en celle-cy.

Aussi, à la nouvelle de la revolte, elle ne se trompa jamais en ses mesures, et le comte d'Ognate, qui en escrivit son avis, fit si bien comprendre le mal et le remede, qu'on l'employa pour l'appliquer. J'ay veu un extrait de sa lettre par laquelle il representa que la fureur de ce peuple ne pouvoit estre de durée, puis qu'il l'avoit commencé par une guerre ouverte à la noblesse

et aux plus puissants. Que les mouvemens de cette sorte, qui ont pour contraire la principale partie de l'estat, n'enfantoient que de la confusion et du desordre, sans que jamais on en peut tirer une vraye forme de gouvernement. Qu'il falloit que le passage s'en fist en un moment, et qu'une multitude n'avoit ny pied, ny aisles proportionnées à un si grand vol. Qu'elle estoit imprudente en ses conseils, estourdie en ses entreprises, et lasche en ses executions. Que celle de Naples avoit tres-mal debutté pour s'eriger en republique, en commençant par la desolation des plus riches maisons, qui ne peuvent pas estre sitost destruites, qu'il ne leur reste tousjours assez de force pour travailler avec le prince offencé à la vengeance commune. Que celle qu'on prendroit de ce peuple furieux seroit d'autant plus avantageuse qu'elle donneroit moyen de luy serrer un peu plus les resnes du commandement et de le lier si bien que, non obstant tant de saignées qu'on luy a faites, on luy en peut faire une si copieuse, qu'elle allast jusqu'à tirer la meilleure partie du bon sang, pourveu qu'elle fit sortir tout le mauvais. Si son conseil fut suivy, et si l'on se servit de sa main pour l'executer, on peut dire qu'il s'en acquitta en habile chirurgien, et qu'il fit sentir la lancette à tout le corps des mutins et sa scie et son rasoir à ceux qui en avoient esté les arcs-boutans. Tout le monde a sceu sa merveilleuse conduite en une maladie si dangereuse.

J'adjousteray seulement qu'on le tient icy pour le plus hardy et le plus fervent politique qu'ait l'Espagne ; et l'on ne doute point que, s'il estoit autant accredité dans les affaires qu'il le souhaite, il n'y apportast un peu de la vigueur qu'il y manque, au jugement de quelques uns.

Cependant, comme on apprehende son esprit, on le tient autant esloigné du secret que l'on peut ; et, hors les choses qu'on est obligé de luy communiquer à cause des charges qu'il possede, il n'y a gueres de part. Aussi s'occupe-t'il à faire bastir et à employer une bonne partie des grands thresors qu'il a

amassez à Naples, à faire une maison qui sera des plus belles et des plus vastes de Madrid.

CHAPITRE XXVIII

Parmy tant de grandes affaires et belles negociations qui rendent illustre le ministere de Dom Luis, il y en a eu une du costé du Nord dont, au commencement, l'on a assez bien compris le but. Car on ne s'estonnoit point que, pour faciliter l'election du fils de l'empereur en roy des Romains, l'Espagne tint à Stockholm un ambassadeur. On jugeoit bien que les Suedois s'estoient trop accreditez dans l'empire et qu'ils y avoient trop long-temps contrecarré la maison d'Autriche pour en veoir de bon œil l'agrandissement; un homme d'esprit y pouvoit descouvrir leur intention, reconnoistre leur dessein, et y adoucir par addresse ce qu'il y trouveroit de plus rude pour l'empereur, s'il n'y pouvoit rien menager qui luy fut tout à fait favorable.

Pimentel, qu'on choisit pour cet employ, y reüssit beaucoup mieux qu'on ne l'avoit esperé, car il donna d'abord dans l'esprit de la reyne, pour qui la nouveauté a tousjours eu tant de charmes que, de cette foule d'estrangers qu'elle attiroit à sa cour, le dernier venu l'emportoit aussi-tost par dessus tous les autres. Elle fut si satisfaite d'y voir un Espagnol, n'ayant encore point receu d'hommages de cette nation, qu'il n'eut pas beaucoup de peine à gagner ses bonnes graces : elle luy en fit si bonne part, qu'il n'eut pas besoin de corrompre quelqu'un de son Conseil pour en sçavoir le secret. Il devint son confident et souverain arbitre de ses volontés.

Aussi ceux qui n'ignorent pas comment les affaires se passoient en Suede ne furent point surpris des lettres qu'elle escrivit à la Diete de Ratisbonne, tant à l'empereur qu'aux

electeurs et aux autres princes, sur l'election du roy des Romains. Ils s'appercevoient aisement que les grandes testes et les conseillers du royaume n'avoient rien contribué à une declaration si ouverte et si autentique en faveur du roy de Hongrie. Ils avoient esté autrement inspirez sous le regne de son pere et du temps de sa minorité; et si l'on eust suivy leurs sentimens, il ne faut point douter qu'ils ne fussent allez plustost à appuyer le party des princes et des villes qui vouloient qu'avant cette election on observast ce dont on estoit convenu en la paix de Munster.

Ainsi il est aisé de comprendre qu'un ambassadeur de cette cour y ait esté necessaire durant tout ce temps là; mais qu'il y ait esté continué pendant la decadence de cette princesse, et qu'à sa sortie du royaume, Pimentel l'ait suivy par tout sous ce caractere, c'est un mystere dont on ne peut donner aucune raison, qu'elle ne semble trop foible pour paroistre veritable. Car on ne sçait dequoy se seroient advisez les Espagnols, de ne rien espargner pour posseder cette princesse apres qu'elle est depoüillée de ses Estats, et de vouloir estre ses galants apres que les ennemis ont receu toutes ses faveurs pendant qu'elle estoit sur le throsne.

Eux dis-je, qui ne font jamais rien où cet interest, qui commande aux rois, s'ils commandent à leurs peuples, ne soit tresbien observé; qui se plaignent d'avoir à entretenir tant de princes mecontents, qui ont pris leur party; et qui n'abandonnent gueres le solide et le necessaire pour le specieux et le superflu. Cependant ils ne se contentent pas de la faire escorter par un ambassadeur, lors qu'elle n'en a plus de droit, et qu'en ayant perdu les privileges avec la souveraineté, il passera plustost pour son chevalier d'honneur que pour une personne publique, mais de plus ils prennent soin de l'envoyer complimenter et regaler de Madrid mesme, et il vient de partir douze des plus beaux chevaux qu'eust le roy dans son escurie pour luy estre presentez en Flandres. C'est une raillerie de dire ce

que l'on publie icy, qu'elle a encore des troupes à sa disposition, et que Konigsmarc accourt par son ordre au secours de l'archiduc avec une armée de douze mille hommes.

Son abdication a esté sans doute une piece de cabinet dont la trame et le tissu a esté plus fin qu'on ne se l'est imaginé, et toute autre que celuy qui a paru. Elle ne s'y est pas reservée le credit et l'authorité qu'il faudroit, afin qu'elle fust demeurée maitresse d'autre chose que de ses pensions.

Tout le monde a creu que par ce qu'on en avoit bien doré la pillule, elle avoit esté avalée de plein gré, et qu'il n'y avoit point eu d'amertume. Mais voicy ce qu'un homme intelligent et curieux m'en a appris. Si le prince palatin, qui est aujourd'huy roy de Suede, s'est montré grand capitaine lorsqu'il a esté generalissime en Allemagne, il vient de faire veoir qu'il n'est pas moins bon politique, en se mettant sans bruit et sans tintamarre sur la teste la couronne du grand Gustave son oncle, du vivant mesme de sa cousine qui en estoit la seule heritiere.

Il s'y est pris d'un biais qui estoit assez subtil ; car apres que, partie par les mouvemens heroïques de cette princesse, qui ne sembloit amoureuse que de son esprit et qui avoit plus de soin de paroistre femme sçavante et liberale que reyne prudente et bonne menagere de son pouvoir ; partie par l'inclination des conseillers et des estats du royaume, qui se lassoient d'estre gouvernez par une fille qui pensoit plus à se rendre la merveille de son sexe que celle de sa dignité, il fut declaré son successeur, et qu'on eust resolu que, si elle vouloit se marier, elle seroit obligée de l'espouser, il ne s'estudia qu'à faire veoir qu'il estoit plus propre pour estre l'espoux de la monarchie que de la reyne.

En effet, il se montra aussi tost egal à la qualité de celle là ; et fut-ce par art ou par nature, il prit si bien l'air de roy qu'il luy falloit, qu'autant qu'il s'eloignoit par là de le devenir avec celle ci, il s'approchoit un jour de l'estre par le souhait des peuples et par l'interest de l'Estat. Ses inclinations, et la confor-

mité de son humeur et de ses mœurs avec celles du pays luy donnoient un si grand ascendant pour ce throsne, que la reyne, qui en avoit de toutes contraires, en conceut de la jalousie et une aversion pour sa personne qu'elle ne pouvoit pas si bien cacher, qu'on ne s'en apperceut. Cela l'obligea à se retirer en une isle qu'on lui avoit donnée pour son appanage, et de laisser faire au temps et à la reyne mesme ce qui acheveroit de la ruiner en l'esprit de ces peuples.

Elle continua à en considerer moins qu'elle ne devoit les principales personnes et les plus importantes affaires. Cette vaste imagination qu'elle avoit, et cette profonde soif d'un sçavoir curieux et d'une conduite extraordinaire qui la possedoit, la faisoient sauter de pensée en pensée et d'occupation en occupation, sans que jamais elle tombast pour s'y arrester sur le deub de sa charge et sur le soin de son royaume et de ses sujets.

Tantost elle estoit toute dans les lettres, et l'attente d'un Descartes, d'un Saumaise et d'un Bouchard, qu'elle avoit mandés, faisoit toute son inquietude, dans l'impatience qu'elle avoit de s'enfoncer avec l'un dans le labyrinthe de la philosophie moderne; de battre avec l'autre l'estrade de l'antiquité grecque et romaine ; et d'approfondir avec celuy-cy les mysteres de l'une et de l'autre loy.

Tantost elle quittoit ses livres et ses sçavants, et traitoit de bagatelles ceux qu'elle venoit de lire, et de pedants ceux qu'elle venoit d'escouter. Alors on disoit qu'elle estoit dans son humeur galante, et un tas de jeune gens qui l'entouroient estoient en leurs bons jours avec elle. On ne vivoit alors que de douceurs, que de bals, que de collations, que de balets, que de masquarades, que de chasse, que de promenades, que de courses et que de tous ces petits amusements qui sont les principaux ragouts de l'oisiveté des cours. L'invention, le caprice et tout ce qu'un enjouëment evaporé et inquiet peut produire, se deplioient alors avec grace et justice, et celuy-là

avoit l'esprit le mieux tourné qui estoit le plus capable de ces divertissemens folastres, qui menent de plaisir en plaisir et de passe-temps en passe-temps, sans sçavoir ce qu'on y cherche ny ce qu'on y veut rencontrer.

En quelque fantaisie de vie qu'elle fust, elle prodiguoit presque tousjours aux estrangers les finances de l'Estat, et se gouvernoit en partie par leurs conseils en tout le reste de sa conduite.

Cela donna occasion à un certain Messinius, qui estoit un docteur ou un historien, si je ne me trompe, qu'elle avoit avancé, de faire un escript qui ne luy estoit gueres avantageux. Il y loüoit hautement le prince palatin, qui venoit d'estre declaré heritier de la couronne, et s'addressoit à luy et aux senateurs du royaume, pour remedier à tous les desordres qu'il y remarquoit. Son stile le fit connoistre, et la reyne tesmoigna en cette rencontre beaucoup de moderation envers cet ingrat, et le prince beaucoup d'addresse et de jugement, pour la persuader qu'il detestoit trop le crime de ce lasche pour y avoir rien contribué.

Cependant on asseure qu'il naquit peu à peu une aversion secrette en la pluspart des senateurs et du peuple pour une reyne de cette trempe. Les uns disoient qu'il falloit un guerrier pour leur commander, et les autres se plaignoient de leur pauvreté, et qu'on ne voyoit plus de risdallers parmy eux. Que la paix n'estoit pas pour un pays où il ne croissoit que du fer, et qu'il falloit l'aller troquer contre des ducats de Pologne ou contre des patagons d'Allemagne. Que d'un costé ou d'autre on ne manqueroit pas de matiere ny de sujet de rupture. Qu'on estoit à la veille de voir eschoüer le traité de paix ou de continuation de treve avec les Sarmates. Qu'asseurement il falloit un roy, Charles, ou un autre Gustave. Que si on le trouvoit à redire en sa fille, on l'avoit rencontré en son neveu.

Le respect qu'on portoit au plus proche sang de ce grand prince faisoit pourtant qu'on n'en ouvroit la bouche qu'à

demy, et qu'on n'en parloit qu'en cachette. Mais soit que les senateurs s'en fussent en secret plus particulierement expliquez à la reyne, soit qu'elle comprist bien elle mesme par la conjoncture des affaires et la disposition des peuples qu'il ne luy restoit plus gueres à regner ; ou soit que, par quelque demangeaison d'esprit heroïque, elle ne s'en soucia plus, ou soit enfin que tout cela contribuast à son abdication, on la vit eclore avec un admiration de tout le monde et un dechet presque aussy universel que soudain de l'estime de cette princesse, tant il est vray que les personnes ne nous paroissent que selon la base qui les soutient et que, quand on oste la teste d'un Hercule de dessus la colonne où elle estoit eslevée en sa proportion, nous ne la regardons plus comme un effort de l'art, mais comme une piece mal esbauchée.

On commença d'abord à avoir mauvaise opinion de son sçavoir ; on soubçonna sa morale de mal reglée et de peu espurée ; son jugement et sa volonté semblerent peu sains à ceux qui voioient qu'elle ne quittoit pas son sceptre et sa couronne par un principe de vertu, pour vivre à elle mesme, et dans une solitude où elle ne fist que cultiver son esprit et eslever sa foy ; mais par un desir de courir, de sortir de son royaume, et de montrer à la renommée ce prodige du Nord qu'elle avoit tant vanté.

Ce foible motif d'une si grande action fit aussy juger qu'elle ne venoit pas de son choix ; et afin qu'elle descendist du throsne avec gloire, on luy accorda ou on luy conseilla de couvrir du manteau de generosité et d'une vertu austere la necessité à laquelle on la reduisoit de remettre sa couronne à son cousin avant sa mort.

Cette grandeur d'ame et cet esprit fort dont elle s'est tousjours picquée luy fournit sans doute en cette rencontre toutes ses maximes. Il luy dit qu'elle devoit quitter la souveraineté avant qu'elle luy eschappast. Qu'il falloit en prevenir la fin et triompher de sa defaite. Que souvent une prompte retraite

valoit mieux qu'un long combat. Qu'un habile escuyer mettoit pied à terre quand il s'appercevoit que son cheval ne luy fourniroit pas toute la carriere. Qu'elle devoit imiter cet illustre romain qui se vantoit d'avoir esté en charge avant qu'il l'eust desiré, et d'en estre sorty avant que d'autres la desirassent; marquant par le premier un effet de sa bonne fortune, et donnant par le second une preuve de sa bonne conduite.

L'evenement a montré qu'elle se rendit à ces raisons, et que pour n'y paroistre pas forcée elle n'oublia rien de ce qui pouvoit cacher son esprit. Pimentel, qui estoit son confident, en escrivit en ces termes en cette cour, donnant à connoistre le fond de cette affaire, et l'humeur de cette princesse.

Il eut ordre de la menager et de luy offrir toute sorte d'honneur et de bon accueil aux terres du roy son maistre. Il n'eut pas de peine à y reüssir, puis qu'estant le tout-puissant auprès d'elle, il n'y avoit rien qui vint de sa part qui ne luy agreast. S'estant ainsi entierement livrée à ses conseils et à sa conduite, elle n'eust pas quitté le bandeau royal qu'elle sortit de Suede en un equipage et dans un ajustement de vraye palatine ou de nouvelle amazone. Comme en ses actions elle ne voulut rien retirer de son sexe dont elle meprisoit si fort la foiblesse qu'elle en fuyoit la conversation, elle ne prit à sa suite pour la servir ou pour l'accompagner que des hommes, dedaignant d'avoir des femmes à son lever et à son coucher.

Ainsy vivoit elle en vray reitre, et elle n'entroit en aucune hostellerie où elle ne tint des discours entremeslez de jurements et de mots gras dont quantité de curieux ont des memoires. Ses habits estoient à demy d'homme et à demy de femme. Une longue hongreline ou robbe volante, qui ne differoit gueres des just-au-corps que l'on porte aujourd'huy, qui luy alloit jusques à my-jambe; une juppe qui lui battoit jusques aux talons; un mouchoir au tour de son col en forme de cravatte; une perruque noire, bien qu'elle ait des cheveux

blonds et un chapeau chargé de plumes ont esté son ornement ordinaire, ou plustost son desguisement pendant qu'elle a esté en chemin. Il est vray qu'estant arrivée à Anvers et à Bruxelles où elle s'arresta, elle ne changea pas de mode, et que ceux qui l'ont descrite l'ont representée en un accoustrement peu different de celuy-cy.

Par caprice ou par adversion, elle a tousjours evité autant qu'elle a peu les visites des femmes ; et comme une autre Talestris pour un Alexandre, elle tesmoigna d'abord une grande impatience de veoir Monsieur le prince de Condé. Elle disoit hautement qu'elle avoit regret de ne pouvoir trouver à Bruxelles un logis assez grand pour les loger tous deux ; et que c'estoit son heros, et le seul homme pour qui elle avoit de l'admiration. Il estoit alors au siege d'Arras. Elle lui escrivit qu'elle vouloit y aller, et qu'apres luy elle ne faisoit point de difficulté de prendre l'escharpe rouge.

La desroutte qui s'en ensuivit ne la luy fist pas quitter, et ce prince, y ayant accreu sa gloire, luy redoubla l'envie qu'elle avoit de le veoir et de luy tesmoigner la part qu'elle prenoit en l'honneur qu'il s'y estoit acquis par une retraite qui avoit egalé la defaite des Espagnols à la victoire de leurs ennemis.

Apres de si belles avances et de si obligeantes recherches pour une entrevuë qu'elle souhaittoit avec passion, on auroit peine à croire qu'au point qu'elle se devoit faire, il y eut du refroidissement, et qu'apres tant de marques d'impatience, elle en eust donné de si visibles de son indifference, en n'en facilitant pas les moyens.

Cependant un des agens de ce prince m'a raconté que, par une bizarerie tout à fait extraordinaire et surprenante, elle s'amusa à pointiller sur la façon dont elle devoit le recevoir, lors qu'il estoit prest de luy venir rendre visite. L'archiduc ayant pris le devant à la deroute d'Arras, fut la veoir à Anvers. Elle le receut avec des deferences et des honneurs qui allerent à l'excez, car elle ne se contenta pas de l'attendre au pied de

son degré, mais traversa une grande cour, et fut au devant de luy jusques à la porte de son logis.

Monsieur le prince qui, par sa valeur, doit estre mis au dessus de tout ce qu'il y a de grand sur la terre, et qui, par sa naissance, ne peut le ceder qu'aux testes couronnées, voulut sçavoir de quelle façon elle agiroit en son endroit. Ceux qu'elle y envoya n'en eurent jamais de response qui les peut satisfaire, et craignant qu'elle voulust faire quelque difference entre luy et l'archiduc, il se resolut de ne la point veoir. Mais parce qu'il estoit en chemin, et qu'on le sollicitoit de ne pas rompre ouvertement avec elle, il prit l'expedient de la veoir incognito.

Il envoya tous ceux de sa suite luy faire la reverence, comme s'il eust rebroussé chemin; et pour la veoir sans qu'elle le cognust, il resolut d'entrer en sa chambre lors qu'elle seroit pleine de son monde, et de n'y paroistre que comme l'un d'eux. Elle ne le recognut pas d'abord; mais enfin, s'en estant apperceuë, lors qu'il la quitta, elle voulut l'accompagner : mais il luy dit qu'il luy falloit tout ou rien. Ainsi, sans attendre qu'elle luy respondit, il s'en retourna comme il estoit venu; et si l'on a remarqué qu'un grand theologien qu'elle avoit mandé de loin n'en dit à son retour ny bien ny mal, tant il trouva que l'un et l'autre estoit partagé et douteux en son esprit, il est certain que celuy qu'elle tenoit pour le heros du siecle perdit en cette entrevuë la creance qu'il pouvoit avoir qu'elle en estoit l'heroïne.

Cependant ce naturel irresolu dont elle a donné tant de marques en ces rencontres, ne fut pas la principale cause de son inegalité envers Monsieur le prince. Ce fut une piece que luy joüerent les Espagnols, ourdie par les mains de Pimentel, à l'instigation du comte de Fuensaldagne, qui est tres mal aupres de luy. Car encore que le roy ait ordonné tres expressement qu'on traitast par tout Monsieur le prince comme on traite l'archiduc, et qu'on luy rende les mesmes honneurs, ce n'est pas la premiere fois qu'on a plus promis à Madrid qu'on n'a

tenu à Bruxelles. Aussi ne douta-t'on point que cette princesse, qui est tout à fait donnée aux Espagnols, et qui ne se gouverne que par leurs conseils, ne fit rien en cette occasion qu'elle n'eust auparavant concerté avec eux.

Il est vray que Monsieur le prince tesmoigna tant de mepris pour leur vanité, et tant d'indifference pour cette reyne, qu'ils eurent honte eux mesmes de son procedé et du leur. Cela les obligea à penser de les bien remettre ensemble, et de chercher un lieu neutre où ils se pussent rencontrer. Ils firent qu'ils se trouverent au Mail et qu'on y fit une partie où on les mit tous deux d'un costé. Mais cela n'avança rien pour leur reconciliation, et ils se separerent avec la mesme froideur qu'ils s'estoient veus la premiere fois.

Tout ce que je viens de remarquer touchant l'humeur et la conduite de cette princesse n'est qu'un recueil de ce qu'on m'en a dict en parlant du dessein que peut avoir cette cour en toutes les caresses qu'elle luy fait. Mais la curiosité publique en est si mal esclaircie, qu'on peut asseurer qu'il n'y a rien de si certain que l'incertitude en laquelle elle en est.

Les uns disent que, n'y ayant point de puissance dans le Nord qui soit plus fatale et qui ait plus nuy à la maison d'Austriche que celle du royaume qu'elle vient de quitter, ce ministre a pour but de s'acquerir ses affections, afin que, dans le despit qu'elle a contre sa nation, elle luy en descouvre tous les secrets. Et ils adjoustent à cette resverie que le roy qui luy a succedé, n'estant pas pour vivre long-temps en paix avec l'empereur, les conseils de cette princesse et les creatures qui luy restent en Suede serviront comme d'un antidote tres propre contre toutes les intelligences qu'il pourra avoir en Allemagne pour contrecarer l'election du roi des Romains et pour y former un party capable de l'y rappeler, avec un pouvoir tout autre que celuy qu'il avoit, devant Prague, lors qu'il s'en retira avec tant de regret, et qu'il montra que, s'il n'avoit pas les mains si fortes et les bras si longs que le grand Gus-

tave son oncle, il n'avoit pas l'appetit moins bon, et la bouche moins eschauffée du desir de la victoire.

Les autres, qui ne sont pas moins ridicules que les premiers, s'imaginent que c'est par un principe de bonté et de generosité que le roy tient un ambassadeur aupres de cette reyne, pour la consoler de sa dignité eclipsée en luy en continuant cette marque, et afin qu'elle n'en ressente pas toute la douleur qu'elle en pourroit avoir avec le temps, qu'il la fera enfin vice-reyne de Naples ou de quelque autre royaume où, si elle ne commande pas sur une si grande estenduë de terres, ny avec un pouvoir si absolu qu'elle faisoit de dessus son throsne, elle aura la satisfaction de joüir d'un plus beau climat.

Il y en a qui, confessant qu'ils ne peuvent comprendre à quel usage purement politique ce ministre recherche avec tant de soing les bonnes graces de cette reyne, recourent à son catholicon, et veulent qu'il ne s'y propose point d'autre fin ny d'autre gloire que celle de faire succeder à l'abdication de sa couronne l'abjuration de sa foy, et de la mener jusques à Rome pour y triompher d'un si grand ouvrage.

Mais quels que soient les motifs de ces Espagnols pour une negotiation qui paroist assez frivole à la pluspart des esprits, il est certain que, s'ils ont de la complaisance pour cette princesse, elle n'en manque pas pour eux. Car outre ce que j'en ay desjà marqué, j'ay veu des avis qui portoient qu'à son arrivée à Anvers, elle loüa avec tant d'excez la beauté de cette ville, qu'elle ne fist point de difficulté de la preferer au royaume qu'elle venoit de quitter, et de dire qu'elle aimeroit mieux estre marquise d'Anvers que reyne de Suede.

Il est vray qu'à Stokolm mesme, dans ses entretiens familiers, elle tesmoignoit de ne faire pas grand cas de son pays ny de son peuple, soit par artifice, prevoyant que, n'ayant pas long-temps à commander à l'un, elle sortiroit bientost de l'autre, ou par une adversion qu'elle eust effectivement conceue pour celuy-cy par la frequentation des estrangers, et

pour celuy-là par les recits qu'ils luy faisoient de la benignité de l'air qu'ils respiroient aux lieux où ils estoient nez. On sçait de plus qu'apres le desir qu'elle avoit fait paroistre de se porter pour mediatrice de la paix entre les deux couronnes dont elle avoit entretenu Monsieur Chanut, lors qu'il fut la veoir, l'asseurant que les Espagnols la souhaittoient, et qu'ils la prendroient pour l'arbitre de leurs interests, si la France en vouloit user de mesme, elle s'emporta sur ce qu'on disoit qu'il avoit decouvert leur conversation, et qu'à Paris on ne vouloit pas accepter son entremise ; et luy en escrivit en des termes bien differents des premiers, et plus avantageux à l'Espagne que ce qu'on en publioit.

On pourroit aussi compter parmy les deferences qu'elle a pour tout ce qui luy vient de la part du roy sa façon de vivre avec Antonio Pimentel, si on croyoit qu'elle considerast autant son ministere que sa personne, en le traitant ainsi. Elle est dans une derniere complaisance pour tout ce qu'il veut, et elle l'a portée jusques à forcer ses inclinations pour suivre les siennes.

On sçait qu'elle est sçavante, qu'elle aime les livres et les doctes; et cependant elle s'occupe à des bagatelles et à des entretiens communs, pour s'accommoder à son genie. Tellement que, si elle reçoit en sa presence aucune visite de personnes de lettres, elle evite que l'on ne tombe sur des matieres qui puissent faire paroistre son foible, l'ennuyer, le reduire au silence, et choquer cette humeur galante dont on dit qu'il est assez bien pourveu : enfin, si tout ce que l'on publie de cette reyne est veritable, il faut avoüer qu'elle n'a employé tant de temps à la contemplation des belles choses, que pour en estre plus extraordinaire en toutes ses actions et en toute sa conduite; aussi l'a t'elle diversifiée de tant de couleurs, et renduë susceptible de tant de formes, qu'on peut justement apprehender de sa fin ce qu'un Espagnol a remarqué de la pluspart des heros, que : *borraron como el dragon, con la infe-*

licidad de sus fines, la gloria de sus hazañas, c'est-à-dire qu'un Herculle a filé, et que si celuy qui a esté plus qu'homme est devenu moings que femme, ce qu'il y a de transcendantal en un sexe en peut bien devenir le plus rare.

Au moins, de l'air qu'en parlent ceux qui ne sçavent pas quel miracle veut faire leur roy de cette nouvelle convertie, on peut juger que si elle vient en cette cour, et si elle s'y gouverne de la façon que l'on dit qu'elle vit, ces esprits raffinez, qui ont faict un gros volume de *las bizarrias de la princessa de Carignan* ne manqueront pas de faire un calepin de celles de la reyne Christine.

CHAPITRE XXIX

Apres vous avoir rapporté icy tout ce que la critique d'Espagne m'a appris de catholique ou de paradoxe en ces matieres d'estat, qui font ses plus ordinaires entretiens parce qu'elles sont de la plus nouvelle date, et avoir remarqué quels sont les sentiments qu'elle a de ceux qui les manient et de ceux qui en sont ou qui en ont esté l'objet principal ou accessoire ; il est temps que je dise un mot de deux ou trois ministres des princes estrangers que nous avons eu l'honneur de connoistre en cette cour.

Le premier que nous y vismes fut le comte de Fiesque, ambassadeur et agent de Monsieur le prince de Condé. Il nous fit tres bon accueil ; et comme il a esté un des jolis esprits et des plus galans de la cour de France, c'est dommage qu'il se soit jetté dans un party et dans un employ où il a si fort alteré son temperamment, et tellement changé d'humeur, qu'à peine est-il reconnoissable à ceux mesmes qui l'ont cogneu le plus particulierement.

Il est tombé dans une maladie qui, par intervalle, le fait paslir, lui deregle le poux, et le met en estat de ne pouvoir souffrir ny compagnie ny entretien. Il tient assez bonne table pour le pays où il est. Quand nous allions manger avec luy, ce nous estoit une affliction de veoir que souvent, au milieu du repas, il se jettoit sur un lict. Quand ces accez lui viennent, il change de couleur en un moment, et l'on diroit qu'il va tomber en defaillance. On croit que ce n'est qu'un effet de la melancolie et du chagrin que luy ont causé tant de broüilleries où il s'est trouvé, et qui l'ont esloigné de ses proches, de son bien et de son train de vie doux et facile qu'il avoit accoustumé.

Cependant il s'est attaché à Monsieur le prince par pure inclination et generosité ; car on dit qu'il n'avoit aucun sujet de mecontentement, ny de la cour, ny du premier ministre : mesme il avoit plus d'interest à suivre le duc d'Orléans et Mademoiselle qu'aucun autre des chefs du party, ayant sa femme auprès de la derniere : mais il creut qu'il falloit combler la mesure et ne point reculer, puisqu'il avoit choisi maistre. Apres l'avoir bien servy à Bordeaux et en quantité d'autres rencontres, il fut envoyé icy pour apporter plus de poids aux affaires de ce prince que Saint Agolin y faisoit, en qualité de gentil homme de sa maison.

D'abord il tascha de s'y divertir par toutes les recreations que peut donner ce lieu. Et outre celles qu'il en pouvoit tirer, il en prit une qui estoit toute de son fonds, par quantité de beaux vers qu'il y composa. Il eut la bonté de nous reciter quelques sonnets qu'il avoit faits à l'honneur de Monsieur le prince, et presque une scene d'une piece qu'il avoit commencée, à l'imitation de la Medée de Seneque.

Mais ny ses amours ny sa poësie n'ont pas esté d'assez puissans charmes contre le chagrin et la melancolie qui l'ont mis au pitoyable estat auquel nous l'avons laissé, puisqu'il ne joüyt que d'une santé interrompue de mille alterations si

subites et si frequentes, que les medecins, ses amis et luy mesme n'y comprennent plus rien.

Aussi s'est-il retiré de tous les divertissemens, et s'est jetté dans la devotion. Et au lièu qu'il devroit chercher le monde et la compagnie, afin d'occuper son esprit sur des objets qui l'empeschassent de songer à son mal et à ses affaires, il a fait sa solitude de la Casa del campo, où il va souvent seul, ou avec un amy qu'il y lasse à force de se promener et de ne rien dire.

Le roy lui fournit un carrosse à quatre chevaux, qui n'est ny trop bon ny trop mauvais; mais le cocher et l'estafier qui le suit sont tres-mal couverts, pour estre à un si grand roy. Outre cet equipage d'emprunt, mais qu'il a à toutes les heures qu'il veut, il a son train, qui consiste en quelques estafiers, un escuyer, un secretaire, un page et quelques autres officiers.

Pour son entretien et celuy de tout son monde, le roy lui donne dix huit cens escus par mois, et paye l'hostel où il loge. Il est habillé à l'espagnole et est si bien entré dans les interests de cette cour, que, soit pour servir à la these qu'il soustient, soit que veritablement il s'en soit coiffé, il en parle en passionné, et ne trouve rien de comparable à la façon de laquelle on y vit. Ce n'est pas qu'il n'ait quelque subject de s'en plaindre, mais il faut croire que c'est par prudence qu'il en use ainsi.

A present il ne se mesle que de fort peu de chose, tant à cause de son incommodité que par ce qu'il y a quelque temps que Monsieur le prince y a envoyé un de ses conseillers et gentils hommes de sa chambre qui semble avoir le secret et les principales affaires en main. Il se nomme Mazeroles et est un des plus braves hommes que l'on puisse veoir. Il a du sçavoir autant que l'on en puisse souhaitter en une personne qui se mesle de traiter les affaires du temps. Il connoist parfaitement bien la cour et la nation. Il est d'un esprit masle et toutefois adroit et souple. Il a le jugement net et solide; et aux affaires

qu'il traite, il ne faut pas craindre qu'il prenne jamais l'ombre pour le corps ny le tranchant pour la poignée. Sa conversation est agreable, et remplie de tant de lumieres, qu'on ne le quitte jamais qu'avec satisfaction, et sans estre instruit de beaucoup de choses qui sont remarquables en elles mesmes ou par leurs circonstances.

Enfin il est d'une vertu qu'on pourroit dire tout à fait bien soustenuë, et par l'art et par la nature, s'il n'estoit travaillé d'un astme qui ne luy laisse gueres de repos. En une course qu'il fit pour son maistre, il gagna cette incommodité qui luy est telle, qu'il y a plusieurs années qu'il ne dort la nuit que sur une chaise, n'osant se mettre au lict de peur d'y estre estouffé par sa fluction et par sa courte haleine. Le roy d'Espagne luy donne aussy un de ses carrosses, tiré par autant de chevaux que celuy du comte de Fiesque.

Dans cet hostel qu'on nomme l'hostel du prince de Condé, il y a encore quelques refugiez de ceux qui ont suivy son party et qui n'ont pas esté compris dans l'amnistie.

Le plus apparent de tous est Monsieur de Trincars, conseiller au parlement de Bordeaux. C'est une personne d'esprit et d'honneur qui avoit tres bien esté avec Monsieur d'Espernon, mais qui, s'estant laissé emporter au courant de l'eau, s'estoit tout à fait donné à Monsieur le prince, lors qu'il vint prendre possession du gouvernement de Guyenne et y allumer la guerre. En mesme temps, comme le party y estoit au declin, Monsieur le prince de Conty l'envoya en Angleterre pour y solliciter du secours. Pendant qu'il y estoit, le prince succomba, sans penser à ses interetz, par où il resta exposé à un rude traitement, qu'on luy auroit fait ressentir en ses biens, s'il ne les eut mis à couvert par la dot de sa femme.

Pour y mettre sa personne, il s'est retiré en cette ville, d'où Monsieur le prince le mande pour estre intendant de son armée ; mais il ne peut obtenir de ces ministres cinq cens pistoles qu'il luy a donné à prendre sur ses pensions : aussy ne

les sollicite-t-il plus, et il n'insiste que sur son passeport, sçachant bien qu'on ne voudra pas le luy expedier sans luy donner les cinq cens pistoles qu'il luy a donné à prendre, de peur que, se rendant aupres de son maistre sans les avoir eues, ce ne luy fut un nouveau sujet de plainte d'autant plus juste, que ce conseiller qu'il appelle à une charge qui luy est necessaire, ne leur demande pas une gratification, ou *ayuda de costa*, comme l'on parle icy, mais le payement d'une somme qu'il luy donne sur ce qui luy est deub. Mais à ce que j'en ay veu lorsqu'on en parloit à Dom Christobal, l'expedition du passeport ne fait pas le nœud de l'affaire, mais l'argent sans lequel on ne veut pas qu'il parte.

Il y a de plus, en ce mesme hostel, un secretaire de Marcin qui sollicite les pensions de son maistre, qui montent à douze mille escus par an pour la charge de general qu'on luy a donné dans les armées du roy, outre les appointemens que luy donne Monsieur le prince, sur l'argent qu'il tire d'icy. Tout ce monde et quelques autres qui sont en ce logis vivent sur les dix-huit cens escus qu'on donne par mois au comte de Fiesque ; il est vray que, par la mort du sieur de Saint Agolin, qui avoit esté le premier envoyé par Monsieur le prince, et qui vient d'estre enterré, la depense sera un peu soulagée.

C'estoit un gentil-homme d'Auvergne qui a paty fort long-temps, et qu'on a tué par des remedes chauds. On m'a dict que les medecins qui le traitoient estoient de plaisans docteurs ; car apres luy avoir appliqué, six mois durant, toute sorte de remedes froids, ils luy dirent que, puisqu'on voyoit qu'ils ne profitoient de rien, il falloit essayer les chauds, et ainsi ils le mirent au tombeau, où il est plus heureux que s'il eust continué de vivre, si ruiné de santé comme il estoit.

J'ay veu la biere où il estoit exposé ; l'on m'y fit remarquer une pompe du païs qui porte que les gens de condition la font habiller d'un velours cramoisy, ou d'un satin rouge, qui est cloüé dessus, en façon d'estuit qui l'entoure et y est taillé à la

forme des aiz ou du plomb dont est le cercueil : on l'enjolive de plus d'un galon d'or ou d'argent, qui est attaché tout au long des coustures, au moins si l'on ne l'en veut tout parsemer.

Le second agent ou ambassadeur des princes estrangers que nous y vismes fut celuy du grand duc de Florence. Il est homme d'eglise et ne manque pas d'esprit. Il a l'abord agreable et l'entretien joly et facile. Son frere, que nous avions connu à la cour du grand duc, et où il est l'un des principaux, nous avoit donné une lettre pour luy. Nous la luy fusmes rendre peu apres nostre arrivée à Madrid. Il nous receut fort bien, et fit mille offres de services à Monsieur de la B... Mais ce fut alors que nous nous apperceumes que l'estude de la langue espagnole, et l'affinité qu'elle a avec l'italienne, nous donnoit grand peine à parler celle-cy sans y mesler des mots de celle-là. Mesme il se trouve des Italiens qui ne se peuvent empescher de les mesler, et qui ont peine à parler purement la leur, des qu'ils sçavent un peu de castillan.

Comme il n'y a point de prince en Italie qui soit plus bridé par les Espagnols que le grand duc, il tient tousjours un ambassadeur en cette cour afin d'estre averty de tout ce qui s'y passe, à quoy sans doute il a beaucoup d'interest. Car outre ce que le roy tient en l'isle d'Elbe, il possede dans la Toscane tous les ports, ou au moins les meilleurs, qui estoient à la republique de Sienne; mesme il luy doit hommage et secours de six mille hommes en de certaines occurrences. Tellement qu'il est obligé de prendre grande part aux affaires de cette couronne, et notamment en celles qu'elle a en Italie.

Monsieur Encontri, qui l'y sert à present et qui est celuy dont je parle, est fort intelligent de tout ce qui le touche, et il a l'esprit trop penetrant et trop adroit pour n'estre pas bien instruit de tout ce qui se passe icy. Aussi y decouvrit-il le traité que les Gennois vouloient faire avec le roy, pour l'acquisition de Pontremoli; dès qu'il en eut eventé la mine, et qu'il

eut ordre du grand duc d'agir le plus puissament qu'il pourroit, afin qu'on l'accommodast d'une place qui est si fort à sa bienseance, il contrecarra si bien les Gennois en leur marché, qu'il l'empescha et le conclud pour son maistre.

En reconnoissance de ce qu'on lui avoit baillé la preference, ce prince envoya peu de temps apres à son ambassadeur un cheval d'or massif qui avoit esté autresfois fait pour estre presenté à Henry IV ou à Louis XIII, et auquel on ne fist qu'oster la statuë de mesme metail de l'un de ces deux roys de France, pour y mettre celle de Philippe IV, à present regnant icy, afin qu'il en fist present à Dom Luis de Haro qui, en l'acceptant, tesmoigna qu'il ne le prenoit que pour estre une piece du cabinet de son maistre, où l'on dict qu'il a effectivement esté mis.

Monsieur de la B... a rendu diverses visites à cet ambassadeur, qui l'est aussy venu veoir deux ou trois fois. Comme il est ecclesiastique, il ne va qu'en habit long et n'a point pris celuy de ce pays.

Le troisiesme ministre estranger que nous y vismes fut le Sieur Quirini ambassadeur de la republique de Venise. C'est un homme d'un grand port, d'une prestance magnifique et d'une mine qui respond tout à fait à la majesté de cet auguste Senat. Mais il en soustient encore mieux la dignité par une connoissance acquise de tout ce que doit sçavoir un habile homme, accompagnée de ce bon sens qui modere si bien le brillant de la memoire par le solide du jugement, que la promptitude de l'une ne destruit jamais la justesse de l'autre.

Un gentil-homme Piemontois, nommé Renutio, qui avoit esté envoyé par le duc de Savoye à la duchesse de Mantouë sa tante, fit connoistre à Monsieur de la Platte le secretaire de l'ambassade, qui servit à nous introduire aupres de cet excellent personnage. Il nout receut fort bien, et tesmoigna à Monsieur de la Platte que la memoire de feu son grand-pere estoit chere à la Seigneurie, pour avoir esté le premier am-

bassadeur que Messieurs les Estats luy envoyerent, et que les peres qui gouvernoient alors remarquerent tant de rares qualitez en ce grand homme, qu'ils en parlerent à leurs enfans comme de l'une des plus grandes testes qui eussent oüye dans le senat. Qu'ainsi son nom estoit si illustre parmy eux, qu'on ne faisoit jamais mention des Provinces Unies, qu'il ne leur revinst en l'esprit.

Apres, il nous entretint de tout ce qu'il avoit veu de particulier en plusieurs villes de Hollande où il avoit esté, lorsque par curiosité il fit un voyage à Munster, du temps qu'on y traitoit la paix generale. Il ne pouvoit assez se satisfaire quand il nous exageroit la beauté de La Haye, et nous estions estonnez qu'il eust si bien retenu les noms de tous les endroits les plus agreables, et qu'il en sceust tout ce qu'une personne qui y auroit fait long sejour en auroit peu apprendre.

Il est vray que ce n'estoit rien que de l'entendre parler sur ces objets müets ; il connoissoit toutes les principales familles du pays ; il sçavoit quelles estoient celles qui y estoient les plus accreditées, leurs interests, leurs inclinations, et quels ressorts elles faisoient jouër pour se maintenir dans le gouvernement. Il nous parla des presents que les sieurs Cuinet et Pau avoient eus de cette cour, et de la façon qu'on les gagna afin qu'ils fissent la paix avec la Hollande. Il nous entretint en suite des troubles d'Angleterre et de la guerre que les Estats venoient de finir avec le protecteur, et il nous fit remarquer que la seigneurie de Venise, qui avoit esté la premiere à envoyer des ambassadeurs à Henry IV lorsqu'il n'estoit pas encore assis sur son throsne et que la Ligue le luy disputoit avec tant de faveurs et de forces, et qui n'avoit point marchandé à reconnoistre Messieurs les Estats lorsqu'ils s'estoient soustraits de l'obeïssance d'Espagne, n'avoit encore point envoyé d'ambassadeur, ny en Portugal traiter avec celuy qui y regne, ny en Angleterre reconnoistre la republique et le protecteur.

La raison qu'il nous en donna estoit que ce sage senat ne vouloit rien faire dont il se peut desdire ; et bien que ceux-cy semblassent tout à coup s'estre mieux establis que ces autres, il ne croyoit point pourtant qu'ils fussent pour subsister longtemps, et qu'il vouloit attendre qu'ils eussent une puissance mieux affermie et moins tumultuaire et soudaine que celle qu'ils s'estoient acquise. Et que, partant, il vouloit la veoir un peu vieillir, de peur qu'il n'eust le regret d'avoir esté avec les autres testes couronnées chercher des potirons qui, n'estant nays qu'en une nuit, peuvent se fondre dès le lendemain.

Ce n'est pas qu'il eut une grande imagination, ny du pouvoir du roy d'Espagne, pour le recouvrement du Portugal, ny des forces ou de l'industrie du roy de la Grande Bretagne, pour remonter sur son throsne ; mais il ne jugeoit pas hors d'apparence que, par les revolutions du dedans, l'un et l'autre n'eussent ce qu'ils avoient perdu, et qu'il ne se fist une espece de flux et reflux politique en leur faveur, où la mesme eau ramenast ce qu'elle avoit enlevé.

Aussi, en ce temps là, parloit-on de deux grandes conspirations descouvertes en ce pays là et qui ont esté assez connuës à tout le monde ; pour ce, je ne les couche point icy, encore qu'elles ayent entré en nos entretiens.

De pareilles visites et connoissances sont l'ame des voyages : car dans un moment on joüyt d'une partie de l'acquis de ces grands-hommes pour le pays où l'on est. Et comme ils y remarquent tout avec soing, et qu'ils en ont le moyen, le discours qu'ils en font vaut mieux que des années de sejour. Ils se communiquent d'ordinaire mieux aux estrangers qu'à aucuns autres, et ceux qui y sont de la part des republiques le font plus ouvertement et franchement à ceux qui sont nays en des Estats semblables aux leurs, de mesme que ceux qui y viennent des monarchies, à ceux qui sont subjets d'un souverain.

Ces trois ambassadeurs dont j'ai parlé sont les seuls que nous

ayons connus icy. Il y en a bien un de la part de l'empereur qui se nomme le comte Lambert, qui a succedé au comte de Grane, mais nous ne l'avons pas veu chez luy. Quand nous fusmes à Anvers, il y estoit avec toute sa famille, dont la mere est fille du comte de Walftlein, grand-chambellan de sa Majesté imperiale. Il y avoit receu le collier de la Toison d'or des mains du roy mesme et en partit avec cet honneur, aussi content que nous le fusmes de ce que, par là, il nous cedoit quelques chambres en l'hostellerie où, n'en ayant point trouvé, nous avions presque esté contraints de camper, la nuit qui preceda son depart.

C'est un homme d'assez bonne taille, d'un visage maigre, et qui n'a pas la mine fort relevée ; on dit qu'il s'accommode bien mieux au genre de cette cour que le comte de Grane; qui estoit un esprit hardy et qui s'y faisoit plus redouter qu'aimer, car il disoit hautement la verité au roy, et se mesloit d'un peu plus que de sa charge : aussi se mocquoit-il de l'ordre que l'on avoit donné que personne n'allast par la ville en carrosse à six mulles, que le roy ou son grand escuyer. Il ne se croyoit pas obligé à l'observer, et marchoit tousjours de mesme qu'il estoit accoustumé. Il s'emporta un jour, à ce que l'on dict, contre ceux qui l'en vouloient reprendre de la part du roy, au lieu que celuy-cy s'y accommode tout à fait, et ne va qu'à quatre, comme les autres ambassadeurs.

Le roy de Dennemark y a aussi un agent, mais que nous n'avons pas non plus cogneu ; aussy ne paroist-il pas beaucoup, et un jour le peuple le traita de *luterano*, et le roy mesme n'en parla pas en des termes plus favorables, sur quelque demeslé qu'il avoit eu à cause de la religion. Je croy que, hors quelques petits interests d'estat qu'il peut avoir en cette cour, la commission n'est que pour faciliter le commerce que ses sujets et alliez font en ce pays. Il estoit prest d'en partir, et n'attendoit qu'un passeport de France pour se retirer sans estre arresté sur la frontiere.

Un envoyé du landgrave de Darmstadt estoit aussy sur le point de son depart, avec plus de satisfaction, à ce que j'en connus par ses discours, de ce qu'il n'avoit plus à s'ennuyer en des sollicitations inutiles, que de ce qu'il y eut advancé quelque chose de reel pour les interests de son maistre. Il y estoit venu demander les pensions que les Espagnols luy doibvent payer, selon les traitez qu'ils avoient faits avec luy en Allemagne et dont ils luy devoient de grands arrerages ; mais il n'en remporta que quelques papiers pour des assignations que l'on donnoit assez mal asseurées, à ce que j'en ay oüy dire, et on disoit qu'il n'avait rien touché de contant que quelque *ayuda de costa*, c'est-à-dire quelque argent pour faire son voyage.

Le nonce aussy estoit prest d'en partir et il y avoit longtemps qu'il avoit troussé son pacquet, mais à cause que celuy qui luy devoit succeder, et qui se nommoit le sieur de Massimi, si je ne me trompe, avoit esté arresté de la part du roy à son debarquement au royaume de Valence, avec defence de passer plus avant, il avoit esté contraint de le recouvrir jusques à ce que le differend fust accommodé.

Il venoit de ce que Innocent X envoyoit celuy qui luy debvoit succeder sans en avoir premierement donné avis en cette cour et sçavoir s'il y agreroit ; et comme en France, pour un mesme sujet, on avoit arresté en Provence le nonce qu'on y envoyoit, sans l'avoir auparavant fait agreer au roy, on creut qu'en Espagne on en pouvoit user de mesme : outre que celuy-cy estoit chargé de quelques instructions touchant le Portugal et les interests de cette cour, qui n'estoient pas assez catholiques au jugement d'un roy qui, en possedant ce titre preferablement à tout autre, le veut avoir à sa maniere et à son point.

Pareilles difficultez ou autres qu'il s'y pouvoit avoir sur sa reception estant enfin levées, apres qu'il eut passé quelque temps au royaume de Valence comme particulier, il luy fut

permis de venir en ceste ville et y exercer sa nonciature. Il y arriva à la veille de la feste du *Corpus* ou peu avant et il la vit d'un balcon tout grillé, n'osant pas encore paroistre par ce qu'il n'avoit pas esté receu : et celuy qui estoit à attendre, avec regret sans doute qu'il le relevast d'une charge si lucrative, en fit la derniere fonction ce jour-là en accompagnant le roy à cette ceremonie.

Environ le mesme temps, Marguerite de Savoye duchesse de Mantoüë se preparoit à partir de cette cour pour s'en aller passer le reste de ses jours dans le Milanez, où le roy lui avoit assigné quelque apanage ou terres pour son entretien. Elle est fille d'une infante d'Espagne et de Charles Emanuel duc de Savoye ; elle fut mariée au duc Ferdinand de Mantoüë, dernier de cette branche, et n'en eust qu'une fille, qui espousa des le vivant de son pere le duc de Rethel fils du duc de Nevers, pour luy asseurer la succession de ses Estats, comme au plus proche heritier : mais comme l'Espagne se resolut de la luy disputer, cette femme qui avoit toutes les inclinations espagnoles, se rangea du costé de la maison d'Austriche contre celle du costé de sa propre fille.

Tout le monde a sceu les rebellions que causa ce demeslé en Italie ; et il suffit que je marque icy que cette princesse, s'estant retirée en cette cour pour laquelle elle s'estoit declarée si ouvertement, y fut assez bien receuë, et que pour occuper son esprit et son grand zele, on la fit vice-reyne de Portugal, où, à la verité, elle se comporta sagement ; mais l'insolence et l'avarice des ministres qu'on luy donnoit pour agir soubz elle, appuyez de la faveur et de l'approbation du comte duc, qui estoit lors favory, estoit telle, qu'elle ne peut empescher qu'ils ne desesperassent le peuple, qu'ils ne mecontentassent les grands, qu'ils ne choquassent les ecclesiastiques et qu'ils ne donnassent matiere aux uns et aux autres de prendre les armes pour le restablissement de leur couronne qui estoit en sy mauvaises mains.

Elle escrivit diverses lettres où elle fit paroistre ses sentimens au premier ministre et au roy, y marquant tous les excez qu'on commettoit, et le danger auquel on estoit exposé d'une revolte generale ; mais le favory faisoit qu'on n'avoit pas grand esgard à ses avis, en disant tousjours que c'estoit une femme, et en traitant tout ce qu'elle escrivoit de bagatelles, et donnant plus de creance aux lettres des ministres qu'il y avoit envoyez avec le secret, qu'aux siennes.

Aussi quand les affaires eurent changé de face à Lisbonne, et qu'apres ce peu d'exil qu'on luy fit souffrir, ne permettant pas qu'elle vint à la cour au sortir d'un royaume perdu, elle voulut parler au roy et ayda à rüiner en son esprit le duc d'Olivarez. Depuis, elle a esté entretenuë à Madrid par sa Majesté qui luy donne maintenant la permission de se retirer aupres de son pays natal afin d'y rapporter ses os, car elle est fort vieille. Il y en a neantmoins qui croyent qu'on l'envoye en Italie afin que, par son moyen, on essaye de destacher le duc de Savoye, son neveu, de l'alliance de France, à present qu'il est majeur, et qu'on conserve le duc de Mantouë son petit-fils dans les interests d'Espagne où il est entré depuis la prise de Casal, et dont on apprehende qu'il ne s'esloigne pour les grands attachemens qu'il a en France, tant par sa naissance que par les biens qu'il y possede.

CHAPITRE XXX

En tout le temps que nous avons esté à Madrid, nous y avons eu pour fidele compagnon de voyage Monsieur Angelbert Ploos, seigneur de Hundolslein, gentilhomme d'Utrecht qui, à un grand desir de sçavoir les belles choses, a joinct un esprit si commode pour les apprendre, qu'il s'en est acquis une connoissance capable de le faire remarquer dans le gouverne-

ment de l'Estat, des qu'il y aura la place que son propre merite et les services de feu Monsieur son pere semblent luy avoir acquis. Je ne diray rien de ses autres vertus, qui me sont trop engravées dans la memoire, pour croire que j'aye besoing, en tirant son nom de mes tablettes pour marquer comment nous le rencontrasmes icy, de le coucher sur le papier, de peur que le souvenir m'en eschappe.

J'eus le bonheur de le connoistre à Florence, où Monsieur de la Platte renouvella l'amitié qu'ils avoient contractée dès leur bas-âge, en portant la picque soubz le jeune prince Guillaume d'Orange, lorsqu'en se joüant il exerçoit la charge de capitaine sur toute cette jeune noblesse dont il avoit une compagnie qui, à l'egal de son prince, avoit plus de cœur que de force pour le mestier.

Comme les voyageurs et les amis se communiquent leurs desseins, ayant appris que le nostre estoit, au sortir de l'Italie et des Alpes, de passer les Pyrenées et d'aller voir les Espagnols, pour sçavoir de quel air vivoient ces derniers maistres de la liberté de la Hollande, ennemis jurez de la republique pendant un si long-temps, et à present ses confederez et alliez, il luy prit envie d'aller aussy en personne sçavoir de quelle façon ils se menageoient en leur pays, et n'ayant pas encore veu Rome ny Naples, il se resolut d'y aller faire un tour, le plus vite qu'il pourroit, et de s'embarquer ensuite à Gennes, pour nous couper chemin et arriver aussi-tost que nous à Madrid; car nous devions aller par terre et passer par la France.

Il executa ce qu'il avoit proposé, et il s'embarqua sur un vaisseau espagnol, quoy que son marchand de Gennes luy conseillast de se mettre sur un navire hambourgois, qui estoit prest de faire voile en Espagne. S'il eust pris ce party, il estoit perdu, ce vaisseau ayant esté attaqué par les Turcs et brulé apres un rude combat.

Ce n'est pas qu'il ne courut grand'risque en celuy où il estoit, car il fut costoié près d'un jour et d'une nuit par des

pyrates qui les approcherent de si prés, qu'ils se virent presque bord à bord en estat de combattre; mais ils furent si heureux que, par leur bonne contenance ou autres considerations, ils les empescherent d'en venir aux mains : ainsi parmy la frayeur de l'apprehension, ils arriverent à Majorque et à Minorque, où ils eurent moyen de respirer et de ne plus apprehender les fers ou la mort. Il y avoit en leur vaisseau des Espagnols qui, ayant connoissance en ces isles là y furent regalez; et comme Monsieur Ploos s'estoit bien mis dans leur esprit, ils voulurent qu'il fust de la partie; il nous a raconté qu'on les y traita assez bien, et que le peuple et la noblesse y est assez magnifique et les femmes assez belles et civiles.

Ayant debarqué au royaume de Valence, il prit droict le chemin de Madrid dans l'esperance de nous y rencontrer ou de nous y voir arriver; mais il fut bien estonné quand il ne nous y trouva point et qu'il ne nous y vit point paroistre de long-temps.

Il y avoit esté quelques mois, lorsque, desesperant de nostre arrivée, il se resolvoit d'en partir : estant sur cette pensée, comme il y pensoit le moins, n'attendant pas au milieu du prin-temps des personnes à Madrid, qui y devoient passer l'hyver, il vit passer devant son logis quatre cavaliers qu'il reconnut aussi-tost pour des Hollandois. Sa curiosité le fit avancer jusques au lieu où ils alloient mettre pied à terre; il fut bien estonné de trouver ceux qu'il y avoit si impatiemment attendu.

Pour moy je confesse que je le meconnus d'abord en l'equipage où il estoit, car il avoit changé la gonille, la roupille, le jupon, l'escarpin et le bas tiré et clair avec les chausses faites en foureaux de pistolets qui le deguisoient si fort, qu'il me sembloit tout autre que celuy que nous avions veu à Florence; les bigottes et les longues moustaches retroussées, qu'il s'estoit laissé venir, m'empeschoient encore plus de me remettre son visage; aussi n'avois-je jamais veu le roy d'Espagne, au-

quel il ressemble un peu, et dont il a l'air en cet habit de la nation, plus que le sien propre, quand il est vestu en tramontain. Apres les tesmoignages de joye mutuelle, nous l'entretinsmes du retardement de nostre voyage, et il nous raconta le succez du sien ; et ayant passé près de trois mois à Madrid, sans qu'il y eust jour que nous ne nous vissions, nous nous entretinsmes ensemble pour nous en retourner en France par l'Arragon.

Mais avant que nous nous missions en chemin, il arriva à Madrid une bande d'illustres estrangers et que nous fusmes tres aises d'y voir. Ce furent les fils de Monsieur le rhingrave gouverneur de Mastrich ; ce sont deux gentilhommes qui, pour le corps et pour l'esprit, possedent des qualitez qui font remarquer que si le ciel, par une heureuse naissance, leur a baillé beaucoup d'avantages, le soin qu'on a pris à les bien eslever et la docilité qu'ils y ont apportée n'ont pas moins contribué à cette bonté de mœurs et à cette sage conduite qui surpasse leur âge.

Ils y vinrent avec quantité de lettres de Fuensaldagne, de dom Estevan de Gamarra, et de plusieurs autres ministres du roy d'Espagne en Flandres. Elles estoient pour les principaux de cette cour, et ils en furent fort bien receus ; mais par ce qu'ils ne sçavoient pas la langue, ils prirent pour les accompagner un docteur bourguignon nommé Rognar, qui fait icy les affaires de beaucoup d'officiers qui servent aux armées du roy, et de quantité d'autres personnes de sa nation qui ont quelques interests à menager en cette cour. Il portoit la parole et leur disoit ce que ces messieurs qu'ils alloient veoir respondoient à leurs civilités.

Ils furent caressés de tous, et principalement de dom Luis, des comtes d'Ognate et de Peñoranda. Ils s'habillerent peu de temps apres à l'espagnole, bien qu'ils ne voulussent s'en parer à Madrid que jusques à la Saint Jean, pour veoir la feste des taureaux, et que, selon le dessein qu'ils avoient d'aller en Portugal, ils n'y deussent estre qu'une couple de mois. Ils

commencerent mesme à se pourvoir bien-tost de chevaux et à solliciter l'expedition de leur passeport pour, nonobstant les grandes chaleurs, entreprendre le grand tour d'Espagne ; car de Lisbonne, ils vouloient entrer par les Algarves dans l'Andalousie, veoir Cadis, S. Lugar, Seville, Cordoue, Grenade et, passant par le royaume de Murcie, se rendre en celuy de Valence, pour traverser la Catalogne au commencement de l'automne, y veoir les deux armées et, en parcourant le Languedoc et la Provence, s'approcher des Alpes pour gagner l'Italie, y estre tout l'hyver, et apres cela, se retirer chez eux par l'Allemagne.

Ils avoient avec eux un gentil-homme de Bearn nommé Monsieur d'Artigalon, qui estoit tout à fait avisé, circonspect et propre à conduire des personnes de cette qualité. Une si belle occasion de veoir l'Espagne en si bonne compagnie fit qu'un gentil-homme de Normandie, nommé Monsieur de la Luzerne, fils d'une sœur de Monsieur de Veringan, se joignit à eux pour un voyage si curieux et si peu facile aux François, en ce temps de guerre entre les deux nations.

Monsieur le Premier le recommanda à Monsieur d'Artigalon et le supplia d'en prendre autant de soin que de Messieurs les rhingraves qui, de leur costé, estoient tres aises de l'obliger en la personne de son neveu ; aussi luy promirent-ils que par tout ils le rendroient participant des avantages qu'ils se procureroient pour eux. Il y fut d'abord incommodé d'une fluxion sur la jouë, et comme il estoit tres mal logé chez un certain barbier brabançon, je fis mon possible pour luy faire trouver de meilleures chambres. Je fus averty que chez une Flamande qui tient *camera locanda* ou chambre à louër, il y auroit bien-tost de la place ; je la disposay à les accommoder le moins mal qu'elle pourroit. Aussi-tost que le dit sieur de la Luzerne fut guery, je le menay chez Monsieur le comte de Fiesque, pour qui il avoit une lettre, et duquel il estoit un peu allié. Il le receut fort bien.

Nostre passeport nous ayant esté apporté, nous nous mismes en estat de partir de Madrid. Il nous avoit esté donné en la mesme forme que celuy que nous avions de l'archiduc, qui estoit fort ample quand au temps et au nombre des personnes. Ayant donc fait nos adieux, et outre les bidets que nous avions amené de France, nous trouvans pourveus de quelques chevaux d'Espagne, nous prismes un garçon, que nous obligeasmes à conduire un superbe andalous que M. de la Platte avoit acheté trois cens piastres. Ce cheval estoit incommodé, parce qu'on l'avoit tousjours tenu enchaisné dans une escurie, esloigné des autres chevaux ; mais enfin l'ayant accoustumé à souffrir compagnie, il n'est plus si farouche.

Nous sortismes de Madrid en cet equipage, le 17 de juin, prenant le chemin d'Arragon. Nous fismes six lieuës avant disner, au travers d'un pays assez sec, et qui continuë de l'estre jusqu'à la riviere de los Henares, où est située la ville d'Alcala, que les Latins nomment *Complutum*.

Elle est fameuse pour son academie qu'on dit avoir esté fondée sur le modele de celle de Paris ; aussy me dit-on qu'elle estoit divisée de mesme en plusieurs colleges, et que chacun est pourveu de quantité de professeurs, qu'on nomme *cathedraticos*. La theologie et la philosophie y fleurissent plus qu'en aucune autre academie d'Espagne, dont la principale, et qui egale celle-cy, est Salamanca, au royaume de Leon, où la jurisprudence a le plus de vogue.

Au reste, la ville est assez longue mais fort peu large. Elle a une grande ruë qui la traverse d'un bout à l'autre, où d'ordinaire les escoliers prennent leur logis.

On m'a dict que le Mazarin qui est aujourd'huy si puissant en France y fut envoié aux estudes par le cardinal Colonna, lorsqu'il estoit legat en Espagne, mais qu'il n'y resta pas longtemps, pour quelques amourettes qu'il y fist, et qui obligerent ce prelat de le renvoyer en Italie, de peur qu'il ne s'y perdist, et n'y prist femme.

La petite riviere de los Henares, qui passe aupres, fertilise toute cette campagne et la rend plus agreable que n'est le reste des environs, qui n'ont ny arbre ny verdure, faute d'eau ; quittant icy le chemin de la poste, et prenant le plus court pour l'Arragon, nous fusmes coucher à Marchamalo, qui n'en est qu'à quatre lieuës; ce n'est qu'un grand village, qui n'a rien de remarquable.

Le dixhuitiesme, nous fusmes disner à Ita, qui n'est aussy qu'une espece de bourg situé au sommet d'une petite montagne qui en a une plus grande qui la couvre. Le soir, nous esloignant un peu du grand chemin, nous fusmes coucher à Jadacra, qui est une assez jolie villette située dans un fonds.

On y voulut vendre à Monsieur Ploos un assez beau cheval, mais qui estoit encastelé, c'est à dire qui avoit l'ongle du pied serrée par le haut ; ce qui vient de la façon de ferrer en Espagne, où ils donnent souvent des fers à leurs chevaux trop estroits, parce qu'ils ne les battent qu'à froid, à cause de la cherté du charbon qui fait qu'ils n'ont gueres de forges : outre qu'ils les relevent par le talon, et leur font des pointes rabattuës qui, les defendant des pierres, leur pressent le pied et empeschent la fourchette de se dilater. On peut avec le temps les guerir de cette incommodité en leur faisant bien ouvrir le talon et en les ferrant à l'italienne, comme ils nomment, ou à la françoise selon nostre usage. J'en troquay un à Madrid pour une monstre, qui avoit esté peu encastelé et qu'ayant guery, je vendis apres cinquante pistoles, pour quatorze qu'il pouvoit m'avoir cousté. Celuy qu'on voulut vendre à Monsieur Ploos l'estoit des deux pieds de devant, et cette incommodité et le prix qu'on en demandoit l'empescherent de lier le marché.

Le dixneufieme, nous partismes d'assez bon matin de cette villette et fusmes disner à Seguença qui est une assez jolie ville, et logeasmes au faux-bourg, où nous eusmes pour principal regal du meilleur vin qu'on n'en boit d'ordinaire en Cas-

tille, où il ressemble par tout à de l'eau-de-vie, tant il est ardent plustost que fort; car il ne porte point du tout l'eau, et dès que l'on y en mesle, c'est une tres desagreable boisson.

Nous y estant donc rafraischis (car nous y eusmes une chambre fort fraische et beaucoup de neige) nous allasmes coucher à Fuente Caliente, c'est à dire faire penitence de ce peu de plaisir que nous avions eu à midy. Car si le nom de ce lieu veut dire fontaine chaude, je puis dire qu'elle estoit bien baptisée ; tant nous y souffrismes de chaleur, et tant nous y fusmes mal accommodez de toutes choses. Aussy l'hoste estoit une personne toute barbare, farouche, et digne du lieu qu'il habitoit, qui est assez sauvage.

CHAPITRE XXXI

Le vingtieme, au travers d'un assez mauvais pays et de quantité de montagnes fort chaudes, nous descendismes à Arcos, qui est le dernier lieu de la Nouvelle Castille et où, par consequent, il y a *puerto*, c'est à dire doüane et garde.

C'estoit un dimanche ou jour de feste, et à nostre passage tout le monde estoit à la messe. Nous traversasmes le bourg au petit pas, sans que jamais on nous demandast rien. Nous avions passé une certaine porte, qui est au de là du village et bouche le chemin, qui en cet endroit est borné par le ruisseau et par la montagne, et nous estions desjà à plus de cent pas de toutes les barrieres, lors que nous vismes venir apres nous quelques hommes courants et criants. J'arrestay pour sçavoir ce qu'ils vouloient, et m'ayant abordé ils me dirent qu'il y avoit là *puerto* ou doüane. Je leur dis que nous n'estions pas marchands et que nous ne devions rien, ayant bon passeport du roy, et que si l'on avoit quelque chose à nous demander, on debvoit se tenir au passage et avertir le monde qu'il y avoit *puerto*, et que nous n'avions point avec nous de voitu-

rier ou *moço de mula* pour en estre informez. Ils nous prierent que quelqu'un de nous retournast pour faire veoir le passeport de leur superieur.

La dessus je rebroussay pour le leur montrer ; en quoy je fis mal, car on m'a dict depuis que nous nous devions tirer de longue, puisque nous avions passé les portes, et nous rendre en Arragon, pour esviter l'impudence de ces harpies. Quand je leur montray mon passeport, ils dirent qu'il falloit qu'ils tinssent conseil pour sçavoir s'il estoit bon, et que je fisse revenir les autres. Quand ils y furent revenus, ils dirent que nous pouvions aller à *la posada* et que *toda la nuestra ropa estava descaminada*, c'est à dire que tout nostre fait estoit desvoyé et perdu : aussi tost je jugeay qu'ils vouloient nous faire peur et nous rançonner. Je leur dis de bien veoir nostre passeport, qui estoit en ces termes :

EL REY

Por quanto por parte de François y Cornelio de Aerssen y Angelbert Ploos y el Señor de Brunel, gentiles hombres olandeses se me ha representado, se hallan en esta Corte, aviendo venido à ella à negocios que les importavan, supplicanme, que porque dessean bolverse a su tierra, fuesse servido de mandarles dar passa puerto, loqual hé tenido assi por bien. Por tanto mando à todos mis Virreyes, Capitanes generales, Governadores, Corregidores, Alcaldes, y demas Juezes y Justicias de mis Reynos y Señorias de qualquier grado y qualidad que sean, por donde los contenidos, con quatro criados, ocho cavallos, y sus armas, y bagaxe hizieren su viaxe, no les pongan en el embaraço, estorbo ni impedimiento alguno, antes les den y hagan dar todo el favor y ayuda que para hazerlo libremente huvieren menester, que tal es mi voluntad. Dada en el Buen Retiro à onze de Junio, de mil y seiscientos y cinquenta y cinco años.

Yo el Rey.

Lieu du sceau, et plus bas,

Geronimo de la Torre.

Ce passeport me parut assez clair pour faire que ces personnes ne nous arrestassent pas. Cependant l'ardeur du gain les fist opiniastrer. Je demanday ce qui les obligeoit à ne pas deferer au passeport de sa Majesté ; et ils n'en pouvoient donner aucune bonne solution : tantost ils disoient qu'on ne l'avoit pas montré à temps, et tantost qu'il n'estoit pas en papier sellé. Par où je voyois bien qu'ils ne vouloient que nous amuser et nous mener à une composition de 50 ou 60 pistoles pour nous racheter.

Comme ils virent que nous nous roidissions et que je demandois acte au notaire, et comme Francisco Salazar, alcalde du lieu n'avoit pas voulu nous laisser passer et se desferer au passeport, ils commencerent par complot à s'emporter, croyant par là nous intimider. L'alcalde envoya prendre nos valises et les fit transporter chez le douanier où on les ouvrit en faisant inventaire de tout, prenant aussy notte de l'or et de l'argent que nous avions, tant dans nos valises que sur nous; apres, ils dresserent un procez verbal de tout ce qui estoit arrivé et noûs examinerent pour y inserer nos responses. Ils tascherent de le faire avec supercherie ; mais je fus si attentif à tout ce qu'ils escrivirent, que je n'y laissay rien couler que ce que j'avois dit, protestant qu'autrement je ne le signerois pas.

Ils en userent avec ces formalitez pour voir s'ils ne nous ebranleroient point, mais voiant que nous ne nous estonnions pas pour leur bruit et pour leurs escritures, il y eut un prestre qui estoit avec eux et un autre homme qui faisoit la charge d'escrivain qui me dirent en particulier qu'il falloit donner une cinquantaine de pistoles et qu'on nous laisseroit passer. Mais je me mocquay d'eux et leur dis que, pour une trentaine de patagons, je les leur donnerois comme pour leur vin, encore que leur insolence ne le meritast point. Elle fut telle, et de la part de l'alcalde Salazar qui portoit l'habit de cavallero de Santiago mais qui estoit un franc coquin, et de la part du douanier Nicolas Lopes de Gordosa, qui estoit un Portugais

c'est-à-dire un juif, et dont il avoit fort la mine, lequel passa à une impudence ouverte et à une rage de desesperé, voyant qu'ils ne pourroient pas reussir en leur dessein de nous rançonner.

S'appercevant enfin que nostre resolution alloit à ce que je prisse la poste pour retourner à Madrid me plaindre de leur insolence et en demander justice, ils se preparerent à y envoyer quelqu'un qui porta au receveur general des doüanes leur justification, et ainsi depescherent un homme à pied.

Tout le reste de la journée se passa en cette belle maniere de dispute contre ces faquins qui, enfin, permirent que je partisse sur les 8 heures du soir, leurs hommes ayant pris le devant. Monsieur de la Platte escrivit une lettre au comte de Peñaranda, par laquelle il luy representoit l'impudence de cette meschante race. Je montay à cheval dans Arcos mesme, où il y a une poste, et l'on nous y sala assez la premiere : car pour deux chevaux, on nous fit payer trente reaux de platte, qui sont plus de cent sols de nostre monnoye.

Il n'y a pays au monde où les postes soient mieux montées qu'en Espagne et où l'on coure moins car, hors ceux qui portent les lettres et quelques couriers extraordinaires qu'on envoye en cour de divers endroits, et surtout de S. Sebastien et de Catalogne, on ne se sert gueres de cette voye pour aller en quelque part que ce soit, celle des mules de loüage estant la plus estimée. Aussi faut-il estimer que c'est la plus commode, et je l'experimentay en cette rencontre : car bien qu'ils ayent de fort bons chevaux, ils sont si mal harnachez qu'on est roüé par les miserables selles qui sont dessus, fort estroites de siege, hautes d'arçons et par tout egalement dures. Tellement qu'on est sur une espece de chevalet, quand on est monté de la sorte.

A la troisieme poste, les chevaux n'avoient pour tout harnois qu'une bastiere avec des estriers de bois attachés au bout d'une corde dont on se servoit, en forme de chapelets. Je fis

difficulté de monter en cet equipage; mais le maistre me dit que cela ne m'estonnast pas, qu'il n'avoit point de selles, mais que je trouverois que la barde ou bastiere estoit plus commode, et que j'estois bien different des autres couriers qui preferoient cette sorte de harnois à tout autre.

Je me laissay flechir; et au commencement de ma course je me trouvay assez embarrassé à cause que les estriers n'avoient aucun arrest, et que la bastiere me tenoit si large à cheval qu'à peine pouvois-je serrer les genoux. Mais enfin m'y estant accommodé le mieux que je pus, je m'en trouvay moins incommodé que de leurs selles, et commençay à demander une bastiere à l'autre poste, où n'en ayant point trouvé, il me fallut servir d'une selle encore bien estroite et qui me fit bien regretter la bastiere sur laquelle j'avois faict difficulté de monter.

Des la troisieme poste, on me prit pour courier de Catalogne qui portoit quelque bonne nouvelle au roy; et j'ayday d'autant plus aisement à leur erreur que je vis qu'on m'y traitoit en courier du roy et qu'on ne m'y demandoit que quatre reaux par cheval qui font une piece de trente sols de nostre monnoye. Il n'y a gueres de maistre de poste qui tienne plus de deux ou trois chevaux, n'estant pas obligé à d'avantage. On luy donne de pension 3 ou 400 escus. Il y en a mesme qui en ont 500 et ce n'est que pour en entretenir deux avec un postillon.

Le comte d'Ognate est general des postes, et il en tire un grand profit.

J'eus par tout d'excellens chevaux, et qui alloient à pleine carriere; ce qu'il y a d'importun est que les postillons arrestent souvent pour leur donner temps à respirer, qu'ils nomment *rezelar*, et que quand il fault changer de chevaux, ils ne sont pas diligents à monter le monde, sur tout quand on court la nuit, comme je faisois. La poste prend un autre chemin que celuy que nous avions faict en allant à Arcos. Elle passe en

une plaine fort fertile qui est arrosée par la riviere de los Henares. On fait souvent quatre, cinq et six lieuës sur les mesmes chevaux, par ce qu'il n'y a pas de maistres de postes justement establis à chaque deux lieuës, qui font une poste en Espagne.

J'arrivay à Guadalaxara sur les six ou sept heures du matin, assez las d'un exercice auquel je n'estois gueres accoustumé. Le maistre de la poste se trouva le plus honneste homme que j'eusse encore rencontré en toute ma course. Aussi me fit-il grand plaisir en me donnant de fort bon vin et d'excellents biscuits pour desjeusner, ce qui me redonna un peu de cœur, dont j'avois bon besoin, n'ayant rien mangé depuis Arcos, où encore je n'avois fait que collation.

Ce petit rafraischissement m'aida à fournir à la course de Guadalaxara à Alcala, qui est de cinq lieuës qui sont fort bonnes. Le soleil commençant à se lever m'incommoda beaucoup par sa chaleur, et plus encore à la derniere poste d'Alcala à Madrid, qui est de six lieuës.

Le maistre de poste s'y montra plus rusé que les autres, car il me demanda mon bulletin pour montrer que j'estois courrier du roy : mais prevoyant bien où il tendoit, je luy dis que n'y estois pas obligé, et qu'il me suffisoit de sçavoir pourquoy je courois, et qu'allant à la cour, il n'avoit point à s'informer si j'en avois un. La dessus il s'opiniastra et me dit qu'il ne me donneroit point de chevaux, que je ne les payasse comme personne qui ne couroit point pour les affaires du roy ; à quoy je luy dis que je le payerois à l'ordinaire, et qu'à Madrid, s'il luy falloit plus, on le jugeroit au bureau de la poste, où j'irois descendre. Il s'y accorda, et luy ayant payé vingt-quatre reaux pour six lieuës qu'il y a de là à Madrid, je montay à cheval, et comme en y montant, je luy dis que : *a Torrica y a Guadalaxara tenian bizarros cavallos*, il me respondit : *estos lo son tambien.* Et pour me le montrer, il commença à les pousser à toute bride, et les mena de cet air plus de deux lieuës ; et apres,

me demanda si ses chevaux ne valoient pas les autres, et les luy ayant prisé, certes, comme ils le meritoient, sans doute pour plus d'*alardo*, comme ils disent, et de parade, il continua à les pousser avec la mesme vigueur, jusques à ce qu'approchant de Madrid, nous rencontrasmes un courrier qui, allant d'où je venois, monta mes chevaux, et je pris les siens qui n'estoient pas si bons. Au bureau de la poste, où il faut mettre pied à terre, le postillon de Madrid à qui l'autre avoit donné ses interests me demanda encore six reaux que je devois comme n'estant pas courrier du roy, et je les luy donnay, par ce qu'on me dict que c'estoit dans l'ordre et qu'il estoit juste.

CHAPITRE XXXII

Apres m'estre delassé au logis d'un nommé Philippe, qui avoit esté nostre hoste tout le temps que nous avions esté à Madrid, et y avoir disné avec Monsieur de Mogeron, qui y estoit venu loger depuis nostre depart, je fus contraint de laisser encore passer la chaleur du midy avant que je pusse agir et rien entreprendre pour avoir raison de ces insolens d'Arcos. On dort apres le repas en Espagne aussi bien qu'en Italie, tellement que je deubs attendre les quatre ou cinq heures de relevée avant que je visse le comte de Peñoranda qui estoit celuy par où je voulois commencer, et pour qui estoit la lettre de Monsieur de la Platte.

Je le manquay ce jour-là, parce qu'il estoit sorty de bonne heure pour quelque Conseil où il devoit se trouver. Son secretaire ne se rencontra pas non plus au logis. En attendant les neuf heures du soir, je voulus aller prendre conseil sur mon affaire, des sieurs Vangalle et Cocquel; mais comme j'estois à la Calle Mayor, un Flamand tres honneste homme, qui a esté capitaine sous le general Borry, qui faict icy ses affaires, et que je

connois par le nom de dom Pedro, m'entrevit et m'aborda avec estonnement de ce j'estois à Madrid, lorsqu'il m'en croyoit bien loin. Il entend fort bien cette cour et toutes sortes d'affaires, et parle *çerrado castellano,* c'est-à-dire tres bon castillan.

Je luy racontay l'accident qui nous estoit arrivé et je fus bien aise d'avoir son conseil. Il me dressa un memorial pour estre presenté par le comte de Peñoranda au Conseil du roy, ne doutant point qu'il ne m'y fist trouver bonne justice, mais que je ne devois pas m'impatienter des longueurs qu'on y apporteroit, estant certain qu'aux moindres affaires on observe autant de formalité que s'il s'agissoit de quelques autres de plus grande importance. En suite il m'entretint de l'insolence des doüaniers en general dans toute l'Espagne et me dit qu'on leur en souffroit trop, et qu'elle passoit à l'excez, me racontant divers mauvais traits qu'ils luy avoient joüé, lors qu'il faisoit voyage. Surquoy il me fit remarquer que l'indulgence qu'on avoit pour cette canaille venoit de ce que le principal revenu du roy estant en cette sorte de droits, on leur souffroit un peu de vol afin qu'il les fissent mieux valoir.

En effet la taille reelle sur les fonds est presque nulle en toute l'Espagne, à cause que la terre y est mal cultivée ; et si l'on chargeoit les laboureurs d'imposts, elle le seroit encore moins, et on tomberoit par là dans une disette plus grande de toutes sortes de denrées.

Il me dit de plus que quand le roy a renté ses doüanes, il les engage si absolument qu'il ne peut rien faire passer, pas mesme pour sa personne, qui ne paye les droits. Tellement que s'il exempte quelqu'un, ceux qui les tiennent le luy rabattent sur le prix de la ferme ; par où ils ont occasion de le tromper en beaucoup de façons, ajoustant que lors que le general Borry partit de Madrid, le roy donna ordre qu'on le laissast passer librement sans qu'il payast aucun droit. Surquoy ces voleurs, pour frauder sa Majesté. firent un inventaire

de tout ce qu'il devoit, comme s'il l'eust porté parmy ses hardes, encore qu'il n'y eust rien : et ce pour diminuer d'autant la ferme, en se faisant passer en ligne de compte tout ce qu'ils avoient escrit à tort et à travers.

Ils se servent de mille autres meschancetez qui seroient trop longues à raconter, n'y ayant rien à l'epreuve de l'avidité des fermiers, qui regardent les hardes sur lesquelles ils ont quelque taxe à lever comme leur domaine, et n'en respirent que la confiscation. S'ils ne la peuvent faire ordonner de pleine justice, ils usent souvent de suppositions et de fourberies pour en venir plus aisement à bout.

Comme ils sont aux droits des princes sous lesquels ils vivent, ils exercent leur rapine avec souveraineté ; de sorte qu'on leur entend dire à tout moment qu'ils sont les hommes du roy, et un miserable garde-barriere, visiteur de doüane ou autre rejeton de maltote aura bien souvent l'impudence de menacer un honneste homme de le battre ou de briser sa valise, s'il ne luy en donne pas assez tost la clef pour l'ouvrir.

En France, on eprouve aussi les effets de la soif enragée de ces insectes qui abusent tres-souvent du pouvoir qui leur est confié ; j'en puis parler comme sçavant, ma memoire estant encore recente de la peine qu'ils prirent à Dieppe d'envoyer jusques dans le vaisseau duquel j'estois debarqué une cohorte de gardes prendre ma valise pour la visiter, comme ils firent, jusques à tout ce qu'il y avoit de plus usé, et me taxerent à deux escus pour un morceau de drap d'Angleterre qui me restoit d'un habit que je m'estois fait faire à Londres, où j'avois esté traité beaucoup plus doucement. Enfin si leur envie dereglée de piller n'est arrestée par les princes ou leurs ministres, lors qu'on leur donne les fermes, on peut dire que les passans sont exposez à d'estranges avanies, que c'est là le plus grand fleau des voyageurs, et que ce brigandage est d'autant plus à redouter qu'il est presque tousjours impuny.

En Espagne, ils sont la plus part Portugais, c'est à dire juifs : aussi quand ils ont bien volé et qu'ils se sont bien gorgez d'or et d'argent, on tasche de les prendre au trebuchet de l'Inquisition, en descouvrant qu'ils ne se disent de cette nation que pour estre soufferts, bien qu'effectivement ils soient de celle de ces blasphemateurs du nom de Jesus Christ. Alors on leur fait rendre gorge et on les fait perir à petit feu, afin qu'ils payent tous les torts et toutes les injustices qu'ils ont faites au roy et à ses sujets.

M'estant rendu sur les 9 heures du soir au logis du comte de Peñoranda, je trouvay qu'il n'y estoit pas encore revenu ; mais dom Martin son secretaire y estant, je le vis, l'instruisis de mon affaire, le priay d'en parler à son maistre et de luy donner la lettre que luy en escrivit Monsieur de la Platte et le memorial que j'en avois fait dresser. Il me promit de faire l'un et l'autre et me dict qu'il ne croyoit pas que je pusse voir son maistre que le lendemain entre sept et huict heures du matin. Je ne manquay point de m'y rendre environ ce temps là et trouvay ce bon seigneur tout à fait affligé de ce qui nous estoit arrivé ; et apres m'avoir offert un carrosse, de l'argent et tout ce qui dependoit de luy, il me dit que j'eusse un peu de patience, et qu'il avoit bien du regret que Monsieur de la Platte et Monsieur de Spyck fussent en si mauvais lieu, et que l'insolence de ces coquins, qu'ils nommoit *picaros*, les y eut arresté ; mais qu'on les puniroit si exemplairement que nous en aurions de la satisfaction.

Aussitost il commanda à dom Martin d'aller chez Geronimo de la Torre le prier de sa part qu'il rapportast le premier de tous mon memorial, qu'il luy envoyoit. Apres l'avoir supplié de me faire expedier le plustost qu'il se pourroit, je ne voulus point perdre le temps, et prenant dom Martin dans un carrosse de loüage que j'avois, je le menay chez Geronimo de la Torre, où je voulus aussi aller porter ma plainte. Il en fut fort surpris et dit incontinent, *es menester echar estos picaros à la*

galera, c'est à dire qu'il falloit envoyer ces coquins aux galeres : il prit le memorial et promit que ce seroit la premiere affaire qu'il proposeroit au Conseil, et qu'on y pourvoyroit de la bonne sorte, et que j'en fusse asseuré.

L'ayant laissé en si bonne disposition, je m'en allay aussi tost al Buen Retiro, pour parler à Dom Luis de Haro ; mais il estoit si occupé que je ne peus veoir que dom Christobal son secretaire, qui luy fit sur le champ sçavoir ce qui nous estoit arrivé. Il me vint rendre response de la part de son maistre, et m'asseura que ce luy estoit un tres sensible desplaisir, mais qu'il s'en alloit au Conseil où il en parleroit luy mesme.

Ayant bien entamé la justice de ma cause, je retournay à mon logis me reposer, car j'estois encore si fatigué de ma course qu'à peine pouvois-je me soustenir, tant les hanches et les cuisses me faisoient mal.

Selon la coustume du pays, ne pouvant veoir personne que sur le soir, je fus visiter l'apresdisnée quelques uns de mes amis et entr'autres le comte de Fiesque et Monsieur de Mazerolles qui, connoissans tous deux la lenteur de cette cour, me donnoient pour quelques semaines avant que je fusse expedié. Cela m'affligea beaucoup, considerant que j'avois laissé Messieurs de la Platte, de Spyck et Ploos en un tres miserable lieu, ne doutant point qu'ils ne s'y ennuyassent estrangement, bien qu'ils fussent tous trois de bonne humeur et capables de se divertir ; outre qu'ils pouvoient aller à la promenade, les harpies ne prenant garde qu'à ce qu'on n'enlevast rien des hardes, et laissant les personnes en liberté. Mesme Monsieur de Mazerolles me dit que son fils passant en France avec un tres bon passeport ne laissa pas d'estre arresté sur les frontieres d'Arragon et d'estre prisonnier dans un chasteau dont il ne sortit qu'apres qu'il luy eust envoyé un homme exprès, et qu'il eust sollicité assez long-temps, et qu'on le fist relascher et qu'on punist celuy qui l'avoit arresté.

Cela fit que, sur le soir, estant allé chez le comte de Peñoranda pour sçavoir ce qu'on avoit resolu sur mon affaire, j'insistay sur ce qu'on nous precautionnast affin que le mesme ne nous arrivast en Arragon.

J'y appris qu'aussi tost le roy avoit ordonné qu'on feroit dresser une expedition par le Conseil de Castille, pour un alguazil de la cour et un escrivain qui s'en viendroient avec moy à Arcos, pour amener prisonnier Francisco Salazar, nous le voians, et le remettre dans les prisons publiques, afin qu'il fust pourveu au chastiment qui luy estoit deu pour la rebellion qu'il avoit commise, n'ayant pas voulu obeyr à ses ordres : que l'on me donneroit un passeport plus ample et accompagné d'une clause comminatoire pour tous ceux qui nous donneroient le moindre empeschement en nostre voyage ; et qu'afin qu'en Arragon il ne nous peut arriver aucune fascherie, on nous pourvoiroit d'un passeport expedié par le Conseil et sous le sceau de ce royaume là, par où je vis qu'ils avoient d'eux mesmes preveu ce dont j'avois esté averty, et pour lequel j'estois resolu de faire quelques instances.

Des que je sceus ce qu'on avoit ordonné en mon affaire, pour ne perdre point de temps et haster les diligences dont ils avoient usé, et qui surprirent ceux qui connoissoient la maniere d'expedier en cette cour, je fus chez le president de Castille pour presser l'expedition pour l'alguazil et l'escrivain. Je trouvay qu'il les avoit mandez et que la commission estoit dressée.

Il n'y a point d'officier en Espagne qui soit plus consideré que celuy-cy. Bien qu'il n'y ait aucun degré de grandat, il peut se couvrir en presence du roy, et il y en a mesme qui m'ont dit qu'il s'y pouvoit asseoir. Cependant cette charge est le plus souvent donnée à des docteurs ou à de simples legistes dont la naissance n'est pas des plus illustres. Outre les honneurs et prerogatives qu'elle traisne apres soy, elle a cecy de

particulier que celuy qui la possede agit en souverain, en ce qu'il ne rend visite à aucune personne pour eminente qu'elle soit.

Me voyant ainsi expedié pour ce qui estoit de la justice, j'allay aussi tost solliciter ce qui estoit de la faveur qu'on me vouloit faire. Chez Dom Luis j'appris que, pour mon passeport, il me falloit addresser à Fernando de Contreras, secretaire *del despacho universal.* Il suit tousjours la cour, et il estoit lors au Buen Retiro, où je le trouvay en la secretairie. C'est un homme de grande taille, qui a la veuë extremement courte, par où il paroist (comme tous ceux qui ont ce defaut) d'un abord un peu orgueilleux et rude. Il estoit occupé à signer et escrire, et me dit que *de la consulta avia subido al rey el mio negocio,* et qu'apres disner je pourrois retourner, et que je trouverois le tout prest. Je ne sçavois ce qu'il vouloit dire par son *subido de la consulta al rey;* mais m'estant enquis, je compris que toutes les affaires se resolvent au Conseil, et qu'apres on en envoye la resolution au roy, qui souvent ne s'y trouve pas, et on nomme cela *subir al rey,* estre portée au roy; de mesme que quand elle en revient, ils disent que *la consulta ha baxado,* que la consulte est descenduë.

L'apresdisnée je trouvay donc que *avia baxado la consulta* et que mon passeport avoit esté signé par sa Majesté; et parce que ceux qui ont veu ces expeditions m'asseurerent qu'il estoit le plus beau et le plus formel qu'on peut donner, je le coucheray icy. Il estoit en papier scellé, parce qu'il estoit expedié par le Conseil; estant au reste une raillerie la difficulté qu'on nous fit à Arcos sur le premier, de ce qu'il n'estoit pas en papier scellé, puisqu'on me dit icy que ceux qui viennent immediatement de sa Majesté, comme faisoit celuy-là, ne se donnent jamais en papier scellé, et qu'ils sont d'une faveur particuliere, passant comme des lettres de cachet. Celuy-cy doncques, qu'on trouva si magnifique, estoit en ces termes.

EL REY

My Capitan General de la Provincia de Guipuscoa, Alcalde de la ciudad de Fuenteravia, y mis Corregidores de la dicha Provincia, Señoria de Biscaya y quatro villas de la costa de la mar, Alcalde ordinario y Diputado General de l'acienda de Vittoria y qualesquier mis Juezes, y Justicias de todas las ciudades, villas y lugares que ay en estos mis Reinos y Señorias de Castilla, y en los de Arragon, Valencia y Navarra, Alcaldes de socas, y cosas vedadas, Desmeros, Advaneros, Cortasqueros, Guardas, y otras personas, que estan en la guarda de los puertos de mar, y passos de tierra de las partes referidas, y a cadauno y qualquier de vos, à quien esta mi Cedula fuere mostrada y lo en ella contenido toca en qualquier manera. Sabed que aviendo venido en esta Corte Francisco y Cornellio Aerssen Angelbert Ploos y el Señor de Brunel, gentilhombres olandeses, y dadoles Cedula mia despachada por el mi Consejo de Estado, paraque los dexassen passar libremente con 4 criados, 8 cavallos, y sus armas y vagaies por los puertos que quisiessen de mar y de tierra, d'estos mis Reynos, para volver a su pays he contendido las en hecho molestias y detenido los advaneros del puerto de Arcos ; siendo mi entencion y voluntad se les hiziesse todo agasajo y buen tratamiento, y assi os mando, que luego que esta mi Cedula os sea mostrada, los dexeis y consenteis passar con sus criados, ropa, dinero, armas, cavallos, cosas de olor y las de mas que llebassen por qualquier dessos puertos libremente, sin consentir, ny dar lugar, à que se abren, caten ni escudriñen las caxas, maletas y vaules en que fueren, ni pedirles derechos, ni otra cosa alguna, haziendoles todo buen tratamiento y agasajo con apercivimiento que los que no lo hizieren assi, seran castigados con todo rigor, y en caso que se les ayan llevado algunos derechos y dexado prendas por ellos se les buelvan y restituyan sin dilacion ninguna, pues assi combiene à mi servicio y à la satisfaction que se les deve dar del embaraço que en esto se les ha causado ; todo ello no embargante qualquier proibicion o vedamiento que aya en contrario ; que para en quanto a esso tocca y por esta vez dispenso, quedando en su fuerça, y vigor esta mi Cedula para en lo de mas

adelante y valga esta mi Cedula, aunque no vaya señalada de los de mi Consejo de Hacienda y contaduria mayor della. Fecha en Madrid à 24 de Junio de mil y seicientos y cinquenta y cinco años.

Yo el Rey.

Por mandado del Rey nuestro Señor.

Antonio Carnero.

Ce passeport, estant en papier scellé, n'avoit point d'autre sceau que la marque ordinaire, qui est au haut de chaque feuille, et celle sur laquelle il y a, couchées, les armes du roy, avec ces paroles à costé *para despacho del officio dos Mrs* et plus bas *Sello quarto, año de mil y seicientos y cinquenta cinco.*

En me le donnant, on me dit qu'il me faudroit un peu attendre pour la depesche d'Arragon : et on m'en apprit le sujet qui estoit que le roy, ayant commandé au Conseil de ce royaume là de m'expedier un passeport sous leur sceau, le dict Conseil s'en estoit excusé sur ce que ce n'estoit pas la coustume, mais que s'il plaisoit à sa Majesté, une lettre de cachet du vice-roy, que leur protonotaire souscriroit, feroit le mesme effet. On en apporta la response de ce Conseil au roy, comme il lavoit les mains pour se mettre à table ; et ce grand prince eut la bonté de signer sur le champ la lettre de cachet, afin que je pusse m'en retourner avec plus de diligence. Je ne pus pourtant l'avoir que le lendemain apres la tenuë du Conseil d'Arragon. Dom Christobal qui en avoit la copie me fit la faveur de me la donner ; elle estoit au duc de Monteleon, et en ces termes :

Illustrissimo Duque de Monteleon primo mi Lugarteniente y Capitan General, Francisco y Cornelio Aerssen Angelbert Ploos, y el Sr de Brunel, gentilhombres Olandeses, passan à Francia por esse reyno, con 4 criados, 8 cavallos en que van unos y otros sus armas, vagajes, y lleban dinero para su gasto y algunas cosas de olor, y porque holgaré mucho, que en esto y en qualesquieres

otras cosas que llevaren se les dé el passo libremente, y en caso que devan derechos sea con la maïor commodidad que se pudiere, os encargo que llameis al Arrendador General y se los signiffiqueis de mi parte, facilitando la materia quanto sea possible paraque si devieren derechos sea lo meno que vuiere lugar, enque quedaré servido, y tambien advertireys à los Ministros que convenga, por donde passaren que les assistan en quanto se les offreciere porque de no hazerlo me daré por desservido, y mandaré castigarles. Dado en el buen Retiro à 25 de Junio 1655.

Yo el Rey.

D. Mig. de Lanusa, Protonotario.

Il fallut qu'on me munist de cette lettre, parce que les passages d'Arragon sont encore plus fascheux que ceux de Castille, à cause que la moitié des droits qu'on y leve appartient au royaume, et que c'est un pays où le peuple est importun et insolent, et sur tout ceux qui servent à deux maistres, au roy et au royaume, et qui se targuent de la liberté de l'un, si le pouvoir de l'autre les lie. Aussi tost que nous vismes Dom Luis, il eut la bonté de nous offrir des lettres de sa part à ceux qui y ont le commandement, afin que par là il prevint les deplaisirs que nous y pourrions recevoir. Il nous en donna une pour le mesme viceroy, mais dont je n'ay pas la copie : il est vray qu'elle estoit au mesme sens que celle qu'il nous donna pour Dom Juan d'Austriche qui commande en Catalogne, sur ce que nous estions d'intention de veoir Barcelonne et cette province qui est si disputée par les deux couronnes. Elle estoit en ces termes :

Serenissimo Señor,

Francisco y Cornelio de Aerssen Angelbert Ploos, y el Señor de Brunel, gentilhombres olandeses, despues de aver visto esta Corte, buelven à su patria, tomando su camino por Çaragoça y essa

ciudad, y desseando yo que hallen buena acogida y passaje en todos los dominios de su Majestad no he podido excusar, el supplicar à V. A. como hago se sirva de honrarlos, y mandarles dar toda assistencia y favor en todo lo que se pudiere ofrecer, assi mientras se detuvieren ahi, como para continuar su viaje, que para mi serà de muy particular estimacion. Guarde Dios la Serenissima Persona de V. A. con las felicidades que desseo. De Madrid à 14 Junio 1655.

Don Luis Mendez de Haro.

Ayant receu la lettre de cachet, signée par le protonotaire du Conseil d'Arragon, pour partir le jour mesme, qui estoit le 25e du mois, il ne me restoit qu'à remercier ceux à qui je m'estois addressé pour avoir raison de ces insolens d'Arcos. Je fus aussi-tost chez Dom Luis, où toùs les Espagnols et les estrangers que j'y trouvay furent surpris d'apprendre que j'avois esté expedié en cinq jours sur une affaire pour laquelle ils m'avoient donné trois semaines ou un mois à exercer ma patience.

Dom Christobal me confirma de nouveau que son maistre avoit esté en colere de ce que ces coquins d'Arcos en avoient usé de la sorte, et qu'il luy avoit donné ordre que je ne partisse point sans qu'il me parlast ; surquoy il entra dans la chambre des audiences, et un moment apres me vint querir.

Je remerciay le mieux qu'il me fut possible cet obligeant favory de toutes les bontez qu'il avoit eues pour nous ; il y ajousta encore celle de m'offrir tout ce qui estoit en son pouvoir, en me priant d'asseurer Monsieur de la Platte que son maistre et luy estoient fort faschez de l'insolenee de ceux d'Arcos, et qu'on les feroit si bien chastier que nous aurions sujet d'en estre satisfaits. Je respondis à la civilité de ce premier ministre d'un si grand roy avec toutes sortes de respects, et m'estant retiré de mesme, je m'en allay au logis du

comte de Peñoranda, où ne l'ayant pas trouvé, et apprenant de son secretaire que je ne le pouvois veoir que sur les neuf ou dix heures du soir, je fus obligé de remettre mon depart au lendemain.

Comme il est un des plus occupez de cette cour, il donne cette heure pour l'expedition des affaires du Conseil des Indes dont il est president. Quand j'y àrrivay, il estoit en sa chambre, à signer diverses expeditions; et bien qu'il fust à demy deshabillé, ayant quitté la roupille, il me fit entrer, me confirma tout ce que m'avoit dit Dom Luis, et apres m'avoir fait offre de chevaux, d'argent et de tout ce dont je pourrois avoir affaire, il me pria de m'asseoir pendant qu'il escriroit une lettre à Monsieur de la Platte. Ayant quantité de monde à expedier, il se mit à signer quelques papiers qu'on luy presentoit, et dit à son secretaire au sens qu'il vouloit qu'on luy escrivist. Cependant il laissa un de ses parens aupres de moy pour m'entretenir, et un moment apres, il me donna luy mesme la lettre; et comme je luy faisois mes remerciements et prenois congé de luy, il m'embrassa deux fois et m'asseura que je luy ferois tort si, me pouvant servir en quelque chose de plus, je ne l'employois pas.

Je vous avoüe que la façon d'agir de cet homme me surprit et qu'elle est plus souple que ne le porte le naturel de la nation, qui sans doute se feroit autant aimer qu'elle l'est peu de la pluspart des estrangers, si elle avoit beaucoup de Dom Luis de Haro et de comtes de Peñoranda.

La lettre qu'il adressoit à Monsieur de la Platte estoit en ces termes.

Illustrissimo Señor,

Recivi la carta que vuestra Señoria me escrivio, sentiendo mucho la descomodidad que les han hecho padecer, y que hessos picaros ayan usado tan mal con unas personas de tanta condicion y obligaciones; mas espero que ellos experimentaran el deservicio

que han hecho en ello à su Majestad con las demostrationes que merece su poca atencion, y si de mi parte pudiere contribuir en algo à la satisfaction y servicio de vuestra Señoria lo haré en toda voluntad. Guarde Dios à vuestra Señoria como desseo. Madrid à 25 de Junio 1655.

Il y avoit ajousté ces mots de sa main avant que de la signer :

He sentido infinito el disgusto y incomodidad de vuestra Señoria, espero el que se le ha ocasionado lo pagara.

Conde de Peñaranda.

Comme l'alguazil et l'escrivain que je devois mener avec moy ne vouloient pas marcher de nuit ny aller en poste, il me fallut attendre le lendemain de me remettre en chemin et me resoudre à retourner en mule, qui est la monture ordinaire de ce pays. Je puis averer par experience que de la façon qu'on s'en sert elle est incommode ; car outre que pour aller viste ils vont tousjours le trot, on ne sçauroit dire combien la mauvaise bouche de ces bestes lasse et pese à la main, et quel tourment c'est, en une descente, de souffrir leur peu de jambe et leur paresse. Enfin, m'estant si bien monté avec une si venerable compagnie, je n'espargnay rien de ce qui pouvoit me rendre bien-tost à Arcos.

Nous y arrivasmes le 29 juin, et je trouvay Messieurs de la Platte et de Spyck desja avertis du succez de mon voyage : car ils venoient de recevoir une lettre que je leur avois escritte de Madrid, qui ne me devança de gueres. Je portay d'abord l'alguazil et l'escrivain à executer leur commission. L'alcalde s'en trouva fort estonné, et se targuant de ce qu'il estoit chevalier de S. Jacques, il refusa d'obeir, parce qu'il n'y avoit point de mandement du Conseil des Ordres.

L'alguazil, qui n'estoit pas un alguazil commun, mais un du premier ordre de la Barre, estant *alguazil de Corte* luy fit di-

verses sommations de le suivre à Madrid : mais il n'y voulut obeir, dont il prit acte, nous disant qu'il ne le pouvoit contraindre, parce que cette place estant au duc de Medina Celi, il n'y avoit point de corregidor par dessus luy qui luy peut donner main forte ; mais qu'il se ruinoit, et qu'il ne doutoit point qu'on ne le renvoyast avec un *alcalde de Corte* et d'autres alguazils pour le mener pieds et mains liez en prison de Madrid.

Nous avons appris depuis qu'afin d'eviter sa peine asseurée (car la justice ne pardonne point en Espagne) il y estoit allé pour s'excuser et obtenir son pardon ; mais qu'il a esté pris et puny comme il le meritoit pour sa rebellion et ses actes de voleur public.

Les autres officiers de la doüane, voyant l'insolence de leur protecteur sur le point d'estre rudement punie, estoient aussi souples et civils qu'ils avoient esté arrogans. Ils nous rendirent toutes nos hardes sans rien pretendre, et ceux qui auparavant vouloient nostre despoüille, et qui nous avoient tant menacé de payer tous les frais et toutes les escritures qu'ils faisoient, ne souhaitoient rien tant que de nous voir esloignez avec la proye que nous avions garentie de tomber en leurs filets.

Nous avions aussi tant d'impatience de n'estre plus parmy ces canailles, que nous nous contentasmes de les recommander à cette autre sorte de harpies qui ne laschent gueres ce qu'une fois elles serrent, et de leur abandonner tous les depens et dommages que nous pouvions pretendre, afin de les encourager encore plus à nostre vengeance.

CHAPITRE XXXIII

Nous montasmes à cheval pour aller coucher à Heriza, premiere ville dans l'Arragon. Au sortir des montagnes où Arcos est enfermée, nous trouvasmes d'assez jolies vallées ; et

sur le soir du 29 juin nous entrasmes à Heriza qui est une villette assez forte pour le pays.

Le lendemain nous fusmes disner à Texa qui n'a rien de remarquable, et coucher à Calataud qui est une des principales villes de tout l'Arragon : aussi est elle située au bout d'une vallée fort fertile. Je n'y ay rien veu de considerable, si l'on ne compte pour quelque chose que j'y ay appris que c'estoit le lieu de naissance et de la demeure de Lorenzo Gracian Infanzon.

C'est un escrivain de ce temps fort renommé parmy les Espagnols. Il a mis au jour divers petits traitez de politique et de morale ; et entre ses ouvrages, il y en a un qu'il intitule le *Criticon,* dont il n'y a que deux parties imprimées où, suivant les âges des hommes, il fait une espece de satyre de tout le monde assez ingenieuse, à l'imitation de Barclay en son *Euphormion.* En cette piece son stile est bien different de celuy de ses petits traitez où il est si concis, si rompu et si estrangement coupé, qu'il semble qu'il ait pris l'obscurité à tasche : aussi le lecteur a besoin d'en deviner le sens et souvent, quand il a compris, il trouve qu'il s'est estudié à faire une enigme d'une chose fort commune. Seneque et Tacite n'ont rien entendu en cette façon d'escrire aupres de luy ; et si l'on dit du premier que son stile est du sable sans chaux et que celuy du second est si mysterieux qu'il contient plus qu'il n'exprime, on peut asseurer que celuy de Gracian a si peu de liaison en ses periodes et tant de restriction en ses paroles, que sa pensée y est comme un diamant mal taillé et mal enchassé dont le feu et le brillant ne paroist qu'à demy et fait tort de plus de la moitié du prix à une si belle production.

Il y a un autre sçavant en ce mesme royaume qui affecte comme luy d'encherir sur l'ancien laconisme, et qui se nomme Dom Vincencio Juan de Lastanosa. C'est par son moyen que la plus part des ouvrages de Gracian sont imprimés ; aussi y a-il grande amitié entr'eux, et l'on veoit un livre publié par

Lastanosa qui n'est qu'un recueil des sentences et aphorismes politiques et moraux qui se trouvent dans les ouvrages de Gracian. Ce Lastanosa passe pour un des plus curieux de toute l'Espagne. Il se tient à Huesca, seconde ville de l'Arragon, où l'on dit qu'il a dressé un cabinet qui est un agreable theatre de l'antiquité grecque et romaine. On y voit quantité de statuës, de pierres anciennes, de vases, d'urnes, de lames, de camayeux et un ramas de monnoyes du vieux temps, de medailles et d'anneaux. Aussi s'est-il si fort estudié sur toutes ces antiquailles, qu'il en a tiré un livre des anciennes monnoyes d'Espagne, qui passe pour exquis sur ce sujet et rare en ses remarques.

Le premier de juillet, ayant disné à Ofrano, nous fusmes coucher à Almunia qui est un bourg tres bien situé dans une agreable plaine et dont les avenuës sont belles, de quelque costé qu'on les regarde. Nous n'avions de là à Saragosse que neuf lieuës et nostre dessein estoit d'aller le lendemain disner à la Muela et d'y arriver avant la grande chaleur. Mais par malheur nous manquasmes le chemin et nous trouvasmes une grande plaine qui n'a ny eau, ny arbre, ny maison, et qui s'estend jusques à Saragosse, sans qu'on ait moyen de s'y rafraischir ny de se soustraire aux rayons du soleil, cinq ou six lieuës durant.

Ce jour là ne fut pas extremement chaud, ce qui nous sauva d'une grande souffrance : ce n'est pas qu'il n'y eust quelqu'un de la compagnie qui se chagrinast avec excez d'avoir à faire cette longue traite sans debrider et qui s'en plaignit autant que s'il eut eu à traverser les sables de la Lybie. Mais où il n'y a point de remede on a beau s'inquieter, il faut prendre patience, et avant qu'elle fust à bout, nous trouvasmes à une demie lieuë de la ville un ruisseau où chacun mit pied à terre pour en boire, et comme à la bonne faim rien n'est trop dur, la grande soif qu'on avoit fit que cette eau, qui n'est pas la meilleure du monde, fut bue avec delices.

Nous arrivasmes enfin à Saragosse, qui est la capitale de l'Arragon, située en une plaine d'assez grande estenduë. Elle est separée en deux par l'Ebre, mais la plus grande partie est du costé où nous abordions.

Avant que d'arriver à la poste, on trouve un vieil chasteau qu'on nomme Aljaferia. On nous dit que ç'avoit esté le palais des anciens roys et qu'à present c'estoit celuy de l'Inquisition. A l'entrée, nous rencontrasmes quelques gardes de doüanier qui, voyant que nous ne portions rien, ne nous arresterent pas longtemps, sur tout quand il sceurent que les valets venoient apres nous, et qu'ils avoient les hardes. Nous leur dismes de les advertir que nous allions à la place de la Virgen del Pilar et qu'ils apprendroient nostre logis chez Remondon.

C'estoit l'un des marchands pour qui nous avions des lettres de credit, où nous fusmes mettre pied à terre. Nous le trouvasmes à table, et il nous fit boire frais et d'assez bon vin qui nous rendit un peu de la vigueur que la longue traite et la grande chaleur nous avoient ostée. Apres nous avoir ainsi refaits, il nous mena à la meilleure posada de la ville, où nous eusmes une fort belle chambre et assez fraische; et pour empescher qu'à la douane ou n'arrestast nos valets et nos valises où elles devoient de necessité estre portées, il fut parler à l'arrendador general, et luy montra nos passeports : cela l'obligea d'en user civilement, et dès que l'on les amena à son bureau, il nous les renvoya.

Nous demeurasmes tout ce jour là à nous delasser de la fatigue qui nous avoit esté redoublée pour avoir manqué la disnée à la Muela. Quelques-uns de nous se mirent au lict pour reprendre leurs esprits; les autres se contenterent de se depoüiller et de changer de linge pour se rafraischir.

Le sieur de Guntistin qui arriva le dernier estoit le plus alteré de tous, bien qu'il n'en fust pas le plus abbattu; aussi demeura-t-il debout, mais il but au commencement tant d'eau et apres tant de vin pour en corriger la crudité, qu'enfin il se

sentit incommodé. Il est vray qu'outre qu'il travailla tout à coup à esteindre sa soif, il se tint longtemps debraillé et presque tout nud dans le logis; mesmes comme nous estions sur le bord de l'Ebre qui passoit derriere l'hostellerie où nous estions logés et que de ce beau quay nous humions un petit vent frais qui souffloit le long de cette riviere, il nous y vint trouver sans pourpoint et en pantoufles. Le lendemain il fut saisi d'une fievre qui luy dura cinq ou six jours : ce qui fit que nous en restasmes dix en cette ville.

Le jour d'apres nostre arrivée, nous fusmes veoir le duc de Monteleon, viceroy de ce royaume. C'est un des principaux seigneurs de Naples qui, dans les dernieres revolutions de cette ville, devint suspect aux Espagnols, bien qu'aux premieres il les eust utilement servys. Pour se guerir de la jalousie qu'il leur donnoit, ils l'ont faict venir en Espagne, et pour couvrir leur defiance, ils l'ont faict viceroy d'Arragon. C'est un employ fort honorable, mais fort peu lucratif, car il n'a gueres du roy et moins encore du royaume; aussi n'y a-t-il aucun esclat en sa maison.

Comme nous luy eusmes rendu la lettre du roy et celle de Dom Luis, il les leut en nostre presence et nous fit offre de tout ce qui dependoit de luy. Il ne nous parut pas d'un esprit fort sublime, soit que les afflictions qu'il a de se veoir ainsi traité par les Espagnols le luy ayent ruiné, soit qu'il en cache une partie, de peur qu'il ne luy nuise de le montrer tout entier.

Outre le viceroy dont la charge ne dure que trois ans, il y a un gouverneur de la ville ou plustost du pays. Il a son office à vie, mais il n'y a point icy de charge qui esgale en authorité celle du chef de la justice.

CHAPITRE XXXIV

Pour demonstrer que c'est luy qui doit faire justice en tout et par dessus tous : tellement qu'il juge du roy et du royaume, des sujets, de la loy et des privileges ; mais pour mieux entendre cecy et ce que je remarqueray plus bas touchant une grande conteste que nous avons trouvée icy entre les puissances souveraines, il est necessaire que je marque ce que l'on m'a appris de plus des droits de ce royaume qui, à la verité, sont beaux.

Après l'entrée des Maures en Espagne, par le tort que fit le roy Dom Rodrigue au comte Dom Julian, en la personne de sa fille qu'il viola, nommée la Cava, l'Arragon fut la premiere province qui se redima du joug de ces infideles et qui, trouvant la memoire et la race de ses anciens roys tout à fait esteinte, se reconquit à soy-mesme et par soy-mesme, sans reconnoistre aucun superieur en terre.

Mais pour n'estre pas un corps sans teste, et vivre plus en repos et avec plus de fermeté en leur nouvelle liberté, les Arragonois de ce temps là delibererent de se choisir un roy. Ils jetterent les yeux sur un gentil-homme particulier, nommé Garcia Ximenes. Il est vray qu'ils en firent plustost leur prince ou pretendant à leur gouvernement que leur souverain ; et qu'à l'imitation des Spartiates, ils lierent si fort son pouvoir, que celuy de Theopompus ne le fut pas davantage par le Conseil des Ephores, que celuy de ce roy par les loix qu'ils luy imposerent, qu'ils nommerent *Fueros*, et sans l'observation desquelles il n'avoit point d'authorité sur eux.

Et comme il est facile de violenter les loix les plus fondamentales d'un estat quand il s'agit de regner, s'il n'y a personne qui, au peril de sa teste, soit obligé de veiller à leur

conservation, ils establirent *el Justicia*, ou magistrat souverain, dont je viens de parler ; et afin qu'il ne craignist rien en faisant sa charge avec vigueur, ils ordonnerent qu'il ne pourroit estre condamné, ny en sa personne, ny en ses biens, pour quelque cas que ce fust, qu'en l'Assemblée complete des Estats, c'est-à-dire du royaume et du roy, qu'on nomme *las Cortes*.

Apres avoir ainsi bridé celuy qu'ils vouloient choisir pour leur roy, ils firent une loy qu'ils nommerent de la *Union*, qui portoit qu'aussi-tost que les roys violeroient leurs privileges, ils pourroient en choisir un autre, encore qu'il fust payen ; et qu'en cas que le roy fist tort à aucun subject ou vassal, ou qu'il violast quelques privileges, les nobles et les riches hommes du royaume pourroient s'assembler et deffendre et empescher qu'on ne luy payast aucune rente, jusques à ce que le grevé fust dedommagé et le privilege restably en sa force.

Ils establirent pour conservateur de cette ordonnance et de plusieurs autres *el Justicia*, comme je viens de le dire, et afin qu'il eust plus d'authorité, ils voulurent qu'estant eslevé sur un siege et ayant le chappeau sur la teste, le roy, sans chappeau et à genoux devant luy, jurast leurs privileges entre ses mains ; apres quoy ils le recogneurent pour leur roy : mais d'une estrange façon, car au lieu de lui promettre fidelité, ils luy disoient : « Nous qui valons autant que vous, vous faisons nostre roy et seigneur, à condition que vous garderez nos privileges et franchises ; autrement non. » Les termes espagnols sont ceux-cy : *Nos que valemos tanto como vos, os hazemos nuestro rey y señor, con tal que guardeis nuestros fueros y libertades ; si no, no.*

Cette vile façon de reconnoistre un roy deplut tellement au roy dom Pedro, surnommé *del Puñal*, que par prieres, par brigues, et en offrant d'autres privileges en recompense de celuy-cy, il la fit abolir à une assemblée d'Estats ; et dès qu'il eut le parchemin où estoit escrite cette loi, il tira son poignard,

et en se coupant la main volontairement, il dit qu'une loy qui portoit que les vassaux pourroient elire leur roy devoit s'effacer avec le sang du roy : *Tal fuerça de poder eligir rey los vassallos, sangre del rey avia de costar;* ce sont les paroles qu'on dict qu'il prononça; depuis il fut nommé *el rey don Pedro del Puñal.* On veoit sa statuë à la sale de la Deputation à Saragosse, où il tient le poignard en une main et le privilege en l'autre, et où est marqué le coup qu'il s'en donna en celle-cy.

Outre ces privileges dont je viens de parler, et dont la plus-part a esté mal observée par les derniers roys, ils en establirent un qui est encore aujourd'huy dans sa force; on le nomme la loy de la Manifestation. Elle consiste en ce que chaque subject qui se sentira grevé en sa personne ou en ses biens par quelque jurisdiction que ce soit, s'en pourra plaindre devant *el Justicia* qui sera obligé, après une exacte inquisition, de faire punir le juge qui a mal jugé.

Cette ville est à present toute en murmure parce que l'on veut violer cette loy. Il y a des juges qui ont esté accusez pour un arrest qu'ils ont donné contre une personne qui se croit grevée; et suivant les formes, elle a consigné cinq cens escus, et s'est plaint de ses deux juges au Tribunal del Justicia. Le roy, le viceroy, le gouverneur et quelques autres, qui taschent d'augmenter l'authorité du prince et d'amoindrir celle du royaume, ont pris ces juges en leur protection.

La partie grevée, voyant qu'elle ne peut avoir raison du tort qu'elle pretend luy avoir esté fait, et à la loy, a eu recours à *las Cortes*, ou Estats du royaume qui, non obstant que les Inquisiteurs favorisassent ces juges, luy ont donné des commissaires qu'on nomme icy *Iudicantes.*

Ce sont neuf personnes, qu'on tire des quatre corps de l'Arragon, c'est à dire des grands-nobles, qu'on nomme *señores*, des ecclesiastiques, de la petite noblesse qu'on nomme *hidalgos* ou *cavalleros* et des communautez qu'on nomme

universitades. Du premier corps, on en prend trois, et de chacun des autres, deux. On choisit les moins lettrez pour juges de ces gens de robbe, soit afin qu'ils le fassent avec moins de faveur, soit que la raison qu'on en donne soit veritable, à sçavoir que la loy doit estre si claire, que le paysan mesme, et l'homme le plus ignorant puissent juger de son equité.

Ces neuf commissaires condamnerent les juges comme n'ayant pas fait justice, et ordonnerent qu'ils seroient exilez et que leurs biens seroient confisquez. Cette sentence fit grand bruit. Le viceroy et le gouverneur, par ordre de la cour, firent tout ce qu'ils purent pour empescher l'execution ; le roy mesme en escrivit au Justicia. La dessus, le peuple s'est reveillé et l'on n'entend parler icy que de menaces si l'on n'execute la sentence.

Les paysans viennent en foule à la ville et ne s'entretiennent que du tort que l'on veut faire à leurs privileges. De peur qu'en poussant les affaires à l'extremité on ne meist tout en combustion, en un temps où la guerre de Catalogne rend encore plus hardis les Arragonnais, le viceroy et les autres fauteurs des juges, sans presser si à contre temps la volonté du roy, ont souffert qu'on mist hors de leurs charges et de la ville ces deux juges iniques et qu'on ait confisqué leurs biens : que s'il en estoit par tout de mesme, on ne verroit pas tant d'arrests donnés selon la faveur, la passion et l'interest des juges, plustost que selon la loy et l'equité, qui ne peut estre connuë qu'en ce seul endroit de l'Europe, où on dit que les juges tremblent quand ils doivent prononcer un arrest, craignant que ce ne soit souvent le leur, ou celuy de leur mort ou de leur ruine, s'ils y commettent la moindre malice ou la moindre erreur.

Cependant la justice ne laisse pas d'y estre souveraine ; car, encore qu'on punisse le juge qui a failly, l'arrest qu'il a prononcé, quoy qu'inique, demeure en son entier ; tellement que

celuy qui accuse son juge n'a que le plaisir de se vanger en faisant plus pour le public que pour soy-mesme, car par là il asseure le droit de tout le peuple en poursuivant celuy qui luy a fait injustice et reveille l'attention des autres juges à bien faire leurs charges. S'il a accusé son juge à tort, il ne perd que les cinq cens escus qu'il a consignez : et si l'on trouve qu'il ait eu raison de se plaindre, on ne luy rend gueres plus que les cinq cens escus consignez, qui se prennent en ce cas sur les biens du juge inique. Par l'exil de ces deux juges, nous vismes dissiper l'apprehension des troubles en laquelle on estoit à Saragosse.

CHAPITRE XXXV

Si nous eussions resté plus longtemps à Saragosse, nous eussions veu une ceremonie qu'on y observe en decolant les meurtriers et les assassins ; car on y tranche la teste par devant à ceux qui ont tué leur homme par devant, mais à ceux qui l'ont tué par derriere, on la coupe de mesme : qui est une coustume qui n'a pour but que de faire connoistre s'il a procedé en traistre ou en vaillant homme ; car il n'y a point de doute que le coup du bourreau qui vient par derriere est moins cruel que celuy qui vient par devant, et qu'on le devroit plustost donner à celuy qui a tué le plus genereusement.

Durant nostre sejour en cette ville, nous avons receu mille civilitez de Dom Pedro Miranda. Il est natif d'Oleron en Bearn et est un des plus riches banquiers de cette ville. Il avoit ordre de nous fournir de l'argent ; et bien que nous n'en eussions pas besoin, il nous rendit toute sorte de services et de bons offices, nous envoyant tous les jours son carrosse et venant souvent luy-mesme nous tenir compagnie et nous conduire en tous les endroits les plus remarquables de cette ville

Il nous mena dans un couvent où il y a un saint ou une sainte fort estimée pour les miracles, mais je n'y vis rien de merveilleux qu'une lampe qui brule tousjours, et où il y a de la mesme huile qu'aux autres, sans que pourtant elle jette jamais de fumée qui noircisse : en effet l'endroit où elle est et l'argent qui l'accompagne n'en sont point teints, et l'on me fit tenir la main au dessus de sa flamme, que je retiray de mesme que je l'y avois portée, sans estre ny noircie, ny humide, ny puante ; ce qui me fait croire que l'on se sert d'un autre coton que de l'ordinaire ; ce qui me semble plus apparent que ce qu'en dit la populace, qui rapporte cette petite particularité à la vertu des reliques du saint ou de la sainte. Ils ont de plus en cette ville une image pour laquelle ils ont une grande veneration. Elle est en l'eglise de la Vierge del Pilar.

Les bastimens sont icy assez grands et hauts, et, pour le general, ont quelque chose de plus beau que ceux de Madrid. Il y a une ruë large, longue et fort belle, où l'on fait le Cours de mesme qu'à la Calle Mayor de Madrid. Il est vray que son propre lieu est sur le bord de l'Ebre, de mesme qu'à Madrid le Prado ; mais en celuy-cy on voit plus de carrosses, et attelés de plus belles mules que sur le quay : ce n'est pas qu'il n'y ait assez de gens de condition, mais où il n'y a point de cour, il n'y a pas grande pompe. La maison qui est la plus remarquable est celle du duc de Villa Hermosa, qui se dict de celle des vieux rois d'Arragon : aussi pretend-il à la couronne et croit que ceux qui en jouissent luy font tort.

A parler en general de l'humeur des Arragonois, ils ont sans doute autant d'orgueil que les Castillans, et s'estiment plus qu'eux et que toutes les nations d'Espagne : aussi peut-on dire qu'il n'y en a gueres dont ils ne surpassent l'esprit. Leur terroir est peu fertile, et hors quelques vallées où l'on conduict de l'eau de l'Ebre par des canaux pour en oster la secheresse, le reste n'est que sable, bruyere ou rochers ; tellement qu'à peine y croist-il du bled pour les nourrir.

Mais si ce pays n'est pas abondant en denrées, il n'a jamais manqué de grands hommes, et depuis leur premier roy jusques à Ferdinand, ils n'en comptent pas un qui, par son esprit ou par sa valeur, ne se soit rendu considerable à ses voisins.

Le dernier sur tout a esté un prodige en l'art de regner. Sa grande ambition s'accordant mal avec les bornes de son petit royaume, il entreprit de les changer, et les porta si avant, que des Pyrenées il les estendit jusques au destroit de Gibraltar. Ces succez et quelques autres luy firent dresser le plan d'une monarchie universelle, dont on accuse ses successeurs de garder le secret et la tablature qu'il en donna des lors à son petit-fils, qui devoit estre heritier de tant de provinces, et unir en sa personne tant de puissances qui, seules, avoient esté formidables à leurs voisins, outre les richesses d'un nouveau monde qu'il luy laissa en partage pour en faciliter l'entreprise, et l'aider à establir un empire si vaste qu'il n'y en eust jamais eu d'esgal.

Je sçay qu'il est des curieux qui jugent que c'est l'accuser d'une chimere que de dire qu'il a eu cette pensée, mais ce fameux Arragonnois qui vient de nous donner un tableau racourcy de sa politique, en parle en ce sens, *Parecieronle à Ferdinando estrechos sus hereditarios reynos de Aragon para sus dilatados desseos y assi anhelo siempre à la grandeza y anchura de Castilla y de ally à la monarquia de toda España y aun à la universal de entrambos Mundos*; c'est-à-dire que les vastes desseins de Ferdinand se trouverent trop à l'estroit en ses royaumes hereditaires d'Arragon, pour qu'il n'aspirast à l'estenduë de la Castille, en suite à la monarchie de toute l'Espagne, et enfin à l'universelle des deux Mondes.

Ce n'est pas qu'il fut grand capitaine, et que cette ambition luy vint d'un excez de courage; aussi vescut-il en un temps où l'esprit faisoit plus que la vaillance. Il eut à contrebalancer la politique d'un Louys XI, la fourbe d'un Alexandre VI, la finesse d'un Louys le More, la vigilance d'un Henry VIII et la

prudence d'un Maximilian I. Il mit toute leur dissimulation et toute leur sagesse en un si bon creuset, qu'il en separa le solide d'avec la fumée, qu'il en vit le fort et le foible, et en sceut tirer un establissement pour luy et ses successeurs : qui faisoit à bon droict dire à Philippe second lors qu'il voyoit son portrait : A celuy-cy nous devons tout.

S'il ne leur peut laisser un grand project aussy advancé qu'il l'eust souhaitté, il leur laissa le titre d'*Universal*, avec le secret de ne paroistre catholiques en leur foy que pour le devenir en leur puissance.

Aussy la pluspart des escrivains espagnols se perdent dès qu'ils commencent à parler de la grandeur de leurs roys; et il y en a qui en sont presque venus à l'impieté, en traitant de suranné le titre que Dieu prend de Dieu d'Abraham d'Isaac et de Jacob, et en voulant que soubz la nouvelle loy il prenne celuy de Dieu d'Autriche, de Dieu de Rodolphe, de Philippe et de Ferdinand. *Casa,* dit un autheur moderne, *que la escogio Dios en la ley de gracia, assi como la de Abraham en la escrita, para llamarse Dios de Austria, Dios de Rodolpho, de Philippe y de Ferdinando.*

Mais pour revenir à ce peuple parmy lequel nasquit ce prince si adroit et que les politiques joignent à Tibere et à Louys XI pour une troisiesme idole de leur raison d'Estat, j'adjousteray qu'il n'est gueres hospitalier ny amateur de l'estranger. Son humeur altiere n'est pas temperée de tant de bonté que celle des Castillans; aussi est-ce de cette province qu'il s'epand jusques dans la Castille quelques voleurs, qu'on nomme *vandoleros*, et qui rendent bien souvent les grands chemins peu seurs : ce qui vient peut-estre de ce qu'ayant la guerre en son voisinage, ses habitans s'adonnent plus aux armes que ceux des autres parties de l'Espagne, mesme la noblesse se picque d'une bravoure effective et qui passe jusques à desguesner l'espée pour le service de son roy.

Ce n'est pas qu'elle n'y apporte la rodemontade naturelle à

la nation, car on m'a raconté qu'un jeune gentil-homme s'estant monté le mieux qu'il avoit peu pour aller en Catalogne faire une campagne, s'amusa avant que de partir à passer plus d'un mois par Saragosse, tantost sur un cheval et tantost sur un autre ; et dès qu'il rencontroit quelqu'un qui loüoit ses chevaux, son addresse ou ses armes, il luy demandoit si avec de telles aydes et un bras comme le sien, il ne croyoit pas qu'il y avoit moyen d'arracher les dents aux François. Dès qu'il fut en Catalogne, il trouva occasion de faire paroistre son cœur, mais il y fut assez malheureux pour y recevoir d'abord un coup au bras et un autre à la jambe, qui l'ont estropié : à present on le nomme l'arracheur de dents, *el sacador de muelas*.

Cependant si cette guerre a causé quelque incommodité au royaume, elle l'a rendu plus pecunieux : car le passage des troupes et l'amas des munitions ont fait rouler l'argent du roy par ses principales villes; et comme il a des privileges particuliers, et qu'il ne se mesnage pas selon les ordres de la cour, mais à sa mode, nonobstant la guerre avec la France, il a tousjours maintenu le commerce libre au delà des montagnes, et les marchands d'Oleron, de Thoulouse et des autres endroits du Bearn et du Languedoc, vont et viennent fort librement à Saragosse et en tous ces quartiers cy. Mesme la pluspart des banquiers de Saragosse sont de ces pays-là. Il est vray qu'il faut qu'ils prennent bien garde à ne rien dire ny faire qui donne le moindre pretexte à mettre la main sur eux, car comme on sçait qu'il sont accommodez, il est certain que la justice les regarde comme une bonne curée et dont elle ne seroit pas faschée de se graisser les doigts.

Pedro Miranda est un des plus apparens et des plus appuyez, parce qu'il a espousé une femme du pays tres bien apparentée. C'est un des plus curieux de tous. A tous les ordinaires il reçoit les gazettes de Paris et d'autres advis escrits à la main, mais il ne les communique qu'à ses amis particuliers.

Il nous a raconté que, lors du siege d'Arras, il vint un ordre

de Madrid au magistrat de cette ville de faire des preparatifs pour une grande rejoüyssance, sur la prise d'une telle place et de telle importance. Comme on ne doutoit point qu'on n'apprist au premier jour qu'elle seroit rendue, on fist travailler à des eschaffaux pour une feste de taureaux. A peine la moitié en estoit dressée, que par une lettre particuliere Miranda apprist qu'Arras avoit esté secouru : n'osant publier une si mauvaise nouvelle, il voyoit avec admiration continuer cet ouvrage, ne pouvant s'imaginer que le viceroy et les principaux de la ville n'eussent eu advis aussy bien que luy, et qu'on s'estoit preparé à chanter le triomphe avant la victoire.

A quelques jours de là, et comme tout estoit prest pour la feste, le viceroy reçut une lettre de Madrid que le siege d'Arras n'avoit point reussy ; aussi-tost il mande le gouverneur et le magistrat de la ville, et leur fait voir ce qu'on leur en escrivoit. Ils en furent fort surpris, et pour s'en mieux esclaircir, ils manderent sur le champ Miranda qui leur confessa qu'outre qu'un de ses correspondans de Paris le luy avoit escrit, il y avoit plus de huict jours, il venoit de recevoir avec les gazettes un imprimé qui en disoit les particularitez. La dessus, l'un de ces Messieurs se mit en colere contre luy et voulut presque le maltraiter de ce que, sçachant ce mauvais succez, il ne les en avoit pas avertis afin qu'ils ne fissent pas une depense inutile et qu'ils ne fussent pas mocquez du peuple, le menassant qu'il luy feroit payer les quatre ou cinq mille livres qu'il en coustoit à la ville.

Le viceroy qui est plus moderé appaisa la colère de cet homme, et fit retirer Miranda, sans que jamais on luy en ait plus parlé. Cependant le peuple vit abbattre les eschaffaux qu'on avoit dressés pour la feste avec plus de tristesse de se veoir privé de ce divertissement que de ce que l'on n'avoit pas reconquis Arras.

CHAPITRE XXXVI

Apres que nous eusmes sejourné huict jours à Saragosse et que nous fusmes resolus de rentrer en France par la Navarre, plustost que par la Catalogne où l'on disoit que l'on ne pouvoit voyager ny seurement ny commodement, nous fusmes prendre congé du duc de Monteleon qui nous donna une lettre pour le comte de S. Estevan, viceroy de Navarre. Le 10 de juillet, jour de nostre depart, nous fusmes coucher à Alagon qui n'est qu'un chetif village. Un commis de Miranda, nommé Bertrand, qui estoit de S. Jean Pied de Port, nous servit de guide en ce voyage, car son maistre ayant à envoyer un homme à Bayonne pour quelques affaires, eut la bonté de le faire partir à mesme temps que nous afin qu'il nous conduisist par tout ce pays-là, dont il connoist parfaitement les routes, parce qu'il y fait toutes les années deux ou trois voyages.

Le 21 de juillet, nous eusmes en nostre compagnie un Espagnol qui estoit homme d'esprit et de bonne chere à la mode du pays. Il voyageoit en un plaisant equipage. Il avoit selon la coustume à l'endroit du pomeau de la selle de sa mule sa valise ou porte-manteau sur lequel il s'appuyoit. Contre les deux arçons et à ses cuisses pendoit son bissac de mangeaille; et sur le poitrail de son cheval estoient attachez, en guise de custodes, deux fourreaux de cuir bouilly où, au lieu d'armes, il avoit des bouteilles de vin qui se rafraichissoient par la glace qu'il y mettoit lorsqu'il les remplissoit; c'est pour cette raison qu'on nomme ces estuits de cuir-bouilly, *refreadores*.

A chaque lieuë ou demy lieue, il tiroit une bouteille et nous invitoit fort civilement à nous rafraischir de son vin; nous en excusant, il prenoit Bertrand pour compagnon de sa des-

bauche, qui y estoit mieux accoustumé que nous. Dans l'entretien, il nous fit mille contes assez jolis, mais il ne me ressouvient que de trois galanteries du duc d'Ossone, dont il nous parla, en nous representant l'humeur de cet enjoüé viceroy de Naples qui a esté si fameux pour la gentilesse de son esprit et pour sa bizarrerie.

Il nous dict qu'une fois, pour se vanger d'une veufve qui luy avoit esté un peu cruelle, et qu'il sçavoit pourtant ne l'estre pas à tout le monde, il fit epier sa maison, une nuict, et un certain moine qu'il soupçonnoit estre fort bien avec elle, et qu'on l'asseuroit estre toute la consolation de son veufvage. Il vint avec ses gardes, fit entourer la maison, et fit commandement qu'on luy en ouvrist la porte; disant qu'il importoit au service du roy qu'elle fust visitée. Il pressa si fort les valets de la dame, que sans l'en avertir ils luy ouvrirent la porte. L'ayant trouvée avec le moine à une heure comme celle là, il s'amusa le reste de la nuit à l'en railler, et sur les huict heures du matin il fit prendre en croupe ce pauvre moine honteux à un cavalier, et commanda qu'un trompette allast devant, et qu'il s'arretast à chaque carrefour où, après avoit sonné de sa trompette, il montreroit le moine et crieroit : « Qui a besoin d'un moine consolateur des veufves s'adresse à ce cavalier, il l'en accommodera ; » et apres, qu'on allast de couvent en couvent demander qui avoit perdu un moine, et qu'ayant trouvé le sien, on le rendist à l'abbé, le priant que quand il s'iroit coucher, il prist la clef de la cellule de peur qu'il ne s'egarast une autre fois.

Le second trait de ces galanteries qu'il nous raconta fut qu'ayant vis à vis de son logis un marchand fort riche et fort avare qu'il voyoit tousjours de son cabinet, qui regardoit sur la mer, aller à ses commoditez, qui avoient leur descharge sur le mesme lieu, avec des coquilles de moules ou d'huistres à la main, il envoya un jour prendre à credit chez luy trois ou quatre pieces de la plus belle batiste. Dès qu'il les eut, il les

fist porter à la vicereyne et la pria de les luy faire couper en petits morceaux quarrés et larges de quatre doigts, et de les luy renvoyer apres en sa chambre. Quand il les eut, il appella son maistre d'hostel et luy commanda de mettre toutes ces pieces dans ses plus beaux bassins d'argent, en signe de magnifique regale, de les faire porter par ses pages chez ce marchand, de les y conduire, et de luy tesmoigner qu'en reconnoissance de tant de bons services qu'il avoit rendus à son Excellence, elle luy envoyoit ce present ; et qu'apres ce compliment, il mist les bassins sur la table, en se retirant incontinent, et que si le marchand luy offroit quelque gratification, il eust à la recevoir.

Il ne manqua point de s'acquitter dignement de sa charge, et le marchand, surpris de cet honneur, voulant paroistre liberal, luy coula aussitost quelques pistoles en la main, qu'il receut avec moins de refus qu'un medecin, disant qu'on envervoit querir les plats quand il les auroit vuidez. Le marchand qui l'avoit accompagné remonte tout glorieux d'avoir esté regallé par le viceroy, et tout empressé de veoir ce qu'il luy avoit envoyé ; mais il fut bien surpris de ne trouver en tant de plats que des morceaux de linge, et quand il pensoit à l'argent qu'il avoit donné au maistre d'hostel, à peine pouvoit-il s'empescher d'entrer en desespoir.

Comme il estoit en sa cuisante affliction, les pages vinrent querir les plats, qu'il rendit sans rien tesmoigner du traict qu'on venoit de luy jouër, de peur de le faire esclater, et d'estre hautement mocqué, apres avoir esté si vilainement trompé. Le viceroy, de son costé, attendant la fin de son jeu, ne fit semblant de rien, commandant à son maistre d'hostel d'en user de mesme.

A quelque temps de là, cet avaricieux marchand, qui ne vouloit pas perdre le prix de ses toiles, en fut demander le paiement. On luy dict qu'on les luy avoit renvoyées ; surquoy le marchand s'en va à son Excellence, et se plaint de son

monde, qui ayant pris des toiles chez luy pour son service, le vouloit frauder du payement. Le duc en riant dit que ç'avoit esté pour le sien, et qu'on les luy avoit renvoyé sans luy demander la façon de tant de petits mouchoirs qui valoient mieux que les coquilles de moules ou d'huistres. Alors il fut hué de tous ceux qui connoissoient le personnage, et il se retira si confus et si honteux, que le viceroy ne le vit plus au lieu d'où il luy avoit donné occasion de luy jouer ce trait.

La troisieme galanterie qu'il nous en rapporta fut que, y ayant à Naples trois courtisanes si superbes, qu'à peine plioient elles les genoux pour faire la reverence quand elles le rencontroient, ce viceroy s'avisa un jour de les faire inviter à une collation. Elles ne manquerent pas d'y venir le mieux ajustées qu'elles purent ; et bien qu'elles le fussent differamment, et qu'elles eussent chacune une beauté differente, elles ne laisserent pas d'y apporter une egale fierté, et trancherent des reynes avec ce viceroy.

Il les receut fort civilement, et comme il remarqua qu'elles n'en devenoient point plus souples, il les obligea à se deshabiller, sous pretexte qu'il faisoyt trop chaud et qu'elles estoient trop gesnées en leurs habits. Il fit apres jetter dans la chambre quantité de dragées, et surtout de ces gros muscadins, qui sont comme des pois, et les leur faisant amasser sans permettre qu'elles quittassent leurs *zoccoli* ou patins, elles faisoient à chaque moment des glissades propres à leur estendre les nerfs, et afin qu'il les y aidast d'avantage, il prist une arbaleste ou archelet et à chaque fois qu'elles se baissoient, il en tiroit un coup, tantost à l'une, tantost à l'autre, et quand il leur eut bien fait arpenter sa chambre à force de glisser, de se baisser, de tomber et de se relever, il les quitta, leur disant qu'apres un tel manege il ne les croioit pas roides comme on luy avoit fait croire.

Le pere de cet Espagnol avoit esté au duc d'Ossone, et il en sçavoit mille autres badineries de cette sorte que j'ay

oubliées ; il est vray que ce n'estoient la pluspart que des tours d'espiegle qui ne meritoient pas d'estre retenus, non plus que ceux-cy, que je n'ay rapporté que pour remarquer le genie de la nation qui se frappe de ces petits traits et de ces gaillardises d'esprit, et qui oppose les subtilitez de ce duc à toutes celles qu'on leur peut dire du feu mareschal de Bassompierre.

Outre ces galanteries, que l'on nomme *doñosas*, c'est à dire facetieuses, comme sont celles du Zapata de Halenquer, et autres semblables saillies d'esprits gausseurs, elle en a qu'elle appelle heroïques, et elle met en ce rang toutes les pointes d'un grand capitaine, toutes les profondeurs de Ferdinand, tous les apophtegmes de Charles V et toutes les responses aiguës de Philippe II. Elle attribuë à Charles V celles de la valeur, à Philippe II celles de la prudence, à Philippe III celles de la pieté et à Philippe IV celles de l'amour ; mais elle n'en a point qu'elle estime d'avantage que celles de Philippe II, qu'elle tient pour le prince de goust le plus delicat et le plus relevé qu'elle ait eu.

Outre quantité de preuves qu'elle en a, elle raconte avec admiration un trait de son esprit et de sa liberalité de ce qu'un jour un Portugais, ayant porté en sa cour un diamant de grand prix, qui passa aussi-tost parmy ses courtisans pour la plus riche merveille que l'Orient eut jamais produite, il ne s'en emeut pas et le regarda avec peu d'estime. Le Portugais, s'en estant apperceu, luy dit : « Sire, soixante et dix mille escus, que j'ay abregé en ce digne enfant du soleil, ne sont pas à mepriser ». *Senor (dixo) setenta mil ducados, que abrevie en este digno nieto del sol no son de asquear;* le roy, à qui sa hardiesse pleut luy demanda à quoy il avoit pensé en l'achetant si cherement : *En que pensavades quando disteis tanto ?* « Sire, respondit le rusé portugais, j'ay pensé qu'il y avoit un Philippe II au monde. » Cette subtilité ou cette flatterie luy pleust de telle sorte, que le Gracian, qui a mis ce trait en son heros, ajouste que le roy luy fit sur le champ payer son dia-

mant et recompenser la pointe d'esprit : *Ostendando,* dit-il, *la superioridad de su gusto en el precio y en el premio.*

Mais la gaillardise de cet Espagnol qui se joignit à nous et qui s'en alloit en Biscaye m'a fait oublier par ses contes la suite de nostre voyage que je descris ; il est vray que, comme je marque tout ce que nous y avons veu et appris, ce que je viens de dire peut passer avec tant d'autres bagatelles que j'ay desja rapporté.

Il ne m'en fournira pas un trop long subject car apres la disnée que nous fismes le onziesme à Cortes, qui est le premier village de la Navarre, et la couchée de ce mesme jour, il prit le chemin de Logroño, et nous le quitasmes à Tudela, qui est une assez jolie ville, mais qui, se trouvant sur les confins de l'Arragon, de la Castille et de la Biscaye, est la retraite de quantité de malfaiteurs et de vauriens qui ont abandonné leur patrie afin de fuir la punition qui estoit deuë à leurs crimes. Enfin c'est une vraye repaire de voleurs, à ce qu'on nous en dit, mais j'y vis des personnes d'assez bonne mine pour me faire croire que, parmy cette racaille, il y a des gens-de-bien : aussi en quelques endroits il y a d'assez beaux bastimens, d'où l'on peut juger qu'il y a de la noblesse ou des hommes de meilleure condition que celle de simples refugiez, qui les habitent.

Quoy qu'il en soit, comme nous estions prets d'en partir, il y eut quelques gardes qui avoient envie de nous faire piece au passage ; mais comme ils virent que je me mocquois d'eux, et que nous avions de bons passeports, ils n'oserent l'entreprendre.

Cependant on nous raconta que le cardinal de Rets, apres s'estre sauvé de France, passant de S. Sebastien au royaume de Valence où il vouloit s'embarquer pour l'Italie, fut arresté et gardé fort estroitement en cette ville. Il y arriva avec assez petit train ; l'alcalde qui se promenoit alors sur le pont envoya demander qui il estoit, mais ne voulant pas se donner à con-

noistre, il refusa de dire son nom et aussi tost l'alcalde luy envoya des gardes et le fist arrester dans l'hostellerie où il estoit allé descendre.

Ce procédé le surprit, et il ne sçavoit que juger d'un tel traitement en un pays où il croyoit avoir mis en seureté cette liberté qu'il venoit de recouvrer. Pour ne la pas perdre en mesme temps qu'il commençoit de la gouster, il depesche un homme à Pampelune, escrit au viceroy ce qui luy estoit arrivé, et le supplie de punir l'insolence de ce juge et de le delivrer de ses mains : l'alcalde, de son costé, envoye au viceroy et au Conseil de Navarre un procez verbal de ce qu'il avoit fait suivant le deu de sa charge, croyant eviter par là le blasme que l'on pourroit luy donner d'avoir plustost agy par curiosité et par caprice qu'avec jugement et raison.

Mais tout ce qu'avança son escrit fut qu'il retarda d'un jour l'elargissement du cardinal et que ce viceroy ayant esté obligé d'en assembler le Conseil de Navarre il fist resoudre en mesme temps le chastiment de ce temeraire, qui fut depossedé de sa charge et chassé pour quelque temps de la ville, où le cardinal, ayant esté connu, receut en suite mille civilitez : et quand il en partit, il fut accompagné de tous les principaux avec beaucoup d'honneur et de respect, et à mesme temps, on eut advis que les François avoient forcé les lignes et chassé les Espagnols de devant la ville d'Arras, mais il oppiniastra si fortement que cela ne pouvoit estre, qu'il laissa par tout une impression du contraire, qui dure encore parmy le peuple.

Pedro Miranda ou un de ses hommes qui se trouva alors à Tudela, luy fit veoir ce que l'on luy en escrivoit de Paris ; mais il persista à dire qu'il estoit impossible, et combatit par toutes les raisons qu'il peust la nouvelle qu'il en avoit ; par où il vit bien qu'il vouloit montrer aux Espagnols, par cette espece de flatterie, qu'il ne se soucioit pas que le temps la detruisit, pourveu qu'on luy en fit meilleur visage par tout où il passeroit, reconnoissant par là qu'il estoit entierement

entré dans leurs interests : aussi l'artifice et le soin qu'il apporta à decrediter cette facheuse nouvelle en un pays où l'on fait tout ce que l'on peut pour cacher ce qui n'est pas à l'avantage de l'Estat, le fit mieux recevoir par tout où il passa, car ce bon office qu'il rendoit au roy, en semant ainsi un bruit contraire à celuy qui couroit, s'estendit jusques à Madrid, où chacun escrivit à l'envy que le cardinal les avoit desabusez de ce que l'on publioit de la defaite de l'armée de Flandres devant Arras.

Cela obligea le ministre d'ordonner de nouveau qu'on luy fit bon accueil par tout où il passeroit, et de commander au duc de Montalte, viceroy de Valence, de ne rien oublier de ce qui pourroit contribuer à ce qu'il sortist d'Espagne fort content de la reception et des honneurs qu'on luy auroit fait.

CHAPITRE XXXVII.

Le douziesme de juillet, apres avoir disné à Caborosso et traversé Olite, où les anciens roys de Navarre tenoient leur cour, et où il reste quelque chose de leur palais, mais qui est à present un chetif lieu et qui a esté ruyné par les guerres qu'il y a eu entre les vrays heritiers de cette couronne et ceux qui l'ont envahie, nous fusmes coucher à Tessalia, qui est un assez bon bourg, à cause du terroir qui en est plus fertile qu'aux autres endroits que nous avions passez.

Le lendemain, nous arrivasmes à Pampelune, qui est la capitale de tout le royaume. Elle est située au bout d'une assez grande plaine, mais qui ne semble pas fort fertile. Elle est presque au pied des Pyrenées, mais avec une telle distance, qu'elle n'est commandée d'aucune hauteur. Sa citadelle qui est si fameuse regarde la plaine, y est entourée d'un costé d'un assez grand marais. La ville n'a pas de fortifications fort considerables ; elle est sur une espece de pante qui y fait trou-

ver des montées et des descentes mais qui sont presque imperceptibles : il y a une fort grande place où l'on faict les festes des taureaux.

Le peuple y est grossier et addonné au commerce, qu'il fait en France aussi librement comme s'il n'y avoit point de guerre entre les deux couronnes. Nous y arrivasmes sur la fin de la foire, et nous y rencontrasmes encore quantité de marchands françois qui estoient venus pour leurs payemens. Il n'y a que la sortie de l'argent qui leur donne peine; mais s'ils ne peuvent avoir permission pour l'en sortir et qu'il leur fasche de l'acheter trop cherement, ils trouvent des paysans du pays qui s'obligent de le leur rendre à un ou deux pour cent à S. Jean Pied de Port, au premier village de la Basse Navarre. Ces paysans sont affidés et connus. Pour esviter la rencontre des gardes des passages, ils marchent la nuit, ou prennent des routes peu connues à travers des rochers et des montagnes où il ne va que des chevres et des bergers.

Nous demeurasmes trois jours en cette ville, tant à cause de l'indisposition de Monsieur Ploos qui n'estoit gueres bien remis de la fievre qu'il avoit euë à Saragosse, que parce que nous avions un cheval qui jettoit la gourme, et qu'à peine on pouvoit faire avancer plus loin sans luy donner du repos.

Cependant nous fusmes voir le comte de S. Estevan, viceroy et capitaine general de ce royaume, et luy rendre la lettre que nous avions pour luy; c'est un petit homme fort civil et tres curieux de toutes les belles choses. Il nous receut fort bien, et donna ordre au capitaine de ses gardes qu'il nous fist voir l'apresdinée la citadelle. Comme il estoit pressé de sortir, et qu'il alloit au Conseil, nous l'entretinsmes fort peu en cette premiere visite. A deux heures apres midy, le capitaine de ses gardes nous vint prendre avec un carrosse de son maistre et nous conduisit à la citadelle.

Elle est située à l'endroit qui regarde la plaine, comme je l'ay desja dict, et du costé de la ville elle a une belle place

vuide où il n'y a que quelques allées d'arbres pour la promenade : c'est une forteresse à cinq bastions, que Philippe II fit construire avec soin, comme un fort rempart contre les François. Tous les bastions sont revestus de pierre, et les fossés sont fort beaux et en partie remplis d'eau. Elle n'a point de dehors : aussi n'en a-t-elle point besoing, à cause du marais qui est du costé dont on la pourroit le plus facilement attaquer si elle estoit assiegée.

Ils disent qu'elle est toute sur le roc; et quoy que ce soit la plus importante place de tout le royaume, et la seule qui puisse empescher les François d'aller jusques à Madrid s'ils avoient passé les Pyrenées, elle n'est pas des mieux entretenuës. Les fortifications ont besoin de reparations en beaucoup d'endroits, et la garnison en est assez chetive; car il y a peu de soldats, et pour subvenir à ce defaut, ils obligent les paysans de la campagne de s'y rendre au premier commandement que l'on leur en faict.

Affin que nous ne la trouvassions pas si depourvuë de monde, on y en avoit fait entrer bon nombre qu'on mesla parmy les soldats effectifs qu'on y entretient, mais il nous fut aisé de les reconnoistre, par ce qu'outre qu'ils n'avoient point la mine de traisneurs d'espée, la pluspart n'en portoient point et faisoient la parade avec un simple mousquet ou quelque vieille picque, qu'ils tenoient si mal, qu'ils montroient qu'ils estoient plus accoustumez à manier le hoyau que les armes.

Le corps de la place est assez bien troussé, car au milieu des maisons pour la garnison, on veoit un grand vuide rond où elle se peut mettre en bataille, et par cinq grandes ruës s'en aller tout droit aux cinq bastions qui la composent. On nous fit voir les magazins, qui ne sont pas trop bien fournis de munitions de gueulle ni de munitions de guerre; aussy une fort belle tour a esté faite pour y tenir de la poudre, mais elle en est tout à fait vuide et on la faict servir de prison pour les criminels.

On nous y montra un fort beau moulin à bras et où l'on peut aussy se servir de chevaux pour le faire tourner. C'est la plus grande machine en son espece que j'aye jamais veu. Elle a quatre ou cinq pierres et autant de tremies, et on nous dit que chacune en pouvoit à mesme temps moudre 24 charges de bled par jour; cela me sembloit impossible, et je ne sçay ce ce que j'en dois croire. Je leur dis qu'un si grand corps où il y avoit tant de chevilles pouvoit à peine travailler longtemps sans qu'il se destraquast et se rendist inutile, et qu'à moins que le maistre qui l'avoit fait vecust autant que dureroit le moulin, il seroit fort difficile de le raccommoder aux occasions quand on s'en serviroit et qu'il y manqueroit quelque chose, veu qu'il me sembloit estre de la particuliere invention de l'ouvrier qui l'avoit construit, et qu'il s'en trouveroit à peine un autre qui en entendist la fabrique et tous les ressorts, et qui pust les rajuster quand ils seroient destraqués et les reffaire quand ils seroient rompus; mais ils m'asseurerent qu'ils avoient successivement conservé un homme qui entendoit la construction de cette machine, et afin qu'il ne leur en manquast point, il avoit tousjours sous luy un apprentif qu'il formoit à la sçavoir entretenir.

Elle a deux ou trois bons puits, où l'on dit qu'il y a des sources d'eau vive. Nous trouvasmes peu de sentinelles sur le rempart aussi bien que du canon, et nous n'y vismes qu'une assez belle coleuvrine qui portoit les armes de France et le nom de François I, et il ne me souvient pas que l'on nous mena à l'arcenal, et ainsy je ne sçay s'il y a peu ou beaucoup d'artillerie dans ce chasteau.

Il y a un gouverneur particulier, et qui est mis immediatement par le roy. Il en estoit absent, et nous y fusmes receus par son lieutenant qui nous fit toutes sortes de caresses; mesme apres que nous eusmes fait le tour de la place, il nous conduisit à son logis et nous y donna la collation de fort bonne grace et de meilleur cœur qu'il ne nous fit bonne chere.

Sa franchise nous pleut beaucoup, et nous nous apperceumes qu'en nous esloignant peu à peu de la secheresse de Castille et de l'austerité d'Arragon, qui n'a rien d'ouvert ny pour luy ny pour l'estranger, nous nous approchions d'un pays plus lié, et où il y a plus de communication entre ceux qui l'habitent et ceux qui n'y font que quelque sejour.

N'ayant plus rien à voir au chasteau, pour n'abuser pas de la bonté du lieutenant et ne pas lasser la civilité du capitaine des gardes du viceroy, nous prismes congé de luy en luy tesmoignant que nous estions tres satisfaits des caresses qu'il nous avoit faict en sa place et nous remontasmes en carrosse avec l'autre, qni nous ramena en nostre logis, où nous mismes pied à terre, afin qu'il allast rejoindre son maistre ; et le remerciasmes de la peine qu'il luy avoit pleu de prendre.

Le lendemain nous en fusmes remercier le viceroy mesme, et comme nous le trouvasmes de loisir, nous eusmes le moyen de l'entretenir plus particulièrement que la premiere fois que nous l'avions veu. Comme c'est un homme sçavant et qui est du Conseil d'Estat et de guerre de sa Majesté, il nous jetta aussi-tost sur le gouvernement des Pays-Bas, et nous fit remarquer qu'il sçavoit assez bien comment les affaires s'y passoient.

Il est curieux des beaux livres, et en parlant de la netteté des impressions de Hollande, il nous dit que, parmy les republiques que les Elzevirs ont imprimées, il avoit trouvé tant de fautes et d'erreurs en celle d'Espagne aux matieres, et de mesprises aux noms des principales familles qu'on y a descrites, que n'ayant peu souffrir l'ignorance grossiere de son autheur, il l'avoit toute corrigée de sa main, et que si Elzevir avoit envie de la reimprimer, tant pour l'honneur de son imprimerie que pour celuy de sa nation, il seroit aisé de la luy envoyer avec ses corrections. Cela nous obligea de luy offrir de le sçavoir d'Elzevir et de lui en escrire.

Il nous dit ensuite que le comte de Peñaranda estoit son

proche parent, et nous luy tesmoignasmes l'estime que nous faisions d'un si honneste homme et de l'un des plus habiles ministres qu'eust l'Espagne, et auquel nous avions principalement esté recommandez. Sur cela nous prismes congé de luy, en le remerciant de tout le bon accueil qu'il nous avoit faict.

Bien que nous eussions un si beau passeport qu'est celuy du roy, que j'ay rapporté ci-dessus, il nous en fallut un de sa main. Son secretaire qui estoit Brabançon et qui enseignoit le latin et le françois à ses enfans nous l'apporta sur le soir et nous demanda de la part de son maistre l'addresse pour nous escrire, que nous luy donnasmes, et je pretends des que je seray à Paris d'essayer s'il y a moyen de lier commerce avec un si honneste homme, et qui a fait tant d'avances afin qu'il eust quelque communication avec nous.

Le quinzieme au matin, comme nous nous preparions pour monter à cheval et aller coucher au dernier village de la Haute Navarre, sujette au roy d'Espagne, le valet du capitaine des gardes du viceroy vint demander si l'on n'avoit point trouvé en nostre chambre les gans de son maistre, qui les y avoit laissez le jour auparavant. Nous fismes aussitost chercher par tout et luy dismes d'y monter avec le valet de chambre de Monsieur de la Platte.

Apres y avoir bien cherché ce qu'il n'y avoit pas perdu, il s'en alla, et par sa mine et par son geste il nous fit bien comprendre que ce n'estoit pas pour ceux-là qu'il estoit venu, mais pour veoir si nous ne luy en envoyerions pas quelques paires des perfumez que nous avions dans nos valises, et qui estoient sur nos passeports : mais comme il n'y a point de plus grands sourds que ceux qui ne veulent pas entendre, nous le laissasmes partir sans luy faire connoistre que nous nous doutions de son dessein; et à la verité son maistre avoit tort d'exiger de nous cette petite liberalité, car il pouvoit bien juger que nous n'emportions des gans que comme des raretez à demy promises et données, puisque ceux qui ont esté au

pays où elles se font, ne s'en souciant pas pour eux, n'en prennent que pour leurs amis, et qu'estant en chemin, ils les payeroient plus volontiers deux fois autant qu'elles valent, que la moindre partie de ce qu'ils ont destiné pour des presens, quand ils seront de retour chez eux.

Cependant il ne fit pas toutes ces reflexions, et s'imaginant que nous n'avions pas esté assez subtils pour comprendre son artifice, il renvoya son valet nous demander par un mauvais compliment, *de los nuestros guantes de ambar.* Ce procédé nous surprit, et comme nos valises se chargeoient, et que nous estions prests de nous mettre à cheval, nous luy fismes veoir que tout estoit empaqueté, et qu'il yroit trop de temps à ouvrir les valises et à rompre les enveloppes des parfums qui estoient bien liez, cousus et embalez, de peur qu'ils ne se gastassent ; mais que, s'il vouloit, nous escririons à nostre marchand de Madrid de luy en envoyer autant de paires qu'il voudroit : ainsi nous nous defismes de luy le plus adroitement que nous pusmes sans avoir pesché contre la bienseance, puisque celuy qui demande sans consideration a tousjours plus de la moitié de la honte du refus.

Apres nous estre ainsi tirez de Pampelune, nous prismes le grand chemin des Pyrenées par où l'on va t' en France. On n'est pas fort loin de la ville, qu'on commence à monter, et avant que nous fussions au premier village que l'on rencontre, nous trouvasmes quelques soldats de la garnison du chasteau, qui nous demanderent l'aumosne ; ce qui me surprit, car bien que le roy d'Espagne ayt beaucoup besoin d'argent, si est-ce qu'il ne touche point aux quarante mille escus de rente qu'on dit que vaut le royaume de Navarre ; et l'on m'a asseuré que tout ce que l'on y leve, quand il y a une plus grosse somme, reste au païs pour payer le viceroy, qui a dix mil escus d'appointement, bien que celuy d'Arragon n'en ait que six, pour les gages du president et des six conseillers, et pour l'entretien des places et des garnisons.

Aussi ceux qui connoissent bien ce royaume asseurent que le roy d'Espagne n'en reçoit autre avantage que celuy de la seureté et de l'estenduë de la frontiere jusques aux Pyrenées, qui est la vraye et naturelle barriere que Dieu a mise entre la France et l'Espagne. Ce n'est pas que si les imposts y estoient comme en Castille, il n'en peust tirer quelque chose de plus; mais les privileges que les Navarrois se sont reservez, et la consideration de ce que, s'ils se rebelloient, ils pourroient retourner sous la domination de leur legitime prince et pour lequel ils reservent encore quelque inclination, faict qu'on n'ose entreprendre de les charger de subsides : tellement que les deniers les plus clairs qui se levent pour les frais qu'il fault faire se tirent de la doüane, qu'on afferme vingt-quatre mille escus.

Cependant la mauvaise foy de ceux qui manient cet argent qui se leve en Navarre pour l'entretien de ses garnisons, qui y devroient estre les mieux payées de toute l'Espagne, fait que ces pauvres soldats sont reduits à la gueuserie, et que le service du roy est si hautement negligé, qu'il y a apparence que, si l'on y envoyoit une armée, elle y feroit d'abord de grands progrez.

Avant que d'arriver au Burguete, nous fusmes repaistre plutost que disner à un certain mechant village, où nous trouvasmes un commandant ou garde du passage qui estoit assez honneste homme. Il vint veoir nos passeports avec civilité et nous entretint du temps qu'il avoit servy en Flandres sous le marquis de Spinola. Apres avoir traversé des bois, des vallées et des montagnes et trouvé quelquefois d'assez bon et quelquequefois d'assez mauvais chemin, nous arrivasmes enfin sur le soir à la plaine de Roncevaux qui est si fameuse pour cette grande bataille que Charlemagne y donna et y perdit contre les Sarrazins.

Messieurs de la Platte et de Spyck, qui avoient pris le devant, arriverent de jour au village qui se nomme Bur-

guete. Ils y purent à peine trouver logis et il fallut qu'ils s'addressassent au juge du lieu qui les fit recevoir en celuy où nous passasmes la nuit.

Le lendemain, sixieme de juillet, sans estre beaucoup incommodez de la chaleur en une si grande plaine enfoncée dans les Pyrenées, nous la traversasmes en nous faisant montrer par des marchands d'Oleron, qui font souvent ce chemin, le lieu où s'estoit donnée la bataille. En un endroict ils nous disoient : « Icy Roland fut assommé, non obstant la roideur de sa lance. » Il nous montroient une croix et nous disoient : « Là fut tué le brave Renaud »; et si nous eussions esté curieux de tout ce que leur a appris la tradition fausse ou veritable, je crois qu'il nous auroient designez tous les endroicts où perirent les douze Pairs de France, et que peut estre enfin ils nous y auroient fait remarquer de leur sang; car celuy des heros ne s'efface jamais, et on dit qu'il y a un endroict qui en est encore teint.

Pour nous qui n'avons jamais eu une curiosité si creuse que celle qui s'amuse au marbre, aux pierres, à la terre, aux tombeaux et à tous ces objets muets, nous ne vismes tout cela qu'en chemin faisant et ne nous destournasmes pas seulement d'un pas pour aller veoir si l'air estoit autre, en ces endroicts où l'on veut que ces grands hommes ayent rendu ou vomy ces ames prodigieuses qui animoient ces corps qu'on range parmy les geants de l'antiquité.

Nous ne vismes non plus Nostre-Dame de Roncevaux, où il y a quelqu'un de ces illustres ensevely, et qui a esté bastie à son sujet ou à celuy de la bataille ; et où la sainte qui y preside fait des miracles en vertu de cette grande journée ou de ces grands os qui y reposent.

Portés par l'envie d'estre bien-tost au delà des Pyrenées, nous tirasmes de long parmy tous ces païs de romans ou d'histoire. Estans au bout de la plaine, nous nous trouvasmes au pied d'une montagne à qui elle donne le nom, car on la nomme la

montagne de Roncevaux. On nous disoit que c'estoit la plus haute des Pyrenées; cependant elle n'avoit point de neige sur son sommet, bien que presque toutes les autres que nous avions à main droite en eussent la teste blanchie; mais on nous dict que cela n'empeschoit pas qu'elle n'approchast de plus près le ciel que toutes celles qui en portoient la livrée, et que celle cy perdoit la sienne de bonne heure et au commencement de l'esté, à cause du voisinage de la mer qui, par l'acrimonie de ses vapeurs, l'aide à se fondre et à disparoistre plustost que celle des autres qui en sont plus esloignées.

CHAPITRE XXXVIII

Quand nous fusmes au sommet de la montagne de Roncevaux, *egregia contemplatione pavimus animum.* Nous nous arrestasmes à considerer d'un costé l'Espagne que nous venions de quitter, et de l'autre la France où nous allions entrer.

Celle là nous paroissoit une campagne brulée, et où les montagnes pelées, et qui ne font veoir qu'un rocher nud, ne cachoient que fort peu de plaines et de vallées où il y eust quelque verd et quelque marque de felicité.

Celle-cy, au contraire, se representoit à nos yeux comme un jardin où la nature avoit disposé ses hauteurs, ses enfonceures, ses terres, ses plaines et ses vallées, que pour montrer une plus grande diversité en ce beau theatre d'une fertilité presque generale qu'elle y a semée si abondamment, que ces pays mesmes que l'on veoit, et qui ne sont pas les plus beaux de la France, nous sembloient quelque chose de surprenant et de fort agreable, dès que nous les comparions avec ceux que nous venions de laisser.

Enfin sans me servir d'hyperbole, je puis asseurer que fai-

sant agir mon esprit sur deux objets si divers, je trouvois qu'en l'un le jour du jugement n'auroit gueres à bruler, et qu'en l'autre les flammes qui feront les funerailles du monde seront les dernieres esteintes par ce qu'il semble qu'en celuy-là il est desja tombé du feu du ciel qui l'a à demy cuit, et qu'en celuy-cy il n'envoye qu'une chaleur bien faisante et qui n'echauffe que pour vivifier.

Peut estre que cet Italien n'avoit pas mauvaise raison qui, se faschant contre les docteurs qui estoient en peine du lieu où ils placeroient le Purgatoire, disoit qu'ils estoient bien embarrassez pour des gens d'esprit, et que s'ils eussent sceu la carte, ils auroient mis celuy de l'Europe en Espagne, et celui du Levant en Lybie.

S'il avoit raison ou s'il extravaguoit, je m'en rapporte aux maistres de la foy qu'il professoit ; et il me suffit d'ajouster que ce que je viens de dire de la diversité de ces deux lieux n'empesche pas que je n'estime l'Espagne et que je n'admire la sagesse, la temperance, la prudence et tant de vertus morales et politiques qui reluisent en la pluspart des hommes qu'elle produit.

Ce n'est donc ny par un esprit de mespris pour l'une, ny par une trop grande idée que j'aye de l'autre que je remarque la difference que mon œil y a trouvé. Je sçay que les meilleures terres ne sont pas tousjours celles qui rendent le plus, et qui portent les plus grands hommes.

Le plus habile de tous les Grecs nasquit parmy les rochers d'Itaque, et il y a en Provence un endroit qu'on nomme la Crau, tout couvert de cailloux, que ses maistres ne voudroient pas avoir changé pour un autre tout remply de fleurs et de fruits ; parce qu'en ce champ de la sterilité mesme, il croist une herbe si fine et de si grande vertu qu'un brin en vaut mieux que des poignées entieres de celles des prez les plus gras : cela veut dire que les plantes de plus hault goust viennent souvent des terres les plus maigres, et que si

l'Espagne est seche et aride, elle ne laisse pas d'estre vigoureuse et robuste.

En effet on sçait que les Espagnols sont d'ordinaire plus forts et plus capables des longues fatigues que ceux qui sont nais en des pays delicats. Et l'on remarque qu'entre eux mesmes, les plus vaillans et les plus fiers naissent aux provinces les plus sablonneuses et aux endroicts les plus eslevez, au lieu que celles où la fertilité, comme compagne ordinaire de l'humidité, est souvent merveilleuse, sont habitées des personnes qui ont l'esprit moins guerrier, et l'imagination moins enflée.

Aussi les Romains ne se trouverent jamais plus embarrassez qu'à se rendre maistres de cette nation. Son courage indomptable, la difficulté des passages, la disette des provisions, l'excez de la chaleur qui regne presque par toute cette peninsule, leur cousterent plus de six vingts ans de travail pour la conquerir; et il n'en faudroit gueres moins asseurer à qui l'entreprendroit en ce temps, si elle avoit autant d'hommes qu'en celuy-là.

Mais avant que de lever la main de dessus mon papier, et pour rendre justice à l'Espagne avant que je la perde tout à fait de veuë, il faut que je remarque que cette sterilité et cette disette dont on l'accuse ne vient pas tant de sa faute, s'il m'est permis de le dire ainsi, que de celle de ses habitans.

S'ils avoient un peu plus d'industrie et si, au lieu de se repaistre de fumée auprés de leurs miserables foyers, ils cultivoient un peu mieux la terre et ne mesprisoient pas de s'addonner aux arts mechaniques, elle leur seroit une mere liberale de tout ce qui est necessaire à l'entretien de la vie, tant pour le vestement que pour la nourriture : en effet, ils peuvent cueillir chez eux assez de bled, de vin, d'huile et de toutes sortes de fruits pour se passer de ceux de leurs voisins quand les années sont bonnes; et s'ils entendoient l'agriculture, ou qu'ils voulussent s'y appliquer, ils pourroient vivre dans

une si grande abondance, que non seulement les provinces les plus fertiles suppleeroient à la sterilité de quelques-unes qui le sont moins, mais encore envoyroient elles de leurs biens aux pays estrangers, sans s'appauvrir ny sans s'epuiser.

Les matieres les plus excellentes de toutes les estoffes, les laines de Segovie, les soyes de Grenade, les cordovans de Ciudad Rodrigo, les lins et les chanvres de l'Andalousie, le fer et le cuivre de la Biscaye, les despouïlles de son bestail, de son terroir et de ses mines, devroient remplir les villes d'artisans et des meilleures fabriques de l'Europe. Cependant on y en travaille si peu que, comme je l'ai remarqué ailleurs, on les en tire toutes cruës, et apres les avoir converties en une autre espece, on luy en reporte une partie, par le moyen de laquelle on retire souvent avec double interest tout l'argent qu'on en a donné et on garde l'autre à pur et simple gain.

Enfin me voicy au deça des Pyrenées ; et si du sommet de cette haute montagne qui separe la France d'avec l'Espagne, contemplant d'un œil ces deux grandes provinces, je me suis emporté à comparer leurs climats et à rapporter ensemble, et comme en un lieu, tout ce que j'ay remarqué çà et là de celuy de la derniere, en descrivant mon voiage, il faut que je finisse en comparant les mœurs et la politique de ces deux nations voisines, et qu'on veut estre si opposées l'une à l'autre, que les mouvemens qui font monter le feu et ceux qui font descendre la terre ne le sont pas davantage.

Pour rendre d'abord mon sentiment, il est certain que pendant que j'ay esté à Madrid, j'ay tasché de connoistre si cette aversion, qu'on dict leur estre reciproque et naturelle, estoit si forte qu'on la croit. Mais j'ay trouvé que cette contrarieté qu'on met dans leurs humeurs et en leur conduite publique et particuliere est plustost une diversité de genie et de temperament qu'une vraye contrarieté qui rende plus incompatible le François avec l'Espagnol qu'avec l'Italien, l'Alleman, l'Anglois, ou quelque autre nation que ce soit.

Chacune a son caractere particulier et son sceau specifique, tant au corps qu'en l'esprit, qui est (pour ainsi parler) son principe d'individuation qui la distingue l'une de l'autre. Si outre cette diversité generale, qui vient du pays où l'on naist, il y en a quelqu'une de plus expresse et de plus formelle d'un peuple à l'autre, elle vient de quelques accidens d'une certaine conjoncture, ou de quelques autres circonstances qui font le mesme effet, pour la haine et le mespris, sur des communautez entieres, que sur des particuliers qui, hors de là, ne sont pas plus opposez que deux rivieres qui ont leur cours different et qui suivent leur lit avec une inclination egale, bien que ce ne soit pas tousjours avec la mesme vehemence, et qu'il y en ait de plus rapides et de moins impetueuses.

Cela posé, je dis que, hors cette competence de puissance et cet estat de rivales auquel ces deux nations se trouvent depuis si long-temps, et qui a esté eschauffé par tant de guerres et par tant de disputes qui ne sont pas encore finies, on ne remarqueroit pas plus d'opposition entr'elles que chacune d'elles en a avec les autres : aussi quand ces considerations ont esté levées, et que ce sujet d'aversion d'estat à estat et d'animosité publique a cessé, elles n'ont pas moins bien vecu l'une avec l'autre qu'aucune des deux le fait avec le reste des estrangers. Outre ce que j'en ay moi-mesme veu en tant de François qui peuplent Madrid et Saragosse, et qui n'espousans pas les interests de leur patrie, s'accommodent fort bien avec les Espagnols, les Catalans et les Portuguais, fournissent une preuve convainquante de cette verité.

Il n'y a personne qui ne sçache qu'en se soustrayant de la domination du roy catholique, et abjurant, avec l'obeissance qu'ils luy devoient, tous les mysteres de la monarchie, ceux-cy sont entrez en confidence avec la France, et en une telle correspondance que, non obstant la diversité d'humeur, ceux des deux nations ont esté aussi bien veus et aussi bien receus à Paris et à Lisbonne, qu'ils le peuvent estre à Stokolm ou à

Warsovie, où je croy qu'on ne s'imaginera pas qu'on ait quelque antipathie pour aucune des deux.

Ceux-là ont fait un quart de conversion de plus et se sont jettez entre les bras des François, sans que la difference de mœurs et d'inclination qui est entr'eux ait empesché qu'ils ne se soient aussi bien accordez que les Flamans avec les Espagnols, ou les Napolitains avec les mesmes.

C'est doncques depuis cette emulation de gloire, qui commença avec l'agrandissement de l'empire d'Espagne sous Ferdinand, qui s'accreut sous Charles V et qui s'est continuée sous ses successeurs, que ces deux peuples n'ont peu se souffrir, ny en public, ny en particulier; et qu'ils ont ajousté à la diversité de leur temperament et de leur naturel un esprit de haine, d'envie et de mespris qui les rend insuportables l'une à l'autre.

Ainsi l'un n'est pas seulement reserré et speculatif, mais il ne peut souffrir l'humeur gaye et sociable de l'autre; l'un n'est pas seulement lent et tardif, mais il ne peut souffrir la promptitude et l'activité de l'autre; l'un ne va pas seulement à pas comptés, mais il ne peut souffrir la desmarche rompuë et deliberée de l'autre; l'un ne fait pas seulement la reverence en se relevant sur le derriere, mais il ne peut veoir qu'en riant que l'autre se panche sur le devant pour la faire. Enfin l'un n'a rien de conforme à son humeur et à ses coustumes qui ne deplaise à l'autre, et qu'il ne condamne par ce principe de jalousie et d'ambition dont je viens de parler.

Ces differentes proprietez du naturel de ces deux nations, aidées de cette emulation de grandeur et de ce desir de preeminence qui les travaille depuis si long-temps, et qui a cousté tant de sang à la chrestienté, sont la source de la diversité de leur politique, tant en son essence qu'en ses maximes.

Ce n'est pas que l'une n'emprunte quelquefois la nature et les qualitez de l'autre, et qu'elle ne copie souvent quelques-uns

de ses traits les plus subtils; mais comme elle n'y apporte jamais la mesme main ny le mesme pinceau, et qu'il est difficile de vestir si bien l'habit d'autruy, qu'on ne reconnoisse qu'il n'a pas esté fait pour luy, il y a tousjours quelque chose en l'action et aux moyens qu'elle observe, qui montre que les principes ne sont pas les mesmes non plus que les agens. Qui aura leu cette fameuse dispute des Venitiens avec Paul V et qui aura remarqué quelle part y prirent sur la fin, et de quelle façon s'y menagerent ces deux grandes puissances, pour leur interest et pour leur gloire, y trouvera une preuve manifeste de cette verité.

Il est donc certain qu'en leur politique elles marchent souvent sur les brisées l'une de l'autre, mais il l'est encore d'avantage qu'elles ne vont jamais à pas egal, quelque chemin qu'elles fassent.

On represente celle d'Espagne dans un char et sur un throsne d'escailles de tortuë, tiré par des remores, qui, au travers des longs espaces du temps, perd souvent celuy de l'occasion. On luy donne toute la patience et beaucoup d'attention dans le jeu où elle sçait si bien mesler les cartes, qu'elle rompt souvent le bonheur et embarasse presque tousjours l'addresse des plus fins joüeurs. Si elle passe, ou si on la met à un exercice plus violent, elle ne tombe jamais pour aller trop viste; elle attend sa balle au bond, et si elle luy fait faux, elle se console de ne l'avoir pas mal jugée et de n'avoir pas perdu son coup par precipitation, en voulant la prendre de volée.

Aussi par la profondeur de ses pensées, elle embrasse toute l'estendue de l'objet qu'elle se propose. Elle en voit toutes les parties, tous les muscles et toutes les jointures; et si elle ne s'en rend pas maistresse, ce n'est pas qu'elle se trompe au choix de l'endroit par où elle s'y doit prendre; mais parce qu'elle s'attache trop à en estudier le moment et l'heure, qui passe souvent ou qui luy est enlevée pendant qu'elle l'attend et qu'elle delibere.

Il faut pourtant advouer que ce malheur ne luy arrive gueres dans le cabinet, et aux affaires qui n'ont pour but que la negotiation. On sçait qu'il n'y a point de partie en l'art de regner qui luy soit plus avantageuse, où son esprit arresté et fixé à toutes les circonstances reüssisse mieux, et où il ait moyen de desploier plus estroictement la delicatesse de ses ressorts, en prenant toutes les mesures pour cette operation lente et circonspecte qui l'asseure du succez de tout ce qu'elle peut alors manier à loisir et sans estre pressée.

Au lieu qu'à la campagne et aux affaires de la guerre, où elle n'a pas ce mesme espace ny cette mesme liberté de soumettre à une longue et meure deliberation un object qui d'ordinaire n'en souffre point, où il faut anticiper sur le temps et sur l'occasion, et où souvent on donne plus au hazard et à la fortune qu'à la prudence et au raisonnement, elle n'a pas ce mesme avantage, et se trouve quelquefois si courte au compte qu'elle avoit fait, qu'elle veoit perir ses plus hauts desseins pour ne les avoir pas commencez assez tost et pour avoir esté prevenuë au terme qu'elle destinoit à leur accouchement, s'il m'est permis de le dire ainsi.

Je ne m'amuseray pas à rapporter des exemples de cette verité, puis qu'outre le siege de Mastricht, où elle perdit le temps de le faire lever faute de l'entreprendre dès qu'il y fut commencé, et où elle voulut joindre tant de force et tant de conseil qu'elle n'employa puis apres ny l'un ny l'autre que pour y recevoir un affront avec plus d'esclat, les guerres d'aujourd'huy nous en fournissent quelques preuves que tout le monde sçait, et qu'il seroit inutile de remarquer icy.

Mais j'adjousteray que cette lenteur et cette trop grande circonspection avec laquelle les Espagnols bronchent quelquefois est suivie et recompensée de deux qualitez bien considerables, à sçavoir d'une constance et d'une fermeté admirable dans le malheur, quand elle leur a esté ruineuse, et d'une perseverance sans relasche et d'une vigueur esgale à pour-

suivre leurs avantages, quand elle leur a reüssi ; aussi si l'on considere les rudes epreuves ausquelles ils ont esté exposez par le soulevement de tant de peuples, par la destruction d'une de leurs plus riches provinces et par la separation d'un royaume entier ; si l'on regarde les grandes secousses qu'ils ont receues par mer et par terre, des armées de tant de princes liguez contre eux, et si on examine les pertes des batailles qu'ils ont souffertes, on trouvera qu'il y a dequoy s'estonner qu'ils soient encore debout, et qu'il n'appartient qu'à leur grandeur d'âme de supporter tant de maux sans y succomber, et qu'à un estomach fait comme le leur de digerer de si fascheux morceaux sans perdre l'appetit ; que s'il leur en reste encore, comme il n'en faut pas douter, à quoy le peut-on attribuer qu'à cette chaleur lente et naturelle qui agit sans precipitation et qui souffre sans alteration ce qu'elle ne peut digerer ny resoudre pour le donner, à guerir au temps et à une saison plus favorable ; c'est à dire qu'à cette politique constante et si bien concertée qu'elle ne paroist jamais entreprise ny saillie de cœur, bien qu'elle le soit souvent de force et d'expediens, et que dans l'ordre de l'action elle ne voye point de merite qu'en la patience et qu'en l'exercice de quelque vœu qu'elle pratique dans le cabinet, pour abatuë qu'elle soit.

Aussi n'est-elle gueres accoustumée de se retirer sur sa perte, pour malheureux que luy soit le jeu, et elle abandonne rarement la partie et l'esperance de se raquitter et d'avoir sa revanche, quelque epuisée qu'elle soit.

Que si, de nos jours, elle a cedé aux Provinces Unies leur liberté, et si elle a renoncé au droict qu'elle avoit de la leur disputer, ce n'a esté qu'apres une guerre de quatre-vingts ans, et par cette necessité absoluë qui oblige à choisir de deux maux le moindre, sans qu'on puisse inferer qu'elle ait eu mal de cœur, et qu'elle ayt commencé à rendre ce qu'elle a une fois avalé.

Peut-estre aussi un jour, si elle est degagée de tant de liens

qui la pressent, et si elle a le moyen de se servir à son aise de tout le raisonnement de sa prudence, elle fera veoir qu'elle n'a remis la partie qu'à cause de la quantité de joüeurs qu'elle avoit sur les bras, et qu'elle peut la reprendre avec cette protestation qu'il n'y a point de prescription pour les roys, qui sont tousjours mineurs ; que l'acte et le jurement contraire à celuy de leur sacre ne les lie point, qu'il peut tomber en leur âme, aussi bien qu'en celle de l'homme-de-bien des casuistes, une certaine crainte qui les dispense de tenir ce qu'ils ont promis.

Si l'on considere d'un autre costé (et c'est pour revenir à ce que j'ay avancé de leur vigueur esgale en la prosperité) combien les Espagnols sçavent user à propos des faveurs de la fortune, et se servir de leurs advantages, quand le ciel a secondé cette circonspection et cette longue prevoyance avec laquelle ils agissent, on reconnoistra aisement qu'il n'y a point de politique semblable à la leur qui soit plus hardie, plus hastive et plus vigilante apres un bon succez, qui poursuive mieux le gain d'une bataille, qui s'asseure mieux d'une place apres l'avoir conquise, qui soumette mieux un peuple apres l'avoir vaincu ou l'avoir ramené à son devoir s'il s'en estoit escarté, qui accommode mieux à ses interests ceux des princes qui sont de son party, et qui, en un mot, travaille plus vertement apres la victoire à en recueillir tous les fruits qu'elle peut produire, et à en tirer toutes les bonnes suites qu'elle peut donner. Au lieu qu'il y en a qui s'emoussent dans la prosperité, dont l'ardeur se rallentist apres le combat, et qui aiment mieux jouyr de leur bonheur que de s'en servir et perdre la gloire et le profit de leurs belles actions, que de ne s'arrester pas pour se reposer et pour reprendre haleine au bout de la carriere.

Cette politique se peut nommer celle de ceux qui ont les bras meilleurs que la teste, et qui n'estiment pas tant le prix que la course, ny le triomphe et la couronne que la

bataille et la victoire, c'est à dire qui preferent les moyens à la fin, et les bonnes œuvres à la felicité où elles menent.

A ces deux avantages de celle d'Espagne dont je viens de parler et qui decoulent de cette grande circonspection qui l'accompagne, on pourroit en adjouster une troisiesme qui a une mesme source qui est que, quand elle a quelque haut dessein en main, elle en sçait si bien derober la connoissance au monde et le meurir si en secret, qu'il ne paroist que pour surprendre et pour estonner tout à la fois.

Elle travaille à la sourdine et dresse ses batteries avec un soin extresme de ne rien eventer de son intention ; et de peur qu'on ne la devine à son port et à sa contenance, elle fait semblant de fermer les yeux et de dormir, lors qu'elle est la mieux esveillée, qu'elle est le plus en sentinelle, et qu'elle est sur le point de tirer son plus grand coup. Elle est mesme bien aise qu'en cette occasion, bien qu'elle soit d'ailleurs si jalouse de sa reputation, on decrie ses forces, on l'accuse d'impuissance, et que sur ces faux prejugés on se tienne si mal sur ses gardes, qu'elle puisse prendre au depourveu et porter par terre celuy qui la croyoit en estat de ne se pouvoir remüer ny se defendre.

A l'ombre de ce secret et à la faveur de cet artifice, elle a quelquefois remporté de tres grands avantages, et sans parler de ce qui luy a autrefois valu la conqueste de toute la Sicille, on sçait que de nos jours elle s'en est utilement servye, et que lors qu'on s'y attendoit le moins, elle s'est faite sentir devant Taragone et devant Lerida, avec plus de force qu'on ne croyoit qu'elle n'eust.

Enfin elle a tousjours esté merveilleusement secrette et si intelligente de cette dissimulation d'estat qui aide tant à regner, et qui se sert si bien des apparences et de la feinte, qu'elle a d'ordinaire redressé par là ses affaires quand elle n'a peu les restablir hautement. Mais lors que ces petites maximes qui entrent en sa conduite dans la paix et dans la guerre ne

peuvent luy estre utiles en celle-cy, elle a recours aux traitez et aux conferences, où elle les employe si adroitement, qu'elle en tire d'une façon ou d'autre le fruit qu'elle avoit attendu.

Surquoy je remarqueray que ce qui la rend superieure en fait de negotiations est cette grande froideur avec laquelle elle lasse et abat le feu des autres nations et les mene par tant de destours, qu'en fin ennuyées de ne rien conclure et de tant conferer, elles se laissent aller à une partie de ce qu'elle veut, et achetent encore souvent d'un quart ou d'une moitié de l'autre qu'ils luy disputent, le repos qu'elle semble ne leur vouloir pas accorder, lors qu'elle connoist leur foible qui est de souhaitter avec impatience ce qu'ils ont une fois commencé d'esperer.

Ainsi elle vient souvent à bout, par une espece d'opiniastreté judicieuse, de la plus forte resistance qu'on puisse faire aux avantages qu'elle cherche, et arrache par souplesse ce qu'elle n'auroit peu obtenir à jeu descouvert et de droit fil. Mais pour ne m'arrester pas plus long-temps à la consideration d'une politique qui a des plis et des recoins tous particuliers, j'adjousteray seulement que, touchant les maximes qu'elle observe, on trouve qu'il y auroit quelque chose à corriger en son catholicisme, c'est-à-dire en ce grand zele vray ou apparent qu'elle a pour la religion romaine.

On sçait que souvent c'est un feu qui ne l'echauffe que pour luy nuire, et qu'elle pourroit en estre consumée sans le persuader à ceux qu'elle veut par là attacher à ses interests. On sçait que le pape et ses adherans ne luy en font pas de plus grandes faveurs, et qu'ils soubçonnent tousjours la passion pour l'Eglise d'une infirmité humaine, qui ne pousse vers le ciel que pour s'avancer sur la terre. On sçait qu'elle ne s'acquiert des amis qu'à demy par le mesme moien qu'elle se fait de veritables ennemis.

En effet, le dessein constant qu'elle a fait, et auquel elle semble s'estre devoüée comme par serment de ne point souffrir

de protestans en ses Estats, et de les persecuter jusques dans les leurs mesmes, est une piece de son cabinet qui a esté trop bien examinée par une partie des catholiques pour n'en sçavoir pas le juste prix, et qui l'a assez esté par ceux contre qui elle butte afin qu'ils ayent compris que, sur de si beaux principes, elle s'est engagée solidairement à leur destruction pour satisfaire à son ambition, et à ce haut point dont on l'accuse, de vouloir ramasser en un corps tant de differents Estats, et donner un chef à la chrestienté.

Cependant de la façon que l'Europe est aujourd'huy composée et que le christianisme y est estably, c'est une pensée qu'elle ne doit plus avoir. Il faut qu'elle considere que les deux partis ausquels il est divisé sont à peu près esgaux, et que s'ils venoient à se choquer avec toute la masse de leurs forces, la victoire flotteroit long-temps incertaine de quel costé elle se rangeroit, et que peut-estre elle ne prendroit pas le sien, encore qu'il fust suivy de toutes les legions romaines.

Il fault qu'elle regarde sa raison d'Estat travestie de son catholicisme comme un tres mauvais masque, qui a cent fois trahy le secret, et qui a esté par tout reconnu, quelque deguisé qu'il fut. Il faut enfin qu'elle examine le peu d'avantage qu'il y a à suivre des maximes qui irritent tout un party, et qui ne gaigne qu'à moitié l'autre, et qui donne moyen à ses ennemis de luy en accroistre le nombre. Cela veut dire qu'elle doibt se contraindre dans les limites de l'interest temporel, qu'elle ne doibt point y mesler la religion, qui n'est pas descenduë du ciel pour detruire la societé, et qu'elle ne doibt point, en un mot, tant faire de signes de croix contre les protestans; mais les laissant vivre, en vivant avec eux, leur faire connoistre qu'elle s'est defaite du vœu qui la lioit (s'il y en a quelqu'un) de travailler à leur destruction et à celle de leur eglise par tout où elle se rencontreroit.

En changeant ainsi de conduite, elle en tirera deux grands avantages; car elle en sera plus considerée à Rome, en se

montrant moins attachée aux interests de sa cour, et plus redoutable à la France, en luy soustrayant une partie de l'inclination des religionnaires, qu'elle croit posseder toute entiere, et preferablement à tous les autres princes catholiques, depuis que, par un saint ravisement de prudence, elle s'est resoluë de ne leur donner point de marque d'une haine ouverte et de ne plus traiter de persecution, de feu et de fer, une matiere qui ne doit estre que l'objet de la priere, de la persuasion et de la parole.

Apres avoir tiré quelques traits de la nature et des proprietez de la politique des Espagnols, il me resteroit à ebaucher le plan de celle des François, qui en fist voir une partie de l'estenduë et de la force, afin qu'en comparant ces deux ennemies on pust juger laquelle est pour l'emporter sur sa rivale : mais celle-cy est si vague, et d'une forme si passagere, que les momens et les heures qui roulent tousjours ne sont pas dans un plus grand flux qu'est sa conduite ; et celle-là luy est un si puissant correctif, et si propre à l'arrester, que s'il est difficile de prendre l'une lors qu'elle va le plus viste, à cause de la rapidité de sa course qui suit le mouvement des cieux, il ne l'est pas moins de determiner laquelle des deux est la plus forte, à cause de ce continuel conflit où elles vivent depuis si long-temps, sans qu'aucune ait encore succombé.

On diroit qu'elles se sont partagées toute l'addresse de l'escrime, et que l'une va mieux à la parade, et a le poignet plus delié, mais que l'autre a la botte plus preste et allonge mieux son coup ; ainsi Dieu, pour maintenir en un point presque egal la valeur de ces deux nations, a opposé à la vivacité et au grand esprit de l'une la prudence et la fermeté de l'autre, afin que ce qui manque à celle-cy de promptitude soit recompensé par son attention à tout ce qu'elle fait, et que ce que l'autre n'a pas de circonspection et de lenteur, soit suppleé par son admirable et incroyable diligence en tout ce qu'elle entreprend. Par là leurs victoires et leurs triomphes sont à

peu près paralleles, et leurs bons et leurs mauvais succez sont si fort meslez, qu'elles ne se doivent gueres de retour l'une à l'autre, si l'on en oste ce qui s'est passé de nos jours et dont on ne sçait encore quelle sera l'issuë.

Il faut neantmoins avouër que, quand la promptitude du François n'est pas destituée de son esprit ny de son jugement, et que ce feu qui l'accompagne ne vient pas à l'ebloyr ny à le priver de lumiere, il produit d'autres effets que la retenuë et l'attention de l'Espagnol, pour clairvoyante et bien esclairée qu'elle soit.

Il n'y a rien de prodigieux et d'heroïque dont elle ne soit capable. Elle force les affaires à changer de face, et oblige la fortune et la victoire à se ranger de son party, lors qu'elles sont sur le point de le quitter. Elle anticipe sur l'arrivée des malheurs par sa prevoyance, et sur l'application des remedes par son activité. Elle porte enfin en mesme temps l'œil, la main et le cœur sur tout ce qui luy peut aider ou nuire ; de l'un elle veoit tout ce qu'elle doit embrasser ou eviter, de l'autre elle saisit tout ce qui luy est avantageux, et esloigne tout ce qui luy seroit funeste : avec le dernier elle soustient tout le faix du travail, et arrive souvent là ou ses forces ne pouvoient atteindre ; et avec tous les trois ensemble, elle coupe d'un costé le chemin au mal et luy fait prendre l'ecart, et de l'autre elle s'ouvre le passage au bien, et va au devant de luy. Au lieu que la profonde intelligence de l'Espagnol laisse souvent geler en fleur par le froid de son irresolution et de sa longue deliberation le fruict de ses plus belles entreprises, faute d'estre aussy diligent à les executer qu'elle est subtile à en inventer les moiens.

Je pourrois apporter quelques exemples de cette verité, tirés de nostre temps, et qui seroient assez concluans pour le sujet que je traite, n'estoit que je desire de le finir.

Partant je me contenteray d'adjouster que je sçay bien que la vitesse des François fait souvent avorter leurs desseins ; que

quelquefois leur diligence n'est pas celle des sages, et qu'elle court avec si peu de discours et de reflection qu'elle ne prend mesme garde à rien ; et qu'ainsi n'ayant que pieds et mains, elle va de toute sa force donner dans la confusion, et se precipite dans le malheur avec cette surprise qui fait souvent qu'elle est si peu maistresse d'elle mesme, qu'elle dement son grand courage, et le recule avec frayeur.

Mais c'est une ancienne plainte et un vieux reproche contre leur conduite dont il semble qu'ils se sont de nos jours hautement justifiez par tant de belles actions et de grandes entreprises où ils ont montré une diligence pour l'execution qui n'a gueres esté abandonnée de conseil et d'intelligence, ny faillie de cœur et de jugement. C'estoit donc au temps passé que l'usage et l'experience n'avoient pas encore epuré leur feu ny chastié cet excez de chaleur avec laquelle ils commençoient bien et finissoient si mal, qu'on pouvoit les accuser de n'agir qu'avec furie, et de n'avoir que cette bourasque aveugle qui, apres sa premiere saillie, se tourne en peur : ils n'en sont pas en ces termes, et ne payent gueres d'une retraite de lievre une attaque de lyon.

C'est à dire que si leurs entreprises ne sont pas tousjours suivies de bon succez, ils s'en demeslent la plus part du temps avec reputation et sans perdre contenance; enfin la plus grande vitesse, quand elle est accompagnée de lumiere et de jugement, est aussi souvent mere de la bonne fortune qu'elle en est la marastre. Alexandre conquit tout en ne laissant rien pour le lendemain et Cesar ne mettoit qu'un moment entre le desliberé et l'executé ; parce qu'il craignoit, ou que la grandeur du dessein ne l'espouvantast, ou que l'occasion n'en passast, s'il s'amusoit à l'examiner.

Mais comme la celerité de ces deux heros a presque tousjours esté heureuse, à cause de leur prodigieuse capacité en tout ce qu'ils entreprenoient, et que la lenteur et la circonspection de Fabius Maximus et du grand Consalve a restably des

estats et conquis des royaumes, à cause qu'elle n'estoit ny languissante ny molle, on peut dire que chacune de ces deux nations dont je parle, selon que la qualité qui la predomine est attrempée de raison et esclairée d'intelligence, a l'estomac propre aux grands morceaux et aux longs traits de la fortune; bien que souvent l'une a des maux de cœur qui lui causent des vomissemens et que l'autre souffre des douleurs de teste qui l'obligent à se reposer : Auguste avoit tasté le poux à l'une et à l'autre, lorsqu'il prononça son *Festina lente*, et on peut asseurer que, de la promptitude des François et de la lenteur des Espagnols, il se peut faire un admirable composé pour la conqueste du monde et le gouvernement des estats.

TABLE DES CHAPITRES

ÉTAT POLITIQUE, HISTORIQUE & MORAL
DU ROYAUME D'ESPAGNE
L'AN MDCCLXV

L'auteur de cet *Etat du Royaume d'Espagne* s'imaginait — peut-être de très bonne foi — que son livre serait brûlé, ou au moins supprimé ; il souhaite dans sa préface « que quelques exemplaires échapent à la fureur des Moines »... Pour des raisons que nous ne connaîtrons vraisemblablement jamais, le sort de son ouvrage fut plus obscur : il semble bien que nul n'ait encore imprimé le manuscrit conservé à la Bibliothèque Mazarine (sous la cote 1910), où quelques curieux sont allés, de loin en loin, le feuilleter.

L'auteur déclare avoir passé peu de temps en Espagne; en quoi il ne diffère guère de la plupart des voyageurs qui nous ont laissé une Relation. Certaines de ses vues paraîtront justes; d'autres ne laisseront pas que de surprendre, telle la crainte d'une invasion de l'Espagne par l'armée portugaise : les plans en sont complaisamment détaillés et l'opération nous est présentée comme étant d'une telle facilité, que nous nous demandons si le Portugal n'a pas laissé échapper, vers 1765, une occasion qui ne se représentera sans doute pas de si tôt — ou si le narrateur n'est pas un simple pince-sans-rire. Mais la dernière hypothèse n'est pas soutenable ; le sérieux avec lequel nous est exposée « une entreprise qui paroit tres hardie, et qui est toute simple », n'est nullement affecté. On peut supposer que notre écrivain se trompait, et que le plan qui semble avoir été chez lui une sorte d'obsession était moins susceptible de réussite qu'il ne se l'imaginait.

Nous avons estimé qu'il eût été sans intérêt de publier la plus grande partie du chapitre XI : ce « Tableau historique » est d'ailleurs un simple résumé de l'Histoire d'Espagne de Désormeaux.

Nous n'avons pas cru que des annotations fussent nécessaires ; les lec-

teurs remarqueront d'eux-mêmes que notre auteur se trompe çà et là : le *Buscon* est le même ouvrage que *El gran tacaño* et la traduction des *Guerras civiles de Granada* de Perez de Hita n'est pas de Madame d'Aulnoy. Ces peccadilles sont ici sans grande importance.

J. Thénard.

PRÉFACE

Je suis persuadé que l'ouvrage present sera lû avec avidité par plusieurs especes de curieux. La malice Humaine cherchera à y reconnoitre ses traits, et la pluspart des Lecteurs s'arreteront à l'Ecorce sans aller jusqu'à la Substance. On méconnoitra le bût de mon ouvrage, si on n'y cherche que la satire, ou même la critique.

Je me suis fait un Plan d'utilité pour la Nation Espagnole : mais comme la verité a seule guidé ma Plume, a dicté toutes mes Réflexions, a tracé tous mes tableâux, je crains que l'effet ne réponde pas à mes vûes. Plus d'une personne montrera du ressentiment, parce qu'effectivement plus d'une personne est attaquee. L'Inquisition acharnée sonnera l'allarme sur la Religion. Cette Levée de Bouclier suffit aux yeux de la crédule ignorance, pour convaincre indubitablement que j'ay profané le Sanctuaire, pour faire bruler le Livre, ou au moins le suprimer. J'ay cependant un Rayon d'esperance, pourvû qu'il soit lû en Espagne, que quelques exemplaires échapent à la fureur des Moines, que quelques gens fermes osent le proteger et le citer ; je suis persuadé que la pluspart des hommes sensés y reconnoitront la vérité à chaque Page, retrouveront leurs idées, et ajouteront à mes Réflexions et à mes tableaux des traits qui sont échapés à ma spéculation passagere, et que leur qualité de Citoyens les mêt à portée d'aprofondir.

Je déclare que je n'ay fait que ramasser ce qui a été à ma disposition; si j'ay omis des choses essentielles, c'est parce que le peu de tems que j'ay passé en Espagne ne m'a pas donné le loisir de connoitre toutes les parties à fonds. J'ay rejetté toutes les Anecdotes malignes que dans tout Pays on se presse d'aprendre aux Etrangers : elles n'eûssent fait que déshonorer un Ouvrage Philosophique, sans tendre à mon but.

La Partie Geographique paroitra à plusieurs écrite avec acharnement, parce que j'expose au public tous les cotés foibles des differentes Provinces, et les moyens d'ataque que peuvent prendre les ennemis de l'Etat; mais cela même est une preuve de ma bonne volonté. Tous ces avis ont été donnés en diférens tems au Ministere d'Espagne, qui les a toujours négligé; peut-être qu'imprimés ils feront plus d'effêt qu'écrits à la main.

Je vays luy donner encore l'idée d'un Plan, que, d'après la connoissance que j'ay des lieux, je juge être très susceptible de reussite : c'est au sujet de Seville. Les Portugais peuvent penetrer facilement par Mer jusqu'à cette Ville par une entreprise qui paroit tres hardie, et qui est toute simple.

Un Détachement de Troupes Portugaises peut partir de Faro, ou de Castro Marin, ou Tavira dans des Barques legeres armées chacune d'un canon de 12 ou 18 livres de Balle à la Proüe; en vingt heures, à moins de vents contraires, la petite flotte arrive à l'Embouchure du Guadalquivir; il n'y a pas un canon pour luy empecher l'entrée de la Riviere, et le Chateau de San Lucar de Barrameda tombe en ruine, et est dégarni d'artillerie et de Troupes. Une partie des Bateaux restant à San Lucar même pour empecher les avis de communiquer à Cadix, fait contribuer ou brule la ville : le reste en vingt heures remonte la Riviere, pillant tous les villages qui sont sur son bord comme la Puebla, Coria etc., et arrive à Seville, tire à boulets rouges sur la ville, jusqu'à ce qu'il l'ait fait contribuer, brule la maison de la Fabrique de Tabac du Roy, et la maison du Pilotage, nommée *la Çasa de Sant Elmo*, où sont tous les

Agrèts de la Marine du Roy; ces deux Maisons sont sur le bord de la Riviere, hors de la Ville. Il faut en tout à la petite flotte trois jours de séjour dans la Riviere, et il en faut plus de cinq ou six avant que le Comandant de la Marine de Cadix ait reçû des avis certains, des ordres du Comandant de la Province, et qu'il ait préparé le nombre et l'espece des Batiments nécessaires pour donner chasse à cette Flotte à son retour aux Algarves. Le Vaisseau de garde de Cadix ni des Frégates ne peuvent pas approcher la Côte, à cause des Rochers, du *Perro*, du Grand Banc de Scipione, et des sables de Lepe et Ayamonte qui continuent jusqu'aux Isles de Faro et Tavira, au lieu que les Barques vont terre à terre. Les Chaloupes armées ne sufisent pas, et d'ailleurs il en faut un grand nombre.

Le Remede à ce mal, c'est de rétablir le Chateau de San Lucar, de refaire une Baterie de quatre ou six Pieces de bon calibre de l'autre côté de la Riviere dans l'endroit où elle se sépare : il y en avoit une autrefois dont on voit les vestiges; de garnir de Canons quelques pointes d'Isles à cinq ou six lieües dans la Riviere, et de mettre quatre Pieces de canon dans la Tour de l'Or à Seville même, pour nétoyer la Riviere. Toutes ces Précautions ne couteroient pas vingt mille Escus, et elles garantiroient d'une Avanie et d'une perte de plus de dix ou douze millions de Piastres.

J'ay crû devoir, pour rendre mon ouvrage complêt, y joindre un Tableau Historique pour remettre sous les yeux les differents Periodes de la Monarchie, qui peuvent n'être pas présents à la Memoire des Lecteurs, et qu'il seroit fatiguant d'aller rechercher dans l'Histoire d'Espagne.

Je reviens au but de mon Ouvrage : c'est de dire aux Espagnols des verités dont ils puissent faire leur Profit : j'ay balancé quelquetems si je le donnerois en leur langue, j'y etois disposé : ce n'est pas la crainte de mal écrire qui m'a arreté. Qu'importe le stile, lorsque le fonds est interessant ? mais

comme la langue Françoise est universelle et très répandue en Espagne, je me suis epargné la peine de doubler mon travail. On trouvera beaucoup d'incorrection, de négligence dans le Stile; qu'on pardonne toutes ces fautes en les compensant avec la satisfaction que donnera un Ouvrage d'un genre neuf.

Il ne me reste qu'à assurer que l'intérêst n'a point de part dans la composition de ce Livre, et que ce n'est qu'après avoir dit un éternel Adieu à l'Espagne que je luy donne des avis.

Le fameux Historien Paul Jove etant pressé par Manuel, Roy de Portugal, de venir à sa Cour pour écrire l'Histoire de cette Monarchie, et la lettre du Roy etant remplie de Louanges sur sa Nation, [qui dans ce tems là produisoit de grands hommes] lui répondit : Sire, les actions des Portugais sont si heroïques qu'il faut une plume d'or pour les écrire. Voulant lui faire entendre qu'il desiroit être sûr d'une grande récompense, et faire d'avance son marché. Paul Jove n'étoit ni un Philosophe, ni un Historien digne de foy, dès qu'il avoit des Interêts à menager et qu'il écrivoit pour de l'argent.

Je pense bien diferement. Bien loin de desirer une Récompense, je cherche à m'enveloper dans la plus grande obscurité. J'espere que plus je seray caché, plus les conjectures de la Nation me seront favorables, et plus par consequent elle écoutera mes avis.

Numa Pompilius atribua à la nimphe Egerie les loix qu'il avoit faites, pour les faire recevoir avec plus de veneration chez le Peuple Romain. Je desire que la fertile Superstition invente sur mon compte une Histoire misterieuse qui me donne un pouvoir divin sur les persuasions : je crains toujours que la Raison toute sêche ne sufise pas aux hommes : pour les convaincre il faut les séduire : le raisonement sans prestige n'émeut pas; et les hommes jugent plus par passion que par Réflexion.

Puisse au moins cet Ouvrage imprimer profondement dans le cœur de la Nation Espagnole, que quelques dures que

soyent les vérités que je luy dis, avec quelqu'amertume que je relève ses défauts, je la respecte et l'estime infiniment, et je la crois digne d'être vertueuse et éclairée. *Hœc meta laborum.*

CHAPITRE I. — GÉOGRAPHIE

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

On a tant de détails Géographiques sur l'Espagne et tant de Cartes, quoique toutes imparfaites, que je ne prétendray point me soumettre à la précision Mécanique des Géographes. Ce n'est ni un Livre de Géographie, ni un Livre d'Histoire que j'écris. Mon Plan est de faire connoitre l'Etat present de l'Espagne dans tous ses diferents points de vûe. J'ecris pour ceux qui sçavent déjà : je renvoye l'Écolier et le Voyageur aux Livres qui traitent plus en détail ces Matieres. Je parle aux gens instruits qui, sans sortir de leur cabinet, veulent repasser l'Europe et en particulier l'Espagne sous leurs yeux, et la connoitre, non telle qu'elle etoit il y a deux cent ans, mais telle qu'elle est actuellement dans ses raports Politiques et dans ses mœurs; je ne veux point étoufer les Réflexions sous les détails, mon Plan est de faire des Mémoires pour servir à l'Histoire de la Philosophie et de la Politique.

J'ay lû de bien gros Livres qui ne m'aprenoient que des Noms de Villes et de Rivieres et des faits Apocriphes; et tout cela ne conduisoit pas à la connoissance des hommes. Il est très peu important à l'Humanité de lire dans un Auteur sec et rebutant par sa science même, que telle ville a été bâtie dans un tel tems par un tel Romain, etc., etc. J'ay peu cherché dans mes voyages à aquerir ces connoissances steriles pour le raisonement, et j'éviteray avec beaucoup de soin de les répandre dans ma Description Géographique. Toute nouvelle méthode est toujours un bien, quand même l'inventeur ne

réussiroit pas. C'est sur la diversité des Relations, des Principes, de la façon de voir, que le Lecteur calcule, critique, choisit et s'instruit mieux.

Pour suivre mon But, je ne me perdray point dans tous les détails chimeriques, les noms fabuleux, les fondations Romanesques, ni même les dénominations plus modernes et l'ancien partage de l'Espagne. Ceux qui sçavent cela sçavent peu de chose, ceux qui l'ignorent ne perdent rien, et n'en sont pas moins propres à juger sainement : je n'etaleray point une petite Erudition pédantesque. Je crois qu'en fait de toutes ces vieilles Chroniques aussi apocryphes qu'inutiles, le plaisir d'oublier dédomage seul de la peine d'avoir apris.

DIVISION DE L'ESPAGNE

L'Espagne a environ six cent vingt lieües de tour. La plupart des Provinces portent le nom de Royaumes, parce qu'effectivement chaque Prince particulier avoit autrefois le nom de Roy. Ainsi elle est divisée selon le sistême reçû en douze Royaumes et sept Provinces. Les Royaumes sont : les deux Castilles, l'Andalousie, Grenade, Cordoüe, Jaën, Murcie, Valence, Mayorque, l'Aragon, la Navarre, la Galice et Leon. Je les ay tous nommés pour ne pas ôter au Roy d'Espagne le titre de douze ou quinze Royaumes, ni enlever à ces Provinces le brillant attaché à ce nom pompeux. Les sept Provinces sont : la Catalogne, Guipuscoa, la Biscaye, les Asturies, Alava, Rioja et l'Estramadoure.

Comme je trouve cette Division embroüillée, je crois devoir en donner une plus claire, en partageant l'Espagne en treize Provinces que je détailleray dans l'ordre suivant : la Galice, les Asturies, la Biscaye, la Navarre, l'Aragon, la Catalogne, Valence et Murcie, Grenade, Andalousie, Estramadoure, Leon, les deux Castilles et les Isles Baleares.

LA GALICE

La Galice est de toutes les Provinces de l'Espagne celle qui mérite le plus de consideration Politique. Elle a au Nord le Golphe de Biscaye, à l'Orient les Asturies et Leon, au Midy le Portugal, à l'Occident l'Océan. Elle a environ 50 Lieües de longueur sur 35 de largeur. Elle est fort peuplée et fort cultivée. C'est le climat le plus froid de l'Espagne. Ses productions principales sont des bleds de toute espece, surtout des Seigles, de gros vins et des Paturages. Le Pays est coupé de Montagnes qui fournissent des Mines de fer et du beau bois de construction.

Cette Province contient par un Etat assez exact que je connois près de huit cent mille habitans. Le Galicien est membrû, fort, trapû, assez laid, laborieux, bon soldat, patient, fidele et sobre. Ce caractere est a peu près le même que celui des Portugais des Provinces du Nord, avec lesquels ils s'arangent beaucoup mieux qu'avec les Espagnols. Ils viennent en grande quantité servir à Lisbonne, et leur fidelité est si connue, que pendant la guerre de 1762 il y avoit quarante mille Galiciens dans cette Capitale. Les Espagnols les méprisent, parcequ'ils sont laborieux et bornés, les employent aux travaux les plus vils, et les traitent durement. Cette conduite les dégoute de l'Espagne, et donne beau jeu aux Entreprises que pourront un jour faire les Portugais sur cette Province qui leur convient prodigieusement. Ce sont les mêmes mœurs, le même climat, le même alignement et la même démarcation que ce Royaume, dont elle n'est séparée que par le Minho.

Les Espagnols n'ont pris aucun soin de fortifier cette frontiere, qui mérite toute leur atention. Tui est la seule Place, mais mauvaise, qu'ils ont vis à vis le Portugal. Dans cette Province est situé l'excellent Port du Ferrol, où on a placé tout nouvellement un grand Etablissement de la Marine du Roy.

Il y a trois Départements de la Marine, celuy de Cartagene, celui du Ferrol et celui de Cadix, qui ne doit proprement être regardé que comme un Entrepôst, surtout depuis l'établissement du Département du Ferrol; c'est un des plus beaux et des meilleurs Ports de l'Europe.

La Côte est remplie d'autres bons Ports grands et petits, dont plusieurs sont très bons, entr'autres la rade de Vigo. On mange dans cette Province d'excellent poisson.

La capitale est Saint-Jacques de Compostelle, ville fameuse par le tombeau de ce saint Apotre, qui est la source de la richesse de ce Pays par l'énorme superstition, non seulement des Espagnols, mais de tous les autres Catholiques de l'Europe, qui y viennent de très loin faire des Pélérinages de dévotion, de débauche ou de faineantise.

Le plus beau Plan de dévotion que pourroit faire un Roy de Portugal seroit d'y mener 30 000 Pelerins Stipendiaires et disciplinés. Le Pays seroit fort aisé à conquerir, et encore plus aisé à défendre contre les Espagnols, pour qui les Galiciens n'ont jamais été bien portés, et par qui ils sont mal guardés. Il faudroit, outre 20 000 hommes chargés de la défense du Tage dans des Postes bien retranchés, lever, ou avoir tout prêt un Corps de 30 000, qui dès les premiers jours de la guerre marcheroit ainsi divisé. Un corps de 15 000 hommes pourroit déboucher par Bragança sur Salvaterra, 6 000 hommes par Orense sur Lugo, 6 000 hommes dans des Barques armées descendroient à Pontevedra, ou à Padron, pour marcher à Compostelle. Le Corps de 15 000 hommes ne seroit que d'observation, les deux autres Corps agiroient, et cependant 3 000 volontaires seroient répandus intermédiairement entre ces trois Corps pour assurer leur comunication. Cette armée ne courroit aucun risque à laisser derrière elle les petites Places qui bordent la frontiere sur le Minho depuis Orense jusqu'à la mer, car même le Corps débarqué à Pontevedra les prendroit à revers en cas qu'elles voulussent remuer. Vigo et

Bayona contiennent en tems de Guerre des Corsaires et des Frégates de guerre Espagnoles, il faudroit, ou les éviter, ou encore mieux les combattre en allant à Pontevedra. Ce Port ou celui de Padron, qui sont les endroits propres au débarquement pour le Corps qui doit marcher sur Compostelle sont sans défense. La conquête de la Province bien concertée et tenue secrete jusqu'à son execution couteroit en tout deux mois avec la prise du Ferrol et de la Coroña. Des Privileges et des Garnisons assureroient la fidelité des Galiciens : on en tireroit de bons soldats surtout pour l'Infanterie et des Colons pour l'Alentejo et les Algarves, deux Provinces du Portugal presque désertes, sans domage considerable pour la Galice qui est pauvre et regorge d'habitans.

Un Projêt sur cette conquête pourroit être de la part des Portugais encore plus un trait de sagesse que d'audace, et feroit honneur au Roy, au Ministre et au Capitaine qui l'auroient ordonné, projetté et executé.

LES ASTURIES

Les Asturies peuvent avoir 45 lieües de longueur sur 15 de largeur. Ce Pays n'a rien de remarquable, il est fort montagneux et rempli de bois. Il en vient de bons chevaux fort petits, estimés pour la vitesse. Les Productions sont des vins fort bons, du bled sufisament pour les habitans et des fruits. Il y a quelques mines de diferents métaux et mineraux : cependant la Province est fort pauvre. Cette Principauté est l'apanage du Prince Héréditaire de la Couronne.

Les Asturiens ont beaucoup de droits, entr'autres d'être nobles sans admission de preuves : ils se vantent beaucoup de leur noblesse, qu'ils assurent n'être mêlée ni de Judaïsme ni de Morisme, mais elle est ataquée d'un plus grand vice, la Pauvreté, qui leur fait faire toute sorte de metiers.

Je ne peux pas passer, quoiqu'on en puisse dire, une Anti-

quité de ce Pays. Il y a une vilaine petite ville sur les frontieres de la Galice, qu'on assure avoir été bâtie par Noé [il n'est pas dit si c'est avant ou après le Déluge] sous le nom de Navia, femme de son fils Cham. Si cela ne vaut pas la peine de déranger mon plan sur les citations sçavantes, j'ay tort. Saint Andero, aussi de la construction de Nöé, est un fort bon port de cette Province sur les Frontieres de la Biscaye. On y fait un comerce assez considerable avec Bordeaux et Bayonne.

LA BISCAYE

La Biscaye, y comprises les Provinces de Guipuscoa et d'Alava, est de forme triangulaire, et peut avoir 35 lieües de long sur 20 à 25 de large. Elle a au Nord la Mer de Gascogne ou Golphe de Biscaye, à l'Orient la France et la Navarre, au Midy la Castille, et à l'Occident les Asturies.

Cette Province est de toute l'Espagne celle qui jouït de plus de Droits. La plus parfaite égalité règne parmi tous les Cytoyens. La noblesse n'a aucune autre autorité que celle de la persuasion, et n'est pas plus exempte de la Milice que le reste des habitans. Les Rois d'Espagne n'ont pas encore pû ataquer les libertés de la Biscaye. Il n'y a dans cette Province ni Doüane, ni Justice Royale, ni imposition arbitraire, ni Troupes, pas même en tems de guerre. Le Pays se gouverne par sa propre justice, distribue luy même sa capitation, est franc pour le Comerce, et se garde luy même. Sa Milice est composée de plus de cinquante mille hommes ; mais le Roy n'a pas le Droit de les faire marcher hors de leur Province, et ils ne reçoivent jamais aucune Paye de lui, mais de la Province en cas de nécsssité. Aucun Biscayen n'est soumis aux Loix de l'Espagne, et un d'eux qui feroit un Meurtre en Andalousie, je supose, ne peut pas y être condamné par les Juges du Pays, mais il est reclamé et ramené à Valladolid, où il est jugé par un Conseil suprême député par cette

Province, qui tient sa résidence dans cette ville de la vieille Castille.

Les Biscayens sont la plus belle et la meilleure Nation de l'Espagne. Ils sont grands, bien faits, sanguins, ayant une belle chair et de belles couleurs, spirituels, industrieux, braves et de bonne foy. Ils sont fort adroits pour tous les Exercices du Corps. Ils font un très grand Comerce avec la France, et sont les courtiers de l'Espagne pour les denrées de ce Royaume. Ils aiment la guerre, et sont surtout fort habiles pour la Marine : les meilleurs Oficiers de Mer en Espagne sont Biscayens : mais on les avance peu, et on ne les aime pas. Ils remplissent aussi les Bureaux et beaucoup de Places de Judicature. On les apelle les Gascons de l'Espagne, parce qu'ils ont de l'intrigue, et se tirent bien d'affaire. La Langue Biscayenne n'a aucun raport avec l'Espagnole : on prétend que c'est l'ancien Celte, et qu'avec cetté langue on entend le Gallois et le Bas Breton, qui ont la même prétention.

Bilbao est la capitale de cette Province. C'est un Port très marchand et la ville est charmante. C'est la meilleure situation de l'Espagne pour le Comerce du Nord, parce qu'outre qu'elle est fort éloignée des Barbaresques, et totalement hors de portée de leur Croisière, elle est fort près du Canal de la Manche, ce qui évite aux Vaisseaux du Nord la peine de se jetter au large dans la grande Mer, et de doubler les deux Caps de Finisterre et de Saint-Vincent (ce sont les inconvénients du Port de Cadix) ainsi cela diminue de beaucoup la longueur et le peril de la Navigation. Il y a trois autres villes remarquables, Fontarabie et San Sebastien dans la Province de Guipuscoa, et Victoria dans celle d'Alava.

Fontarabie est la derniere ville de l'Espagne, elle est assez forte. La Bidassoa sur laquelle est située cette ville sépare la France de l'Espagne. C'est dans cette rivière entre Fontarabie et Andaye qu'est l'Isle des Faisans, fameuse par les Conférences de D. Louïs de Haro et du Cardinal Mazarin, qui pro-

duisirent le Traité des Pirénées en 1659, et le mariage de Louïs XIV avec l'Infante Marie-Therese.

Saint Sebastien est un assez bon Port qui fait beaucoup de Comerce avec la France. A deux lieües de cette ville du côté de la France on voit un Port naturel d'un Bassin de deux lieües, et dont l'entrée est plus sûre que celle d'aucun Port de l'Europe. On le sçait à Madrid, mais on n'a jamais jugé à propos d'y travailler. Cet endroit se nomme le Port du Passage.

Victoria dans la Province d'Alava est une jolie ville très peuplée. Le grand Comerce est en fer et en acier. Il y a une Manefacture de lames d'épée en réputation.

LA NAVARRE

Le Royaume de Navarre est la Province la plus septentrionale de l'Espagne. Elle a la France au Nord, l'Aragon à l'Orient, la Castille au Midy, et la Biscaye au Couchant. Sa forme est un espece de Losange. Elle a 28 lieües de longueur sur 23 de largeur. Le Climat est fort sain et fort tempéré. Il y a du bon gibier, du bon fruit et du bon vin, surtout celuy de Peralta, vin de liqueur fort renommé.

La Capitale est Pampelune. La ville est fort belle et défendue par une très bonne Citadelle. L'Alliance bien cimentée de la France avec l'Espagne rend ce Pays beaucoup moins essentiel qu'autrefois, et fort peu interessant : cependant les Espagnols, gens d'habitude, n'ont pas changé d'opinion. Ils en ont fait le premier Gouvernement Militaire après la Catalogne, et ils y tiennent de grosses garnisons, pendant qu'ils laissent les frontières du Portugal dégarnies et sans défense.

Les Navarrois sont un peu plus semblables aux François leurs voisins qu'aux Espagnols : cependant le sang n'est pas beau, et ils sont paresseux et fiers. Ils jouïssent de très grands Privileges, et toutes leurs afaires sont jugées par un Conseil suprême du Pays, Resident à Pampelune.

Ce Royaume a été gagné par le droit du plus fort par Ferdinand le Catholique, en faveur duquel le Pape, comme Pere des Fideles, en fit une Concession très juste *primo occupanti*, du vivant du Roy légitime de la maison d'Albrêt, parce que le pauvre Roy Jean étoit ami de Louïs XII et du Concile de Pise. Le scrupuleux Empereur Charles V ordonna en mourant à son fils de la restituer, Philipe II en fit autant à Philipe III, etc. Cette Restitution est depuis ce tems une des dernieres volontés des Rois d'Espagne.

L'ARAGON

Le Royaume d'Aragon a au Nord, la France et la Navarre, à l'Orient la Catalogne, au Midy le Royaume de Valence et la Castille nouvelle, à l'Occident la Castille vieille et la Navarre. Il a 50 lieües de long sur 40 de large. Ce Pays étoit autrefois très peuplé : il contient encore plus de 70 villes, dont 7 ou 8 assez considerables.

La Capitale est Saragosse, une des plus considerables villes de l'Espagne. Le Climat est pur et serain, mais le Pays est sec, pierreux et sabloneux, excepté les bords de l'Ebre et de quelques autres Rivieres. Ces terreins fournissent des chanvres, du Bled, de l'huile, du vin et du safran. Il y a quelques mines de sel et d'argent. Le Poëte Martial étoit né dans cette Province à Catalayud, anciennement Bilbilis, où on trouve encore de l'or et du fer, qu'il vante dans ses Epigrames.

Les Aragonois sont en general braves, fourbes, legers, haïssans les Castillans, et rebelles dans le fonds de l'ame. Philipe V fut obligé de faire bâtir une Citadelle à Saragosse en achevant d'abolir les Privileges foux des Aragonois, que Philippe II avoit déjà commencé à abatre.

Pour juger du caractere de cette Nation, voicy la formule dont ils se servoient anciennement pour élire et recevoir leurs Souverains. On le citoit devant les Etats assemblés, et on lui

lisoit publiquement les Constitutions du Royaume, auxquelles il juroit de se conformer : pendant ce tems il etoit à genoux, tête nue, et sans armes, pendant qu'un Chef des Etats nommé le *Justicia* etoit couvert, assis, et lui presentoit une epée nue sur la Poitrine. Ce Juge lui prononçoit ensuite au nom de la Nation le serment, dont voici les paroles :

« Nos que valemos tanto como vos, os hazemos nuestro « Rey y Señor, con tal que guardeis nuestros fueros y liber- « tades : *Sino, no.* — Nous qui valons autant que vous, vous « faisons notre Roy et Seigneur, pourvû que vous gardiez nos « Droits et libertés : *Sinon, non.* »

LA CATALOGNE

La Catalogne a la France au Nord, la Mer Méditeranée à l'Orient et au Midy, l'Aragon à l'Occident. Elle a 70 lieües de longueur, 40 de largeur, 80 de côtes, et plus de 200 de tour. C'est la Province de l'Espagne la plus belle, la plus peuplée et la plus riche. Elle vaut mieux toute seule que la moitié du Royaume d'Espagne. Le Climat y est excellent, le Territoire extremement cultivé et fertile. Le Pays est rempli de villes, surtout de Places fortes et de Ports de Mer. Il fournit toutes les productions de la Nature, et les Catalans peuvent se passer de l'Espagne et de l'Univers entier.

La Capitale est Barcelonne. C'est une ville dont le Comerce est très florissant, remplie de Manefactures de toute espece, de richesses, de luxe et de plaisirs, et très bien fortifiée. Il n'y a aucune comparaison entre cette ville et Madrid pour l'agrément, les Arts, l'utilité et l'industrie. Il est vrai qu'elle a l'avantage d'un assez bon Port de Mer. Lerida, Tortose, Terragone, Palamos, Ampurias, Rose et Urgel sont de grandes villes riches, fortes et peuplées. La frontière de France surtout est hérissée de places, et ce sont les seules qu'on entretienne bien : entr'autres le chateau de Figueres, quand il sera

achevé, sera une des meilleures places de l'Europe : on y travaille avec le même acharnement que si les François menaçoient d'une rupture prochaine.

Le caractère des Catalans est fier et Républiquain. Ils sont ennemis mortels des Castillans et de la Monarchie : ils sont braves, de bonne foy en amitié, mais extremement coleres et vindicatifs. Les Miquelets qui sont des Montagnards Catalans sont la meilleure Infanterie legère de l'Europe ; ils tirent parfaitement et se battent bien, mais ils font la guerre avec inhumanité. Ils sont grands, élancés, taillés vigoureusement, le visage maigre et bazané; en general ce sont de beaux hommes. Ils aiment à la fureur le vin, le jeu, la danse, les femmes : ils sont ennemis de la Discipline militaire, légale et Eclesiastique, et ne sont susceptibles de Fanatisme que pour la liberté. Ils peuvent, en cas de besoin, etant bien gouvernés, avec les seuls Revenus de la Province et sans le secours des Etrangers, entretenir un Corps de 40 000 hommes pour leur défense.

Le Caractere National et la disposition de cette Province ont ocasioné de tout tems une liaison très forte entre les Portugais et les Catalans, cimentée par leur haine commune contre les Castillans. Il est de la bonne Politique d'entretenir toujours cette disposition; car malgré que la Catalogne soit tranquille, soumise, couverte de Places fortes, et bien garnie de Troupes, cependant comme le besoin de la Guerre apelleroit les Espagnols en Portugal, et qu'ils seroient obligés de dégarnir cette Province, on pourroit voir réussir les évenements les plus extraordinaires et les moins concertés, en aparence, avec les regles de la prudence humaine, de la part d'un Peuple violent dans ses Passions, qui ne respire que fureur, haine, révolte, liberté, qui prend les armes en 24 heures, et ne les quitte qu'après avoir versé des ruisseaux de sang. On ne peut pas d'avance faire des combinaisons suivies sur cette Revolution, mais la cour d'Espagne

doit toujours avoir un œil vigilant sur la disposition des choses, et craindre d'y donner ocasion par sa Négligence. L'avantage de se liguer avec les Catalans est de toute sûreté pour la Cour de Lisbonne. Elle n'a besoin de leur donner ni Troupes ni argent; il ne faut que leur envoyer dans le moment de la Revolte quelques Oficiers sûrs, sçavants, intelligents, et qui puissent les discipliner et soutenir leur résolution, pendant que les Portugais font une diversion sur l'Estramadoure, Leon ou la Castille.

Les Catalans paroissent très soumis; ils n'ont peut être jamais été plus lâs et plus mécontens de leur Gouvernement. La Mort du vieux Marquis de Las Minas, qu'ils craignent beaucoup pour sa séverité, peut beaucoup nuire à l'Espagne, s'il n'est pas remplacé dons ce Commandement par le comte d'Aranda, qui est le seul de cette Passe, assez ferme et assez juste pour bien gouverner ce Pays dificile. Le Marquis de Castellar vaudroit encore mieux, ayant beaucoup d'esprit, mais il est trop agé. L'avenir fera naitre en Catalogne des moments semblables à ceux qu'on y a vû; l'Espagne risquera beaucoup, si le Portugal sçaït en profiter.

VALENCE ET MURCIE

Le Royaume de Valence a la Catalogne au Nord, la Méditerranée à l'Orient, le Royaume de Murcie au Midy et la nouvelle Castille à l'Occident. Je joins ensemble les deux Royaumes de Valence et de Murcie, parce que le dernier est fort petit, et que les productions et le Comerce sont presque les mêmes : cependant le Climat et le Pays de Valence sont bien plus agréables et plus riants, le sol n'étant pas aussi coupé de montagnes et aussi dépeuplé que celui de Murcie. Valence a 66 lieües de côtes sur 20 de largeur. Murcie a 28 lieües de longueur sur 22 de largeur et 18 lieües de côtes.

La province de Valence est le jardin de l'Espagne : il y

vient non seulement tous les fruits de l'Europe, mais tous ceux des quatre parties du monde, ce qui en fait un Paradis terrestre : aussi les richesses, l'industrie, le Comerce et le luxe y regnent. Le bonheur n'y réside pas, malgré tout ce qui suffit pour le procurer, par la raison du Gouvernement, des Impôts et des Préjugés. Il faut de la Philosophie et de la liberté pour jouïr des dons que la Providence a répandu dans cette Province plus que dans aucune autre partie de l'Europe.

Les hommes y sont grands, bien faits et beaux : ils sont en général interessés, jaloux, fins, hardis et capables de tout. Les femmes sont les plus belles, les plus aimables et les plus galantes de l'Espagne.

Valence est une belle ville très grande et très peuplée. On y compte plus de 50 000 habitans. Elle a été batie l'an de Rome 616 pour la retraite des vieux soldats qui avoient servi sous Viriatus le fameux heros de la Lusitanie. On dit qu'elle conviendroit mieux que Madrid pour la residence des Rois d'Espagne, etant également au centre de sa Monarchie.

A quatre lieües de Valence sur le bord de la Mer vers le Nord est Morviedro bâtie sur les ruines de la fameuse Sagonte, dont les habitans par atachement pour les Romains aimerent mieux se bruler, eux et leurs richesses, que de se soumettre à Annibal, et réduisirent leur ville en cendre. Il y a d'autres jolies villes, Xativa, Gandia, Orighuela et Alicante, où se fait un grand commerce en soye, en miel, en cire, en soude et surtout en vins de liqueur.

Les deux plus considerables Villes de la Province de Murcie sont Murcie et Cartagêne. Murcie est une assez grande ville d'environ 15 000 habitans, fort bien bâtie et fort riche. On m'a assuré que dans son seul territoire il y a plus de trois millions de Muriers, et que le débit est de plus de 600 000 arrobes (poids de 25 livres) de soye par an.

Cartagêne est le meilleur Port de la Mediterranée. Le fameux André Doria disoit qu'il ne connoissoit que trois bons

Ports, le mois de Juin, le mois de Juillet et Cartagêne. Il y a dans ce Royaumes *(sic)* des Carrieres d'Alum de grand produit, et des mines d'or et d'argent abondantes en aparences, mais auxquelles on ne touche pas.

Les Murciens sont un melange de vieux Chrétiens et de Maures. Ils ne sont pas aussi beaux que les Valenciens; ils leur ressemblent à peu prés pour le caractere, mais cependant ils sont moins inquiets, moins remuants, et plus fideles.

GRENADE

Le Royaume de Grenade, qu'on apelle communement la haute Andalousie, est un Pays admirable pour le Climat et le sol. Mais il n'est pas également cultivé partout. Cette Province a au Nord le Royaume de Jaën et une partie de celui de Murcie, à l'Orient Murcie et la Méditerranée, au Midy la Méditerranee et à l'Occident l'Andalousie. Elle a 60 Lieües de long sur 35 de large, et plus de 60 de côtes. Il y reste un nombre prodigieux de villes, florissantes autrefois, les débris du brillant empire des Maures. Quelques-unes sont jolies et bien peuplées. Les Productions principales du Pays sont les Vins, les Soyes, les Laines et les Raisins Secs.

La Capitale est Grenade : cette ville est vraiment Royale et dans une position admirable : il y a beaucoup de manefactures de toute espece. Elle sert communement de retraite aux Ministres disgraciés.

Les autres villes remarquables sont Antequera, Loxa, Guadix, Almerie et Malaga. Cette derniere ville est un bon Port de Mer où se fait une partie du Comerce du fameux vin de Malaga, le meilleur vin de liqueur et le plus sain que l'on connoisse. Toutes les Côtes de la Mer sont désolées par les Maures, qui y descendent presque tous les ans, enlevent les habitans et les Bestiaux et ravagent tout. Les Grenadins sont en general d'assez beaux hommes, moins paresseux que leurs

voisins les Andalous, adroits à tous les exercices, fins et spirituels. Ils sont legers et perfides. Leur caractere, leur figure et leurs mœurs tiennent encore beaucoup du Morisme.

Entre Almerie et Malaga sont situés les Alpujarras; ce sont des montagnes qui s'étendent environ 17 lieües de longueur sur 7 ou 8 de largeur : elles sont habitées par un reste de Maures, tous laboureurs, très nombreux; ils observent une Religion mélangée de Morisme; leur langue a conservé beaucoup de mots Arabes et ils sont excellents cultivateurs comme leurs Ancêtres : ils detestent les Espagnols, et se mêlent peu avec eux. Il arrive souvent de petites émeutes dans ces Montagnes contre le Gouvernement, surtout quand on veut leur mettre de nouvelles taxes. Ils sont naturellement inquiets et remuants.

On pourroit en cas de guerre contre les Espagnols jetter la dissention dans ce Pays, en leur envoyant par la côte quelques armes et des emissaires qui leur feroient de grandes promesses. Cette diversion seroit avantageuse aux Portugais, s'ils étoient dans le cas de faire une guerre ofensive dans l'Andalousie.

ANDALOUSIE

La Basse Andalousie a l'Estramadoure et la Castille au Nord, Murcie et Grenade au levant, Grenade et la Méditerranée au Sud, l'Ocean et le Portugal au couchant. Cette province a 90 lieües de long sur 40 de large, environ 40 lieües de côtes sur l'Ocean et sur le Détroit, et 7 ou 8 sur la Méditerranée. Elle contient trois Royaumes, Seville, Cordoüe et Jaën.

Le sang n'est pas beau en Andalousie. Les hommes sont bazanés, petits et aſsez malfaits. Ils sont coleres, fourbes, menteurs, paresseux. Ils ont en general de l'esprit. Les Femmes sont piquantes sans être jolies, et fort coquêtes. Les Andaloux

sont excellents cavaliers et adroits à tous les exercices. L'Andalousie pourroit produire tous les fruits de la Nature, mais la paresse des habitans borne les productions à des laines, des vins, des Huiles, des Oranges et citrons et de très bons chevaux. Les Haras d'Andalousie ont la réputation de produire les meilleurs chevaux de l'Europe, mais il y en a peu des anciennes races, parçe qu'ils sont abatardis, et que le nombre diminue tous les jours, faute de soins.

Aucun Pays n'est plus marqué au coin National. Le caractere Espagnol est imprimé dans toutes les parties de l'Administration de cette Province, et donne autant d'occasions de honte Nationale. L'Andalousie seule devroit valoir à la Monarchie autant que six autres Provinces, si la cultivation secondoit la nature et le Climat. Cette Province abonde en Rivieres. Le Guadalquivir qui la traverse dans toute sa longueur pourroit être la source d'un Comerce prodigieux. Les Montagnes qui la separent de la Castille sont remplies de mines de toute espece, mais la paresse Espagnole la tient dans un délabrement qui fait de la peine aux voyageurs.

Seville est la capitale. Cette ville a contenu jusqu'à six cent mille ames avant que Ferdinand surnommé le saint eût dépeuplé le Pays après avoir sacrifié plus de 200 000 chrétiens ou Maures, à la plus grande gloire du Dieu des Chretiens. Elle contient à present à peu près 100 000 ames. Elle pourroit faire un tres grand Comerce, quoiqu'elle soit fort riche, car une partie du Comerce de Cadix reflüe à Seville. Elle en a un particulier avec les Anglois, Hollandois et Danois, qui viennent dans le Guadalquivir charger des vins, des Huiles, des laines et des Citrons. Elle contient trois Etablissements royaux tres considerables; une fonderie de Canons, une maison nommée le Castel Sant'Elmo, qui sert de Magazin pour les voiles et les Cordages, et qui est une Ecole pour le Pilotage, enfin une Manefacture de tabac afermée plus de cinq millions de

Pezos[1] ; c'est une des Tirannies du Marquis de Squillacci qui déplait beaucoup aux Andaloux.

Autrefois Seville etoit un Port considerable, cetoit celuy d'où partoient les vaisseaux pour les Indes, mais par des révolutions Phisiques dans ces Mers, l'entrée de cette Riviere s'est tellement rempli de sable et de rochers, qu'aucun gros Vaisseau ne peut actuellement en aprocher, ce qui a determiné à transferer à Cadix le comerce des Indes. Cependant telle qu'est la Riviere de Seville, elle porte des Batiments de 200 Tonneaux, qui viennent comercer jusqu'au centre de la Ville. Si les Andaloux eûssent seulement eû la précaution de laisser une ouverture au Pont qu'ils ont construit sur cette Riviere, ils n'eussent pas barré le passage, et se fûssent conservé le cours de la Rivière libre jusqu'à Cordoüe et Andujar, car elle est si belle qu'elle pouvoit porter bateau jusqu'à cette derniere ville et même bien au delà jusque près de sa source. Il arrive de leur ignorance qu'on voit une très grande navigation jusqu'à Seville, et que passé le Pont on ne voit plus un bateau sur une des plus belles Rivieres de l'Espagne. Il eût été de même fort aisé de réunir toutes les branches du Guadalquivir en un seul canal. Cette Riviere qui inonde tous les hivers quinze ou vingt lieuës de terrein depuis Seville jusqu'à son embouchure eût acquis par ce moyen un lit plus profond, et même en donnant une impulsion dirigée à ses eaux par le moyen des écluses, on eût pû nétoyer ou au moins diminuer la Barre de San Lucar qui bouche cette Riviere aux gros Batiments ; mais l'interêst de Cadix, la paresse, l'ignorance et la pauvreté ont empeché cet ouvrage digne des Romains, qui leur a été plusieurs fois proposé, et par lequel ils eûssent fait entrer facilement leur flote des Indes à vingt lieuës dans les terres dans le centre de leur Province, ce qui l'eût enrichie,

1. Le Pezo est une valeur Numerique de 3tt.15. Le pezo gordo qui revient à un ecu de France vaut 5 tt.

et par consequent les eût bien dédomagé de la dépense.

San Lucar de Barrameda qui est situé à l'embouchure de la Riviere de Seville à environ 20 lieües de cette ville, est un petit Port très riche, dont le grand Comerce est celui des vins et des Huiles. L'entrée de la riviere est défendue par un petit chateau très bien situé, mais très foible, sans canons et sans soldats.

Cadix est la ville la plus considerable de l'Andalousie après Seville; elle est même plus riche que cette Capitale dont elle a absorbé le Comerce et la Splendeur. La ville est petite, étroite et malsaine : elle est située dans une Isle sabloneuse où il n'y a pas un arbre : elle a une fort bonne Baye qui cependant essuye tous les hivers des Tempêtes qui endomagent considérablement les vaisseaux, et qui souvent en font périr, quand ils ne peuvent pas entrer dans le Port Sainte Marie, ou se jetter en pleine Mer. Le fonds de la Baye est l'endroit le plus dangereux, parce que la côte est très basse et pleine de bancs de sable. L'entrée de la Baye l'est aussi en gros tems, parce qu'elle est bordée de rochers, dont un considerable nommé le Diamante est situé au milieu du canal de cette Baye. A une lieüe du Port de Cadix, il y a un banc de Pierre vis-à-vis le chateau de Rotta, qui s'avance une lieüe et demie dans la Mer, et qui est très dangereux pour ceux qui ne connoissent pas cette Navigation.

La ville de Cadix respire les plaisirs, le luxe et la richesse. On ny *(sic)* reconnoit rien des mœurs Espagnoles : les Habitans sont polis, afables, enjoüés, aussi sont ils presque tous Etrangers, la plus part François : on y parle cette langue autant que l'Espagnole. Cependant ce séjour ne peut être agréable qu'à un homme qui y a un Comerce établi et de gros interêts, parce qu'on n'y jouït pas de la Nature. Cette ville est assez forte. On a construit à une pointe de l'Isle qui s'avance dans la Mer un ouvrage qui se nomme Saint Sebastien, pour éloigner les aproches ; et on a laissé entre ce Fort et la ville

qu'il couvre du côté de la Mer un espace considerable sans Batiments pour l'effêt d'un Bombardement. Le coté interieur de l'Isle et celui de la terre ferme sont défendus par un nombre considerables d'ouvrages très bienfaits, mais trop petits, parce que le terrein n'a pas permis de s'étendre. Cette ville seroit dificile à prendre, parce qu'elle est pourvûe d'une bonne garnison, qu'elle n'est comandée de nulle part, et que les assiegeants manqueroient de terre et d'eau. A la vérité le même danger seroit pour les Assiégés. L'eau qui se boit à Cadix vient du Port Sainte Marie, celle de la ville est saumâtre et malsaine. Il est etonnant que les Anglois ayent rendu Cadix, lorsqu'ils l'ont pris en 1596. Il est vrai qu'alors ils etoient bien eloignés des vûes ambitieuses qu'ils ont executé depuis avec un succès honteux pour la France et éfrayant pour le reste de l'Europe.

Le Port Sainte Marie est vis à vis de Cadix de l'autre côté de la Baye. C'est le grand chemin de Madrid. Il est bon pour des vaisseaux de médiocre grandeur. On va y chercher des vins de Xerès et de toute cette Côte, qui en produit d'excellents.

Gibraltar est un monument éternel de la foiblesse des Espagnols et de leur honte entre les mains des Anglois, qui le garderont longtems. Cette ville est prodigieusement forte par la Nature et par l'Art; cependant les Anglois ajoutent tous les jours à ses fortifications. Ils y entretiennent une nombreuse garnison. Personne n'ignore la comodité dont leur sont cette Rade et le Port Mahon, avant la prise desquels ils n'avoient aucun Comerce dans la Méditerranée.

Il y a plusieurs autres villes considerables dans cette Province. Ossuna, Ecija, Baëça, Jaën, Ubeda, Andujar et Cordoüe. Les environs de cette ville sont des jardins délicieux d'orangers et de citroniers. Tout ce Pays est très riche. La Sierra Morena qui joint la Castille est une partie de Pays curieuse pour les Naturalistes et remplie de Mines. En tout,

l'Andalousie est un Pays superbe. Les chaleurs y sont excessives, parce qu'il est de tout coté enfermé de Montagnes.

Aucune conquête ne seroit plus glorieuse et peutêtre plus aisée aux Portugais que celle de l'Andalousie. Ce que j'avance semble extravagant, si l'on ne considere que les petites forces actuelles du Portugal et l'étendue de l'Andalousie, qui est aussi grande que le Portugal même. Je veux cependant donner une idée de mes rêveries à ce sujet.

Je suis persuadé que 25000 hommes entrans inopinément sous un bon general par le côté de Moura et de Serpa, marchant sur le Guadalquivir par une ligne droite sur Cordoüe et Jaën, se rendroient facilement maitres de tout ce côté du Guadalquivir, sans même avoir à combattre, parce qu'en aucun temps ni de Paix, ni de guerre, il n'y a pas d'autres Troupes dans cette partie que le camp de Gibraltar et la garnison de Cadix, qui ne peuvent pas sortir de leurs postes importans pour venir ataquer l'armée Portugaise, qui d'ailleurs sont en trop petit nombre, n'ont ni tentes, ni canons, ni aucun atirail de campagne, et ont une grande Riviere, le Guadalquivir, entr'eux et les Portugais.

On n'auroit rien à craindre de la Castille, parce que depuis la Sierra Constantina, qui comunique aux Montagnes des Algarves par d'autres Montagnes, jusqu'au Royaume de Murcie, il y a une Cordillère inaccessible, au travers de laquelle on ne connoit pour entrer en Castille que deux passages qui sont le *Puerto del Rey* et le *Puerto Muradol*, qu'il faudroit garder et retrancher, ce qui seroit fort aisé.

Ubeda, ainsi que Baëça, etant bien fortifiés, deviendroient la tête de l'armée, et assureroient sa tranquilité. Dix mille hommes garderoient parfaitement bien la chaine de Montagnes depuis la Sierra Constantina jusqu'à Noudar, Moura et Serpa ; en fortifiant sur cet allignement tous les endroits qui se trouvent dans la communication, on pourroit tenir ce Pays deux ou trois Campagnes et même plus malgré les Espagnols

et les François réunis, et tirer des contributions de Grenade, Murcie et Séville, qui dédomageroient et au-delà des frais de cette guerre, à moins qu'on n'aimât mieux y faire un Etablissement solide, et s'emparer tout à fait du Pays, qu'il seroit dificile aux Espagnols de reconquerir.

Mais en laissant là cette Rêverie qui ne peut avoir lieu par bien des raisons que je sçais, les Portugais peuvent toujours faire une guerre de contributions et de courses en Andalousie par mer et par terre, avec peu de peril et de grands avantages.

ESTRAMADOURE CASTILLANE

L'Estramadoure de Castille peut avoir 60 Lieües de long sur 40 de large. Elle a au Nord Leon et la Vieille Castille, au levant la nouvelle Castille, au Sud l'Andalousie et au couchant le Portugal. C'est la province la plus pauvre de l'Espagne après les Asturies, et elle est aussi dépeuplée que les Castilles dont elle dépend. Elle n'a aucune production particuliere qu'on puisse citer et elle manque d'eau. Le Sol est fort sabloneux et le climat fort chaud : cependant les bords de la Guadiana et du Tage sont assez fertiles et abondent en Paturages, où même les habitans du Royaume de Leon et de la vieille Castille envoyent paitre leurs bestiaux.

Les habitans de cette Province sont laborieux, fideles, braves et grossiers *(sic)*. Il y a des cantons de beaux hommes, mais ceux de la partie du Midy sont en general fort petits. L'Estramadoure est la patrie de Fernand Cortès, François Pizarre et Velasco Nunès de Balboa qui découvrit la mer du Sud.

Les Principales villes sont Badajos, capitale de cette Province, Merida, Truxillo, Alcantara, Albuquerque, Xerès[1] et

1. Il y a deux Xérès, un en Estramadoure nommé Xerès de la Frontera, l'autre en Andalousie nommé Xerès de los Cavalleros, fameux par ses Haras et ses vins.

Llerena : ces villes n'ont rien de remarquable, si ce n'est que la pluspart ont été bâties pour les Soldats Romains par les Legions, en recompense de leurs services.

Ce qui étoit une récompense pour les Romains seroit une punition pour les Espagnols, car ils craindroient plus la fatigue de ce travail qu'ils n'estimeroient l'avantage qui devroit leur en résulter. Il seroit bien avantageux pour l'humanité que le Sistême de ces anciens Conquérants fût adopté par tous les Princes qui entretiennent des armées, et surtout par le Roy d'Espagne, qui a la moitié de son Royaume en friche. Mais ce n'est plus le sistême actuel. Les Soldats ne sont plus que des moyens de destruction, au lieu qu'autrefois on leur devoit l'embellissement des Provinces qu'ils soumettoient. Nous faisons apresent la guerre comme Attila et les peuples que les Romains (aussi barbares qu'eux) traitoient à juste titre de barbares.

L'Estramadoure, en tems de Guerre, est la Province la plus exposée aux incursions des Portugais. Leurs Troupes legeres, s'ils en avoient, pourroient en une campagne devaster et bruler [suivant le Sisteme Européen] les bords des deux Rivieres, le Tage et la Guadiana. Ils devroient en enlever tous les bestiaux, et penetrer même par cette Province jusques dans le cœur de la Castille. Il y a dans cette petite guerre de grandes précautions à prendre. La frontiere du Portugal entre le Tage et la Guadiana est remplie de gorges, lesquelles passées on entre dans de vastes Plaines entrecoupées de quelques montagnes. Il faudroit bien assurer son retour par des Postes retranchés, et surtout éviter dans ces Plaines d'avoir sur les bras la Cavalerie Espagnole, car un petit Corps de deux ou trois mille Volontaires Portugais qui n'auroit que très peu de Cavalerie et très peu de canons seroit aisement détruit dans l'Estramadoure par les Dragons d'Espagne aidés des Miquelets.

La ville de Badajoz est extremement foible : on y a fait

avec beaucoup de dépense un grand ouvrage nommé la Pardelera, qui seroit aisement pris, parce qu'il est dominé de partout. Mais outre un siege reglé, il n'est pas tout à fait à l'abri d'un coup de main. Deux mille hommes, partis d'Olivença pour n'avoir pas la Guadiana à passer, arrivant la nuit dans de petits Bouquêts de bois qui joignent la ville, peuvent se glisser avant la pointe du jour et sans être aperçûs jusqu'à cinquante pas du glacis parmi de grands orangers qu'on a conservé, jusqu'à la Pointe d'un ouvrage qui fait face au Midy, et en faisant une descente de fossé et une Escalade brusque soutenue par de bons tireurs et une ou deux Pieces de canon chargé à cartouche, placé sur le glacis pour nétoyer le Parapet, on enleveroit l'ouvrage et la place, sans que l'Artillerie, ni de la ville, ni du fort Saint-Christophle, ni de la Pardelera même pût nuire aux ataquans. En s'établissant dans cette ville les Portugais bouleverseroient tout le Plan de campagne des Espagnols, qui seroient obligés de venir la reprendre, sinon, en poussant des têtes retranchées jusqu'à Feria et Llerena, on transporteroit le theatre de la guerre hors du Portugal pour les deux Divisions d'armées Espagnoles et Portugaises de la Rive gauche du Tage; car cette Riviere par son cours sépare toujours la guerre du Portugal en deux branches, et exige de part et d'autre deux Armées, deux ataques et deux défenses.

LEON

Le royaume de Leon a environ 50 lieües de long sur 40 de large. Il a au Nord les Asturies, au levant la vieille Castille, au Sud l'Estramadoure, au couchant le Portugal et la Galice. C'est un Pays fort dépeuplé. Les habitans ressemblent pour le caractere et la figure aux Castillans. Il y a un proverbe particulier sur ceux de Salamanque : *Ni buen Zapato de Valdres, ni buen amigo de Salamanca : ni bon soulier de Valdres, ni bon ami de Salamanque.* Le Pays produit a peu

près tout ce qui est necessaire à la vie; il y a quelques mines de Turquoises, surtout à Zamora.

Leon la Capitale est une ville très marchande. On y a établi des manefactures de toute espece. Elle a été batie pour une Legion Romaine. Salamanque est une grande ville fameuse par son Université, qui ne produit que des Théologiens Thomistes et des Philosophes Aristoteliciens. Zamora est une vieille ville mal fortifiée. Ciudad Rodrigo est aussi très foible, quoique ce soit une des principales garnisons du côté du Portugal et la clef du Pays. Il y a plusieurs autres villes, Toro, Tordesillas, Simancas, Palencia, Astorga, etc.

Ce Pays est aussi très exposé aux incursions des Portugais, et dans une guerre heureuse il leur seroit très possible de faire contribuer Salamanque et même Leon parce que le Pays est tout ouvert.

LE ROYAUME DE CASTILLE

Le Royaume de Castille fait presqu'un quart de l'Espagne : mais sa grande dépopulation fait compassion aux voyageurs. Il se divise en deux Provinces, la vieille Castille, et la Castille nouvelle.

VIEILLE CASTILLE

La Castille vieille, en y comprenant la petite Province de la Rioja, a environ 100 lieües de longueur sur 50 de largeur : elle a au Nord les Asturies et la Biscaye, à l'Orient la Navarre et l'Aragon, au Sud la Castille, et à l'Occident le Royaume de Leon.

Les habitans sont plus afables que ceux de la nouvelle Castille, parce que le Comerce et les fabriques y attirent beaucoup d'étrangers qui les ont un peu policés. Le terrain est extremement inégal, rempli de montagnes très hautes qui

rendent le climat très froid; il y vient cependant toute sorte de productions, et le Pays est très agréable.

Burgos, la Capitale, est une grande ville fort peuplée, connue par un beau crucifix, dont je parleray au Chapitre de la Religion : elle tient le premier rang dans les Etats de Castille. Au Nord, sur les Frontieres de la Navarre, on trouve les villes de Logrogno et Calahorra; la derniere est celebre par sa fidelité à ses souverains, et par la naissance du fameux Rheteur Quintilien, le maitre de la critique, qui a fait de bien mauvais disciples.

En descendant du coté de l'Aragon, on trouve la ville d'Agreda, où a vécû une celebre Religieuse nommée Marie d'Agreda, qui écrivoit aux Rois, leur prédisoit malheur, et se meloit beaucoup des affaires de ce monde. C'est une Sainte qui en Espagne tient le rang de Sibille, car aujourd'huy on croit encore à ses Propheties.

A quelques lieües sur le Douro, on trouve Soria, ville bâtie sur les ruines de Numance, dont l'extraordinaire siege de quatorze ans est un espece de miracle historique respecté par son antiquité, et dont les Historiens amateurs du Merveilleux ont consacré la tradition. Le merveilleux de l'Histoire est la partie qui plait le plus aux hommes, qui songent plus en le lisant à flater leur goût qu'à calculer la possibilité.

Valladolid est la seconde ville de la vieille Castille et une des plus belles et des plus agréables de l'Espagne : elle a de belles Rües, de belles maisons, des Manefactures et un grand Comerce.

Segovie est aussi une fort belle ville, fameuse par ses superbes Laines que produisent les Troupeaux nombreux qui couvrent ses campagnes, et par les bons draps qui s'y fabriquent. Cependant cette Manefacture est beaucoup tombée depuis l'établissement de celles d'Angleterre et de France.

On trouve fort près de Segovie un vilage nommé la Pedraça de la Sierra, fameux pour avoir été la Patrie de l'Empereur

Trajan, et avoir servi pendant quatre ans de prison aux deux Princes de France fils de François I, lorsqu'ils furent envoyés en ôtage pour leur Pere, après la bataille de Pavie.

On trouve ensuite Avila, ville assez considerable, où il y a une Manefacture de Draps. C'est la Patrie de la fameuse Sainte Therese, dont les ouvrages mistiques connus de toute la terre ressemblent à une Tempête de Vernet, où l'on voit les éclairs de l'esprit sortir des Nuages épais, confus et tenebreux de la Divinité. Auprès de cette ville on trouve des Mines de Sel fort singulieres, dans lesquelles on descend par des voutes soutenues par des piliers de Sel cristalisé.

La vieille Castille est si coupée de montagnes, il y a si peu de grands chemins, et ils sont si mauvais, que la difficulté des Transports nuit beaucoup au Comerce, qui pourroit être plus considerable sans cet inconvenient. D'ailleurs les Manefactures, au lieu de se perfectioner, sont restées à leur ancien point, pendant que le reste de l'Europe a travaillé à les améliorer : car il semble qu'en Espagne la paresse et l'ignorance se soyent emparé même des Arts.

NOUVELLE CASTILLE

La Nouvelle Castille a au Nord la vieille Castille, à l'Orient l'Aragon et Valence, au Midy l'Andalousie, à l'Occident l'Estramadoure. Elle a 60 lieües de long sur 50 de large. Elle se divise en trois parties l'Alcarria, la Sierra et la Manche. Les Castillans sont vilains, petits, bazanés, fiers, avares, paresseux, malpropres et peu sociables, mais fidèles à leur parole et à leurs Souverains, d'un Comerce sûr, et d'une bravoure patiente et inébranlable.

Le Climat de Castille est inégal, trop froid l'hiver et trop Chaud l'Eté. Il n'y pleut pas non plus assez souvent : cependant ce Pays produit tous les besoins de la vie. Les vins y sont excellents, aprochants à s'y tromper du goût et de la qualité

de ceux de Bourgogne. Il y a quelques Manefactures, mais fort mal en ordre. Le Comerce languit, et le peuple est pauvre et miserable, sans industrie et acablé d'Impôts. D'ailleurs le Pays n'est pas peuplé, et manque totalement de bois et d'eau.

Les Rivières la Guadiana et le Tage, qui traversent cette Province, et dont on pourroit tirer parti pour la cultivation, sont inutiles et même nuisibles au Pays, parce qu'on les abandonne à la Nature, et qu'elles sont encaissées et ont un cours inégal.

La Manche est un Pays superbe; on peut y faire 40 lieües dans de vastes plaines, mais si desertes qu'à peine de six lieües en six lieües on trouve un village. Je ne m'arreteray point à des descriptions particulières de ville, on les trouvera dans les livres qui parlent expressement de ces matieres.

Madrid est une ville superbe, remplie de belles maisons, de belles Places, de belles fontaines, de belles rües bien droites, bien droites *(sic)* et de la plus grande propreté. Lorsque le Marquis de Squilacci se résolut à ordonner de nétoyer les rües, les Castillans etoient, comme ils sont encore, si barbares, si ignorants, si crasseux, et si complaisans dans leur malpropreté, que la Faculté de Médecine déclara que l'air de Madrid etoit trop vif pour soutenir une si grande propreté, et que la santé des Castillans dépendoit de cette infection et de cette corruption, et ce ne fut que par autorité et au milieu des murmures du peuple que ce Ministre vint à bout d'embellir la ville.

On fait à ce sujêt des contes plaisants. Entr'autres on dit qu'un Seigneur Espagnol qui avoit passé une grande partie de sa vie dans les Ambassades, rentrant dans Madrid avec la joye et l'empressement que nous ressentons tous, quelquefois sans sçavoir pour quoi, chacun pour notre patrie, se faisoit promener en carosse dans les Rües de Madrid, dans cet heureux tems de puanteur et de malpropreté, et que faisant arreter son carosse à chaque tas de boüe pour joüir de l'infec-

tion, il s'écrioit dans le transport de ses sens. « Ah ! Dieu soit loüé ! enfin, je sens !... Je sens mon air natal ! »

Cette ville est peu peuplée à proportion de sa grandeur, et elle n'a aucun Comerce. C'est, je crois, la seule Capitale au monde qui soit sans grand chemin, sans bois et sans riviere. Il n'y a qu'un petit Ruisseaux tortueux au bas de la ville, qui se nomme le Mançanarès. On l'a honoré de deux fort beaux Ponts qui sont fort nécessaires l'hiver et fort ridicules l'Eté. On disoit assez plaisament que le Roy d'Espagne auroit dû vendre son Pont pour acheter une Riviere.

Le Roy avoit un Palais très bien situé nommé le Buen-Retiro dans une exposition agreable, le seul endroit de la ville où il y eût des arbres, et dans l'air le plus pur et le plus sain. Au lieu de l'arranger et de l'embellir, Philipe V en a commencé un que ses successeurs continuent, qui coute déjà cent millions de Piastres, sans être fort avancé, et qui ne sera peutètre jamais achevé faute de fonds. Ce Palais est un gros Bâtiment quarré, ridicule par dehors, situé à pic sur une montagne au bord de la Riviere à une des extremités de la ville, où il a l'air d'un Couvent de Bernardins, ou de la maison du Gouverneur. Cependant les dedans sont assez bien distribués, quoique fort tristes, parce que l'Edifice est resseré et massif. On dit qu'on l'a fait exprès de cette construction pour qu'il puisse résister aux Tremblements de terre, mais je craindrois au contraire qu'en ce cas une masse de pierre aussi enorme ne fût plus dangereuse qu'un Batiment leger, à moins qu'elle ne fût si bien cimentée, que par la secousse elle roulât du haut en bas de la montagne sans se dissoudre.

On projette d'y construire des Jardins en Amphiteatre, d'autant plus beaux pour la vûe, que la descente sera très rapide et presqu'impossible. Ces Jardins seront terminés par le Mançanarès et par des montagnes pelées et seches qui s'élevent par mamelons sur la terre blanche et pierreuse qui s'étend sept ou huit lieües à la ronde de Madrid.

Il n'y a pas un seul arbre dans la ville ni dehors, excepté deux allées qui conduisent au Pelerinage de N.-D. d'Atocha, et une espece de boulevard nommé le Prado, qui enceint le tiers de la ville, et sert de promenade publique. Cela paroit d'autant plus etonnant que la premiere fondation de Madrid se fit sous les Rois Gots à l'occasion de la chasse, parce que ce Pays étoit couvert de forêts.

Le Roy d'Espagne a plusieurs Chateaux de Plaisance, où il passe ses diferentes saisons, car il n'aime pas le sejour de cette Capitale, où il n'a pas la ressource de la chasse : mais une partie de ces Chateaux ne sont que des maisons de Particuliers, excepté l'Escurial, qui est un des plus beaux batiments de l'Europe, mais absolument monachal.

Comme les Espagnols ne peuvent pas avoir soin de deux choses à la fois, en embellissant Madrid, ils ont laissé décheoir Tolede, qui etoit l'ancienne Capitale, et bien plus digne de l'être, qui avoit une belle Riviere, et dont les environs etoient riants. Cette ville n'a plus rien de remarquable que ses antiquités et sa Cathedrale, qui est un très beau Bâtiment.

Il y a encore plusieurs grandes villes dans cette Province, Talavera, Ciudad real, Calatrava, Consuegra, Cuença, Guadalaxara, Alcala, Siguença, etc.

Voilà l'Etat present du centre de la Monarchie Espagnole. Je parle au Chapitre du Comerce des propositions qui ont été faites pour l'amélioration et l'embellissement de cette Province; mais les Rois d'Espagne régnent avec égalité sur les vices comme sur les vertus de leur Nation, sans laisser empieter les uns sur les autres.

ISLES BALEARES

J'ay reservé les Isles Baleares pour la fin de ce Chapitre, parce qu'elles sont séparées du Continent. Les trois Principales sont Majorque, Minorque et Iviça : il y en a plusieurs autres

qui, excepté Formentera et Cabrera, ne sont que des rochers. Ces Isles ont la Catalogne au Nord, la Méditeranée, et dans une grande distance la Sardaigne à l'Orient, l'Afrique au Sud, et Valence au couchant.

L'Isle de Mayorque a environ 100 lieües de tour. Le Climat est admirable. Palma la Capitale est une assez jolie ville avec un bon Port. Elle est la Patrie du fameux Raimond de Lulle, un fanatique qui a produit beaucoup de fous, et qu'en Espagne on regarde comme un saint et un homme inspiré, parce qu'il a écrit sur tout sans rien sçavoir et comme un homme qui ne sçavoit rien. Cette Isle produit tous les besoins de la vie et de fort bons vins. Mais elle est continuellement infestée par les Barbaresques, et les Espagnols ont l'indolence et la lacheté de laisser ces pauvres Insulaires dans un peril continuel d'aller passer leurs jours en Esclavage en Afrique, ce qui trouble tout à fait le Comerce de cette Isle, et la rend pauvre, quoiqu'elle soit abondante.

Iviça a environ 60 milles de Tour. Formentera et Cabrera ont chacune environ 7 à 8 milles de circonferences. Toutes ces Isles sont dans le même cas que Majorque pour la fertilité et le malheur.

Minorque a 150 milles de tour. Cette Isle est entre les mains des Anglois, à qui les François l'avoient escamotée par un coup d'adresse et de bonheur au comencement de la derniere guerre de 1757, et qu'ils leur ont rendue à la Paix. Le Port est le plus beau de la Méditeranée, et le Fort Saint-Philipe est une des plus fortes places que l'on connoisse. Il faut, pour la reprendre, une combinaison de hazards pareille à la premiere, un amiral Bing contre un la Galissoniere, et un vieux Blakeney gouteux et endormi contre la Fortune du Maréchal de Richelieu. C'est de cette Isle que les Anglois bravent l'Espagne, qui s'endort sur sa honte, et qui feroit apresent des efforts impuissants pour ravoir cette Isle et Gibraltar, même avec le secours des François.

Ces Insulaires sont bons marins et assez braves, mais fourbes, voleurs et méchants : ces Isles d'ailleurs sont fort dépeuplées, à cause des Maures.

La Description vraye telle que je la donne du Royaume d'Espagne a l'air de partialité et d'acharnement, surtout si l'on considere que j'ay cherché tous les moyens d'ataquer ce Pays, et que je me suis jetté à cet effet dans des détails Militaires. Mais le lecteur impartial doit considerer que c'est l'Etat vrai de l'Espagne que j'ay voulu luy presenter, et que tous ces Plans d'ataque, et tout autre même plus fort, plieroient et s'annuleroient vis à vis d'un bon Gouvernement : qu'en fortifiant San Lucar pour eviter un coup de main par Mer dans la riviere de Seville, Xerès de la Frontera, le Chateau de Badajoz (car il faudroit raser toutes les fortifications existentes et ne conserver que le chateau et le fort San Christophle) le Passage de Valencia d'Alcantara, Ciudad Rodrigo, Zamora, Tui, et un poste en avant d'Orense, l'Espagne n'auroit rien à craindre du Portugal, qui ne fera jamais qu'une guerre défensive, surtout s'il trouve la moindre résistance.

On peut assurer que l'Espagne est un des Royaumes les plus malheureux et les plus mal gouvernés, mais en même tems un des plus beaux du monde connu.

CHAPITRE II. — LA COUR D'ESPAGNE

Après avoir donné l'idée du Pays par une Introduction Géographique, il faut aller à la source, et presenter le tableau du Gouvernement ; il faut commencer par rendre compte du caractère particulier des personnes qui composent la Cour d'Espagne.

On peut assurer en general que la probité y règne autant

que l'ignorance : point, ou très peu d'intrigues, pas la moindre galanterie, un faste maladroit, une vie très frugale et très farouche : voila ce que produit l'exemple du Maitre : son Portrait que je vais tracer est le modele de l'exterieur d'à peu près tous les gens qui l'entourent.

LE ROY

Le Roy est rempli de probité et de Religion, il a de l'esprit naturel, et ne manque pas même de connoissances. Il n'a qu'une passion qui est celle de la Chasse, à laquelle véritablement il est livré tout entier. Toute anecdote maligne qui tendroit à persuader qu'il a quelqu'autre penchant est fausse, et vient de gens mal instruits ou de mauvaise foy. Sa vie est très dure et très reguliere : il la partage entre les affaires et la chasse. Il est très bon fils, et très atentif pour la Reine Mère; il est bon Pere, il a été bon mari, et il est bon Roy : cependant son Peuple est malheureux par beaucoup de causes que je développeray à mesure des matieres que je traiteray : d'ailleurs il est très discrêt et très prudent. Tout dans son Royaume se fait par ses ordres et sous ses yeux, et s'il choisissoit bien ses Ministres, il seroit un grand Roy. Il a eû plusieurs favoris, mais aucun n'a eû d'influence dans les affaires; il ne leur permet pas même de luy en parler. Le Duc de Losada tient le premier rang dans sa faveur, et n'en abuse pas. Un autre favory est un valet de chambre Italien nommé Pini, lequel seroit plus intriguant, et feroit des affaires, mais le Roy le traite en *valet de chambre*. En general il mêt tout le monde à sa place, n'embrouille point les Ministères, et tient d'autant plus en bride les Grands et les Favoris, qu'il est peu communicatif et traite peu avec eux : il ne les voit gueres que dans ses Repas, et à une courte conversation, dont les Ministres Etrangers occupent une partie.

LA REINE MERE

La Reine Mere a été prodigieusement connûe par ses intrigues, sa puissance, sa fermeté et son esprit. Elle conserve toutes ces qualités; mais sa puissance est totalement tombée, et le Roy est trop entier pour se laisser conduire. Il n'a pour elle que de la consideration : d'ailleurs son age la mêt hors d'étât de se mêler d'intrigues, et elle vit très retirée et très singulierement, se levant à quatre ou cinq heures du soir, et faisant de la nuit le jour.

LE PRINCE D. LOUÏS, FRERE DU ROY

Le prince D. Louïs, frere du Roy, est d'un caractère doux et complaisant. Aussi passionné pour la chasse que son frere, il passe avec luy sa vie dans les bois et dans la chambre de sa Mere. Il est né sans ambition, car il eût pû être Roy d'Espagne à la mort de son frère Ferdinand : les vœux de la Nation l'y portoient; les Espagnols craignoient un Roy elevé au milieu des Italiens. D. Louïs eut alors la probité et la douceur de caractere de ne se point laisser persuader; sa recompense est interieure; il jouït de l'amitié de son Frere, auquel il est fort ataché. D'ailleurs il ne se mêle d'aucune affaire, et ne sollicite jamais. Enfin il a toutes les qualités requises dans le frere d'un Roy, pour que la Paix ne soit pas troublée.

LE PRINCE DES ASTURIES

Le Prince des Asturies a un caractère de fierté empreint sur sa Phisionomie, qui fait trembler les Espagnols, qui augurent que pour le moins il aimera la guerre. Il passe sa vie dans les bois, où il ne peut certainement rien aprendre. On ne doit parler qu'avec respect et retenue du caractere des Princes. Ils

sont bien malheureux quand on ne les elêve pas avec assez de soin. C'est d'autant plus irréparable qu'on ne peut, quand ils sont grands, ni les corriger, ni les instruire. Les Infortunes seules peuvent ocasioner la reforme de leur ame, mais avant qu'un Prince soit malheureux, son peuple a déjà gémi longtems : ils sont les derniers sur qui tombent les coups du sort et le remede est aussi terrible que le mal meme.

Heureux Princes du Nord! vous avez été élevés par de grands hommes! aussi vos Peuples vivent tranquilles sur votre ame et sur vos talents. Votre mérite naissant est leur bonheur actuel et leur esperance future. Ils benissent ces hommes divins que leurs Monarques bienfaisans ont eû le discernement de charger du soin de cultiver vos belles qualités. Ils vous cherissent, et sont remplis de reconnoissance pour leurs Monarques respectables, et de veneration pour ces vertueux et habiles gouverneurs, qui vous rendent l'honneur de l'Humanité.

LE DUC DE BEJAR

Cette Réflexion m'amêne au Portrait du Gouverneur des Princes d'Espagne que je plains. Le Duc de Bejar est un homme d'une dévotion outrée, privé de connoissances et d'esprit, ayant encore moins d'experience, puisqu'il n'est jamais sorti de son Pays pour se former. Epoux successivement de deux femmes malheureuses, il s'est donné le ridicule de se laisser séparer de la premiere comme impuissant, et celui, plus grand encore, de suivre vis à vis d'une seconde malheureuse son vœu de chasteté forcé ou non. Un pareil homme peut-il élever un Roy!

Le reste des enfans est fort jeune; ils donnent cependant plus d'esperance que l'ainé, surtout le second qui a la phisionomie très spirituelle.

LE DUC DE LOSADA

Le Duc de Losada, grand maitre de la Maison, tient le premier rang après les Princes par sa faveur auprès du Roy, sa place et sa représentation : c'est un très honnête homme : il est chef d'un espèce de parti de l'ancien Ministere; il tient cependant aussi à celuy qui gouverne actuellement, car, par une singularité qui ne se trouve dans aucune autre Cour, les Ministres disgraciés et ceux qui sont en place vivent ensemble dans une très bonne intelligence. Le Duc de Losada avoit de grandes obligations au fameux Ministre La Ensenada, dont il etoit l'ami et le protecteur; c'est cependant luy qui a fait le Marquis de Squilacci ce qu'il est, c'est lui aussi qui les réunit malgré les raisons de Jalousie et de haine qui pourroient en éloigner le disgracié. Le Duc n'étoit point de famille de Grands, mais il étoit ami du Roy, il soutenoit autrefois la Ensenada, il a creé Squilacci, il a sçû menager dans la vieille Cour les Interêts du Roy qui devoit succeder; l'élevation de sa famille a été sa récompense malgré les murmures; il a été fait grand de la premiere classe; il joüit de Revenus considerables, et s'en fait honneur.

LE COMTE STOARDO

Le comte Stoardo, de la maison de Barwick, est après lui un de ceux qui aprochent le plus du Roy, etant premier Ecuyer. C'est un fort honnête homme. Il arriva dernierement dans sa maison un miracle, dont on a envoyé le certificat à Rome pour obtenir une promotion en faveur d'un saint de sa famille, qui n'a que le rang de bienheureux. Une Demoiselle jeune et aimable, de famille Irlandoise et sa parente, logeoit chez luy, et etoit tourmentée d'une sciatique cruelle sur une Cuisse. Après avoir vainement épuisé les Incertitudes de la

Medecine, on conseilla à Mlle Campbell (c'etoit son nom) de se livrer à l'efficacité des Reliques, et d'abandonner les secours humains. On donna la préference à un Saint de la Famille : on avoit une de ses lettres; on l'apliqua sur les Cuisses de la Demoiselle, qui marcha, fut guerie, et va se marier pour la confirmation du miracle. Le Saint s'apelle Palafox : il etoit Eveque au Mexique; les Jesuites ses ennemis le firent chasser, il revint en Espagne, écrivit de gros livres contre eux, fut fait Eveque d'Osma, soufrit encore beaucoup de persecutions de la part de la Compagnie de Jesus, et mourut en odeur de sainteté. Ses ennemis le poursuivirent jusqu'en Paradis, où ils ne lui laisserent prendre qu'une place de bienheureux. Mais ce miracle cy, la protection de la Cour d'Espagne, et le discrédit des Jesuites peuvent faire esperer qu'on lui rendra justice, car il est martir des Jesuites. Cela coutera beaucoup d'argent à la famille, mais n'importe. Cette avanture me rapelle un bon mot d'un Cardinal Italien à deux de ses neveux qui entroient dans le monde : mes enfans, leur disoit-il, soyez honnêtes gens, mais surtout ne soyez pas saints, car nous en avons eû un dans la famille, qui nous avoit ruiné; il nous a fallu deux Papes pour nous rétablir.

CAPITAINES DES GARDES A CHEVAL

Les Capitaines des Gardes sont de très grands Seigneurs. Il y a trois Compagnies de Gardes à cheval assez mal reglées, mais montées superbement. La Compagnie Espagnole est comandée par le Duc d'Arcos, le plus riche Seigneur de l'Espagne. C'est un homme aimable, rempli de zêle, bon oficier, faisant bien les honneurs de la Cour, et qui seroit un très grand Seigneur dans tout Pays. La Compagnie Italienne est comandée par le Prince Masserano actuellement Ambassadeur à Londres. Le troisieme est le Duc de Bournonville qui comande la Compagnie Walone. Il est fort bien avec le Roy, et politi-

quement avec les Ministres. C'est l'esprit de la Cour, mais il a la langue très mauvaise, et est generalement craint et point aimé. Sa haine contre les Etrangers et surtout les François pourroit luy atirer quelque critique juste, mais le public les vange sur luy, il faut s'en contenter.

Je distribueray le Portrait des Ministres à la tête de chaque Ministere, et ne parleray icy que de ceux qui ne sont plus en place.

M. WALL

D. Ricardo Wall, Irlandois de Nation, un des plus grands ministres qu'ait eû l'Espagne, s'est démis de luy même pour aller vivre philosophiquement dans une terre : il vient de tems en tems à la Cour, et est très bien accueilli du Roy, qui reçoit bien ses Conseils, et a beaucoup de confiance en luy. Ce Role est au moins aussi agréable à joüer que celuy de Ministre en place et beaucoup plus que celui de Courtisan.

LE MARQUIS DE LA ENSENADA

Le second est le fameux la Ensenada, dont la fortune aveugle s'étoit fait un joüet assez médiocre. Parvenu au Ministere avec des demis talents, il a produit quelques bonnes idées, mais qui ne remedioient point aux malheurs et à la foiblesse de l'Espagne, qui empiroient sous son Ministere; cependant, quoique sans un mérite éminent, il est regreté. Il est devenu remarquable depuis sa disgrace par sa constance à trainer sa honte dans les antichambres, et a faire une cour assidue au dîner du Roy, qui depuis deux ans ne lui a pas encore parlé en public : son age et sa fortune le dispenseroient de cette humiliation, s'il avoit l'ame plus noble. Cependant il vit bien avec son successeur, et il s'est fait un espece de petit crédit bas et sourd par le Duc de Losada, ce qui luy ocasione une petite Cour, de petites afaires et de petites intrigues de la même espece.

Il y a encore à remarquer les deux Ambassadeurs de Famille. Celuy de France donne quelquefois l'influence à la Cour, et celui de Naples la reçoit toujours.

Le Nonce a aussi son Ministere a part d'où dépendent toutes les affaires Eclesiastiques. Il a soin de s'entendre avec le grand Inquisiteur. Ces deux Personages depuis quelque tems ont été des gens doux, et c'est fort heureux.

Un Personnage fort important, et qui jouït d'un grand crédit, c'est le Confesseur. Celui d'apresent, depuis la décadence des affaires des Jesuites en Espagne, est un Franciscain, qui a l'air fin et intriguant. Il a pris le même goût que le Roy pour la Chasse et la Pêche, et il le suit partout, galopant avec luy, et lui portant par monts et par vaux la ressource d'une absolution *in articulo mortis*.

Les deux plus grands Seigneurs de l'Espagne sont les ducs de Medina-Cœli et Medina-Sidonia. Le premier, qui etoit prodigieusement riche, s'est ruiné, et n'a rien de plus remarquable. Le second est de tous les seigneurs d'Espagne le plus afable avec les Etrangers, et le seul qui cherche l'instruction, et qui aime la lecture. Ce goût, singulier dans la Nation où il est né, lui attire quelquefois de petits désagréments, mais il se mêt au-dessus de tout : il est d'ailleurs sujêt très fidele, courtisan très attentif, et un fort honnête homme.

Le reste des grands fait sa Cour avec assiduité. Il n'y a point de détail particulier à en faire. Ils sont en general assez mal vetus et de mine peu avantageuse. On n'en cite aucun pour rien de particulier. On les voit peu, parce qu'ils sont fiers et avares.

Le Roy, en arrivant en Espagne, etoit environné de Napolitains. Il avoit entr'autres attiré près de luy par Politique le Prince de Francavilla, un des plus puissants Seigneurs de Naples, qui lui avoit été fort attaché, et qui se trouvant moins consideré à Naples sous la Régence, etoit venu le joindre en qualité de Gentilhomme de la Chambre. Les Grands ont

murmuré, le Prince de Francavilla s'est trouvé gêné par les Etiquêtes, et le Roy, par Politique, l'a laissé partir. C'est un homme mécontent, ce qui est toujours facheux, surtout à Naples. Au reste les Italiens sont puissants sous ce Roy cy, et tiennent toutes les affaires, et la Nation Espagnole, la plus haineuse de toutes les Nations, s'en plaint hautement.

Quant aux dames de la Cour, elles sont toutes devotes ou indécentes, il n'y a pas de milieu. Celles qui sont affichées sont continuellement obsedées, chacune par un petit Exempt ou Sous Lieutenant aux Gardes, qu'elles entretiennent assez publiquement. Elles se réunissent dans de petites assemblées tristes et ceremonieuses nommées *Tertullas*, dans des appartemens mal éclairés et mal meublés, où elles joüent avec leurs *Cortejos*, ce sont ces Messieurs avec qui elles vivent. Tout le reste est desœuvré, surtout les Etrangers ; mais il y a peu de regrêts à avoir, car il y en a très peu de jolies, très peu de spirituelles et aucune instruite.

Voila le portrait très vrai de la Cour d'Espagne ; c'est une de celles où il pourroit y avoir le plus d'esprit et d'amusement. Mais l'Hipocrisie et l'ignorance étouffent tous les bons germes, et en font un vaste champ inculte. Cette Cour ressemble au Pays où elle est située.

CHAPITRE III. — MINISTERE DE LA GUERRE

Le Ministere de la Guerre est très mal mené en Espagne, et cette partie du Gouvernement, la force de toutes les autres, est sacrifiée aux petits profits et aux petites vilainies d'un Ministre interessé et de Commis avides et ignorants.

Le Marquis de Squilacci, dont la fortune est étonnante, est un homme Borné : son esprit est proportioné à la condition

dans laquelle il auroit dû passer toute sa vie; mais l'argent, le créateur de tous les hommes nouveaux qui excitent l'envie et l'indignation de tous les malheureux aux depens de qui ils s'élevent, l'argent l'a porté à la premiere place : il se nommoit premierement Gregorio; il aquit de grands biens en qualité de fournisseur des vivres de l'armée d'Italie dans les guerres de 1733 et de 1744; on lui permit d'acheter le titre de marquis. Le Roy d'Espagne, alors Roy de Naples, jugea qu'un homme qui sçavoit aussi bien faire ses affaires etoit propre à conduire les Finances de l'Etat : il lui en donna le maniement. Le nouveau Ministre sçut par des extorsions couvertes et des manœuvres de Finance amasser de l'argent et augmenter les Revenus du Roy, qui s'arreta au profit, sans réflechir sur les moyens qui le luy procuroient, et luy donna toute sa confiance et sa faveur.

Le Roy d'Espagne est dépensier, et l'Etat, lorsqu'il est monté sur le trône, etoit chargé de dettes : il luy a donc fallu son Financier : il l'a amené de Naples, et luy a donné d'abord ce Département. Il a effectivement augmenté les Revenus du Roy, mais en redoublant les Impôts, écrasant le Comerce par des Droits exorbitans sur les Denrées, ruinant l'Agriculture, et faisant le malheur général des Espagnols, chez lesquels il est en horreur.

Une seule partie du Gouvernement respiroit encore, c'etoit le militaire; malheureusement on l'a donnée à conduire à cet homme qui l'a totalement écrasée. L'Armée du Roy n'est pas de 50 000 hommes effectifs; l'Armée du marquis de Squilacci consiste en plus de 60 000 gardes de Tabac, de Sel, etc., qui font une guerre journalière aux malheureux Espagnols. C'est cet homme qui gouverne tiranniquement cette partie, à laquelle il ne connoit rien, et qu'il regarde comme inutile et onéreuse. Ses Commis sont choisis de la meme espece, et quand même ils seroient bons, rien n'en iroit mieux.

C'est luy qui règle tout dans un Conseil de guerre, qui ne se

mêle que des affaires de Police du Militaire, et qui d'ailleurs est assez mal composé. Les deux seuls bons sujêts qu'il y ait sont déplacés, l'un des deux étant fort bon Jurisconsulte, l'autre fort versé dans la Politique.

Le General de l'Armée, celui qui comandera en cas de guerre, est le comte d'Aranda. C'est le seul homme qui ait de l'émulation, et qui cherche à s'instruire : mais il n'a pas toutes les parties de son Etat, et on le croit mediocre Oficier. Ses meilleures qualités sont la bravoure et une probité inflexible. On acquiert de l'experience en étudiant la guerre et la pratiquant ; cependant c'est un métier qui ne s'aprend pas, quand on n'est pas né avec le genie propre particulièrement à cette partie. On croit que c'est ce qui luy manque, ainsi quoiqu'il se donne bien de la peine, il est à craindre que son travail ne soit inutile, et ne produise jamais un effêt dont la Nation se ressente avec avantage.

Le seul bon General qu'il y ait actuellement en Espagne, mais qui est fort vieux, et qu'on se garde bien d'employer, parce que son grand mérite excite la jalousie de toute la Cour, c'est le Marquis de Las Minas. C'est un des plus grands capitaines du siècle, mais rempli de tous les Prejugés de la Nation et d'une haine très forte contre tous les Etrangers, particulierement contre les François qu'il ne peut soufrir, parce qu'en servant avec eux dans les guerres d'Italie il a essuyé des brouïlleries continuelles avec le Marechal de Maillebois qui les comandoit, dont le caractère etoit aussi dur et aussi emporté que celuy du General Espagnol. C'est à leurs dissentions qu'on peut atribuer une partie des mauvais succès qu'eurent ces deux Armées combinées contre des forces très inférieures.

Il est à remarquer qu'il y a peu de Peuples entre lesquels l'antipathie reciproque soit aussi forte qu'entre les Espagnols et les François. Cependant les Espagnols sont les plus démonstratifs sur cet article, et les plus Grands Seigneurs sont les plus animés contre la Nation Françoise.

Les deux meilleurs Oficiers de l'Armée, apres le Marquis de Las Minas qui sera mort avant la premiere guerre, sont Crillon, François de Nation, Lieutenant general comandant les Lignes devant Gibraltar, et Cevallos, Lieutenant general comandant à Buenos Aires dans l'Amerique Méridionale.

Le Marquis de Crillon, petit neveu du fameux Crillon, surnommé le brave des braves, l'honneur de la Nation françoise, l'ami de Henri IV, a la valeur militaire de sa famille. Il s'est distingué au Service de France, où il est parvenu jusqu'au grade de Lieutenant general avec l'estime de l'Armée et la confiance du Soldat. Il a été obligé de passer au Service d'Espagne en 1761 par raport à des désagréments. Ils l'ont accompagné dans ce Service, parce qu'il est François, mais il n'a plus à choisir : en tems de guerre il gagnera plus de consideration. Le Comandement qu'on lui a donné paroit un Poste brillant et de confiance, puisque c'est une des Clefs de l'Espagne ; cependant on ne le luy a donné que pour epargner les Apointements qu'on auroit été obligé de doubler à un autre Oficier general qu'on y auroit employé et qu'il a doublés par sa Capitulation. Il a le désagrement d'être aux ordres du Gouverneur de l'Andalousie, moins ancien Lieutenant general que luy. Les Lignes devant Gibraltar ne sont garnies en tems de Paix que de trois ou quatre Bataillons, et en tems de guerre de 4 ou 5 000 hommes, qui sufisent pour les garder ; car il se fait ordinairement une Trêve pour tout le tems de la Guerre entre le Gouverneur anglois de Gibraltar et le Commandant de ces Lignes ; c'est au moins ce qui s'est fait dernierement en 1762.

D. Pedro Cevallos est l'exemple d'un mérite qui s'est débrouillé à force de superiorité de tous les obstacles qui étoient entre luy et la Place qui luy convenoit. Il etoit né fils d'un Alcalde, ou juge d'une ville. Ayant suivi lui-même l'État de ses Peres, il se trouvoit dans un âge mûr Alcalde luy-même. La fureur de servir s'empara de luy ; il alla en Italie

prendre une Lieutenance, et il en en est revenu au bout de dix ans Lieutenant Colonel Brigadier, et avec une reputation faite. On l'a alors envoyé en Amerique, où il est le seul des Espagnols qui ait eù de grands succès et qui ait fait des conquêtes. Il s'empara d'une partie des Colonies Portugaises, et fit des prodiges de valeur et de conduite avec 600 Soldats Espagnols qui composoient sa petite armée. Le Ministere Espagnol a en general la bonne methode d'envoyer ses bons Oficiers en Amerique, quoique la prise de la Havane puisse passer pour une preuve du contraire : j'en parleray au Chapitre des Colonies.

L'Histoire de D. Felix de Anda y Salazar est plus singuliere encore que celle de Cevallos. Cet homme étoit en 1750 avocat à Madrid, sans experience et sans causes : il passa par desespoir aux Isles Manilles, en qualité de Conseiller du Conseil suprême de cette Colonie. Les Anglois vinrent ataquer ces Isles, et les prirent sans résistance. Le Conseiller de Anda fut le seul qui ne voulut pas acceder à la Capitulation faite par le gouverneur : il se sauva d'abord dans les montagnes ; peu à peu il fit des Établissements considerables, fortifia son parti, construisit des Batiments de guerre capables de défendre la portion de la Côte qu'il ocupoit, fondit des Canons, fit des moulins à poudre, et au bout de quelques mois ramassa une armee assez forte pour ataquer les Anglois, les chasser de partout, et leur faire sans relache une guerre terrible qu'il n'a cessée qu'à la déclaration de la Paix, après avoir pris la ferme resolution de ne jamais remettre les Manilles aux Anglois, et l'avoir fait jurer à sa Troupe. Il fit tout cela contre les ordres et les Intentions du timide Gouverneur, par la seule force de son génie et de son courage, sans secours, sans autorisation et sans comunication avec l'Europe. La Compagnie des Indes demanda au Roy que, pour sa récompense, on le fit gouverneur des Philipines et Marechal de camp ; mais le Ministere et le Roy ont jugé à propos de le rapeller en Europe, et de le faire Conseiller du Conseil suprême de Castille : c'est le plus

haut grade de robe où l'on puisse aspirer en Espagne, mais c'est celuy qui convenoit le moins à ce grand homme, dont les actions designoient la Place à laquelle il étoit propre.

La grande qualité des Rois et des gens qui gouvernent est de sçavoir placer les hommes dans les Postes auxquels ils sont propres. C'est ce discernement qui a fait la gloire de Louïs XIV et de l'incomparable Czar Pierre le Grand. C'est un grand talent au premier d'avoir employé des hommes d'un mérite connu, mais c'est un bien plus grand talent au second d'avoir deviné les dispositions d'hommes grossiers et ignorants, et de les avoir formé selon leur propriété avant d'en tirer aucun Service.

Tous les autres Oficiers generaux sont médiocres et au-dessous, on les cite même pour l'ignorance.

L'Artillerie d'Espagne est sur un pied respectable : les Canoniers sont bons et bien exercés, mais les poudres sont détestables, quoique le Pays fournisse les matieres les meilleures pour en faire d'excellentes. Le Comandant de ce Corps est le Comte de Gazzola, Italien : c'est un homme connu par sa litterature et son esprit, et fort instruit du metier de la guerre et surtout de l'Artillerie : il etoit à la tête du genie, dont on l'a tiré pour luy donner l'Artillerie à comander.

Le Genie est en fort mauvais ordre, les Ingenieurs fort ignorants et fort mal apliquez. Le Chef de cette partie est le Comte de la Croix, Wallon de Nation, qui avoit toute sa vie servi dans l'Artillerie, qu'il avoit percé au bout d'un grand nombre d'année et qu'il comandoit avec beaucoup d'experience : on l'a tiré de son premier Comandement pour satisfaire le Comte de Gazzola, et on l'a chargé de celui du Corps du Genie. Il est assez bon Oficier, mais il n'entend rien du tout à cette partie.

Les Troupes Espagnoles sont dans un état de déperissement et de langueur qui est independant des dispositions et du caractere de cette Nation, à laquelle on doit la justice de

dire qu'elle a toutes les qualités propres à faire d'excellents soldats.

L'Espagnol est sobre, patient, obeïssant, brave, attaché à son Roy, et rempli de probité. La lenteur et la malpropreté sont les seuls défauts essentiels qui ternissent leurs vertus militaires. Mais actuellement ce même Soldat Espagnol est avili, mal payé, mal nourri et meprisé. On les recrute avec tous les voleurs, les vagabonds et les gens condamnés du Pays : au lieu d'en faire une branche de Population, on les regarde comme la destruction de la Nation.

Le ministre actuel ne considere que deux Etats en Espagne, les supôts de la Finance et ceux qui ont les fonds; les premiers, comme les instruments, les derniers, comme les victimes de ses exactions. Comme les Soldats ne sont rangés sous aucune de ces deux Classes, ils sont non seulement negligés, mais oprimés et avilis.

Si le Sistême du Ministere actuel dure vingt ans, les Troupes Espagnoles seront les plus meprisables de l'Europe et du monde entier. On a dans toutes les Cours le tableau exact du nombre des Troupes du Roy d'Espagne, il ne s'agit donc icy que de la formation.

La Cavalerie Espagnole est excellente, parce que les Chevaux d'Espagne sont les meilleurs de l'Europe ; mais nous ne pouvons nous figurer une espece d'arme qui luy ressemble parfaitement dans le reste de la Cavalerie Européene. Ce n'est point un Corps solide, comme les Cuirassiers Allemands et François, ou la grosse Cavalerie Angloise; mais c'est un Corps plus fort, plus respectable et plus rempli de feu que les Hussards et même les Dragons. On ne peut cependant compter sur une Ligne de Cavalerie Espagnole que pour une demie heure, soit batante, soit batue.

Philippe V qui doit sa Couronne à la Cavalerie Espagnole a perdu par elle la bataille de Saragosse, qui l'a mis à deux doigts de sa perte, parce que ses deux Ailes de Cavalerie, après

avoir mis en fuite la Cavalerie Imperiale, abandonnerent son Infanterie pour poursuivre les Allemands. A la bataille de Villaviciosa, à celle d'Almanza la même chose pensa arriver, et ce ne fut que par les Excellentes manœuvres des Generaux qu'on répara le mal que causoient le désordre et le courage excessif de cette Cavalerie. Dans cette même guerre de la Succession deux Partisans D. Joseph Vallejo et D. Felix de Bracamonte avec deux mille Cavaliers chasserent l'Archiduc de la Castille, et luy détruisirent presque entierement son armee.

Dans les guerres suivantes d'Italie cette même Cavalerie se distingua, et inspira la terreur aux Allemands. Dans la guerre de 1741, le Corps des Grenadiers à cheval aidé d'un seul Régiment de Dragons et des Carabiniers d'Espagne formant en tout 1 500 hommes batirent à Campo Santo plus de 6 000 hommes de Cavalerie Piedmontoise et Allemande, et nétoyerent pendant toute cette guerre l'Italie de Hussards, dont aucuns ne paroissoient devant la Cavalerie Espagnole, qui les surpassoit autant en vitesse qu'en bravoure.

Mais la bonté même des chevaux, la bonne opinion que leur reputation leur donne d'eux mêmes, et le manque d'exercice, les privent du grand avantage d'une Cavalerie bien ameutée et bien exercée qui est la solidité des Escadrons.

Le Cavalier Espagnol ne regarde que luy seul, ne songe qu'à luy seul, se bât seul, ou par pelotons, à peu près comme les anciens Heros que cette Nation celebre dans ses Romances. Le feu de l'Infanterie et le Canon dispersent cette Cavalerie et on a vû à la bataille du Tidon ces mémes invincibles Grenadiers, Carabiniers et Dragons ne pouvoir pas tenir dans des postes exposés au feu, où à leur défaut on plaçoit de la Cavalerie Françoise, entre autres un Regiment François (Descars) sur 4 Escadrons faisant 600 hommes en perdit 230 et près de 400 chevaux, à coups de canon, en soutenant les Gardes Wallones que les Cavaliers Espagnols avoient abandonné. L'action

de ce Regiment est la plus vigoureuse que puisse faire de la Cavalerie.

Les Corps les plus distingués sont trois Compagnies de Gardes du Corps de 200 hommes chacune qu'on a substituées à l'excellent et superbe Corps des Grenadiers à cheval. Ces trois Compagnies sont montées sur de très beaux chevaux que leur fournit le Roy, ainsi qu'à tout le reste de sa Cavalerie : mais elles ne sont point belles, ni bien choisies en hommes; j'ay eû ocasion de parler ailleurs de leurs Comandants. Les chevaux sont depuis 4 pieds 8 jusqu'à 10 pouces, mesure de France, ce qui est très bas pour de la Cavalerie.

Le Corps des Carabiniers est composé de 12 Compagnies de 50 hommes chacune. Il jouït de la plus grande réputation; il est choisi sur toute la Cavalerie; il peut avoir des moments de décadence, mais le fonds et l'esprit sont toujours les mêmes. Le Colonel est le Duc d'Huescar, fils du Duc d'Albe, un des plus riches Seigneurs de l'Espagne, assez aimable; on le dit bon Oficier.

Le Duc d'Albe son pere est le Seigneur de l'Espagne qui a le plus d'esprit, de merite et de talents; on le dit nouvellement de retour à la Cour, ce qui seroit fort heureux s'il rentroit en crédit.

Le reste de la Cavalerie est composé de Regiments tous nationaux à 4 Escadrons, chacun de 3 Compagnie en tems de Paix et de 4 en tems de guerre, de 40 hommes chacune. La forme des Escadrons est bonne, mais les Compagnies sont trop multipliées.

Les Dragons sont sur le meme pied que la Cavalerie; cependant ils font le Service à pied et à cheval et sont armés d'une Bayonete suivant l'ancienne Institution de ce Corps par Louïs XIV. Ils jouïssent d'une réputation qu'ils soutiennent toujours avec vivacité.

Cette Cavalerie peut consister en tout en 8 ou 10 000 hommes, et ne peut pas être augmentée, vû la cherté et

la rareté des Chevaux, dont les Haras ne sont pas assez soignés.

Les Espagnols disent que la Cavalerie des Maures est autant superieure à la leur, que la leur l'est au reste de la Cavalerie Européene. Tout ce que je sçais c'est que la Cavalerie Maure est encore plus indisciplinée que l'Espagnole, étant positivement la même que les anciens Numides.

L'Infanterie Espagnole a joui pendant cent cinquante ans d'une reputation de superiorité vis a vis de toute l'Europe ; elle n'avoit jamais été vaincue jusqu'à la bataille de Rocroy ; ce fut dans ces plaines qu'elle perdit le titre d'invincible : elle ne s'est point encore relevé de cette défaite, qui a été le coup d'essay du fameux Prince de Condé.

J'ay déjà dit qu'on prend tous les moyens possibles pour achever de la détruire, en y plaçant tous les malfaiteurs, les gens sans aveu, et l'avilissant. D'ailleurs elle n'est habillée que tous les quarante mois de fort mauvais drap, et elle vit très durement, mais la patience Espagnole surmonte tout cela. Les Oficiers sont ignorants, inapliqués, pauvres et bas. Cependant telle qu'elle est, l'Infanterie Espagnole forme un fonds respectable, et qu'on pourroit aisement remettre à son premier point. On cite des Traits incroyables de la patience, de la fermeté et de l'obeïssance du Soldat Espagnol.

Les Corps les plus distingués sont les Gardes Espagnoles de 42 Compagnies de fusiliers de 100 hommes chacune et de 7 Compagnies de Grenadiers. Ce Corps est fort mal tenu, fort mal discipliné et fort mal exercé, mais bon quand il est bien commandé.

Le Colonel est le vieux Marquis de Saria, Capitaine general, qu'on avoit chargé du Comandement de l'Armée, dans le commencement de la guerre du Portugal : c'est un vieux Espagnol (*sic*), fort dévôt, fort borné et grand ennemi des étrangers, surtout des François et des Wallons. Il perd ce Corps qui auroit besoin d'être mené par un homme plein de

feu, pensant noblement, tel qu'il y en a très peu parmi les Grands d'Espagne.

Les Gardes Walones sont un Corps pareil pour la composition, mais sans contredit la meilleure Infanterie de l'Espagne et peut-être de l'Europe. Ils sont bien habillés, bien tenus, bien disciplinés, et ont cet air leste qui annonce la réputation qu'ils se sont acquise, et qu'ils conservent. Il en est sorti d'excellents Generaux, entr'autres le fameux Comte de Gages, un des plus grands Capitaines de ce siecle cy, qui est mort trop tôst pour l'Espagne.

Il y a outre les Gardes Walones six Bataillons d'Infanterie Walone qui sont assez bons ; six Bataillons de Troupes Irlandoises qui sont bonnes chez tous les Souverains et dans tous les Pays où elles servent ; six Bataillons d'Italiens qui sont d'assez bonnes Troupes partout, excepté chez eux ; et six Bataillons Suisses, qui se battent à proportion de l'argent qu'on leur donne. Le reste est de l'Infanterie Nationale, qui est mal disciplinée, mal exercée et mal tenue.

Il y a un Corps superbe et excellent de Grenadiers Provinciaux ; c'est l'Elite des Milices du Pays. Ce Corps de près de 2 000 hommes est redoutable et fait parfaitement le Service. Il est beaucoup mieux composé et meilleur que les autres Régiments Espagnols.

Les Troupes legêres consistent en 4 Escadrons Provinciaux formant 640 hommes à cheval assez mal disciplinés et 4 Bataillons d'Infanterie Catalane connue autrefois sous le nom de Miquelêts, qui comence à être enrégimentée et assez bonne : ils sont surtout bons pour la guerre de Défilés, de Montagnes et de bois. Leur habillement est plus leste que celuy des Troupes réglées. Il est composé d'une veste, d'une petite redingote, dont ils ne passent jamais les manches, et de souliers de corde.

Le chef de ce Corps est un Irlandois nommé Alexandre Orelly, qui leur a donné le peu de discipline qu'ils ont. C'est

un Oficier fort zêlé, rempli d'ambition, qui a été aprendre la guerre en Allemagne dans toutes les Armées; il fera un très grand chemin au Service d'Espagne; mais j'ignore encore s'il est bon Oficier : le seul détachement qu'il a comandé contre les Portugais s'avança imprudemment de Chaves à Villa Réal, et se retira très vîte et avec plus que de l'inquiétude. Cependant, vû le mauvais etat de l'armée Portugaise, 3 000 hommes qui composoient son Corps sufisoient pour traverser le Portugal; mais les Paysans seuls chasserent les Espagnols, qui les craignent beaucoup : il est vray qu'ils sont feroces, et qu'ils tirent fort adroitement.

Ces Troupes peuvent former à peu près en tout, les frontières et les places garnies, un Corps de 40 à 50 000 hommes, dont le fonds est assez bon, mais mal gouverné, parce que ce sont les Oficiers qui manquent, tant Generaux que particuliers.

On ne peut faire faire à cette Armée que deux Campagnes, parce qu'il n'y a pas dans le Pays de quoi les recruter, si des batailles ou des maladies en enlevent une partie. Les Espagnols répondent à cette objection qu'on disoit la même chose en 1741, et que cependant ils ont soutenu une armée de 60 000 hommes en Italie pendant près de huit ans. Mais c'est précisément une raison de plus. La petite Guerre du Portugal leur a couté presque autant que celle d'Italie, et a achevé de les afoiblir à un point qu'il est difficile de remedier, ce qui ocupe peu le Ministere.

Une autre raison pour l'impossibilité de faire une guerre de durée, c'est le mauvais Sistème sur les vivres, Hopitaux et fourages des Armées. Toute cette Administration coute le double plus cher au Roy d'Espagne qu'aux autres Potentats de l'Europe, et cependant on vit dans les Armées Espagnoles au jour le jour, sans précaution, sans Magazins, et avec le vice énorme de laisser regler cette partie de la Guerre par une Armée de gens de Plume qui volent et abandonnent l'Interêst du Roy et de la Troupe pour le leur.

Je crois que tout ce qui tient au Militaire doit être mené militairement. J'ay remarqué qu'un Bureau mangeoit plus de fourages que vingt Escadrons de Cavalerie. Les Magazins doivent être faits par les propres Troupes : le General qui n'est pas luy même son Munitionaire dépend de tout le monde, et expose son honneur, le succès de ses opérations, et le salut de ses Troupes, à la mauvaise foy et la friponerie d'un homme dont le métier et le bût sont de faire des gains particuliers, parce qu'il ne vient pas à la guerre pour retirer sa part de l'honneur.

Les Places fortes de l'Espagne sont situées en Catalogne et en Navarre; ainsi elles sont inutiles. Badajoz, Ciudad-Rodrigo et Tui sont les seules places fortifiées vis-à-vis de l'ennemi naturel. Il semble que c'est par fierté et mépris que les Espagnols laissent la Galice, Leon, L'Estramadoure, la Castille et l'Andalousie exposées aux invasions des Portugais, mais ceux cy n'ont pas assez connu la guerre jusqu'à présent pour en profiter : gare l'avenir. Badajoz est une fort mauvaise place, où on a fait des dépenses énormes pour construire des ouvrages ridicules et dominés de partout. Tui et Ciudad-Rodrigo sont de mauvaises places delabrées et tombantes en ruine. Les Lignes de Gibraltar sont en mauvais Etat, et pas un endroit de la Côte de la Mediterranée n'est defendu par des ouvrages, aussi les Maures y descendent quand il leur plait.

L'Etat Militaire d'Espagne est mal monté, mal conduit, mais on peut le réparer, et ce Royaume peut être fort respectable. Si le Roy d'Espagne avoit 100 Vaisseaux de Ligne, et 100 000 hommes de Troupes, il seroit par sa position le plus puissant Roy de l'Europe, et il peut les avoir. Mais on ne s'en doute pas à Madrid. On y compte sur les Alliés et sur la réputation de Charles V et Philipe II.

CHAPITRE IV. — FINANCES

Les Finances de l'Espagne sont administrées d'une façon ruineuse pour l'Etat, onereuse pour la Nation, produisant au Souverain un profit momentané, qui tend à son dérangement total. Je citeray un passage tout entier de Montesquieu sur le sistême des Finances de ce Royaume; on en reconnoit la très grande vérité en parcourant les vastes Provinces de l'Espagne desertes et sans culture.

« L'or et l'argent sont une richesse de Fiction; ces signes « sont très durables et se détruisent peu, comme il convient à « leur nature; plus ils se multiplient, et plus ils perdent de « leur prix, parce qu'ils representent moins de choses. Lors « de la Conquête du Mexique et du Perou, les Espagnols « abandonnerent des richesses naturelles pour avoir des « richesses de signes, qui s'avilissoient par elles-mêmes. L'or « et l'argent etoient très rares en Europe. L'Espagne tout à « coup maitresse d'une grande quantité de ces métaux conçut « des esperances qu'elle n'auroit jamais eû. Cependant l'argent « ne laissa pas de doubler bientôst en Europe, ce qui parut en « ce que le Prix de tout ce qui s'acheta fut environ du double. « Dans le double du tems l'argent doubla encore, et le profit « diminua de moitié; voicy comment. Pour tirer l'or des « Mines, pour luy donner les préparations requises, il falloit « une dépense quelconque. Je supose qu'elle fût comme « 1 à 64; ainsi les Flotes qui portoient en Espagne la même « quantité d'or, portoient une chose qui réellement valoit la « moitié moins. Si l'on suit la chose de doublement en double- « ment, on trouvera la vraye cause de l'impuissance de « l'Espagne. »

La Preuve du raisonement de ce grand homme a été

administrée de tout tems par les révolutions de Finance qui sont arrivées en Espagne. Philipe II, après la decouverte du Mexique, fit une fameuse Banqueroute. Philipe IV fut réduit à faire de la fausse monoye pour subvenir aux besoins de l'Etat. Le Tableau actuel des Finances de ce Royaume est encore une preuve consequente de cette vérité.

L'Espagne est réellement pauvre, et quoiqu'elle ait tourné tout le principe de son Gouvernement et toute son action à cette partie, qu'elle a regardé comme la principale et la source de toutes les autres, dont elle ne doit être que la consequence en bonne Politique; cette Partie même est languissante, et le Sistême est aussi mal suivi que mauvais. L'Espagne renfermoit en elle-même de quoy assouvir son avarice, puisqu'elle avoit la fausse opinion de considerer le métail comme la richesse premiere. Toute la Sierra Morena, les Montagnes des Castilles, des Asturies de Leon, de Murcie, les Alpuxarras sont remplies de Mines fort riches que differents Rois d'Espagne ont fait refermer pour ne pas nuire à leur Comerce des Indes, c'est à dire à la transplantation de leurs sujets et la dépopulation de leurs Etats d'Europe. Cependant les Indes mêmes ne sont plus une source inépuisable et surabondante : les Convois de ce Pays sont beaucoup diminués, et cette branche de Finances ne produit plus sufisament à proportion des depenses qui sont augmentées : un jour même les Révolutions qui se préparent par l'instabilité des choses humaines et par des causes encore plus directes et plus pressantes, qui regardent particulierement les Indes, feront sortir des mains des Espagnols cette Corne d'abondance qui leur verse, avec l'or, l'orgueuïl, la paresse et la misere.

La Possession de l'Or produit un Comerce passif, qui fait naître et augmente la paresse, parconsequent tous les Vices, et le plus grand de tous pour un Etat, le défaut d'Agriculture et de Population. L'industrie chasse les vices, produit un Comerce actif, elève les ames, fortifie les Corps, et remèt

l'égalité dans les Conditions. Deux Vices proviennent nécessairement de la grande quantité d'or, la Richesse et la Pauvreté. Tout le Peuple Espagnol est partagé entre ces deux Etats vicieux. On n'y connoit point cette heureuse industrie, cette douce égalité, cette activité spirituelle qui produit les Arts méchaniques et liberaux. Ces Arts sont, en Espagne surtout, au dessous des riches amollis par la Possession, et au dessus des pauvres avilis par l'indigence. Ce n'est cependant pas tout à fait le cas en Espagne; les Riches sont enorgueuïllis, mais non pas amollis par la Possession, puisqu'ils ne jouïssent pas de ce qu'ils possedent. Leurs tresors sont enfouïs; ils n'ont ni luxe, ni magnificence, ce qui produiroit une circulation et par consequent une industrie absolue. On ne distingue en Espagne les riches des Pauvres que par un degré de fierté de plus. La Condamine dit quelque part qu'en allant visiter une Mine du Perou, il remarqua que son guide n'avoit pas de souliers et mouroit de faim; moy j'ay vû en Espagne que les riches Espagnols qui possedent le produit de ces Mines n'ont point de chemises, sont envelopés dans de mauvais manteaux, et mangent des Pois toute l'année.

Un Roy n'est pas riche quand son Peuple est pauvre. Les Espagnols le sont prodigieusement, ou au moins le paroissent; puisqu'ils n'ont aucun objêt de dépense exterieure et visible : que leur nourriture, leur habillement, leur train, leurs maisons n'ont rien de magnifique. Il en resulteroit un grand bien, si on sçavoit où est cet argent, et qu'on pût le reverser dans la Communauté par une espèce de Contribution, qui ne portât que sur ceux qui le possedent. Mais tous les moyens d'exaction ne sont onereux que pour le Peuple, et l'or reste entassé dans les Coffres, et enfouï dans les Caves des grandes Maisons et des Religieux, dont les richesses sont excessives, et restent mortes pour l'Etat.

D'ailleurs la seule circulation de cet or est exterieure au Royaume, et par consequent le mine de plus en plus. Sans

compter la Contrebande de l'or, qui est indispensable en proportion de sa qualité, la Cour de France, celle de Parme, celle de Naples, et actuellement celle de Toscane et les Dettes Nationales enlevent le plus clair des Revenus du Royaume, qui ne rentrent jamais. Le Marquis de Squillacci a fait une augmentation d'Impôts pour faire partir l'Infante avec cinq Millions de Dot; et actuellement il est obligé de laisser crier les Anglois pour la Rançon de Manille qui est un objêt médiocre et indispensable, de retarder l'Etablissement de la Louïsiane, et de laisser en soufrance les Colonies, la Marine, l'Agriculture et les Troupes. La Maison du Roy d'Espagne n'est pas payée, et les Dettes de son Pere et de son frere restent entieres, sans même qu'on paye les arrerages. Les Fêtes et la Dot des deux Mariages enlevent la ressource la plus claire de l'Etat, sans enrichir personne, autre que la Toscane, où va se reverser l'argent de la Dot.

Quand la circulation des richesses n'est pas uniquement intérieure, quand un Etat n'a pas en luy même toutes ses ressources, nourriture, vêtement, etc., quand l'industrie étrangere enleve le profit, et encore plus quand on tire à grands frais des Etrangers les genres primitifs, comme le bled, les Toiles, les Draps, le fonds des Richesses est bientôst épuisé, et l'Etat est bientôst ruiné.

L'Espagne, au bout du compte, ne se trouve pas plus riche que les autres Etats de l'Europe, et ses Monarques sont obligés, pour remplir leurs coffres, et soutenir leur dépense, de se servir des mêmes moyens tortionaires que les autres puissances. J'ay vû differents Etats de la Recette et de la Dépense du Roy d'Espagne, mais tous si contradictoires et si oposés les uns aux autres, que je ne crois pouvoir asseoir aucun Jugement sur à ce sujêt, n'étant possible à personne de penetrer le veritable fonds. L'Etat le plus vraisemblable fait monter les Revenus à trente ou quarante Millions de Piastres, ce qui fait de cent vingt à cent soixante Millions de Livres

Tournois, dont il faut déduire près d'un Tiers pour arrerages des Dettes de la Couronne. Il est vrai que sous ce Ministere cy ce fonds sacré a été touché vivement, ce qui a ocasïoné de grandes plaintes jointes à celles des nouvelles Impositions et de l'augmentation des anciennes depuis le Marquis de Squillacci.

On n'a encore trouvé dans aucun Etat un moyen de Perception qui réduisit les Finances à une seule imposition ; cela même est presqu'impossible. Le Cens ou Contribution par tête est tout à fait inégal. La Taxe des Terres est nuisible à l'industrie, si elle est trop rigoureuse, et d'ailleurs ne comprend qu'une partie des Citoyens. Ainsi on a été obligé de multiplier les impositions et de les repartir sur tous les objêts. Mais de toutes les Impositions celles qu'on doit exercer le plus sobrement sont celles sur l'industrie, qui devroit même être autant qu'on le pourroit totalement privilegiée. C'est en Espagne au contraire la partie la plus chargée, parce que le Sistème des Finances de l'Espagne est contraire au progrès des Arts, de l'Agriculture et du Comerce : parconsequent si ce Sistême dure, l'Etat sera perdu en moins d'un demi-siecle. C'est ce qu'il est aisé de prouver en analisant quelqu'une des Impositions qui sont si nombreuses qu'elles formeroient un gros Dictionaire, et qu'il faudroit la vie d'un homme pour en aprendre les seuls Titres. Aussi la Finance en France et en Espagne depuis M. Orry est devenue une Science très difficile.

Le Droit d'*Almojarifazgo* est une Imposition de 5 p. 100 sur toutes les Marchandises qui passent d'Espagne aux Indes ; il est très gênant pour le Commerce.

Le Droit d'*Alcavala* est une Imposition de 10 p. 100 sur tout ce qui se vend ou se troque entre Particuliers : ce Droit s'exige chaque fois que la chose se vend ou se troque, et il est possible qu'un effêt qui auroit passé par beaucoup de mains eût payé deux ou trois fois sa valeur au Roy sans être exempt de payer à l'avenir. Ce Droit tient du Despotisme Oriental que les Arabes avoient introduit en Espagne et qui supose au

Prince la propriété de tout ce qui apartient aux Sujêts. C'est celuy qui nuit le plus au Commerce de l'Espagne.

Le *10 de la Mer* est une Imposition sur toutes les Denrées qui viennent sur mer.

L'*Averie* est un Droit de 2 p. 100 sur tout l'or et l'argent qui s'embarque sur les Vaisseaux du Roy, etc.

Enfin je tiens de plusieurs Negocians des plus considerables que les Droits du Roy sur le seul Comerce des Indes montent de 22 à 25 p. 100 déduits sur les Profits, ce qui dégoute de ce Comerce et le rend languissant.

Ces Droits ont été augmentés et portés, depuis surtout les deux derniers Ministeres à un nombre et une cherté inexprimable, qui a oprimé cette partie.

D'ailleurs le détail des Impositions est administré par plus de 80 000 Personnes en y comprenant l'Armée des Gardes pour la Contrebande, et aucune de ces personnes n'est payée moins de 4 ou 5 Reaux, 20 ou 25 Sols Tournois, ce qui fait une Somme énorme; et au moins 20 000 de ces hommes sont des Ecrivains, qui jouïssent de gros apointements, et qui font en outre des Profits particuliers.

Les Finances du Portugal etoient dans le même cas que celles d'Espagne avant la sage Ordonnance du 22 décembre 1761 faite par le Comte d'Oyeras, qui a osé ataquer cette armée de Titans, qui entassoient Ossa sur Pelion, et qui a reduit à 31 Personnes le nombre des comptables du Tresor, et parconsequent a diminué prodigieusement les embarras de la Comptabilité.

Il seroit à souhaiter pour l'Espagne qu'elle profitât de l'exemple de ce grand Ministre, dont à cause même du voisinage et de l'inimitié naturelle, et par consequent de l'émulation des deux Cours, ils devroient connoitre et imiter toutes les bonnes operations. Il faudroit un Ministre ferme, désinteressé et lumineux ; et encore trouveroit il peutêtre l'Hydre trop fiere pour luy couper toutes ses têtes.

Il n'y a que le malheur ou une Révolution qui, en afligeant toutes les parties de l'Espagne, les tirera toutes de l'assoupissement et de l'opression : la partie des Finances ira avec les autres. Elle seule, en se remettant, ne peut pas relever l'Espagne, puisque les hommes, les Bestiaux, les Arbres, l'Eau et la première industrie manquent dans ce Continent, et que ce sont les objêts qui font la richesse premiere d'un Etat, dont l'or n'est que le signe conventionnel.

CHAPITRE V. — COLONIES

Les Colonies Espagnoles surpassent trois ou quatre fois en grandeur son Continent Européen, et sont si peuplées qu'on dit communement que le Roy d'Espagne regne sur trente millions de sujêts. Ors le Continent de l'Espagne n'en contient que sept à huit millions. Cette Tradition en suposeroit près de vingt à vingt-deux Millions dans les Colonies, ce qui, réduit à moitié ou même au tiers, est un nombre assez vraisemblable, et c'est cependant encore prodigieux.

Ces Colonies consistent dans les Isles Canaries, sur la Côte d'Afrique, qui sont assez peuplées, en Asie dans les Isles Philippines et toute la comunication des petites Isles qui conduisent d'Asie par la Mer du Sud aux Côtes du Perou. La principale de ces Isles est l'Isle de Luçon, où est située Manille la Capitale. Cette Isle et toutes les autres furent prises avec beaucoup de facilité par une Escadre Angloise dans la derniere guerre, mais la bravoure d'un Particulier y excita une révolte, qui grossit et forma enfin une Guerre dangereuse pour ces conquerans, laquelle dura jusqu'à la Paix. Cependant la Cour de Madrid et celle de Londres traiterent et conclurent de ces Isles pour une Rançon qui n'est pas encore payée, ce qui ocasione du refroidissement et du murmure entre les deux

Cours. Ces Isles sont fort peuplées; le Climat est très bon, et et leur voisinage seroit fort commode pour le Commerce de la Chine, mais les Espagnols n'en savent pas profiter, et en tirent très peu de ressource pour leur Commerce; celui de la Mer du Sud et du Mexique absorbent tout; c'est là où il faut examiner les Espagnols.

L'Amérique Espagnole doit être considerée sous deux faces, suivant les deux Mers qui y conduisent. Le voyage de la Mer du Sud a été l'éffroi de tous les Marins, et le passage du Détroit de Le Maire a couté la vie à un quart des Matelots Espagnols qui en ont tenté le chemin pendant cent ans. Cependant actuellement, quoique les Espagnols soient fort arrierés sur la Marine, ils en sont moins effrayés, et les Naufrages sont beaucoup plus rares.

Les Espagnols possedent la moitié de l'Amerique Méridionale, toute la partie qui est sur la mer du Sud, ce qui leur forme une étendue de plus de mille lieües de longueur sur plus de trois cent de largeur. Ce Pays est bien peuplé, rempli de Mines, très riche et très fertile. Le Gouvernement y est tranquille, parce que jusqu'a present les Escadres Angloises n'ont pas penetré dans cette Mer, ou au moins n'y ont fait que des Courses sans établissements, ce qui a ocasioné aux Espagnols un repos singulier pendant même le plus grand feu de l'Europe, et un Comerce qui n'a été interrompu que dans ses envoys et point dans son principe. Mais ce Calme extraordinaire depuis le moment de la possession a ocasioné un relachement si grand dans le Gouvernement, qu'il se soutient par sa foiblesse même et par la Politique Européenne. Il seroit bien etonnant que cette partie du Gouvernement Espagnol fût bien administrée, pendant que l'Espagne est aussi délabrée que je l'ay representée.

Au retour de la Mer Magellanique et du Détroit de Le Maire, en entrant dans la Mer du Nord, les Espagnols sont maitres du très grand Pays de l'Uraguay (*sic*), dont la Capitale

est Buenos Aires (*sic*), une assez grande ville sur le Rio dela Plata. Ce Pays est Limitrophe des Portugais par le grand Royaume du Paraguay. Ces deux Nations ont partagé avec assez d'avidité cette Province après l'avoir conquise sur les Jesuites, à qui anciennement ils en avoient fait une concession, et que ces RR. PP. avoient catechisé et civilisé avec un zêle Apostolique et Politique. Ce Pays est la partie la plus peuplée de toute cette Côte, et le General Cevallos qui commandoit les Espagnols, et qui est un fort bon Oficier, en a saisi le plus grand morceau pour le Roy d'Espagne. Tous ces Pays fournissent de l'or et beaucoup d'autres branches de Commerce, dont tout autre Peuple tireroit le plus grand parti. L'Amerique Méridionale Espagnole est celle de leurs Colonies que les Anglois ataqueront la derniere, parce qu'ils en sont éloignés, qu'elle est sans bût pour eux, et qu'ils sont atachés à la partie du Nord et à l'Amerique Septentrionale, qu'ils semblent vouloir conquerir entiere en faisant leurs aproches prudement et peu à peu.

L'Amerique Septentrionale Espagnole est partagée de la Méridionale par l'Isthme de Panama. La Ville de ce nom et Porto Belo qui sont situés sur les deux Mers ne sont pas aussi fortes qu'elles devroient l'être, vù l'importance dont elles sont, car leur prise par les Anglois couperoit la Communication entre les deux Ameriques, et établiroit les Anglois au fonds du Golphe et au milieu du Comerce Espagnol, surtout la prise de Porto Belo.

Une legere description du Pays peut en retracer l'idée que tout le monde a d'après les Cartes et les Livres, et éclaircir les raisonements que j'avanceray et les tristes prédictions qu'on peut faire aux Espagnols sur leurs Etablissements.

L'Isle de Cuba qui ocupe le centre du Bassin de Mer que forment le Golphe du Mexique, et les Bayes de Honduras, de Cartagêne etc., derriere les Antilles, est le Boulevart des Indes Espagnoles du côté des Anglois. Ceux cy l'ont déjà prise une

fois, et l'ont rendue; il est à craindre que pareille chose arrive dans une seconde guerre, et qu'ils ne la rendent pas. Les Espagnols tiennent aussi la moitié de l'Isle de St Domingue, mais la partie qu'ils en ocupent est dépeuplée et sans force.

La Jamaïque, Isle très riche, très peuplée et très forte, située au milieu de ces deux Isles semble un Poste avancé des Anglois pour porter l'allarme dans toute cette Mer. C'est une Place d'armes où se prépare continuellement un orage menaçant les Côtes, outre l'énorme incomodité des Corsaires de cette Isle qui peuvent desoler toute la Côte Espagnole et interrompre tout le Comerce.

La Floride qu'ont cedée les Espagnols etoit un Boulevart qui éloignoit par terre les Anglois des Colonies Espagnoles, et est entre les mains des Anglois une Place d'armes pour les opérations ulterieures. Ceux cy y établissent des habitans, y construisent des Forts, et se proposent de partir de là pour porter leurs grands Coups au reste de l'Amerique Septentrionale.

La Louïsiane qui apartenoit aux François etoit un second Boulevart, lequel, quoiqu'en pouvoir etranger, n'en valoit que mieux, parceque les Espagnols et les François, par le Sistême de l'Europe et le Pacte de Famille peuvent compter sur une longue alliance, et que dans ce cas la Floride etant prise ou négligée, la Louïsiane se défendroit mieux et avec plus de Troupes entre les mains des François qu'entre celles des Espagnols.

Le Nouveau Mexique vient ensuite, d'où on n'a jamais penetré par terre dans l'ancien Mexique, parce qu'il est presqu' inhabité des Européens, qui n'ont que quelques Etablissements de distance en distance à l'embouchure des Rivieres, et parceque le chemin est plus court par mer depuis toute l'Amerique Septentrionale.

Enfin la Perle de la Couronne des Rois d'Espagne, l'Empire du Mexique etoit au fonds du Golphe, tranquille pendant la

guerre. Les Vicerois Espagnols y jouïssoient de leur paresse, et y passoient leurs trois années sans souci et avec le seul travail qu'exigeoit leur cupidité.

La nouvelle Espagne venoit ensuite commençant auprès du Golphe de Panama et se bornant à l'Etablissement Hollandois de Surinam.

Cet Empire formoit un Croissant de près de 1 200 lieües de côtes. Rien n'etoit plus grand, plus heureux, plus beau, plus tranquille autrefois ; je crois qu'apresent rien n'est plus inquietant, plus incertain et plus malheureux pour l'Espagne.

Avant d'expliquer cette Enigme aisée, je diray que tous les Mexiquains que j'ay connu parlent de leur Patrie comme du plus beau Pays de la Nature. La ville de Mexico contient, dit-on, 70 000 Espagnols et le double d'Indiens. La Vera Cruz, Acapulco, los Angeles, Guaxaca, Merida, Cartagêne etc., et beaucoup d'autres villes sont bien bâties, très peuplées et très riches ; le Pays est très bien cultivé et très fertile, surtout le Mexique proprement dit.

Examinons apresent combien les Espagnols ont à craindre pour ces Etablissements. Les Anglois sont déjà entrés malgré eux dans le Comerce de ces Pays par celui de la Baye de Honduras, qu'ils ont obtenu et qu'ils conservent par la force. Ils sont maitres de la Floride et font à Pensacola un nouvel Etablissement qui va beaucoup plus vite que ceux que les Espagnols n'ont peutêtre pas encore projetté de faire dans la Louïsiane. Ceux cy sont si paresseux et si peu ocupés de cette partie du Gouvernement, qu'ils ne viennent que d'envoyer il y a deux mois le Gouverneur avec 2 ou 300 hommes pour prendre possession de cet immense Pays, qui avoit besoin de prompte réparation, qu'ils possedent depuis trois ans sans être ocupés, qu'ils devroient cependant considerer comme étant devenu leur premier retranchement, et qui, s'il est pris pour leur malheur, mettra les Anglois à la porte de l'Empire du Mexique.

Les Habitans de ce Pays ont beau leur donner l'allarme, les Anglois ont beau pousser leurs Etablissements, rien ne reveille leur nonchalance, la Cour reste tranquille. On juge de l'avenir par les succès d'il y a cent ans. Un homme du Conseil de guerre, pour répondre à une objection que je luy faisois un jour sur ces objêts, me rapelloit le dernier siege de Cartagêne pour autoriser sa securité. Ne devroient ils pas sçavoir qu'on a dans cette guerre cy fait passer l'Europe entiere en Amerique, que les Armées Angloises y ont été de 30 000 Soldats Européens, les Flottes depuis 50 jusqu'à 80 vaisseaux ? Que peuvent oposer les Espagnols à de pareilles forces ?

Les François ont succombé en Canada faute de soin, mais avec plus de vigueur, de vaisseaux et de Troupes que n'en peuvent employer les Espagnols à défendre les deux Ameriques. Ainsi la Guerre, dans ce Pays, doit ruiner les Espagnols de fonds en comble. La Louïsiane, la nouvelle Orleans et tout le Cours du fleuve Mississipi, dont la moitié est déjà livrée à la Navigation, aux Entreprises infatigables et à la spéculation ingenieuse des Anglois, tomberont indubitablement dans leurs mains en temps de guerre. Ils penetreront par ce nouveau continent jusqu'en Californie, et seront maîtres absolus de toute cette partie de l'Amerique. Ils sont dignes de leurs succès, les François doivent l'avouër avec honte et en fremissant ; mais ce sont eux mêmes qui leur ont preparé leur gloire, en leur cedant cette superiorité par trente ans de mauvais Gouvernement.

La Cour de France a fait une faute de longuemain en négligeant sa belle Colonie du Canada. Elle en est bien punie par la perte d'un beau Pays, de nations braves et amies, et de sa gloire ; ensuite pour réparer ses maux elle a eù la maladresse d'avoir recours aux Espagnols, c'etoit un malade qui prioit un gouteux de l'aider à marcher.

Le Ministere d'Espagne, sans aprofondir ses intérêts ni ses moyens, a commencé la guerre par deux absurdités ; la pre-

miere etoit l'irruption injuste et mal combinée dans le Portugal, qui de son côté etoit endormi dans la Paix, et n'etoit point encore retabli des cruelles Catastrophes qui venoient de luy arriver coup sur coup : la seconde est d'avoir ôsé déclarer la guerre aux Maîtres de la Mer, sans vaisseaux, sans argent, sans places garnies.

Les Souverains ont la fureur de ne penser à la guerre que lorsqu'elle se déclare. On croit toujours que c'est la guerre qui cause la ruine des Etats, et souvent on devroit s'en prendre à la Paix qui l'a précedée, qui a trop répandu de sécurité et de relachement dans les parties qui défendent le Gouvernement. On a le Sistême de réformer et traiter mal en tems de Paix le Militaire : il y a autant de maladresse que d'ingratitude dans cette conduite. La guerre en est la funeste preuve.

Tout le monde sçait le sort de la Havane. Le Roy d'Espagne sembloit y avoir rassemblé toutes ses richesses des Indes pour en faire present aux Anglois, ainsi que de ses vaisseaux. Cette Ville avoit tant de Commandants et si peu de Troupes, qu'elle fut prise sans autant de peine que les Anglois l'ont fait sonner, car ceux-cy ont encore plus fait de bruit que la trompête de la Renomée sur leurs propres conquêtes, qui n'ont été rien moins que les travaux d'Hercule, car ils n'avoient pas des Monstres, mais des chimeres à combattre.

Les Anglois, pour rehausser leur gloire, ou peutêtre par reconnaissance, ont vanté la défense de la Havane comme un trait de vigueur militaire ; les Espagnols, pour vanger leur orgueil, et couvrir les fautes de la Cour qui avoit laissé manquer cette Isle de Soldats, ont puni cette défense comme un trait de lacheté. Les deux Parties avoient raison dans de certains points, comme il arrive toujours. Les deux Chateaux ont été assez mal défendus, surtout celui où commandoit le vieux Velasco, quoiqu'il y soit mort avec la réputation de Heroïsme qu'on luy avoit accordé trop vite, et que le Conseil de Guerre de l'hiver de 1765 luy a ôtée. Ce Conseil de Guerre etoit inu-

tile : il n'a servi qu'à montrer l'inflexible Equité du Comte d'Aranda qui, malgré les cabales, a donné Sentence de mort contre les Commandants. Le Roy leur a fait grace ; ils ont été deshonorés, mais ils ont été fort contents d'en être quites à si bon marché, puisque leur parti étoit déjà pris là dessus. Le vieux Marquis de Superunda, Viceroy du Perou, n'etoit que Passager, et n'avoit que faire dans le Conseil de la Havane, où il a le premier ouvert l'avis de la lacheté ; mais aussi rien n'obligeoit à l'écouter. Le Marquis de Real Transporte, qui commandoit la flotte, ne pouvoit pas, quoiqu'on ait dit, aller se battre en mer, pendant qu'on luy retenoit ses matelots à terre, et qu'on les jugeoit absolument necessaires pour le Service de la Place, dans laquelle et dans toute l'Isle il n'y avoit que 900 Soldats de Troupes régulières. Le Marquis de Tavera, Gouverneur de l'Isle et D. Juan de Prado, Gouverneur de la Place, ne devoient pas : le premier, laisser dans une Place menacée de siege et hors d'état de défense les Trésors du Roy, qu'on pouvoit cacher dans le centre de l'Isle, et encore moins refuser par bravade Espagnole le secours d'une Escadre Françoise, dont le Commandant (M. de Blenac) s'offroit à joindre les Espagnols et aller attaquer les Anglois ; le second, consulter le Conseil de Guerre pour sçavoir s'il se défendroit, au lieu de le consulter comment il se défendroit, ni obeïr à tous ces Officiers qui etoient exterieurs à sa place. D. J. de Prado cependant a été plaint. C'est un bon Capitaine de Grenadiers fort brave et fort borné, qui etoit dans une place trop forte pour sa tête. Ce qui etoit digne de l'Examen du Conseil de Guerre tenu à Madrid contre ces miserables, c'est l'inatention du Ministere sur une place de cette importance, qu'il ne devoit pas laisser sans Troupes et sous le Commandement de gens aussi incapables de la défendre.

Il sembleroit que des pertes aussi honteuses et aussi afligeantes eûssent dû réveiller la vigilance des Espagnols, (car les François n'ont plus rien à perdre) mais rien n'en vient

à bout. La Cour d'Espagne est à 2000 Lieües de ses possessions de l'Amerique, et le Gênie du Ministere est encore 10000 Lieües au delà.

Malheureusement même il est trop tard. Comment communiquer d'un Continent à l'autre? Comment y porter des secours, quand la Mer est couverte et tirannisée par des flotes Angloises, qui regagnent par le Comerce universel et la possession de vastes Colonies les dépenses que ces Flotes leur ocasionent? Il n'est plus tems de leur faire la Guerre : l'Espagne ne pourroit se soutenir contre eux que par des Flotes, et elle n'en a pas : il faut qu'elle ménage cette Puissance, qu'elle plie son orgueïl à recevoir sa protection, et qu'elle attende dans les fers ou au moins dans une honteuse neutralité que des révolutions tardives dans ce siecle cy, et difficiles par le Sistême actuel de l'Europe, diminuent la grandeur des Anglois, ou que cette grandeur même, après être arrivée à son Apogée, se dissolve d'elle même en se partageant. Mais ce sont des belles perspectives chimeriques, dont l'attente ne peut pas être un soulagement réel à la triste situation des Espagnols.

Pendant cet Intervalle, le mauvais Gouvernement, les nouveautés qu'on veut introduire dans les Colonies, les subsides qu'on en exige, les Jesuites et mille autres causes forment un levain de dissention, de murmure et de tumulte, qui est à tout moment prêt à éclater en une rebellion, et qui les menace de nouveaux malheurs.

Pendant qu'on fortifie la Havane, pendant qu'Orelly enrégimente, exerce, mêt sur un pied militaire les Habitans de l'Isle de Cuba, faute de Troupes Européenes; pendant ce temps le Mexique se révolte, les Indiens et les Troupes mal payées font la guerre aux Doüanes et aux Habitans riches, et on ne sçait ce qui résultera sur ce désordre : l'avenir nous éclaircira.

En attendant, les Indes espagnoles sont dans le plus affreux Etat possible, leurs vastes possessions sont sans défense, et

leur Comerce sans activité. Tout cela ne peut se réparer qu'avec beaucoup de temps. C'est l'Etat florissant de l'Espagne qui a formé l'Etat florissant des Indes, c'est le Déperissement de l'Espagne qui ocasione le déperissement des Indes, et c'est le Rétablissement de l'Espagne qui produira le Rétablissement des Indes.

CHAPITRE VI. — LA MARINE

La Marine Espagnole consiste en quarante Vaisseaux de Ligne et environ autant de Frégates et une quinzaine de Chebecs pour croiser dans la Méditerannée contre les Barbaresques. Une Marine aussi peu nombreuse ne suffit pas pour un Royaume posé à cheval sur deux Mers, dont les Possessions sont éloignées de plus de deux milles lieües, et contiennent une extension de Côtes si considerable, qu'aucune armée, quelque nombreuse qu'elle puisse être, ne peut empecher la descente et les Progrès des ennemis, si elle n'est pas secondée par de grandes flotes capables de battre continuellement la Mer, et de la nétoyer pour une superiorité, ou au moins une grande égalité de forces.

On assure que par les nouveaux Reglements de la Cour d'Espagne et par les arrangements pris à ce sujêt, la Marine Espagnole sera montée dans trois ans à soixante dix de Vaisseaux de Ligne et autant de Frégates. Mais la lenteur des préparatifs ne persuade pas sur la promptitude de l'execution, si même elle a lieu, et si les Fonds destinés sans doute à cet objêt ne sont pas par la necessité ou par le mauvais ordre détournés à d'autres objêts moins essentiels.

Le Ministre de la Marine se nomme le Bailly d'Arriaga. C'est un bon et honnête homme, dont les vûes sont droites, mais qui employe ses matinées à entendre des Messes, qui

jeûne, prie Dieu et se mortifie. Cela est fort bon, mais cela tout seul n'est pas une ressource sufisante contre des Huguenots, qui se fortifient par un travail et une vigilance que l'on devroit imiter.

Les Ministres honnêtes gens sont rarement de grands Ministres; mais les Ministres dévôts sont presque toujours et presque sùrement mauvais. Un homme occupé de la grande affaire de son salùt a trop de travail avec cela seul pour réussir aux affaires de ce monde. Il n'y a pas de saint dont la patience pourroit être à l'épreuve du désordre et du peu de soin et d'attention qui regnent dans la marine Espagnole : ainsi il est à craindre que ce Purgatoire ne suffise pas au Bailly d'Arriaga pour l'entiere ablution de son ame, et qu'en mettant en risque son salut, il ne réussisse pas, non seulement à rétablir cette Marine, mais même à la soutenir dans son Etat actuel de délabrement, sans empirer.

Les Oficiers sont dans le même cas, ce sont presque tous des hommes bornés, sans talents, sans esprit et sans émulation. Les deux ou trois seuls bons qui existent sont des Biscayens haïs des Castillans et négligés, qui n'ont aucune voix ni aucune autorité. Ce zêle de Découvertes, ces recherches, ces connoissances qui occupent les Anglois et même les François, ne sont pas encore entrées dans l'ame des Espagnols. Leur voyage des Indes est de routine, et il est à naitre qu'aucun des Vaisseaux qui viennent de Callao en Europe ou d'Acapulco aux Manilles se soit jamais écarté de sa route par curiosité ou par desir de tenter de nouvelles choses. Aussi n'ont ils pas encore trouvé le moyen de racourcir leurs voyages ou de perfectioner leur méthode. Il semble que l'Eternel ait tiré pour eux des Lignes au travers du Globe, qu'ils doivent suivre, et qu'il ait prescrit à leurs voyages un espace de temps qu'ils doivent remplir.

Ce qui est bien plus étonnant, c'est qu'en Europe même ils ne connoissent qu'une Navigation bornée qui ne s'étend pas à

plus de trois ou quatre cent lieuës de leurs côtes. Il est à naitre qu'un vaisseau Espagnol ait tenté le passage du Sund, ait osé entrer dans la Mer Baltique, encore moins dans celle du Nord. Arcangel, l'Islande, le Groënlande, la Norwege et même l'Ecosse et le Nord de l'Angleterre sont aussi inconnus aux Espagnols que l'etoient il y a 400 ans les Indes à tous les Européens.

Il est vrai que le moyen de faire tout cela leur manque. La Nation n'est pas entreprenante, elle est ennemie des innovations et du travail. La Cour qui doit connoitre ce caractere dominant, les Ministres qui doivent dans tout Pays être au dessus du caractere national, et n'en avoir aucun propre qui les aveugle, les grands qui sont riches et doivent desirer la gloire de la Nation, personne n'a mis d'encouragements. Au contraire on rebute dans ce Pays les Projetistes. Toute nouveauté paroit une chimère, surtout si on demande de l'argent pour l'execution. Les idées les meilleures sont confondues avec les folies les plus grandes par un Ministre ennemi des tentatives et de la dépense. En Angleterre, en France même on offre des Prix considerables à ceux qui proposeront à l'Amirauté et aux Academies des Decouvertes utiles. Les Russes répandent l'argent à pleines mains sur ceux qui les éclairent. Les Espagnols ne payent bien que ceux qui épaississent leurs Tenebres (les Moines).

Il est certain qu'un Ministre éclairé doit être en méfiance et en garde contre les Projêts, mais aucune consideration ne doit l'empecher de lire et examiner entierement ceux qu'on luy presente, car il y en a très peu où il n'y ait pas de bonnes idées à saisir, et il y en a beaucoup dont l'utilité est visible et certaine. L'excès d'incrédulité est un vice aussi grand dans un Ministre que l'excès d'enthousiasme : sa place ne doit pas bannir de luy la persuasion et les Conseils ; c'est le choix et l'usage qu'il en fait qui décident sa grandeur.

Il semble cependant que la Cour d'Espagne vienne de

prendre une résolution décisive : elle a demandé avec instance à la Cour de Versailles un Constructeur pour diriger les Travaux de la marine du Roy d'Espagne. Le duc de Choiseül a envoyé cet hiver le Sr Gautier, Constructeur de Toulon, pour cet effet. C'est un jeune homme savant, hardi et spirituel, qui avec l'aide de la Cour peut être fort utile : on l'a beaucoup prêssé pour son départ : la Cour d'Espagne a eû pendant un moment l'air d'emprêssement et d'activité, et il est enfin établi dans un Magazin de construction nommé le Cornick, à 3 lieües de St Ander *(sic)* en Biscaye, où il est allé commencer ses opérations. Il a, dit-on, trouvé tout en fort bon Etat, de beaux Bois, de bons Cordages, de bonnes voiles, de bonnes Mâtures, du bon fer. La Biscaye, la Galice, la Navarre et les Asturies luy fournissent tous ces materiaux sans le secours des Etrangers, et il a déjà commencé deux vaisseaux qu'il promêt pour le printems prochain de 1766, qui doivent servir de modêle et d'épreuve pour ses Plans.

Autrefois les Espagnols construisoient des Vaisseaux prodigieusement massifs et lourds, mais forts comme des Chateaux et terribles pour le combat. Les Anglois les craignoient beaucoup, les fuyoient presque toujours, et en etoient souvent maltraités. Ces Vaisseaux etoient si fort d'echantillon, et si bien garnis d'hommes et de canons, qu'on a vû dans vingt ocasions des Vaisseaux Espagnols et entr'autres exemples au combat de Toulon le Royal Philipe totalement dématé, rasé comme un Ponton, soutenir un combat fort long et fort sanglant, se faire remorquer et se sauver malgré tout le feu de la flotte Angloise, malgré l'Etat afreux où ce vaisseau etoit réduit, ayant le feu dans son bois, et ses ponts si remplis de morts et de blessés que le sang couloit par les sçabords, sans qu'aucun Anglois osât s'aprocher pour venir le bruler ou le prendre. Dans ce tems, la Marine Espagnole, quoique peu nombreuse, etoit respectable. Ces vaisseaux ne

finissoient point pour la Durée, et ne craignoient personne pour la Force.

Bientôst ils se dégoutèrent de cette construction massive, qui leur etoit propre: la Construction Angloise devint de mode pour eux. Ils admirerent cette Legereté, cette promptitude, cette facilité de manœuvres. Ils prirent des Constructeurs Anglois, détruisirent leurs vieux Chateaux, et firent des vaisseaux plus legers. Mais ils n'avoient pas combiné qu'une partie de l'avantage de ces Vaisseaux consistoit dans la grande adresse des Matelôts Anglois, dans la science des Capitaines et dans bien des circonstances indépendantes de la construction même. Ils avoient acheté le sabre de Scanderberg, sans acheter le bras. Aussi n'ont-ils gagné à cela que d'avoir des vaisseaux plus legers et par consequent d'une moindre résistance. Une Nation qui a beaucoup de vaisseaux peut et doit en avoir de toute espece, et doit surtout s'attacher à les avoir legers, parce que le nombre suplée à la force ; mais une Nation qui en a peu doit les avoir forts, respectables et de durée. Les Anglois, d'ailleurs, en construisant des vaisseaux aux Espagnols, semblent avoir travaillé pour eux-mêmes, car ils les ont pris presque tous, et le peu qui leur restent sont délabrés et de médiocre service.

Le mauvais succès du second Plan a amené tout naturellement à un troisieme. La Construction Françoise tient un milieu entre l'ancienne Construction Espagnole et la Construction Angloise : il s'agit de voir quel en sera le succès : il peut être bon, si l'argent et le zèle ne manquent pas ; et le Constructeur François est homme de tête, a beaucoup de science et tout le feu de la Jeunesse.

Un des Fleaux les plus grands pour l'Espagne et le plus honteux pour leur Marine, c'est la guerre continuelle et toujours lucrative que leur font les Barbaresques en tout tems : ils désolent absolument toutes les Côtes de la Mediterranée, l'entrée du Détroit et toute la partie de l'Ocean qui baigne le

Portugal jusqu'à la Galice : ils ont meme quelquefois la hardiesse de s'enfoncer jusque dans le Golphe de Biscaye : ils rodent autour des Isles Canaries ; en un mot ils sont partout où il passe des Espagnols, et en prennent prodigieusement. Ils ont même la hardiesse de faire toutes les années des Descentes dans les Isles Baleares et même dans le Continent de l'Espagne, où ils detruisent des villages, ruinent, épouvantent et dépeuplent la Côte, et enlevent une prodigieuse quantité d'Habitans. Enfin ils ruinent totalement le Comerce dejà languissant des Espagnols qui, par ce moyen, passe en main tierce, et devient le profit de leurs ennemis naturels, ou au moins des Etrangers.

On n'employe contr'eux que quelques Chebecs qui quelquefois les écartent, et quelquefois aussi en reçoivent la chasse. On fait faire tous les ans à trois ou quatre Vaisseaux du Ferrol et de Cadix une Croisière pour la forme sur les Canaries, les Baleares et le Détroit, mais ce service est si mal fait que les Maures y sont acoutumés, sçavent le tems de ces Courses periodiques, ont avis des armements, et continuent leur Piraterie avec la même tranquillité.

La charité des Espagnols porte beaucoup sur cet objêt. Leurs Prêtres ramassent de grandes sommes de leurs Pénitens sous ce Prétêxte, en mangent une partie, et avec le reste rachetent quelques uns de leurs Compatriotes. Mais il y a sur cet article un Monopole révoltant, comme sur tout ce qui est administré par les Prêtres, et quand même il y auroit plus d'équité dans ce Comerce, ce seroit toujours un moyen bien malheureux d'exporter son or.

On dit que sur la spéculation réelle que ces Rançons qu'on donne aux Maures sont, outre une perte réelle et un affoiblissement pour l'Etat des moyens qu'on leur procure pour se fournir des munitions pour entretenir cette guerre vigoureusement et la perpetuer, le Roy d'Espagne a résolu de ne plus racheter d'Esclaves Espagnols. Mais cette résolution seroit

une barbarie indigne de la paternité d'un Roy, si elle n'étoit jointe à celle d'employer une bonne flotte pour bombarder et bruler leurs Etablissements, les obliger à la Paix, ou les detruire. C'est une grande operation et couteuse, mais on en regagneroit bien la dépense par le retablissement du Comerce, la tranquillité des sujêts et la gloire que causeroit un pareil trait de vigueur.

On a proposé à la Cour un moyen plus simple et plus aisé sans dépense, lequel moyen est venu à ma connoissance après avoir été négligé par la Cour : c'est de permettre aux Catalans, Valenciens, Murciens et autres Espagnols exclusivement, d'aller en course contre les Maures, de les patenter à cet effêt, et de destiner le tresor de la Rédemption des Captifs et des Aumones courantes, qu'on retireroit des mains des moines, ce qui forme un fonds considerable, à récompenser les armateurs à tant par tête de Maure. Ce moyen délivreroit bientôst la Mer de cette Canaille barbare, et formeroit aux Espagnols une Marine Corsaire exercée, dont on pourroit tirer parti en tems de guerre.

Ceci m'amène tout naturellement aux Présides d'Afrique, que je crois devoir placer icy mieux qu'ailleurs. Ces Etablissements m'ont toujours paru fort inutiles et fort onereux, excepté Ceuta comme formant la pointe et une des Clefs du Détroit. Oran coute un gros entretien, et ocupe une grosse garnison qui est fort malheureuse, qui manque de tout, et qui est toujours prête à mourir de faim. Des Particuliers qui ont voyagé dans ces diferentes Garnisons m'ont assuré qu'elles sont aussi mal tenues que celles d'Espagne, et les Lignes tout aussi délabrées. L'ignorance des Maures est leur meilleur Bastion. Elles servent de débouché pour purger l'Espagne de la Canaille, les malfaiteurs, ou les gens qui déplaisent au Gouvernement. Il semble qu'on regarde sur ce même pied la garnison qu'on y envoye, car dernierement on avoit oublié de leur envoyer des Provisions, et pendant cet hyver, ils mou-

roient de faim, et etoient réduits à manger des chats, des souris et du cuir, ce qui leur arrive très familierement.

Ces Présides sont de vieilles habitudes du temps de Charles V, dont la nation s'est fait un point d'honneur : car ils ne nuisent nullement aux Maures, et ne servent nullement aux Espagnols. Ils finiront par s'en défaire, mais ils ne devroient pas, tant qu'ils les ocupent, les laisser tomber en ruine, pour au moins s'épargner la perte d'une garnison nombreuse et de quelques Habitans, qu'il faudra encore racheter.

Pour en revenir à la Marine Espagnole, je crois que surtout en encourageant les Biscayens, qui en sont l'ame, elle peut devenir très bonne. Mais il faut du temps, du zêle et de l'argent. En attendant, tout se perd, le Pavillon Espagnol n'en impose pas, et les Colonies et le Comerce sont sans défense et sans protection.

CHAPITRE VII. — COMMERCE

Le Comerce doit être fondé sur l'abondance des matieres qui y sont propres. Ainsi l'Espagne manquant des matieres premieres ne peut jamais faire qu'un Comerce désavantageux avec les Etrangers. Tout Comerce extérieur qui n'est pas fondé sur le superflû et qui est extrait du necessaire absolu de la Nation est une très grande duperie et un épuisement réel : le Comerce de l'Espagne a deux parties, les Indes et le Continent.

La Partie des Indes sert à la spéculation des Etrangers, et est totalement entre leurs mains, quoiqu'aucun d'eux ne penêtre dans les Colonies. Les Espagnols sont obligés de rendre cet homage à l'industrie des Etrangers des matieres premieres de l'Amerique, qu'ils leur livrent brutes et de premiere main, et sur lesquelles ils leur laissent faire le profit de la main d'œuvre, en leur rachetant ces mêmes matieres œuvrées. Le

Comerce des Indes est partagé à Cadix entre les François ouvertement, et les Anglois sous main.

La Partie du Continent est totalement entre les mains des Italiens et des François qui viennent trafiquer sur la Côte de la Mediterranée, des François qui comercent avec les Ports de l'Océan, et des Anglois et autres Nations du Nord, qui trafiquent à Bilbao, la Coroña, Vigo, Cadix et la riviere de Seville. Rien ne reflue intérieurement.

Les Richesses des Particuliers Espagnols ne sont point agissantes, ni en circulation. Le Roy seul a part dans le Comerce, et la Part qu'il y a précisement est un empechement au Comerce même, puisque ce sont les Droits. Les Exemptions des Etrangers sufisent à peine pour leur laisser faire un gain qui les encourage au Comerce de l'Espagne; ainsi les Espagnols ne peuvent pas entreprendre de trafiquer dans leur Continent sans se voir ruinés par les Droits du Roy. Ceux donc des Espagnols qui comercent ne sont interessés que dans les affaires des Indes, où même ils sont bridés et tirannisés : aussi le Comerce languit par cette raison et par une autre encore que je ne cesse de retrouver au bout de ma plume, qui est la paresse Nationale.

J'ay donné dans le premier Chapitre de cet ouvrage la connoissance en gros d'une partie des Productions de l'Espagne. Si les terres étoient en valeur, si l'Agriculture, les Manefactures et l'industrie étoient animés et récompensés par le gain et les Exemptions, le Continent de l'Espagne fourniroit à l'Etat une force et une richesse bien plus réels que tous les Tresors des Indes. Mais il n'y a ni matelôts, ni laboureurs, ni ouvriers.

On a proposé bien des Projêts differents à l'Espagne, dont plusieurs (les plus couteux) ont été acceptés, et sont déjà entamés, mais suivis avec tant de lenteur, et si souvent interrompus, qu'il n'y a pas d'aparence à leur execution.

Comme il seroit à souhaiter que Madrid, la Capitale et le

Centre du Royaume, la Résidence de la Cour, fût le point principal du Comerce intérieur, on a déjà proposé d'y faire des grands chemins conduisants (*sic*) aux principales de ces Provinces, entr'autres particulierement une grande route de Barcelonne, laquelle devenoit la communication avec le Royaume de Valence, la Catalogne et la France. Le Plan a été accepté, et en consequence on a commencé à travailler, mais ayant employé l'argent à d'autres usages, on a été obligé d'interrompre ce travail, qui effectivement ne peut être suivi vigoureusement qu'après le Payement des Dettes nationales, et lorsque les Coffres seront pleins.

On a proposé aussi de rendre le Tage navigable depuis Aranjuez jusqu'aux Frontieres du Portugal, et de faire des grands chemins vers ce Royaume, mais on a regardé ce sage Projêt comme une haute trahison, puisque c'etoit rendre navigable une Riviere qui conduisoit dans l'Etat de l'ennemi, et leur tracer des chemins par terre. On croit peutêtre à la Cour de Madrid que les Armées suivent les grands chemins.

On a proposé de rendre le Mançanarès navigable au moyen d'un Canal de 15 Toises de largeur, en ramassant toutes les sources et ruisseaux qui sortent des montagnes d'où il part; l'utilité de ce Canal etoit pour les Transports des Bagages de la Cour dans les voyages du Roy à Aranjuez, ce qui luy faisoit une épargne annuelle de plus de 200 mille Piastres : ce Canal servoit aussi pour amener les Pierres à bâtir qu'il faut aporter de fort loin à dos de mulêts, et enfin c'étoit une décoration et un embellissement de décence pour cette Capitale. Ce Plan a été rejetté, quoique par les arrangements de la Proposition il ne dût couter rien.

On a proposé d'établir une navigation fixe d'Anduxar à la Mer par le Guadalquivir, et de faire un grand chemin d'Anduxar à Madrid. C'etoit le plus simple et le plus utile de tous les Plans proposés : on ouvroit par ce moyen un Comerce d'Andalousie, dont le centre eut été Andujar, et on en établis-

soit un de Cadix avec Seville et l'interieur du Royaume.

Quoique Cadix soit à la porte de l'Andalousie et de l'Espagne, cette ville ne fait aucun Comerce d'importation; quoique située en Espagne, elle luy est étrangere, a fort peu de communication avec ce Royaume, et n'y verse que de l'argent, mais point de denrées. Il n'y a pas d'autre Navigation établie de Cadix à Seville qu'une cinquantaine de miserables Tartanes ou Barques. Aussi rien de ce qui entre dans Cadix par mer n'en sort par terre, ni pour l'Andalousie, ni pour l'Espagne, excepté les Piastres et le Tabac de la Havane, qui vont à dos de mulêt. Depuis le tems que Cadix est l'entrepôst general du Comerce de l'Espagne et des Indes, rien ne se transporte de cette ville à Madrid qu'à dos de mulêts et par des chemins afreux, tels que la nature les a formés sans le secours de l'art dans ces Pays de montagnes.

On a proposé aussi de former un Canal sur le modêle de celuy du Languedoc par le moyen de l'Ebre et d'autres Rivieres, depuis la Mer de Gascogne ou Golphe de Biscaye jusqu'à la Mediterranée. Ce Plan, sur lequel je ne décide cependant pas, m'a paru le plus chimerique de tous, parce que ce fleuve, passé Calahorra et Logroño en le remontant, n'est plus qu'un ruisseau, et ne reçoit jusqu'à sa source que trois ou quatre Rivieres. Il est certain d'ailleurs que la seule peutêtre de toutes les Rivieres de l'Espagne qui soit susceptible de navigation est le Guadalquivir, parce que les autres sont encaissées, escarpées, remplies de rochers, et peu abondantes, au lieu que le Guadalquivir est abondant, uni et facile.

Il y a plusieurs Manefactures en Espagne, mais la plus part fort cheres et de moins bonne qualité que les Etrangeres, ce qui en cause la ruine. Les soyes et les Laines sont admirables dans ce Pays, mais fort mal mises en œuvre. Plusieurs de ces Manefactures sont situées sur des rivieres; mais on ignore si parfaitement l'Hydraulique en Espagne, que ces malheureux Entrepreneurs ne sçavent pas par le mouvement et la force de

l'eau s'épargner le travail d'un grand nombre d'ouvriers fort chers en Espagne, parce que ce n'est qu'à force d'argent qu'on peut les obliger à travailler, et que la vie est très chère dans ce Royaume. D'ailleurs elles n'ont pas de débit, à cause encore des chemins.

Il est très certain, et l'Espagne en est la preuve, qu'il ne peut exister aucune industrie, ni Agriculture, ni Comerce, sans les moyens d'importation et d'exportation, c'est à dire sans grands chemins, sans rivieres navigables, sans voitures et sans embarcations. Il arrive de ce defaut que le laboureur, qui ne peut exporter sa denrée, est obligé de la donner à un très bas prix, parce qu'il est borné à la consomation de son canton, et que ne trouvant aucun gain, il se dispense le plus qu'il peut de cultiver, et restraint son industrie à son necessaire absolu, sans qu'on puisse le blamer, puisque ses plus grands efforts ne pourroient réellement pas luy procurer un profit équivalent à son travail. Il en est de même de toutes les parties de l'industrie. Aussi en Espagne il n'y a que les bords de la Mer qui soient cultivés et où on suive l'industrie. Les Provinces interieures sont trop éloignées du profit pour partager le travail. Ce défaut produit aussi une inégalité monstrueuse dans la richesse des Provinces, et un danger réel pour celles du centre du Royaume de mourir de faim, ou de se sauver par la dépopulation en cas de famine, dans le même tems que les Provinces voisines regorgeroient peutêtre de grains et des besoins de la vie sans pouvoir les leur procurer.

C'est donc par la construction des grands chemins que le gouvernement de l'Espagne peut aider l'Agriculture et le Comerce. Le Premier Comerce d'un Etat, le premier auquel le ministere doive songer et le plus essentiel, est le Comerce interieur, parce que le premier Peuple à qui le Prince doive faire du bien, c'est le sien. L'industrie suit le Profit et l'ocasione. Ainsi un Prince qui établit l'industrie parmi son Peuple, l'enrichit sûrement. La Population et l'Agriculture acom-

pagnent le profit qui provient de l'industrie, et tous ensemble chassent l'oisiveté et les vices.

Il faut distinguer le profit de la richesse; la difference est grande. Le Profit, c'est-à-dire l'augmentation des moyens par l'industrie, excite l'émulation, est partagé entre plusieurs, est le fruit du travail, est la récompense du genie et de l'activité. La richesse, c'est-à-dire la Possession de l'or, est un amas de choses sans réalité, qui procure au possesseur sans travail le produit de celuy des autres, entretient sa paresse, le mêt au-dessus des Loix, lui donne des vices, est le fruit d'un Heritage ou souvent d'une conduite criminelle, se possede également par le stupide et le lache comme par l'honnête homme, et se dépense de même. Un homme herite de dix mille Ducats, un autre de cent Arpens de terre. Celui qui a l'argent abandonne toute idée de travail, jouït sans mérite, se livre à l'oisiveté et par conséquent bientôst à la corruption. Celui qui a la terre est obligé de travailler; il voit dans son industrie sa ressource et sa puissance. Il travaille et se donne de la peine. Il n'y a qu'un pas du travail à la vertu. Tout homme qui vend un bien fonds pour avoir de l'argent comptant et se dispenser de la peine, est indigne de posseder l'un et l'autre, est un mauvais Cytoyen, un homme lache et vicieux. Ces Réflexions m'amenent à l'Agriculture.

La baze et le Principe de toute force, le remede à tous les maux, la source de vie et de puissance, la mere du Comerce et de toutes les parties du Gouvernement, c'est dans tout Etat l'Agriculture. Elle manque totalement en Espagne. Le peu de laboureurs cependant est riche, et c'est ce qui devroit les encourager. Ce sont les gens les plus puissants de l'Espagne ; et cependant l'Agriculture a de grands défauts dans ce Royaume.

La methode de semer est extremement fautive. Au lieu de charrues avec des socs bien tranchants et en état de fendre la terre bien profondement, on ne se sert que de charrues

legeres, conduites le plus souvent par un ane ou tout au plus un petit mulêt, lesquelles ne font que grater legerement la superficie de la terre. Il en résulte une très grande quantité d'inconvénients. La terre, à la profondeur d'un pied et demi perd, faute d'emploi, le Principe de vie qu'elle devroit communiquer aux graines, se condense, resserre ses Pôres, et devient glaise ou se pétrifie. Les Brouïllards et les Rosées, qui ne manquent jamais de tomber en Espagne avec abondance, ne pouvant pas penetrer cette terre, sont repompés avec trop de vitesse par le soleil. Les Plantes se desseichent ; si les Pluyes viennent, elles se déracinent : les vents même y causent tout seuls des domages considerables. Cependant malgré cette aridité causée par le manque de soin dans la pratique de cultiver, on a toujours remarqué que chaque année, l'une portant l'autre, excepté des années de disette absolue, la Recolte fournit une année et demi de subsistance en grains pour toute l'Espagne. Que seroit-ce si tout etoit cultivé également ?

On jugera que par cette abondance et avec les moyens des magazins publics on ne devroit jamais manquer de cette premiere subsistance dans ce Royaume ; cependant la disette y arrive très souvent, parce que l'exportation se fait avec trop d'avidité et maladroitement.

On a fait à ce sujêt des écrits lumineux pour regler et moderer cette exportation sans la détruire, mais un moyen encore meilleur pour ne pas manquer, c'est d'augmenter la cultivation. Les Castilles et l'Extramadoure sont surtout les Provinces du Royaume où devroient se porter tous les soins de l'Etat.

Il est vrai que le défaut d'eau nuit à l'habitation de ces Pays, mais je crois que si le Gouvernement vouloit planter des bois, il en tireroit un double avantage. Les sources ne manquent pas dans ces Provinces, quoiqu'elles tarissent dans les grandes chaleurs. Chaque source se trouvant dans une terre dure et vierge, comme je l'ay déjà expliqué, et sans abri

contre l'ardeur du soleil, ne fournit pas sufisament à l'évaporation, et ne fait plus que filtrer sur terre ou meme rentre et se fait un chemin interieur par des Canaux souterrains. Si l'on avoit soin de planter des arbres dans les endroits où se montrent les sources, les eaux d'hyver et de pluye séjourneroient, les sources reprendroient le Cours qui peut les rendre utiles, et les ruisseaux se formeroient.

Il n'y a que le Gouvernement qui puisse et doive faire les frais de ces Plantations : c'est lui aussi qui peut en retirer le principal profit. Les habitations se formeroient d'elles-mêmes et les Provinces desertes deviendroient de beaux et riches Domaines de la Couronne.

J'ay remarqué que tout le terrein de la partie de la Castille entre la Sierra Morena et Madrid, et celui depuis Talavera jusqu'à Badajoz n'a qu'une superficie d'un pied et demi de sable, et que le dessous est une terre noire et glaiseuse. Ainsi la nature fournit elle même de quoi la mêlanger ; il ne s'agit donc plus pour la fertiliser que de l'arroser, et je crois qu'on en viendroit à bout par la méthode cy dessus de proteger les sources contre l'ardeur du soleil par des arbres plantés assez profondement pour se ressentir les premiers de l'humidité de ces sources qu'ils conserveroient et augmenteroient.

Si l'on calcule que l'Espagne a plus de 150 Rivieres, dont six Fleuves, et quantité de sources dans ses montagnes, on jugera que ce n'est que faute d'industrie qu'on manque d'eau, et qu'il faut que le sol d'Espagne, son climat et son soleil, malgré sa grande ardeur, soient bien propices, pour qu'elle produise autant de differentes sortes d'arbres, de plantes, de fruits et d'herbes d'especes aussi variées, qu'on trouve dans ce fertile et inculte Royaume.

La renaissance de l'Agriculture reformeroit plusieurs abus extravagants, entr'autres de se servir des mulêts. Si on ne calcule que la comparaison du service d'un mulêt ou d'un cheval, le premier doit avoir la préference. Sa force et sa

vitesse paroissent incomparablement plus grandes. Je crois cependant qu'un cheval entier de cinq pieds a autant de vigueur que le meilleur mulêt. Mais cela n'est pas en dispute; en acordant même à ces animaux toute la supériorité, on jugera du premier coup d'œil du très grand bien d'une prodigieuse diminution dans cette race qui ne donne point de réproduction, en calculant la nécessité d'avoir un nombre considerable de chevaux pour le travail des terres. Ce n'est que cette necessité qui peut ouvrir là dessus les yeux aux Espagnols et aux Portugais. Leur folie sur cet article est si excessive, qu'il n'y a point de prix fixe pour ces animaux, dont la cherté est incroyable et extravagante. Il n'y a que l'ignorance, le luxe et le défaut d'Agriculture qui soutiennent ce Préjugé national désavantageux cependant à l'Agriculture et au luxe même. Ne devroit-on pas préferer pour le coup d'œil un beau cheval à une vilaine bête à longues oreilles. Quant à la difference du Service qu'en tirent les gens riches, je supose qu'il soit du double; ils le regagneront et au delà sur le Prix.

Un autre abus de la même espece que reprimeroit necessairement l'Agriculture d'elle même et sans gêner le peuple par des Ordonnances et des contraintes, c'est la quantité de Taureaux qu'on reserve et qu'on nourrit dans l'inutilité et hors du travail pour servir de spectacle sanguinaire à un peuple Barbare. Je parleray ailleurs de ces Combats qui sont une des folies inhumaines de l'Espagne. Il est certain que si tous les Taureaux qu'on tue tous les ans dans toute l'Espagne avec pompe étoient employés utilement à labourer la terre, on tireroit un travail prodigieux.

Tous ces usages nuisibles s'éteindroient d'eux mêmes, et les choses se remetroient dans leur ordre naturel, si l'on tournoit tous les soins de l'Etat du côté de l'Agriculture, et qu'elle fût assez protegée pour pouvoir devenir la force et la baze de la grandeur nationale. Le Comerce renaitroit alors par la nécessité d'échanger son superflû, et le besoin qu'en auroient les

Etrangers. La Population, qui suit aussi l'Agriculture, rendroit à l'Espagne la premiere denrée qui luy manque, les hommes.

Quant au Comerce, comme il ne peut pas atendre toutes ces Révolutions pour se rétablir, comme même il doit être un des véhicules qui encourage au travail, en satisfaisant l'interêst par le profit qu'il aporte, il faudroit luy donner des encouragements à part, en le soulageant d'une partie des Impots du Roy, en le protegeant particulierement, et en suivant les Conseils et les spéculations des hommes sages et instruits qui ont passé leur vie dans cette partie.

Une chose nuit surtout au Comerce d'Espagne, c'est qu'il est soumis à plusieurs Ministres à la fois et par consequent perpetuellement en conflit de Jurisdiction : il est presqu'impossible que plusieurs Ministres dont les Interêts sont toujours differents et souvent oposés, s'acordent et travaillent sur un même plan avec le même zêle. La partie du Comerce est assez considerable dans tout Etat et surtout en Espagne pour meriter un Ministere à part.

Les Espagnols ont à Madrid un homme capable de relever cette partie. C'est un nommé D. Pedro Goossens de Bilbao, à qui la Cour vient d'acorder le titre de Ministre du Comerce et des Finances. Quoi qu'il soit d'une santé très mauvaise et d'un age fort avancé, on devroit luy ordonner de sacrifier sa vieillesse à l'Etat; luy seul remettroit les choses sur un bon pied. Il a passé sa vie à comercer dans les Pays Etrangers, il y a aquis beaucoup de science et de très grands biens, et il a déjà rendu dans cette partie les plus grands services à l'Espagne. Il etoit de l'avis d'une proposition qui avoit été faite pour le Comerce du Nord, parce qu'il sentoit que dans de pareils Etablissements ce n'est pas tant le Lucre qu'on doit regarder que l'avantage d'étendre la Navigation, de faire prendre aux Vaisseaux Espagnols des routes nouvelles, et de les acoutumer à gagner par eux-mêmes le frêt des Bâtiments,

la main d'œuvre des Matelots et Ouvriers, et le profit de premiere main sur les marchandises.

Il sera très difficile actuellement à aucune Nation de l'Europe de s'élever par le Comerce, tant que les Anglois seront les maîtres absolus de la Mer. La langueur et la foiblesse des Espagnols dans leur Marine, dans leurs Colonies et dans leur Comerce deviennent une espece de bienêtre Politique, en ce que cet Etat leur fait esperer la Paix et la tranquillité. Peut-être que la moindre tentative de se rétablir seroit punie par une privation totale. Mais un aussi grand Royaume doit-il perpetuer son esclavage? ne doit-il pas sçavoir faire des sacrifices momentanés à son honneur? Que deviennent de jour en jour les Colonies Espagnoles auprès de l'industrie Angloise? Le profit ne diminue-t-il pas à vue d'œil? ne sera t'on pas enfin obligé de prendre le parti de la vigueur? Ce parti est très dangereux, mais la ruine totale est sûre, en ne le prenant pas. Ce ne sont pas trois ou quatre mille hommes et douze ou quinze vaisseaux de guerre qui peuvent soutenir apresent l'honneur et le profit des Espagnols dans les Indes. Il faut de grandes flotes, beaucoup de matelôts et de Soldats, un comerce industrieux, et pour tout cela une grande Agriculture, qui est la baze de tout.

CHAPITRE VIII. — LA RELIGION

La Religion est en Espagne aussi abusive qu'elle puisse être. Ce Royaume est absolument l'Empire des Pretres et des Moines. Eux seuls ont le Droit d'être les plus indécents Eclesiastiques du monde entier. La Nation leur est soumise à un point d'avilissement et de profanation qu'on ne peut peindre avec des couleurs trop fortes. Le fonds de la Religion, la croyance, est absorbée par les pratiques pieuses et le Culte exterieur.

Les Livres de Théologie, les Ecoles sont remplies d'Heresies, de croyances fausses, de propositions erronées et scandaleuses, mais l'ignorance extrême et l'extrême crédulité du Peuple ne s'attachent pas assez aux subtilités de Dogmes pour que cela soit nuisible. Il ne s'est presque jamais élevé de Sectes en Espagne, et il y a peu d'écrits Polemiques sur cette Partie. D'ailleurs tous ces livres sont réservés à la Gent Cléricale et Monachale, qui même, vû leur inutilité, les lit très peu. Quelques vieux Dominiquains, quelques Jesuites et quelques Docteurs de Salamanque sont les seuls Dépositaires de cette demie science, et je crois leurs lumieres en proportion avec celles du Peuple qu'ils prêchent.

Leurs Sermons et leurs Instructions Pastorales auxquelles (*sic*) j'ay souvent assisté, sont des amas d'absurdités, d'idées fausses et grossieres, de fables ridicules et indécentes, de grosses Heresies et même d'impiétés : tout cela est egal. Chaque Espagnol dit son Rosaire, n'écoute pas le Prédicateur et ne réveille son atention qu'au nom de Jesus ou de Marie, auquel il fait une grande reverence chaque fois que le Moine le mêle dans les impertinences qu'il débite.

Quant aux Prieres, celles des Laics se réduisent au Rosaire, qu'ils disent sans atention et avec beaucoup de promptitude, sur de longs Chapelêts qu'ils ont toujours à la main. Ils ont abandonné tout le reste aux Eclesiastiques comme au dessus de leur intelligence et de leur paresse. On fait dire beaucoup de Messes, dont le prix est comme en France de 15 à 20 sous Tournois : elles sont presque du double plus cheres en Portugal. On paye de même pour les Ceremonies de l'Eglise, Bâteme, enterrement, mariage, etc. A ce casuel se joint celuy des Legs pieux, auxquels les Loix civiles n'ont pas pû mettre autant d'ordre qu'en France.

Les Ceremonies de l'Eglise sont beaucoup plus chargées de magnificence, de dignité et de momeries que celles des autres Catholiques. Dans nulle autre partie de l'Europe on ne fait

descendre Dieu sur terre avec autant de pompe, de compliments, de reverences et de politesse affectée.

Les Processions sont extravagantes. On porte des figures de Geants et de Monstres qui prouvent que la Chevalerie et le merveilleux sont la baze de tous les miracles des Saints Chretiens, comme les conquêtes, les avantures, les Geants et les Monstres vaincus sont les exploits que les Payens atribuoient à leurs Demi-dieux. On voit dans ces processions des Mascarades d'Anges, de Demons, de saints et d'Apotres. Tous ces signes de superstition ne sont plus regardés dans le reste de l'Europe qu'avec indiference et mépris, comme des vieux abus qu'on laisse subsister par Politique, parce que ce sont des Spectacles qui attirent et ocupent le Peuple, dont le Concours ocasione une circulation d'argent qui fait un profit réel à chaque Ville qui a le bonheur d'avoir une Procession fameuse.

Mais en Espagne le motif Politique n'est pas ce qu'on regarde. Les Processions ont un autre effêt : elles échauffent l'imagination et remplissent la Nation de Fanatisme. Il est rare que la Pâque ne produise pas quinze jours de changement dans les mœurs de la Ville de Madrid. Les ennemis se reconcilient, les amans se quittent, les confesseurs sont chargés de faire des restitutions secrêtes : il n'y a plus ni dissipation, ni spectacles, ni indécence, ni galanterie. Mais quand l'hipocrisie a joüé son Rôle, le naturel revient et se dédomage de la contrainte par la licence.

Dans ces Processions on voit aussi des Pénitens couverts d'un linçeul des pieds jusqu'à la tête, baignés de leur sang qui ruissele et tombe par goutes : mais j'ay eû lieu de voir, après un examen suivi, que la supercherie entre pour beaucoup dans cette épouvantable pénitence. Autrefois ces Flagellans etoient des gens condamnés par leurs Confesseurs pour de grands crimes à cette expiation cruelle. Aujourd'huy ce sont des gens gagés et de la Canaille. Le matin de la Procession, le patient se fait froter les Reins avec une préparation dans

laquelle il entre du verre pilé qui luy atendrit la peau et s'introduit dans les petits vaisseaux sanguins qui touchent immediatement la peau, et lui donnent le coloris et la sensibilité. Quand cette partie est bien échauffée et préparée, il commence sa promenade après s'être precautioné d'une large boisson; il se donne sur ces parties de petits coups avec une Lanière armée de nœuds et de pointes, qui fait jaillir le sang sans douleur : plus il marche, plus il s'échauffe et plus il redouble de force; les vaisseaux sanguins fournissent sans aucune sensibilité pour le patient qui parvient sans en rien sentir à se mettre dans un état qui fait pitié et horreur. On a soin de teindre de sang sòn linçeul et de le faire boire de tems en tems. Il finit sa caravane dans l'endroit d'où il est parti. Un autre onguent adoucit les parties qui ont soufert ; le vin et la fatigue operent, il va se coucher, dort bien, et le lendemain il n'y paroit pas. Les Espagnols raisonables crient eux mêmes contre cet abus, qui s'éteindra un des premiers.

Un autre abus (car tout le devient, dès que la Superstition fait le fonds du culte, et que la cuisine des Moines est fondée sur la croyance du peuple), ce sont les miracles. Il est inconcevable combien il se fait de petits miracles en Espagne, outre les grands et ceux de Cour. Tous les jours il s'en fait dans la vaste étendue de cette Monarchie : il n'est pas de si petit saint, si obscur soit il, qui ne guerisse, ne murisse les raisins, ne fasse gagner de l'argent, et cela produit un nombre prodigieux de Pelerinages, de vœux, de messes et de profits.

Les Pelerinages sont fameux en Espagne. Celui de St Jacques est sans contredit le plus couru et le plus acredité. Il y vient même une foule de coquins de tous les coins de l'Europe. Les François y ont une Chapelle et un Hopital fondés et payés par les Rois de France. Je n'entreray pas dans des détails ennuyeux sur tous ces Pelerinages. Mais celuy de St Jacques merite d'être connu, ainsi que ses pratiques pieuses. L'Eglise est fort belle. Sur le maitre autel qui est couvert de grandes

richesses est posée la Figure du saint Patron de l'Espagne : c'est une petite statue de bois toute unie. Les Pelerins le baisent trois fois, et luy mettent respectueusement leur chapeau sur la tête autant de fois. Ensuite ils montent sur une plateforme qui regne autour de l'Eglise, où se trouve une grande croix à laquelle ils atachent un lambeau de leur habit. Sous cette Croix on a pratiqué un petit trou où ils sont obligés de passer en rampant : cette indulgence est difficile à gagner pour les gros hommes. Les Pelerinages d'Espagne passent plus de cent; voicy les noms de quelques uns des plus considerables.

Notre Dame de Montserrat.
N. D. del Pilar, de Saragosse.
N. D. du Miracle, à Terragone (*sic*).
N. D. de la Pitié, à Baëça.
Ste Veronique, à Jaën.
N. D. de los Reyes, à Seville.
N. D. de Carmona [1].
N. D. d'Utrera.
N. D. de la Guadaloupe.
Le Calvaire de Lugo.
St Atolin de Palencia.
Le Crucifix de los Angeles, à Oviedo [2].

1. Sa fête est une espece de Lupercale celebrée avec beaucoup de fureur. On luy fait courir les ruës et les campagnes au son du violon, on la conduit au travers des vignes et des Bleds, un grand peuple la suit en dansant, renversant les maisons et les murailles, ravageant et pillant tout. Cette fête dure quinze jours et est mêlée de beaucoup d'indecences.

2. C'est un des Pelerinages les plus curieux pour les Antiquaires. Le Crucifix est d'or et bâti par les Anges. En outre on y voit un quartier de rocher du Mont Sinaÿ, sur lequel Moyse a jeuné quarante jours : en outre un morceau du manteau d'Elie : en outre une arche bâtie d'un bois incorruptible par les Apotres, qui est venue toute seule de Jerusalem en Afrique, d'Afrique à Cartagêne, de Cartagêne à Seville, de Seville à Tolede, et enfin de Tolede à Oviedo.

St Ildefonse de Zamora.
El Santo Christo de las Batallas, à Salamanque.
Le Crucifix de Burgos [1].
Le Corps de Ste Marie d'Agreda, à Agreda.
St Paul, à Valladolid [2].
La Virgen de Sant Ander.
La Virgen de Segovia.
N. D. d'Atocha à Madrid.
N. Señora del Sagrario, à Tolede.
San Just, à Alcala de Henarès.
Le mont de Sion a Majorque.

Après St Jacques et le Crucifix de Burgos, qui ont une réputation inalterable, les Madonnes sont les plus respectées. Il est à remarquer qu'on les peint toutes Maurisques, ainsi que le petit Jesus, ce qui leur a attiré très souvent le respect et la galanterie des Maures.

Ces Eglises et les autres, qui sont innombrables en Espagne, ont enfoüi tout l'or, l'argent et les matieres précieuses de ce Royaume. Il est certain que ce seroit une ressource bien riche et bien légitime, si on osoit y toucher. Il y a sans contredit sur les autels d'Espagne de quoi combattre les Heretiques. Mais Dieu garde un Roy d'Espagne d'y songer ! C'est une des dernieres réformes, la dernière de toutes qu'il puisse entamer. Il est retenu par sa Religion, et encore plus par le pouvoir des Prêtres.

---

1. Le Crucifix de Burgos tient le second rang parmi tous les objêts de véneration de l'Espagne. Il est remarquable en ce que les cheveux, la barbe et les ongles luy croissent comme aux hommes, ce qui l'oblige, disent les Pelerins et les Prêtres, à se les faire couper tous les mois.

2. On ne remarque de curieux dans l'église de St Paul que le Portrait du Frere Bourgoin tout rayonnant de gloire et mis au nombre des Martirs de l'Ordre des Dominiquains. Ils ont oublié d'y mettre aussi Jacques Clement. On trouveroit, si l'on cherchoit bien, de quoi faire à tous les ordres Religieux le même procès qu'aux Jesuites.

Ce Pouvoir est sans bornes ainsi que leur libertinage, qui n'est pas même couvert du voile de l'Hipocrisie : on rencontre dans Madrid et dans les autres grandes villes du Royaume les Moines et les Prêtres dans les cabarêts et les mauvais lieux. J'ay connu dans mon voyage des Theologiens, des Pretres, des Moines, les gens les plus considerables de leur ordre, qui se glorifoient de porter un grand couteau dans leurs grandes manches en cas de besoin, ce qui en Espagne est défendu sous peine de galeres, parce que les assassinats sont fréquents ; ces Misérables etoient liés avec la plus mauvaise Compagnie du Pays, et la procuroient aux Etrangers.

La Justice civile n'a aucune prise sur eux, aussi les assassinats, la contrebande, la violation des loix les plus sacrées ne leur coutent rien. Ils n'ont à repondre de leur conduite qu'à leurs Superieurs, qui songent plutôst à les mettre à couvert qu'à les punir, et qui les soutiendroient en public, même en détestant leur conduite, pour ne rien relacher de leurs droits.

Le Nonce est le chef de cette armée formidable. Ce sont plus de quatre cent mille combatans armés de foudres contre une Nation qui n'ose se défendre, parce qu'elle croit voir en eux l'empreinte de la Divinité.

*
* *

Le Tribunal de l'Inquisition, ce funeste monument de la Barbarie et du Fanatisme, est le frein des Espagnols et même de leurs souverains. Ce tribunal indépendant de tout pouvoir humain, emprisonne, juge, fait disparoitre qui luy plait sans que personne puisse murmurer. On remarque que l'ignorance a toujours occupé ce Trône de cruauté. On trompe tous les jours grossierement ces affreux moines pour la contrebande des livres. Un Libraire de Lisbonne, où ce Tribunal est le même qu'en Espagne, pendant le tems que j'y ai été, a fait passer trois Editions des œuvres de Voltaire faisant plus de

quatre vingt volumes, sous le nom des œuvres de Voiture ; il ne s'agissoit que de sçavoir lire les titres. On scaura par parenthese que Voltaire est prohibé sous peine de feu en Espagne, non seulement luy et ses ouvrages licencieux, mais ses meilleurs ouvrages faits ou à faire.

Le cruel Protecteur de l'Inquisition etoit Philippe II : c'est luy qui l'a elevée à son plus haut point de férocité et de puissance. Sa politique ambitieuse qui le portoit à se montrer le Prince de son siècle le plus zêlé pour le Christianisme, afin de venir à bout de se concilier l'amitié des Peuples, lui avoit fait sacrifier bien des victimes à son humeur sombre et sanguinaire sous le fer de l'Inquisition. Cette barbarie, qui luy a fait perdre la Hollande, a porté les coups les plus violents à la Population de l'Espagne. Tous les rois de sa race, bien loin d'ouvrir les yeux sur les maux que causoit ce tribunal, ont montré le même acharnement contre leurs sujêts en faveur du Fanatisme.

L'Expulsion des Maures et des Juifs a été une suite de l'inhumanité et de l'absurde politique de ce ridicule tribunal, et cependant il est peu de Pays où il y ait autant de Juifs professant secretement leur sêcte qu'en Espagne. La persecution n'a rien déraciné, et la Juiverie est le fruit défendu qui tente les Espagnols. Il eût été à souhaiter que les Maures, en fuyant, n'eûssent pas emporté les arts, l'agriculture et le travail.

Rien n'a plus nui à la Population que ce Tribunal, et c'est aux persecutions qu'on doit le déperissement actuel de l'Espagne. Cependant cette Justice sevêre ne retient la Nation d'aucun crime ; il n'y en a point de si noirs qui ne se commettent tous les jours, ils ont seulement un degré d'horreur de plus, c'est le voile de l'Hipocrisie et de la Religion : les assassinats, les vols, les trahisons se font un chapelêt à la main.

A present que ce Tribunal n'a plus d'ennemis particuliers, il attaque toute la societé. Les Rois, les grands, personne n'est à l'abri de ses Coups, pas même les Etrangers. On dit à la vérité qu'il est beaucoup plus doux et plus sage qu'autrefois ;

il ne fait plus bruler pieusement des malheureux en triomphe : mais c'est toujours le siege de la tirannie, et ce qu'il y a de plus révoltant c'est que c'est sur les Etrangers particulierement qu'il sêvit le plus. Ni protection, ni privilege, rien ne peut tirer de prison un malheureux qui y est enfermé. Les Droits de cette Justice sont si forts qu'on ne peut pas même obliger les Inquisiteurs à declarer s'il est détenu ou non, encore moins à donner connoissance de son procès.

Ce qu'il y a de plus afreux, c'est que rien en Espagne n'est sûr, au moyen du Saint Tribunal. Tous les Espagnols sont espions les uns des autres. Les Confesseurs sont obligés de déclarer leurs pénitents, les enfants leurs Peres, les femmes leurs maris, sous peine d'être déclarés ses complices et punis comme tels, si on vient à découvrir la faute par un autre. Les Familles sont remplies d'espions et de calomniateurs. Non seulement les actions, mais les pensées, la liberté d'esprit, la seule dont jouïssent les hommes dans les autres Etats policés, ne sont pas à l'abri de la punition. On dit que ce Tribunal est actuellement fort moderé, et qu'il ne fait arreter que sur de très forts indices; une preuve du contraire, c'est qu'on en relache souvent les accusés absous et déclarés innocents.

Le Saint Office a ses familiers, qui sont ses espions et ses Emissaires; comme ces gens sont jurés, ils sont à l'abri de leur propre justice et ne peuvent être ataqués par aucune autre. Cette licence les rend capables de tous les crimes. Comme d'ailleurs leurs charges sont secrêtes, ainsi que leur conduite et leurs dénonciations, qu'ils sont de tous les Etats, si par malheur un homme dans le comerce de la Societé a la disgrace d'en offenser un sans le connoitre et de s'en faire un ennemi, il les a tous à dos, et peut être bien assuré d'être bientôst accusé et arreté. La plus part des Grands d'Espagne sont familiers de l'Inquisition, ou en occupent les charges Laïques.

Il est arrivé pendant mon séjour à Madrid deux cas d'Inqui-

sition, un désagréable qui prouvoit le Despotisme du Saint Office, et l'autre ridicule qui prouvoit son ignorance.

Un Gentilhomme François, au Service de France, ami de l'Ambassadeur, bienvenu dans tout Madrid, disparut, et on sçût qu'il etoit à l'Inquisition, parce que le cas n'étant pas digne de *ard*, on luy permit de donner de ses nouvelles. L'Ambassadeur n'a pas osé le redemander d'autorité ; il a employé les prieres, et ce n'est qu'après un cours de procedures qu'il a été mis en liberté et absous. Je suis persuadé que si l'Ambassadeur de France l'eût redemandé d'Office au nom du Roy son Maitre, comme son sujêt, officier dans ses Troupes et indépendant de la Justice d'Espagne, le Gentîlhomme eût été perdu. Je suis persuadé aussi que s'il eût été Anglois, ou on ne l'eût pas arrêté, ou on l'eût rendu à la premiere requisition. Qu'on juge par là du crédit de l'Ambassadeur de France : il ne s'agissoit cependant de rien de grave, puisque le même François est encore à Madrid.

L'autre cas est plaisant. Deux ou trois pauvres voyageurs Gascons avoient un horloge portatif, sur lequel, par le moyen d'une méchanique assez bien faite, on voyoit sortir et se mouvoir cent ou cent vingt figures qui faisoient une procession et un petit Carillon, chaque fois que l'heure devoit sonner. Ces figures representoient une Sainte Trinité et differents misteres, l'Annonciation, la Passion et autres, et enfin une Procession. Ces Pauvres gens obtinrent le Privilêge de faire voir cette curiosité en Espagne. Ils commencerent par Barcelonne, où ils firent quelqu'argent : enfin, apres un long voyage, ils arriverent à Seville. Plus on s'enfonce dans l'Espagne, plus on trouve d'ignorance et de superstition. Dans cette Capitale de l'Andalousie ils furent denoncés à l'Inquisition et accusés d'Impiété et de Sortilege. L'Inquisition, sur le raport, nomma des Commissaires ; ils allerent voir joüer l'Horloge, ils jugerent le cas grave, et arreterent trente sept figures, qu'ils en enleverent et mirent à l'Inquisition. Ces figures etoient le Pere

Eternel, son fils, la Sainte Vierge, tous les Misteres, les Anges qui joüoient des Instruments, et on ne leur laissa que les figures sans consequence. La raison de cet Arrêt fut que, pour l'explication de cette Merveille, les pauvres Gascons débitoient une suite de contes, comme font les marmotes pour l'explication de la lanterne magique, et les Inquisiteurs trouverent que le Pere Eternel parloit François avec toutes les libertés de l'Eglise Gallicane. Le Procès vint à l'Ambassadeur de France qui en parla aux Inquisiteurs de Madrid ; ceux cy eurent honte de la stupidité de leurs confreres de Seville, et restituerent les figures à ces gens, avec ordre cependant de prendre le chemin le plus court pour retourner en France, et défense de montrer leur Horloge autrement qu'à la muette, dans la crainte sans doute que Jesus Christ n'introduisit des Heresies en Espagne, en parlant Gascon. Le fait, quoique très ridicule, est de la plus grande verité.

Il seroit à souhaiter qu'on profitât de quelque Histoire pareille pour abattre ce Tribunal, mais cela ne peut venir qu'avec de la Force. Il faut oposer le Droit du Canon au Droit Canon et des Soldats aux Pretres. Les Philosophes les méprisent trop pour les ataquer avec un acharnement destructif. On pourroit, en atendant la force, adoucir peu à peu les devoirs, et laisser aux Espagnols la liberté d'ame : il est peu de Nations qui ayent autant de vivacité dans l'esprit, et plus de dispositions à avoir beaucoup d'idées ; mais la contrainte fait leur malheur, et mêt à leur intelligence des bornes qui l'empêchent de sortir des tenebres et de l'ignorance.

CHAPITRE IX. — LES MŒURS

Les Mœurs de la Nation Espagnole sont mêlées de vices très nuisibles et de grandes vertus à peu près en même quantité : en cela ils ressemblent à tous les hommes. Mais hors des

ressemblances generales, aucun peuple n'a plus de particularités qui le distinguent de ses voisins.

La Presqu'Isle de l'Espagne et du Portugal contient des coutumes, des usages, des loix particulières à elle qui ne sont point connues dans le reste de l'Europe. Les Pirenées sont pour eux une barriere impénetrable aux Mœurs des autres Nations. Un Anglois a eû l'atention bizarre de recüeillir deux cent vingt six usages qui en Espagne sont absolument contraires aux usages du reste de l'Europe. La fréquentation des Etrangers qui, depuis le regne de la Maison d'Autriche, ont occupé toutes les grandes Places de la Monarchie, n'y a rien changé, et quatre Rois de la Maison de Bourbon se sont conformés eux et toute leur Cour au caractere national, qu'ils ont adopté sans que leur Regne et le Comerce de la Nation françoise ayent rien changé aux abus, aux vices et aux défauts de ce Pays, quoiqu'il y ait plus de 200 mille François établis en Espagne.

J'ay déjà peint en gros dans le chapitre premier le caractere des habitans de chaque Province ; il faut ajouter que tous ces differents peuples cherchent à se nuire entr'eux le plus qu'ils peuvent, et se détestent, ce qui est un premier désordre.

En general l'Espagnol est patient, fidêle, rempli de probité, religieux, il a l'esprit vif, la conception aisée et de l'aptitude à toutes les sciences. Il est lent à se déterminer, mais constant à suivre ses entreprises : discrêt et misterieux, charitable, hospitalier, genereux, grave dans sa contenance et dans ses discours, décent dans son maintien et surtout très sobre : voilà ses vertus.

Mais il est orgueuïlleux, ignorant, malpropre, paresseux, fanfaron plus que brave et brave par moments, colere, cruel dans le combat, vindicatif, promt à l'assassinat, avare, hipocrite, débauché et superstitieux : voilà ses vices.

Cet assemblage produit des hommes propres à tout, s'ils etoient menés par de grands hommes, et incapables des actions

les plus simples, si on les abandonne à eux-mêmes. La Patience des Espagnols a fait dans les guerres d'Italie et de Portugal l'étonnement des François, qui sont bien éloignés de cette heureuse vertu. Les Espagnols passoient des journées entieres sans pain, sans Hospitaux, sans paille, sans eau, et on n'entendoit pas dans leur camp le moindre murmure, jamais de révolte, toujours la plus grande obeïssance : ils poussent à l'extrême cette vertu des Conquerants.

Leur fidelité envers leurs Rois est la plus grande qu'on connoisse. Aucun depuis le commencement de la Monarchie jusqu'à Philippe V (qui plus qu'un autre a éprouvé leur attachement), n'avoit eû de Compagnie des Gardes : ce fut un très grand chagrin pour les Castillans de voir former cette augmentation de Troupes pour garder leur souverain. Le Comte d'Aguilar, grand homme de guerre, bon Citoyen et sage courtisan, prit la liberté de demander à Philippe V pourquoy on avoit institué ces Gardes. Si votre Majesté, luy dit-il, avoit résolu de coucher sur la place du *Sol,* les Castillans sont si áttachés à votre auguste personne, que les marchandes ne tiendroient le marché qu'à neuf heures, pour laisser dormir Votre Majesté, et luy servir de gardes pendant son sommeil.

Leur dévotion et leur bonne foy sont aussi très réelles ; il n'y a que les gens d'Eglise en Espagne qui soíent de mauvaise foy sur ce qu'ils prêchent, car les Laïcs n'ont que trop de crédulité.

L'Hospitalité des Espagnols rêgne plus entre les voyageurs, les gens de la Campagne et les pauvres gens, qu'entre les gens riches. On ne voit pas un pauvre Espagnol mangeant son lapin rôti ou sa terrine de Pois, qui n'offre de bon cœur au passant de la partager, sans le connoitre. La sobrieté est la vertu favorite des Espagnols. Il n'y a que les gens de la lie du peuple, et encore en fort petite quantité, qui s'ennivrent. Je n'ay vû dans aucun autre pays autant de honte et d'infamie

attachées à l'ivrognerie. Un homme accusé de cette habitude est recusable en Justice et generalement méprisé.

L'Espagnol est grave et même sombre à force d'être sérieux. On ne voit point en eux cet air étourdi, ces éclats de rire, ces contenances burlesques des François, ni cet air bizarre, nargueur et caustique et malhonnête des Anglois, ni cet air Cameléon, humble, flateur et faux des Italiens. Leur maintien est grave, leur civilité est fiere, mais honnête, et leurs démonstrations plus affectueuses que polies.

L'orgueuïl des Espagnols est excessif; ils se croyent la premiere nation du monde et leur Pays le Paradis terrestre. Un auteur a fait un livre intitulé *Solo Madrid es corte.* C'étoit dans le tems que Madrid etoit le centre de la puanteur et de la malpropreté. Un proverbe de l'Andalousie, c'est, *quien no ha visto Sevilla no ha visto a maravilla.* Un Predicateur, dans un Sermon sur la tentation de notre Sauveur par le Demon, disoit qu'il le transporta sur une grande montagne d'où l'on decouvroit tous les Royaumes de la Terre : Il luy montra, dit-il, la France, l'Italie, l'Angleterre, mais heureusement les Pirenées luy cachoient l'Espagne, car il eut pû tenter par là même le fils de Dieu.

L'ignorance des Espagnols est si forte qu'il y en a très peu qui ne confondent pas toutes les Nations du Nord ensemble, ou même qui connoissent rien au delà des Pirénées. Leur malpropreté est singuliere. Leur habillement y contribue beaucoup. Il y a quantité de gens même très riches qui n'ont qu'une chemise à la fois; ils la mettent neuve et la laissent six mois sur leur corps, jusqu'à ce qu'elle tombe en pourriture. Il est impossible de passer huit jours en Espagne sans avoir des Poux : ils volent dans les rûes. Les Espagnols ne lavent jamais aucune partie de leur Corps, et sont encore plus ennemis des sept ablutions que du faux Prophête qui les ordonne.

La Fanfaronade Espagnole etoit en réputation même dans le tems de leur plus grande valeur. Les Duels sont devenus

singulierement rares en Espagne depuis Philippe V. Un seul qui se passa vigoureusement l'année 1765 entre un Guzman et un Capitaine des Gardes Walones, tous deux fort braves, est une des singularités du Siecle, et a mis l'Espagnol au rang des anciens heros de sa nation. Il s'est passé de mon tems des avantures moins brillantes. Cependant l'Espagnol est dangereux ennemi s'il est brave, parce qu'il est glorieux et opiniatre, et plus encore s'il est poltron, parce qu'il assassine.

A la Guerre leur bravoure est très journaliere, et on voit dans les Troupes Espagnoles succeder les traits de la plus insigne lacheté aux traits de la plus grande valeur. Leurs Soldats sont très bons pour les ataques en plein jour, et tres mauvais pour les ataques, les marches et les travaux de nuit, parce que la superstition et l'ignorance gâtent leur courage. Ils se battent bien quoique surpris, malades ou sans pain, mais ils sont sujêts à la terreur panique, quoique incapables de découragement. Ils sont très cruels dans le combat : dans les guerres d'Italie où les François et les Espagnols operoient ensemble, on remarquoit que ceux cy avoient l'habitude de maltraiter leurs Prisoniers, et même de les blesser lorsqu'ils ne l'etoient pas; ils apelloient cela assurer le Prisonier, *Asegurar el Prisonero.*

Ils portent la passion de la vengeance au dernier periode, et ne se font pas scrupule d'assassiner leurs ennemis. Ils ataquent rarement avec franchise ceux qui les ont offensé, ils pensent que c'est ajouter un mal à un autre mal que de risquer son honneur et sa vie pour se vanger d'un homme qui n'a ataqué que sur la persuasion d'être le plus fort. Les coups de couteau sont très communs parmy ce peuple et plus encore parmi les Portugais.

Ils estiment beaucoup l'or, qui est le principe de leur décadence; l'orgueuïl et la paresse Espagnole ne se plient pas au travail pour le gagner, mais leur avarice les porte sans peine à demander l'aumone.

La Superstition va très loin en Espagne ; je n'en raporteray qu'un trait Historique très frapant, qui caracterise bien la Nation. Lorsque Charles II etoit à l'extremité, et que l'Espagne etoit sur le point de devenir la proye de trois Prétendans à sa Succession, le Cardinal Porto Carrero, chef du parti de la Maison de Bourbon, fit croire à ce pauvre Roy que ses infirmités et son impuissance venoient de sortilege ; une partie de la Nation le crut aussi ; un Dominiquain, Confesseur du Roy, luy persuada de faire consulter une femme d'un endroit nommé Cangas qu'on disoit possedée du Demon ; il revint de cette Commission qu'on luy confia, et atribua tous les Sortilêges aux Ennemis de son parti. Cependant il finit par être chassé de la Cour. Mais l'artifice tout grossier qu'il etoit avoit amené le pauvre Roy au point de se laisser exorciser, ce qui l'effraya si fort que sa maladie en devint plus forte, et ce ne fut que par la réunion du parti de la Reine et de celuy du Comte d'Oropesa, qui favorisoient l'un la maison de Bavière, l'autre celle d'Autriche, qu'on vint à bout à détruire ce Moine. Il arrive tous les jours beaucoup de traits de la même espêce. Les Possedés, les Revenants, les Esprits, les Démons, les Anges, les aparitions et tous les fantômes qu'enfante une imagination afoiblie par l'excès de la crédulité, et qu'acredite l'imposture des Prêtres et des Moines ignorans et scelerats, qui substituent des absurdités redoutables à des raisonements convaincans : tout est de foy en Espagne.

Les Espagnols aiment les femmes à l'adoration : mais je n'ay vû aucune trace de cette galanterie si celebre dans leurs Romans et qui donne si bonne opinion d'eux à ceux qui n'ont fait que lire. Leur debauche est grossiere. Les femmes de mauvaise vie sont malpropres, maussades et empoisonées. Cette cruelle maladie qui ataque l'espece humaine dans son principe est une cause afreuse de dépopulation en Espagne : on ne la guerit pas. Les Chirurgiens François y sont en fort petit nombre, et les Espagnols ne s'en servent pas. Aussi cette mala-

die, une des plus afligeantes de celles qui ataquent la fragile humanité, tûe beaucoup de monde dans ce Pays, même dans les Campagnes et dans les Provinces les plus reculées de la Capitale, abatardit l'espece, et se conserve dans les familles sous differentes formes. Les Dartres, le Scorbut, la Lepre, les humeurs froides, la goute, qui sont des branches de cette peste sont communes par tout le Royaume.

Les Femmes Espagnoles sont assez belles et presque toutes grandes et bien faites. L'habillement des Dames est à la Françoise, mais maussade, sans goût et sans grace. L'habillement dans lequel toutes les femmes sortent est un Corset à l'Espagnole, une jupe de satin noir, les cheveux enfermés dans un reseau et le visage caché d'un voile blanc qu'on nomme *Mantilla.* Sous cet habit les Femmes ont la plus grande liberté, et s'en servent beaucoup. Elles ont aussi pour sortir un habillement plus décent, qui n'est que pour les Femmes de condition ; c'est une Robe noire formant par en bas une Jupe avec une queüe et par en haut l'effet d'un Jupon retroussé sur la tête, ou d'un habillement de Religieuse, avec un voile de gaze noire ou de dentelles qui leur couvre le visage, sans le cacher. Il n'y a en Espagne ni verroux, ni grilles, et très peu de Jalousie : on ne soupire plus dans les rües, et l'amour se fait comodement. Les Femmes Espagnoles ont de l'esprit, un jargon très agreable, mais aucune instruction.

Leur Science en Musique se réduit à des Seguidilles ; ce sont de petits couplêts qu'on chante avec un acompagnement de guitarre. La danse nationale a de l'agrêment. On en connoit deux, le *Fandango*, qui est une Danse grave, galante et fort expressive, mêlée de mouvements très lascifs et peu décens. La *Fofa* Portugaise qui est dans le même genre est encore plus indécente, etant un tableau continuel de jouïssance. La *Seguidilla* est une danse moins serieuse acompagnée de chansons. Ces deux Danses ont beaucoup de grace : les pas ne sont ni vifs, ni sautés : ils consistent en des balancés

et des mouvements du Corps. Toutes ces Danses se dansent deux à deux : pour les Danses des autres Nations, il n'y a pas une femme Espagnole qui s'en tire avec grace.

L'habillement des hommes en Espagne est un de leurs plus grands abus; il est fait pour perpetuer l'oisiveté et la malpropreté. Il y en a deux : le *Vestido militar*, qui est l'habit Européen, mais malfait, et qui en general sied très mal aux Espagnols, qui sont très malpropres, et à la toilette desquels il manque toujours quelque chose. On voit souvent un Grand d'Espagne avec un habit brodé et des bas de laine ou des souliers malpropres, ou une perruque malpeignée et une queüe.

L'habit national est une veste et un grand manteau qu'on nomme *Capa*, un chapeau fort grand avec les bords rabatus tout autour, la tête couverte d'un reseau et une épée de trois pieds et demi sous le bras. La *Capa*, du Pain et de l'eau sufisent à la négligence et à la sobrieté Espagnole. La *Capa* les garantit du froid et du chaud, leur sert de lit et souvent de maison. Il y a à Madrid plus de dix mille Espagnols qui ne couchent que dans la rue ou sous des portails, envelopés de leurs Capes. On voit dans toute l'Espagne le Bourgeois et le Paysan passer toute la journée étendu au Soleil dans sa Cape, raclant une guittare, ou fumant. Comme le Ciel est pur et serain, et que le Soleil luit dix mois de l'année, ils passent leur vie couchés sur les Places et dans les Rües. Du Pain, de l'ail et de l'eau les soutiennent. On ne les tireroit pas de là pour travailler, mais ils tendent la main aux Passants, et leur demandent l'aumone.

La Cape, d'ailleurs, ocasione beaucoup de vols et d'assassinats; ce sont les deux vices favoris des Espagnols : le grand chapeau les rend raisoneurs et insolents, parce qu'à l'aide de la Cape il leur couvre entierement le visage. On ne fera rien d'eux qu'après leur avoir ôté cet habillement qui est trop favorable à l'oisiveté et au crime. Ils y sont fort attachés, et cela

sera difficile. Mais il n'est pas douteux que s'ils etoient moins couverts, ils seroient obligés de travailler pour se procurer une maison et les autres Comodités dont ils sçavent se passer au moyen de la Cape : un autre habillement exciteroit l'industrie, la propreté, les exercices même, auxquels ils sont très maladroits, etant acoutumés à ne se servir ni de leurs bras ni de leurs Jambes, et à vivre enmaillotés. Il n'y a pas un Espagnol de bonne foy qui ne convienne de tous les inconvénients de la Cape, qui sont si essentiels et si interessans qu'on a souvent voulu la réformer, mais toujours sans succès.

Les Meubles des Maisons sont aussi mesquins que l'habillement. Il n'y a pas la moindre aisance, rien de bien distribué, rien de comode : on ne se sert pas de cheminées : on ne brule pas de bois, il est trop rare et trop cher en Espagne : les apartements sont éclairés de lampes et chauffés avec de grands braziers : les murs sont blancs et couverts seulement de tableaux de dévotion : le Plancher est couvert de nates, et les Sieges sont de Paille. Voila, excepté les maisons des grands et de quelques gens riches qui ont voyagé, l'ameublement ordinaire des Eſpagnols.

Les Assemblées qu'ils font entr'eux sont tristes et ceremonieuses ; on y joüe tous les jeux, excepté celuy des Echecs que je n'ay jamais vû joüer par aucun Espagnol, quoiqu'on le leur atribue : les Repas sont des amas de viandes mal accomodés et détestables : le Pain est d'une blancheur surprenante et d'un goût excellent.

Il y a très peu d'artistes : la plus part même sont etrangers. Il n'y a jamais eû aucun bon Peintre[1] ni sculpteur Espagnol. Il y a quelques Musiciens. Il n'y a point de Geometres ni d'Ingenieurs. Le seul auteur de Geometrie est un nommé Pedro de Moya, un Arithmeticien fort peu instruit.

Les Spectacles sont fous et ennuyeux : les Salles de Spec-

1. Excepté Murillo.

tacle de la Cour sont des endroits indécents pour l'obscurité, la puanteur et la malpropreté. Il y a deux Theatres, qui se piquent à l'envi d'être plus mauvais l'un que l'autre. Leur meilleur genre est le bas comique. Les Comedies écrites sont ennuyeuses. La déclamation, surtout des Femmes, est nazillarde et insuportable : il semble voir la Troupe de Thespis ou les Atellanes. Les Actes sont coupés par deux Intermedes : le premier, qui se nomme le *Zaïnete,* est une farce impromtue. Les Comediens Espagnols réussissent parfaitement en ce genre pour lequel ils ont du naturel. Ces petites Pieces sont du genre le meilleur pour inspirer la grosse joye, et sont ordinairement melées de Réflexions et de satires plaisantes. J'ay vû d'excellentes farces, dont quelques unes même sont écrites. Le second intermède nommé la *Tonadilla* est ordinairement une Villanele qui n'a pas le sens commun, et qui se termine par des Seguidilles et autres Ariettes composées dans le goût Italien. L'Orchestre est excellent, mais les voix sont detestables, et aucune des Actrices ne sçait la Musique. Jamais il n'y a de danses, faute de Danseurs.

Les Spectacles n'ont pas toujours été à Madrid dans cette décadence. Le Regne du Roy Ferdinand etoit celuy de la Musique et de Farinelli, qui gouvernoit l'Etat et dirigeoit un des meilleurs Operas qu'ait vû l'Europe. Ce Roy ci a tout renvoyé; l'abus avoit été trop grand, il l'a coupé dans sa racine.

Le Spectacle qui reste, tout grossier qu'il soit, est très courû. La Nation a la fureur de la Comedie, et il est étonnant qu'avec autant d'esprit, elle n'ait pas fait plus de progrès dans cette partie : j'ay même remarqué que ce n'est pas faute de goût. De mon tems on donna deux Traductions de Goldoni d'un genre sage et spirituel, sans combâts, ni chevalerie, ni prieres, ni extravagances ; j'ay vû toute la Nation aplaudir aux bons endroits avec autant de discernement que l'eût pû faire le parterre de Paris, plus acoutumé cependant que celuy de Madrid à un genre Dramatique methodique et circonspect.

Les Acteurs joüerent avec intelligence et genie. Le meilleur est un nommé Calderon ; il a des rôles dont il s'aquite très bien. Mr l'Ambassadeur de France avoit fait traduire en Espagnol la Tragedie de Tancrede pour les fêtes qu'on préparoit à l'ocasion du Mariage de la Princesse des Asturies. Le Deuïl de toute l'Europe en a empeché la representation : j'eûsse désiré la voir pour juger encore plus sûrement le goût de la Nation.

On connoit dans toute l'Europe l'extravagance des *Autos Sacramentales*, qu'on vient d'abolir depuis cette année seulement. C'étoient des Pieces sacrées qui se joüoient en Intermede. On y voyoit le Paradis, l'Enfer, la Trinité, le St Sacrement ; on y donnoit la benediction, on y chantoit le Tedeum. Dans un de ces Autos intitulé la Création du monde, Adam entroit d'un côté sur la Scene, le Cahos de l'autre et le Pere eternel au milieu. Adam prioit le Pere Eternel de vouloir bien avoir la bonté de le créer, et de débrouïller le cahos, etc. Dans un autre le Demon vouloit empecher Jesus Christ d'être reçû Chevalier de St Jacques, et prouvoit par sa Genealogie qu'il n'etoit pas noble, etant, ou fils d'un charpentier, ou batard, etc. Enfin on ne peut imaginer les absurdités de ce genre de Spectacle qu'on vient enfin d'abolir. Mais il en reste encore beaucoup dans celui qu'on a conservé. La Nation Espagnole est digne de meilleurs Spectacles, et pourroit aisement en avoir, si elle avoit de meilleurs Auteurs. Mais les Academies, surtout celle de Madrid, sont composées de gens ignorans, présomptueux et remplis de préjugés, qui bien loin de servir à la Réformation des lettres, soutiennent l'ancienne barbarie de la nation contre le goût des Etrangers, le sens commun et les Regles qu'on voudroit introduire dans leur littérature, et contre lesquelles ils déclament comme des inutilités.

Le Spectacle le plus absurde et le plus chéri des Espagnols est le combat des Taureaux ; j'ay déjà dit combien il nuit à l'Agriculture : je vais essayer d'en donner une idée, pour mon-

trer combien il est barbare et contraire à la raison et à l'humanité. La Place où se font ces Combats est un grand Cirque avec des Gradins en Amphiteatre surmontés de deux rangs de Loges, comme les Cirques des Romains, de qui viennent ces Spectacles, car il s'en falloit de beaucoup que ce Peuple, le plus brave de l'Univers, fût le plus sage. Son Histoire fournit tous les Traits de Barbarie et de folie qu'on peut trouver dans les Nations les moins policées. Ses mœurs se ressentoient de ses principes ambitieux, et rien n'etoit plus cruel que les plaisirs et les jeux de ces Feroces Conquérants. Des animaux, des Hommes etoient égorgés par milliers devant les Matrones Romaines, et plus le spectacle etoit sanglant, plus il etoit beau. Les Espagnols conservent le goût sanguinaire qu'ils ont pris des Romains, ils l'ont restraint par principe de Religion à ne tuer que des Taureaux, mais avec un peril manifeste pour les hommes qui ataquent ces furieux animaux.

Il y a trois sortes de combats : une à cheval avec la Lance forte nommée *Bara Larga*, une autre aussi à cheval avec le Javelot nommé *Rejon*, et enfin une à pied avec l'epée ou de petits Dards nommés *Banderillas*. Les Gens qui combattent à cheval etoient autrefois tous Gentilshommes et des premiers du Royaume ; apresent on n'en trouveroit pas un en Etat de s'y presenter. Cependant il faut qu'ils soient Gentilshommes pour combattre dans les Fêtes Royales, et même alors leur recompense fixe est l'ordre de St Jacques et un Brevêt de Capitaine de Cavalerie : ceux qui combattent à pied sont ordinairement des Bouchers ou des Bohemiens.

La Fête commence par une marche de Juges avec le Bourreau pour crier dans la place que quiconque autre que les *Toreadores* sautera dans l'Arene pour ataquer le Taureau sera foüetté publiquement : cette précaution est, dit-on, necessaire pour le peuple qui s'anime furieusement contre ces animaux, au moins à en juger par ses hurlements. Ensuite de cette proclamation vient une marche pompeuse des Comba-

tans à cheval nemmés *Toreadores,* suivis des combatans à pied nommés *Chulos,* deux à deux, menant en bride les chevaux qui doivent combattre et un atelage de trois mulêts qui doivent enlever les morts. Quand cette Procession a fait trois fois le tour de la place, elle ressort, et les *Toreadores* y rentrent avec sept ou huit *Chulos* qui sont apuyés contre les Barieres du Cirque. Ces Barrieres sont hautes de cinq pieds environ avec des gradins pour faciliter la montée aux *Chulos* qui les franchissent, quand ils sont poursuivis trop vivement par le Taureau, lequel souvent les franchit aussi. Il y a une rûe circulaire de quatre pieds de large autour de cette premiere barriere, terminée par une seconde de même hauteur qui joint les gradins où est assis le Peuple : souvent j'ay vû le Taureau, quoique blessé et fatigué d'un long combat, les franchir toutes deux, et s'élancer au milieu des Gradins, où il fouloit aux pieds cette multitude serrée et confuse, et blessoit de droite et de gauche, jusqu'à ce qu'on le tuât sur les gradins mêmes.

Dès que le Signal du combat est donné, on ouvre la loge où le Taureau est renfermé depuis 24 heures sans manger, et il va s'elancer sur le plus proche des deux *Toreadores.* Ce moment est le seul interessant, car le reste n'est plus qu'une boucherie. On ne peut s'empecher de fremir pour les trois braves animaux, l'homme, le cheval et le Taureau, en voyant le dernier fondre avec fureur sur les deux autres qui l'atendent avec sens froid et valeur. Le *Toreador* repousse le Taureau d'un coup de Lance au cou. Comme le fer de cette Lance est très petit, cette blessure ne fait que l'irriter; il revient à la charge plus furieux, tantôst à l'un, tantôst à l'autre des *Toreadores.* Il est plus ou moins dangereux selon la position où il les rencontre. Il ne se passe pas de combât où il n'y ait des chevaux tués ou blessés. Lorsque le Taureau est afoibli ou rebuté, lorsqu'il n'ataque plus et qu'il fuit les Lances, les deux *Toreadores* se retirent, et les *Chulos* viennent luy planter

les *Banderillas* autour du cou : ce sont des Javelots de deux pieds de long, dont le fer est crochu et leger; la piqûre rend l'animal furieux, il s'excede en courant après les *Chulos*, qui luy sautent quelquefois pardessus le Corps; enfin quand il n'en peut plus, un des *Chulos* vient, armé d'une épée, et portant un petit manteau dans son bras gauche ; il excite le Taureau par des siflements ou des cris ; l'animal vient donner tête baissée dans le manteau, et alors le *Chulo* lui enfonce son épée dans le cou : il y a de l'adresse à tuer le Taureau du premier coup et à éviter son coup de corne. Il y a de même beaucoup de force à arreter à cheval le Taureau d'un coup de lance, car souvent il culbute le cheval et le *Toreador*.

La seconde façon de le combattre à cheval, c'est avec le *Rejon :* c'est un Javelot de quatre à cinq pieds, dont le fer est fort large, et le bois mince et cassant. Le Cavalier voltige autour du Taureau, et lui brise quatre ou cinq *Rejones* dans le cou : alors les *Chulos* l'achevent. Ce combat n'est ni aussi dangereux, ni aussi cruellement interessant que l'autre : les *Toreadores* sont dans un danger continuel. Quand le taureau est foible ou lache, on l'abandonne aux chiens qui le coeffent très vite. Voila la seule idée qu'on peut donner de cet affreux spectacle à ceux qui n'ont pas vû l'Espagne. Il y a toujours dans une Loge un confesseur et les Saintes Huiles pour les gens blessés à mort. Ce Spectacle est fort cher pour le Pays ; cependant il n'y a point de pauvre en Espagne et en Portugal qui se le refuse.

Les Hommes qui font le metier de *Chulos* sont ordinairement d'une Caste d'Hommes qu'on apelle *Gitanos* ou Bohemiens. Cette Caste est particulière à l'Espagne. Ils ont un langage particulier, une couleur Morisque, et une façon de vivre à eux seuls ; ils sont presque tous grands, bien faits et très robustes. Les Hommes sont voleurs et les Femmes libertines. Ils n'ont aucun metier, ni Religion fixe, et ils n'entrent point dans l'ordre de la Societé, où ils sont souferts et pro-

tegés. Leur nombre passe plus de quarante mille dans toute l'Espagne : il y a des villes où ils ont des Fauxbourgs, comme Cadix, Seville : mais ils ne peuvent posseder aucune terre, et ne sont pas Citoyens. On ne les reçoit pas non plus pour Soldats. On pourroit cependant en tirer parti.

La Justice en Espagne est exactement telle qu'elle est peinte dans *Gil Blas de Santillane :* l'agrement qu'on trouve à lire ce Roman redouble encore quand on a parcouru l'Espagne, que Le Sage connoissoit très bien. Les Juges et les Alguazils sont de très grands voleurs. Les Prisons sont une anticipation de l'Enfer. Les malheureux qui y sont mis sont sûrs de n'être bien traités qu'à proportion de l'argent qu'ils donnent à leurs terribles Concierges : on paye jusqu'aux fers qu'on porte ; rien n'est plus afreux.

La Police des grands Chemins ne peut jamais être bien observée, tant que les Peuplades sont éloignées, et qu'il y manque d'Habitans. La Ste Hermandad est une association fort ancienne de Compagnies de Citoyens qui courent le Pays pour le purger de voleurs. Mais ce qui le netoye le mieux ce sont les Miquelets et les Volontaires à cheval qui sont dispersés et battent des Patrouïlles. Ce Corps est fort utile en Espagne, où la Contrebande est très forte, surtout dans les Provinces frontieres. Celle des Chevaux et du Tabac de Seville, du côté du Portugal, est un des plus grands profits de l'Andalousie et de l'Estramadoure.

***

Il y a bien d'autres particularités en Espagne, mais celles cy suffisent pour faire juger du caractere de la Nation. Les Epoques les plus brillantes nous ont montré ce qu'elle pourroit faire, si elle etoit bien menée. Elle est furieusement abaissee actuellement, mais un grand homme pourroit en vingt ans la remettre à son point de splendeur. Quoique cette

Nation ne connoisse pas la Philosophie, elle est belle aux yeux des Philosophes et meriteroit tous leurs travaux, si les Philosophes etoient des Missionaires, s'ils osoient penetrer en Espagne, et s'ils etoient cuirassés contre l'Inquisition, le pouvoir absolu des Prêtres, et le fanatisme de la Nation.

Je n'ay plus qu'une remarque à faire, mais elle est forte. L'Espagne sous Jules Cesar comptoit plus de trente cinq millions d'Habitans. Elle en comptoit dix neuf millions sous Ferdinand et Isabelle : elle n'en contient pas apresent neuf millions, y compris le Portugal. L'Estramadoure Castillane en contenoit toute seule trois millions 800 mille; il n'y a pas apresent 500 mille habitans. Les Emigrations, le fer, le feu et la dévotion outrée ont absorbé le reste; il ne faut que du temps, et prendre les mêmes moyens qui avoient poussé cette Peninsule à ce point de Population et de grandeur, et on aura, si ce n'est le même nombre d'habitans, au moins le double et le triple de ce qu'on a actuellement. Mais il ne faut pour cela ni les bruler, ni les chasser, ni gêner leur ame. C'est cette Liberté, précieuse pour les hommes, puisqu'elle est leur premier et unique droit, que les Rois d'Espagne ne consentiront jamais d'acorder à leurs Sujêts, dûssent-ils perdre le reste. Cependant tous les arrangements œconomiques ne doivent ni ne peuvent marcher avant celuy-là, qui est le premier de tous et sans lequel tous les autres sont nuls. Les mœurs et les Loix sont le Principe de tout Gouvernement. Toute Administration part de là, et c'est le centre où elle revient. Sans vouloir admettre l'impossible République de Platon, ou le Gouvernement de J. J. Rousseau, il seroit aisé, surtout en Espagne, de ramener les mœurs, la Justice et la Puissance, à ce juste milieu qu'on doit regarder comme la perfection Humaine.

CHAPITRE X. — LITTERATURE

Je comprens sous ce titre toute la Librairie Espagnole ; elle est fort nombreuse : mais les bons Livres sont prodigieusement rares. Le seul qui soit bon d'un bout à l'autre, un vrai chef d'œuvre, c'est le Roman de *D. Quichotte*, connu de toutes les nations. Ce Livre admirable a produit un nombre étonnant de mauvaises copies. Il en a produit aussi quelques unes assez bonnes, mais on a même alteré ce genre en y substituant celuy des *Guzmans d'Alfarache*, *Buscon*, *El gran Tacaño*, *Lazarille*, *Estevanillo Gonçalez* et un nombre d'autres livres de cette espece, impertinents et méprisables, où on rencontre quelquefois de la naïveté et de la plaisanterie, mais triviale, basse et d'un genre qu'on peut dire honteux. Michel Cervantes a fait aussi des nouvelles très agréables, surtout les deux intitulées *la Gitanilla (la Bohémienne)*, et la *Fuerza de la Sangre (la force du sang)*. Aucun Espagnol n'a ecrit aussi bien et aussi sagement que cet auteur. Les Romans serieux sont ennuyeux et bien éloignés du genie de ceux de la Calprenede et de Scudery. *Persile et Sigismonde* est le meilleur, et cependant est très fou et très mauvais. La *Diana* de Montemayor et d'autres Livres pareils sont des morceaux détachés d'Historietes et de nouvelles, où quelquefois il y a de l'agrement, mais rien de methodique ni de bon.

L'Histoire a été assez bien écrite, et forme un Corps considérable pour ce qui regarde l'Espagne. Mais personne n'a plus mis de partialité et de vanité nationale que les auteurs Espagnols, et par consequent n'a plus alteré la vérité. Le meilleur Auteur pour l'Histoire d'Espagne est le fameux P. Mariana, dont le stile fleuri renferme toutes les graces, mais qui s'éloigne quelquefois de la vérité, et qui tombe souvent dans des détails

de miracles et d'evenements apocriphes. Ce défaut, au reste, se fait remarquer dans presque tout auteur qui écrit une Histoire fort ancienne : le merveilleux est la pierre d'achopement des Hommes. D'ailleurs il y a deux parties dans l'Histoire d'Espagne qui sont necessairement embrouïllées et pénibles pour le Lecteur; c'est 1° la Suite inconnue des Rois Goths; 2° la division du Royaume d'Espagne en un nombre éfrayant de petits souverains Chretiens et Maures, qui la déchiroient et faisoient son malheur par leurs guerres perpetuelles. Cependant le P. Mariana a dit beaucoup de vérités dures à sa propre Nation, ce qui est d'autant plus étonnant qu'il etoit Espagnol et Jesuite. On a des Chroniques très bonnes de Ferreras, Saavedra et plusieurs autres.

On a des histoires particulieres bien écrites et interessantes, entre autres celles de la Province de Catalogne faite par un Eveque de Lerida, écrite dans le goût de Tite-Live. Les Evenements de cette Province prêtent à ce genre d'écrire, parce que la fureur de partis, la Rebellion, les idées Republiquaines fournissent des Harangues, échauffent l'imagination, et portent à des actions enthousiastiques (*sic*) et extraordinaires.

Les meilleurs Mémoires sont ceux du Marquis de St Philipe sur la Guerre de la Succession : ils sont bienfaits, exacts et remplis de verité : le Style en est coulant et agréable, et ils interessent d'autant plus qu'ils finissent presqu'à notre tems et fort avant dans notre siecle ; on en a fait une fort mauvaise traduction en François, où on a altéré des traits de Force.

On a en outre des vies particulieres assez bonnes et quelques morceaux détachés Romanesques, mais remplis d'agréments, comme la *Conquête de Grenade :* ce Roman Historique est extremement interessant : il a été traduit par M^de^ d'Aunoy : il represente les Maures comme une Nation fort aimable (qu'elle etoit effectivement), et Grenade comme le centre des Sciences, des Arts, du Luxe, des plaisirs et de la galanterie, telle qu'etoit cette ville, et ce que prouve la beauté

des Palais des Rois Maures, non seulement dans Grenade, mais à Seville, Tolede, Cordoüe et tous les autres lieux de leur résidence. Les Jardins surtout sont remarquables par l'agrement du dessein, la distribution et la beauté des Eaux, car ils poussoient l'Hidraulique tout aussi loin que nous, et sçavoient tirer le même parti des eaux pour l'embellissement et l'utilité. Leur Architecture etoit noble, magnifique et d'une durée admirable. Les Cathedrales de Seville, de Grenade, de Jaën, de Cordoüe, de Tolede et autres, bâties par les Maures, sont des morceaux de la plus grande beauté. Leurs Palais se sont conservés entiers, et les ornements, la distribution, tout en est élégant dans un genre dont on ne peut prendre l'idee qu'en le voyant, mais qui plait et qui frape.

Quel siecle brillant pour l'Espagne que celuy des Maures ! Combien aux yeux des Philosophes, Religion à part, ils etoient préferables en tout aux Espagnols ! l'humanité, la douceur, la bonne foy brilloient chez eux, autant que le courage, l'esprit et l'amour du plaisir : cependant les Espagnols, dans le même tems, plongés dans la barbarie, ne connoissoient que la cruauté, le fanatisme, l'ignorance. Armés de fer contre de braves gens presque nuds, joignant la trahison, l'avarice et le massacre à cet avantage, ils ont chassé de leur continent les Maures, leurs bonnes qualités et leurs talents : leur avarice a bientôst détruit son aliment : bientôst les richesses des Maures ont été épuisées : les Terres incultes, les Trésors dissipés ne leur laissoient plus de ressource. Alors ils ont trouvé un nouveau débouché, en allant massacrer aux Indes, pour la gloire de leur Religion, des Peuples entiers qui les recevoient chez eux avec bonne foy et candeur.

Cette Disgression me ramene à deux morceaux d'Histoire bien connus et traduits en toutes les langues de l'Europe : la *Conquete du Mexique* ecrite par Antonio de Solis, et celle du Perou par Garcilaso de la Vega. Il s'en faut bien que ces deux Auteurs soient égaux pour le Style. Antonio de Solis passe

pour une des meilleures plumes de l'Espagne : je luy trouve cependant trop de Rhetorique et d'afectation : j'ay trouvé beaucoup d'Espagnols instruits pensans de même : d'ailleurs il est regardé par la Nation même comme aussi peu véridique qu'un Romancier. Il a choisi dans les Auteurs Contemporains de cette Conquête, dans les Memoires de ceux qui l'avoient faite, les evenements qui luy paroissoient les plus brillans, en acordant à sa fantaisie les Contradictions continuelles de ces Auteurs. Il a arrangé les choses à la loüange de son Heros Fernand Cortès, et de sa nation : cependant on ne peut lire cette Histoire, quoique partiale et flatée, sans être saisi d'horreur contre les actions des Espagnols, leur extrême cruauté, leur insatiable avarice, le massacre des Indiens, surtout de ces braves Tlascalteques leurs bons et fideles Alliés, qui les avoient favorisés, sauvés et rendus maitres du Pays, dont il existe actuellement à peine quelques familles esclaves et malheureuses.

La Conquête du Pérou est écrite avec plus de secheresse et sans aucun agrément : elle ne présente qu'un tissu de crimes et d'horreurs. Ce qui rend cependant ces deux morceaux d'Histoire très intêressans, et ce qu'on ne peut s'empecher d'admirer, c'est la valeur indomtable et la patience des Espagnols, dont la conduite est un mélange continuel de Heroïsme et d'Infamie.

D. Jorge Juan et D. Antonio de Ulloa sont les deux derniers Ecrivains sur les affaires des Indes. Ces deux Auteurs ont acquis de la celebrité, et font le plus grand honneur à leur nation. Leur voyage du Perou avec Mr de la Condamine est glorieux. La Philosophie, les connoissances les plus profondes sont la baze de la Relation qu'ils en ont donnée. Un de ces deux respectables officiers vient d'être nommé Gouverneur de la Louïsiane. Il est à souhaiter qu'on luy donne les moyens de s'y maintenir : il y déployera sa science et ses talents : ce sont deux bons Militaires et deux Philosophes

éclairés qui font la gloire de leur Patrie, et méritent un rang distingué parmi les savants de notre siecle.

La Poësie est extraordinairement nombreuse. Il est peu d'Espagnols qui ne soient Poëtes : il est vrai qu'en general leurs vers sont fous, empoulés, inintelligibles ; ils les aiment comme cela, et ne soufrent rien de raisonable. L'Enthousiasme des Espagnols est une fievre chaude, leur Pegaze est un cheval échapé, leurs Muses sont des bavardes, et leur eau d'Hipocrene ennivre comme l'eau de vie.

Rien en toute langue n'est plus ennuyeux que la Poësie détachée, Pieces fugitives, Sonnets, Romances et chansons. La Poësie ne peut se lire de suite que quand elle est Epique ou Dramatique, sinon elle fatigue prodigieusement. Il y a en Espagne un nombre incroyable de ces Poësies sêches et détachées.

Je m'en suis tenu à la lecture des deux plus fameux Poëtes de ce genre : l'un est D. Louïs de Gongora : rien n'est plus ridicule, plus empoullé, plus faussement beau que ses sonnets. Les Pointes, le mauvais goût, les idées fausses m'ont accablé dans la lecture de cet Auteur que les Espagnols estiment. Ils sont heureux d'être ainsi organisés.

Le Second est D. Eugenio Lobo, Oficier aux Gardes Espagnoles, mort il y a peu de tems ; il a écrit avec moins de prétentions, un esprit plus simple, une Poësie plus aisée et plus raisonable : on trouve son genre de plaisanterie très naïf : je n'ose pas en décider : mais en general je suis d'avis que les bonnes choses ne sont pas seulement nationales, mais bonnes pour tout le monde. Le vray beau porte en soy un caractere auquel l'intelligence, de quelque Pays qu'elle soit, répond à l'unisson. Tout bon môt qui, bien que traduit, n'est pas toujours un bon mot, n'est effectivement qu'une pointe ou un jeu de mots sans consistence. Toutes les langues rendent le fonds, quand il existe.

Le seul morceau de Poësie morale que j'ay lû avec plaisir

est le Sistême d'Epictête et de Phocilidès par Quevedo. C'est une Traduction excellente, des vers bien sentencieux, un Style noble et vrai qui persuade : j'ay trouvé ce morceau admirable. Le reste des ouvrages de cet Auteur tient à divers articles dont je parleray plus avant.

Les Romances sont une espece de chant Heroïque fait pour celebrer quelqu' action remarquable. Il y en a une Quantité étonnante. Les Espagnols les composent en Impromptus, ou les sçavent par cœur, et les chantent du nez toujours sur le même air, en s'acompagnant désagréablement sur leurs discordantes Guitares.

Il y en a de deux genres : les unes sont Heroïques : c'est un trait d'Histoire nud et sans réflexions, mais toujours avantageux à la Nation qui le chante. Les autres ressemblent aux Vaudevilles des François, mais les Romances sont longues, de mauvais goût, et n'aprochent pas de ce sel, de cette Satire mordante, de cette vivacité, de cette plaisanterie fine qui caracterisent les chansons Françoises.

On a recueuïlli des Bibliotheques de Romances. Si on pouvoit y établir de l'ordre dans les Epoques et une Chronologie sûre, on y verroit une chaîne d'évenements qui, dans bien des endroits, seroit fabuleuse et outrée, dans d'autres, rectifieroit l'Histoire ; mais ce travail est presqu'impossible vû leur quantité et leur désordre. Cela est plus aisé en France, où j'ay vû des Collections de Chansons qui fournissoient les Anecdotes de cinquante ans sans interruption, et on pousse ces recueuïls beaucoup plus loin avec la même exactitude.

Il y a plus de quatrevingt Poëmes Epiques, dont on m'a dit que quelques uns sont bons, mais je n'ay eû ni le tems ni la curiosité d'en lire aucun, excepté *Araucana* que j'ay été obligé d'abandonner, la lecture en étant insoutenable, et n'y ayant exactement dans ce Poëme que le trait que Mr de Voltaire en a tiré. J'ay peine à croire qu'il puisse y en avoir un seul bon chez une Nation qui ne veut s'assujetir à aucune

règle en Poësie, et dont le genie est aussi déraisonable que vaste.

Les Poëmes Dramatiques sont au nombre de plus de quinze mille. Aucune nation n'a plus inventé sur cette Partie que les Espagnols; aucune peutêtre ne pouvoit la mieux traiter, et cependant ils sont aussi, sur cette partie, bien en arriere du reste de l'Europe. Ils sont même si peu connus que les Auteurs François les ont plagié pendant cent ans avec la mauvaise foy de ne pas faire connoitre la source d'où ils tiroient leurs sujêts. Si les beaux Genies que l'Espagne a produit en ce genre eûssent eû les idées assez justes pour sentir combien le défaut de Regles rendoit leurs Pieces vicieuses, et qu'ils eûssent pû se résoudre à s'y assujetir, leur Theatre eût produit des chefs d'œuvre. Il y a très peu de leurs Pieces qui ne soient pas remplies de ces traits frapans et nobles marqués au coin du sublime.

Ils ont bien saisi et bien rendu presque toutes les grandes Passions. L'ambition, la colere, la vengeance ont été crayonées avec justesse et grandeur, la fierté surtout et la valeur sont caracteristiques et toujours bien traitées, de façon même à émouvoir par leur vérité : mais ils n'ont jamais sçû peindre l'amour. Dès qu'un amant veut expliquer sa flamme à une Maitresse, il devient inexplicable. C'est un amas confus de figures ridicules, d'Hiperboles déplaisantes et de platitudes ennuyeuses. D'ailleurs le recit, car on peut apeller ainsi une déclaration à l'Espagnole, dure ordinairement un quart d'heure et contient deux ou trois cents vers, dans lesquels le Poëte oublie totalement sa Comedie, les gens qui parlent, et plus encore ceux qui lisent ou entendent, pour s'enfoncer dans un galimathias Poëthique, qui n'a trait à rien, et qui défigure totalement le sujêt principal.

On connoit dans toute l'Europe la Charpente de ces Drames et leur distribution. Aucuns Auteurs n'abusent plus des changements de Scenes, et ne sont plus ennemis des

trois Unités que les Espagnols. Leurs Pieces sont tout uniment des morceaux d'Histoire dialogués, qui se passent quelquefois dans toutes les parties du monde, et durent cinquante ans.

La Comedie du *Roy Bamba* de Lopez de Vega contient deux Regnes, et tantôst la Scene est à Rome, tantôst en Egipte, et tantôst en Espagne.

La Piece intitulée *El Casamiento en la Muerte*, le Mariage dans la mort, d'Augustin Moreto est la plus singuliere et la plus extravagante de toutes celles que j'ay lû. Bernard del Carpio, le fameux Paladin de l'Espagne, Batard du Comte de Saldanha et d'une sœur du Roy Alfonse le Chaste sauve dix ou douze fois la vie et la Couronne à son oncle pour obtenir la liberté de son pere, qui est en prison depuis la naissance Illegitime de ce Heros. Entr'autres exploits Bernard bat Charlemagne, étouffe Roland entre ses bras et sabre les douze Pairs de France à Roncevaux. Enfin Alfonse, après l'avoir trompé bien des fois, lui acorde la liberté de son Pere, que le Heros ne desire que pour le marier avec sa Mere qui a été faite Religieuse par force, et n'être point Batard. Il court à la prison avec l'ordre du Roy, pour en tirer son Pere, et il le trouve étranglé. Que faire ? Il ne perd pas la tête, il va chercher sa Mere la Religieuse, l'amene chez luy, y fait porter son Pere, et assure qu'il va les marier ensemble. La Mere n'y veut pas consentir, le fils insiste en disant que quoique son Pere soit mort, cela ne fait rien, puisque le mariage a été consommé il y a longtems, et qu'il n'y manque plus que la Ceremonie : enfin il prend la main de son Pere, la joint avec celle de sa Mere, et lorsque le Chapelain demande au défunt s'il consent à épouser, Bernard répond *oui* pour son pere en lui faisant baisser la tête en signe d'aprobation. Delà il le fait enterrer, renvoye sa mere dans son Couvent, et se déclare Légitime.

J'ay lû une autre Pièce très belle du même Auteur intitulée

El Garrote[1] *mas bien dado,* ou *El Alcalde de Zarramea : (l'Homme étranglé bien justement* ou *l'Alcalde de Zarramea).* Le sujêt de la Piece est un Trait Historique que voici. Un regiment arrive dans le village de Zarramea. Un capitaine logé chez l'Alcalde viole sa fille qui est fort belle. L'Alcalde fait prendre le Capitaine et lui fait son Procès. Le General, choqué de l'insolence du Paysan, menace de bruler le vilage, si on ne relache pas le Prisonier, qu'il veut faire punir luy même. L'Alcalde tient bon, continue le procès, et prononce la sentence de mort. Le General fait prendre le fils de l'Alcalde et d'autres Paysans, en jurant de leur rendre le même traitement qu'on fera à son Oficier. Po . .oute réponse, l'Alcalde le conduit dans une chambre où il luy montre le Capitaine assis sur une chaise et étranglé, en se remettant à sa vengeance, s'il ose violer la justice qu'il réclame, et qu'il dit être la seule arme qu'il veut et peut presenter contre la force. Le General est frapé de la fermeté de ce vieillard, et dans le moment arrive le Roy, qui non seulement luy pardonne, mais l'eleve aux plus grandes charges de la Justice. Dans cette Piece le Dialogue est admirable. Le caractere de l'Alcalde est d'une force si grande, et si bien soutenu que je n'en ay point vû d'aussi beau sur aucun Theatre : tout ce qu'il dit est noble, tous ses raisonnements sont simples, forts et frapans ; toutes ses actions sont consequentes ; le caractere du vieux General est admirablement bienfait ; on y voit le combat de la fierté et du Despotisme de son Etat avec la probité et la justice. La Traduction de cette Piece seroit impossible sur notre Theatre, à cause de la circonstance du viol et de la belle scene de la

1. *Garrote* signifie Carcan. C'est un genre de suplice particulier à l'Espagne, qui n'est pas très cruel, parce qu'il est très court. On asseoit le Patient sur une chaise, on lui met au cou un carcan, au devant duquel il y a intérieurement un Bouton qui avance sur le nœud de la gorge. Avec un Tourniquet on serre le carcan, et le Patient est étranglé sans douleur en moins d'une seconde.

mort du Capitaine ; c'est une perte, mais cette derniere scene est indispensable; c'est une des Situations de la Piece, et elle y jette un Interêst necessaire.

Toutes ces Comedies, de quelqu' Auteur qu'elles soient, gagnent peu à la representation, à cause de l'étrange déclamation des Acteurs. Le seul personnage du Bouffon, quoique bien souvent inutile et même ridicule, est ordinairement très bien rendu.

Las Cuentas del gran Capitan, les Comptes du grand Capitaine, de D. Pedro Calderon de la Barca, est une Piece remplie de traits admirables. Le sujêt est Historique et comprend plusieurs années de la vie du fameux D. Fernand Gonzalve de Cordoüe surnommé le grand Capitaine. Son caractere est admirable ; entr'autres traits, dans la belle scene où il rend ses Comptes, ayant été accusé de vexations dans la Conquête du Royaume de Naples, après avoir fait des plaisanteries ameres et cependant remplies de dignité, sur un long Bordereau de dépense dont on luy demande compte, enfin le Juge luy dit qu'il se trouve une Somme de huit cent mille Ducats dont on ne retrouve pas l'emploi. Tu comptes donc pour rien, répond avec fureur le grand Capitaine, la patience que je mets à t'écouter. Il renverse la table et se retire.

Une autre fort belle Piece du même Auteur c'est *El Cid Campeador, le Cid le Batailleur.* Cette Piece represente le Cid dans sa vieillesse, lorsqu'il conquit Valence. Se voyant sans enfans, il fait venir un de ses neveux nommé Martin Pelaez. Dans la premiere bataille ce neveu s'enfuit. La Scene du Cid avec ce neveu, son discours sur le courage qui convient aux Gentilshommes, est un morceau de sublime qu'on ne peut lire sans émotion. Le Monologue de Martin Pelaès et sa résolution sont de la même force : la honte produit en luy un changement subit : il devient le digne héritier des vertus de son Oncle qui meurt sur le point de prendre Valence. Pour ne pas décourager ses Soldats et pour consterner les Maures, il

ordonne qu'on le mette à cheval quoique mort, et qu'on le conduise au fort de la Bataille; sa vue éfraye les Ennemis, anime ses Soldats qui prennent Valence. Le trait est Historique, et il est dit du Cid qu'il est le seul general qui ait vaincu après sa mort.

Lopez de Vega et Calderon tiennent le premier rang pour la beauté et la fertilité du genie; tous deux se distinguent par leur Dialogue moins chargé de ridiculités *(sic)*, plein d'une Poësie superieure et plus analogue à leur sujêt, qu'ils ne défigurent jamais autant que les autres. Calderon a été l'auteur le plus pillé par les François. Augustin Moreto, Ruy Diaz et beaucoup d'autres ont eû le même sort, parce qu'en general aucune Nation n'a mis sur le Theatre plus de fonds et de canevas que l'Espagnole. Mais ils n'ont point suivi les anciens dans leur maniere de composer. Leur genre est à eux, et ne convient qu'à eux : il n'y a point de regles, encore moins de simplicité; tout est sur des Echasses; tout est déplacé, et, comme j'ay déjà dit, c'est le plus grand domage.

Il y a actuellement à Madrid un jeune auteur qui, s'il veut se donner aux traductions, peut ramener le bon goût : c'est un nommé D. Ramon de la Cruz : il travaille avec facilité et assez bien. Il a fait quelques petites Pieces assez plaisantes, entr'autres une à l'imitation de la *Soirée des Boulevards*, intitulée *las Tardes del Prado*, et une autre *los Baños de la Florida*[1]. Il a traduit la Tragedie de Tancrede et l'Opera comique des Troqueurs assez bien l'un et l'autre. Il peut avoir l'avantage d'être le premier restaurateur du goût, et de guider dans ce chemin les plus grands Genies qui viendront ensuite.

Il y a peu de Livres de Sciences particulieres. Celui du Marquis de Santa Cruz sur la guerre est excellent, et entre les mains de tous les Militaires. Celui d'Ustaris sur le Comerce est lumineux; l'auteur est encore vivant. Pour la medecine, ils

1. Ce sont deux Promenades de Madrid.

n'ont rien de moderne qui aproche d'Avicene et d'Averroës. Pour la Politique, il y a de fort bons Auteurs : je connois un Marquis de la Regalia qui a entrepris une nouvelle redaction du Corps Diplomatique, qu'on dit être un ouvrage bien fait. Le Pere de cet auteur etoit homme de merite, nommé comme son fils le Marquis de la Regalia, titre qu'il reçût de Philipe V pour avoir fait un livre excellent intitulé *la Regalia,* ou les Droits du Roy. Il avoit un second fils nommé D. Felix de Abreu, qui s'est fait connoitre et estimer dans le Ministere de Londres en 1757 et 1758, lors de la Neutralité de l'Espagne, et qui en outre a fait un Livre sur les Loix de la Marine et les Droits des Prises sur mer. Ces deux Freres sont utiles et honorables à leur Patrie.

En Jurisprudence, il y a de très bons livres, mais rien n'est mieux fait que les Loix de Castille, connues sous le nom de *Las Partidas, les sept Parties.* Ces Loix ont été faites en 1280 par Alphonse le Sage. Tous les cas semblent prévus dans ces Loix, et elles sont si sagement combinées qu'elles servent encore dans leur entier, et sont devenues les Loix du Royaume. La Théologie est Scolastique, Scotiste et Thomiste : je n'en ay point lû : d'ailleurs presque tous les Theologiens Espagnols ont ecrit en latin; on les dit très subtils. Le Saint Ofice est un argument qui leur laisse peu de choses à démontrer.

La Philosophie Scolastique est Aristotelique, ou plutôst barbare. La Morale est mêlée de misticité qui la dépouille de sa force. Quevedo est un de ceux qui a le mieux écrit en ce genre. Ses Paraphrases sur le Livre de Job, sur Seneque et sur M. Brutus sont des morceaux remplis également de faussetés et de belles choses. La vérité ne peut pas être la baze du raisonement chez une Nation gênée dans sa maniere de raisoner, ou plustôst à laquelle on ne le permet pas du tout.

Les meilleurs Auteurs critiques anciens sont, le même Quevedo qui a employé un genre de plaisanterie qui donne de la grace à sa critique : ses Reveries sont traduites en françois :

il s'est modelé sur Lucien, mais Quelle difference! Lorenzo Gratian a fait aussi un Livre de Beaucoup d'esprit, mais plein de faux brillant, ce qui en rend la lecture fatigante. On connoit cet Auteur par l'Eloge et la critique du P. Bouhours.

Le plus moderne et le meilleur de tous les Critiques de l'Espagne, celui qui a osé le plus raisoner, celui qui a été le plus loin, c'est le P. Feijoo, qui vient de mourir. Il est étonnant qu'il ait écrit avec tant de liberté sans se perdre. Son *Theatro Critico* est rempli de choses lumineuses, et montre une vaste science, un esprit juste, et un grand amour de la vérité. Son Parallele de Louis XIV avec Pierre le Grand lui a ocasioné des disgrâces, quoiqu'il soit très exact. Il a été épluché sur bien d'autres Articles. Ses ouvrages qui consistent en XIV volumes in-8° embrassent beaucoup de sujêts : ce sont ceux qui peuvent le plus éclairer les Espagnols. Le P. Feijoo, retardé luy-même ainsi que sa Nation vis à vis les connaissances de l'Europe, est un Phénomène pour l'Espagne : il ne seroit qu'un sçavant ordinaire à Londres ou à Paris. Sa diction est pure et facile, il discute bien, éclaircit bien et juge bien, quand il ôse prononcer : quand il ne l'ôse pas, il mêt bien sur la voye, et laisse apercevoir un sentiment qui est toujours le plus juste. Il a été certainement le Confesseur de la vérité, dont plus d'une fois il s'en est fallu de peu qu'il ne devint le martir. Il a ôsé ataquer et détruire la plus grande partie des miracles, les Licences du Clergé, l'ignorance des Moines, l'injustice des Rois et l'Esclavage des Peuples. Mais plusieurs de ces raisonements sont marqués au coin national, scolastiques et fort arrierés auprès du reste de l'Europe : c'est cependant le plus grand homme, le Philosophe le plus sage et le plus libre des Espagnols.

*
* *

En tout, la Litterature Espagnole forme un corps considerable, où il y a peut être plus de genie et d'imagination que dans

celle des autres Nations, mais nulle science, point de raisonement suivi, aucune profondeur. Cela tient à la liberté, et reviendra avec elle. La Litterature est dans le même cas en Espagne que toutes les autres parties, et se relèvera avec elles parce que ce sont les mêmes principes qui animent toutes les Parties, et qui peuvent ou les detruire ou les rétablir.

CHAPITRE XI. — TABLEAU HISTORIQUE

Ce Tableau Historique verifiera tout ce que j'ay dit sur les Evenements de la Monarchie d'Espagne, son acroissement, sa force et son déperissement. Je me sers de l'Histoire de Mr Desormaux, parce qu'elle est la mieux ecrite, la plus abregée, la plus reguliere et la moins embrouïllée : il joint de très bonnes Reflexions à la fin de chaque Epoque, dont il presente un tableau très vif et très net en racourci.

. . . .

Le Principal vice actuel de l'Espagne est un vice Politique dont les Racines sont si profondes et fondées sur des raisons si fortes qu'il faut les plus grands efforts pour les extirper. Ce vice est la haine mutuelle des Espagnols et des François. Ils semblent ne s'être réunis que pour se haïr davantage : continuellement en reproche et en méfiance l'une vis à vis de l'autre, ces deux Nations jalouses s'ocupent continuellement à se prévenir contre leurs vices et leurs défauts réciproques. Les deux Cours ne travaillent pas assez à reunir les affections des deux Nations que leurs Interêts, leurs liens, leurs besoins même rassemblent naturellement.

Les Espagnols font des reproches continuels aux François de leurs propres fautes. Ils ont singulierement sur le cœur le combat de Toulon en 1743 : ils ne peuvent pas douter qu'à cette époque la trahison ne fut évidente : leur Escadre fut

abandonée lachement par Mr Court, qui n'agit que par des ordres superieurs. Un Capitaine François qui combatit pour les secourir fut cassé et puni. La perte de la Havane a encore plus ruiné la confiance qui étoit déjà fort alterée. Cependant ces deux cas sont bien differens, puisque Mr de Blenac, commandant l'Escadre Françoise de la Martinique, ofrit de combattre les Anglois et ne se retira que parce que son secours fut refusé. Mais les Espagnols craignent toujours que le premier des deux cas ne revienne. La mauvaise fortune donne une aigreur mutuelle que les succès seuls peuvent adoucir. Mais rien ne se prépare, tout va lentement.

Ne devroit on pas avoir pris dès le moment de la Paix, il y a trois ans, toutes les résolutions tardives que l'on prend apresent sur les Colonies et la Marine ? On vient de payer deux Millions de Piastres aux Anglois pour la rançon de Manille. Rien de plus indécent et de plus malheureux que la façon dont on a été obligé de s'y prendre, pour finir cette affaire, après les délais et les Négociations qu'on y avoit interposé : on devoit toujours en venir là : on y etoit obligé par le Traité : on ne pouvoit pas éluder. Pourquoi s'exposer à des avanies par un retard injuste, maladroit, et qui prouve la foiblesse et l'impuissance ? On augmente par cette conduite la fierté d'un Peuple déjà enorgueüilli par des succès hors du calcul et de la croyance.

C'est la paresse Espagnole et la legereté Françoise qui ont fait les Anglois ce qu'ils sont : c'est une conduite differente qui peut les défaire et remettre dans l'Europe l'Equilibre que cette Guerre a totalement dérangé. Comme les François et les Espagnols sont les plus directement interessés à abaisser les Anglois, parce qu'ils ont le plus à perdre, quoique toute l'Europe le soit, c'est à eux à faire tous leurs éforts pour ne pas devenir les Courtiers des Anglois, comme le sont actuellement toutes les Nations Comerçantes.

CHAPITRE XII

ETAT POLITIQUE. — CONCLUSION

L'Etat Politique de l'Espagne est aussi délabré que les autres parties de cette Monarchie : ce ne sont plus ces fameux Negociateurs qui trompoient toute l'Europe, qui faisoient aux Depens de toute l'Europe le bien-être de leurs Maitres, qui balançoient et entrainoient les Interêts des Princes oposés à leurs vûes, et les ecrasoient par une Politique superieure soutenue de grandes forces et de beaucoup d'argent.

Le Ministre des Affaires Etrangeres, le Marquis de Grimaldi a cependant du mérite et du zêle, avec beaucoup de connoissances. Il a aquis dans ses Ambassades une fort bonne Réputation, et s'est bien tiré en dernier lieu d'une Commission désagréable qui étoit de se trouver en tiers de la Signature du Traité de Paix. Ce Ministre, quoique Genois, est franc, sans fourberie et rempli de vûes droites et honnêtes.

Le Comte de Fuentes vient de quitter l'Ambassade de Paris pour sa santé. C'est une fort bonne tête, mais remplie de maladies, entr'autres, je crois, celle du Pays. Massonès, Gentilhomme de Sardaigne, son prédecesseur dans l'Ambassade de France, est un vieux Négociateur rempli de ruse et de finesse. C'est luy qu'on dit avoir atrapé le Cardinal de Bernis et l'Ambassadeur d'Allemagne, en dormant, dans le tems de la négociation du Traité de Versailles.

En general il est certain que le Corps Diplomatique de l'Europe a moins d'ame et d'action qu'autrefois : je suis faché de rompre cette Lance contre tout un Corps, surtout de gens de Plume. Les grands coups sont faits dans cette Partie. Un Ambassadeur n'est plus en general qu'un porteur de parole dont la besogne est arrangée mot pour mot à trois cent lieuës.

Le plus ou moins d'habileté qu'il y mêt influe peu dans les affaires. La Politique n'a vraiment de jeu que lorsque l'Equilibre est entre les Puissances : mais la force rompt tous les raisonements, déchire tous les Papiers, efface tous les Chiffres. C'est le cas actuel. Le Duc de Nivernois, un des plus spirituels hommes de la France et de l'Europe, n'a pû négocier qu'une mauvaise Paix.

D'ailleurs sur quoi compter? tout le vieux Code Diplomatique a été culbuté par le Cardinal de Bernis. L'union des deux Maisons de France et d'Autriche, scellée de tant de sang versé mal à propos, a rendu inutiles tous les vieux Livres, tous les anciens Sistêmes. L'Espagne et la France auroient beau négocier et rassembler toutes les Ruses imaginables; les Flotes des Anglois dérangeroient tout le Dédale politique le plus obscur. L'Allemagne en feu ne peut sauver l'Amerique, ni attaquer la Mer; la preuve en a été administrée cette dernière guerre. Il faut donc réduire tout au premier Principe, la Force. Les Anglois donnent bon exemple là dessus. La meilleure politique est de n'en avoir pas besoin. Heureuses les Nations dont les Ambassadeurs ne sont pas dans le cas de tromper et de mentir! Tout Cabinet réduit à la finesse n'a sûrement pas de force, car c'est le dernier parti auquel se plie l'orgueuïl humain.

L'Alliance intime de la France et de l'Espagne est fondée de part et d'autre sur le besoin et l'impuissance. Quel bon résultat doit on en attendre? Si ces deux Royaumes comptent l'un sur l'autre, ils s'entraineront mutuellement dans un Précipice commun. La confiance peut elle exister entr'eux? Celui de ces deux Etats qui doit l'avoir le plus perdue est la France. Telle que nous avons representé l'Espagne, sans vaisseaux, sans Troupes, sans argent, sans generaux, sans Ministres, avec des Pays immenses à garder dans toutes les Parties du monde, de quelle ressource peut elle être? Il faut la soutenir, se sacrifier pour elle. Cependant vû le caractere Espagnol, vû

la façon de penser même de la Cour, il semble que l'Intérêst de la France soit de la voir avec indifference dans cet Etat de réduction; car qu'auroit elle à attendre de l'Espagne, si elle etoit Puissante? L'amitié subsisteroit elle, si elle n'étoit pas forcée ?

Jamais cabinet n'a été plus entier, plus législatif, plus *Egoïste* que celuy de Madrid. Il en conserve même encore les dehors. Il est très méfiant vis à vis surtout celui de Versailles. A la vérité ils se sont trompés reciproquement bien des fois. La Conjuration du Prince de Cellamare et le Combat de Toulon sont des Epoques mutuelles de mauvaise foy de ce siecle cy que les haines et les jalousies des Generaux et des Troupes dans la guerre d'Italie ont augmenté, et imprimé, d'une maniere inéfaçable dans le cœur des deux Nations. La guerre de 1757 est survenue. Ferdinand a eû la prudence de ne point s'en mêler, dans le seul moment où il eût pû en tirer bon parti. Il a bien ou mal fait, c'est une discussion à part. Mais en même tems, par ménagement pour les Anglois, et par une confiance aveugle dans la Paix, il a laissé tomber sa puissance maritime. L'Espagne, depuis sa mort, s'est déclarée pour la France : dans quels moments, et avec quels moyens ? sans Troupes, sans prévoyance, sans generaux, sans argent. Elle n'a fait que precipiter une mauvaise Paix, qui luy a couté des Sommes immenses, la Floride et son honneur. Elle regarde la France comme la cause de ses malheurs, sans réflechir sur ses propres fautes : la France ne peut pas luy sçavoir gré des Sacrifices qu'elle a fait mal à propos.

Cependant voilà ce qui serre les nœuds du Traité. Voilà sur quoi les deux Nations ont à négocier. Elles ne peuvent cependant plus se désunir : car si cela se pouvoit, rien ne convien-droit mieux en aparence à l'Espagne que la neutralité : elle pourroit prendre le parti de voir venir les Evenements. Mais il n'est pas pas possible actuellement à l'Espagne de laisser écraser la France. D'ailleurs si la Guerre vient, les Anglois

feront des armemens : qui est-ce qui les payera ? Les Prises sur les François, qui n'ont plus ni marine Comerçante, ni Colonies, ne sufiront pas. Il leur est donc avantageux d'avoir des Ennemis foibles et riches, comme les Espagnols, sur qui assurer leurs frais.

Voilà la malheureuse position de l'Espagne. Si elle se connoit, si les Espagnols sont des hommes, comment ne font-ils pas les plus grands efforts pour la changer ? Leur Politique est une et forcée : leurs grands intérêts sont vis à vis de trois Puissances : la France comme alliée, l'Angleterre et le Portugal comme ennemies.

L'Espagne et la France sont alliées apresent de toute necessité ; elles sont toutes les deux trop mal dans leurs affaires pour se trahir davantage. De la bonne foy entre elles peut seule rétablir leur force et leur confiance. Peutêtre les obligations qu'elles auront mutuellement éfaceront cette haine nationale qui nuit tant aux operations : c'est à quoi doit s'attacher particulierement la cour de Madrid, qui a plus à travailler là dessus que celle de France. Si elle vient à bout par son exemple d'établir la cordialité entre les deux Nations et la bonne foy dans leur conduite, le mal n'est pas sans remede.

Quant aux deux autres Puissances, les Espagnols ont à se défendre de la premiere, et cela est presque impossible ; ils ont à ataquer la seconde, et cela est presqu'immanquable. Des Troupes dans l'Uraguay et sur le Tage contiendront et abatront les Portugais. Mais comment se défendre contre les Anglois ? Sont ce des habitans amollis, mal armés, mal exercés, sans officiers et sans bonne volonté, qui peuvent empecher le ravage du Mexique ? Une Poignée d'Européens battra toujours une Armée d'Indiens, et les farouches Montagnards d'Ecosse ecraseront sans difficulté les riches et laches habitans du Mexique et du Perou. D'ailleurs n'y a-t-il pas un autre danger encore plus grand d'armer les Indiens et de les acoutumer à disputer leur liberté contre l'Europe ? Ne doit-on pas

tout craindre d'eux, s'ils battent les Anglois ? Croit on que les vainqueurs des Anglois restent soumis aux Espagnols, qui n'auront pas pû les défendre ? Ainsi me dira t'on, l'Interêst de l'Espagne est de chercher à se concentrer dans une Neutralité stricte, pour ne pas s'exposer à des hazards, ou plustôst à des maux évidents.

Pour répondre à cela, examinons le cas de la Neutralité : voyons s'il est aussi avantageux qu'il le paroit, comparé avec le danger de la guerre. Si l'Espagne obtient la Neutralité, elle ne peut alors fortifier aucune de ses parties sans avertir les Anglois, se rendre suspecte, et s'atirer le ressentiment de ces fiers Insulaires, après s'être détachée de la France, sa seule alliée naturelle. Il faut donc, si elle veut la Neutralité, qu'elle devienne comme le Portugal une Couronne Tributaire et obeïssante : il faut en ce cas qu'elle s'attende à voir sans murmurer son Comerce sortir petit à petit de ses mains. L'Industrie et la force Angloise se sont déjà introduit dans cette partie, et s'y soutiennent. La Neutralité ne fait donc que retarder sa honte et son esclavage, et la priver pour jamais de la possibilité d'en sortir.

Voyons apresent le cas de la guerre : si toutes les Etincelles qui brillent, éclatent et allument le feu, elle viendra bientôst encore une fois troubler l'Univers. La nation Angloise enorgueuïllie et mécontente d'une Paix si avantageuse, que la Providence semble la luy avoir envoyée pour l'aveugler, veut apresent se rendre maitresse de tout le Commerce du monde, et exercer une puissance universelle. La tentative qu'elle vient de faire dernierement pour s'etablir dans l'Isle de Gothland avertit les nations du Nord que cette Pretention est generale. Le midy est oprimé. Mais pourquoi perdroit-il courage ? peut-il luy arriver pire s'il est battu ? une Tempête, une bataille ne peuvent elles pas diminuer la puissance angloise ? qu'est ce foncierement que cette Puissance ? n'est elle pas précaire et créditale ?

Si le roy de France et celui d'Espagne se determinent, ou sont forcés à la guerre, ils trouveront, malgré les succès passés, des fonds que leur fournira la haine contre les Anglois et l'opression ; mais je le repête, dans ce cas ces deux Nations n'ont pas d'autre parti à prendre que la bonne foy mutuelle. La France, sûre de l'Allemagne, peut tourner tous ses fonds et ses soins vers la Marine. L'Espagne, soutenue de la France, peut attaquer le Portugal et defendre ses Colonies. Mais il faut pour cela de la confiance, et surtout ne pas se tromper mutuellement sur l'Etat de leurs forces : ce qui a causé la prise de la Havane dans cette derniere guerre.

En suposant donc la guerre, l'Espagne est sans contredit sûre de faire de grandes pertes, mais elle a des moyens de recouvrer. Elle peut rendre au Portugal le mal que luy fera l'Angleterre. Ce Royaume est tout ouvert et defendu par des Troupes disciplinées en aparence, mais sans Oficiers, sans principes, et sans experience. La valeur Espagnole et l'honneur national doivent ils se laisser mettre un moment en balance contre des Troupes de nouvelle levée ? La conquete du Portugal ne doit couter qu'un mois à Trente mille Espagnols et dix mille François, pourvû qu'on marche droit à Lisbonne, et que la rage des plans de campagne ne rallentisse pas et ne détruise pas les moyens de conquête.

Un bon general, comme Cevallos, en Paraguay, avec quelques Troupes, ne peut-il pas menacer et même entamer le Brésil ? Quant à la defense des Colonies, malgré les pertes qu'on ne peut s'empecher d'y soufrir, le désespoir peut les conserver. Il ne faut qu'y envoyer de bons chefs, tenter d'y faire passer des Europeens, surtout user sobrement des Indiens, même Espagnols ou fils d'Espagnols, et ne les armer que peu à la fois. Quoiqu'il y ait peu de bons Generaux en Espagne, on en trouveroit assez pour ces differentes operations, et les troupes elles memes seroient les premieres à les désigner. On peut donc se battre presqu'à égalité avec les Anglois.

Quant aux vaisseaux, on en a peu, et encore moins d'oficiers de Marine, mais ils se formeront en se battant, encouragés par le succès, ou animés par le désespoir. Il n'y a qu'à punir de mort la lacheté. Le deshonneur n'est pas une peine sufisante pour un homme qui a déjà perdu l'honneur. L'ancienne Severité Espagnole rendoit autrefois cette Nation formidable sur mer. Tout le monde sçait que par leurs loix de la marine, il étoit ordonné à tout Capitaine de vaisseau de se faire sauter plustôst que de se laisser prendre. Qu'on ait la force de rétablir cette Loy, et on se battra avec sureté. Douze Vaisseaux qui etoient dans la Havane pouvoient en perissant faire perir douze vaisseaux Anglois : au lieu de cela, ils en ont vingt quatre de gain. Ce remêde paroit extrême, mais le mal est extrême aussi. On coupe une jambe pour empecher la gangrêne, et on détruit la lacheté par la barbarie.

La France est positivement dans le même cas. Deux pareilles nations avec de pareilles Loix seront bientôst formidables, surtout si elles sont quelquefois vaincues.

Voilà l'Etat Politique de l'Espagne vis à vis la France, l'Angleterre et le Portugal. Elle doit en outre menager les Puissances du nord et gagner leur amitié. Le nord possede tous les tresors que l'Espagne doit rechercher, les mâtures, le Gouldron, les cordages, les voiles, le fer et tous les atirails de Marine. D'ailleurs se trouvant un jour dans le cas de voir son Comerce interrompu par la Guerre, elle doit avoir le plus qu'elle pourra de Pavillons neutres, qui viennent comercer chez elle. La Russie, la Suede et le Danemark sont plus respectés par les Anglois que la Hollande, qu'elle a traité pendant cette guerre cy avec hauteur et Tyrannie.

La Cour de Madrid ne recherche pas assez ces Puissances et n'a pas assez calculé le bien être à retirer de leur Alliance. On n'a vû dans leur Comerce que l'Intérêst momentané. Les Particuliers, dont les spéculations ne sont que particulieres, n'ont montré que de la froideur sur un Profit mediocre,

accompagné de beaucoup de peines. Le ministere, qui devroit envisager le Comerce sous sa face politique, s'en est raporté à la froideur des particuliers, et n'a jamais poussé sa combinaison plus loin.

Le Comerce de la Russie se presente bien favorablement pour l'Espagne ; c'est à cette dernière puissance à faire toutes les avances, en raison de l'utilité, et à plier sa fierté au besoin qu'elle a de la première. On a fait de part et d'autre de vaines Tentatives à ce sujet. Differens particuliers ont cherché à concilier les deux Cours, en aplanissant les difficultés et surmontant les Etiquetes. Cette affaire est encore sur le tapis. Il est à souhaiter qu'on la combine aussi bien à Madrid qu'à St Pétersbourg, et qu'elle réussisse.

L'Italie a toujours été intéressante pour l'Espagne. Le sistême politique de ce pays est encore changé par la mort recente de l'Empereur. La Toscane désunie de l'Empire va former un Etat séparé, qui aura son cercle d'intérêts particuliers independant, et au sujet duquel il naîtra des Incidens, si l'union de l'Europe se rompt.

Il vaut mieux pour l'Espagne que Naples se gouverne sous un roy particulier, comme apresent, que par des vicerois Espagnols, dont l'avarice epuisoit les Napolitains et les révoltoit. Ce royaume pourroit être plus qu'il ne l'est le Boulevard de la Mediterranée : n'ayant rien à démêler avec les princes Chretiens, observant toujours la neutralité, comme il a fait jusqu'apresent, il pourroit être le fleau des Barbaresques. La marine du Roy de Naples sufiroit, étant employée vigoureusement, pour netoyer la Mediteranée de ces Corsaires, dont la Barbarie est un deshonneur pour les princes Chrétiens. Mais c'est encore plus à la cour de Madrid qu'à celle de Naples à entrer dans cette consideration, puisque c'est d'elle que partent les Ordres.

La Corse est aussi très interessante, moins cependant pour l'Espagne que pour la France, qui n'a que trop rendu public l'intérêst qu'elle y prend, ce qui forme apresent une Négocia-

tion entre Gênes, les Corses et Londres, qui produira peutetre ce que l'on a craint, positivement parce qu'on a voulu l'empecher trop ouvertement.

*
* *

Si l'Espagne veut se tenir de bonne foy à l'Alliance des François et au Comerce du Nord, si elle veut penser à faire des recherches sur ses détails Œconomiques, encourager son Agriculture, augmenter sa Population en apellant les Etrangers, remonter sa Marine et rétablir ses Troupes de terre, qui sont les Parties les plus vicieuses et les plus indécemment foibles pour un Royaume aussi respectable : elle se remettra aisement dans un Etat de force, qui la rendra indépendante des Etrangers.

Le Royaume d'Espagne contient de grands Tresors en luy même, qu'il semble que ses Monarques et leurs Ministres ne connoissent pas ; ce sont les grandes qualités des Espagnols, leur fidelité, leur patience et leur esprit : on exerce apresent beaucoup les deux premieres par toutes les afflictions dont on les accable ; le dernier est étouffé par la contrainte, la jalousie et les soupçons d'un Gouvernement foible.

La Nation Espagnole est digne d'un meilleur sort : elle est capable des Entreprises les plus brillantes, susceptible de toutes les vertus et de tous les agrêments, et elle peut faire honneur à la Nature Humaine. Puisse-t'elle un jour reconnoitre toutes les verités que j'ay répandu dans cet Ouvrage avec des vûes purement Philosophiques et amicales : c'est chez elle même, c'est des gens qui tiennent parmi elle les rangs les plus considerables que j'ay emprunté une partie des Faits et des Réflexions que je presente sur toutes les parties de son Gouvernement. Puisse t'elle, en se corrigeant, recouvrer sa gloire et parvenir par le chemin de la vertu à la Consideration, au bonheur et à la Puissance, qui sont la récompense atachée à un Gouvernement solide, sage et éclairé.

DISTRIBUTION DE L'OUVRAGE



UN ROMANCIER ESPAGNOL

JACINTO OCTAVIO PICON

Par la date de sa naissance (8 septembre 1852) et plus encore par celle de la publication de ses premiers ouvrages, M. Jacinto Octavio Picón marche de compagnie avec des romanciers de premier ordre. Depuis 1874, où parurent *El sombrero de tres picos* et *Pepita Jiménez*, jusqu'au seuil du xxe siècle, il n'est pas d'année où ne soit éditée quelque œuvre significative. On dirait que Valera, Alarcón, Pereda, ces doyens d'âge, ont voulu attendre leurs cadets, MM. Pérez Galdós, Palacio Valdés, Madame Pardo Bazán, pour ne pas laisser refroidir l'admiration des gens de goût ni sécher l'encre élogieuse des critiques dignes de ce nom. Faut-il compléter la Pléiade et M. Picón mérite-t-il de siéger *tra cotanto senno*? Et dirons-nous que cette question a été résolue par le suffrage de ses pairs qui lui ont ouvert les portes de l'Académie espagnole? Cela nous semblerait assez équitable, eu égard à son œuvre beaucoup moins volumineuse que celle des autres romanciers, ses contemporains, auxquels est échu pareil honneur. Il faut donc que la qualité en rachète la relative brièveté. Excellente raison pour nous inspirer le désir de l'examiner et d'essayer d'en dégager le sens, la portée et la valeur.

En occupant, le 24 juin 1900, le fauteuil de Castelar dans l'illustre compagnie dont il est aujourd'hui le bibliothécaire,

M. Picón avait à prononcer l'éloge d'un coreligionnaire en politique et d'un adversaire en littérature. Et, pourtant, c'est à ce dernier que va sa plus franche sympathie : l'idéalisme du fameux tribun trouve en lui, pur réaliste, un défenseur convaincu ; ses convictions républicaines, parfois chancelantes, ne lui semblent point devoir être célébrées sans réticences. M. Picón a, en effet, le rare mérite d'être resté fidèle à lui-même sur tous les terrains. Après avoir fait son droit, comme tant d'autres futurs écrivains, il a, comme de juste, tâté de la vie publique. Chef de service dans une administration sous la République de 1873, il démissionna en 1874 à l'avènement d'Alphonse XII. Depuis, nommé député de Madrid, il n'a pas abjuré ses opinions libérales. De même, ayant réalisé, presque dès le début, sa formule littéraire, il s'y est fidèlement tenu. Entre son premier roman digne de ce nom, *La hijastra del amor*, publié en 1884 et *Sacramento* qui est d'hier (1914), on dirait qu'il s'est écoulé non pas vingt années, mais quelques mois. Les écoles littéraires qui se sont succédé chez nous avec répercussion plus ou moins rapide et plus ou moins durable chez nos voisins, ne sont pas parvenues à troubler sa belle sérénité. Son réalisme, de source presque exclusivement espagnole, n'a pas abdiqué devant les nombreux *ismes* de la fin du siècle dernier. Le surhomme qui, venant avec le nouveau siècle, a fait tant de ravages en Espagne, ne lui en a pas imposé ; il n'a pas été plus impressionné par les esthètes aux longs cheveux ni par les viragos aux cheveux courts échappées des régions hyperboréennes. Sans doute les grands auteurs des littératures étrangères lui sont connus, car c'est un esprit curieux et avide de savoir, mais, selon la jolie expression espagnole, il ne les connaît que pour les servir — et non pour s'en servir. Inutile de faire remarquer combien ce respect de soi-même, cette résistance instinctive à ce qu'on appelle, d'un aimable euphémisme, une évolution, forme un trait de caractère qui le distingue de la foule des exploiteurs d'actualités.

Ferme dans ses doctrines, il l'est aussi dans son amour pour sa patrie et dans la foi en ses hautes destinées. Après les revers de 1898, un noir pessimisme s'est abattu sur l'Espagne : la littérature nouvelle en est imprégnée jusqu'aux moelles et rien n'est plus désolant que la lecture des romans d'aujourd'hui. M. Picón ne se laisse pas aller à ce mortel affaissement, il voit dans le passé des raisons de ne pas désespérer de l'avenir. Il n'est pas avec ceux qui veulent dénationaliser l'Espagne pour la mettre à l'école d'une Europe utilitaire et banale, ni avec ceux dont les yeux éblouis par les progrès rapides de certains pays espagnols du nouveau monde souhaiteraient la voir s'américaniser, moins encore, j'en suis sûr, avec ceux qui, par amour du paradoxe et cédant à une modestie fille d'un orgueil mal dissimulé, prennent au sérieux le mot d'Alexandre Dumas et parlent de faire de l'Espagne une nation africaine, préférant être les premiers quelque part que les seconds ailleurs. Il estime que la force vitale du pays n'est pas épuisée et que le remède est sous la main. On n'ose plus prononcer, tellement ils ont été gâchés, les noms fameux qu'on jetait à la face de l'étranger contempteur de la nation déchue. La gloire de l'Espagne repose sur des fondements plus solides mais moins connus. A deux reprises, en 1899, au commencement de son livre sur Velázquez et en 1905, dans un discours prononcé à l'Académie des Beaux-Arts, à l'occasion du troisième centenaire du *Don Quichotte*, il résume en quelques pages ce que l'Espagne a fait pour l'humanité. Et, sans vouloir en discuter la complète exactitude, il est certain que ce tableau réconfortant justifie toute confiance en des jours meilleurs.

Parmi les romanciers célèbres de la fin du siècle dernier que nous avons cités, un caprice du hasard a voulu qu'aucun, sauf M. Picón, ne fût madrilène. Ce détail qui, s'il s'agissait de Paris et de la France, ne présenterait qu'un intérêt médiocre, a son importance chez nos voisins. Certaines particularités du langage provincial, susceptibles de donner du piquant à une

action se déroulant dans le cadre de cette province, ne sont plus de mise quand on en sort, et il est à croire que M. Picón, très soucieux de la forme comme nous le verrons plus tard, a trouvé, dans la pureté de son parler natal, une aide précieuse.

C'est sans doute à cette préoccupation du bien dire qu'il faut s'en prendre si sa fécondité est loin d'égaler celle de ses confrères, mais on pourrait peut-être également expliquer la chose par sa situation de fortune qui, le mettant à même de négliger le côté mercantile, lui permet de laisser mûrir davantage ses productions et de travailler en dilettante *ad majorem artis gloriam*. Ne serait-ce point à cette cause qu'il faut attribuer l'annonce non suivie d'effet de certains romans restés en détresse? *Valdellantos, La Sotana, Perifollos, La Novela de una noche*, titres alléchants qu'on lit sur les couvertures des romans déjà parus, et qu'on ne lit que là.

Mais M. Picón ne se contente pas de charmer ses loisirs en transportant de la réalité dans la fiction, pour les faire revivre d'une vie plus exemplaire et plus durable, les types qu'il soumet à son observation minutieuse et exacte, son culte de la forme s'étend aux manifestations plus tangibles de la beauté. Les *Apuntes para la historia de la caricatura (1878)* et surtout la *Vida y obras de D. Diego Velázquez (1899)* constituent, dans la critique d'art espagnole, des œuvres consciencieuses, d'une lecture attrayante, suffisamment documentées et impeccablement écrites. De sorte que M. Picón, semblable en cela — et aussi en d'autres choses — à D. Carlos Jarilla, le père d'une de ses héroïnes [1], est doublement académicien.

(1) Bien qu'il soit un peu prématuré de porter un jugement d'ensemble sur l'écrivain qui fait l'objet de cette esquisse, les traits qu'il trace du personnage en question me semblent s'appliquer si fidèlement à son portrait que je ne puis m'empêcher de citer le passage :

« Sus ideas propias no eran muchas ni de gran originalidad; mas tenia, en cambio, el mérito de estudiar bien el origen, genealogia y desarrollo de las ajenas, esmerándose también en escribir correctamente, por todo

Le discours qu'il prononça le 9 novembre 1902 lors de son entrée à l'Académie des Beaux-Arts de San Fernando sur *El desnudo en el arte* est bien tel qu'on l'attendait d'un homme épris avant tout de sincérité; il s'harmonise magnifiquement avec son œuvre entière qui constitue un réquisitoire, châtié dans l'expression, mais d'autant plus serré et d'autant plus efficace, contre l'hypocrisie. C'est une contribution des plus curieuses à l'étude des mœurs en Espagne, mœurs, comme l'on sait, profondément façonnées par l'Église et, par cela même, si peu véritablement religieuses, indulgentes aux vices secrets, impitoyables au scandale et toujours portées à discerner des intentions dépravées dans ce qui n'est souvent qu'inadvertance ou pure ingénuité. Si l'on veut bien se rappeler quelles précautions prenaient au XVIIe siècle les dames espagnoles pour dérober aux profanes la vue de leurs pieds, on s'expliquera sans peine la rareté du nu dans la peinture espagnole. A cette étroite pudibonderie, il y a bien une explication dans cette idiosyncrasie qui, d'après M. Picón, incline les Espagnols à se scandaliser en public de ce qui fait leurs délices dans le privé, mais l'autorité ecclésiastique ne badine pas non plus sur ce chapitre. Si l'Église proscrit le nu, ce n'est pas uniquement comme attentatoire à la morale, car alors elle eût été plus sévère pour les accrocs à cette même morale dont fourmille la littérature. Par exemple, les nouvelles de Doña Maria de Zayas, dont on connaît les épisodes licencieux et la foncière paillardise, furent imprimées avec une autorisation en due forme du Père Valdivielso, l'auteur du *Romancero espiritual*. Mais la lettre manuscrite ou moulée n'a pas la portée de

lo cual adquirió reputación de laborioso y concienzudo. Esta ilustración, las simpatías que le atrajo su bondadoso carácter y las buenas amistades que por su posición tenía, le abrieron en poco tiempo las puertas de dos academias, sin protesta de nadie, porque si no era una notabilidad, valía bastante más que muchos de los que lograban igual honor. (*La Honrada*. Henrich y Cia, Barcelone, 1890, page 26).

l'image : pour pécher, il faut savoir lire et cette simple restriction a toujours eu, en Espagne, un effet merveilleux, tandis que pour être soumis à la tentation qui s'exerce à la vue d'une peinture, il suffit d'avoir des yeux pour regarder.

D'autre part, le nu artistique, dont les peintres d'Italie trouvaient surtout l'emploi dans les scènes de la mythologie païenne, « fut proscrit, non tant peut-être comme opposé aux doctrines ascétiques que pour éviter la représentation agréable et poétique de scènes où figuraient les faux dieux, considérés comme des images et des représentations du démon. » Les poètes, eux, usaient et abusaient de l'Olympe et de ses habitants ; pour la raison indiquée, on ne s'en inquiétait pas ; et puis, quelques-uns d'entre eux étaient des grands seigneurs et ceux-là faisaient respecter les autres, mais quelle considération garder à ces pauvres artistes auxquels on refusait l'entrée dans les ordres militaires et qui étaient considérés comme exerçant de simples métiers manuels ? Velázquez lui-même, pour qui aujourd'hui les honneurs les plus magnifiques sembleraient dérisoires, devait mettre son orgueil non dans son art, mais dans sa charge d'*aposentador* de Philippe IV.

On ne trouve donc, dans la peinture espagnole d'avant Goya, qu'à titre exceptionnel, la représentation du corps humain en ce qu'il a de glorieux et de digne du suprême artiste qui l'a formé ; toute invitation, tout rappel à la joie de vivre semblent pernicieux et damnables, on exalte la souffrance qui, soulignant les misères de notre enveloppe périssable, tourne la pensée vers l'âme immortelle aspirant sans cesse à se dégager de ce limon pour remonter vers son créateur.

En somme l'art espagnol est presque exclusivement religieux. Sur 517 tableaux espagnols du Musée de Madrid, 224 traitent de choses saintes, les autres sont en majorité des portraits. Pas de scènes de mœurs, pas d'intérieurs de maison, pas de fêtes populaires, rien de ce qui donne tant d'intérêt documentaire à l'art flamand, par exemple, presque pas

d'autres tableaux d'histoire que la Reddition de Bréda de Velázquez.

Comme on doit regretter avec M. Picón que cet art « créateur de merveilles, expression du génie de la race, ne soit pas arrivé à son plein et complet développement et que la même influence qui, d'après une phrase célèbre, dépeuplait l'Espagne d'hommes pour peupler le ciel de saints, limitant son champ d'action, lui ait enlevé sa liberté et entamé sa puissance souveraine ! »

Des deux autres ouvrages de critique d'art que nous avons mentionnés, il y a, pour nous, très peu de choses à dire. Non qu'ils soient insignifiants : leur importance dépasse au contraire de beaucoup celle de la brochure dont nous avons extrait les considérations qui précèdent, mais ils restent plus spéciaux et ne se rattachent que de très loin à notre sujet. En effet, les *Apuntes para la historia de la caricatura* traitent de la caricature en général : la caricature espagnole n'y tient qu'une place assez restreinte et, comme l'ouvrage parut en 1878, la période contemporaine y est à peine esquissée. Quant au bel ouvrage sur Velázquez, il nous rappellera seulement que M. Picón n'a pas voulu laisser plus longtemps aux seuls étrangers l'honneur d'étudier celui qui, avec Cervantes, est incontestablement la plus grande gloire de l'Espagne. Peut-être aussi Velázquez représente-t-il aux yeux de son biographe l'artiste auquel répondent ses plus intimes sympathies, auquel il tend dans la mesure de ses forces et qui a réalisé le plus magnifiquement son idéal : « la sincérité dans l'expression du sentiment, la simplicité dans l'exécution. »

*
* *

Cette rapide incursion dans le domaine de l'art était nécessaire, croyons-nous, non seulement pour ne laisser de côté aucune des manifestations de l'activité de M. Picón, mais encore pour d'autres raisons évidentes. Les arts sont divers, l'art est

unique; les mêmes lois régissent chacune des réalisations du beau. Les préférences d'un artiste pour telle ou telle modalité, pour telle ou telle école, pour telle ou telle époque d'un art déterminé nous feront préjuger de celles qu'il éprouvera dans un art différent. Et d'autre part, la prédilection qu'il manifestera pour un art plutôt que pour un autre nous donnera des indications sur sa façon de sentir et d'exprimer. En nous révélant son credo esthétique, M. Picón nous indique ses goûts littéraires; en nous laissant voir son penchant pour les arts plastiques, il nous fait pressentir sa manière et ses procédés.

Par dessus tout, il aspire à la beauté. « Je crois, dit-il, que la beauté est une qualité de la pensée et de la forme consistant à plaire à qui la perçoit; je pense que la littérature est l'art d'exprimer la beauté par la phrase et que l'écrivain doit avant tout et surtout être un artiste[1] ». Que doit rechercher l'écrivain? Comment doit-il concevoir son rôle ? Nous trouvons là-dessus toutes les précisions nécessaires dans les quelques brochures de caractère critique ou didactique qui nous serviront à établir la doctrine de M. Picón. Par une sorte de coquetterie ou de pudeur, ce romancier a évité de parler de ses propres romans; c'est dans son discours sur Castelar, dans celui sur *Don Quichotte* et surtout dans son Mémoire sur le théâtre et dans son Étude biographique sur Ayala que nous pouvons glaner quelques préceptes d'ordre général et applicables à tous les genres littéraires. Ces préceptes ont un caractère d'élévation auquel nous nous attendions. Citons quelques passages : « Je suis de ceux qui pensent que l'art n'enseigne ni ne démontre rien et ne moralise personne, mais je crois aussi que, comme sa mission est de parvenir à l'âme à travers les sens, il peut, en s'emparant du sentiment, devenir à la fois un plaisir, un exemple et un enseignement. L'artiste qui réunira en même temps l'agréable, le bon et l'utile,

1. *De el teatro.* Madrid, Typ. de El Correo, 1884, page 8.

réalisera le plus grand prodige de l'esprit humain, mais l'œuvre d'art n'a besoin, pour être artistique, que d'être belle[1]. »

Et plus loin : « Vous savez qu'à mon avis, art et morale sont des termes distincts[2]. » La beauté est donc le but suprême auquel tout doit être subordonné. Mais comment la réaliser ? Au moyen de deux conditions : « l'observation de la nature et la sincérité de l'expression[3]. » Rien n'est beau que le vrai ; ceux pour qui les choses ne sont qu'un prétexte, qu'un marchepied branlant pour enfourcher la chimère, sont des artistes incomplets. « Pour lui[4] (Castelar), la réalité et ses impuretés étaient scories méprisables, aussitôt que l'esprit, agissant comme puissante force d'absorption, en avait extrait l'or de l'idéal ; pour moi, il ne faut point arracher de cette réalité et de ces impuretés le métal précieux, mais au contraire, le présenter mélangé et confondu avec elles, pour que notre pensée embrassant et nos yeux voyant ce qui est beau et noble à côté du bas et du difforme, nous obtenions l'image de la vie qui est le plus grand triomphe de l'artiste. » Et où trouver les sujets qui répondent le mieux à cette conception de l'œuvre d'art ?

Ici, M. Picón est d'accord avec Jules Lemaitre : « Pensez, dit-il, quels germes d'émouvante poésie existent dans cette société contemporaine mille fois plus intéressante pour nous que toute l'histoire du passé. Au fond des tendances opposées pour lesquelles nous luttons, dans nos défaillances et dans nos espérances, dans les erreurs et les vertus que suscite l'éducation que nous recevons, dans la féodalité commerciale qui nous écrase, dans le caractère que revêtent les passions, exci-

1. *De el teatro*, p. 9.
2. Id. p. 20.
3. Id. p. 18.
4. Discursos leídos ante la Real Academia Española en la recepción pública de D. J. O. Picón. Madrid, Fortanet (1900), p. 83.

tées par l'envie de ceux qui souffrent et par l'égoïsme de ceux qui jouissent, dans l'impatience des uns et la satiété des autres ; dans tout ce qui constitue la vie moderne, il y a plus de germes dramatiques que dans la fatalité du Théâtre païen, dans la grandeur de l'époque du siècle d'or et dans les merveilleux délires du romantisme. » Et ces paroles écrites à propos du théâtre semblent bien aussi, à en juger par l'œuvre de notre auteur, applicables au roman.

En résumé, l'art est à lui-même sa propre fin ; il n'a rien à prouver, à enseigner ou à corriger. Si, par miracle, il atteint ces sphères supérieures où le beau se confond avec le bien et avec le vrai, réjouissons-nous et admirons, mais ne faisons pas état d'un cas si exceptionnel ; rien n'empêche cependant que, dans des régions plus accessibles, l'émotion esthétique n'éveille ou ne fortifie, en s'y superposant, le sentiment du juste ou de l'injuste, du beau et du laid, de l'utile et du pernicieux, mais elle est d'une essence si supérieure à l'objet qui l'a suscitée dans l'esprit de l'artiste que cet objet lui-même peut, sans inconvénient, être gracieux ou difforme, agréable ou repoussant. Victor Hugo a chanté l'âne et le crapaud, les Vierges de Murillo ne nous font pas oublier son jeune mendiant, plus admirable encore que pouilleux. Et de même, aux yeux de l'artiste, rien n'est moral ou immoral, il n'y a « crime ni vice que la beauté ne rachète. » D'où un élargissement considérable de la capacité de comprendre.

M. Picón ne va pas cependant jusqu'aux extrêmes limites de sa théorie. Il se réserve le droit de préférer, sinon les œuvres, du moins les auteurs qui savent allier le talent à la bonne éducation. « Je sais bien, dit-il, que, de même qu'entre les crevasses des rochers, il peut pousser une fleur admirable, un homme méchant peut faire une œuvre artistique d'une singulière beauté ; mais, en lisant dans la solitude de ma chambre, en éprouvant l'émotion que cause le beau et en la détaillant pour mieux la savourer, je me réserverai toujours le

droit de m'attacher de préférence à l'artiste galant homme qu'au génie encanaillé. »

Tels sont les principes noblement ardus que M. Picón s'est fixés : voyons comment il s'y est conformé.

*
* *

Déblayons le terrain en examinant d'abord les œuvres de courte haleine. « Le conte, dit-il dans une préface textuellement reproduite dans deux volumes différents[1], était jadis la relation d'un évènement faux ou de pure invention ; il s'est converti en narration d'un épisode de la vie réelle ou, du moins, si bien imaginé qu'il en ait l'apparence. » Définition exacte du conte d'aujourd'hui où l'observation a détrôné la fantaisie, alerte récit rapidement lu, plus rapidement oublié, mais où s'imprime néanmoins, aussi bien que dans l'œuvre la plus massive, la griffe de l'écrivain de talent. Notre génération affairée faisant une consommation effroyable de ces compositions frivoles, il n'est guère d'auteur qui ne s'y soit essayé. En Espagne, sauf M. Pérez Galdós auquel elles semblent répugner, les plus grands noms de la littérature contemporaine figurent sur des recueils de contes formant volume, ou apparaissent de temps à autre sur la feuille littéraire d'un périodique. Assez souvent même, les contes passent du journal au livre et ils gardent de leur affectation première certains traits distinctifs. Les *Cuentos de mi tiempo* publiés dans *El Liberal* en sont un exemple entre mille.

Certains indices nous laisseraient à penser que M. Picón n'attache pas la moindre importance à ces délassements. Quand nous voyons, par exemple, certains de ses personnages aller faire une cure aux eaux de Cerrajas ou rêver des améliorations pour leur domaine de Valchasco, nous sommes tentés d'entrer dans son jeu, de *seguirle el humor ;* mais, lisant plus tard, dans

1. *Cuentos* et *Drama de familia.*

son roman de *Dulce y sabrosa,* lequel nous paraît sans conteste son chef d'œuvre, le patronymique du héros : D. Juan de Todellas (todas ellas), forgé peut-être sur la *copla* populaire bien connue : *Me gustan todas,* etc... on éprouve le besoin de revenir sur cette appréciation un peu inconsidérée et de ne pas établir une séparation trop large entre ces frêles rameaux et le corps de l'œuvre. De toutes façons et quelle que soit l'attitude un peu détachée — ou plutôt, croyons-nous, simplement modeste — que prend M. Picón vis-à-vis des fruits de son intelligence et de sa sensibilité, il ne faut pas chercher chez lui cette arrière-pensée mystificatrice où se complaisent quelques écrivains espagnols d'aujourd'hui, emboîtant le pas à certains augures exotiques qui ne pourraient pas les regarder sans rire. Rien n'est plus éloigné de la pensée de cet homme avant tout véridique et sincère, dont toute l'ambition se réduit à mériter le titre de peintre des mœurs.

Nulle tâche ne serait plus vaine et plus déplaisante que celle de chercher à établir entre tels ou tels contes de notre auteur et tels ou tels autres rencontrés par hasard dans la foule innombrable de ceux dont regorgent toutes les littératures quelque relation de parenté. Il n'est pas douteux, si grande est la profusion de ces légers récits, qu'un érudit arriverait à trouver à bon nombre d'entre eux des ascendants plus ou moins authentiques, mais un simple amateur aurait, je crois, moins de peine encore à en suivre l'arbre généalogique dans la génération suivante : ou je me trompe fort ou M. Picón a été plus imité qu'il n'a lui-même imité. D'ailleurs, j'imagine qu'il ferait assez bon marché de cette imputation et, qu'ayant beaucoup lu, il ne cacherait pas que l'idée première de maint de ses contes lui a été suggérée par une lecture ; pour ceux où se découvre plus qu'une simple réminiscence, il serait, je crois, le premier à donner des précisions. C'est ainsi qu'il n'a même pas pris la peine de changer le titre de *El retrato* (1883) pour dépister le curieux qui, se rappelant le tableau de mœurs

de Mesonero Romanos et la mélancolique odyssée d'un portrait, penserait, avec quelque apparence de raison, que M. Picón s'en est également souvenu. Qui pourrait douter davantage que *Después de la batalla* (1882), cette histoire d'une belle châtelaine française obtenant d'un général allemand que les obus épargnent son château transformé en ambulance et payant cette faveur de l'offre de son corps, n'ait été inspiré par l'admirable *Boule de Suif* de Guy de Maupassant ? Mais qu'importe, si le morceau est traité tout différemment et prévient toute idée même lointaine de comparaison.

Les contes et nouvelles de M. Picón se trouvent actuellement réunis dans neuf volumes de contenance et de format divers, appartenant à des collections différentes et, sauf deux, publiés par des éditeurs distincts. C'est pourquoi, en attendant que s'achève l'édition complète de ses œuvres dont cinq tomes sont déjà actuellement dans le commerce, certains de ses contes, — et non des meilleurs — par exemple, *Divorcio moral,* se retrouvent dans plusieurs volumes.

Il nous suffira de rappeler ce que nous avons dit de son immutabilité littéraire, de l'absence de manières successives dans sa composition ou son style, pour nous croire dispensés de prendre ces *opera minora* dans l'ordre chronologique. Nous en parlerons donc, sans nous préoccuper de leur date, en les groupant, autant que possible, d'après la nature du sujet traité, mettant à part celles qui présentent un intérêt particulier.

Et aussitôt, nous nous apercevons qu'il faut, dans cet essai de classification, réserver une place aux récits de pure fantaisie. La forteresse réaliste de M. Picón présente quelques lézardes. Il en convient lui-même dans la préface du petit volume intitulé *Tres mujeres* et nous sommes bien forcés de nous demander si cet aveu ne doit pas dépasser les 180 pages de cette romanesque œuvrette où l'invention « pèse plus

que l'observation. » Quoi qu'il en soit, c'est par elle, considérée comme une sorte de parenthèse dans l'ensemble de ses écrits, qu'il nous semble naturel de commencer. Nous allons d'ailleurs y trouver quelques détails caractéristiques. Elle se compose de trois nouvelles, toutes plus édifiantes et exemplaires les unes que les autres.

La recompensa. Deux amies de couvent : l'une riche, l'autre d'origine mystérieuse dont les frais de pension sont d'abord payés par un personnage énigmatique lequel disparaît bientôt ; Susana, la première, aime tellement Valeria qu'elle induit son tuteur (le tuteur est un personnage d'une extrême abondance chez M. Picón, et cela se comprend, la famille normale fournissant moins de sujets au romancier) à l'entretenir de ses deniers, au couvent d'abord, puis chez elle. (Nous retrouverons, dans le roman de *Juanita Tenorio,* ces amitiés de couvent entre deux petites filles de condition différente). Les années passent. Apuration des comptes du tuteur, lequel a mangé la plus grosse part de la fortune de sa pupille (détail d'une fréquence singulière chez M. Picón, comme générateur d'une foule de conséquences dramatiques pour celles qui en sont victimes). Les deux amies se marient le même jour avec deux officiers du génie qui, par la suite, sont tués presque simultanément dans la guerre carliste (très exploitée par l'auteur). Elles mettent au monde à vingt-quatre heures d'intervalle, deux garçons, mais Susana meurt en couches en laissant sa fortune à son amie. Pour répondre à tous ces bienfaits, Valeria prend une résolution sublime : elle ne veut plus connaître quel est son fils et quel est celui de Susana. Elle se sépare d'eux après les avoir confiés à des fermiers de Galice et ne les revoit que lorsqu'elle est sûre de ne plus les distinguer.

La prueba de un alma est l'histoire d'un médecin très à la mode qui s'éprend d'une jeune fille, héroïne d'un drame passionnel — une parente lui a soufflé son fiancé Javier à la veille du mariage. — L'aime-t-elle encore ? Pour le savoir, le docteur

la met à l'épreuve. Comme il soigne, pour des troubles cardiaques très inquiétants, la femme de Javier et que Julia — sa victime — veille la malade, il lui remet deux potions qui, données dans de certaines conditions, doivent la sauver ou la tuer. Bien entendu, les remèdes sont, l'un et l'autre, complètement anodins. Julia ne succombe pas à la tentation de se venger impunément, le docteur en conclut qu'elle n'aime plus Javier et il y a un mariage à l'horizon.

Amores románticos. Une jeune fille d'une rare beauté est aimée d'un jeune ingénieur. Le mariage est décidé, mais Felisa cherche avec des prétextes toujours nouveaux à en ajourner la date. Manuel n'y comprend rien. L'auteur nous explique l'énigme. Felisa est la fille d'une femme dont la beauté célèbre a fait le malheur. (Nous en retrouverons une autre dans le roman de *Juanita Tenorio*). Le souvenir de sa mère — que son père a prostituée et torturée — est terrible pour elle. Elle craint de n'être aimée que pour ses charmes. Manuel part en Amérique dans le but de régler quelques affaires, après avoir fait jurer à Felisa que le mariage aurait lieu à son retour.

Un ami commun doit recevoir à Paris les lettres de l'un et de l'autre. C'est ainsi que Manuel apprend qu'à la suite d'une variole maligne, Felisa est complètement défigurée. Elle lui rend sa parole. Pour la décider à n'en rien faire, il lui fait écrire que lui-même, victime d'un accident, est resté aveugle ; alors elle consent à se marier par procuration en Espagne avant d'aller le retrouver à Paris. Mais quelques jours après, elle reçoit une lettre de Manuel qui annonce son arrivée et arrive en effet, frais et pimpant, les deux yeux bien ouverts, pour tomber dans les bras de Felisa dont le visage est plus resplendissant de beauté que jamais.

On pourrait recommander aux jeunes filles sensibles la lecture de ces trois nouvelles dignes de figurer dans un recueil de morale en action. Elles nous laisseraient à penser, dès maintenant, que M. Picón, par ailleurs plein d'indulgence

pour certaines pécheresses et, de ce fait, taxé de perversité, a été odieusement calomnié.

Poursuivant l'examen de ses œuvres d'imagination, nous n'attacherons pas davantage d'importance aux fantaisies supra-terrestres dans le goût de celles qu'affectionnait chez nos voisins le regretté Alfredo Calderón ou chez nous le délicat Gebhardt et où nous voyons Saint Pierre accueillir de plaisante façon les bienheureux qui se présentent à l'huis céleste ou se quereller avec le Père Éternel sur leurs titres à la gloire du Paradis. M. Picón ne réussit pas plus mal qu'un autre dans ces évocations, témoin cette cinglante allégorie contre la dévotion mondaine qu'on trouve dans les « *Cuentos de mi tiempo* » sous le titre de « *El olvidado* » : un Christ, chassant les vendeurs du temple, descend miraculeusement de son vitrail pour reprendre, sur la brillante et frivole assistance d'une messe d'église à la mode, sa besogne vengeresse. Le titre même de cet autre conte *Lo ideal* nous emmène encore plus loin de la réalité : un médecin philanthrope, connaisseur de secrets scientifiques souverains et formidables, dédouble la fille d'un de ses amis pour permettre à l'une des nouvelles créatures d'obéir à son père en prenant l'époux qu'il lui conseille et à l'autre de suivre son propre penchant et de s'unir à celui qu'elle aime. Après une expérience de quelques années, il les ramène à l'unité. Lequel des deux époux sera le préféré ? Ce sera le premier, c'est-à-dire la prose qui seule permet de rêver à la poésie, à l'idéal, car « atteindre le bonheur, c'est perdre l'espérance. » Voici une autre fantaisie qui rappelle les *Sueños* de Quevedo ou le « *Muérete y verás* » de Bretón de los Herreros : un être bizarre habite le cimetière d'un antique couvent à Ferrare. C'est le diable ou un de ses suppôts. Une nuit, il évoque les trépassés, leur rend leur enveloppe mortelle et leur permet de rentrer dans le monde et d'y rester si le cœur leur en dit. Le lendemain, tous sont revenus reprendre leurs places dans leurs tombeaux. Tous, non : un seul manque à l'appel,

c'est un fou. En voici une autre encore dans le goût de Bécquer ou de Campoamor : l'auteur pénètre dans un cimetière et s'arrête devant une tombe. Sur cette tombe sont six couronnes correspondant à six années, mais depuis la date de la dernière couronne d'autres années ont passé. Celui qui les apportait est-il mort ? A-t-il oublié ? Cruelle énigme. Celle-ci moins mélancolique, a des allures d'apologue : trois hommes symbolisant, l'un la force, Tizona, l'autre la science, Infolio l'autre l'esprit, Lepe, se mettent en route pour obtenir les faveurs de dame Fortune. Ils se retrouvent plus ou moins navrés et fourbus, dans son palais, devant un rideau baissé qui la cache à leurs yeux : un homme en sort. C'est Perico Mediano, et il est monté par l'escalier de service.

Inutile de citer d'autres exemples pour constater que M. Picón n'est pas complètement rebelle aux sollicitations de la folle du logis et qu'il ne se confine pas dans un exclusivisme étroit. Mais, s'il a parfois enfourché le Clavileño pour pousser une pointe dans le domaine de la fiction, il sentait bien que les pieds du coursier ne quittaient pas le sol et qu'il n'avait qu'un léger mouvement à faire pour retomber sur la réalité. D'ailleurs, cette réalité n'est pas forcément affligeante ou odieuse. N'oublions pas que M. Picón, dans la boue et le sable roulés par le fleuve, voit aussi la paillette d'or, dans la coquille calcaire de l'huître il distingue parfois la perle, et le diamant dans le charbon. En un mot, il n'a pas cédé à l'ambiance. La période la plus féconde de son activité correspond à celle où Madame Pardo Bazán écrivait sa *Cuestion palpitante* et pourtant le naturalisme n'obtint de lui aucun suffrage, à peine quelque fugitive mention. Il reprend, dans une de ses nouvelles intitulée *Doña Gregoria*, et en la mettant dans la bouche d'une de ces vieilles personnes d'une éducation surannée et charmante, sa théorie de l'indissolubilité des éléments bons et mauvais qui composent le réel. Un homme riche est ruiné : il part en Amérique, laissant en Espagne sa femme et sa

fille. D'abord, il envoie des subsides, puis de longues années se passent sans aucune nouvelle. La femme est secourue délicatement par un homme de bien, D. Juan, pour lequel elle finit par concevoir un amour fort excusable. Ils se donnent l'un à l'autre et continuent ainsi une liaison discrète. Un jour, on apprend que le père est mort au Chili et que, immensément riche, il laisse toute sa fortune à sa femme. C'est pourquoi ces deux amants, qui n'attendaient pour s'unir que cette mort, trouvent dans un amour-propre mal compris — l'un craignant d'être accusé de profiter de l'aubaine, l'autre ayant peur de laisser supposer qu'elle se marie par gratitude et pour d'autres raisons aussi peu fondées — le pitoyable prétexte d'une douloureuse séparation. Heureusement la fille — c'était Doña Gregoria — perce sans difficulté ce jeu cruel, et par des raisons irréfutables, venge à la fois la logique et la morale. « C'est ainsi, dit Doña Gregoria, que dans la vie tout est mélangé, confondu : il n'y a sentiment pur qui ne se souille d'un peu d'égoïsme, ni âme si fermée au bien qui, à quelque moment et par quelque voie mystérieuse, ne perçoive la splendeur de la conscience. » Nous n'aurons plus besoin d'insister désormais sur cette conception précédemment esquissée et définitivement enregistrée. Signalons en passant une analogie très lointaine et très imparfaite, mais perceptible cependant du rôle de Doña Gregoria, avec celui de Sacramento dans le roman de ce nom et une situation analogue dans le conte *Boda de almas* où des scrupules aussi illusoires retardent jusqu'à la vieillesse le bonheur d'un couple malavisé.

Rien d'étonnant donc à trouver sous la plume *réaliste* de M. Picón de jolies historiettes comme la suivante qu'Alphonse Daudet aurait, je crois, volontiers traitée. Un brave curé souffre dans son âme d'entendre résonner chaque dimanche de scandaleux coups de marteaux sur un chantier voisin. Ce sont de pauvres tailleurs de pierre pour qui nécessité n'a pas de loi. Le bon prêtre puise dans ses maigres économies de quoi leur

permettre de manger un jour par semaine sans travailler, puis, ayant vidé son escarcelle et retrouvant à quelque temps de là, sur le chantier dominical, le dernier de ces pauvres hères, plus têtu ou plus malheureux que les autres, il se rappelle qu'il a été carrier avant d'être pêcheur d'âmes et, retroussant ses manches, met fin au scandale en achevant la besogne.

Un motif affectionné par M. Picón et dont on comprendra facilement l'importance quand nous parlerons de ses aspirations vers un élargissement des mœurs, est celui de l'homme ou de la femme renonçant au mariage pour cause d'indignité du futur conjoint : *Boda deshecha, la Prudente, Contigo pan... y pesetas,* ou se débattant dans les liens d'une union mal assortie : *El retrato, Divorcio moral, El deber. Lo imprevisto, El pobre tio*, etc... et surtout ses romans : *La honrada* et *Sacramento.*

Mais si les âmes fières savent se garder contre les unions inconsidérées ou en supporter héroïquement les conséquences ou se révolter contre elles, d'autres tirent sans vergogne tous les profits assurés par la sécurité et la solidité du sacrement. Ces ménages *fin de siècle*, comme on les eùt appelés au temps où l'auteur les décrivait, s'étalent complaisamment dans : *Eva El agua turbia, El milagro, Sacramento, Dramas de familia, Una venganza, Un crimen, El socio, Candidato, Modus vivendi.*

Autant sont méprisables ceux qui, sous le manteau des justes lois et sous la sauvegarde des formalités officielles, se livrent aux pires fredaines, autant notre indulgence doit aller vers ceux qu'une passion sincère a irrésistiblement unis en dehors de tout lien consacré ou qui obéissent à une conviction profonde. La tolérance nous semble la vertu la plus prisée de M. Picón. Son œuvre en est toute débordante et on ne saurait guère, à ce sujet, faire de citations. Notons cependant : *Los triunfos del amor, Caso de conciencia, Hidroterapia y amor, Aventura, La última confesión, Almas distintas*, etc...

Mais, par contre, s'il est, à ses yeux, un vice odieux et intolérable, c'est l'hypocrisie. On peut dire que la lutte contre ce

monstre constitue, pour lui, une préoccupation de tous les instants. Aussi nous bornerons-nous à mentionner à ce propos : *Eva, El santo varón, Sacramento, La hoja de parra,* etc...

La Vistosa et surtout *El peor consejero* nous apprennent que le *pire conseiller* c'est l'amour propre, ennemi de l'amour. D. Juan Valera a cité avec éloge cette dernière nouvelle et je serais tenté de dire que le compliment était intéressé, tant elle s'harmonise par son sujet, par ses personnages, par sa tonalité générale avec les habitudes d'esprit de l'auteur de *Pepita Jiménez.* Et cela n'est point dit pour la déprécier.

Une duchesse qui a des bontés coupables pour un jeune roturier, D. Luis Lasuerte, a bien voulu, sur les instances de ce dernier, recommander un ami à lui pour une place d'intendant chez une amie à elle, jeune veuve très infatuée de son nom de Torredeloro, mais menacée, faute de sens pratique, de voir s'effriter petit à petit la fortune qui en soutient l'éclat. Cet intendant, D. Manuel Preciados (rappelez-vous ce que nous avons dit de l'emploi de ces noms significatifs) est un arriviste et un orgueilleux. Il remet en ordre les affaires de sa maîtresse, laquelle s'éprend de lui, le protège en secret, le pousse vers les honneurs, lui décroche un mandat de député et cherche à l'élever assez haut pour qu'elle puisse, sans s'abaisser trop, en faire son légitime seigneur. Lui, aveuglé par l'ambition et la suffisance, ne se doute pas de ce travail souterrain, il croit voler de ses propres ailes : poète médiocre, il savoure avec délices des éloges stipendiés, homme politique nul, il se croit appelé aux plus hautes destinées et il se moque cruellement, dans des lettres qu'il adresse à sa sœur, de sa protectrice enamourée. Celle-ci, mise en garde par la duchesse, une fine mouche très perspicace en matières passionnelles, fouille dans les tiroirs de son Manuel et apprend, par les réponses de sa sœur, l'humiliante vérité. Pourtant, l'épreuve n'est pas encore suffisamment décisive ; elle l'aime toujours et souffre en silence. Alors la duchesse voulant la guérir sans

retour, machine une petite scène. Elle se trouve chez son amie à point nommé pour s'y rencontrer en tête à tête avec Manuel, et là, par une habile maïeutique et par des piqûres subtilement faites à son immense amour-propre, elle amène peu à peu sur ses lèvres les basses ambitions, les outrageants mépris et l'outrecuidance énorme qui sont au fond de lui. Indignée d'abord, défaillante ensuite, la jeune veuve, dans une chambre voisine où l'avait postée la duchesse, entend ces discours abominables et ouvre enfin les yeux à la vérité.

Pour faire pendant à cette jolie étude de la vanité, nous trouvons, dans le même volume de « *Novelitas* » un touchant exemple de fierté noble et de point d'honneur d'autant plus admirable qu'il peut paraître plus mal placé.

Un officier carliste, sans aucune valeur personnelle et qui a dû ses galons à des prouesses imaginaires, D. León Maria de Regio, une fois la guerre finie, se voit réduit à la gêne. Mais il garde sa foi et ne consent pas, au prix d'une abjuration, à recevoir du Gouvernement du roi Alphonse l'emploi qui le ferait vivre. Émigré à Bayonne, il s'y trouve bientôt sans ressources. Un coreligionnaire lui vient en aide et lui conseille de rentrer en Espagne. A Madrid, il reçoit encore de cet homme généreux quelques secours; ensuite, lui mort, c'est la misère. Ses deux enfants ont fait de riches mariages, mais ils se détournent de leur père et lui d'eux — ils ont pactisé avec l'usurpateur. Pourtant, la faim est mauvaise conseillère, il se voit sur le point d'accepter la place de portier de l'Académie espagnole. Son fils, marié avec la fille d'un homme politique libéral, lui propose un emploi de scribe dans un ministère. Il n'accepte pas, mais les journaux carlistes, mal informés, annoncent sa défection. Et ce que n'ont pu faire tant de privations et tant de souffrances, cette nouvelle infamante l'accomplit et, un matin, on le trouve mort sur son grabat.

Il faut placer à part, dans les nouvelles de M. Picón celle de *Juan Vulgar*. D'abord à cause de ses dimensions plus im-

portantes — elle occupe à elle seule la moitié d'un volume de 316 pages de format courant — et par sa valeur propre, puis peut-être par sa portée. N'y aurait-il pas eu, en effet, une intention généralisatrice dans le choix de ce titre, et l'histoire de *Juan Vulgar* n'est-elle pas la vulgaire histoire de beaucoup de nos contemporains? Celle de tous les illusionnés, de tous les ratés, de tous ceux qu'un faux départ a mis dans une infériorité définitive, de ceux qui, se jugeant toujours supérieurs à leur tâche du moment, sont obligés, pour garder cette supériorité illusoire, d'accepter des tâches de plus en plus basses, et qui, voyant sombrer leur idéal, se raccrochent à toutes les branches et les sentent casser successivement.

Ce Juan Vulgar est né de parents pauvres et paysans, piqués, comme tant d'autres, de l'ambition de faire de leur fils un Monsieur. Elevé au village, il aime d'amour tendre une pastourelle qu'il abandonne sans scrupule pour aller étudier à l'Université. A Madrid, son horizon se borne aux murs d'un café et ses relations à quatre ou cinq compagnons d'étude et de manille. Il rate un riche mariage. Il échoue à ses examens et se voit forcé d'accepter, comme pis-aller aux yeux du monde, en réalité comme planche de salut, une place de bureaucrate à 1 500 francs par an. Le hasard le met en rapport avec un père de famille, insidieux et retors, qui lui endosse sa fille[1], excellente femme de ménage, avec laquelle il connaîtra les salutaires mais monotones vertus du pot-au-feu conjugal.

1. La méthode est très simple. Elle donne, paraît-il, d'excellents résultats puisque nous la retrouvons employée avec plein succès dans la nouvelle *Todos dichosos* (*Novelitas* p. 266). Elle consiste, pour le père, à entrer négligemment dans la pièce où sa fille entretient avec le jeune homme une conversation innocente, à éclater de rire en prenant un air bon enfant et à leur adresser ce petit discours : « Tiens, tiens, les tourtereaux... Alors on s'aimait et on ne le disait pas. Êtes-vous assez naïfs? Vous savez bien que mon plus cher désir est de vous rendre heureux, etc... »

Un jour qu'il se promène au Retiro avec un collègue du Ministère, il revoit par hasard la jeune fille riche qu'il avait failli épouser, elle est maintenant mariée avec un homme opulent. Assise nonchalamment dans une superbe victoria, elle lui adresse une œillade discrète, mais prometteuse. O bonheur! il va donc avoir une intrigue, une passion digne de lui. A quelques jours de là, tout s'écroule : c'est à son collègue que s'adressait le signe d'intelligence, à telles enseignes que le gaillard l'a enlevée et que le scandale est public. Alors, il se replie sur lui-même, demande des consolations à la Muse, médite des succès littéraires et bâtit un drame où il déverse le trop-plein de ses douleurs et les dernières gouttes de ses enthousiasmes taris. Sa femme ne sait comment faire pour lui rendre la vie douce; un jour, comprenant que rien ne peut lui procurer autant de joie, elle entreprend de lire son drame. Il la trouve le manuscrit à la main et plongée, en apparence, dans l'émotion esthétique. Ravi et tremblant, il s'échappe dans la chambre voisine sous le prétexte d'écrire deux lettres, en réalité, pour ne pas lui laisser interrompre sa lecture. Quand il juge qu'elle doit avoir fini, il rentre pour recevoir, et, au besoin, provoquer les marques de son admiration. Miséricorde! elle dort profondément. Et M. Picón, psychologue subtil, juge qu'il est temps de terminer là les tribulations de son héros par ces paroles désolées : « Ciel! Trente ans! trente ans! Ma jeunesse perdue! »

Après s'être accusé dans la préface de *Tres mujeres* d'avoir faussé momentanément compagnie au réalisme strict qu'il s'était, de gaieté de cœur, imposé, M. Picón, sentant craquer sa formule de l'art sans finalité et doté seulement de cette utilité supérieure opposée à l'utilitarisme, nous donne une nouvelle preuve de franchise en écrivant dans la *Primer cuartilla* des *Cuentos de mi tiempo* les lignes suivantes : « J'ai voulu mettre dans ces humbles pages quelque chose qui exaltât l'esprit et dressât la conscience contre des injustices et

des erreurs dont l'art peut être un miroir, sinon un remède, un aperçu, sinon une étude.

Telle est, pour les uns, mon explication, pour les autres, mon excuse.

Le « *Liberal* » a commencé de publier des contes et a bien voulu m'en demander. S'il s'agissait d'un journal exclusivement artistique et littéraire, j'aurais travaillé différemment ; mais j'ai estimé que, dans un journal politique, je devais prendre place, comme simple soldat, contre les idées du passé déjà presque en déroute et en faveur des espérances de l'avenir dont le triomphe n'est pas encore assuré. » (1895).

Ainsi, comme précédemment, nous voilà obligés d'élargir cette confession, aussi honorable que dangereuse. Certes, M. Picón n'a jamais dogmatisé ; il n'a jamais adopté l'attitude du prédicateur foudroyant ses ouailles d'arguments *ad hominem*. Sa méthode est celle des arts du dessin, nous dirions presque, en dépit de l'anachronisme partiel, du cinématographe. Il ne prêche pas, il montre. Mais l'éducation par l'image, c'est encore de l'éducation. Dans chaque image, celui qui dessine, ou grave, ou peint, fait bien œuvre d'artiste, et — M. Picón nous l'a dit — il fait œuvre d'artiste en raison inverse du caractère pédagogique ou moralisateur du sujet traité ; mais si vous collectionnez, de propos délibéré, et dans un but apparent, les sujets édifiants ou satiriques, vous verrez, sans doute, l'étiage de vos vertus moralisatrices ou socialisantes monter très haut, mais celui de votre art descendre assez bas. C'est un peu, nous le craignons, le cas de notre auteur, non seulement dans le volume en question, mais dans plusieurs autres de ceux que nous avons vus, sans parler de ceux que nous verrons.

M. Picón est, sans doute, parti de ce principe qu'un peintre de renom peut parfois se permettre un tableau de genre, qu'un orateur de talent ou un savant insigne ne déchoit pas en professant par hasard dans quelque Université populaire, que le romancier en vue serait bien sot de ne pas utiliser les res-

sources de son art pour faire triompher, dans tous les milieux, ce qu'il croit être la vérité politique ou sociale. Le danger est que la vulgarité du public auquel ils s'adressent, pesant sur leur talent et les obligeant à grossir leurs effets, ne vienne à les acoquiner. Et alors, tel qui nous a charmés, quand il était vraiment lui, nous étonne et nous déçoit ; la peinture tombe dans le chromo, l'éloquence évoque celle des comices agricoles, le roman tourne au feuilleton, la nouvelle ou le conte, suivant le cas, au pamphlet ou à la berquinade. Ce n'est plus l'écrivain que nous jugeons *in abstracto*, c'est la plus ou moins grande culture des lecteurs auxquels il s'adresse et à laquelle il a dû s'adapter. A ce compte, celle du public espagnol serait assez rudimentaire. Des morceaux comme *La buhardilla*, honnête développement de l'adage : un bienfait n'est jamais perdu, ou comme *Dichas humanas*, romantique antithèse entre le bonheur d'un couple de chiffonniers et les soucis d'un ménage aristocratique, nous ramèneraient, chez nous, assez loin en arrière. Mais, en Espagne même, il ne serait pas difficile de citer des conteurs dont le talent n'est, sans doute, pas supérieur à celui de M. Picón et qui n'ont pas cru devoir condescendre aussi complètement aux goûts un peu vulgaires de la majorité de leur public.

*
* *

La croisade menée par M. Picón contre l'hypocrisie, contre le mensonge, contre certaines conventions sociales, sources d'innombrables iniquités, et par-dessus tout contre l'intolérance, devait rencontrer sur son chemin le corps d'armée savamment organisé et inflexiblement conduit de ceux pour qui l'intolérance constitue la meilleure sauvegarde. L'église catholique, disons plutôt l'église catholique espagnole, ou mieux encore les éléments intransigeants de cette église trouvent en lui un adversaire toujours courtois et mesuré, mais, par cela-même, bien plus dangereux que tel énergumène

de l'anticléricalisme, vociférant et blasphémateur. C'est pourquoi cet homme modéré et doux a suscité de solides haines. Sa méthode de combat est de celles qui provoque la rage chez l'ennemi : elle consiste à le battre avec ses propres armes. Le mot de *croisade* employé par nous l'a été intentionnellement ; c'est armé de la croix que ce soldat de la bonne cause entre dans la lice ; cet anticlérical est tout pénétré de l'esprit chrétien. L'Ancien Testament n'a pas de secrets pour lui ; il s'en est assimilé la substance littéraire ; le Cantique des cantiques, par exemple, ne compte guère d'admirateur plus fervent ni plus prompt à renouveler les marques de son admiration. Quant aux Evangiles, aux Actes des Apôtres, aux Epîtres de St-Paul, à la Légende dorée, je doute qu'aucun chanoine les connaisse mieux que ce laïque, et j'oserais presque affirmer que bien peu de docteurs en théologie en ont, comme lui, compris les admirables enseignements. A chaque instant, dans ses œuvres même les plus profanes, une citation, une allusion, une métaphore nous y ramènent, et toujours on sent percer une profonde sympathie, une dévotion sincère et spontanée pour la vraie religion du Christ.

Mais M. Picón, comme tant d'autres nobles esprits, souffre de voir ces sublimes doctrines méconnues ou défigurées par l'effet de la malignité humaine, il ne peut dissimuler son horreur en constatant ce que les scribes et les pharisiens ont fait de ces divins préceptes de pardon et de miséricorde. Où sont allées la pauvreté, la simplicité, la fraternité des premiers chrétiens ? Si l'Église est immuable, comment les successeurs de Pierre sont-ils restés si peu fidèles aux doctrines du maître, que « l'humble Galilée s'est vu éclipsée par la fastueuse Rome et que la tiare a remplacé la couronne d'épines ? »

Telles sont les convictions que l'on sent palpiter à travers les pages d'une notable partie de l'œuvre de M. Picón ; il leur a donné une forme concrète dans *Lázaro*, puis dans *El enemigo*.

Il n'est sous-diacre dans sa dernière année de séminaire ni curé de campagne récemment ordonné qui, le jour de la fête de Saint-Lazare, prenant comme thème à son sermon le fameux « *Lazare, veni foras* » ne compare l'état de péché au sommeil de la mort et l'âme, revivifiée par le sacrement de pénitence, au frère de Marthe et de Marie ressuscité par Jésus. Par une transposition audacieuse, cette nuit du tombeau devient pour M. Picón le symbole de la claustration, de la mise sous séquestre de l'intelligence des malheureux lévites que, par une déformation méthodique, l'on s'efforce de rendre inaccessible, par la suite, aux sollicitations de la vie. Et cette invitation à sortir du tombeau est formulée par la vie elle-même, mais seuls l'entendent ceux auxquels une curiosité plus éveillée, une sensibilité plus aiguë, un instinct de vérité et de justice plus développé font ouvrir les yeux et percevoir à travers les fentes de la pierre, quelque lueur incertaine. Et alors, deux issues se présentent à eux : ou rompre leurs vœux, se parjurer aux yeux du monde et rester en paix avec leur propre conscience, ou garder le double déguisement de la soutane pour le corps et de la simulation pour l'âme et attendre du temps l'apaisement progressif des remords inhérents à l'intime apostasie.

Lázaro a choisi la première. Tirso, le protagoniste de *El enemigo*, lui, n'a pas eu à hésiter à l'appel du monde : il ne l'a pas entendu. Et, conséquent avec lui-même, tout d'une pièce, il serait capable d'en venir aux pires extrémités pour empêcher les autres de l'entendre.

Lázaro, fils du père Tumbaga, honnête cultivateur, a l'insigne honneur d'avoir pour oncle rien moins qu'un évêque. Dans ces conditions, comment resterait-on à peiner sous le soleil ? S'il est hasardeux de bâtir des châteaux en Espagne, il n'est point trop malaisé, quand on a dans sa famille un dignitaire ecclésiastique, d'y obtenir une molle chapellenie ou un bon canonicat. Voilà donc Lázaro dans le palais épiscopal, étu-

diant la théologie et recevant de son oncle de sages conseils et des exemples qui ne laissent pas de l'étonner un peu. Les ordres reçus, il entre d'emblée comme chapelain chez le duc d'Algalia, noble gentilhomme assez nul, mais bien pensant. La duchesse d'Algalia, très collet monté, et sa fille Josefina, agréable et point sotte, complètent cette maison où Lázaro, engagé surtout pour le decorum, n'a presque rien à faire et où, bon observateur, il commence à s'apercevoir de l'abîme séparant l'apparence de la réalité. Bien vu de tous, confident de la duchesse et surtout de Josefina, il éprouve bientôt pour cette dernière un sentiment confus qu'il évite d'analyser, mais qui se révèle trop clairement lorsque la jeune fille, peinée de voir son fiancé Felix Aldea éconduit, vient se confier à lui et lui demander conseil. Une fête donnée à l'hôtel pour célébrer le mandat de sénateur à vie conféré au duc à la suite des démarches de Felix Aldea, scelle la rentrée en grâce de celui-ci. Lázaro y assiste de loin, dévoré d'une jalousie qui se change en stupeur quand, la fête terminée et les invités partis, il voit Felix pénétrer furtivemennt dans la chambre de la jeune fille. Le lendemain, une circonstance fortuite lui démontre que Felix n'est pas entré chez Josefina, mais chez sa mère. Une conversation qu'il a avec cette dernière et où, tous deux parlant à mots couverts, se comprennent à merveille, ne lui laisse plus de doute. La duchesse voulant s'assurer son silence lui propose de le prendre comme confesseur pour elle et pour sa fille. (Jusque-là, elles se confessaient à un vieux prêtre.) Lázaro recule devant cette perspective ; ce coup du destin couronnant un long travail intérieur de doutes et de questions brûlantes décide de sa vie. Il quitte la soutane, il part secrètement à cheval, décidé à s'ensevelir dans la solitude et l'oubli, mais la rencontre d'un convoi de malheureux forçats le fait rougir de son égoïsme ; tant qu'il y aura des misères à soulager, on n'a pas le droit d'être inutile, et, tournant bride vers Madrid, il se prépare à entrer dans la mêlée.

M. Picón a donné à *Lázaro* le sous-titre de *casi novela* qui lui convient admirablement. Après s'être essayé dans le conte et dans la nouvelle, il n'a pas voulu brûler les étapes et aborder sans transition le grand roman de mœurs. C'est pourquoi *Lázaro*, sorte de compromis entre deux genres, manque d'unité et se range à part dans l'œuvre de notre auteur. La première partie est traitée sur un ton de badinage qui n'est pas dans ses habitudes, la fin revêt un caractère de gravité vraiment sacerdotale, plus conforme peut-être à son tempérament, mais à peine moins discordante d'avec ses doctrines littéraires. Dans l'ensemble, on reconnaît cependant sa formule réaliste à ce qu'il n'a pas voulu justifier l'abjuratïon de son héros par des motifs purement spirituels. Les scrupules de conscience de Lázaro ne suffisent pas à lui faire rompre ses vœux. L'appoint décisif d'une influence d'ordre passionnel et humain rend à la réalité, et aussi un peu à la banalïté, ce qu'il enlève à l'intérêt psychologique.

Mais où *Lázaro* s'éloigne le plus des autres livres de M. Picón, c'est dans la forme. Et cette exception unique nous excusera de dire, à cette place, quelques mots d'une question prématurée : celle de sa langue et de son style. « Sincérité dans l'expression du sentiment, simplicité dans l'exécution, » tel est l'idéal dont il ne s'est guère départi ailleurs qu'ici. Pour une fois, en effet, il s'est laissé aller à jouer avec quelques artifices de langage, à vêtir la vérité de quelques voiles et à choisir ces voiles dans la garde-robe de l'histoire littéraire. Et vraiment, à lire la première partie de *Lázaro*, on se prend à regretter qu'il n'ait pas jugé à propos d'écrire un petit livre résolument frivole d'un bout à l'autre dans ce ton de roman picaresque mâtiné de l'esprit léger et de la grâce perverse de nos conteurs du XVIIIe siècle.

Tirso, *El enemigo* (1887) n'est pas le neveu d'un évêque, il est à peine le fils de D. José, vieux libéral impénitent, cloué dans un fauteuil par les rhumatismes et vivant d'une maigre

retraite d'employé du gouvernement. Et je dis : à peine le fils, parce que, dès sa naissance, il a quitté la maison paternelle pour n'y plus reparaître, adopté, pour ainsi dire, par un ami de la famille, D. Tadeo, lequel acquittait une dette de reconnaissance en prenant à sa charge un des innombrables rejetons légitimement donnés à D. José par Doña Manuela, femme, dit l'auteur, qui semblait venue au monde « pour tenir un ménage et peupler un royaume. » Qu'il nous suffise pour l'instant de savoir que ce D. Tadeo est un carliste enragé et que Tirso, élevé par lui et âgé maintenant de 38 ans, a suivi la carrière ecclésiastique. En dehors de Tirso, il ne reste au couple prolifique que deux enfants, Pepe, 24 ans, et Leocadia, 19 ans. Après son baccalauréat, Pepe a commencé son droit avec Millán, son inséparable ami. Puis, des revers de fortune sont venus; Millán s'est fait imprimeur. Pepe a obtenu un très modeste emploi à la bibliothèque du Sénat. Il parvient à soutenir honorablement sa famille en ajoutant à ses appointements quelques menus gains qu'il réalise en corrigeant des épreuves chez son ami. Celui-ci, ayant ses entrées franches chez D. José, s'est tout naturellement épris de Leocadia, laquelle semble le payer de retour sans cependant manifester un grand enthousiasme. Cette Leocadia, « moitié *señorita*, moitié *chula* madrilène, » est en réalité une péronnelle vaniteuse et sans cœur. Pepe, de son côté, appelé à mettre en ordre la bibliothèque d'un riche sénateur, Luis de Agreda, et se trouvant de ce fait en relations journalières avec sa fille Paz, conçoit pour elle un amour respectueux mais ardent que la jeune fille, malgré la différence de situation, plus grande encore qu'elle ne suppose, finit par partager. Pour correspondre entre eux, ils ont à leur disposition un jeune prote, connu sous le sobriquet de Pateta, type de gavroche madrilène, plein de malice et de dévouement, et leur boîte à lettres est constituée par quelques dalles disjointes d'une serre dans le jardin de Paz. Sur ces entrefaites, Tirso arrive, chargé par les carlistes d'une mission

secrète, et l'entrée de l'homme noir sous le toit paternel est le signal d'un bouleversement complet dans la vie de tous. Connaissant à peine ses parents, l'amour filial ne contrebalance pas un seul instant sa rage de prosélytisme. Dès les premïers jours, des froissements douloureux se produisent entre Pepe et lui. Il prétend diriger la conscience de sa mère et de sa sœur, surveille leurs fréquentations — il éloigne Millán comme libéral — leurs lectures, leurs moindres actes et les rappelle aux pratiques de la religion depuis longtemps oubliées. Aussi tout va de mal en pis dans la maison, le vieux D. José n'est plus soigné, le ménage laisse profondément indifférentes les deux femmes à qui l'Évangile a appris qu'une seule chose est nécessaire ; elles s'enrôlent dans des confréries, passent des nuits à veiller le Saint-Sacrement, etc., etc... Pour comble de malheur, à la suite d'un sermon plein de haine et de menaces à peine déguisées contre le gouvernement régulier, prononcé par son frère et relevé par la presse libérale, Pepe se voit privé de sa place à la bibliothèque du Sénat. C'est la misère : désespéré, il s'engage comme remplaçant dans l'armée qu'on prépare pour aller combattre les factieux du Nord, mais, avant de partir, voulant assurer, avec la somme touchée, un minimum de bien-être à son père, presque abandonné par Doña Manuela et par Leocadia, il le transporte chez Millán, lequel, après le congé reçu de cette dernière, s'est mis en ménage avec une brave ouvrière, veuve d'un ivrogne qui lui a laissé un enfant. Circonvenue par Tirso, Paz accueille le soupçon que cette femme est la maîtresse de celui qu'elle aime. Elle surveille la maison, voit Pepe en sortir et faire des signes affectueux à la mère et à l'enfant, penchés à la fenêtre. On conçoit sa fureur et son chagrin ; sans chercher plus loin, elle rentre chez elle, se jurant de l'oublier. Elle déchire, sans les lire, les lettres qu'il lui envoie des provinces basques où il se bat. Puis ne recevant plus rien, elle s'inquiète, n'y peut tenir et, surmontant sa rancœur, va s'informer chez sa prétendue maîtresse :

là, l'équivoque se dissipe, Pepe, loin d'être coupable, acquiert un nouveau titre à son amour. Alors, la scène se transporte dans les montagnes du Nord. Nous y retrouvons, non seulement Pepe, mais Pateta, servant, lui aussi, sous le drapeau or et pourpre. Cette guerre civile est atroce ; les *cabecillas* carlistes témoignent d'une cruauté bestiale, mais l'un d'eux surtout se fait remarquer par sa férocité inflexible. Pateta, caché dans une maison de paysans, a l'occasion d'assister à l'exécution d'un malheureux télégraphiste froidement ordonnée par lui au mépris des lois de la guerre. Le jeune *gatera* madrilène n'a pas reconnu cet homme barbare qui, dépouillant l'uniforme devant le cadavre encore chaud, a revêtu l'aube, l'étole et la chasuble pour dire la messe dans l'église du village. Pourtant, le son de sa voix l'a frappé. Cette voix, il l'a déjà entendue. Un jour de bataille où son élan l'a porté à dix pas d'une tranchée ennemie, il l'entend de nouveau encourageant les défenseurs, mais elle a vibré pour la dernière fois car Pateta, par une balle bien ajustée, l'arrête dans la gorge du *cabecilla* qui tombe et en qui son adversaire terrifié reconnaît Tirso.

Certains critiques ont considéré *El enemigo* comme la plus belle œuvre du romancier. Je serais assez étonné que M. Picón fût de leur avis. Car alors, que deviendrait sa théorie sur l'art sans finalité immédiate, ne devant sa vertu éducative qu'au ricochet de l'émotion esthétique ? J'ai de la peine à croire qu'il n'ait pas ressenti l'entorse qu'il lui faisait avec ce roman éminemment tendancieux. Qui sait si ce n'est pas après avoir fait un retour sur lui-même en songeant à *El enemigo* (1887) que, plus tard, en 1895, dans la préface des *Cuentos de mi tiempo* et en 1896 dans celle de *Tres mujeres* il a jugé bon de prévenir le lecteur qu'il allait prendre quelques licences avec l'art ? Ici, comme là, il s'est baissé, cela est visible, au niveau de son public. Cette réserve faite, n'hésitons pas à déclarer que les lecteurs auxquels est destiné *El enemigo* le

goûteront fort : ils l'entendront comme l'auteur a voulu qu'ils l'entendissent ; ils s'attendriront et s'indigneront au bon endroit et, en somme, le but final de propagande sera atteint. L'intérêt ne s'attachera pas à l'analyse des sentiments, aux trouvailles de psychologie profonde. Il ne pourra être question ici de concentrer, comme dans *l'Evangéliste* ou dans *Madame Gervaisais*, toute l'attention sur la conquête lente, tenace, insidieuse d'une âme par la foi. Doña Manuela et Leocadia sont de trop pauvres personnages pour mériter cet honneur : leur piété s'accroche à des rosaires, à des images, à des pratiques extérieures. Une intrigue suffisamment mélodramatique sera soutenue par des épisodes suffisamment romanesques. Et comme tous les rôles sympathiques se rencontrent miraculeusement dans le camp des ennemis de *El enemigo !* Le vieux D. José, si fidèle à ses idées, si digne d'intérêt par ses infirmités qui excusent son effacement et son abdication, Pepe, si courageux, si ferme dans ses principes, si bon et si fier, et le brave Millán, et Paz, si délicate en amour, si fidèle, si large d'idées et d'autant plus admirable qu'elle appartient à un pays où les différences de classe et de fortune, beaucoup moins creusées en apparence que chez nous, par exemple, le sont en réalité beaucoup plus ! Et que dirions-nous de ce délicieux Pateta, véritable diablotin aux pieds légers et au cœur d'or qui, Paz lui tendant un douro, préfère une rose de son corsage, et qui serait capable de nous réconcilier avec toute la *chiquillería* espagnole ? Il n'est pas jusqu'à l'honorable sénateur Luis de Agreda, père de Paz, dont nous n'appréciions les rares qualités et auquel nous ne pardonnions volontiers son innocente vanité d'orateur parlementaire.

Et, de même, dans le clan adverse, il y aura de quoi exciter et maintenir à un degré suffisant l'ardeur de haine des âmes éprises de loyauté et de justice. Et nous irons de l'aversion à la répulsion et de la répulsion à l'indignation et ces sentiments seront d'une grande vivacité parce qu'ils ne s'égareront

pas, comme faisait naguère notre sympathie, sur de nombreux sujets. Tirso ramasse à lui seul presque toute l'horreur qu'une équitable répartition du vice et de la vertu exige dans un roman destiné à illustrer une thèse et à mener le bon combat. Sa physionomie d'inquisiteur produit tout l'effet d'exemplarité que l'auteur en attendait.

Mais il y a mieux : en nous plaçant au point de vue supérieur de cet art désintéressé et sans portée morale immédiate que M. Picón préconise, Tirso nous apparaît comme le personnage le plus intéressant, le plus vrai de l'ouvrage. Car ici, il n'est plus question de savoir si la cause qu'il défend est bonne ou mauvaise, mais comment il la défend. Or il la défend comme il défendrait sa propre vie puisqu'elle est son unique raison de vivre. Qu'on ne lui parle pas de conciliation ni d'émollients ; on ne tranchera jamais assez dans le vif. Il faut voir de quel ton il accueille les avances d'une comtesse, puissante dispensatrice de sinécures et de prébendes. « Madame, dit-il, vous ne savez pas ce que vous dites ni à qui vous le dites. Je ne suis pas un abbé de cour ni un prêtre d'antichambre et je ne suis pas venu ici pour me pousser par des manœuvres malhonnêtes... Ici, tout est misérable. De ces petitesses, j'en ai par-dessus la tête. Je suis prêt à donner pour la foi la dernière goutte de mon sang ; mais je ne me vends à aucun prix... quand même on me nommerait pape ! Il est cent fois plus noble d'aller se faire casser la figure sur le champ de bataille. »

C'est pourquoi si Pepe a, pour s'engager dans l'armée régulière, des motifs d'ordre matériel et aussi d'ordre sentimental (donner à son père sa prime de remplaçant, gagner des galons pour s'élever jusqu'à Paz) Tirso n'en a qu'un pour se joindre aux défenseurs du trône et de l'autel, mais combien plus haut et plus catégorique ! Aussi, dans ses pires ignominies, sa sincérité le sauve et si l'on peut surmonter la première impression de dégoût, on ne tardera pas à sentir la grandeur tragique de

la scène, où, après avoir fait exécuter son prisonnier, il célèbre le saint sacrifice de la messe « posément et lentement, la conscience tranquille, uniquement attentif au sens mystique des phrases augustes que ses lèvres savouraient comme un élixir spirituel :

Judica me, Deus, et discerne causam meam. »

* * *

En admirant les traits profonds dont il a marqué cet apôtre de l'intolérance, on peut s'imaginer quelle flamme de charité vraiment chrétienne, d'indulgence vraiment humaine, échauffe l'esprit et le cœur de M. Picón. Un autre sentiment qui éclate à travers *Lázaro* et *El enemigo*, c'est cette haine de la dissimulation et du mensonge que nous avons déjà signalée chez lui. Ni Lázaro ni Tirso ne sont de mauvais prêtres : l'un a répudié à temps des dogmes inconciliables avec sa nature intime, l'autre pousse jusqu'à ses plus extrêmes conséquences l'interprétation funeste de ces mêmes dogmes que ses supérieurs et ses maîtres ont ancrée dans le roc inébranlable de son cerveau. Voilà le vrai mal, voilà la vraie calamité : c'est cette déformation progressive imprimée à travers les âges par les méchants aux paroles divines. Aimez-vous les uns les autres. — Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé. — Que celui d'entre vous qui se sente innocent lui jette la première pierre — sublimes enseignements tombés dans le vide ou odieusement travestis. Et, du domaine religieux, les doctrines du Christ, sous ces formes méconnaissables, ont passé dans le domaine des mœurs, imprimant à celles des pays où l'Église fut et continue à être souveraine maîtresse, un masque d'hypocrisie intolérable. C'est à cet esprit de pharisaïsme, dont la France s'est affranchie en partie, mais dont la société espagnole se dégage plus péniblement, que M. Picón fait une rude guerre dans les cinq romans qui

nous restent à voir et qui constituent ses plus beaux titres littéraires.

Si, d'une part, ses instincts de charité et d'équité devaient le conduire vers les plus évidentes et les plus pitoyables victimes d'un état social où c'est l'homme qui fait les lois, vers les femmes, ses aspirations artistiques l'entraînaient également vers ces êtres de beauté dont la vue, comme il le dit, doit nous faire rendre grâces au créateur de nous avoir mis au monde. Et, parmi les femmes, lesquelles forment un plus digne sujet d'étude que les pécheresses d'amour ? Le Christ lui-même ne leur a-t-il pas marqué une prédilection significative en apparaissant à Marie de Magdala après sa résurrection ? Toutefois, les goûts aristocratiques de M. Picón lui défendaient l'accès de certains terrains : ses héroïnes préférées sont du peuple comme la Soledad de M. A. Palacio Valdés dans son typique roman *Los majos de Cádiz*, ou comme l'inoubliable Fortunata de M. Pérez Galdós, mais comme elles, on sent bien qu'elles ne sont pas faites pour des rôles trop inférieurs, qu'elles ne rouleront pas au ruisseau. Perdues par l'amour et rachetées par l'amour, leur rédemption n'a pas à s'exercer sur les professionnelles déchéances d'une fille Elisa. Et même, sont-elles, ont-elles été réellement coupables ? Ou, si l'on admet, malgré la loi de nature, une faute initiale, n'est-ce pas l'implacable enchaînement de forces extérieures purement artificielles qui les a terrassées ? La pauvre Clara, *la hijastra del amor*[1] la première en date (1884) et la plus déshéritée de celles sur qui l'auteur, répandant sa miséricorde, sollicite la nôtre, va nous fournir là-dessus, pendant 530 pages, de copieux éléments de méditation.

Légalement fille de Pablo Mediovea, Clara est, en réalité,

1. L'expression : *hijastras del amor*, reprise pour le titre de ce premier roman, se trouve déjà dans le conte : *En la puerta del cielo* (1877) p. 216 du volume intitulé *Juan Vulgar*.

issue des relations adultérines de la femme de ce dernier, Rafaela, avec le comte d'Elgueta. Ce comte d'Elgueta, qui portait autrefois le nom moins ronflant de Perico López, a exercé simultanément avec Pablo Mediovea, l'humble profession de colporteur, puis de fournisseur aux armées. Leur fortune suivit celle de la guerre : Perico, approvisionnant les troupes de la reine Isabelle, y ramassa un magot assez respectable sur lequel il édifia une prospérité voisine de l'opulence ; Pablo, fournisseur des carlistes, ruiné, fut sauvé de la misère par son ancien camarade d'aventures qui en fit son intendant et le logea dans son hôtel. Perico López, devenu comte d'Elgueta, y vivait en compagnie d'une vieille maîtresse, Martina, gardée par charité, et d'une nièce, sa pupille, nommée Luisa, fillette disgracieuse et volontaire, à laquelle il passait tous ses caprices, sans se départir, d'ailleurs, vis-à-vis d'elle d'une indifférence qu'il témoignait à tous sauf à Rafaela. Cellè-ci, d'origine plébéienne, femme vulgaire mais superbe, avait complètement tourné la tête à ce parvenu quinquagénaire. Nature égoïste et froide, elle s'occupe à peine de sa fille Clara qui lui rappelle sa faute. Pablo, le père putatif, absorbé par les mille soucis de sa gérance, aigri par la comparaison de sa propre médiocrité avec la fortune toujours croissante de son ancien compagnon, n'en use guère mieux à son égard. A peine caressée fugitivement, crainte d'éveiller des soupçons, par son véritable père, peu tendre de son naturel, méprisée par Martina qui ne voit en elle que la fille d'un serviteur, elle sert de Cendrillon à Luisa, toujours disposée à abuser de son caractère docile et malléable. Pour comble de disgrâce, Rafaela et le comte sont surpris par Pablo lequel tire de sa femme une vengeance immédiate et cruelle en la laissant dans la cour de la ferme par une pluie diluvienne. Transie de froid, elle contracte une pneumonie qui l'emporte. Voilà donc Clara plus que jamais désemparée. Les jours passent, elle parvient à l'âge où les jeunes filles rêvent au prince charmant. Celui-ci se présente

sous les traits d'un jeune viveur, Eduardo Talvera, attiré chez le comte par l'appât de la dot de Luisa, convoitée pour mettre un terme au désarroi de ses finances. Il se fait agréer pour seconder Pablo dans un inventaire, en réalité pour se renseigner sur la situation économique de la pupille du comte. Clara travaille dans une chambre voisine ; héritière de la beauté de sa mère, elle est dans tout l'éclat de ses dix-huit ans. Eduardo, fin connaisseur, se propose de cueillir ce bouton de rose, tout en poursuivant parallèlement avec Luisa des fins moins bucoliques. Rompu à la tactique de la séduction, il a vite raison de l'innocence de la jeune fille. Des jours heureux coulent pour elle. Pendant ce temps, Eduardo a obtenu la main de Luisa : le mariage va être célébré. Clara, toute à son amour, ne l'apprend que par hasard. D'ailleurs, Eduardo, inflexible, ne s'arrête pas à ses larmes. Les époux ne sont pas encore revenus de leur voyage de noce que le comte tombe subitement malade et meurt laissant toute sa fortune à Luisa. La douce Clara continue à habiter sous le même toit que son séducteur et que sa rivale à laquelle elle rend les menus services d'une femme de chambre préférée. Eduardo, qui n'a jamais aimé Luisa, cherche à reconquérir sa maîtresse et lui promet le mariage au cas où il deviendrait veuf. Le destin le prend au mot : Luisa meurt en couches, mais lui se dérobe, part brusquement en voyage et envoie à Pablo une lettre le congédiant, lui et Martina. Pablo, piqué par une allusion de cette dernière confirmant ses doutes sur sa paternité, abandonne sa fille à ses propres ressources. Alors commence pour elle le calvaire de la femme jeune et jolie n'ayant pour vivre que le travail de ses mains. Logée chez une mégère, la *tía* Pascuala, plongée dans un milieu populacier où sont froissées toutes ses délicatesses, elle tire un maigre salaire de sa machine à coudre ; puis c'est l'éternelle histoire : le chômage, les privations, les offres des célestines, les révoltes de conscience, la misère toujours plus noire, le séducteur toujours

plus pressant et la brusque détermination qui fait franchir le pas. Salcedo, l'amant de Clara, était un homme riche, mais positif et vulgaire. Fier de l'éclatante beauté de sa maîtresse, il se plaisait à l'étaler devant ses amis. Inutile de dire que c'était là, pour Clara, un vrai supplice et qu'elle tentait, mais en vain, de s'y soustraire. Un jour, dans une partie fine entre quelques viveurs et quelques femmes, une demande incongrue de Salcedo la met hors d'elle-même; elle s'insurge, sans s'occuper des consequences que peut avoir pour elle cet acte d'indépendance. Mais la fortune est momentanément lasse de s'acharner sur elle. Un des invités, Lorenzo, intervient en sa faveur, la défend et, pour la sauvegarder contre la rancune de son amant, l'emmène chez lui. Cet élan chevaleresque s'explique d'abord par le caractère du jeune homme, puis, parce que Clara n'est pas pour lui une inconnue : il l'a aperçue, un jour, chez le comte avec lequel il était en rapport d'affaires, puis, elle est venue, une fois, en son hôtel particulier, lui apporter, sur l'ordre de son père, une somme d'argent, solde d'un compte. A ce moment, il a appris son aventure avec Eduardo et une secrète sympathie l'a incliné vers elle. C'est pourquoi il la traite avec une réserve, un respect auxquels la pauvre fille, peu habituée à cette noblesse de sentiments, n'ose pas croire. Puis, le romanesque de l'aventure, la beauté de Clara ramènent les choses à un ordre plus naturel quoique non moins délicieux. L'appartement loué et meublé par Lorenzo pour sa protégée reste vide et Clara devient maîtresse de maison dans la seigneuriale demeure de celui qu'elle aime d'amour et qui le lui rend. Mais on ne porte pas impunément atteinte aux conventions sociales : son caprice satisfait, Lorenzo sort de sa réclusion volontaire ; il retourne dans le monde, dans la société dont il est un des membres les plus fêtés. Clara ne veut pas être pour lui une gêne, un obstacle à son bonheur; elle lui rend sa liberté et va habiter l'appartement loué pour elle. Il y

fait encore de fréquentes visites, puis ces visites s'espacent. Une intrigante, Sofía Valero, a jeté son dévolu sur ce riche parti et ne tarde pas à le réduire à merci. Le jeune homme prétexte un voyage, assure l'existence matérielle de Clara et épouse Sofía qui ne tarde pas à se montrer telle qu'elle est et à mener une conduite scandaleuse. Heureusement Clara veille sur l'honneur de celui qu'elle aime toujours. Elle apprend que Sofía s'apprête à tromper son mari. Et l'homme qu'elle a choisi pour ce faire n'est autre qu'Eduardo, son séducteur. L'entrevue décisive est imminente : Clara en connaît l'heure et le lieu. Aussi, quoiqu'il lui en coûte, se présente-t-elle, sous un prétexte quelconque, chez son ancien amant pour le retenir par tous les moyens, au besoin en se donnant à lui, lui faire manquer son rendez-vous et avoir le temps d'aviser. Mais Eduardo se dégage à temps, il ne veut pas laisser échapper cette bonne fortune. Alors Clara, navrée mais rapide, prévient Lorenzo qui surprend les amants, rompt avec sa femme et renoue avec celle qu'il n'aurait pas dû quitter.

Une seconde période de bonheur s'ouvre pour Clara : un lien nouveau, celui de la maternité, va la rattacher à son bienfaiteur, mais ce qui devrait la combler de joie la plonge dans la plus noire tristesse ; elle songe à ce que son enfant pourra plus tard lui reprocher, au discrédit qui en rejaillira sur le père, elle se ronge le cœur de pensées mauvaises. Et, une nuit que Lorenzo tarde à revenir d'un voyage, elle reste à l'attendre au balcon par un froid glacial, cherchant volontairement la mort. Ainsi s'achève la vie dolente de cette angélique créature. Une pneumonie, lamentable rappel de l'impureté de ses origines (voir la mort de Rafaela) l'arrache à cette vallée de larmes et à l'affection désormais épurée et sanctifiée de Lorenzo.

Cette analyse, un peu longue, ne donne qu'une idée très imparfaite de ce roman touffu. Une des caractéristiques de

M. Picón c'est la conscience, le soin méticuleux avec lequel il dispose, il pèse, il enchaîne, il harmonise les éléments de ses ouvrages. Rien chez lui n'est laissé au hasard, les faits les plus insignifiants sont amenés par la relation de cause à effet, on dirait qu'il se méfie de l'imagination de son lecteur, qu'il cherche à la brider ; on a le sentiment d'une sollicitude trop évidente à lui épargner tout effort, toute collaboration, mais aussi tout vagabondage. Son réalisme le pousse à nous donner l'explication des raisons que la raison ne connaît pas et même qu'elle ne demande pas. C'est pourquoi lorsque ces raisons sont faibles ou insuffisantes, elles nous choquent davantage que ne ferait le silence. Par exemple, nous eussions admis le plus facilement du monde qu'une circonstance fortuite apprît à Pablo la trahison de Rafaela. M. Picón veut à toute force que le vrai soit toujours vraisemblable : il confie donc ce rôle ingrat au *tío* Forzudo, vieux cultivateur, lié à Pablo par une dette de reconnaissance, sans songer que, si c'est par l'intervention de l'intendant que le *tío* Forzudo a pu racheter son fils du service militaire, le comte, bailleur des fonds nécessaires, est plus digne encore de considération. De même un coup de foudre pour Sofía Valero nous eût semblé bien plus plausible que les explications embarrassées destinées à nous faire comprendre, chez Lorenzo, l'écart de caractère déconcertant qui la lui fait épouser.

Voisine de la précédente est la préoccupation, toujours visible chez l'auteur, de ne pas nous surprendre, de préparer les effets, de réunir tous les fils, j'allais dire toutes les ficelles qu'il tirera au moment opportun. Et alors, quand ce moment approche, il nous donne un coup de coude avertisseur pour ne pas nous laisser ignorer que l'intrigue se noue, que la péripétie se dessine ou que la catastrophe est imminente. Voilà comment, après nous avoir fait part, dans un long préambule, des aspirations de Clara à une vie moins misérable, de son abandon, de sa naïve jalousie pour les luxueux caprices de Luisa, de

l'ardeur de son sang juvénile, des dangers de la solitude, des insinuations voluptueuses de la nature, et, d'autre part, de la vie dissipée d'Eduardo, de ses appétits, de son manque de sens moral, lorsqu'il termine un chapitre par ces mots : « Telle était Clara lorsqu'Eduardo entra dans cette maison pour faire la conquête de Luisa », il ne nous en impose pas; nous sentons trop bien que le nom de Luisa n'est mis là que pour nous donner le change et qu'une heure décisive va sonner pour la *hijastra del amor*.

Tout cela confirme et corrobore l'impression ressentie par nous à l'occasion du petit volume *Tres mujeres*, impression de franchise un peu naïve, de loyauté simpliste où notre amour du bien trouve mieux son compte que notre amour du beau. L'aveuglement à toute épreuve de la pauvre Clara qui, vivant côte à côte avec Luisa, ne s'aperçoit pas des préparatifs d'une noce somptueuse, nous laisse un peu rêveurs. L'auteur a beau nous prodiguer les explications : le bandeau de l'amour n'est pas fait pour cet usage. S'il cache les imperfections de la personne aimée, il tombe aussitôt pour découvrir deux yeux perçants quand un malotru fait mine de nous la disputer. Et l'on se prend à regretter que cette exceptionnelle ingénuité, que cette inconscience inouïe, en vienne à atténuer quelque peu la grandeur d'âme, l'esprit de sacrifice, la surhumaine bonté dont la pauvrette ne cesse de nous édifier, j'allais dire, de nous accabler par la suite.

Cristeta, l'héroïne de *Dulce y sabrosa* (1891), est peut-être aussi foncièrement bonne que Clara, mais la vie ayant été moins dure pour elle, son allure est restée plus libre, son attitude n'est pas celle d'un chien couchant, elle ne craint pas, le cas échéant, de mettre la ruse au service de son amour : ce n'est pas un ange, c'est une femme.

Orpheline à dix ans, élevée par une tante dans un bureau de tabac du centre de Madrid, elle a l'occasion de voir beaucoup de gens de tout acabit. Ceux qu'elle préfère, ce sont les gens

de théâtre, car ils incarnent, le soir, les héros romantiques dont elle dévore, derrière le comptoir, les tirades enflammées. Un jour qu'à l'arrière-boutique elle chantait un air connu, le directeur d'un théâtricule, entendant cette voix, sans ampleur et sans portée, mais fraîche et juste, connaissant d'autre part le corps magnifique dont l'avait gratifiée la nature, pensa qu'elle ne pouvait manquer de plaire au public. Elle débute sur une petite scène où, en effet, on l'accueille favorablement, puis dans une revue stupide, sa beauté sculpturale sauve la pièce et, du coup, la fait connaître du tout Madrid des coulisses et des cercles. Tel n'est pas le genre de succès qu'elle ambitionne, mais le sort en est jeté. La jeunesse dorée assiège sa loge où se tient, en permanence, lui servant de chaperon, son oncle D. Quintin. C'est là que, présenté par un ami, vient un soir D. Juan de Todellas, Tenorio moderne, sybarite et raffiné, suffisamment nanti de numéraire pour trouver peu de cruelles parmi celles qui se vendent et pourvu plus abondamment encore d'astuce et d'expérience pour venir à bout des vertus gratuites mais farouches, admirable dans l'attaque, plus admirable encore dans la retraite qui, d'après les lois invariables de sa stratégie amoureuse, suit de près la victoire, assez large sur le chapitre des indemnités de guerre et très discret sur ses bonnes fortunes. Avec de tels antécédents, voir Cristeta et ne pas entreprendre sa conquête eût été pour D. Juan presque une disqualification. Tel le *diestro* qui, dès les premiers pas d'un taureau dans l'arène, l'a déjà deviné, défini, classé et adopte aussitôt la tactique appropriée, D. Juan, dès la première entrevue, pénètre dans le caractère de Cristeta. Son sérieux, ses goûts de petite bourgeoise lui révèlent qu'il s'agit de faire une cour *por lo fino* et de traiter l'actrice en *señorita*. Pour s'insinuer dans ses bonnes grâces, il la plaindra donc d'avoir à accepter ces rôles où souffre sa pudeur ; au lieu de ces cadeaux de bijoux ou de fleurs rares dont la comblent ses adorateurs, il lui offrira un nécessaire de couture : bref il entre-

ra dans ses préoccupations de femme honnête et fière. Aussi n'est-il bientôt plus le soupirant anonyme qu'on oublie dès qu'il a tourné le dos. Il prolonge à dessein cette période préparatoire jusqu'au jour où, Cristeta partant pour une tournée en province, il voit là, s'il peut empêcher D. Quintin de la suivre, une conjoncture favorable. C'est pourquoi il soudoie une petite choriste, Mariquilla, dont les agaceries de commande ont bientôt fait tourner la tête à l'inflammable barbon. Celui-ci, cela va sans dire, ne songe plus qu'à rester à Madrid auprès d'elle. D. Juan a le champ libre : son valet de chambre part par le même train que Cristeta, la suit incognito à l'hôtel où elle descend et y loue une chambre contiguë à la sienne, puis il repart sans s'être montré et son maître le remplace dans cet ouvrage avancé d'où l'attaque devient pour lui presque un jeu d'enfant. Il se garde bien de brusquer les choses : il suit une gradation savante de privautés et de menus suffrages. Puis, sentant qu'il a devant lui une âme ingénue et un cœur tendre, il joue de la corde sensible, il prend un air sombre et désolé ; il a, dit-il, reçu de mauvaises nouvelles d'une affaire où ses intérêts sont en jeu, il va peut-être perdre tout ce qu'il a ; dans tous les cas, il lui faut partir, entreprendre un long voyage pour tâcher de sauver quelque chose. Là-dessus, scène d'attendrissement qui finit comme on peut supposer.

Et nous notons ici que la réputation de D. Juan Todellas est un peu surfaite ; il ne se distingue guère des autres héros de M. Picón, lesquels usent du même subterfuge. La menace d'un éloignement momentané, suivie ou non d'effet, constitue le prélude ordinaire d'un prochain épithalame ; quand nous voyons l'amoureux faire ses malles, nous pouvons commencer à trembler pour la vertu de l'héroïne. Et l'emploi répété de ce stratagème, qui répond, d'ailleurs, à une observation psychologique d'une profonde justesse, nous porterait à conjecturer dès maintenant que toutes les héroïnes de M. Picón se ressemblent comme des sœurs, mais nous affermirait dans la

conviction, dont il veut nous pénétrer, de leur amour désintéressé, de leur passion sincère, de leur infinie bonté. Elles font mentir le proverbe « loin des yeux, loin du cœur » : absent, l'ami est plus cher que présent ; malheureux, il a droit à toutes les consolations. Puis, le sacrifice consommé, c'est la douche froide de la réalité, c'est, comme dans le cas de Cristeta, une lettre conçue en termes ambigus appuyés de quelque *ayuda de costa*, de quelque viatique (ici, c'est 5 000 fr.), s'excusant d'un départ imposé par les circonstances.

L'absence de D. Juan dure deux ans qu'il passe à Paris, menant son existence habituelle de désœuvré coureur de cotillons et évoquant de loin en loin la suave figure de Cristeta, poétisée encore par le souvenir. Elle, de son côté, est rentrée à Madrid chez son oncle, a renoncé au théâtre et vit modestement de ses économies, possédée tout entière par l'image de son amant et obsédée du désir de le reprendre. Dès qu'elle le sait de retour, elle met à exécution un plan mûri en sa longue solitude. Assurée de la discrétion de son oncle D. Quintin dont elle connait les équipées, elle loue un modeste logement ; puis, mettant à profit la gratitude de certaines petites gens qu'elle a obligés jadis, elle s'arrange pour avoir, de temps à autre, à sa disposition, une voiture de maître, une gamine délurée jouant la soubrette et un bambin de deux ans. L'argent de D. Juan lui permet de s'habiller à la dernière mode, chez le bon faiseur. Ainsi équipée, elle se rend, à intervalles irréguliers, au Retiro, avec toutes les apparences d'une dame riche promenant son enfant. D. Juan l'aperçoit et n'en croit pas ses yeux : il se livre à toutes les suppositions ; elle, de son côté, le laisse s'enferrer sur toutes les pointes des réponses calculées qu'elle oppose à ses questions impétueuses. Son amour-propre surtout est froissé ; il se promet de la posséder encore une fois, mariée ou non. Tous les jours de beau temps, il revient au Retiro, la revoit ou ne la revoit pas, mais s'énerve et se pique au jeu. Il suborne la soubrette qui se joue de lui

quelque temps, puis finit par lui conter que sa maîtresse est mariée à un riche fonctionnaire parti pour Cuba. Enfin, sur la menace d'un scandale, elle accepte un rendez-vous en plein air. Une explication a lieu : Cristeta tient bon; il n'a qu'à s'en prendre à lui-même si elle est mariée; il est trop tard, elle ne peut plus renouer sans commettre un crime. Mais son émotion la trahit : D. Juan lui arrache la promesse d'une nouvelle entrevue, chez lui. Il l'attend fiévreusement et la voit venir jusqu'à sa porte : là, un sursaut de volonté l'arrête; elle sent bien que si elle entre, elle est perdue; l'épreuve n'est pas encore assez longue, elle s'en va. Nouvelle lettre, nouvelles instances de D. Juan qui la décident à passer avec lui une soirée dans une loge de théâtre où elle continue à lui tenir la dragée haute : le seul éclaircissement qu'elle veuille bien lui fournir, c'est que l'enfant n'est pas de lui. Après quoi, elle lui tourne et lui retourne le fer dans la plaie, se raidissant pour ne pas défaillir, car elle est sûre maintenant que, pour D. Juan, il ne s'agit plus d'un caprice et qu'il l'aime. En effet, ce Tenorio nouveau style a trouvé sa doña Inés, il connaît quelques-unes des souffrances qu'il a si souvent infligées à ses innocentes victimes; il maigrit, il dépérit; son cordon bleu Monica s'ingénie en vain à lui faire des petits plats. Il parle de s'en aller au loin : c'est pourquoi Cristeta triomphante capitule, lui rend la santé en lui rendant son amour et, refusant, avec une noblesse admirable appuyée de solides raisons, la main qu'il lui offre, se berce de l'espoir de le conserver plus étroitement à elle dans des liens librement consentis.

Tel est le thème principal de ce joli roman que M. Picón, dans une préface d'une modestie charmante, nous propose simplement pour tuer les heures moroses ou inoccupées; mais, parallèlement au conflit passionnel entre Cristeta et D. Juan, se déroulent, par une sorte d'application au roman de la règle du *gracioso* dans la *Comedia*, les lamentables amours de D. Quintin. Berné par la jeune Mariquilla, le buraliste retombe

dans les griffes d'une autre choriste, femme un peu mûre qui l'abreuve de délices fréquemment coupées d'amertume. Carola — tel est son nom — après l'avoir plumé sans miséricorde, pousse même l'impudence jusqu'à machiner une rupture éclatante, se faisant pincer en tête à tête avec le Céladon par l'épouse de ce dernier, la digne mais intraitable doña Frasquita. Cette seconde intrigue, très habilement mêlée à la première, en soutient l'intérêt et en explique une foule de péripéties secondaires, trop longues à rapporter.

Ce qui fait le prix de cette étude psychologique, c'est la netteté et l'équilibre du plan. Dans la première partie, l'homme attaque, en possession de tous ses moyens, gardant toute la lucidité d'un esprit sur lequel le cœur n'a pas d'action, uniquement poussé par le désir de satisfaire à la fois ses sens et son amour-propre ; la femme, amoureuse et passionnée, sans autre défense que sa faiblesse, tombe, comme un fruit mûr, au moment choisi par son séducteur. La seconde partie, c'est la revanche de la femme, puisant dans son amour et dans la malice naturelle à toute fille d'Ève, des ressources inattendues ; elle sent d'instinct que l'amour-propre et la vanité blessée sont les deux mobiles les plus puissants pour l'homme en général, et pour son amant en particulier : elle en joue admirablement. En se donnant comme la femme légitime d'un autre, elle excite en lui les passions basses, qui sont les plus implacables, puis l'amour fait le reste, car on sait que l'amour appelle l'amour.

En résumé, *Dulce y sabrosa*, c'est la glorification de la femme. Et, des autres œuvres de M. Picón, on peut presque en dire autant. Et s'il fallait citer les titres de tous les romans d'aujourd hui et d'hier des autres écrivains ses compatriotes qui viennent à la rescousse, on n'en finirait pas. Il y a là pour la femme espagnole un hommage qui, sans doute, n'est pas que de la galanterie. Cette conjuration de sentiments admiratifs repose vraisemblablement sur un fond de vérité. Quant

aux hommes, ils brillent, si l'on ose dire, par les vices les plus variés. Il y a bien quelques exceptions, mais elles sont si exceptionnelles, qu'elles sonnent faux. En règle générale, les personnages sympathiques du sexe fort le sont avec une telle exagération, qu'ils nous déconcertent, et, parallèlement, les femmes mauvaises et perfides dépassent la mesure et sont affligées d'un air gauche et dépaysé qui nous empêche de les prendre au sérieux. La caractéristique des héroïnes de M. Picón c'est la bonté : elles ont beau faire leur possible parfois pour qu'on les croie méchantes, elles n'y parviennent que de loin en loin et pas pour longtemps. Cette bonté implacable nous humilie un peu, mais Cristeta, la *douce* et la *savoureuse*, se tient, comme nous l'avons dit, dans un juste milieu d'humanité qui nous la fait aimer. Nous la sentons près de nous, nous lui savons gré de condescendre ainsi à notre misère. Car c'est bien là de sa part une condescendance ; elle aspire à une volupté plus haute, la volupté du dévouement. « Ah ! dit-elle, je voudrais avoir cent corps, pour que lui, mon seigneur, les possédât... mais, en même temps, s'il tombait malade, avec quelle sincère sollicitude je le soignerais ! Si la douleur l'abattait, le laissant des années et des années sans forces pour m'étreindre... avec quelle tranquillité et quelle résignation, de maîtresse je deviendrais infirmière, » etc...

Heureusement pour nous, M. Picón n'a pas comblé ses vœux ; il réservait ce rôle à Juanita Tenorio avec qui nous allons faire connaissance dans un nouveau roman.

Ce nom symbolique, que nous tâcherons d'expliquer plus loin, appartient à la fille d'un libraire de Madrid, poussée dans la boutique, parmi les livres, pour lesquels elle témoigne une passion véritable avec une prédilection marquée pour les contes du XVIIIe siècle. Restée de bonne heure orpheline de mère, elle n'a gardé de celle-ci qu'un souvenir ému et une beauté rare et originale : cheveux blonds cendrés, yeux bleus foncés (type préféré de l'auteur) « une Manon et une Chloé ».

Son père, qui a peut-être de bonnes raisons pour douter de sa paternité, homme d'ailleurs taciturne et renfermé, s'occupe d'elle le moins possible. Par l'intermédiaire d'une vieille marquise, il la fait entrer à 16 ans dans un pensionnat aristocratique où elle se lie avec une jeune fille noble, Irène. Sur ces entrefaites, son père vient à mourir ; son oncle et tuteur Andrés la retire de pension et, continuant le commerce de librairie, dissipe sans compter, de concert avec sa femme Rosa, le patrimoine de sa pupille. Celle-ci, excédée, profite du premier prétexte plausible pour faire acte d'autorité et se débarrasser de ce couple de sangsues. Elle garde la boutique qu'elle gère avec un commis, Angel, homme de 35 ans pour lequel son imagination exaltée par ses lectures, s'enflamme. Dans l'enivrement du premier amour, elle s'abandonne à cet homme resté très maître de lui et qui manœuvre avec un art consommé. La désillusion est prompte et cruelle ; Angel a une maîtresse et deux enfants. Elle rompt et, sa librairie vendue, elle entre comme demoiselle de compagnie chez la marquise dont nous avons parlé. La marquise habite avec sa belle-fille, la comtesse de Palmares et Gonzalo, fils de cette dernière, lequel s'énamoure de cette jolie fille, et profitant de l'ascendant moral que lui donne vis-à-vis d'elle sa situation et de l'intimité d'une vie sous le même toit, parvient assez rapidement, par les apparences d'une passion sincère, à réduire à sa merci cette nature franche et loyale. Elle se donne à lui sans réserve et, pour lui prouver clairement qu'elle ne caresse aucune arrière pensée matrimoniale, elle lui avoue sa première liaison avec Angel. Cette révélation paraît l'intéresser assez médiocrement ; pourvu qu'il savoure à plein ce corps juvénile, que lui importe le reste ? La jeune fille tire de cette nonchalance les plus funestes augures et, en effet, Gonzalo, brave garçon au demeurant, n'a rien d'un héros. Surpris par sa mère en conversation amoureuse avec Juanita, il lâche assez piteusement cette dernière pour aller occuper un poste dans une

ambassade. Alors survient la mort de la marquise, bienfaitrice de Juanita ; la comtesse chasse aussitôt sa demoiselle de compagnie. Juanita s'en va, mais soulage son orgueil froissé en lui laissant comprendre qu'elle n'ignore rien de ses amours avec son intendant Blancas. Ce Blancas, homme d'un certain âge et de sens rassis, enrichi par l'administration dont il était chargé, avait estimé Juanita à sa juste valeur dès son entrée dans la maison de sa maîtresse et lui avait fait de secrètes avances. Gonzalo parti et sa propre liaison avec la comtesse rompue dans des conditions humiliantes pour lui, il avise au moyen de faire d'une pierre deux coups : acquérir une maîtresse jeune et jolie et se venger de l'affront reçu. Juanita, qui a aussi un affront à venger, entre dans son jeu. L'orgueil offensé la décide à accepter sa protection, malgré sa répugnance à se donner sans amour. Pendant les deux ans qu'elle passe avec lui, elle trouve plusieurs occasions d'humilier celle qui l'avait chassée : une fois c'est une femme de chambre parfaite qu'elle lui souffle, une autre fois, c'est un tableau, puis une loge à l'Opéra. Elle mène une vie presque luxueuse, mais tout a une fin. Blancas se décide lui aussi à en faire une : un riche mariage le sépare de Juanita avec laquelle il en use d'ailleurs avec la générosité d'usage en pareil cas. Celle-ci va traîner dans une station balnéaire basque ses désillusions et son horreur des hommes. Là, elle rencontre son ancienne amie de pension, Irène. Elles se racontent leur vie. Irène confie à son amie ses secrètes ambitions : son beau-frère, le marquis de Ajalvir, de très bonne noblesse, est célibataire ; s'il meurt sans enfants, le titre reviendra à son propre fils. Qui, mieux que Juanita, est capable d'entrer assez profondément dans son âme pour le faire renoncer au mariage ? Juanita accueille avec joie cette occasion de se venger sur un homme de la perfidie de l'homme. Sancho, le marquis, malgré son dilettantisme un peu blasé, ne peut moins faire que de remarquer la beauté si caractéristique de Juanita. Il lui fait une cour ouverte mais délicate, avec des

atermoiements de gourmet qui veut choisir son heure. Elle, de son côté, instruite par l'expérience, réfrène une impatience dangereuse et saisit fort élégamment le prétexte d'un orage effroyable[1] pour se blottir toute tremblante à côté de lui et glisser sur un divan. Puis elle est reprise de ses mauvais souvenirs : un jour de promenade en voiture à Biarritz, elle oublie volontairement le paletot de Sancho. Celui-ci, faible des poumons, se sent mal ; rentré à l'hôtel, il vomit le sang. Aussitôt Juanita ne songe plus à ses ressentiments ; sa vraie nature reprend le dessus. A Paris où ils sont allés pour consulter un spécialiste, ils vivent heureux. Elle a totalement renoncé à ses méchants desseins. Mais une deuxième hémorragie oblige le médecin à déclarer à Sancho qu'il ne pourra se guérir s'il continue cette vie de passion. Sancho, effrayé, veut rendre la liberté à Juanita ; elle ne l'accepte pas, car elle l'aime. Elle emploie maintenant toute son habileté à éviter les caresses qu'elle provoquait auparavant pour le tuer. Un voyage qu'il fait à Madrid, uniquement pour régler des affaires relatives à la sépulture de la mère de Juanita, achève de lui gagner son cœur : elle se réjouit d'être enfin aimée autrement que par les sens, et malgré les paroles désenchantées d'Irène qu'elle a retrouvée et qui la met en garde contre ces belles illusions, elle se flatte d'avoir fixé la fortune. Cependant, la catastrophe est proche. Revenus à Biarritz, ils occupent un pavillon voisin de celui qu'habitent une dame et sa fille, Nini. Celle-ci, jeune, jolie, ambitieuse, manœuvre si adroitement qu'elle inspire à Sancho un fougueux caprice. Juanita, le cœur plein moins encore de rage que de pitié, retourne à Madrid, et, pour ne pas rompre toute attache avec Sancho, se retire, avec son autorisation, dans une villa écartée qui lui appartient. Irène

1. Voir dans le volume intitulé *Mujères* le conte *La dama de las tormentas* écrit en 1900 et dont M. Picón s'est sûrement souvenu pour cet épisode.

la tient au courant des suites de l'aventure et lui apprend le prochain mariage de son amant avec Nini. Sancho étant venu à Madrid, elle va le voir et le supplie, pour sa santé, de renoncer à son mariage. Il l'accuse de faire cette démarche sous l'influence d'un tiers (Irène) : ils se séparent. Elle quitte sa villa où elle était hantée d'idées de suicide et s'installe dans le modeste appartement qu'elle habitait jadis. Irène continue à lui faire un journal des faits et gestes de Sancho. Il est marié ; sa femme, une aventurière, le rend très malheureux. Le temps passe : Juanita mène une vie solitaire et mélancolique ; sollicitée de nouveau par Blancas, elle repousse ses propositions splendides pour se consacrer au culte du souvenir. La femme de Sancho va de scandale en scandale ; il la quitte, revient à Biarritz, malheureux, vieilli, malade, ombre de lui-même. Et voilà comment Juanita réalise le rêve de Cristeta. Elle accourt, s'installe à son chevet, débordante de tendresse maternelle, acceptant d'un cœur léger les basses besognes d'infirmière, purifiant et sanctionnant par cet apostolat du sacrifice ses fautes passées.

Cette servitude volontaire est d'autant plus significative que Juanita nous a été décrite comme une orgueilleuse et que sa situation matérielle fut parmi les plus brillantes. Elle est, d'ailleurs, d'une condition moins humble que les autres héroïnes de M. Picón, sinon par sa naissance, du moins par son éducation. Sa qualité de fille de libraire lui donnant toute facilité pour satisfaire sa passion de la lecture, les fréquentations aristocratiques d'un pensionnat de luxe, son séjour chez la marquise, les largesses de Blancas, devaient lui laisser d'autres habitudes et d'autres goûts que l'éducation servile d'une Clara. Quant à Cristeta, les libres propos échangés devant elle par la clientèle mélangée d'un bureau de tabac, la vie factice et irrégulière, le laisser-aller du théâtre n'étaient pas faits non plus pour développer particulièrement sa culture intellectuelle. Elle s'exprime avec facilité et pureté parce qu'elle est madrilène, mais elle fait des

fautes d'orthographe. Ce qu'elle a acquis par l'exercice de son premier métier et plus encore de son second, c'est l'expérience du monde, la sagacité, la malice. C'est pourquoi, seule des trois protagonistes de M. Picón, elle reconquiert son amant par ses propres moyens. Juanita, au contraire, c'est Clara avec, en plus, l'orgueil, — un orgueil d'ailleurs, qu'on nous passe l'expression, purement plaqué, qui ne tient pas, qui tombe au premier choc — puis une condition supérieure. Aussi l'humble Clara se croit-elle indigne du bonheur qu'elle a retrouvé et ne peut-elle le supporter, tandis que l'altière (?) Juanita ne pense y avoir droit qu'en le payant de toutes ses forces de dévouement et de sacrifice. Mais, pour le reste, quelle ressemblance frappante entre ces deux femmes, nées l'une et l'autre dans des conditions irrégulières, sevrées d'affection dans leur famille, séduites sans amour, abandonnées sans vergogne, poussées, l'une par la misère, l'autre par l'orgueil, dans les bras d'hommes indignes d'elles, trouvant enfin l'être prédestiné, le perdant de la même manière par un mariage absurde, dévorées de la même soif d'abnégation et souffrant les mêmes douleurs de le voir bafoué par une compagne qui le déshonore, enfin, vengées par la main justicière du destin et pouvant répandre désormais librement ce trop-plein de charité, cette « luxure de tendresse » dont débordent leurs cœurs d'amantes !

L'histoire de Juanita Tenorio nous est contée sous forme de mémoires pour donner plus de saveur, plus de spontanéité à l'expression des sentiments. Le nom de l'héroïne a sans doute un sens symbolique : l'explication en est, je crois, si naturelle, que j'hésite presque à la donner : D. Juan Tenorio c'est l'homme et Juanita, c'est la femme, dans leur vie amoureuse. Et ce truisme paraîtra un peu moins ridicule si l'on veut bien penser à l'image évoquée par ces mots quand on est encore sous l'impression d'une lecture des romans de M. Picón.

Dans l'ordre chronologique *La honrada* (1890) précède

Dulce y sabrosa (1891) et *Juanita Tenorio* (1910) mais, comme nous venons de le voir, on ne peut guère séparer ces deux derniers romans de *La hijastra del amor*, pas plus qu'on ne peut séparer, comme nous allons le voir, *La honrada* de *Sacramento* (1914).

Une jeune fille de la bourgeoisie, Plácida, a été élevée surtout par son père, parfait honnête homme, lettré, érudit même, estimé de tous. Sans avoir jamais fréquenté aucune école, elle a reçu, grâce à ses soins affectueux, une bonne culture, des idées larges, des goûts sûrs et de solides principes moraux. D'ailleurs, son caractère l'éloigne du vulgaire et du brillant, de la coquetterie et du faux luxe. Malheureusement, elle perd de bonne heure son conseiller, son ami et son soutien naturel et reste livrée à l'incurable frivolité, aux fantaisies dangereuses de celle qui fut l'épouse infidèle de D. Carlos Jarilla. L'amant de cette dernière, Fulánez (le nom souligne la vulgarité du personnage) n'en voulant qu'à la dot, pousse le cynisme jusqu'à poursuivre la jeune fille de ses assiduités. Accueilli avec une ironie courtoise, il se venge en rompant avec doña Susana. Piquée à son tour, celle-ci n'a plus qu'une pensée : marier sa fille, n'importe comment. Tout cela se passait — comme par hasard — au moment où l'on était en rapports suivis avec un jeune homme de la bonne société, Fernando Lebriza. Un deuil récent — il vient de perdre son père — lui interdisant les théâtres et autres établissements où l'on s'amuse, il ne sait à quoi consacrer ses soirées. C'est pourquoi il honore de sa présence la *tertulia* de doña Susana, et flairant de métalliques consolations, il se décide à renoncer aux joies du célibat et se laisse enrôler comme fiancé sortable de Plácida. La mère, le croyant riche, lui ouvre toutes grandes les portes de sa maison et, d'un cœur léger, dispose de sa fille. Plácida, peu préparée à supposer chez les autres une dissimulation dont elle est incapable, se laisse persuader. Le mariage se fait un peu en cachette, sans en avertir le vieil

ami de la famille, D. Manolito, ni le camarade d'enfance de Plácida, Perico, devenu une notabilité médicale, le Dr. Pedro de Mora. Fernando, en réalité, est réduit aux abois; il réalise le peu qui lui reste pour faire bonne figure avant le mariage et il escompte l'amoureuse faiblesse de Plácida pour arranger les choses après. Mais, dès les premiers jours, l'incompatibilité d'humeur et d'éducation sépare les deux époux. Au grand étonnement de Fernando, Plácida n'a pas voulu se marier en blanc ni faire de voyage de noce. Quelque temps après, les goûts vulgaires de son mari, insistant pour lui faire acheter des bas de soie à jour ou s'abaissant à des amours ancillaires, se révèlent avec une flagrante évidence. Dans un voyage à Luchon, il va une nuit tenir compagnie à deux gourgandines. Une dépêche les rappelle à Madrid : doña Susana, terrassée par une attaque au cerveau, est en danger de mort. En l'absence du médecin ordinaire, on a envoyé chercher D. Pedro de Mora, dont les visites se prolongent tant que la malade n'est pas hors de danger. Ainsi se rétablit l'ancienne intimité entre Perico et la famille de D. Carlos Jarilla. Un soir, on l'invite à dîner et justement Fernando, le mari, pour qui la vie d'intérieur n'a jamais eu d'attraits, envoie dire qu'il ne rentrera pas, de sorte que Perico et Plácida dînent en tête à tête. Devant cet homme, si différent de l'autre, Plácida commence à voir clair dans son âme. Comment a-t-elle pu se laisser enchaîner à jamais à cette antithèse vivante de ses aspirations et de ses goûts? Perico, de son côté, se livre à des réflexions mélancoliques sur le passé. Doña Susana, hors de danger, part pour la campagne pour y vivre jusqu'à complète guérison. Plácida reste seule à Madrid avec son mari et se voit de plus en plus trahie et délaissée. Fernando mène joyeuse vie, il joue grand jeu, il a renoué avec une ancienne maîtresse, femme lancée, dont il satisfait les onéreuses fantaisies : tout cela, bien entendu, avec l'argent de sa femme. Un soir qu'il devait aller prendre celle-ci au théâtre pour la ramener, il lui fait faux bond et c'est Perico

qui, se trouvant là, s'occupe d'elle, la met dans une voiture et la suit dans une autre, jusque chez elle. Ces marques de délicatesse jointes à l'assurance que Perico a rompu, à cause d'elle, un mariage avantageux, impressionnent profondément Plácida : elle sent que son cœur trahit la foi conjugale mais se jure que ce sera son cœur seulement. Ce rayon de soleil entre les nuages lui rend moins amers ses devoirs d'épouse rappelés impérieusement à son esprit par une grossesse dont elle attend les plus heureux effets. Vains espoirs ! Son mari s'éloigne d'elle de plus en plus ; elle apprend par D. Manolito, le vieux conseiller de sa famille, qu'il la ruine et qu'il n'avait pas un sou avant son mariage. La voilà mère : la défense des intérêts de son fils lui donne un courage insoupçonné ; elle a des explications orageuses avec Fernando, de plus en plus exigeant et grossier, et qui va jusqu'à lui voler, par effraction, les bijoux de son père. Pour recouvrer de si chers souvenirs, elle se voit forcée, suprême humiliation, d'aller implorer la générosité de la maîtresse de son mari. Mais le calice n'est pas bu jusqu'à la lie : Fernando en arrive bientôt aux voies de fait. Alors, Plácida n'y tient plus, elle écrit à sa mère qui est retournée à la campagne, lui relatant les mauvais traitements de son mari et l'accusant de l'avoir mariée à la légère. La coupable Susana en est si affligée qu'elle tombe en proie à une seconde attaque. Perico, mandé aussitôt, s'installe à son chevet, trouve la lettre de Plácida et ne peut s'empêcher de la lire. Entre les lignes apparaît, sans la moindre ambiguïté, la tendresse dont elle le paie de retour. La maladie, cette fois-ci, est mortelle, Susana y succombe si rapidement que sa fille arrive trop tard pour recueillir son dernier soupir, mais fort à propos pour que la crise d'attendrissement qui suit les grandes douleurs la rapproche plus encore de Perico. Le mari, peu soucieux d'enterrer une belle-mère, est resté à Madrid. Plácida et Perico y reviennent ensemble, renseignés maintenant sur leurs sentiments respectifs. Le ménage va de mal en pis. Fer-

nando, à la suite d'une scène où sa femme lui a refusé de l'argent, la frappe à coups d'éventail et lui fait une légère blessure nécessitant l'intervention médicale. Inutile de dire que c'est Perico qui vient la soigner : elle apprend de lui des choses graves : son mari, à court d'argent — car, depuis la naissance de son fils, elle a mis légalement ses biens à l'abri de sa voracité, — s'est livré à des opérations illicites ; il ne tient qu'à lui, Perico, de l'envoyer au bagne, car il a en main, les ayant payées fort cher, les pièces compromettantes. C'est pourquoi il la conjure de le quitter, au nom de son enfant dont le père est déshonoré, au nom de leur amour qui les met au-dessus des conventions sociales. Il les attendra le même soir à onze heures, elle et son fils, pour partir vers la félicité. Et Plácida, après une lutte intérieure où sa franchise naturelle lui montre, comme seule issue, le scandale accepté de gaieté de cœur, son amour proclamé à la face du monde, faiblit au dernier moment devant la force de l'hérédité, de la loi, des mœurs mensongères et, se donnant le change à elle-même, s'écrie : Jamais ! jamais ! pour nous réserver la surprise — et la joie — de la retrouver cinq ans plus tard dans un nouveau foyer, mère de deux enfants qu'elle ne veut pas distinguer, et entourée des attentions toujours vigilantes et de la tendresse vraiment conjugale du Dr. Pedro de Mora.

Tel est le nouveau plaidoyer prononcé par M. Picón en faveur de la sincérité ; toute convention, toute alliance entachées de dissimulation entrainent une suite indéfinie de calamités. Le mariage, plus que tout autre contrat, est soumis à cette inflexible loi, surtout dans les pays où, comme en Espagne, il est indissoluble. C'est pourquoi l'on pourrait croire — et nous ne prétendons pas que cela ne soit pas — que ce roman préconise le divorce. En effet, pour en arriver à la solution adoptée par l'auteur, il a fallu un concours de circonstances vraiment exceptionnel : à supposer que Fernando fût resté mauvais mari sans tomber sous le coup d'un mandat

d'amener, la situation restait inextricable. Ou bien il fallait en arriver à un adultère incompatible avec la dignité de Plácida, ou subir jusqu'au bout le martyre et la ruine, ou demander la séparation, cote mal taillée où la femme n'est « ni célibataire, ni mariée, ni veuve, » et où, même si elle reste scrupuleusement honnête, elle est en butte à tous les méchants propos. Or, comme on ne peut pas, en bonne raison, souhaiter, pour se débarrasser d'un mari, même exécré, un motif tel que celui dont il est fait état ici, la conclusion s'impose et le divorce apparaît comme seul remède possible. Et pourtant la thèse de M. Picón nous semble plus audacieuse encore : sa passion de la vérité l'entraîne aux conséquences extrêmes. Le divorce ne détruirait pas l'hypocrisie : on peut même dire hardiment qu'il la multiplierait. La seule forme supérieure de l'union de l'homme et de la femme, c'est l'union basée sur l'attraction réciproque, sur la passion sincère, c'est l'amour libre en un mot. Ni Clara, ni Cristeta, ni Juanita, ces vraies amoureuses, ne consentent à jeter sur leur tendresse un voile de légalité ni à l'appesantir d'une obligation superflue. Malheur à celles qui n'ont pas le courage de s'affranchir de leurs entraves lorsqu'elles deviennent trop lourdes à porter ! Plácida, formée intellectuellement par D. Carlos Jarilla, trouva dans son éducation la force nécessaire pour les briser. La douce Consuelo, mère de *Sacramento*, s'y efforcera en vain.

Sacramento[1] (1914) est le dernier roman de M. J.-O. Picón : vingt-quatre ans le séparent de *La honrada* (1890). Il en est cependant la suite naturelle. Les similitudes entre les deux ouvrages sont même si frappantes que la simple lecture de

1. *Sacramento* est également le titre d'un conte de M. Picón publié dans le volume *Cuentos de mi tiempo* (1895). C'est l'histoire de deux sœurs, l'une qui a failli par amour et qui expie dûrement sa passion sincère, l'autre qui s'est mariée pour trouver dans le *Sacrement* un manteau protecteur sous lequel elle pourra, tout en conservant l'estime du monde, mener la vie la plus licencieuse.

l'analyse ci-après nous dispensera de les signaler toutes au lecteur qui les découvrira aisément.

Les parents de Consuelo composaient un ménage modèle comme on en voit peu dans la vie et moins encore dans les romans de M. Picón. On ne saurait, remarquons-le en passant, attacher trop d'importance à cette première donnée qui, en réalité, sera la clef du livre. Les impressions d'enfance sont les plus vivaces et les plus indestructibles ; c'est l'idée du mariage tel qu'elle l'a connu dès ses plus jeunes ans qu'elle ne pourra plus effacer de son esprit. Le père, médecin, meurt victime du devoir, la mère élève à merveille sa fille Consuelo, une blonde aux yeux bleus d'une beauté merveilleuse, tendre et caressante, incapable de faire du mal à autrui même pour se défendre. Des relations de voisinage leur font connaître un jeune homme : Victor. Consuelo ne le voit pas d'un mauvais œil et, malgré quelques renseignements contradictoires que la mère recueille sur son compte, ils se marient. Ouvrons de nouveau une parenthèse pour marquer notre étonnement : de Susana, la mère de *La honrada*, cette coupable légèreté se comprend le mieux du monde, étant donné son caractère et les raisons qu'elle a pour cela, mais de Luisa Freval, elle nous déconcerte un peu, en dépit des plus subtiles explications. Donc, les jeunes époux partent en voyage de noce. Pendant ce temps, Luisa Freval apprend sur son gendre des choses désolantes : il a spéculé avec l'argent des autres, il a perdu une place de gérant qu'il remplissait chez un duc. Elle s'informe ailleurs : nouvelles abominations qui, comme elle est cardiaque, provoquent une attaque presque foudroyante (rappelons-nous Susana). Un télégramme est envoyé au gendre, à Paris. Celui-ci (rappelons-nous Fernando) se trouvant bien là-bas, ne veut pas rentrer. Consuelo, consternée, menace de se laisser mourir de faim s'ils ne partent pas : ils partent, mais quand ils arrivent, Luisa Freval est enterrée. Soupçonnant une partie de la vérité, Consuelo veut en savoir plus long :

elle va aux renseignements chez la même personne que sa mère, un homme de loi fils d'un vieil ami de la famille (voir D. Manolito). L'avocat, Gabriel Peralta (dont vous n'aurez bientôt aucun mal à reconnaître le double) la met au courant de la situation avec tous les ménagements dus à son malheur et à sa beauté. C'est un homme timide, bien élevé, sérieux, travailleur, auquel des mésaventures amoureuses avec une jeune veuve ont inspiré une certaine peur des femmes. Ce sentiment ne va pas cependant jusqu'à lui celer la vive impression de sympathie qu'a éveillée en lui la vue de Consuelo. Des relations se renouent entre la famille Peralta et celle de notre héroïne. Celle-ci ayant accouché d'une fille, c'est doña Sacramento, mère de Gabriel, qui en est marraine et qui lui donne son nom. L'enfant attire maintenant sur son berceau les affections inemployées de Consuelo, et il constitue, aux yeux de Victor, un nouveau prétexte à se détourner d'elle et à courir le guilledou. Les preuves de son infidélité sont patentes : elle n'en ressent pas de jalousie, mais un dégoût profond. Puis survient la mort de doña Sacramento, bientôt suivie de celle de D. Bernardo son mari, imposant chaque fois à la jeune femme le devoir pieux de prodiguer à Gabriel des consolations dont elle ne sait pas encore tout le prix, mais qui les rapprochent par l'émotion communicative de la douleur. Pendant toute cette période, les rapports d'affaires les réunissant souvent, la petite flamme de sympathie initiale s'est muée, dans le cœur de Gabriel, en une profonde ferveur dont il se consume en silence. Consuelo, de son côté, n'a pu moins faire que d'établir une comparaison entre son mari et lui : l'amour n'a pas encore germé dans son âme mais le terrain est tout préparé. Gabriel lui a conseillé, à défaut de séparation dont elle ne veut à aucun prix, d'obtenir de son mari une procuration pour gérer ses biens. Il la lui accorde moyennant 2 000 douros. Comme Consuelo ne peut, au pied levé, réaliser cette somme, elle accepte l'offre de l'avocat qui veut bien la lui avancer et

c'est en attendant dans son antichambre qu'elle fait une découverte dont elle ne sait pas ou plutôt dont elle sait trop bien que penser : sa propre photographie dans le cabinet du jeune homme ! Cependant, les 2 000 douros ont passé comme une ombre dans les mains de Victor ; ne pouvant plus désormais s'attaquer aux biens de sa femme, il faut aviser à d'autres ressources. Le hasard le sert plantureusement en mettant sur sa voie une dame opulente en biens de fortune et en biens de nature, affligée d'une obésité ridicule, un phénomène, un véritable remède contre l'amour. La pauvre créature écoute, comme une douce musique, nouvelle à ses oreilles, ses protestations pourtant assez tièdes ; elle s'abandonne, elle et ses capitaux, à ce sacripant. Puis, apprenant la vérité, elle en meurt. Consuelo, à son tour, a connaissance de cette aventure : son impression de dégoût pour son mari, — lequel s'est éclipsé en temps utile — s'en accroît d'autant. Nouvelle conférence avec Gabriel ; l'aveu de son amour ne pouvait venir à un moment plus opportun, elle ne l'en repousse pas moins et en tire la conséquence cruelle mais logique qu'elle ne pourra plus venir le consulter. Il lui promet de ne plus souffler mot de cette passion qui l'offense. N'empêche qu'elle aussi en ressent les atteintes et que le mal fait de jour en jour des progrès. Ce qui les lui dévoile bientôt, c'est la jalousie qu'elle ressent à propos d'un procès mondain où Gabriel doit prendre la défense d'une jeune femme, scandaleusement célèbre. Elle le prie de n'en rien faire, il lui obéit avec joie : désormais, ils sauront à quoi s'en tenir sur leurs sentiments respectifs ; mais elle ne sera pas à lui, il l'aimera sans espoir.

Toutes ces péripéties ont permis au temps de passer. La fille de Consuelo, Sacramento, élevée dans une pension, rentre à la maison. Jolie fille, sans égaler, même de loin, la beauté de sa mère, elle a toujours manifesté la vigueur, la décision d'un garçon. On n'obtient rien d'elle par la violence ; franche et brusque, elle tient tête à toutes les autorités, regimbe contre

toutes les injustices. Sa mère, avertie par l'expérience, la surveille, mais s'oppose en vain à des relations compromettantes avec un jeune écervelé, Patricio Amarall, héritier présomptif d'une fortune appréciable et d'un titre de comte. Consuelo faisant traîner les choses en longueur, Patricio cherche à savoir l'adresse du mari, obtient l'autorisation paternelle, épouse Sacramento et part avec elle en Italie. Une semaine après qu'ils sont rentrés à Madrid, Consuelo apprend, par hasard, leur retour; elle est profondément blessée de cette indifférence frisant la grossièreté. C'est dans cette disposition d'esprit qu'elle va porter des fleurs sur la tombe de celle qui fut la marraine de sa fille et la mère de Gabriel. Elle y rencontre ce dernier : sous le coup de toutes ces émotions, elle sent son cœur fléchir, et prête à tout, le prie de venir la voir. Il y va, mais la minute propice est passée; elle s'est ressaisie. Lui, toujours respectueux et chevaleresque ne fait rien pour corriger la fortune et compte que le temps travaillera pour lui.

Cependant, Sacramento va beaucoup dans le monde : sollicitée par un ami de son mari, elle le repousse avec indignation, mais elle apprend que Patricio ne garde pas aussi fidèlement la foi jurée. Sa peine et sa colère apparaissent à tous les yeux : sa femme de chambre, mise en veine de confidences, lui révèle ce que fut son père et ce que souffre sa mère. C'est pourquoi elle rentre en elle-même; elle se sent une grande tendresse pour cette dernière en même temps qu'un ferme propos de ne pas l'imiter. Elle conjure son mari de renoncer à ses errements; il ne la prend pas au sérieux; elle se fâche, lui jette à la face son anneau de mariage et le chasse de sa chambre à coucher. Puis, la réflexion lui rendant quelque calme, elle use des derniers moyens : tentative de réconciliation, jalousie excitée, etc... rien n'y fait. Alors elle commence à prêter aux ardents discours de Román une oreille complaisante. Le jeune homme connaît les règles de l'art d'aimer : *il part en voyage,*

aussi le cœur de la jeune femme est-il bien près de s'attendrir, mais on n'accomplit pas ainsi l'irréparable quand on s'appelle *Sacramento* et qu'on symbolise une chose aussi grave que le mariage. Une dernière épreuve est nécessaire. Román, victime d'une injustice dans sa carrière de consul, est à la veille de la voir réparer grâce à un de ses amis, ministre depuis peu. On lui propose un poste important : pour qu'il y renonce, Sacramento n'a qu'un mot à dire : il lui laisse 24 heures de réflexion. Puis, le lendemain, il lui apprend que, sans attendre sa détermination, il a, de lui-même, refusé de partir. C'est pourquoi l'auteur, hardi dans ses idées, mais chaste en ses propos, a recours à un de ses nombreux souvenirs littéraires, pour finir le chapitre par les mots fameux : « Et ce soir-là, ils ne *parlèrent* pas plus avant. Puis le temps fit son œuvre[1]. »

Consuelo sait tout : en son âme et conscience, elle ne peut qu'approuver sa fille, mais des profondeurs des instincts ataviques, elle sent monter à ses lèvres des paroles de désaveu, sinon de reproche. Sacramento, de son côté, n'ignore rien de l'héroïsme de sa mère : il lui semble monstrueux, et, pourtant, un jour qu'elle la trouve sanglotant au pied d'un tableau de *La femme adultère*, elle comprend la beauté cornélienne de cette victoire intérieure obtenue par une lutte de tous les instants, et, respectant sa pudeur, elle feint d'ajouter foi à ses explications et de croire que ces larmes sont des larmes de mère pleurant sur la vie brisée de son enfant, et non des larmes d'amante retenue à jamais loin de l'homme aimé par le lien indissoluble du *Sacrement*.

Ainsi, M. Picón, accumulant contre cette institution mystique et divine les arguments les plus péremptoires, nous en

1. De même la chute de Juanita Tenorio est annoncée par ces mots de Cervantes, cités comme tels cette fois-ci « y con esto y con volver a salirse del cuarto mi doncella, yo dejé de serlo, » etc. (*Juanita Tenorio* 3e volume des Œuvres complètes, p. 89.)

fait voir à la fois les conséquences désastreuses et l'ineffable sublimité. Dans le cas de Consuelo comme dans le cas de Tirso de *El Enemigo*, il y a place à deux interprétations différentes. Au point de vue de l'art utilitaire, l'auteur a atteint pleinement le but visé; il en arrive à nous convaincre de l'inanité, disons mieux, de la nocivité de certaines abstractions généralement regardées comme respectables; il nous entraîne à décréter d'enthousiasme que c'est Sacramento qui a raison et que c'est Consuelo qui a tort. Mais l'admiration désintéressée du pur artiste s'attachera à la surhumaine figure de cette dernière, quelque déconcertante que soit sa conduite aux regards du commun.

Quant au frappant parallélisme de *La honrada* et de *Sacramento*, ne serait-il pas intentionnel et l'auteur n'aurait-il pas voulu nous montrer par ces deux actions dont l'une est presque le décalque de l'autre, comment, dans le domaine de l'art, les nuances de caractère réagissant différemment sur des données presque identiques, un sujet quelconque est inépuisable et peut être traité à l'infini?

Quoi qu'il en soit, les femmes de M. Picón sont toujours aussi admirables : ses deux *casadas* Plácida et Consuelo ne le cèdent en rien à ses *solteras*. Cela ne veut pas dire que son œuvre ne fourmille pas d'épouses dépensières, intrigantes, acariâtres, despotiques, platement infidèles, mais il faut aller les chercher dans les recoins de ses contes et de ses nouvelles ou dans les bas-côtés de ses romans; les seules qui comptent, les seules qui, confondues dans la même apothéose de séraphique bonté, de suprême droiture et d'absolue sincérité, méritent qu'on leur attribue une portée symbolique, ce sont les cinq héroïnes dont nous allons, quoi qu'il nous en coûte, bientôt nous séparer.

Et pourtant, à y regarder de plus près, la balance n'est pas tout à fait égale entre *solteras* et *casadas*. M. Picón a fait à celles-ci l'honneur de mettre en face d'elles des hommes d'une

autre valeur que les versatiles amants des trois premières. Et par ce mot de « valeur », j'entends non seulement la valeur morale, seule capable de briser les hésitations de Plácida ou de faire sentir à Consuelo le poids d'une chasteté gardée au prix de tels déchirements, mais encore la valeur esthétique dont le lecteur est le seul juge. Rappelons-nous les bizarres défaillances de Lorenzo, se séparant de Clara, et de Sancho quittant Juanita, pour épouser deux aventurières. D'autre part, certains critiques n'ont-ils pas accusé, avec quelque raison, le madré D. Juan de Todellas de s'être fait rouler comme un benêt par cette petite sainte-nitouche de Cristeta ? Perico et Gabriel, au contraire, présentent une parfaite unité : ils sont eux, d'un bout à l'autre ; pas une défaillance dans leur chevalerie, pas une fissure dans leur sublimité. Nous l'avons dit déjà : M. Picón ne se décide pas souvent à peindre les hommes sous des couleurs avantageuses, mais, quand il s'y résout, nous pouvons préparer nos réserves d'admiration. Comment se fait-il néanmoins que nous demeurions un peu rétifs ? Pourquoi ces effigies de tout ce qu'il y a de noble dans la nature humaine nous semblent-elles un peu poussées au rose, tandis que la figure de Tirso dans *El enemigo*, emblème du mal, nous paraît seule coulée en bronze ? Ne serait-ce point parce que M. Picón nous a trop bien convertis à sa thèse et que, d'instinct, nous attribuons, comme lui, toutes les vertus aux femmes et aux hommes tous les vices ? Ou bien, aurions-nous un souvenir trop présent de sa conception de la réalité formée par la fusion des éléments bons et mauvais et restons-nous un peu surpris devant ces lingots d'or pur, auxquels nulle gangue ne reste attachée ? Sans doute, des cœurs pleins de sentiments aussi rares, de scrupules aussi délicats, de résignation aussi méritoire, battent dans des poitrines humaines, seulement nous sommes si peu habitués à les rencontrer sur notre route que leur perfection nous effare. Passe encore pour Perico qui finit par recevoir le prix de sa persévérante sollicitude, mais

Gabriel franchit un peu les limites du détachement et de l'abnégation. Cet Espagnol, décidément, ressemble bien peu à ses compatriotes, lesquels, s'il faut en croire les romanciers contemporains et M. Picón lui-même, manifestent de bien rares vocations pour le rôle d'amoureux transis. N'oublions pas cependant un autre trait de leur caractère qui est de pousser tout aux extrêmes. Exceptionnel à coup sûr, le cas de Gabriel n'est pas unique. Pensons à ces livres charmants *La alegría del capitán Ribot* de M. Palacio Valdés, ou *La prueba* de Madame Pardo Bazán, pour ne citer que ceux-là, pensons surtout à la continence du bon chevalier de la *Triste Figure*, trait de caractère attribué par Cervantes à son héros dont il ne prétendait sans doute pas faire le type représentatif de la race, mais que M. Picón, suivant en cela les exégèses contemporaines qui s'y efforcent, ne pouvait négliger.



Le bibliothécaire de l'Académie espagnole, esprit curieux et éclectique, se distingue, en effet, de bon nombre d'écrivains de la génération présente en ce qu'il a lu *Don Quichotte*. Cela n'a l'air de rien, mais faites une enquête approfondie et vous m'en direz des nouvelles. En Espagne encore plus qu'ailleurs, étant donné le faible degré d'instruction de la masse et le faible goût pour la lecture des personnes instruites, beaucoup de gens, même cultivés, admirent les chefs-d'œuvre sur la foi des traités — des traités de belles-lettres — et ne s'intéressent qu'à l'actualité. Notre auteur n'est pas de ceux-là ; son goût s'est formé dans la fréquentation des grands écrivains de tous les pays. Nous avons vu quelle empreinte ont laissée sur sa manière de sentir et de s'exprimer la poésie sémitique et les paraboles orientales de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ajoutons-y l'Imitation de Jésus-Christ et les œuvres des mys-

tiques espagnols dont il paraît fort féru. Cela ne l'empêche pas d'ailleurs, en sa qualité de critique d'art, de s'intéresser vivement à l'anthropomorphisme de la mythologie grecque. Sa prédilection pour le petit roman de *Daphnis et Chloé* nous révèle le prix qu'il attache à l'ingénuité et à la vérité en amour. Les mentions nombreuses qu'il fait des contes aimables de notre XVIII[e] siècle nous expliquent moins encore son indulgence pour les pécheresses que son penchant naturel au goût et à la mesure. Aussi le romantisme a-t-il glissé sur lui et se retrouve-t-il, uniquement de très loin en très loin, dans quelque expression emphatique ou dans quelque métaphore un peu trop colorée. Malgré tout, son éducation littéraire reste avant tout espagnole. Un instinct infaillible le conduit droit aux manifestations typiques du génie de la race : les mystiques, *Don Quichotte,* la *comedia,* les picaresques. Nous avons mentionné, en temps utile, ses études sur Cervantes et Velázquez. Un troisième ouvrage de critique est celui qu'il a consacré au dramaturge Ayala. Et s'il a choisi, après ces deux génies, cet écrivain estimable, au risque de l'écraser par ce voisinage, c'est peut-être un peu parce qu'il avait sur lui des documents inédits, mais c'est aussi beaucoup parce qu'il partage ses tendances et sa tournure d'esprit. La formule qu'il lui applique « quiso y logró ser humano al sentir y español al expresar » résume à merveille l'impression que nous laisse M. Picón lui-même, à la fois très humain et très espagnol.

Espagnol, comment le neveu de D. José Picón, l'auteur de *Pan y toros* ne le serait-il pas ? Sans parler d'une foule de détails typiques s'offrant à chaque page à qui connaît l'Espagne et qu'il serait superflu de signaler ici, quel autre qu'un Espagnol aurait pu par exemple décrire avec une telle vérité et avec une telle maîtrise du pittoresque langage populaire, les querelles intestines du faux ménage de D. Quintin avec la choriste Carola ou les propos échangés entre la soubrette de Cristeta et D. Juan de Todellas ?

N'est-elle point aussi d'un Espagnol cette irritabilité particulière contre la critique manifestée par presque tous les grands écrivains de notre époque et à laquelle nous devons de nombreux morceaux de bravoure (rappelons-nous les *resquemores* de Pereda, *Un crítico incipiente* de Echegaray, etc., etc...) ? M. Picón n'a pas échappé à la règle, mais, de sa pondération et de sa courtoisie, nous ne pouvions attendre qu'une satire impersonnelle ; d'ailleurs c'est moins à la critique qu'il dit son fait qu'aux *sabandijas literarias* [1], variété zoologique des plus pernicieuses, presque spéciale à l'Espagne.

Mais, par dessus tout, M. Picón est Espagnol par sa langue. Chose incroyable aujourd'hui : c'est à peine si, en cherchant bien, on pourrait récolter, dans toute son œuvre, une demi-douzaine de gallicismes. Ses lectures étrangères n'ont eu d'influence que pour épurer son goût, il les oublie dès qu'il s'agit d'écrire et retrouve aussitôt la sève des meilleurs auteurs castillans dont il s'est nourri. Malgré cela, aucune affectation de purisme, à peine de loin en loin un mot qu'il met quelque coquetterie à employer dans son sens le moins courant (par exemple : *prieto* dans le sens d'*apretado*) ou quelque membre de phrase sentant le grand siècle [2] ; nulle recherche du mot rare qui, d'ailleurs, détonnerait moins dans sa prose *castiza* que dans celle de tel ou tel autre écrivain du temps présent où il abonde et où il hurle d'être entouré de vocables moins espagnols qu'espagnolisés, disposés d'après une syntaxe pure-

1. C'est le titre de l'article qu'on trouvera à la page 299 du volume intitulé *Juan Vulgar*.

2. Par exemple : Vivirás entre hombres que antes aprenden á averiguar el pensamiento ajeno que á expresar el propio, rozándote con gentes que procuran *hacer á la mentira hurón de la verdad* (*Lázaro*, 2ᵉ édition, page 55)..., la lisonja llega hasta el epitafio, manchando hasta los mármoles. (id.)... Recíbelo, no como novela que mueve a pensar, sino como juguete novelesco, *contraveneno del tedio y engañifa de las horas* (Prologue de *Dulce y sabrosa*).

ment française ; pas davantage de ces archaïsmes dont il pourrait user à bon escient et qui émaillent d'ordinaire les pages des auteurs auxquels leur sens échappe le plus souvent. Son vocabulaire, moins surabondant, moins pittoresque peut-être que celui de ses grands confrères d'avant 1898 n'en est pas moins suffisamment riche et varié. La simplicité des moyens, règle dont il ne s'est jamais départi, lui imposait d'ailleurs certaines limitations auxquelles il s'est visiblement soumis. De toutes façons, il professe un religieux respect pour la belle langue de ses ancêtres, héritage sacré qu'il s'efforcera de transmettre aux générations futures après l'avoir augmenté, non par des acquisitions disparates et désordonnées, mais par quelques apports discrets et de bon aloi.

Quant à l'autre caractère de l'œuvre de M. Picón, à son caractère humain, nous espérons l'avoir suffisamment établi au cours de cette étude. Sa charité s'émeut sans cesse des misères d'ici-bas, sa sincérité ne peut s'accommoder des mensonges sociaux. Par un effort mesuré, mais dont la constance doit être efficace, il veut arriver à élargir les mœurs de son pays, encore si esclaves de l'opinion et de la vaine apparence. Et ce n'est pas par la révolution, ni par le socialisme, ni par l'anarchie, ni par tel ou tel remède pire que le mal qu'il veut coopérer à la tentative de rapprocher l'Espagne de l'Europe, mais en faisant pénétrer en elle un large souffle d'humanité.

*
* *

Si on le compare aux grands romanciers ses contemporains, M. Picón, on l'a vu, se confine en un tout petit domaine : ses romans présentent, si on les groupe comme nous l'avons fait, de telles analogies qu'on peut, à volonté, en tirer argument pour la censure ou pour la louange : censure, d'avoir repris presque intégralement la même intrigue et des personnages à

peine différents ; louange, d'avoir tiré de ces données ingrates le maximum d'intérêt. Et ce domaine dont on pourrait croire qu'il a étendu les perspectives par l'adjonction d'une foule de contes et de nouvelles, s'en trouve à peine élargi. La plupart de ces compositions secondaires ne sont autre chose, en effet, que des études comme celles prises sur le vif et au pied levé par les peintres qui les font entrer, par la suite, dans leurs grandes compositions. Une curiosité aussi pédante que superflue n'aurait probablement aucun mal à en retrouver l'utilisation ; les quelques références données par nous à cet égard revêtent donc uniquement un caractère d'indications et non de critique, la valeur d'un écrivain ne dépendant, en aucune façon, de l'amplitude de son champ visuel.

D'autre part, nous avons essayé de montrer comment la théorie purement italienne de l'art pour l'art s'accorde mal avec le sentiment réaliste des Espagnols en général et de M. Picón en particulier. Son œuvre, tendancieuse et exemplaire, plaide, sinon directement, du moins par le choix des tableaux, *pour quelque chose* et *contre quelque chose*. Et sans doute cette finalité indéniable ne suffit pas à couper les ailes à cet art d'essence supérieure vers lequel l'auteur tend de toutes ses forces, mais cet art ne pourra vraiment prendre son essor qu'en s'appuyant sur un certain raffinement de culture chez le lecteur. Voilà pourquoi le réalisme de M. Picón, qui est l'antipode de celui de M. Anatole France, par exemple, nous semble, en général, d'une sincérité par trop naïve. Cela ne veut point dire qu'il ne convienne pas à sa race et à son pays où *Thaïs* et la *Rôtisserie de la Reine Pédauque* n'auront, de longtemps, que de très rares admirateurs. D'ailleurs, cette ingénuité, ce mépris de l'artifice et de l'effet, ont leur charme : ne sacrifiant en rien à la mode, ils présentent le grand avantage de lui survivre. M. Picón ne nous fera pas éprouver un frisson nouveau, c'est entendu, mais ayant lu une première fois *Dulce y sabrosa* à son apparition (1891) et le remettant

sur son rayon après une seconde lecture en 1914, nous garderons à l'auteur une reconnaissance émue : vingt-trois ans, presque un quart de siècle, c'est l'âge ingrat pour les romans ; nous nous attendions à une désillusion et nous sommes tout heureux de ne rien ressentir de tel. Est-il beaucoup d'œuvres, même plus célèbres, relues après cet intervalle, dont nous puissions en dire autant ?

H. PESEUX-RICHARD.

VARIA

Lettres d'un bibliophile russe à un bibliophile français[1]

(1re Lettre)

22 février.

« Le peuple français est le peuple le plus spirituel de la terre ; la France est à la tête du monde civilisé ; tout ce qui n'est pas français croupit dans la barbarie, et tout ce qui n'est pas à la française n'est pas, etc., etc., etc. »

Quoique je n'aie pas le bonheur d'être Français, j'ai au moins celui d'être persuadé des vérités ci-dessus, éternelles et immuables ; je suis en extase de tout ce qui en résulte, surtout depuis quelques années. Aussi n'était-ce pas pour vérifier par moi-même les admirables aperçus de vos voyageurs sur l'organisation politique et la vie intime, sur le passé et le présent de l'Espagne, que je désirais la visiter. Je pensais encore moins à endoctriner ces pauvres Espagnols sur ce qu'ils ont à faire dans l'intérêt de leur bonheur, car c'est un souci dont vos compatriotes ont eu la bonté de les débarrasser à tout jamais. Non, je voulais simplement me chauffer au soleil de l'Espagne, entendre ses chants, assister à ses danses, rencontrer quelque bandit grandement pittoresque, mais peu féroce, et juger par moi-même (voyez cette outrecuidance !) des progrès que ce bienheureux pays devait avoir faits depuis que la divine Providence lui a octroyé M. de Custines, et tant d'autres messieurs de Paris, pour guides et pour éclaireurs !

---

1. Ces lettres parurent dans le *Journal de l'Amateur de livres*, tome III. Paris, 1850. Elles furent écrites par Serge Sobelonski.

Vous me direz peut-être qu'à côté de ces buts avouables et philosophiques, il pourrait bien y en avoir un autre, lettre close pour la grande majorité, arcane entendu seulement de quelques esprits arriérés : des bouquins inconnus à rencontrer ; des livres non décrits à voir ; des notes supplémentaires pour Brunet, Hain, Van Praet, Mendez, Antonio, Melzi et Dibdin, à recueillir ; de nouvelles sources à faire jaillir dans l'Eden de la bibliographie. Vous avez rencontré juste ; aussi vous ferai-je, pour le moment, grâce de toutes mes observations politiques et philanthropiques, *démoc.* et *soc.* Je ne vous parlerai donc aujourd'hui, cher ami, que de vieux livres, des lieux où ils furent, de ceux où ils sont. Quant aux individus, je ne vous ferai connaître que les gens assez perruques et cornichons pour préférer de misérables bouquins aux chefs-d'œuvre d'érudition, de bon goût, de bon sens, de vérité et de logique, que l'Europe produit au dix-neuvième siècle, à la honte de tous ceux qui l'ont précédé.

Peu de pays ont été aussi riches en livres, qu'il a été donné autrefois à l'Espagne de l'être. L'aristocratie espagnole représentait à l'extérieur un peuple qui dominait le reste du monde par sa puissance militaire et par l'influence de sa richesse voyageuse et nomade *ex officio*. Cette aristocratie dépouillait, par ses armes ou son or, l'étranger de tous les chefs-d'œuvre que l'art et l'intelligence y avaient produits ; elle revenait chez elle chargée de dépouilles opimes que le régime général des substitutions conservait bon gré mal gré dans les familles, où chaque génération, ayant une nouvelle carrière de pouvoir à parcourir, pouvait se livrer avec succès à de nouveaux goûts. A l'intérieur, à côté de l'aristocratie conventionnelle de la naissance, existait l'aristocratie élective du clergé. C'était un vaste réseau de familles tout aussi solidement organisées, mais spécialement adonnées à la culture de l'intelligence ; c'était un dépôt où tout le savoir de l'époque et du pays était conservé, et dans lequel les vraies sommités intellectuelles de toutes les classes, ayant un accès également libre et facile, trouvaient les mêmes chances de réussite pour tout ce que le talent et la science peuvent donner en richesse et en gloire.

J'en demande bien pardon aux grands poètes, aux profonds philosophes et aux sublimes rhéteurs du jour, mais, c'est dans les

couvents, c'est dans ces repaires de la fainéantise et de l'ignorance que se réfugiait toute activité qui n'est pas seulement musculaire. Aussi, entre autres choses, rassemblait-on dans ces couvents des bibliothèques, précieuses comme tout ce qu'entasse à la longue une richesse traditionnelle, formées avec la variété qu'impriment des goûts collectifs, conservées avec la sollicitude du bibliophile célibataire et enrichies avec la persévérance d'un amateur que stimule la rivalité d'un ordre à un ordre, ou d'une maison à une autre maison.

Ce n'est donc que dans le palais du grand seigneur ou dans les retraites religieuses qu'existaient les bibliothèques. Chez le premier prédominaient les livres de lecture ; la chronique nationale, dont chaque page raconte les hauts faits des aïeux de la famille ; la poésie, qui les avait délassés de leur vie active ; le roman, où leur jeunesse avait puisé cet esprit d'aventure et ce point d'honneur si caractéristiques du *caballero* espagnol.

Dans les couvents, au contraire, la préférence était donnée aux livres sérieux, archives de l'expérience et sources de la théorie scientifique. C'était la théologie, arsenal toujours indispensable de la maison ; l'histoire ancienne, moins attachante et moins applicable à la vie du moment que la chronique nationale, mais plus riche de profondes instructions et plus variée d'enseignements ; la raison et la pratique du droit qui régit les hommes, les observations et les leçons du médecin qui les secourt, la science et les traditions des arts et des métiers dont ils ont besoin ; bref tout ce qui peut mettre l'individu retiré du monde en état de donner son avis à celui qui agit, dont il est la partie pensante, et qui lui demande continuellement ses conseils et ses instructions.

Les différences qui existaient dans la composition de ces deux genres de bibliothèques expliquent pourquoi les bibliophiles trouvent en Espagne peu de pâture à leurs goûts ; car les événements politiques ont eu plus d'influence à disperser les collections monastiques qu'à mettre dans le commerce celles de l'aristocratie, ces dernières étant cependant les seules à admettre les livres que désirent en général les amateurs. Avouons franchement les choses : d'un côté l'amateur a raison de rechercher en Espagne la chronique, le poème, le drame ou le roman du pays, de préférence à tout autre

livre ; à force d'en avoir demandé, il a tout pris. D'un autre côté il faut convenir qu'en général le faiseur de cabinets est plus curieux qu'instruit : si même il est instruit, il ne l'est qu'en littérature, et d'ordinaire il reste étranger à la science sérieuse d'un voisin qu'il dénigre passablement. C'est donc après les raretés que court l'amateur, raretés qui lui ont déjà été signalées ou qu'il espère découvrir par analogie, sur des indices matériels, dans le cercle très restreint que Dibdin et Brunet ont tracé autour de lui. C'est pourquoi les poètes et les prosateurs du plus grand mérite, mais de célébrité moins européenne que les autres lui restent parfaitement inconnus ; il fait fi d'eux, mais il néglige encore plus une masse de livres sur toutes choses, livres qui n'ont aucun mérite à ses yeux, et qu'apprécierait cependant le savant consciencieux qui les consulterait ; le savant, dis-je, et non mes amis et confrères X, Y, U, etc., etc., propriétaires de cabinets magnifiques, mais peu soucieux d'étendre leurs recherches dans un volume au delà du compte des feuillets qui le composent, de l'histoire des vicissitudes qu'il a éprouvées, et de la cote des prix qu'on l'a payé jusqu'à l'enchère qui l'a fait tomber dans leurs armoires.

Je ne parlerai pas d'un autre genre de bibliothèques, celui de la bibliothèque publique de la ville ou commune. Cette nouvelle invention n'existait pas en Espagne avant 1808, par la très bonne raison que la chose n'était pas nécessaire. D'un côté tout homme instruit, ou désirant s'instruire, allait facilement consulter les livres du couvent voisin, par le moyen de quelqu'un de ses parents, car il ne pouvait pas ne pas en avoir un ou plusieurs dans la congrégation ; ou bien il s'adressait au palais voisin, dont le propriétaire, protecteur obligé de la banlieue, ami complaisant de tout le monde, était d'un accès aussi facile, grâce à cet admirable esprit d'égalité patriotique qui, en Espagne, élève l'homme du peuple au niveau du grand seigneur sans abaisser celui-ci. D'ailleurs pourquoi aurait-on songé à prélever sur le contribuable de quoi doter sa ville d'une *seule* bibliothèque dans un pays où, par la force des choses, non seulement chaque ville, mais presque chaque localité, souvent même la solitude de la montagne et du vallon en offraient plusieurs *gratis* à l'homme vraiment studieux ? Quant à la classe des lecteurs qui prennent un mauvais roman pour avoir l'occasion de se chauffer

aux frais de l'instruction publique, le progrès n'a pas encore inventé cela dans le midi ; c'est le soleil qui y remplace la lecture.

Il n'y avait donc en Espagne, avant 1808, que les bibliothèques laïques des palais, parmi lesquelles figurent naturellement les bibliothèques royales, et les bibliothèques cléricales des couvents, chapitres, séminaires, et autres institutions plus ou moins religieuses. Commençons par dire qu'elles étaient innombrables, que, par exemple, à Valence seulement, les libraires du temps fournissaient régulièrement plus de deux cents grandes bibliothèques, et passons de cet état d'ignorance complète et de barbarie invétérée, aux beaux jours que le progrès des lumières a fait luire sur la bienheureuse Espagne, le tout pour suivre uniquement nos chers bouquins dans leurs diverses pérégrinations.

Le premier coup porté à leur bien-être fut la suppression des jésuites et la confiscation de leurs biens, premier glas de tout bouleversement dans un pays catholique romain. Une telle opinion est d'autant plus impartiale de ma part, que je suis zélé adhérent de l'Église d'Orient ; mais ne pas reconnaître les immenses mérites de la compagnie de Jésus au point de vue de l'Église d'Occident serait, de ma part, de même que refuser la bravoure à l'ennemi qu'on a devant soi. Je dirai donc que si l'Église grecque pouvait envier quelque chose à l'Église latine, c'est de posséder une pareille institution, état-major du catholicisme romain, société savante, disciplinée, courageuse, progressive et vivace, œuvre impérissable sur laquelle le temps n'a pas d'action, bouclier du pape contre ses propres fautes, contre les doutes légitimes de la science et contre les déclamations de l'ignorance écrivassière.

Ce premier coup ne fut cependant qu'assez léger : les palais et les couvents rivaux s'emparèrent des bouquins de la compagnie et les conservèrent jusqu'au bouleversement que le commencement de ce siècle amena avec lui en Espagne.

C'est en 1808 que commença l'ère de la destruction et du pillage, ère qui a duré jusqu'à nos jours et n'a malheureusement pas tout à fait cessé. L'invasion française en donna le signal ; les gracieusetés ordinaires de la guerre dans ses différentes chances livrèrent le pays à tous les actes de vandalisme qu'infligent l'ignorance farouche, la nécessité ou la cupidité. Le pays fut ravagé par les patriotes qui

se retiraient devant les étrangers, par l'étranger qui envahissait, et qui, chassé depuis, achevait de détruire ce qu'il ne pouvait emporter.

O vous, lumineux journalistes, éloquents orateurs, historiens véridiques à tant la page, qui effrayez le *citoyen frrrrançais* de ces Cosaques que vous leur citez à tout propos, venez en Espagne : à chaque pas, devant le palais incendié, l'église en ruines, la ville en décombres, la sacristie vide, la galerie dépouillée, vous y entendrez la narration succincte des faits et gestes de vos compatriotes. Ce ne sera pas de phrases banales, de mots jetés en l'air qu'on gratifiera votre curiosité ; non, on vous racontera bien au long, avec tous les détails possibles de noms, de lieux, de dates, leurs prouesses désintéressées, leur stricte fidélité à leur parole, leur touchante humanité envers les faibles, leur sollicitude éclairée pour les arts !

Plus juste envers vous que vous ne l'êtes avec mes compatriotes les Cosaques, je dirai que les Espagnols font une part trop large aux Français, en les accusant seuls de cet état de ruine où se trouve actuellement leur pays. Dans le temps, ils y ont contribué passablement eux-mêmes pour organiser leur sublime défense ; dans la suite, leurs guerres civiles, et surtout l'avènement plusieurs fois répété des libéraux au pouvoir, ont contribué dix et cent fois plus à cette œuvre de destruction et de gaspillage. La guerre étrangère détruisait, mais c'était en passant, à la hâte et en laissant beaucoup à détruire ; l'ennemi pillait, mais le pillage était particulièrement dirigé par les chefs ; or ceux-là donnaient la préférence aux objets dont ils connaissaient le mieux le prix vénal et qui, faciles à emporter, offraient une grande valeur intrinsèque ; s'ils ne se gênaient pas avec les particuliers, ils gardaient certains ménagements avec la chose publique, ou pour ne pas trop exaspérer la population, ou pour ne pas réveiller la jalousie envieuse d'un frère d'armes moins favorisé du sort. D'ailleurs le temps leur manquait pour se livrer à une investigation minutieuse des choses précieuses : c'est ainsi que leur attention fut spécialement dirigée sur les matières d'or et d'argent, sur les bijoux d'église, sur quelques tableaux de premier ordre, pris chez des particuliers ou *volontairement* offerts par les vaincus. Quant aux livres, on ne les emporta pas, mais on en brûla, on en fit des cartouches, on s'en servit pour la marmite du régi-

ment ; quant aux sculptures, on ne les abîma que légèrement, faute de temps et par suite d'indiscipline ; quant aux monuments d'architecture, on en brûla par mégarde, on en détériora par nécessité, on en fit sauter par vandalisme, mais le tout à la hâte, pressé qu'on était par le poignard du guerrillero ou la baïonnette de Wellington.

Les choses allèrent bien autrement mal quand, à plusieurs reprises, on vit différents partis se succéder au pouvoir, dans ces mutations de gouvernement où l'Espagne s'est perdue depuis. Ce qui s'était fait à la hâte, au passage, dans l'ivresse du moment par les Français, fut organisé méthodiquement au nom de la liberté, de l'économie, du bien public, dans l'intention patriotique d'empêcher le retour de l'oppression cléricale, de la tyrannie dynastique et de tant d'autres fantômes nouvellement évoqués en Espagne. Messieurs les libéraux eurent le temps d'étendre à tout leur sollicitude éclairée pour l'humanité ; d'abord ils vendirent à leur profit personnel tout ce qui put être converti en espèces ; puis, de crainte de laisser subsister les monuments de l'ancienne barbarie, ils équarrirent la statue pour la livrer au maçon, ils scièrent le rétable ou le chœur délicatement sculpté pour faire cuire la soupe du pauvre, ils jetèrent à bas le couvent pour empêcher l'ignorance d'y revenir, ils bouillirent le tableau pour que la toile profitât aux sacs à farine, ils détruisirent des milliers de monuments pour bâtir quelques mauvaises casernes, quelques musées hétéroclites et quelques vilains petits collèges.

Et les livres? Voici comment il fut procédé à leur égard :

Après que le peuple souverain, si clément, si doux et si juste, avait un beau matin égorgé les habitants d'un couvent, il se retirait pour faire à la maison le partage de tout ce que chacun avait jeté à ses parents et à ses amis par les fenêtres. Si par mégarde ou de propos délibéré le couvent n'avait pas été brûlé, l'autorité, constituée nouvellement et choisie dans la crème de la population libérale, venait plus ou moins vite s'emparer des restes au nom de la nation. Peu soucieuse de se faire des ennemis dans sa propre clique, elle ne manquait pas de faire généreusement part de tout ce qu'elle trouvait au premier venu, surtout quand c'étaient des livres, marchandise de mauvais aloi et de peu de valeur à ses yeux. Cepen-

dant, comme il fallait se donner des airs de faire de l'organisation, on les entassait quelque part et on les confiait à quelqu'un jusqu'à nouvel ordre. Ce quelqu'un, changé plus ou moins souvent, moyennant finance ou même par pure politesse, les mettait *à la disposicion de V*[d] pendant ces quelques années que les grandes autorités gouvernementales passaient à prendre un parti. Ce parti était en général de transporter les livres dans un chef-lieu, transport toujours marqué par les in-folio et les in-4° que l'arriero jetait sur sa route aux gamins ou dont il gratifiait les aubergistes et les amis qu'il rencontrait. Au chef-lieu, nouvel entassement de livres dans quelque magasin bien ouvert, nouvelle application du *està à la disposicion de V*[d], etc., etc.

Venaient enfin les instructions précises, les savants nommés *ad hoc* pour disposer de ce qui restait. Personne ne s'oubliait et n'oubliait ni son cousin le professeur, ni son ami le libraire, ni son compère l'épicier. Très souvent encore, ou faute de local convenable, ou bien par besoin d'argent, l'autorité municipale décidait une vente en bloc et au poids. C'est ainsi que 4 milliers d'arrobes de *vél·n*, uniquement retiré de livres, furent vendus d'un seul coup à des juifs portugais au prix de la matière. C'est ainsi qu'un spéculateur de ma connaissance acheta à plusieurs reprises pour plus de 500 mille réaux (120 à 130 mille francs) de livres au prix du papier ; ce qui cependant ne l'enrichit pas, grâce à toutes les vicissitudes par lesquelles la marchandise avait passé avant de lui être vendue.

De cette manière, la dispersion des bibliothèques du clergé alimenta pendant nombre d'années le commerce des vieux livres ; presque tous ceux qui en méritaient la peine, ou par leur rareté, ou par leur conservation, passèrent peu à peu à l'étranger. Actuellement le marché est vide, grâce à cette ombre de stabilité dont l'administration du général Narvaez a gratifié le pays.

Depuis que l'occasion d'acheter les livres des couvents n'existe plus, on est revenu aux sources naturelles que le pays offre aux amateurs. Telles sont les ventes par décès et le commerce ordinaire de la librairie. Qu'il meure un individu dont la succession est libre de fidéi-commis, on commence par entasser la bibliothèque dans quelque mansarde, ouverte à tous les vents, jusqu'à ce qu'on ait rempli les innombrables formalités de la loi, ce qui permet aux vers,

aux rats, à la pluie, et au concierge ainsi qu'à ses enfants et à ses amis, de produire la plus grande masse possible de dilapidation et de destruction. Enfin un *expert juré* est chargé d'inventorier ce qui reste; il le fait le plus sommairement possible; il taxe chaque volume en réaux et maravédis d'après les idées dont il conserve l'invariable tradition : c'est ainsi qu'il mettra un prix formidable à tout volume de Voltaire, de Rousseau ou de l'*Encyclopédie*, autrefois désirable et cher comme tout fruit défendu ; c'est ainsi que les mots bien sonnants comme *Historia, Philosophia, Theologia,* ou bien les noms populaires des anciens classiques et des écrivains connus aux écoles le remplissent d'un saint respect et lui font enfler son estimation au détriment des livres qu'il ne connaît pas : leur nom est *légion.* L'expert ne manque pas de traduire tout titre étranger en espagnol, pour montrer sa science; il simplifiera, amplifiera ou recomposera chaque titre espagnol d'après l'idée que la première vue du volume lui a donnée de son contenu ; des cinq, six ou plus de noms que possède chaque auteur, noms de baptême, de famille et d'origine, il en choisira un au hasard, et supprimera les autres pour vous donner le plaisir de les deviner; quant à la condition du livre, la date de l'impression, ce sont des minuties dont le digne homme n'entache pas son docte labeur, labeur que l'écrivain du tribunal copiera enfin de son écriture la plus illisible, en enjolivant le tout de fautes, de bévues et de contresens.

Comme un tel catalogue n'est jamais imprimé, il paraît enfin en manuscrit dûment paraphé, signé et légalisé. Les amis de l'expert, surtout ceux qui l'ont aidé à taxer leurs *desiderata* au plus bas prix, sont les premiers à enlever ce qui est à leur convenance. Les libraires et les amateurs moins favorisés viennent après, et emportent tout ce qui offre un marché raisonnable; enfin le catalogue est communiqué peu à peu aux retardataires, aux étrangers et autres, qui, effrayés des prix, ne prennent rien et laissent les livres en proie à une destruction toujours croissante. Quelques années s'écoulent; arrivent les déménagements, l'ennui des héritiers, l'impatience des légataires : on fait de nouveau circuler le catalogue, en offrant successivement 25, 50, 75 pour cent de rabais, ce qui attire encore quelques acheteurs. Bref, une ou deux générations passent; enfin le bouquiniste achète le tout au poids, en tire

quelque chose et finit par vendre le reste à l'épicier, cet éternel oméga de toute science imprimée ou manuscrite.

Passons au bouquiniste, dans quelques-unes de ses nombreuses variétés.

Dans les petites villes d'Espagne, c'est ordinairement le relieur de l'endroit qui achète et vend les livres, plus ou moins dépareillés, plus ou moins abîmés, qui lui tombent sous la main. Ne lui demandez pas ce qu'il a : à moins que vous ne cherchiez un bréviaire, un almanach ou un alphabet, il n'en sait rien. En revanche, il vous octroie la faculté de secouer la poussière qui couvre ses volumes ; si vous en lisez un qui paraisse vous convenir, il vous toise, vous fixe, et stipule d'après l'effet que vous produisez sur lui le prix à demander. Le marchand de vieux habits et de vieux meubles, l'épicier du coin, et surtout le charcutier, font concurrence au relieur dans ce commerce scientifiqne ; chez ces messieurs, vos recherches sont encore plus difficiles : il s'agit de ramasser les volumes par terre, de grimper des casse-cous pour les atteindre, ou bien de les retirer de tout ce qui les avoisine, entreprise passablement hasardée, souvent dangereuse, et toujours sale et nauséabonde.

Dans les grandes villes, presque tous les libraires ont en même temps de vieux fonds de magasin écrémés par les amateurs du pays et par les voyageurs qui vous ont précédé. Ceux-ci, que je réunis aux bouquinistes de profession, prétendent souvent avoir un catalogue ; si tel est le cas, ne vous en réjouissez pas. Le dit catalogue, ordinairement arrangé par ordre alphabétique de noms d'auteurs et d'initiales de titres, ne vous sert à rien si vous ne vous donnez pas la peine de le lire d'un bout à l'autre. Rarement la date de l'édition et le lieu de l'impression s'y trouvent désignés ; vous retrouverez les titres de livres étrangers traduits en espagnol comme chez l'expert, puis il vous faut chercher *X* à X et J, *J* à J et X, *B* à B et U, *V* à V, U et B, *U* à U, V et B, au commencement des mots et dans toutes les combinaisons de l'écriture. Si par hasard, ou pour comble de désolation, le catalogue affiche le : *par ordre de matières*, vous êtes sûr de rencontrer toute chose précisément là où l'on ne doit pas la chercher. Je suppose cependant que, doué d'une patience à toute épreuve, vous ayez déchiffré

l'atroce manuscrit de la première page à la dernière, marquant scrupuleusement tout ce qui aura attiré votre attention : sachez alors que, la plupart du temps, le génie du lieu n'y est pas, qu'il faut courir vingt fois pour le trouver, et qu'en thèse générale un marchand espagnol n'est jamais pressé de vendre. D'ailleurs, il est embarrassé de vous présenter les volumes que vous désirez ; peu habitué de marquer ce qui est sorti, dès qu'il ne le rencontre pas immédiatement, il le suppose vendu et ne va pas chercher plus loin ; il lui faut des semaines pour vous donner une réponse, et vous finissez, après maintes courses et déceptions, par acquérir, à un prix exorbitant, trois articles sur dix mille titres que vous avez lus et sur cent que vous vous êtes donné la peine de mettre dans votre liste.

Ce n'est pas tout ; prenez grand soin de collationner minutieusement les volumes qui vous sont offerts et ne vous contentez pas de la garantie du vendeur, car il vous induirait en erreur sans le vouloir. Il serait bien étonné d'apprendre qu'un volume piqué de vers, sans titre, rogné barbarement ou bien avec un quart de feuillet remplacé par une détestable copie manuscrite, n'est pas un *libro asombroso.* L'excès de vos folles exigences l'abasourdirait ; il ne manquerait pas de supposer, ou que vous n'êtes pas un acheteur sérieux, ou bien que son volume doit être de la plus insigne rareté, puisque l'on se donne la peine d'y reconnaître des défauts si minimes.

Souvent on vous désigne quelque hidalgo ou quelque canonigo, fameux amateur et grand connaisseur, capable de vous vendre quelque chose dans l'unique intérêt de vous obliger. Vous vous faites introduire chez lui, et vous y trouvez encore moins d'ordre et tout autant de poussière que chez le bouquiniste de profession. Si ce dernier connaît peu ses livres, l'autre croit les bien connaître et les estime d'après les idées les plus exagérées du propriétaire enthousiaste. N'osez pas lui dire que ses évaluations vous paraissent hors de sens, ce serait une offense à sa science et à sa véracité. C'est ainsi qu'un amateur (excellent homme du reste et qui me montrait ses livres sans aucune pensée de m'en vendre) me racontait l'histoire d'un misérable bouquin des plus communs que je venais de prendre entre les mains : la personne dont il le

tenait par héritage en avait refusé 12.000 duros (60.000 fr.) qui lui en furent offerts par un envoyé *ad hoc* du gouvernement anglais, jaloux, disait-il, de l'acquérir pour détruire ce dernier exemplaire du rarissime ouvrage qui prouve que l'art d'enseigner les sourds et les muets est né en Espagne, et non en Angleterre, comme les perfides insulaires veulent le faire croire au détriment de notre gloire à *nosotros* Espagnols!!

Vous concevez que des histoires de ce genre vous ferment la bouche; comment formuler un désir quand il s'agit d'une fortune? Aussi vous retirez-vous la plupart du temps de chez l'amateur, les mains vides et la bourse non entamée, malgré le désir que vous aviez tous les deux, lui de se débarrasser de quelques inutilités, et vous d'en compléter votre collection.

Toutes les difficultés dont je viens de vous parler ne s'aplanissent un peu que pour ceux qui peuvent attendre, attendre et attendre; encore le temps que vous perdriez serait bien peu compensé par les résultats qu'il est possible d'obtenir. Aussi, si vous avez l'intention de vous faire une bibliothèque espagnole, restez à Paris, écrivez à Londres, et vous vous formerez en trois mois, avec moins de dépense, sans tracas et sans perte de temps, une collection plus nombreuse et mieux choisie que vous ne pourriez le faire par dix ans de séjour et de voyages en Espagne.

Je ne vous ai pas parlé dans tout ceci des livres modernes que produit ce pays. C'est d'abord parce qu'il en produit très peu et de trop insignifiants pour que j'en fasse mention; en second lieu, c'est parce qu'il faudrait à ce sujet toucher un mot sur la liberté de la presse; or je me soucie fort peu de publier ce que j'en pense, de peur d'être lapidé par le monde civilisé.

Pour me faire jeter le moins de pierres possible à ce sujet, je passerai sur tout ce qu'on impute à cette chère *presse libérée*[1] : calomnie sans contrôle, louange ou blâme moyennant finance, espionnage de la vie privée, indiscrétion souvent funeste, bavardage indigne de réponse, diffusion du mensonge, travestissement de la science, couardise de l'anonyme, etc., etc., et toute une page

1. Pourquoi ne dirait-on pas : *La presse libérée?* On dit bien : *Forçat libéré.*

d'et cætera. — Quant à moi, elle a d'autres griefs, — griefs de bibliophile et que vous allez immédiatement partager avec moi, sans préjudice des autres.

Premier grief. — Adieux éternels aux livres qui sont devenus recherchés parce qu'ils ont été défendus, parce qu'on les imprimait à la sourdine, parce que l'on en détruisait l'édition, parce qu'on y faisait des cartons. Quel mérite aux yeux de notre postérité pourront avoir ces millions de sots livres publiés aujourd'hui en toute liberté, et que la baguette magique de l'Index pourrait seule tirer de l'oubli et du mépris dont ils sont dignes ?

Second grief. — Vous qui avez fait des bibliographies spéciales, vous savez le travail qu'il vous en a coûté pour arriver à quelque chose d'un peu complet dans ce genre. Appliquez vos souvenirs à l'avenir et pensez à nos neveux ! Nos pauvres neveux ! mon esprit se brouille et mon cœur se serre à l'idée de ce que la liberté de la presse va

A nos Peignots futurs préparer de tortures !

Troisième grief. — Dans une centaine d'années, l'organisation un peu régulière d'une bibliothèque, la formation d'un catalogue, le métier de bibliothécaire seront-ils possibles? sera-t-il permis de se dire bibliographe ou bibliophile à une époque où la masse et la qualité du farrago déjà imprimé, dépassant tous les calculs possibles, entraînera indubitablement aux petites-maisons celui qui essaiera de s'y retrouver ? Et cette réputation de folie, apanage de nos successeurs, ne rejaillira-t-elle pas sur nous qui les avons précédés dans la carrière, sur nous que déjà l'opinion contemporaine soupçonne d'une légère aliénation mentale ?

Je vous laisse aux graves réflexions que vous allez faire là-dessus, et je finis cette lettre, passablement longue. Une autre fois, je vous parlerai des bibliothèques que j'ai rencontrées en Espagne ; puisque nous y sommes, je finirai la présente comme finissent toujours les drames du pays :

Pardonnez les fautes de l'auteur.

S.

(2me Lettre)

23 février 1850.

C'est à la frontière même de l'Espagne que commencèrent mes tribulations bibliographiques. J'avais avec moi quelques volumes nouvellement reliés, entre autres un *Pastissier* d'Elzevier de votre connaissance ; grande fut ma peine pour les conserver intacts, car le douanier voulait à toute force les dépouiller de leur maroquin, par application de cette loi absolument prohibitive qui protège les Beauzonnets indigènes.

En vain avais-je employé contre ce brave homme les moyens que recommandent vos voyageurs, la peseta et le cigare ; malheureusement pour leur véracité habituelle, le cerbère était intraitable, et je ne dus le salut de mes volumes qu'à la présence inattendue d'un chef. Ce chef me prouva que les employés de la douane espagnole sont non seulement polis et justes, mais qu'ils veillent à ce que l'étranger ne soit pas victime de la rapacité ou de l'ignorance de leurs subalternes. Tel fut le premier démenti donné à vos touristes ; de crainte de faire un gros in-folio, je m'abstiens d'enregistrer les autres.

A Burgos je fus admis à visiter ce qui doit devenir, Dieu aidant, la bibliothèque de la ville, c'est-à-dire sept à huit mille volumes rangés par terre, dépouilles de tous les couvents d'une province où les bénédictins avaient un de leurs plus beaux établissements. Le nombre des volumes présents allait à peine à la moitié de ce que possédait le couvent d'Oña seul ; quant à la qualité, le meilleur n'était pas digne de figurer dans un catalogue.

Arrivé à Madrid, je me mis à visiter ces bouquinistes, ces libraires, ces épiciers, que vous connaissez déjà d'avant-hier. Trois mois de courses, une bibliothèque de catalogues lus et annotés, une cargaison de poussière avalée, les efforts de tous les amis que je mis à contribution, me procurèrent à peine deux cents volumes, dont pas un seul ne vaudrait le prix que je l'ai payé, si la mode du moment ne portait si fort sur les relations de voyages en général, et sur les livres concernant l'Amérique en particulier.

En fait de bibliothèques publiques à Madrid, on ne peut en citer que trois : la bibliothèque nationale, celle de Saint-Isidore et celle de l'Université. On est occupé à ranger cette dernière, transférée d'Alcala avec l'Université, dont elle faisait et fait encore partie. J'y ai vu une magnifique polyglotte de Ximènes sur vélin, un superbe manuscrit encyclopédique du roi Alonso el Sabio, un exemplaire complet des vingt-cinq volumes du théâtre de Lope de Vega. Quant au reste, l'état de transition où elle se trouvait m'empêcha de m'en former une opinion raisonnée.

La bibliothèque de Saint-Isidore est parfaitement rangée, grâce aux Jésuites qui l'avaient anciennement formée. Un trait qui caractérise partout les collections de leur ordre, c'est d'y avoir admis plus de livres de belles-lettres, de beaux-arts et d'ouvrages étrangers, que ne le faisaient les autres congrégations. Soigneux d'étendre leur influence dans la vie publique, les gens de la compagnie pensaient plus que les autres aux besoins intellectuels des hommes qu'ils formaient pour le monde. Leurs catalogues se distinguent aussi par plus de méthode et par plus d'entente bibliographique que ceux des autres sociétés. Celui de la bibliothèque Saint-Isidore, fait par eux, est parfaitement fait ; les livres y sont portés par ordre alphabétique, appliqué à différentes divisions principales. Désireux de prendre des notes, je demandai beaucoup de livres qu'il ne m'était pas arrivé de rencontrer jusque alors ; quelques-uns me furent présentés ; le plus grand nombre, et particulièrement les plus précieux, manquaient.

A ce propos, je dois une fois pour toutes traiter un sujet assez scabreux. Je dois parler du vol domestique dans celles des bibliothèques d'Espagne qui ont échappé au vol à main armée. Si les ravages du vol domestique n'ont pas porté sur la quantité, les catalogues, quand il y en a, témoignent du discernement avec lequel il a été appliqué sur une échelle aussi étendue que possible.

Commençons cependant par faire une grande part à l'incurie des gens du midi, peu soigneux en général d'une application persévérante et de ces soins de tous les jours qui conservent une collection. Il n'y a aucun doute que, le prêt au dehors ayant été toujours plus ou moins permis par les règlements, beaucoup de brebis ne sont pas revenues au bercail, grâce à la négligence seule

des pasteurs. D'un autre côté, souvenons-nous de ces continuels changements d'employés, que chaque variation gouvernementale entraîne à sa suite, et cela dans un pays où, de tout temps, la manie des emplois a défrayé le drame et le roman ; rappelons-nous que chaque parti arrivé au pouvoir (et que de fois les partis n'y sont-ils pas venus et revenus!) avait d'anciens dévoûments à punir, d'anciens zèles à récompenser, de nouvelles créatures à se faire, le tout avec cette précipitation qui ne permet ni de vérifier ce qu'on abandonne, ni d'inventorier ce qu'on reçoit. Et d'ailleurs, qui des dispensateurs de places est assez savant en bibliothéconomie pour penser à ces minuties-là? La fonction de bibliothécaire n'est-elle pas à leurs yeux la plus facile à remplir, pourvu qu'on sache lire le titre d'un livre, ou tout au plus le porter sur un registre, ni plus ni moins qu'un paquet de chandelles ou une mesure de blé? L'employé, toujours injustement renvoyé, n'était-il pas souvent excusable de se payer de ses propres mains, et de saisir des arriérés toujours dus et jamais payables, grâce à la mauvaise foi et au désordre proverbial qui ont régné de tout temps dans l'administration des finances du pays? Ces mêmes raisons ne devaient-elles pas influer sur l'intégrité de l'employé en fonctions? N'avait-il pas à lutter continuellement contre les besoins les plus urgents de la famille? N'avait-il pas le rude choc d'une absolue nécessité à soutenir? Et cela, quand le mauvais exemple était donné par les plus éminents, quand le gaspillage était glorifié, quand personne n'était sûr du lendemain, seule compensation des privations d'aujourd'hui? D'ailleurs, aux yeux de ces Messieurs, ramassés parmi les plus indignes, qu'est-ce qu'un livre? N'est-ce pas une inutilité, toujours facile à remplacer, si remplacement il y a? N'est-ce pas même une affaire magnifique, digne du zèle d'un patriote, que celle d'échanger un vieux bouquin mal imprimé et encore plus mal conservé, œuvre de quelque moine rétrograde, contre quelque beau volume qui traite d'économie politique ou de réformation sociale, surtout quand le troc est accompagné d'une honnête commission? Incurie d'une part, besoin de l'autre, ignorance de la troisième, bref, les volumes les plus rares sont portés et ne figurent plus que *pro memoria* dans les bibliothèques. Le mal est ancien, car il date du moment où des employés

révocables ont remplacé, ou les vrais propriétaires, ou des gens à qui un exercice prolongé de leurs fonctions avait fini par inculquer des idées de propriété, toujours avares et conservatrices.

Hâtons-nous de dire que, dans le moment présent et les choses restant comme elles sont, la dilapidation domestique n'existe plus dans les bibliothèques d'Espagne. Aucun exemple du contraire, publiquement cité ou colporté sous le manteau, n'est arrivé à ma connaissance depuis que l'administration actuelle du pays a rendu la position des employés plus stable, et qu'elle leur a assuré, si ce n'est un paiement intégral de leurs émoluments, au moins une certaine exactitude dans la proportion de ce qu'on leur paye à ce qu'on leur reste devoir au bout de l'année. Hâtons-nous de dire aussi qu'à très peu d'exceptions près, la masse générale des bibliothécaires est composée aujourd'hui, si ce n'est de gens du métier, au moins de gens parfaitement honorables, et faisons des vœux pour que quelque nouveau progrès de l'intelligence ne vienne pas les chasser des places qu'ils occupent !

La grande bibliothèque, celle qui, à l'instar de Paris, a échangé sa qualification de royale en nationale, occupe le premier rang. Formée depuis un siècle, sur une vaste échelle, dirigée à plusieurs reprises par des hommes éminents dans la Science, placée dans un beau local, c'est une des plus belles bibliothèques de l'Europe. Dans la classe des imprimés, les révolutions ont accru le nombre des volumes qu'elle contient, mais je crois que, d'un autre côté, ces mêmes révolutions ont mis dans le commerce beaucoup de ses trésors. Plusieurs catalogues, soigneusement faits pour le temps, mais moins exacts au point de vue bibliographique que ceux de Saint-Isidore, témoignent des richesses qu'elle possédait et qu'elle possède encore en grande partie.

Dans tous les cas renoncez à faire ici un cours de bibliographie et de littérature espagnoles, car c'est la branche qui a le plus souffert, et ne me taxez pas d'exagération si je vous dis, dans le sens le plus large que l'on peut donner aux mots, qu'il n'y a, à la bibliothèque nationale du pays qui les a produits, *rien, absolument rien* de ces anciennes poésies, de ces vieux romans, de ces chroniques curieuses, de ces collections dramatiques dont les bibliothèques

publiques et les collections d'amateurs, à Londres, à Paris et en Allemagne, sont infiniment plus riches.

Quant aux manuscrits, ils sont nombreux, très accessibles, mais ils n'offrent pas cette richesse de décors et cette splendeur que l'on s'attendrait à trouver chez des rois aussi riches et aussi puissants que ceux d'Espagne.

Les nouvelles acquisitions sont de deux sortes : livres confisqués et livres modernes achetés ou reçus en cadeau. Les premiers, doubles pour la majeure partie de ce que l'on possède déjà, présentent peu d'intérêt et attendent la classification ; les seconds sont peu nombreux, car la bibliothèque nationale, comme toute chose en Espagne, fut longtemps réduite à la portion congrue et réclame les arriérés qui lui sont dus.

Dans ces derniers temps on a eu honte de ce dénûment qu'elle présentait en fait d'ancienne littérature espagnole. Le zèle des administrateurs actuels y a suppléé un peu par l'achat de plus de 1 800 volumes qui composaient la bibliothèque de Böhl de Faber.

M. Böhl de Faber vous est probablement connu par un excellent recueil d'anciennes poésies espagnoles, qu'il a publiées en 3 volumes in-8°. Etabli à Cadix en qualité de consul de Hambourg, il y rassembla, dans le courant de trente années, une collection assez intéressante et la légua à sa ville natale. Mais il s'agissait pour Hambourg de mettre les mains sur les livres légués; or, cela ne faisait pas le compte des héritiers naturels : ils profitèrent de la loi qui interdit en Espagne l'exportation des livres rares et précieux, s'opposèrent à toutes les tentatives de sortie clandestine, et finirent par vendre le tout à la bibliothèque nationale pour 120 000 réaux (30 000 francs) dont la moitié au comptant et la moitié payable aux calendes grecques. J'ai vu la liste du tout, ainsi que quelques échantillons déjà arrivés à Madrid, ce qui ne m'a pas donné une haute opinion ni de la richesse de la collection ni de sa conservation. Je doute fort qu'en Europe une vente publique eût pu réaliser le prix convenu entre les parties contractantes.

J'oubliais de vous parler de deux autres bibliothèques quasi publiques de Madrid : l'une est celle du palais, qu'on dit très riche en choses précieuses ; l'autre est celle de l'Académie espagnole d'histoire ; elle est bien tenue, et contient, entre autres, près de

200 volumes manuscrits, que Muñoz fit copier de tous les côtés pour son travail, resté inachevé, sur l'histoire du Nouveau-Monde. Il serait à désirer que Messieurs les académiciens eussent le goût et les moyens pécuniaires de publier avec cela un nouveau recueil des *Historiadores primitivos del nuevo Mundo*, complément indispensable de celui de Barcia. Malheureusement, dans notre époque de lumières et d'économie publique bien entendue, les gouvernés manquent d'activité, et les gouvernements manquent de fonds pour ce genre d'entreprise.

Reposez-vous, car vous allez me suivre chez les amateurs, où vous trouverez généralement plus de pâture à votre curiosité locale.

Le bibliophile le plus universellement instruit de Madrid est sans contredit Don Pascual de Gayangos, professeur d'arabe à l'Université. C'est en France, sous les auspices de M. de Sacy, qu'il a fait ses premières études ; elles furent continuées pendant les six à sept années qu'il a passées en Angleterre pour publier son beau travail sur les dynasties mahométanes qui ont régné en Espagne. Ce long séjour à l'étranger, tout en le familiarisant avec le français et l'anglais (langues qu'il écrit avec autant de facilité et d'élégance que l'espagnol), l'a mis en rapport avec les savants et les libraires d'Europe. Revenu à Madrid, il commença à rassembler les livres qui convenaient à ses occupations nombreuses et variées ; sa collection est très belle et très nombreuse aujourd'hui. Elle contient, à part ses outils littéraires, plus de 300 manuscrits arabes, rares pour la plupart et quelques-uns uniques, un grand ensemble de chroniques générales et particulières d'Espagne, beaucoup de livres et livrets précieux en prose et poésies espagnoles, des *cancioneros* et *romanceros*, des *libros de Caballeria*, etc., etc., le tout en meilleure condition que ne le sont en général les livres de la Péninsule. Je ne douterais nullement de voir un jour la bibliothèque de Don Pascual devenir une des plus étendues et des plus curieuses en tout genre, s'il pouvait se défaire de deux manies qui lui sont particulières : l'une, c'est de faire cadeau de ses livres à d'autres collecteurs ; l'autre, c'est de les prêter avec trop de facilité et d'une manière *inouïe*. C'est ainsi que pendant mon séjour à Madrid, je lui ai vu revenir une caisse de livres rarissimes des États-Unis de l'Amérique

où D. Pascual les avait envoyés à M. Ticknor pour son excellent travail sur la littérature espagnole ; c'est ainsi que je l'ai vu recevoir (en payant des frais considérables) des manuscrits arabes qu'on lui renvoyait de Hollande après maintes années d'usage.

Tel n'est pas le cas avec son meilleur ami et son rival le plus acharné, Don Serafin Calderon, l'un des écrivains les plus spirituels de l'Espagne. Andaloux qu'il est, il applique aux livres les traditions de la jalousie orientale. Ses armoires sont inaccessibles, même à ses plus intimes ; c'est un harem bien clos, d'où sortent quelquefois, mais sans jamais franchir le seuil du cabinet, des houris en parchemin blanc aux lettres gothiques, aux initiales enluminées, faites pour donner le regret de ne pouvoir les admirer toutes ensemble dans leur réduit. Quant à ce bonheur,

Lasciate ogni speranza ;

vous avez beau avoir un jour désigné pour les voir, vous aurez beau être persévérant et même indiscret ; à l'heure fixe, Don Serafin, *pour ne pas vous déranger,* vous apportera de tous les côtés, de lieux inconnus et cachés, quelques volumes l'un après l'autre ; en même temps il vous contera une foule de choses intéressantes, profondes et amusantes, puis il opposera à votre activité des *dulces* délicieux, du Xérès et du Malaga exquis ; les heures se passeront et vous finirez par sortir de chez lui enchanté de sa personne et consolé par l'espérance d'un autre jour plus bibliographiquement heureux.

L'autre jour sera parfaitement de même.

Un cabinet tout aussi beau que celui de ces messieurs appartient à un bon et charmant vieillard, M. Parga. Quoique victime d'une cruelle maladie, quoique impotent, passablement sourd et parlant avec difficulté, il m'a fait passer des heures bien agréables ; il m'a procuré l'occasion d'admirer combien l'instruction et la mémoire survivent quelquefois à la vie matérielle dans un corps frêle et maladif. Minéralogue savant, M. Parga est tout aussi savant en bibliographie ; il a rassemblé, avec choix et avec goût, les incunables de son pays, les anciennes traductions des classiques grecs et latins en espagnol, les premiers monuments typographiques et littéraires de l'Espagne en vers et en prose, ainsi que les travaux des anciens savants espagnols dans les sciences. Ses livres sont

nombreux, en condition souvent belle et toujours satisfaisante. Je dois prévenir les bibliophiles admis à les voir d'être circonspects dans leur admiration. La phrase banale de *Està à la disposicion de V^d* n'en reste pas chez M. Parga à l'état de simple compliment, et il pourrait leur arriver, en rentrant le soir chez eux, d'y trouver le volume sur lequel leur attention avait été particulièrement dirigée dans la visite du matin.

Don Augustin Duran est très connu par un recueil d'anciennes poésies espagnoles, imprimé deux fois à Madrid et réimprimé en Angleterre et en Allemagne. Il possède non seulement la bibliothèque dramatique espagnole la plus complète, mais une foule d'autres livres rares et curieux. J'en parle par ouï-dire, car, malheureusement, des travaux qu'on exécutait chez lui l'ont empêché de me faire voir ses livres.

A propos de Don Augustin, annoncez au monde littéraire que le premier volume de la nouvelle édition de son Romancero vient de paraître à Madrid. C'est un in-8° à deux colonnes, format Panthéon ; il contient seulement les romances historiques, moresques et chevaleresques, groupées par matière. Elles sont précédées d'une introduction très remarquable sur la poésie populaire en Espagne et d'un travail bibliographique consciencieux sur les feuilles volantes qui la transmettent, feuilles qui font la joie, la gloire et le désespoir de tous les bibliophiles. Les romances sont accompagnées de variantes nombreuses et intéressantes, ainsi que de notes qui ne sont ni trop prolixes ni trop courtes ; le tout est suivi de plusieurs tables, qui facilitent l'usage de cette nouvelle édition, ou plutôt de ce nouvel ouvrage. Il est impossible, en le parcourant, de ne pas reconnaître que c'est le travail d'une vie entière, et de ne pas désirer que le temps et les circonstances permettent à son savant éditeur d'achever sa tâche, et de nous donner, faits avec le même amour et le même succès, le second volume de son Romancero, et le Cancionero, promis à sa suite.

Je ne vous parlerai ni des livres de M. Pidal, ni d'une riche collection de romans de chevalerie que possède M. Sancha, ni d'une masse nombreuse de livres et de portraits rassemblés par M. Caldera ; je n'ai pas eu l'occasion ou le temps de voir les collections de ces messieurs, mais je dois les croire belles et impor-

tantes d'après le dire de quelques personnes qui s'y entendent. Pour en finir avec les amateurs de Madrid, je citerai encore la bibliothèque spécialement américaine que forme Don Domingo del Monte, dans l'intention patriotique d'en doter sa ville natale, la Havane, et je vous raconterai une historiette, afin que vous vous fassiez une idée de ce qui peut et doit se rencontrer en Espagne, pourvu qu'on ait le temps d'y prolonger son séjour et ses recherches.

On parlait livres ; un jeune homme qui ne se mêlait pas de la conversation me fut désigné comme possédant, disait-on, un volume que je désirais collationner. Je m'adressai à lui, et il me donna rendez-vous pour me faire voir quelques bouquins de famille, bouquins qu'il avait honte de me montrer. Je me rendis chez lui. Là, dans les mansardes d'une vieille et grande maison, on me conduisit dans une chambre sans vitres aux châssis et sans serrure à la porte, passage d'une foule d'ouvriers qui allaient et venaient. J'aperçus quelques milliers de vieux volumes, les uns placés dans des ruines d'armoires, d'autres entassés sur des débris de meubles, la plupart jetés pêle-mêle sur le carreau ; le tout couvert de poussière et entremêlé de toute espèce de nippes et d'ustensiles réformés. Le premier volume qui me tomba sous la main n'était rien moins qu'un Cancionero de Castillo, in-folio ; je trouvai à côté une trentaine de romans de chevalerie, deux exemplaires du Romancero de 1504, le Breydenbach espagnol, le théâtre de Lope de Vega peu dépareillé, un Cancionero d'Anvers magnifique, des rangées de Chroniques en lettres gothiques, des centaines d'Anas, de Nouvelles, de petits livres de poésie, etc., etc., etc.. enfin de quoi épuiser tout ce vocabulaire de *very rare*, précieux, *splendid*, introuvable, délicieux, unique, et autres mots dont on assaisonne les catalogues de vente à Londres et à Paris.

Tels étaient ces vieux bouquins, qu'on avait eu honte de me montrer, bouquins inconnus à la gent bibliophile du pays, restes misérables de la bibliothèque d'une famille qui cependant n'est pas citée pour en posséder une, comme c'est le cas avec tant d'autres des anciennes maisons d'Espagne, à Madrid et ailleurs.

Il me serait difficile de faire une nomenclature de toutes ces bibliothèques de famille dont on m'a parlé, et qui souvent m'ont été décrites avec détail par ceux qui avaient eu l'occasion de les

voir. C'est le hasard seul qui peut procurer de ces bonnes fortunes-là : car d'ordinaire la bibliothèque est entassée dans le garde-meuble, mêlée aux paperasses de l'administration ou confiée au chapelain, qui trouve commode de ne pas s'en soucier. A Madrid, deux maisons font exception à la règle générale : ce sont celles du duc d'Osuna et du duc de Medina-Celi.

Dans la première, un choix princier de 25000 volumes est placé dans un local spécialement destiné à cet effet. Un savant distingué, Don Miguel Salva, en a soin ; il est malheureux que son état de santé lui permette rarement de faciliter au public la communication des trésors commis à sa garde, ce qui serait cependant dans les intentions du propriétaire. Cette collection est extraordinaire sous tous les rapports, et cela doit être ainsi : les ducs d'Osuna, aussi riches en Belgique, en Piémont, à Naples, en Sicile, qu'ils le sont en Espagne, ont absorbé depuis trois siècles une nombreuse quantité de familles, des plus anciennes et des plus historiques de tous ces pays-là. Dernièrement encore, l'extinction de la famille Infantado y a apporté de nouveaux biens et une nouvelle collection de livres précieux et de beaux manuscrits. Parmi ceux qui existaient déjà dans la famille Osuna, je ne citerai pour mémoire qu'une quinzaine de comédies, ou inédites ou autographes, du maestro Tirso de Molina et de Lope de Vega. Jugez du reste sur ces échantillons.

Des causes pareilles ont produit des effets semblables pour la bibliothèque des ducs de Medina-Celi, ceux des grands d'Espagne qui ont le mieux conservé les anciennes traditions de leur caste. Les ducs de Medina-Celi ont indubitablement des droits plus anciens et plus légitimes au trône du pays que les Habsburg ou les Bourbons. Quoique toujours fidèles aux souverains qui ont usurpé leur couronne, ces Espagnols de la vieille roche n'en protestent pas moins depuis des siècles de leurs droits, par huissier et par devant notaire à chaque occasion importante, telle qu'un avènement au trône, un accroissement de la famille royale, etc., etc. On ne le prend pas en mauvaise part, grâce au respect mérité qu'ils inspirent ; bien au contraire, on leur sait gré des centaines de milliers de francs que cela fait entrer chaque fois dans les caisses toujours altérées du gouvernement, sous la rubrique de frais, amendes, etc.

Actuellement, vous en savez sur Madrid bibliographique autant que le plus intrépide des voyageurs.

Passons à l'Escurial.

L'Escurial, autrefois séjour permanent d'une congrégation nombreuse et riche, séjour temporaire d'une cour qui chaque année y ramenait régulièrement, pour plusieurs mois, toute la vie politique et administrative du pays, n'est à cette heure qu'un triste couvent, solitaire refuge d'une dizaine de vieux prêtres sécularisés. Situé à plusieurs lieues de la capitale, séparé d'elle par un pays aride et désagréable, dépouillé de ses tableaux (qui sont les plus beaux de la plus belle galerie du monde), l'Escurial attire le commun des visiteurs par la majesté de ses souvenirs, et quelques-uns par l'attrait de sa bibliothèque.

Bâtie à l'épreuve du feu, elle rappelle celle du Vatican par la sévérité de ses proportions et la somptuosité de ses décors. Les livres imprimés l'occupent en entier ; ils sont rangés dans de belles armoires d'ordre dorique, dûment grillées ; tous ont le dos tourné vers le mur, offrant au visiteur les titres inscrits sur la tranche des volumes. La majeure partie des exemplaires sont très beaux, grands de marges, d'une belle conservation, grâce à la prévoyance monacale du fondateur et des propriétaires ; la reliure, exécutée sur place par des ouvriers du lieu et avec des matériaux exprès, est solide, presque uniforme et d'un goût rigide. Quant au choix des livres, il devait se ressentir de leur destination : ceux de théologie y dominent, sans exclure cependant ni ceux que l'homme d'état pourrait avoir à consulter, ni ceux auxquels l'homme de cour voudrait recourir. J'y ai vu de très beaux ouvrages en tout genre, quelques incunables sur vélin, qu'on vous présente comme manuscrits, des éditions princeps, de beaux Cancioneros (expurgés par la plume ou les ciseaux), des chroniques magnifiques, etc., etc.

Cependant ces livres, si bien logés et si bien soignés, ne sont au fond que la partie la moins importante de la collection. Quant à la fleur, il faut aller la chercher dans une immense mansarde, qui prend au troisième tout l'espace que la salle à deux étages des imprimés occupe au premier et au second.

Dans cette mansarde, dis-je, passablement basse, planchéiée en bois, couverte d'un plafond en bois, sur de simples rayons cloués au

mur, sont ces quatre à cinq mille manuscrits qui font de la bibliothèque de l'Escurial une des plus précieuses de l'Europe; manuscrits que plusieurs ont longuement travaillé à décrire, mais qui restent et resteront de longtemps une Californie inépuisable pour les savants.

Je n'essaierai pas même de vous en parler, mais je me contenterai de faire quelques observations de touriste.

A plusieurs reprises les manuscrits de l'Escurial ont brûlé; que de trésors ont été détruits à ces occasions! Voyez, par exemple, pour ce qui s'est perdu de manuscrits grecs, l'excellent catalogue que votre savant compatriote, M. Miller, a dernièrement publié. Quant aux arabes, la majeure partie a péri et ce qui reste n'est qu'une parcelle de ce qui a existé. Notez aussi que ces incendies n'ont pas porté sur les imprimés, grâce à l'excellente collocation de ces derniers dans leur magnifique galerie voûtée.

Que ces manuscrits, conquis par accident, venus à l'Escurial plus tard que les imprimés, et quand le royal couvent regorgeait d'hôtes vivants, permanents et temporaires, doivent avoir été logés dans le premier local venu, cela se conçoit; mais à présent que la maison est vide, pourquoi ne pas descendre mes pauvres clients de leur dangereuse habitation, et pourquoi ne pas les loger de plain pied avec leurs confrères imprimés (auxquels ils sont si supérieurs), dans ces salles, ces cellules, ces corridors si spacieux, si solidement voûtés et si bien dallés en pierre, où le feu ne pourrait pas prendre, même s'il y était mis?

Ceci est pour la sûreté; passons à l'utilité pratique qu'on peut retirer actuellement du séjour de cette bibliothèque dans un endroit aussi isolé.

Autrefois, quand l'Escurial offrait une nombreuse population d'individus retirés du monde et qu'il était visité par une cour affairée, la bibliothèque était exploitée avec fruit, régulièrement, et sans obliger le curieux extra-muros à abandonner ses autres occupations, à trop déranger sa vie habituelle. S'il était du couvent ou de quelque autre congrégation, sa place était là; s'il était du monde, il était amené par d'autres affaires dans un lieu où il trouvait des aides et des guides pour les recherches scientifiques qui pouvaient occuper ses loisirs; s'il était étranger, l'hospitalité monastique ou

celle de la cour ne lui faisaient pas défaut ; il travaillait à la bibliothèque sans se séquestrer de cette société dont le mouvement l'intéressait. Tel n'est pas le cas aujourd'hui : si vous voulez étudier un manuscrit de l'Escurial, trouvez dans votre vie des jours, des semaines, des mois, que vous puissiez consacrer exclusivement à une seule et même occupation ; transportez-vous avec vos outils littéraires dans cette Thébaïde, où tout vous manquera, et pour les besoins matériels du corps et pour la distraction de votre esprit fatigué ; ne vivez que depuis l'heure à laquelle s'ouvre la bibliothèque jusqu'à celle où elle se ferme, et végétez le reste du temps.

Cependant je ne désire pas le transport des livres de l'Escurial à Madrid ; non, mille fois non ; car ils ont été bien moins volés dans leur solitude que ne le furent ceux de la capitale. Qu'ils restent donc où ils sont, pourvu qu'on les loge avec plus de sûreté ; qu'ils y restent, jusqu'à ce que les immenses bâtiments dont ils occupent une partie minime soient appropriés à leur vraie destination : à loger quelque corps savant, quelque école spéciale, quelque institut scientifique ou littéraire. Avant de quitter l'Escurial, feuilletons les magnifiques livres de chœur, auxquels je ne connais de rivaux en richesse que ceux de l'ex-chartreuse de Pavie et ceux de Ferrare ; admirons cet alcoran si élégant, qu'on vous présente comme un trophée de la bataille de Lépante, quoique l'inscription qui le termine prouve qu'il fut écrit bien après ; jetons un coup d'œil sur l'évangile de 1039, remarquable par le style de ses enluminures, et remontons en voiture.

Une excursion non moins intéressante à faire pour le bibliophile est d'aller à Tolède. Deux bibliothèques importantes y appellent le voyageur. L'une, celle de l'archevêché, est publique ; le bibliothécaire, Don Ramon Fernandez Loaysa, homme aussi influent qu'obligeant, fait les honneurs d'une riche collection de livres d'études, parmi lesquels sont venus se placer passablement de raretés bibliographiques ; l'autre, celle du chapitre de la cathédrale, contient à peu près sept mille imprimés et des manuscrits ; mais quels manuscrits, et combien n'y en a-t-il pas ! C'est un autre Escurial, mieux conservé encore et encore moins exploré. Je laisse ce dernier soin aux résurrectionnistes littéraires que l'Allemagne

seule a le privilège de fournir, et je me contente, touriste que je suis, de vous citer quatre volumes in-folio sur vélin, donnés par saint Louis : c'est un recueil d'histoires tirées de la Bible ; chaque page est occupée par deux grands cercles au milieu desquels, sur un fond d'or qui paraît massif, se voit une miniature expliquée par la légende voisine. Fort heureusement pour ces volumes si tentants par leur mérite visible, ils furent emballés avec le trésor de la cathédrale, et jusqu'en 1814 restèrent aux îles Baléares, refuge assuré contre la rapacité artistique de certains messieurs qu'on pourrait rencontrer à Paris.

Les honneurs de Tolède me furent faits par un amateur distingué, Don José Aizquivel, propriétaire de la bibliothèque technologique moderne la plus nombreuse et la plus riche d'Espagne. Cependant il me fallait bien autre chose!

Je savais que dans les environs de Tolède réside un individu qui, d'après le dire général, est l'homme le plus savant en livres espagnols qu'il y ait. Don Vicente Salva me l'avait désigné comme tel bien des années avant ; tous mes amis de Madrid se renvoyaient en dernier ressort à cet oracle de la bibliographie espagnole ; les libraires me disaient, en parlant d'un livre à existence contestée : *A moins que Don Bartholomé Gallardo n'en sache quelque chose.* Mais si d'un côté la voix publique faisait de Don Bartholomé un puits de science et de renseignements, d'un autre, et tout aussi généralement, elle le dépeignait comme peu communicatif et d'un abord difficile.

Me voilà en route, muni d'un grand désir de réussir et d'une lettre d'introduction sur laquelle je comptais aussi peu que celui qui me l'avait donnée : car tout dépendait du moment, m'avait-on dit. Le repaire de l'ogre chez lequel il s'agissait de s'introduire est à une demi-lieue de la ville. Je me rends donc à pied à une ferme isolée, entourée de murs ; heureusement pour moi que la grande porte était ouverte et que les domestiques ainsi que les chiens se promenaient à distance, ce qui me permit de tomber d'un seul bond, sans être annoncé ni mordu, à la porte même du sanctuaire. Je sonnai ; le maître du logis, légèrement indisposé, était couché ; force lui fut de me laisser entrer, de m'entendre décliner le nom de l'ami qui me recommandait et de me laisser entamer la conver-

sation, que j'engageai immédiatement sur des choses qui devaient l'intéresser.

Au bout de quelques minutes la connaissance était faite, et dès cette première visite, dont je ne pus m'arracher avant trois heures, j'eus l'occasion d'admirer la science variée, l'esprit fin et observateur, la mémoire prodigieuse de faits et de dates, qui font de Don Bartholomé l'un des hommes les plus extraordinairement doués qu'il me soit arrivé de rencontrer dans mes longs voyages. Aucune des questions que je soumettais ne restait sans réponse, aucun de mes doutes littéraires ou bibliographiques ne demeurait inexpliqué, et tout cela avec une connaissance profonde et variée de tout ce qui concernait la matière, avec une multitude de corollaires, souvent plus intéressants que le sujet principal. Je revins le lendemain à cette source abondante d'instruction, accompagnée cette fois de la communication d'une foule de livres rares et précieux, que le maître de la maison me fit voir avec une rare obligeance; malheureusement le temps me manquait, et je quittai Tolède avec le regret de n'y avoir pas transporté dès le commencement mes pénates voyageurs.

Quoique âgé, Don Bartholomé est tout à fait jeune homme au physique et au moral, grâce à la frugalité de son régime et à cette habitude d'activité qui ne permet pas à l'esprit de vieillir. Travailleur dès sa tendre jeunesse, il n'est rien de ce qui concerne son pays qu'il n'ait visité et examiné; les notes qu'il a rassemblées, sans parler de celles qu'il a perdues à différentes reprises, sont un vaste répertoire de cinquante années de recherches.

Je fais des vœux pour qu'il les mette en ordre, et que le temps ne lui manque pas de donner la vie à tous les ouvrages dont il a l'intention de doter le monde savant, à la plus grande gloire de sa patrie.

Si ces lignes lui tombent sous les yeux, je désire qu'il y lise l'expression de ma sincère admiration pour lui, et qu'il ne regrette pas, en les parcourant, de m'avoir donné quelques heures, dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Adieu pour aujourd'hui; l'Andalousie, Valence et la Catalogne nous occuperont une troisième et dernière fois.

S...

TABLES

DU TOME XXX

1914

I. TABLE PAR NUMÉROS

NUMÉRO 77 — FÉVRIER 1914

NUMÉRO 78 — AVRIL 1914

II. TABLE PAR NOMS D'AUTEURS

III. PLANCHE HORS TEXTE

Paris. — Typ. PHILIPPE RENOUARD, 19, rue des Saints-Pères. — 52926.